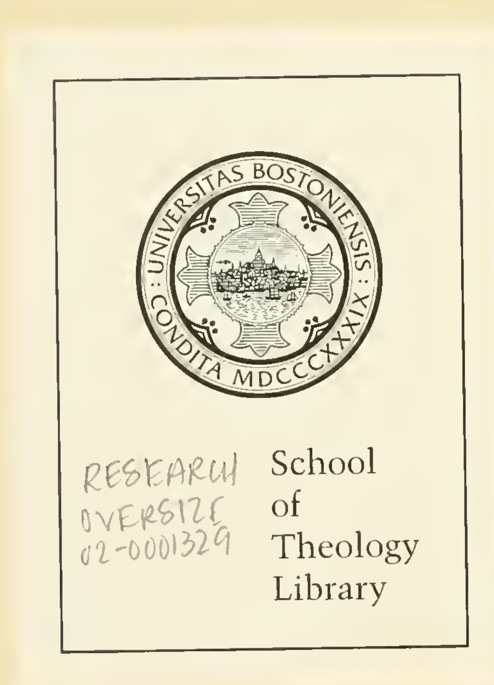

UNIVERSITAS BOSTONIENSIS : CONDITA MDCCCXXXIX :

MÉNOLOGE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE D'ITALIE.

MÉNOLOGE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

PAR LE P. ÉLESBAN DE GUILHERMY

DE LA MÊME COMPAGNIE

ASSISTANCE D'ITALIE

DEUXIÈME PARTIE

PARIS
TYPOGRAPHIE M. SCHNEIDER
185, RUE DE VANVES.
1894

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE D'ITALIE

I JUILLET

—

Le premier jour de juillet de l'an 1646, mourut à Catane, sa patrie, le P. Alphonse Marchesana, qui par une disposition spéciale de Dieu ne remplit jamais auprès des âmes, dit son biographe, aucun ministère éclatant, mais n'en fut pas moins vénéré comme un apôtre et un saint. Il donnait le jour au travail des confessions, des catéchismes et des retraites, la nuit à l'oraison et à la pénitence ; après deux ou trois heures de sommeil pris sur la terre nue, avec une chaise ou un banc pour oreiller, il demeurait jusqu'au jour en oraison aux pieds de Jésus-Christ dans son tabernacle. Rien ne lui coûtait, dès qu'il s'agissait de préparer les moribonds à paraître devant Dieu. On le vit plus d'une fois, en pareille circonstance, demeurer trois jours et trois nuits sans sommeil et sans nourriture, heureux, au prix d'un pareil sacrifice, de

leur ménager une sentence favorable de la part du souverain Juge. Le jeûne le faisait grandement souffrir ; mais cette souffrance était pour lui si pleine de charme, qu'outre le temps du carême, il se l'imposait encore tous les vendredis de l'année en mémoire de la Passion, les samedis en l'honneur de Notre-Dame, les quatre semaines de l'Avent et, selon la pratique de quelques saints, les quarante jours qui précèdent la fête des saints Anges et de leur glorieux chef saint Michel ; enfin les quatorze premiers jours d'août, pour se préparer à la fête de l'Assomption.

La pureté de cœur du P. Marchesana répondait à son esprit d'oraison et de pénitence ; mais elle ne l'empêchait pas d'aller chaque jour, souvent même plusieurs fois par jour, comme saint François de Borgia, se jeter aux pieds de son confesseur, tant il avait horreur de la moindre négligence. Huit jours avant sa mort, il eut un songe terrible. Il se vit tout à coup traîné au tribunal de Jésus-Christ ; les démons l'accusaient avec rage de ses fautes et de ses plus légères infidélités à la grâce ; déjà les terreurs de la justice divine l'envahissaient de toute part, lorsqu'il s'écria dans sa détresse : « J'en appelle à votre miséricorde, ô mon Dieu » ! Ce cri fut si déchirant qu'il se réveilla en sursaut. Les jours suivants, il fit avec un soin minutieux une confession générale de toute sa vie, et ses craintes étant dissipées, il se remit entre les bras de la miséricorde divine, et fut rempli, jusqu'à son dernier soupir, d'une douce et inaltérable paix.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 474.

---

* Le premier jour de juillet de l'an 1655, mourut à Lima dans le Pérou le P. Paul Emiliani, religieux d'un zèle ardent pour le salut des âmes, très versé dans la connaissance des langues indiennes, mais surtout admirable par sa patience à supporter pendant vingt ans la redoutable épreuve de la cécité. Condamné dans la force de l'âge à l'inaction et à un isolement presque complet, le P. Emiliani trouvait sa consolation dans un commerce plus intime et plus assidu avec Notre-Seigneur ; et comme si la perte de ses yeux n'avait pas encore contenté ses désirs de sacrifices, il y ajoutait les pénitences volontaires les plus rigoureuses. Il se traitait si cruellement, qu'on ne pouvait entendre sans frémir le bruit de ses flagellations ; son jeûne était si sévère qu'il tenait du prodige ; au témoignage des PP. Drews et Nadasi, il ne faisait que trois repas par semaine. Afin de se rendre utile en quelque manière et de contribuer à étendre le culte de la bienheureuse Vierge Marie, le saint aveugle consacrait ses longues journées de solitude à percer des grains de chapelets qu'on distribuait ensuite aux fidèles pauvres. Riche des mérites de son invincible résignation, le P. Emiliani s'endormit dans le Seigneur au jour même qu'il avait prédit d'avance. Il était âgé de soixante-six ans.

Nadasi, *Annus dierum memorabilium Societ. Jesu*, *Antuerpiæ,* 1665, 1 *julii*, *p.* 4. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, *Brunsbergæ*, 1723, 1a *julii*, *p.* 250.

---

* Le premier jour de juillet de l'an 1817, mourut au collège de Viterbe le P. François Passeri, auquel est indissolublement uni le

nom du P. PHILIPPE PASSERI, son frère, mort quinze ans plus tard, à Nice, le 17 janvier 1832. Ils étaient jumeaux et appartenaient à une noble et riche famille de Rimini. Il serait difficile de trouver un plus gracieux exemple de parfaite ressemblance entre deux frères. Non seulement Philippe et François avaient mêmes traits de visage, même timbre de voix, même stature, mais encore mêmes qualités de l'esprit et du cœur, mêmes goûts, mêmes aptitudes ; on aurait dit qu'une seule âme animait leurs deux corps. Ils fréquentèrent ensemble les classes de notre collège de Rimini et obtinrent les mêmes succès. A seize ans, tous deux se sentirent appelés à la Compagnie de Jésus ; à la première ouverture que l'un fit à l'autre, celui-ci répondit que Dieu venait aussi de lui inspirer la même pensée. Ils revêtirent le même jour l'habit de saint Ignace, au noviciat de Bologne, le 31 octobre 1767.

La tempête était alors déchaînée contre la Compagnie et devenait chaque jour plus furieuse. En 1773, pendant que Philippe et François Passeri suivaient les cours de philosophie au collège Sainte-Lucie, elle éclata d'une manière terrible contre les Jésuites de Bologne. L'archevêque de cette ville, le cardinal Malvezzi, ennemi déclaré de l'Institut de saint Ignace, s'armant d'un bref qu'il disait avoir reçu du Souverain Pontife Clément XIV, et qu'il refusa constamment de montrer, émit la prétention, après une suite de mesures vexatoires, de contraindre le P. Jacques Belgrado, Recteur du collège, à renvoyer dans leurs familles les novices et les Scolastiques ; et sur les observations respectueuses de celui-ci, il le fit jeter en prison et bientôt après expulser des États de l'Église. Puis son vicaire général alla de sa part au collège, et intima aux jeunes religieux qui s'y trouvaient l'ordre d'abandonner la

Compagnie, sous la menace des censures canoniques s'ils osaient y rentrer. Tous les Scolastiques, et à leur tête les frères Passeri, protestèrent qu'ils ne pouvaient en conscience obtempérer à cette injonction, à moins d'avoir une preuve certaine que c'était la volonté du Saint-Père. Outré de cette résistance, le cardinal commanda de les enlever dans ses voitures, et de les conduire à une maison de campagne où tous les moyens furent mis en œuvre pour les amener à ses vues ; aucun d'eux ne céda. De guerre lasse, il leur fit arracher l'habit de la Compagnie par une troupe de soldats, et traîner sous bonne escorte jusqu'aux frontières de son diocèse.

Philippe et François retournèrent donc à Rimini. Ils se préparaient à se rendre dans un autre collège de la Province, lorsque le bref de Clément XIV vint anéantir leurs dernières espérances et consommer la ruine suprême. L'âme brisée de douleur, mais résolus à demeurer à la suite de Jésus-Christ, ils achevèrent leurs études et reçurent ensemble le sacerdoce. Les honneurs ecclésiatiques ne tardèrent pas à les solliciter ; fidèles à l'esprit de leur première vocation, ils déclinèrent avec une fermeté invincible les offres les plus séduisantes.

A peine le duc Ferdinand de Bourbon eut-il, avec l'autorisation de Pie VI, confié à d'anciens Jésuites son collège des Nobles, les frères Passeri s'empressèrent de venir lui apporter leur concours. Mais l'invasion française les chassa bientôt et ils durent encore une fois rentrer à Rimini. Ils y attendirent, dans l'exercice de toutes les bonnes œuvres, l'heure désormais prochaine où le Souverain Pontife, cédant aux vœux du monde catholique, allait rétablir la Compagnie de Jésus ; et en effet, dès que la bulle *Sollicitudo omnium ecclesiarum* eut paru, ils furent des premiers à aller se re-

mettre sous la règle de saint Ignace, à l'âge de plus de soixante ans.

Un grand sacrifice ne tarda pas à leur être demandé. Ils venaient de se lier par les vœux de Coadjuteurs spirituels. Jusqu'à cette époque, ils ne s'étaient jamais quittés ; l'âge n'avait ni effacé ni altéré aucun des traits de leur parfaite ressemblance ; la même affection vive et tendre les unissait toujours. A la voix de l'obéissance, ils durent se séparer ; Philippe fut envoyé à Reggio d'Émilie et François au nouveau collège de Viterbe. Celui-ci eut à peine le temps de se rendre utile : il fut emporté à l'âge de soixante-six ans, le 1er juillet 1817, par une maladie contagieuse. A cette nouvelle, immense fut la douleur du P. Philippe Passeri ; la blessure ouverte par cette mort au plus intime de son âme ne se ferma jamais ; il ne cessa de pleurer son frère. Il passa les douze dernières années de sa vie au collège de Nice, répandant autour de lui le plus suave parfum d'édification, tout entier aux pauvres, aux enfants, aux prisonniers.

Il était d'une simplicité charmante, fruit de la grâce et de l'innocence toujours conservées ; l'auteur de sa notice en cite plusieurs traits gracieux. Le bon vieillard se flagellait chaque jour avec tant de rigueur qu'on entendait les coups des appartements voisins ; les étrangers, lui disait-on, et les pensionnaires eux-mêmes pouvaient les compter : « Eh bien, répondit-il avec un aimable sourire, cela les édifiera ; permettez-moi de continuer ». Quand il fut sur le point de rendre le dernier soupir, le Père Recteur lui suggérait des pensées et des sentiments conformes à son état, et craignant de n'être pas suffisamment entendu, il forçait un peu la voix, et lui demandait si rien ne lui causait de trouble et d'in-

quiétude. Alors le moribond, avec un calme admirable : « Que Votre Révérence ne se fatigue pas tant, dit-il ; non, je n'ai rien qui me peine ; qu'elle me laisse mourir en paix pour aller jouir de mon Dieu ». Et peu après, le P. Philippe Passeri expira, plein de joie et de confiance : il était âgé de quatre-vingt-un ans.

Boero, *Menologio*, 17 *genn.*, *p.* 338. — Carayon, *Le P. Ricci Général des Jésuites à l'époque de leur suppression*, *p.* 75. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, 5e *édit.*, *Bruxelles* 1851, *t.* 5, *ch.* 5, *p.* 294. — Id., *Clément XIV et les Jésuites*, 2e *édit.*, *Paris* 1848, *p.* 332 *et suiv.*

II JUILLET

—

Le deuxième jour de juillet de l'an 1616, mourut au collège de Lecce, dans le royaume de Naples, le Vén. P. Bernardin Realino, honoré même de son vivant de tels témoignages de vénération qu'il serait peut-être impossible de rien trouver de plus extraordinaire dans les annales des saints. Qu'il suffise de dire qu'à son lit de mort, les magistrats suivis du conseil des anciens, vinrent lui signifier l'acte solennel, rédigé l'année précédente, par lequel, au nom de toute la ville et du territoire de Lecce, ils le choisissaient pour protecteur et perpétuel avocat auprès de Dieu. En même temps, ils députaient quatre d'entre eux près de l'évêque, pour demander qu'on commençât dès ce moment le procès de ses vertus et de ses miracles, afin de pouvoir l'élever sur les autels, aussitôt qu'il aurait reçu de Notre-Seigneur la couronne des Bienheureux. Le P. Realino était resté quarante-deux ans à Lecce. Plusieurs fois les supérieurs avaient voulu le retirer de cette ville ; mais la divine Providence avait toujours fait naître quelque circonstance particulière qui avait empêché son départ. La ville de Lecce garde avec respect les restes de l'homme de Dieu.

Fuligati, *Vita del P. Bernardino Realino...*, *Viterbe* 1644. — *Cf.* Carayon, *Bibliographie historique...*, *nn.* 2433-2439. — Cordara, *Histor. So-*

ciet. Jesu, pars. 6ª, *lib.* 1, *n.* 34, *p.* 21. — PATRIGNANI, *Menol.* 2 *luglio, p.* 9. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 2ª *jul., p.* 4. — DREWS, *Fasti Sociel. Jes.*, 2ª *jul., p.* 252. — SOTUELLUS, *Biblioth., p.* 114. — SCHINOSI, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 1, *p.* 168 *et suiv.*, 281 *et suiv.*, 359 *et suiv.*; *t.* 2, *p.* 325 *et suiv.* — SANTAGATA, *Istoria della Provinc. di Napoli, t.* 3, *p.* 366 *et suiv.*; *t.* 4, *p.* 18 *et suiv.* — RHO, *Variæ virtutum Historiæ, pp.* 126, 226, 325, 477, 569, 850.

---

* Le deuxième jour de juillet de l'an 1689, mourut au collège de Fano le P. PHILIPPE POGGI, d'une illustre famille de Lucques en Toscane, missionnaire également insigne par son zèle et son humilité. Les grâces de son esprit, les saillies d'une humeur vive et enjouée, en avaient fait pendant sa jeunesse l'ornement et le charme des sociétés. Mais la mort d'une femme de qualité, arrachée dans la fleur de ses années à une opulente fortune et à toutes les séductions du monde, lui inspira des pensées plus sérieuses. Une simple servante acheva sa conversion. Il était allé à la campagne rendre visite à un de ses amis. Quand il se présenta, la servante lui répondit que son maître ne recevait personne, parce qu'il était en retraite : « C'est bien aussi, ajouta-t-elle, ce que devraient faire tant de jeunes gens qui ne pensent pas au salut de leur âme ». A cette brusque interpellation, Philippe Poggi tourna bride sans rien dire. Bientôt il sentit ses yeux se troubler, et dut descendre de cheval. Au même instant, une voix retentit au fond de son cœur: « Fais-toi Jésuite ». Elle était si impérieuse, qu'il ne pensa pas à y résister. Cependant quelques jours plus tard, il eut une altercation avec un gentilhomme, et dans la chaleur de la dispute, il fut provoqué en duel. Il feignit d'accepter. Quand on

fut sur le terrain, relevant son manteau, il fit voir à son adversaire son fourreau vide. Alors d'un ton dégagé : « Mettez-là votre épée, lui dit-il ; car pour moi, je vais me battre contre d'autres ennemis ; je me fais Jésuite ».

Entré au noviciat à l'âge de vingt-six ans, Philippe Poggi s'étudia, dès le premier jour, à dérober aux yeux de tous, les brillantes qualités qui avaient fait sa gloire dans le monde. Il aspirait au mépris avec plus d'ardeur qu'il n'avait autrefois recherché les vains applaudissements. Mais les riches qualités de son âme se faisaient jour malgré lui. Après les épreuves ordinaires des études et de la régence, il fut appliqué au ministère de la prédication. Sa parole était vive et entraînante, semée de traits, d'images, de paraboles, adaptés à l'intelligence de la foule, et sous un air de négligence, très étudiée et très préparée. Mais ce qui plus que son éloquence gagnait les cœurs et décidait les conversions, c'étaient ses vertus apostoliques, son humilité, sa mortification, son oubli de lui-même et l'infatigable ardeur qui l'emportait, sans un jour de repos, d'une mission à l'autre, nu-pieds, son bagage sur les épaules, un bourdon à la main.

Son zèle s'étendait à tous. Pour empêcher l'offense de Dieu, il était prêt à tout souffrir. Un seigneur, furieux de voir se fermer devant lui le parloir d'un couvent de religieuses où le Père venait de donner les Exercices, accourut au collège, la bouche pleine de menaces : « Savez-vous qui je suis ? demanda-t-il au missionnaire. — Non, seigneur ». Alors déclinant son nom et ses qualités : « Vous osez, ajouta-t-il, défendre à des gens de ma condition de traiter avec ces personnes » ? — Sans s'émouvoir, le P. Poggi répliqua sur le même ton : « Seigneur, savez-vous qui je suis ? Je

suis Philippe Poggi, gentilhomme, et ministre de Jésus-Christ. Sachez que, pour l'amour de mon Maître, je suis prêt à recevoir toutes les bastonnades qu'il vous plaira ». Devant cette fermeté, la colère de l'irascible gentilhomme tomba : il se retira confus.

Cependant le P. Poggi dans ses travaux, continués sans trêve ni merci pendant de longues années, avait épuisé ses forces. Il en était venu à un tel état de fatigue, qu'il ne pouvait plus ni lire, ni écrire, ni même célébrer la sainte messe. Il dut se retirer au collège de Fano, plus semblable, dit son historien, à un cadavre qu'à un homme vivant. La veille de sa mort, il écrivit aux Pères qu'il avait plus intimement connus, dans les différents collèges de la Province, pour solliciter avec une touchante humilité le suffrage de leurs prières ; et le lendemain, fête de la Visitation de Notre-Dame, il remit saintement son âme entre les mains de Dieu. Il était dans la soixante-septième année de son âge et la quarante-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie.

TOGNINI, *Vita del P. Filippo Poggi...*, *Lucca*, 1708. — PATRIGNANI, *Menol.*, 2 *luglio*, *p.* 19.

---

* Le deuxième jour de juillet de l'an 1750, le P. PHILIPPE SCELSA mourut à Termini, sa patrie. Pendant vingt-cinq ans, il avait parcouru en apôtre les campagnes de la Sicile, et renouvelé les prodiges de zèle des plus illustres missionnaires. Il allait toujours à pied, portant lui-même son menu bagage, et comme le bienheureux Antoine Baldinucci, une image de Marie Immaculée, instrument d'une multitude incroyable de conversions et de merveil-

les. La renommée de cet homme de Dieu s'étendait dans toute la Sicile. Sa mort fit éclater d'une manière extraordinaire les sentiments de vénération dont il était l'objet.

Épuisé par des travaux excessifs, le P. Scelsa, sur l'ordre des supérieurs, avait dû se rendre aux bains de Termini ; mais ses forces étaient brisées sans retour ; après avoir langui quelque temps, il expira plein de joie et alla se reposer en Dieu. La triste nouvelle se fut à peine répandue, qu'une multitude immense accourut à notre église, demandant à voir le missionnaire, à toucher ses restes, à se partager ses reliques. Après la messe, célébrée avec une grande solennité, le clergé et les magistrats décidèrent, d'une voix unanime, malgré les protestations du Père Recteur, que le corps du défunt serait porté en procession dans toute la cité. Ce fut une véritable pompe triomphale. Quand on arriva près de la mer, les pêcheurs qui depuis longtemps s'épuisaient en efforts sans rien prendre, prièrent ceux qui portaient le corps de le tourner du côté de leurs barques ; et jetant ensuite à la mer leurs filets, auxquels ils avaient attaché quelques lambeaux des vêtements du saint homme, ils les retirèrent remplis de poissons. Le P. Scelsa, au moment de son glorieux trépas, était âgé de soixante-trois ans ; il en avait passé quarante-cinq dans la Compagnie.

Lettere annue della Provinc. di Sicilia (Arch. Rom.).

III JUILLET

—

Le troisième jour de juillet de l'an 1670, mourut au Collège Romain le P. Augustin Sciamanna, d'autant plus passionné pour les humiliations et les souffrances, qu'il avait renoncé à de plus brillantes espérances dans le monde. Dès ses premières années, il avait fait vœu de virginité. Cependant, quand il voulait dans la suite consoler des âmes faibles et chancelantes, il leur avouait ingénument que, pour se donner tout à Dieu, même après son entrée dans la Compagnie, il lui en avait coûté de rudes combats. Il se confessait tous les jours de ses moindres fautes, et se flagellait très rigoureusement matin et soir. Jusque dans les derniers temps de sa vie, il garda la sainte pratique de rendre compte de sa conscience, comme les novices, et il s'examinait souvent sur ses actes de renoncement et d'amour de Dieu. Recteur du collège de Spolète, il était toujours prêt à écouter et à servir ses inférieurs. L'un de nos Pères chargé de faire valoir les biens de la Compagnie, ne pouvant quelquefois rentrer qu'à une heure assez avancée, l'humble et charitable supérieur, pour ne le laisser manquer de rien, sans cependant fatiguer nos Frères, l'attendait fidèlement chaque fois, et le servait lui-même à table.

Une des plus douces consolations de sa vie fut d'avoir été, en

traversant une Province étrangère, pris durant un assez long temps pour un Frère Coadjuteur, et traité comme tel par les supérieurs. Il se garda bien de dissiper, par le plus léger signe, une méprise si conforme à ses désirs ; et Notre-Seigneur l'en récompensa libéralement. Les douleurs de la pierre, accompagnées d'une fièvre ardente et de continuelles insomnies, le tourmentèrent cruellement durant des années entières, sans le faire renoncer à la vie commune, tant qu'il put encore se traîner. « J'estime plus une once d'obéissance, disait-il, que cent livres de santé ». Il avait appris de la vie et des œuvres du P. Vincent Caraffa le bonheur d'avoir part au calice de Jésus-Christ. « Quand de nouvelles douleurs arrivent, ajoutait-il en souriant, je leur demande tout d'abord : Qui vous envoie ? et comme elles me répondent toujours : C'est Dieu ! — Soyez donc les bienvenues, leur dis-je, et bénissons Dieu ».

Patrignani, *Menolog.*, 3 *luglio, p.* 36.

---

* Le troisième jour de juillet de l'an 1575, à Palerme, le P. Paul Mantovano, de Venise, donna généreusement sa vie au service des pestiférés. Il avait été reçu dans la Compagnie par notre Bienheureux Père en qualité de Frère Coadjuteur ; mais bientôt le saint fondateur, frappé de son humilité, de son zèle, de sa patience et de ses autres vertus, lui ordonna de se préparer au sacerdoce, et l'envoya ensuite en Sicile. Le P. Mantovano se montra digne de cette faveur. La générosité de son âme ne re-

culait devant aucun sacrifice, quand il s'agissait de la gloire de Dieu. La nouvelle s'étant répandue qu'un de nos Pères avait été emmené captif par des pirates musulmans, il s'offrit aussitôt pour aller prendre ses chaînes ; car il était persuadé, disait-il, que ce Père rendrait plus de services à la Compagnie que lui-même.

Son héroïque proposition ne fut pas acceptée : Dieu lui réservait une autre occasion non moins glorieuse de signaler son amour d'immolation. Une maladie contagieuse, apportée, disait-on, par des navires d'Alexandrie, se déclara en Sicile et y causa de terribles ravages. Les magistrats de Palerme firent construire à la hâte un lazaret en dehors de la cité, et confièrent aux Pères de la Compagnie le soin spirituel des malades. Le P. Paul Achille, Recteur du collège, eut peine à se défendre contre les importunités de tous ceux qui réclamaient ce poste de dévouement. Il désigna le P. Mantovano, qui était accouru des premiers se jeter à ses pieds. Le généreux disciple de Jésus-Christ ne fit guère que se montrer dans cette enceinte de mort. Atteint presque aussitôt par le redoutable mal, il expira le dixième jour en bénissant Dieu. Il avait passé vingt ans dans la Compagnie.

Alegambe, *Heroes et Victimæ charitatis...*, *Romæ*, 1657, *anno* 1575, *p.* 56. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 3ª *jul.*, *p.* 6. — Drews, *Fasti Soc.*, 3ª *jul.*, *p.* 254. — Alberti, *Della Istoria della Compagnia di Giesù, la Sicilia...*, *Palermo*, 1702, *lib.* 4, *c.* 4, *p.* 303. — Patrignani, *Menol.*, 3 *luglio*, *p.* 24. — Sacchinus, *Histor. Societ.*, *pars.* 4ª, *lib.* 3, *n.* 82 *seqq.*, *p.* 80. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 203.

IV JUILLET.

—

Le quatrième jour de juillet de l'an 1611, mourut au service des pestiférés, à Constantinople, le P. Jérome Gesio, de la Province de Naples, où il était entré déjà prêtre, sept années auparavant. Il avait demandé comme une grâce à ses supérieurs de n'évangéliser que les pauvres ; il parcourait en toute saison les campagnes et les villages de la Pouille, toujours à pied et en mendiant. Mais les bénédictions que Dieu répandait sur son ministère, l'arrachèrent bien des fois à son obscurité pour le produire sur un théâtre plus éclatant. Les évêques l'appelaient à l'envi pour évangéliser les principales villes de leurs diocèses. Le P. Gesio venait en dernier lieu de partir pour Manfredonia, où l'archevêque lui avait fait donner par le Père Provincial l'ordre de se rendre, lorsque Notre-Seigneur lui laissa entrevoir dans la prière les rudes épreuves qui l'y attendaient.

A peine s'y trouvait-il en effet, que vingt-cinq galères turques commandées par Ali Pacha, forcèrent à l'improviste l'entrée du port, mirent la ville à feu et à sang, puis après trois jours de pillage, emmenèrent esclaves à Constantinople tous ceux qu'ils avaient pu surprendre. Les autres avec l'archevêque s'étaient hâtés de chercher un refuge sur les hauteurs voisines de Sant'Angelo. Rien

n'eût été plus facile au P. Gesio que de se mettre aussi en sûreté. Il préféra se dévouer au salut des blessés et des prisonniers. Mis à la chaîne avec eux, il profita de son esclavage pour soutenir leur foi et les consoler, dans une si rude et si dangereuse épreuve. Les premiers Pères de la Mission française de Péra, grâce à leurs démarches et à celles du baron de Salignac, ambassadeur du roi de France, obtinrent, il est vrai, sa liberté, des ministres du Grand-Seigneur ; mais le serviteur de Dieu ne s'en réjouit que parce qu'elle le mettait à même de secourir les âmes d'un plus grand nombre de malheureux, dont sa captivité à fond de cale l'avait tenu éloigné jusqu'alors. Durant la peste de 1611, il donna joyeusement sa vie, après avoir ouvert le ciel à une multitude de pauvres mourants.

SANTAGATA, *Istoria della Provincia di Napoli, t. 3, p.* 335.

Le quatrième jour de juillet de l'an 1723, mourut en odeur de sainteté à Milan le P. AMBROISE GALLERATI, l'apôtre de cette ville, qu'il évangélisait depuis quarante ans. L'Histoire de la Compagnie nous signale trois principaux monuments de son zèle : la congrégation des pauvres, qu'il préparait six ou sept fois par an, au nombre de plusieurs centaines, à une communion générale ; la création d'une maison spéciale pour les Exercices de saint Ignace, où plus de cinq cents hommes chaque année venaient méditer pendant huit jours, et travailler sous sa conduite à la réforme de leur vie ; enfin la grande congrégation des prêtres, qui réunissait

presque tous les ecclésiastiques de Milan. Il avait si bien gagné leurs cœurs, que les curés mêmes des campagnes accouraient de bien loin pour entendre ses exhortations, et remettre la direction de leur conscience entre ses mains. Comme il donnait une fois les Exercices dans un monastère de Bergame, il fut assailli d'une fièvre ardente qui le réduisit à l'extrémité. Bientôt les plus habiles médecins le déclarèrent perdu sans ressource ; l'évêque voulut lui-même apporter au saint malade le saint viatique. Mais considérant avec douleur la perte que tant d'âmes et le clergé surtout allaient faire par la mort d'un pareil apôtre, ce charitable et zélé pasteur, après avoir rapporté Notre-Seigneur dans son tabernacle, demeura longtemps prosterné au pied de l'autel, et s'offrit comme victime à Jésus-Christ, pour racheter une vie si précieuse. Il eut aussitôt l'assurance que sa prière était exaucée, et courut en porter la nouvelle au P. Gallerati, qui reçut en effet son dernier soupir peu de jours après.

PATRIGNANI, *Menol.*, *4 luglio*, *p.* 46.

---

* Le quatrième jour de juillet de l'an 1551, mourut enseveli dans les flots non loin des côtes d'Afrique, le P. ISIDORE BELLINI, qui racheta un moment de faiblesse et d'inconstance par une vie sainte et une mort héroïque. Il avait été reçu à Rome par notre Bienheureux Père. Après avoir étudié dans les universités de Paris et de Coïmbre, il accompagna les Pères qui allaient fonder le collè-

ge de Messine, et malgré sa grande jeunesse, il fut nommé par saint Ignace ministre et professeur de philosophie. Une grande tentation vint alors l'assaillir. Un de ses frères, religieux d'un autre Ordre, essaya de l'entraîner et de lui faire partager son genre de vie. Il lui représentait que, dans la Compagnie, il faut perpétuellement vivre de la vie commune, confondu dans la foule, sans espérance de se produire, sans distinction d'aucune sorte, même dans la vieillesse. Le jeune homme sentit peu à peu son âme fléchir devant ces perfides suggestions, et un jour enfin misérablement vaincu, il quitta le collège et suivit le tentateur. Mais au moment de mettre le pied dans le riche monastère où on le conduisait, il fut saisi d'une telle horreur de sa faute et de son ingratitude envers Ignace et la Compagnie, qu'il s'arrêta brusquement comme sur le bord d'un abîme, et revenant en hâte sur ses pas, il rentra au collège. Il y fut accueilli comme le prodigue dans la maison paternelle. Mais il comprenait qu'une réparation était nécessaire ; il voulut qu'elle fût publique comme la faute elle-même. A genoux devant tout le collège, maîtres et écoliers, il demanda pardon du scandale de sa défection, et en témoignage de son repentir, il renouvela le vœu de vivre et de mourir dans la Compagnie.

Ainsi relevé aux yeux de Dieu et des hommes, Isidore Bellini commença une vie nouvelle. Non content des fatigues de son emploi, il y ajouta celles du ministère des âmes ; il semblait vouloir se multiplier pour effacer jusqu'aux dernières traces de sa faute. La Providence ne tarda pas à lui ménager l'occasion de la plus glorieuse des réhabilitations.

Le vice-roi de Sicile envoyait une flotte de quinze galères au se-

cours de la petite ville d'Africa, au sud de Tunis, menacée par les pirates mahométans. Le P. Jérôme Natal s'offrit au vice-roi pour donner aux soldats et aux matelots les secours de son ministère spirituel, et prit avec lui le P. Isidore Bellini. Déjà l'escadre, sous les ordres d'Antoine Doria, n'était plus éloignée des côtes d'Afrique, quand elle fut assaillie par une horrible tempête qui engloutit en peu de temps huit galères avec près de trois mille hommes. Le vaisseau amiral, sur lequel étaient les missionnaires heurta contre les écueils qui bordent l'île de Lampadouse ; la violence du choc précipita le P. Bellini à la mer ; son bras engagé entre le navire et un rocher fut presque entièrement détaché. Cependant il eut assez de force pour saisir un cordage et être remonté à bord. Mais ce n'était que pour être replongé bientôt dans l'abîme. A travers les flancs déchirés de la galère, l'eau entrait à gros bouillons ; le naufrage était donc imminent. Sans prendre garde à son horrible blessure, le P. Bellini ne pensa qu'à préparer à la mort les malheureux qui dans un moment allaient paraître devant Dieu. Les rares survivants de la catastrophe, témoins de son héroïsme et de sa charité, ne savaient comment exprimer leur admiration : « Il est mort, disaient-ils, avec le courage d'un soldat et la sainteté d'un martyr ».

Orlandinus, *Histor. Societ. Jesu, lib.* 11, *nn.* 21 *seqq., p.* 343. — Alberti, *Istor. della Provinc. di Sicil.*, *p.* 12 *et suiv.* — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 8, 10, 77 *seqq.* — Patrignani, *Menol.*, 4 *luglio*, *p.* 39. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 4ª *jul.*, *p.* 10.

V JUILLET

—

* Dans le courant de l'année 1581, on ignore quel mois et quel jour, mourut à Florence le F. Dominique Fabro, Coadjuteur temporel, modèle de ferveur dans l'oraison et d'infatigable ardeur au travail. Il exerçait la profession de maçon. Quand on construisit l'église du collège de Florence sur les plans du célèbre architecte Barthélemy Ammanati, le F. Fabro s'y dépensa tout entier, heureux de consacrer ses forces à préparer une demeure à Jésus vivant parmi nous. Lorsqu'il fut sur le point d'expirer, raconte l'Histoire générale de la Compagnie, un ange se fit voir à lui sous les traits d'un beau jeune homme, disant qu'il était envoyé pour l'assister à ses derniers moments. Ainsi Dieu, ajoute le P. Nadasi, console ceux qui ont travaillé sans relâche pour son amour, et qui, le visage encore inondé de sueur, sont appelés à l'éternel repos.

Sacchinus, *Histor. Societ. Jesu*, *part.* 5a, *lib.* 1, *n.* 60, *p.* 12. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 18a *jul.*, *p.* 38. — Id., *Pretiosæ Occupationes morientium in Societ. Jesu*, *Romæ* 1657, *cap.* 13, *n.* 6, *p.* 98.

VI JUILLET

Le sixième jour de juillet, mourut à Modène, l'an 1607, le P. Achille Gagliardi, le plus célèbre et l'aîné des trois jeunes frères du même nom, que les sermons du P. François Strada avaient gagnés en 1559, dans l'université de Padoue. Il nous reste malheureusement peu de détails sur sa vie. Mais le témoignage de saint Charles Borromée suffirait seul assurément pour le faire regarder comme un des plus grands maîtres de théologie mystique au seizième siècle, et l'un des plus vaillants défenseurs de la foi contre l'hérésie. Plusieurs historiens lui attribuent en particulier d'avoir sauvé la ville de Turin à demi conquise par le calvinisme ; le grand archevêque de Milan, non content de le demander comme compagnon de ses missions, jugea que le meilleur moyen d'instruire ses peuples de la doctrine et des vertus chrétiennes, était de répandre à profusion le catéchisme en langue vulgaire qu'il lui avait fait composer.

Le principal et presque l'unique trésor où le P. Gagliardi semblait puiser si largement, pour sa propre sanctification et celle des âmes, c'étaient les Exercices de saint Ignace. Il rappelait en les donnant le bienheureux P. Pierre Le Fèvre ; ses plus beaux ouvrages n'en furent que le développement ou le commentaire, comme

on peut le voir dans son travail publié par le R. P. Roothaan, *De la pleine connaissance de l'Institut*, ou dans son livre d'or, comme l'appellent si justement les historiens de la Compagnie, sur « l'*Abrégé de la perfection et l'union de l'âme avec Dieu* ». Supérieur des maisons de Turin, de Milan, de Venise et de Brescia, le P. Gagliardi regarda comme un de ses principaux devoirs, celui d'établir et de promouvoir toutes les œuvres propres de la Compagnie ; mais il s'appliquait surtout à la formation spirituelle de ses plus jeunes inférieurs. Non content des exercices de règle, il les réunissait dans sa chambre les jours de fête, pour les animer tous ensemble à devenir des saints ; réunions si utiles, que beaucoup en égalaient les fruits à leurs deux années de noviciat. Environ un an et demi avant sa mort, ce saint homme perdit successivement la mémoire, la vue, le mouvement, et les ravages anticipés de la décomposition du tombeau l'envahirent peu à peu durant les trois ou quatre derniers mois de sa vie. Mais en cet état, disent les lettres du collège de Modène, il semblait avoir obtenu le plus doux objet de ses désirs, et offrait à Dieu ces pertes si terribles, avec de continuelles actions de grâces et dans les tressaillements d'une joie que la nature ne saurait goûter.

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *l.* 24, *n.* 74, *p.* 845. — *Litter. ann. Soc., anno* 1607, *p.* 69 *seqq.* — Bartoli, *Degli Uomini e de' fatti...*, *t.* 3, *p.* 337 ; *t.* 4, *p.* 294. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 3. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 3, *p.* 1095. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 6ª *jul.*, *p.* 14. — Drews, *Fasti Soc.*, 6ª *jul.*, *p.* 257. — Patrignani, *Menol.*, 6 *luglio*, *p.* 54. — *Biographie univers.*, *t.* 16.

Le sixième jour de juillet de l'an 1695, lisons-nous dans le Ménologe romain, arriva au collège de Naples l'heureuse mort du F. Coadjuteur SAINT-APICELLA, célèbre parmi nous par la pratique de toutes les vertus religieuses, et surtout par son infatigable charité envers les malades. Dans l'emploi d'infirmier, qu'il exerça pendant quarante ans, jusqu'à une extrême vieillesse, il ne négligea que le soin de lui-même. A force de se tenir auprès d'un des Nôtres atteint d'un mal contagieux, il finit par contracter le même mal, et il le suivit peu de jours après dans la tombe.

Sa mortification égalait sa charité ; entre autres austérités par lesquelles il macérait son corps, il conserva autour des reins une chaîne de fer jusqu'à son dernier soupir. L'obéissance ne lui fut pas moins chère ; soumis de cœur et d'intelligence à tous les ordres des supérieurs, il était ingénieux à trouver des raisons pour se persuader et pour persuader aux autres que le plus convenable était toujours ce qui lui était commandé. Aussi ne le vit-on jamais montrer de répugnance pour passer d'un emploi à un autre, ou se plaindre quand on le chargeait de quelque travail au-dessus de ses forces. Il obéissait avec une égale sérénité d'âme à tous ceux qui exerçaient l'autorité, fussent-ils jeunes et sans discrétion. Le F. Apicella s'endormit dans le Seigneur à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le six juillet, fête de sainte Trophimène ou Triphine qu'il honorait spécialement et dont il avait propagé le culte.

Menologio (ms.), Roma 1840, 6 *luglio, p.* 87. — GUIDÉE, *Ménologe,* 6 *juillet, p.* 216.

*Le sixième jour de juillet de l'an 1629, mourut dans la maison professe du Gesù à Rome le P. JEAN-PAUL RISI, modèle d'humilité et de haine de lui-même. Directeur très expérimenté, il passa la plus grande partie de sa vie religieuse dans les importantes fonctions de Maître des novices et d'Instructeur des Pères de troisième probation. On pourrait dire, si l'esprit de Dieu n'avait ses voies particulières, que ses mortifications étaient excessives : à force de jeûnes, de veilles, de rigueurs de toute sorte, il avait tellement épuisé son corps, qu'il paraissait un cadavre ; mais pour les autres, le P. Risi était plein d'indulgence et de suavité. Un jour, il n'hésita pas à exposer sa vie pour sauver ses novices d'un grand danger. Ceux-ci se promenaient dans le jardin de Saint-Vital, quand un taureau s'élança sur eux cornes baissées ; à leurs cris, le bon Père accourut et se jetant au devant de la bête, il l'arrêta net, et la ramena à son étable, comme si c'eut été le plus doux des agneaux.

La pensée du ciel ne le quittait point. Semblable à notre Bienheureux Père, il ne pouvait lever les yeux sans être transporté du désir de voir Dieu. Trois nuits dans l'année lui étaient chères entre toutes : celles de l'Incarnation, de la Nativité et de la Passion du Fils de Dieu ; il les passait dans tous les exercices de la prière et de la pénitence. Le P. Risi mourut dans la soixante-sixième année de son âge et la quarante-cinquième depuis son entrée dans la Compagnie ; en témoignage de la vénération dont il était l'objet, son éloge fut prononcé publiquement au réfectoire, honneur, dit l'historien de la Compagnie, réservé aux religieux d'une éminente vertu.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, pars.* 6a, *lib.* 14, *n.* 3, *p.* 274. — Patrignani, *Menol.*, 6 *luglio*, *p.* 56. — Santagata, *Istoria della Provinc. di Napoli, t.* 4, *p.* 511 *et suiv.*

---

* Le sixième jour de juillet rappelle la glorieuse mort du P. Antoine Genovese, tombé victime de son dévouement, avec plusieurs de nos Pères et Frères, dans la grande peste de Messine, en 1743. C'était un religieux d'une perfection éminente. Souvent on l'avait vu pendant le saint sacrifice, le visage enflammé, tout le corps tremblant d'un saint respect ; des soupirs s'échappaient de ses lèvres comme s'il n'avait pu contenir en lui-même la violence du divin amour. Pour reproduire plus fidèlement l'image du Sauveur chargé de coups et d'opprobres, il se faisait fouler aux pieds, souffleter rudement, souiller de crachats, par un serviteur auquel il avait persuadé, à force d'instances, de lui infliger ces traitements ; et pour que cet homme fût moins retenu par un sentiment de respect ou d'horreur, il lui bandait les yeux.

A cette haine de lui-même, le P. Genovese joignait un zèle ardent pour le salut des âmes. Depuis vingt ans déjà, il évangélisait la Sicile avec de grands fruits et une haute réputation de sainteté, lorsque les supérieurs lui confièrent la charge de Maître des novices à Messine. Il eut bientôt à confirmer par son exemple les grandes leçons de sacrifice qu'il leur donnait. La peste se déclara dans la ville et y fit d'horribles ravages. Les Nôtres, le P. Genovese à leur tête, s'empressèrent de voler au secours des malades et des moribonds. Les novices eux-mêmes voulurent avoir leur part dans ces glorieuses fatigues ; mais plusieurs ne tardèrent pas à être atteints, et le mal se communiquant, la maison fut

transformée en un véritable hôpital. Le P. Genovese dut venir alors se fixer auprès d'eux ; il leur prodigua ses soins avec la tendresse et la sollicitude d'une mère. La plupart des Pères étant ou déjà morts, ou malades, ou retenus dans la ville par les devoirs de leur ministère, il restait presque seul à leur chevet ; il leur servait à la fois d'infirmier et de cuisinier ; mais surtout il était leur consolateur. A l'exception de cinq qui furent épargnés, il eut la douleur de les voir tous expirer entre ses bras. Il fut alors frappé à son tour, et alla les rejoindre dans le sein de Dieu.

Lettere annue della Provinc. di Sicilia (Arch. Rom.).

VII JUILLET

—

Le septième jour de juillet de l'an 1591, mourut à l'âge de quarante-cinq ans au collège de Naples, le P. Jean-Baptiste Pescatore, tour à tour Maître des novices dans les Provinces de Rome et de Naples, où il eut la gloire de donner les premières leçons de vie religieuse au P. Mutius Vitelleschi, à saint Louis de Gonzague, et au P. Sertorio Caputo. Né en Lombardie, d'une des premières familles de Novare, et demeuré orphelin dès sa plus tendre enfance, il fut élevé à Rome, dans le palais d'un de ses oncles paternels, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, et ambassadeur de son Ordre à la cour du Souverain Pontife Paul IV. Les exemples de ce parfait chevalier et du cardinal Charles Borromée, dont il visitait souvent la cour, firent dès lors sur son âme une vive impression. A un âge où les autres enfants ne songent guère qu'à leurs jeux, Jean-Baptiste Pescatore s'exerçait déjà secrètement à jeûner, à prier, à prendre la discipline, et préludait ainsi aux plus dures pratiques de la vie religieuse en attendant l'appel d'en haut. Saint Charles, auquel il découvrit ses premiers désirs d'entrer dans la Compagnie, lui dit que ces désirs venaient sûrement de Dieu ; le jeune homme s'enfuit aussitôt, mais furtivement, au noviciat de Saint-André. Son oncle s'empressa d'accourir pour le

réclamer ; mais touché des belles réponses que le Saint-Esprit mettait dans sa bouche, il lui donna sa bénédiction en disant : « Mon fils, que Notre-Seigneur daigne faire de vous un saint » !

Jean-Baptiste Pescatore se mit sans tarder à ce grand travail, et prit pour règle de sa nouvelle vie les plus beaux exemples de mortification et de prière des saints. Durant seize années entières, il porta continuellement le cilice ; il ne le laissait quelques moments chaque jour que pour se flageller jusqu'au sang ; il lui fallut un ordre de l'obéissance pour adoucir ce rude traitement. Nommé par le P. Mercurian Maître des novices de Rome, le P. Pescatore reçut bientôt de Notre-Seigneur le don de voir dans une lumière surnaturelle les actes intérieurs et extérieurs de ceux qu'il avait sous sa conduite, ainsi que les dangers du corps et de l'âme qui les menaçaient. Sa vie est pleine de traits où éclate cette grâce merveilleuse. L'histoire nous a conservé entre autres le souvenir du terrible jour où la foudre fit sauter la poudrière de Sant'Elmo, à Naples. Le saint homme avait été prévenu d'avance par un avis du ciel de l'explosion, et s'était hâté de réunir tous ses enfants dans une salle à l'abri du péril, après y avoir fait apporter les cordiaux nécessaires pour ranimer leurs sens, après que la détonation et la secousse les auraient renversés tous évanouis.

Sa réputation de sainteté était universelle. On vit le vice-roi de Naples, le comte de Miranda, baiser avec respect, en visitant le réfectoire, les moindres objets préparés à la place de l'homme de Dieu. Par une coïncidence qui fut regardée comme miraculeuse, lorsqu'on en connut les détails, le P. Pescatore ressentit à Naples les premières atteintes de la mort qui allait briser ses liens, à

l'heure même où dans la nuit du 21 juin 1591 son saint novice, Louis de Gonzague, s'envolait au ciel. On ne tarda pas à s'apercevoir qu'il en avait reçu d'en haut une révélation expresse. A la nouvelle qu'il ne restait plus aucun espoir de le conserver, tous les Juvénistes de Nole qui l'avaient eu pour père au noviciat, firent demander en grâce au Père Provincial la permission de se rendre à Naples, afin de le voir encore une fois, et de recevoir sa bénédiction. Un seul fut choisi au nom de tous, pour ce touchant ministère de vénération et d'amour filial. Le saint mourant pria Notre-Seigneur de ratifier cette bénédiction, en leur donnant la persévérance ; grâce qui leur fut en effet accordée à tous sans exception.

JUVENCIUS, *Histor. Societ. Jes.*, *part.* 5a, *l.* 24, *n.* 9, *p.* 776. — *Litteræ ann. Societ. Jes.*, *anno* 1591, *p.* 53. — PATRIGNANI, *Menol.*, 7 *luglio*, *p.* 60. — NADASI, *Annus dier. memor.*, 7a *jul.*, *p.* 14. — DREWS, *Fasti Soc. Jes.*, 7a *jul.*, *p.* 258. — SCHINOSI, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 2, *p.* 62 *et suiv.*, 144 *et suiv.*, 158 *et suiv.* — RHO, *Variæ virtutum Histor.*, *p.* 225, 450, 528, 797, 851.

VIII JUILLET.

—

Le huitième jour de juillet, l'an 1605, mourut, après dix mois seulement de vie religieuse parmi les novices de Naples, le jeune F. César de Novellis dont la timidité naturelle parut changée, aux approches de la mort, en un courage étonnant et une douce et délicieuse joie. Le médecin auquel il obéissait, selon la règle, comme à la personne même de Notre-Seigneur, fut si profondément frappé de le voir toujours souriant parmi les plus vives douleurs, qu'il félicita hautement nos Pères de ne pas permettre qu'on transportât le pauvre mourant dans sa famille : « Vous aurez ainsi, leur disait-il, les restes d'un bienheureux au milieu de vous ». Plus les étouffements et les angoisses du F. de Novellis augmentaient, plus il semblait goûter de délices, et comme on lui en demandait la cause : « Trois pensées me rendent très douces toutes mes amertumes, répondit-il ; le ciel qui s'achète par la souffrance, le démon vaincu par la patience, et par dessus tout la vue de Jésus en croix et de Marie au pied de la croix » !

Litteræ ann. Societ., anno 1605, *p.* 47. — Santagata, *Istoria della Provinc. di Napoli*, *t.* 3, *p.* 185.

Le huitième jour de juillet de l'an 1656, mourut au collège de Palerme le P. Charles Vintimiglia, descendant d'une de ces vieilles familles normandes qui s'étaient établies en Sicile avec le comte Roger, au onzième siècle, après en avoir glorieusement chassé les Sarrasins. Appelé trois fois au gouvernement des différentes maisons de Palerme, et à celui de toute la Sicile dans ses dernières années, il passait à bon droit pour l'un des meilleurs supérieurs qu'eût possédés jusqu'alors la Province. On admirait surtout en lui comme le fait remarquer l'histoire de la Compagnie en Sicile, cette qualité tant recommandée par notre Bienheureux Père, de laisser à chacun son mouvement et sa juridiction propre, tout en se faisant rendre un compte exact, de la manière dont l'emploi était rempli. Bien loin de perdre ainsi quelque chose de son autorité, ajoute le P. Aguilera, il la rendait au contraire plus vénérable, et il était plus sûrement et plus filialement obéi.

Cette largeur d'esprit et de cœur du P. Vintimiglia n'était pas moins le fruit de son union avec Notre-Seigneur et de son étude assidue des Constitutions, que de ses belles et grandes qualités naturelles. Il donnait tous les jours de longues heures à la prière, lors même que le poids et la multitude des affaires l'accablaient le plus. Il passait en particulier la veille des fêtes de Notre-Dame sans prendre aucune nourriture, et, autant que possible, sans parler, dans un perpétuel recueillemennt. Aussi mérita-t-il, longtemps à l'avance, d'être averti du jour précis de sa mort par la très aimable Mère de Dieu.

Aguilera, *Historia Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 629 *seqq.*

IX JUILLET

—

Le neuvième jour de juillet de l'an 1665, mourut à Palerme le P. Gaspar Castiglia, supérieur de la maison professe, consumé avant l'âge par la rigueur de ses austérités. Toute sa joie semblait en effet de souffrir ; l'une de ses oraisons jaculatoires était celle-ci : « Envoyez-moi de nouvelles douleurs, ô mon Dieu ! et que mon purgatoire même soit éternel, si vous le voulez ainsi ». Sans sortir des limites de la prudence et de l'obéissance, il avait une merveilleuse adresse pour se ménager des humiliations, d'autant plus pénibles qu'elles pouvaient paraître moins volontaires, comme de demeurer parfois sans réponse au milieu d'une discussion publique ; mais il fallait qu'il fût seul à en souffrir, et qu'il n'en résultât nul détriment pour l'honneur de la Compagnie. On aurait peine à s'imaginer combien cet honneur était cher au P. Castiglia : « Je n'ai pas moins de sollicitude, disait-il, pour la réputation de la Compagnie que pour le salut de mon âme » ! Cette réputation était à ses yeux inséparable de la plus grande gloire de Dieu, et ceux qui la compromettaient, surtout parmi les jeunes religieux, ne trouvaient aucune grâce devant lui ; il était inexorable à solliciter leur expulsion. Cette pensée lui servait de stimulant pour l'obser-

vation la plus exacte de toutes les règles de modestie, si propres à élever les âmes vers Dieu, et à répandre la bonne odeur de Jésus-Christ.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 843 *seqq.*

X JUILLET

—

Le dixième jour de juillet de l'an 1653, mourut au Paraguay, dans la réduction de Saint-Ignace, le P. Joseph Cataldino, entré dans la Compagnie déjà prêtre, à l'âge de vingt-sept ans, et parti dès la seconde année de son noviciat pour le Nouveau Monde, où Notre-Seigneur lui réservait près d'un demi-siècle de travaux et de glorieux combats pour le salut des âmes. Six réductions fondées au milieu des déserts furent son ouvrage ; il y réunit des milliers d'Indiens plus cruels que les bêtes sauvages, et dont il lui fallut faire des hommes, avant de les transformer en de doux et chastes enfants de Dieu. Il fut en butte plus d'une fois aux flèches et au poison, et il n'y échappa que par une sorte de miracle. Du reste, le P. Cataldino ne s'exposait à aucun péril sans avoir longuement consulté Dieu dans la prière ; mais sa détermination une fois prise, il s'abandonnait comme un enfant à tout ce que la paternelle providence de son Seigneur pourrait décider. Dans une des plus terribles rencontres de sa vie apostolique, Notre-Dame elle-même lui fit entendre ces paroles : « Mon fils, ne crains rien ». La souffrance était sa joie. Dans un temps où chacune de ses journées et de ses nuits ne semblait être qu'un long martyre :

« O bon Jésus, répétait-il sans cesse, ô bon Jésus, de quelles délices vous me faites surabonder » !

ANDRADE, *Varonés ilustres, t. 4, p.* 544-577. — PATRIGNANI, *Menol.*, 10 *luglio, p.* 79. — NADASI, *Annus dier. memorab.*, 10ª *jun., p.* 308. — DREWS, *Fasti Soc. Jes.*, 10ª *jun., p.* 221. — CHARLEVOIX, *Histoire du Paraguay, t.* 2, *l.* 5. *p.* 5 *et suiv.*; *p.* 23 *et suiv.*; *l.* 7, *p.* 192 *et suiv.* — LOZANO, *Historia de la Provincia del Paraguay, t.* 2, *l.* 5, *c.* 13, *p.* 132; *c.* 14, *p.* 136; *c.* 16, *p.* 154.

XI JUILLET

—

Le onzième jour de juillet, mourut à Rome, l'an 1629, après avoir prononcé ses vœux de dévotion en recevant le saint viatique, le F. Antoine-Marie Ubaldini, jeune écolier du Séminaire des Nobles, et depuis cinq jours seulement novice de la Compagnie. Ses premiers jeux avaient été non seulement d'imiter les cérémonies de l'Église, mais aussi de passer des heures à genoux sur les marches de ses petits autels, priant de tout son cœur devant les saintes images dont il les ornait. A huit ans, il récitait tous les jours le petit office de la sainte Vierge, et il y joignit bientôt les sept psaumes de la pénitence, pour obtenir une souveraine horreur du péché. A douze ans, il s'approchait au moins tous les mois de la table sainte, et ce jour-là, afin de mieux goûter les délices du ciel, il ne prenait qu'un morceau de pain pour nourriture, et distribuait à quelque pauvre ce qu'on lui avait préparé. Cette ferveur n'avait encore subi, à la vérité, l'épreuve d'aucun orage, mais elle allait bientôt rencontrer la lutte dans la vie publique du collège. Notre-Seigneur acheva de le préparer au combat par les soins d'un jeune surveillant du Séminaire des Nobles, qui lui enseigna l'art de méditer suivant les différentes méthodes de saint Ignace.

Par ses conseils, le pieux enfant sollicita même et obtint la faveur de faire à part quelques jours de retraite. Mais il y fut assailli par une tempête de désolations qu'il n'avait jamais connues. Pour en triompher plus victorieusement, il eut recours à la pénitence, ne couchant que sur le plancher de sa chambre, prenant la discipline et jeûnant au pain et à l'eau. Il sortit une fois si pâle du réfectoire, qu'un de ses maîtres lui ordonna d'y retourner. L'enfant obéit sans balancer, puis rentrant dans sa chambre, il se prosterna aux pieds de Jésus en croix, et s'offrit à endurer jusqu'à la mort toutes les désolations qu'il plairait à Notre-Seigneur de lui envoyer, sacrifice de si agréable odeur devant Dieu, qu'à l'instant toutes ses peines se dissipèrent. Ce qui soutenait surtout le courage d'Antoine Ubaldini, c'était son désir d'entrer dans la Compagnie, dès qu'il aurait fini ses études, comme il en avait reçu la promesse formelle. En attendant qu'il pût porter l'habit des novices, il prétendait rivaliser avec eux de ferveur et de générosité. Leurs humiliations en particulier le rendaient saintement jaloux. On peut voir dans sa vie, combien il était habile à se les procurer, et joyeux de les recevoir. Rien ne saurait exprimer sa joie quand il se vit enfant de saint Ignace et de la Compagnie ; jusqu'à son dernier soupir, il ne cessa point de louer et de bénir Dieu.

CORDARA, *Histor. Societ. Jes., part.* 6ª , *l.* 14, *n.* 4, *p.* 274. — PATRIGNANI, *Vite di alcuni nobili Convittori del Seminario Romano, Torino*, 1824, *t.* 1, *p.* 263 *et suiv.* — *Le parfait écolier*, *Amiens* 1805, *pp.* 1-52. — CARRON, *Les écoliers vertueux*, *t.* 1, *p.* 190-216.

* Le onzième jour de juillet rappelle l'heureuse mort du P. Barthélemy Rostri, arrivée l'an 1684 au Collège Romain. Pendant trente-cinq ans, le P. Rostri, malgré plusieurs invitations extraordinaires de la grâce, s'était contenté d'une vertu commune ; il avait rempli les différents emplois de sa vocation avec un certain honneur et un certain fruit, mais sans prétendre à une perfection très haute, et surtout sans se mettre en peine de pratiquer cette abnégation et cette mortification continuelle que demandent nos règles. Or, dans une retraite, il fut éclairé d'une lumière si vive, et il pénétra si profondément les mystères de la Passion, qu'il résolut de changer de vie et de prendre Jésus crucifié pour son unique modèle. Sa transformation fut complète et durable ; désormais son livre de prédilection fut la croix ; il n'eut d'autre pensée que de reproduire en lui-même les vertus qu'elle enseigne, l'obéissance, l'humilité, le sacrifice.

Le prodige que la grâce venait d'opérer apparut bientôt à tous les yeux ; les supérieurs nommèrent le P. Rostri Père spirituel des Nôtres au Collège Romain. On ne saurait dire tout le bien qu'il fit au milieu de cette jeunesse, la fleur et l'espérance de la Compagnie, par ses conseils, ses exhortations et les exemples de sa vie. Il plut à Dieu de l'admettre à participer plus largement, dans ses dernières années, au calice de la Passion. Une paralysie presque complète le condamna à l'immobilité, et le cloua sur son lit comme sur une croix. Mais l'âme toujours vaillante, le P. Rostri ne cessait de bénir l'aimable Providence de cette ressemblance qu'elle lui donnait avec le Sauveur, et il remplit jusqu'à son dernier jour les devoirs de son emploi ; et comme un re-

ligieux s'excusait de s'être présenté à une heure importune : « Non, non, reprit-il ; n'ayez point d'égard à cela, et si vous me trouvez endormi, réveillez-moi ; c'est mon devoir de vous entendre ». Ce bon serviteur de Dieu s'éteignit, au milieu des regrets et des témoignages de vénération de tout le Collège Romain, dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge et la soixante-huitième depuis son entrée dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 11 *luglio*, *p.* 85.

---

* Le onzième jour de juillet de l'an 1761, mourut à Rome, dans la maison professe, le P. Jean-Antoine Timoni, Secrétaire de la Compagnie. Né à Chio, une des îles de l'Archipel, il entra, dès l'âge de seize ans, au noviciat de Saint-André, et par l'exemple de ses vertus, gagna plusieurs de ses compatriotes à la Compagnie. Il exerça tour à tour les charges les plus considérables, et fut désigné par le P. Centurione mourant comme Vicaire général ; en cette qualité, il convoqua la dix-neuvième Congrégation, qui élut le P. Laurent Ricci ; il fut alors nommé Secrétaire de la Compagnie et demeura dans cet office jusqu'à la fin de sa vie.

On admirait surtout dans le P. Timoni son amour de notre Institut ; la sollicitude également ferme et douce avec laquelle il veillait à l'observation de la discipline ; la charité digne de saint Ignace dont il entourait tous ses inférieurs et surtout les malades ; la pauvreté sévère de sa chambre et de ses vêtements, unie à une exquise propreté ; sa mortification rigoureuse ; enfin son égalité

d'âme que les événements les plus imprévus et les plus fâcheux ne pouvaient troubler. Quand il était Vicaire général, il apprit, malgré le secret dans lequel on essayait d'envelopper l'affaire, qu'à la demande de Pombal, le cardinal Saldanha allait être nommé Visiteur de toutes les maisons de la Compagnie situées sur les terres de la domination portugaise. Cette visite, dans l'intention du puissant ministre, avait pour but non la réforme, mais la déconsidération d'abord, et ensuite la ruine de la Compagnie, en Portugal et dans tout l'univers. Le P. Timoni pénétra sans peine ce perfide dessein ; et pour conjurer le coup, s'il était possible, il mit en œuvre tous les moyens ; il s'offrit même à faire en personne la visite réclamée ; ses propositions ne furent pas accueillies, et il prédit dès lors avec une assurance qui fut trop justifiée, la terrible tempête dans laquelle peu d'années après sombra la Compagnie. Il mourut à l'âge de soixante-et-onze ans.

Vita del P. Gio.-Antonio Timoni della Provincia Romana (*Arch. Rom.*). — Carayon, *Les Prisons du marquis de Pombal, Paris,* 1865, *p.* 32 *et suiv.* — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, *t.* 5, *ch.* 3, *p.* 141.

XII JUILLET.

—

* Dans le courant de juillet de l'année 1837, cinq des Nôtres du collège et de la maison professe de Palerme donnèrent généreusement leur vie, dans l'horrible contagion qui s'abattit alors sur cette ville et moissonnait parfois mille personnes en un jour. Tous les degrés de la Compagnie eurent leur part dans ce glorieux holocauste. Car on comptait parmi les victimes deux prêtres déjà formés, les PP. Jean Colonna et Sébastien Zafferana ; un scolastique étudiant en théologie, le F. Louis Ricci ; un novice scolastique, le F. Antoine Farina ; et un Frère Coadjuteur, le F. Gaétan Siracusa. Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de citer la lettre écrite pendant ces jours de désolation, par le P. Antoine Vinci, Provincial de Sicile, au P. Roothaan, Général de la Compagnie.

« A peine remis de l'indisposition de ces derniers jours, je vole par la pensée aux pieds de Votre Paternité, afin de lui donner au moins quelque légère idée des maux de cette infortunée cité. Il n'est que trop vrai, le choléra dont nous étions menacés a éclaté. La violence avec laquelle il s'est déchaîné dès sa première apparition et n'a cessé de sévir depuis, a été horrible, épouvantable. Tous les points de la ville et de la campagne ont subi son atteinte. Aucune classe n'a été épargnée, et vaines ont été les pré-

cautions de la noblesse. La nuit ne suffisait pas à recueillir les cadavres; on les jetait deux ou trois à la fois des maisons, sur les chariots funèbres qui passaient dans les rues. Autant de frappés, autant de morts. Le nombre des victimes, la semaine dernière, était déjà de vingt-deux mille. Figurez-vous, mon très Révérend Père, le deuil et la terreur de tous.

« Les Nôtres, grâce à la miséricorde infinie du Seigneur, n'ont pas manqué aux devoirs de leur sainte vocation. A peine le mal se fut déclaré, les Pères du collège et de la maison professe se jetèrent à corps perdu, au milieu des cholériques. Oh ! quel délicieux spectacle n'ont-ils pas donné au ciel et à notre Bienheureux Père, et ne donnent-ils pas encore par leur zèle et par leur vertu ! En vérité, ils ne se sont pas montrés les descendants dégénérés de l'ancienne Compagnie. S'il plaît à Dieu, j'enverrai à Votre Paternité le récit des immenses fatigues soutenues par les Nôtres ; je dis par les Nôtres, car il ne faut point en excepter les étudiants qui nuit et jour volaient partout pour accompagner les Pères. Pendant que j'écris ces lignes, les larmes jaillissent de mes yeux: je les ai vus, ces braves jeunes gens, se présenter au Père Ministre ; je les ai entendus s'écrier à l'envi : « *Mitte me*, *Mitte me* ; envoyez-moi, envoyez-moi ». Et sur leur visage on lisait la sainte joie d'avoir été choisis pour prêter leur concours et assister les cholériques.

« Aussi le peuple va répétant : « Nous avons trouvé les Jésuites au milieu de notre tribulation si amère », et il ne cesse d'exalter la Compagnie. Aux secours spirituels nous avons joint les secours corporels en aliments, argent, remèdes. Les Frères chargés de la pharmacie se sont acquittés à merveille de leur office ». Le Père Provincial cite ensuite les noms des cinq victimes du fléau, et

rend un juste hommage au clergé de la ville et aux religieux des autres Ordres, dont plusieurs ont aussi trouvé la mort dans l'exercice de la charité. « Le mal commence à diminuer, dit-il en terminant ; que Votre Paternité ne cesse de nous recommander au Seigneur, afin qu'en nous tous s'accomplisse sa très sainte volonté.

« Palerme, 23 juillet 1837 ».

Lettera del P. ANTONIO VINCI, *Provinciale di Sicilia al M. R. P. Nostro Generale (Copie, Archiv. Provinc. Taurin).* — CANTU, *Histoire des Italiens, t.* 11, *p.* 372. *Traduct. de* LACOMBE, *Paris*, *Didot*, 1861.

Le P. Colonna mourut le 30 juin ; le P. Zafferana, le 10 juillet ; le F. Ricci, le 9 ; le F. Farina, le 15 ; et le F. Siracusa, le 17 du même mois.

XIII JUILLET

—

Le treizième jour de juillet, mourut à Syracuse, sa patrie, l'an 1605, le P. Sébastien Cabarrasio, qui partage avec le P. Jean Léon, l'honneur d'avoir créé les premières congrégations de la très sainte Vierge. Sébastien Cabarrasio était alors un de ces jeunes professeurs de Messine, dont la belle histoire du P. Alberti nous a conservé le portrait. L'amour de Dieu les consumait, et ils multipliaient les industries pour faire servir les jours de repos eux-mêmes à leur sanctification ; car ils demandaient alors avec de très vives instances à chercher l'exercice dont ils avaient besoin, soit dans les travaux les plus humbles, soit dans de pieux pélerinages qu'ils consacraient à faire le catéchisme aux habitants des campagnes.

Ce fut d'abord par quelques traits de la vie des saints les plus dévoués à la Reine du ciel, et quelques exemples de sa toute puissante protection, racontés chaque samedi à ses petits écoliers, que le P. Cabarrasio leur inspira le désir de la prendre pareillement pour protectrice de leur innocence. Puis il garda les plus fervents au sortir de la classe, et leur apprit à prier et à méditer, selon les méthodes de saint Ignace, qu'il accommodait admirablement à la faiblesse de leur âge. Bientôt cet exemple fut suivi par tous ses

collègues avec des résultats surprenants ; et dans l'espace d'un mois, nous dit encore Alberti, ces congrégations naissantes donnèrent quarante-huit novices aux différents Ordres religieux.

Appliqué dans la suite aux travaux de la vie apostolique, le P. Cabarrasio parcourait les montagnes de la Sicile, annonçant avec de grands fruits la parole de Dieu. Un jour, il tomba entre les mains d'une troupe de malfaiteurs qui désolaient depuis longtemps le pays, et se faisaient un cruel plaisir de lier leurs victimes à quelque tronc d'arbre, et de les y laisser mourir de faim. Pris et battu par ces brigands avec son compagnon, il fut destiné au même supplice. Mais son inaltérable sérénité les frappa si vivement, qu'ils le délièrent et lui offrirent de partager leur repas. Le Père se mit alors subitement à fondre en larmes ; et comme on lui en demandait la cause : « Je me réjouissais tout à l'heure, répondit-il, en pensant au bonheur de souffrir pour Jésus-Christ ; mais maintenant que vous me traitez en ami, je ne puis sans douleur considérer le déplorable état de vos âmes, et les flammes éternelles où vous tomberez en vivant ainsi » ! Puis leur promettant d'obtenir de la justice humaine, comme il en vint à bout en effet, l'oubli et la rémission de leurs brigandages et de leurs meurtres, il les excita si efficacement à se convertir, que tous voulurent sans tarder se confesser à lui, et plusieurs se retirèrent, dès les jours suivants, dans les cloîtres les plus austères de la Sicile, où ils vécurent et moururent en pénitents.

Juvencius, *Histor. Societ. Jes., part.* 5ª, *l.* 24, *n.* 65, *p.* 836. — *Litteræ ann. Societ., ann.* 1605, *p.* 19. — Patrignani, *Menol.,* 13 *luglio, p.* 94. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.,* 13ª *jul., p.* 23. — Drews, *Fasti*

Soc. Jes., 13ª *jul.*, *p.* 267. — Alberti, *Istor. della Provinc. di Sicil.*, *p.* 229 *et suiv.* — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 480 *seqq.* — Rho, *Variæ virtut. Histor.*, *p.* 158. — Beringer, *Les Indulgences, leur nature, leur usage, traduct. franç.*, *t.* 2, *p.* 212, 213, *note.*

Le treizième jour de juillet de l'an 1757, mourut au collège de Modica le P. Jean-Baptiste de Francisci, que l'on peut appeler l'apôtre et le thaumaturge de la Sicile au XVIIIe siècle, et dont la vie ne le cède en rien à celle de ses deux glorieux prédécesseurs Bernard Colnago et Louis La Nuza. Il était né avec une âme et un tempérament de feu. Rien, à la vérité, n'égalait l'ardeur de son amour précoce pour Dieu ; mais l'explosion des premiers mouvements de sa nature impétueuse faisait trembler, même après son entrée dans la Compagnie, ceux qui ne connaissaient pas l'héroïsme de sa vertu. Dans une de ces luttes intérieures qu'il avait à soutenir contre lui-même, il résista si violemment qu'une veine se brisa dans sa poitrine ; et cependant, à peine remis, on le vit encore, comme irrésistiblement entraîné, se livrer à une discussion dont tout le voisinage fut troublé. Cette incandescence d'esprit et de cœur, ainsi que l'appellent ses biographes, devait lui servir longtemps de martyre. Comme il se plaignait un jour de n'avoir pas été secouru assez sensiblement par saint Stanislas, un de ses plus chers protecteurs : « Mon fils, lui répondit saint Ignace, ne t'anime pas si vivement contre ton bienheureux frère, car il aime les âmes de feu, bien plus que les âmes calmes et froides, pourvu qu'elles s'embrasent tout entières des flammes de l'amour divin » ! Un seul religieux, entre tous les Pères de Palerme, reconnaissait dans ces alternatives et ces luttes du F. Jean-Baptiste, la

mystérieuse formation d'un cœur d'apôtre, dont l'ardeur devait bientôt enflammer la Sicile. Mais auparavant la très sainte Vierge voulut le guérir elle-même, au jour de sa Purification, pour qu'il ne restât rien en lui qui pût diminuer le fruit de ses travaux pour la gloire de Dieu.

La vie apostolique et les industries de ce grand homme seraient le plus précieux manuel de tous ceux qui se dévouent au salut des âmes. A la seule vue de ses catéchismes, qu'il regardait comme l'œuvre la plus importante du missionnaire, et à laquelle, pendant plus de vingt-cinq ans, il consacra deux heures au moins chaque jour, un pieux évêque de Sicile allait jusqu'à dire : « Je comprends comment avec douze hommes grossiers Jésus a pu conquérir le monde, quand je vois mon diocèse renouvelé par douze petits enfants des catéchismes de ce saint Père » ! Le P. de Francisci enseignait à ces enfants l'exercice des trois manières de prier, ainsi que le fréquent usage des actes de contrition parfaite ; il faut voir en détail dans son histoire les beaux résultats de ces pratiques. Ni prières, ni austérités, ni sacrifices ne semblaient difficiles à l'homme de Dieu, dès qu'il s'agissait d'arracher une âme à l'enfer. Apprenant un jour qu'un pauvre pécheur allait périr dans quelques moments, à l'autre extrémité de la Sicile, il demanda sans hésiter à Notre-Seigneur d'y être transporté instantanément, et après avoir absous ce malheureux, il reçut son dernier soupir. Une autre fois qu'il pleurait amèrement de ne pouvoir sauver tous les pécheurs : « Console-toi, Jean-Baptiste, lui dit le Sauveur ; car je te donnerai plus d'âmes qu'il ne s'en est converti à ma voix durant les trois ans qui ont précédé ma passion » !

Toutes ces victoires et ces merveilles ne rendaient que plus sen-

sible au P. de Francisci le besoin du secours de Dieu, et lui faisaient humblement reconnaître son néant. Écrivant à sa sœur au jour anniversaire de sa naissance : « Daigne le sang de Jésus, lui disait-il, laver ces quarante-trois années qui s'accomplissent aujourd'hui ! *Vere ventus est vita mea ;* ma vie n'a vraiment pas de plus fidèle image que le souffle d'un peu de vent. Sans doute, Dieu s'est servi de ce vent pour faire entrer bien des vaisseaux au port ; mais le souffle s'est dissipé ! Et qu'en reste-t-il maintenant » ?

Massa, *Vida muy exemplar y maravillosa del insigne misionero... P. Juan-Bautista de Francisci*, *Roma* 1804.

XIV JUILLET.

—

Le quatorzième jour de juillet de l'an 1648, mourut en odeur de bénédiction à Palerme le F. Coadjuteur Joseph Silvestri, dont toute la vie religieuse durant environ quarante-quatre ans, se réduit à peu près à ces trois mots : amour de l'obéissance et du travail ; ardeur incessante à se crucifier ; silence et douce familiarité à s'entretenir de cœur ou de bouche avec les bienheureux habitants du ciel. Des grâces vraiment ineffables peuvent aider à deviner combien ces vertus cachées du bon Frère plaisaient à Dieu. Un jour qu'il priait avec ferveur au pied du saint Sacrement parmi les novices de Palerme, il vit Notre-Seigneur paraître au milieu d'eux, et faire amoureusement couler sur leurs lèvres quelques gouttes du sang de la plaie sacrée de son cœur. Un seul fut excepté de ce témoignage de tendresse ; il ne tenait plus à sa vocation que par un fil, et le brisa quelque temps après. Une autre fois, le F. Silvestri vit Jésus assis au réfectoire, et servi par une troupe d'anges qui lui présentaient tour à tour ce dont nos Pères et Frères s'étaient privés pour l'amour de lui. Enfin comme il dînait seul un autre jour, à la petite table, il aperçut tout près de lui, à droite et à gauche, Notre-Seigneur et sa sain-

te Mère, qui le félicitèrent en souriant de se plaire à de pareils actes d'humilité.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 511.

---

* Le quatorzième jour de juillet de l'an 1656, mourut à Naples, victime de sa charité au service des pestiférés, le P. Bernardin Mazziotta, Préposé de la maison professe, religieux, dit le P. Alegambe, en qui brillaient également la science et la vertu. Il avait occupé avec éclat toutes les chaires de l'enseignement, depuis la grammaire jusqu'à la théologie, et dirigé avec beaucoup de zèle la magnifique congrégation des prêtres fondée par le P. Pavone. Il était Préposé de la maison professe, quand se déchaîna sur la ville de Naples cette terrible peste qui faisait quelquefois trois mille victimes en un seul jour. Le Père Provincial étant alors absent, c'est à lui que revint le soin de pourvoir à la sûreté des jeunes religieux, novices et scolastiques, et d'assigner aux Pères et aux Coadjuteurs qui restaient, leurs fonctions dans cette grande calamité. Il ne manqua ni à l'un ni à l'autre devoir. Il envoya les jeunes gens dans les collèges de la Province éloignés du centre de la contagion ; quant aux Pères et Frères qu'il avait gardés à Naples, soixante furent distribués dans les différents quartiers de la ville, afin de prodiguer aux malades les secours spirituels et corporels ; vingt prêtres parmi les plus âgés de la maison professe, furent chargés d'entendre les confessions des fidèles qui affluaient dans notre église, et de leur donner la sainte communion : périlleux ministère qui en peu de semaines emporta dix-huit de ces

héroïques vieillards. Malgré le poids des années et ses nombreuses occupations, le P. Mazziotta avait voulu prendre sa part des fatigues et des dangers communs. Il fut bientôt atteint par la contagion, et expira peu après, heureux de donner sa vie pour les âmes et pour Dieu. Il était âgé de soixante-neuf ans et en avait passé cinquante dans la Compagnie.

Alegambe, *Heroes et Victimæ charitatis, p.* 513 *et* 520. — Sotuellus, *Bibliotheca Scriptor. Societ. Jesu...*, *Romæ* 1676, *p.* 114. — Patrignani, *Menol.*, 14 *luglio*, *p.* 100. — Sommervogel, *Bibliothèque*, *t.* 5, *p.* 841.

XV JUILLET

—

Le quinzième jour de juillet de l'an 1583, moururent près de Goa, dans la presqu'île de Salsette, les Bienheureux PP. Rodolphe Aquaviva et Pierre Berna, massacrés à l'instigation des prêtres idolâtres, en haine du nom de Jésus-Christ, avec le B. Pacheco, espagnol et les BB. Francisco et Aranha, portugais.

Rodolphe Aquaviva, neveu du P. Claude Aquaviva, et fils du duc d'Atri, avait eu l'enfance d'un ange, et devait s'envoler au ciel avec l'innocence de son baptême. Parmi les délices de la cour, et dès sa tendre jeunesse, il jeûnait, au moins tous les samedis, en l'honneur de la sainte Vierge ; il prenait si peu de nourriture tout le reste de la semaine, que sa pieuse mère, dont il ne faisait pourtant que suivre l'exemple, en vint à craindre pour sa vie. En même temps, il donnait tous les jours trois ou quatre heures à l'oraison, et l'on eut lieu de croire à quelques aveux qui lui échappèrent, que dès lors son apostolat et son martyre lui avaient été expressément révélés. Dès lors aussi, tous les affligés du pays n'appelaient ce petit enfant que leur père ; il était touchant de le voir au milieu d'eux, recevant leurs suppliques pour les porter à son père ou à sa mère, et leur distribuant en aumônes tout ce dont il pouvait disposer, et en par-

ticulier les aliments dont il se privait. Peu de temps après, la pieuse duchesse fut atteinte d'une maladie mortelle ; Rodolphe l'assista lui-même le crucifix à la main, et lui parla de Dieu jusqu'à son dernier soupir ; puis se tournant vers les assistants, qui fondaient en larmes : « Ne pleurez pas ma mère, leur dit-il, puisqu'elle s'en va jouir de Dieu » ! A dix-sept ans, vainqueur de toutes les oppositions du monde et de sa famille, il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus, que saint François de Borgia venait d'ouvrir à Saint-André du Quirinal ; il y trouva son oncle, Claude Aquaviva, et l'angélique Stanislas Kostka, qui l'avaient précédé de quelques mois.

Bientôt tous ses désirs l'emportèrent vers les missions des Indes ; mais de puissants obstacles se dressaient devant lui : la délicatesse de sa santé et ses vertus elles-mêmes dont on avait peine à priver l'Europe. Il multiplia ses prières et ses flagellations, et enfin il eut la joie de fléchir la volonté de ses supérieurs. Arrivé à Goa, l'an 1578, il partit dès l'année suivante pour la cour du Grand Mogol, le fameux Akbar, qui avait demandé des missionnaires. Il y passa trois années, et s'il ne put pas obtenir la conversion du monarque, enchaîné par ses passions et par les raisons d'état, il eut du moins la consolation d'avoir proclamé la vérité et prêché le nom de Jésus Christ, en face des sectateurs de Mahomet. Rappelé alors à Goa, il fut bientôt après envoyé au secours des chrétiens de Salsette ; c'est là que la palme du martyre l'attendait. Au moment où il tombait sous les coups des infidèles, il fit entendre ce cri de miséricorde qui avait retenti autrefois sur les lèvres du divin Crucifié : « Mon Père, pardonnez-leur » ; puis il ajouta : « Je remets mon âme entre vos

mains », et il rendit le dernier soupir. Il n'était âgé que de trente-trois ans, et en avait passé quinze dans la Compagnie.

Le P. Pierre Berna, son compagnon, travaillait depuis trois ans à l'évangélisation de la presqu'île de Salsette. Il avait encouru d'une manière particulière la haine des païens, à cause de son ardeur à prêcher la vraie foi et à renverser les idoles. Aussi s'acharnèrent-ils avec une rage inouïe sur ses restes sacrés. Ce généreux témoin de Jésus-Christ était dans la trente-troisième année de son âge et la sixième depuis son entrée dans la Compagnie.

Sacchinus, *Histor. Soc. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 2, *n.* 203, *p.* 98; *lib.* 3, *n.* 177 *seqq.*, *p.* 145 *seqq.* — Bartoli, *Missione al gran Mogor.* — d'Oultreman, *Tableaux des personnages signalés de la Compagnie de Jésus...*, *Lyon*, 1627, *p.* 446 *et suiv.* — Alegambe, *Mortes illustres, p.* 116 *seqq.*, *Pour les références, p.* 229. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 15ª *jul.*, *p.* 29. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 15ª *jul.*, *p.* 271. — Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 1, *p.* 174, 209 *et suiv.*, 338, 466. — Patrignani, *Menol.*, 15 *luglio*, *p.* 115. — Nieremberg, *Varones ilustres, t.* 2, *p.* 214 *et suiv.* — *Litter. ann. Societ. Jesu, anno* 1583, *p.* 215. — P. Suau, *Les Bienheureux martyrs de Salsette, Rodolphe d'Acquaviva et ses compagnons.* — Carayon, *Bibliographie historique, n.* 1478, *p.* 210. — Sommervogel, *Bibliothèque, t.* 1, *p.* 491.

---

* Le quinzième jour de juillet de l'an 1753 mourut à Rome le P. Philippe Orlandi. Après avoir occupé les chaires de philosophie et de théologie à Rome, à Frascati et à Florence, et avoir donné dans cette dernière ville les leçons d'Écriture Sainte au milieu d'applaudissements unanimes, il fut chargé du célèbre oratoire de

saint François-Xavier, dit le Caravità. Pendant vingt années de suite, il s'y fit entendre aux réunions du soir, au moins cinq fois par semaine; il parlait avec un zèle, une piété, et en même temps avec une grâce et une distinction qui charmaient à la fois, dit l'auteur de sa notice, l'oreille, l'esprit et le cœur; et, chose non moins extraordinaire, telle était la flexibilité de son talent, qu'il paraissait toujours présenter des pensées nouvelles et traiter un sujet nouveau.

A ce ministère de la parole, le P. Orlandi joignait les différentes œuvres d'un apôtre, surtout les plus humbles, la confession, le soin des pauvres, la visite des hôpitaux. Animé d'une tendre piété, il aimait à prolonger ses visites à Notre-Seigneur, et entendait plusieurs messes tous les jours. Dans les dernières semaines de sa vie, ne pouvant plus marcher, il se faisait conduire chaque matin chez son confesseur, afin de purifier de plus en plus son âme par la vertu de l'absolution, et ensuite à la chapelle, où il recevait le Corps de Notre-Seigneur. Il demeura fidèle à cette pratique jusqu'au jour même de sa mort. Le P. Orlandi expira pieusement, à l'âge de soixante-dix ans; il en avait passé cinquante-et-un dans la Compagnie.

Libro dei defunti del Collegio Romano (Archiv. Rom.).

XVI JUILLET

—

Le seizième jour de juillet moururent saintement en Sicile, dans la maison professe de Palerme, le F. Coadjuteur Nicolas Babetta, l'an 1584, le P. Jean Toscano Ruggieri, l'an 1592, et le P. François Basilio, l'an 1620.

Le F. Babetta n'avait que vingt ans et sortait à peine du noviciat, quand il fut subitement frappé par la mort, mais l'histoire de la Compagnie en Sicile lui donne en un seul mot ce bel éloge que l'on reconnaissait, à l'ordre et à l'exquise propreté de son office, ce délicat amour de la perfection en toute chose, qui ne veut rien donner de médiocre à Dieu.

Le P. Ruggieri, nommé Recteur de Monreale, à l'âge de vingt-cinq ans, se fit tellement aimer et estimer de ses inférieurs et des étrangers, que quatre de nos Pères Généraux le laissèrent pendant vingt-six ans, à deux reprises différentes, à la tête de ce collège. Sa vie se trouve résumée en ces trop courtes paroles : Il était toujours le premier au travail, le dernier au repos, et ne comptait pour rien la faim et la soif, les intempéries et les veilles et tout ce qui pouvait le faire souffrir, dès qu'il s'agissait d'une seule âme, surtout d'un pauvre.

Enfin le P. Basilio passait pour le bienfaiteur des plus fervents

monastères de Palerme, qu'il avait peuplés d'âmes d'élite, formées par lui d'avance à toutes les vertus, soit au tribunal de la pénitence, soit dans les congrégations de la sainte Vierge. Pour mieux témoigner son amour à la Reine du ciel, le P. Basilio récitait tous les jours son office, jeûnait rigoureusement la veille de ses fêtes, et honorait d'un culte spécial son très saint époux. Une de ses oraisons jaculatoires les plus familières, surtout lorsqu'il se réveillait pendant la nuit, était d'invoquer et de bénir la Très Sainte Trinité par ces paroles de l'Église : « *Benedicta sit Sancta Trinitas . . .* » ! Mais sa principale dévotion avait pour objet la mort de Jésus en croix, dont le souvenir assidu l'animait sans relâche à se crucifier tous les jours jusque dans sa vieillesse.

F. Nicolas Babetta. — Alberti, *Istoria della Provinc. di Sicilia*, *p.* 584.

P. Toscano Ruggieri. — Aguilera, *Historia Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 316.

P. François Basilio. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 16ª *jul.*, *p.* 32. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 122.

---

* Le seizième jour de juillet de l'an 1679, mourut à Turin le P. François de Malines, issu d'une noble et ancienne famille de Belgique, établie dans le Piémont. Il fut élevé à la cour parmi les pages de Charles-Emmanuel Ier, duc de Savoie. Le spectacle des joies et des honneurs du monde ne put le captiver. A la mort de son père, il abandonna sa riche succession à son frère cadet, et courut s'enfermer au noviciat de la Compagnie de Jésus. Dès ce moment, jusqu'au dernier jour de sa vie, dit la courte notice

à laquelle nous empruntons ces détails, François de Malines se distingua par une fidélité inviolable à toutes nos règles.

Pendant qu'il enseignait la théologie au collège de Turin, il reçut l'ordre de se rendre à Stockholm, pour achever l'œuvre de la conversion au catholicisme de la reine Christine de Suède. Ses grandes qualités et ses vastes connaissances le préparaient merveilleusement à cette œuvre délicate. Il était tout à la fois théologien et philosophe, littérateur et mathématicien ; il possédait à fond l'histoire ancienne et l'histoire moderne, et savait presque toutes les langues de l'Europe. Sa mission heureusement terminée, il revint en rendre compte au Souverain Pontife, en passant par l'Espagne ; puis il alla rejoindre la reine qui venait d'arriver en Belgique, et la suivit à Inspruck où elle fit son abjuration solennelle du luthéranisme ; il l'accompagna ensuite dans le double voyage qu'elle entreprit en France et en Italie.

Au milieu de tant de courses, le P. de Malines ne perdit rien de sa ferveur et de sa piété, et il reparut parmi ses frères aussi simple, aussi modeste, aussi scrupuleux observateur des moindres règles que s'il n'avait jamais quitté la maison. Après avoir de nouveau enseigné quelque temps la théologie, il fut chargé du gouvernement du collège soit comme Recteur, soit comme Préfet des études. Dans ce double emploi, qu'il exerça tour à tour et presque sans interruption jusqu'à la fin de sa vie, il ne laissait pas de travailler, autant qu'il lui était possible, au salut des âmes. Il avait une grâce particulière pour assister les moribonds et les préparer au redoutable passage. Dans la foule brillante qui se pressait à certains jours à son confessionnal, il aimait à voir des humbles et des petits, et c'est à eux qu'il faisait surtout bon ac-

cueil. Il était d'un caractère ardent et impétueux ; mais, à force de vigilance sur lui-même, il en avait si bien réprimé les saillies, qu'il était devenu toute douceur et toute suavité. Une maladie violente l'emporta en peu de jours ; les regrets unanimes des Nôtres, du peuple, de la noblesse et de la cour lui furent la plus belle des oraisons funèbres ; car il n'est personne, dit l'auteur de son éloge, qui à prendre l'ensemble de ses qualités, ne le comparât aux hommes les plus éminents. Le P. de Malines était âgé de soixante-sept ans.

Summar. Vitæ (Archiv. Rom.).

---

* Le seizième jour de juillet de l'an 1764, mourut à Pékin le F. JOSEPH CASTIGLIONE, recommandable par son zèle pour les intérêts de la religion et par ses vertus religieuses. Il était doué d'un rare talent pour la peinture, et aurait pu se faire un nom parmi les artistes de son pays : l'amour de Jésus-Christ lui fit embrasser, à dix-neuf ans, l'humble degré des Frères Coadjuteurs dans la Compagnie. Envoyé peu d'années après en Chine, il passa la plus grande partie de sa vie au palais impérial, occupé aux travaux qui lui étaient demandés. Ce ne fut pas un léger sacrifice pour sa nature d'artiste de se dépouiller, en quelque sorte, de son éducation première, et de se renfermer dans les bornes d'une imitation servile. Mais le désir de venir en aide aux missionnaires, et d'obtenir quelque adoucissement aux édits de persécution contre notre sainte foi, le faisait triompher de toutes les répugnances. Il était aussi architecte. Ce fut d'après ses dessins que furent construits les

palais européens qui embellissaient les jardins de la maison de plaisance de l'empereur Kien-long. Celui-ci lui témoignait la plus grande bienveillance. Souvent quand le Frère était à peindre, il venait s'asseoir auprès de lui et l'entretenait avec une sorte de familiarité. Le religieux se prévalut plus d'une fois de cette confiance pour lui présenter des mémoires en faveur des chrétiens ; et si le monarque, cédant à des influences hostiles, ne révoqua pas les édits, du moins les missionnaires continuèrent à jouir de quelque liberté dans sa ville capitale.

Le F. Castiglione eut une nouvelle preuve de cette faveur à l'occasion de sa soixante-dixième année. Kien-long voulut profiter de cette circonstance pour reconnaître ses services, en l'honorant d'une manière éclatante et publique. Entre autres présents, il lui fit donner un tableau sur lequel il avait tracé lui-même quatre caractères qui contenaient l'éloge de l'humble religieux. Ces présents furent portés triomphalement à travers toute la ville jusqu'à la maison des Pères.

Le F. Castiglione ne survécut que peu d'années à ces honneurs. Après une longue vie consumée tout entière dans des travaux pénibles et ingrats, pour le seul amour de Dieu et des âmes, il expira doucement dans la soixante-seizième année de son âge et la cinquante-septième depuis son entrée dans la Compagnie.

Pfister, *Notices biograph. et bibliogr.*, *n°* 288. — Huc, *Le Christianisme en Chine*, *t.* 4, *p.* 71 *et suiv.*, 126. — *Pie Memorie del P. Tristano d'Attimis*, *Modena* 1892, *p.* 46. — Feller, *Dictionn. historiq.*, *t.* 2, *p.* 100.

XVII JUILLET

—

Le dix-septième jour de juillet de l'an 1717, mourut à Guadalaxara au Mexique, le P. JEAN-MARIE SALVATERRA, justement nommé l'apôtre de la Californie. Il appartenait par sa naissance à l'une des plus illustres familles du Milanais. Ses études à peine finies, il se préparait à partir pour la cour impériale de Vienne, lorsque le jour même où la future impératrice Marguerite d'Autriche arrivait d'Espagne à Milan, dans tout l'éclat de sa nouvelle fortune, ce jeune et brillant gentilhomme, entrant comme par hasard dans l'église del Giardino, y lut ces mots sur une pierre sépulcrale : « Ci-gît Dom Jean-Marie Salvaterra ». Or aucune inscription n'était gravée en réalité sur ce marbre. Jean-Marie vit en cela un avertissement de Dieu ; c'en fut assez pour lui faire comprendre la fragilité des grandeurs humaines et l'en détacher à jamais. Il lui vint alors en pensée d'entrependre pour Dieu quelque chose d'insigne, de partir à pied pour les Indes, et d'y travailler jusqu'à la mort à la conversion des idolâtres. Toutefois avant de se mettre en route, il voulut consulter son frère, entré peu d'années auparavant dans la Compagnie ; les sages conseils qu'il en reçut le décidèrent sans peine à laisser ce que son projet avait de trop

aventureux, et à s'engager dans la même carrière pour y travailler plus sûrement au salut des âmes.

Dieu lui réservait en effet plus de quarante ans d'apostolat; mais il lui fallut d'abord l'exercer à Gênes et à Puebla dans l'étroite enceinte d'une classe. Ce fut là que, de concert avec son cher compagnon de noviciat, d'enseignement et de mission, le P. Jean-Baptiste Zappa, il établit parmi les enfants la pieuse et salutaire pratique des fleurs de Marie, invention touchante du zèle de ces deux jeunes religieux à faire honorer la Reine des anges. On peut dire au reste que ce zèle eut partout et toujours une place d'honneur dans la vie apostolique du P. Salvaterra. Les fruits qu'il en recueillit furent admirables. Pour nous borner à un seul exemple, quand il entreprit à Guadalaxara de Jalisco, sa magnifique église de Notre-Dame de Lorette, on vit les magistrats, les gentilshommes, et jusqu'aux dames les plus délicates, apporter à l'envi les pierres, le sable et la chaux pour la construction du saint édifice. Aussi, bien des fois la Mère de Dieu remercia elle-même son fidèle serviteur par les grâces les plus extraordinaires. Les missions de la Sierra Madre, celles de Sonora, de Cinaloa, et de la grande Tarahumara, champs fertiles en fatigues et en croix, furent le premier théâtre accordé aux désirs du saint apôtre. Sa charité avait tellement gagné le cœur des pauvres habitants de ces contrées, qu'ayant appris son rappel par les supérieurs, ils allèrent jusqu'à Mexico, armés de leurs massues et de leurs flèches, pour l'enlever de force, s'il ne leur était rendu de bonne grâce. Un jour, un vaisseau s'étant brisé sur la côte de Cinaloa, tous les naufragés éperdus appelèrent à leur secours l'homme de Dieu, alors bien loin de là; dans l'instant, ils le virent arriver glissant

sur la surface de la mer, animant de la voix ceux qui avaient assez de force pour gagner le bord à la nage, soutenant ceux que l'abîme allait engloutir, et leur mettant en main quelque débris qui pût les porter dans des eaux moins profondes ; puis au moment où tous se jetaient à ses pieds pour lui rendre grâce, il disparut à leurs yeux.

Mais le triomphe du P. Salvaterra fut la conquête de la Californie, où depuis plus de cent quarante ans, les armes d'Espagne et la croix des plus intrépides missionnaires avaient vainement tenté d'aborder. Les vingt dernières années de sa vie appartinrent à ces tribus indomptées, dont il gagna les premiers enfants par les charmes de sa voix et de son luth. En peu de temps, cette terre ingrate devint une sorte de paradis où fleurirent les plus belles vertus, et où nombre d'ouvriers suffisaient à peine à recueillir la moisson.

Oviedo, *Menologio de los Varones... de Nueva-España*, 18 *julio*, *p.* 245. — Patrignani, *Menol.*, 8 *luglio*, *p.* 66. — Clavigero, *Storia della California*, *t.* 1, *l.* 2, *c.* 10, *p.* 184 *et suiv.* ; *c.* 24, *p.* 237 *et suiv.* ; *t.* 2, *l.* 3, *c.* 2, *p.* 3 *et suiv.* — Venegas, *Noticia de la California*, *t.* 2, *c.* 1, *p.* 1 *et suiv.* ; *c.* 7, *p.* 137 *et suiv.* ; *c.* 10, *p.* 199 *et suiv.* — Id., *Vita del V. P. Juan Maria de Salvatierra...*, *Mexico* 1754. — Alegre, *Historia de la Compañia de Jesus en Nueva-España*, *t.* 2, *p.* 50 *et suiv.* ; 174.

---

* Vers le milieu du mois de juillet de l'an 1560, mourut à Naples le F. Antoine de Lega, Coadjuteur temporel, d'une charité insigne pour les pauvres et tous les membres souffrants de Jésus-

Christ. Jusqu'à l'âge de cinquante-sept ans, il avait exercé dans le monde la profession de dessinateur et d'orfèvre ; par sa probité et son habileté dans son art, il s'était acquis une telle réputation, qu'on s'adressait à lui de tout côté pour les travaux les plus délicats et les plus précieux. Il aurait pu facilement se faire une brillante fortune, s'il n'avait eu plus à cœur de se ménager un trésor dans le ciel que de remplir ses coffres. Après avoir prélevé ce qui était rigoureusement nécessaire pour son entretien, il distribuait chaque soir aux malheureux tout le gain de sa journée. Aussi l'appelait-on « le père des pauvres ». Dieu le récompensa de cette libéralité, dit son historien, en lui faisant découvrir la perle précieuse de la pauvreté évangélique.

A l'âge de cinquante-sept ans, Antoine de Lega vint frapper à la porte du noviciat de la Compagnie. Il parut aussitôt dans son élément ; parmi les novices, nul n'était plus humble, plus souple entre les mains des supérieurs, plus attentif aux moindres observances. Après quelques mois, il fut donné comme compagnon au Procureur de la maison, et celui-ci se déchargea sur lui de la plus grande partie de son emploi. Le F. de Lega s'acquitta de sa tâche avec un soin et une diligence admirable, et en même temps avec un calme et une possession de lui-même que rien ne troublait, parce qu'il avait uniquement en vue la sainte volonté de Dieu. Son travail terminé, il s'occupait de ses pauvres. Il recueillait pour eux les restes de la maison, et les leur portait lui-même avec autant de respect et d'empressement que s'il avait dû nourrir Jésus-Christ. Il visitait encore les malades dans les hôpitaux, procurait un gîte et du travail aux vagabonds, et arrachait ainsi ces malheureux à la misère et au danger d'offen-

ser Dieu. D'autres fois, il reprenait ses crayons et dessinait, pour les distribuer autour de lui, les images du Sauveur et de sa sainte Mère. Ces images, qui selon l'expression de son historien, étaient sorties de son cœur, parurent si belles et si pieuses qu'on les fit graver sur acier et répandre par milliers dans tout le pays.

Un acte d'obéissance fut l'occasion de sa mort. La reine de Pologne, Bonne Sforza, venait de mourir à Bari, laissant tous ses joyaux à Philippe II d'Espagne. A la demande du vice-roi, le F. de Lega fut envoyé à Bari pour en faire l'estimation, et garantir ainsi la Chambre royale contre toute tentative de fraude. Mais à peine fut-il de retour à Naples, qu'une fièvre violente le saisit ; et peu après, l'image de Jésus sous les yeux et son nom sur les lèvres, le F. de Lega rendit doucement le dernier soupir. Il était âgé de soixante ans et en avait passé un peu plus de trois dans la Compagnie.

SACCHINUS, *Histor. Societ. Jesu*, *lib.* 4, *n.* 38, *p.* 119. — SCHINOSI, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 1, *p.* 115 *et suiv.* — PATRIGNANI, *Menol.*, 16 *luglio*, *p.* 140.

XVIII JUILLET

Vers le dix-huitième jour de juillet de l'an 1647, mourut au collège de Plaisance, en odeur de sainteté, le P. Jean-Paul Carletti né à Brescia. Il fut appelé par Notre-Seigneur à la Compagnie, pendant qu'il faisait sa retraite chez les Capucins de Bologne pour connaître sa vocation. Dès les premiers jours de son noviciat, il s'attacha par-dessus tout à devenir un homme de prière ; sa continuelle union de cœur avec Dieu fut regardée comme la source des grâces insignes qu'il obtint pour lui et pour les âmes qui se mettaient sous sa conduite. Beaucoup de celles qui menaient dans le monde une vie chrétienne vulgaire, et plus encore les personnes consacrées à Dieu, parvinrent en peu d'années à une éminente perfection. Il avait un don très particulier pour discerner la voie qui leur convenait le mieux, les actes de vertu ou les sacrifices que la grâce leur demandait, et comme une lumière divine pour reconnaître l'action des différents esprits qui les animaient. Une prétendue sainte dont il avait démasqué l'hypocrisie, s'en vengea contre lui par les calomnies les plus noires. Mais il ne voulut pas seulement dire un mot pour se disculper, s'abandonnant au bon plaisir de Dieu, qui prit en effet sa défense.

Le P. Carletti dirigea quinze années entières à Plaisance qua-

tre congrégations, celles des artisans, des marchands, de la bonne mort et de la pénitence ; elles étaient toutes pénétrées de son esprit et on y voyait fleurir les plus belles vertus. Il s'était engagé par un vœu exprès à leur suggérer, chaque fois qu'il les réunirait, quelque pratique de mortification ou de piété en l'honneur de la très sainte Vierge. A peine la nouvelle se fut-elle répandue qu'il était en danger de mort, le saint Sacrement fut exposé dans plusieurs églises et les fidèles accoururent aux pieds de Notre-Seigneur pour demander sa guérison. Mais il déclara nettement que toutes les prières seraient sans effet ; car quelques jours auparavant, comme il se plaignait doucement à Dieu de rester si longtemps loin de lui sur cette terre d'exil, il en avait reçu l'assurance formelle de son prochain départ pour le ciel. Il était âgé de quarante-neuf ans, et en avait passé vingt-cinq dans la Compagnie.

NADASI, *Ann. dier. memorab.*, 17ª *jul.*, *p.* 37. — PATRIGNANI, *Menol.*, 19 *luglio*, *p.* 162.

XIX JUILLET

—

Le dix-neuvième jour de juillet de l'an 1631, mourut dans la Province des Philippines, le P. Laurent Masonio, né près de Bénévent d'une humble famille de bergers. Il avait vingt-six ans et était déjà prêtre lorsqu'il fut reçu au noviciat de la Province de Naples. Quatre ans après ses premiers vœux, il s'embarquait à Lisbonne, avec de nouvelles recrues d'apôtres destinés à toutes les églises de l'Inde, de la Malaisie et du Japon; et de 1592 à 1622, sa vie ne fut qu'un long enchaînement de travaux et de périls dans les rudes missions d'Amboine, de Ternate, de l'île du More, et de tous les rivages des Moluques. Bien des fois, pour le conserver vivant à ses néophytes, pour l'arracher aux écueils et aux tempêtes, ou pour le dérober aux coups des Hollandais et des mahométans victorieux, ou bien encore pour l'empêcher d'expirer d'épuisement au fond des forêts, de véritables prodiges étaient nécessaires; ils ne lui manquèrent pas. C'était par exemple la sainte Vierge qui lui apparaissait pendant son sommeil et le prenait sous sa protection, ou bien qui faisait jaillir une source d'eau limpide, et la laissait tarir dès qu'il s'y était désaltéré, et cent autres merveilles semblables.

Les neuf dernières années de cet homme admirable s'écoulè-

rent par obéissance aux Philippines, en si grande vénération, que l'archevêque de Manille, entre autres témoignages de respect, ne le voyait jamais à ses genoux pour baiser son anneau, sans appliquer aussitôt ses lèvres sur la tonsure du bon vieillard. On le regardait comme le François Xavier de toute l'ancienne Malaisie portugaise, et tous, colons, indigènes et marchands ne l'appelaient que « notre bon Père saint Laurent ». Malgré de cruelles infirmités, le P. Masonio, tant qu'il put se tenir debout, ne laissa jamais de suivre la vie commune dans tous ses détails. De ses douleurs, une seule, et peut-être celle qui le torturait le moins, semblait lui causer quelque peine. C'étaient de violents accès de goutte, qui ne lui permettaient ni de célébrer le saint sacrifice, ni de prendre tous les jours la discipline. Mais la pensée que Notre-Seigneur le voulait en cet état, lui rendait toute sa sérénité. « Mon père, lui dit un jour son supérieur en allant célébrer, que voulez-vous que je demande pour vous ? — La souffrance, répondit-il, et le regret de mes péchés ». Un peu avant sa bienheureuse mort, le même supérieur lui dit encore : « Mon Père, dès que vous serez devant Notre-Seigneur, ne manquez pas de nous obtenir à tous quelque faveur insigne de sa divine Majesté » ! Le P. Masonio plongé dans une profonde oraison parut ne pas entendre. Mais comme le supérieur lui réitérait la même demande, en le pressant de répondre : « Mon Révérend Père, dit-il alors avec la plus aimable simplicité, puisque c'est un désir de l'obéissance, comment pourrais-je y manquer » ?

Sotuellus, *Bibliotheca*, *p.* 542 *seqq.* — Cordara, *Histor. Societ. Jes.*, *part.* 6a, *l.* 16, *n.* 360, *p.* 553. — Patrignani, *Menol.*, 19 *luglio*, *p.* 165.

— Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 19ª *jul.*, *p.* 39. — Id., *Pretios. Occupat. morient.*, c. 2, *n.* 7. — Drews, *Fasti Soc.*, 19ª *jul.*, *p.* 276. — Velarde, *Historia de las Philipinas*, *p.* 53. — Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 2, *p.* 358 *et suiv.* — Nieremberg, *Varones ilustres*, *t.* 3, *p.* 113-131. — de Backer, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 1, *p.* 488.

XX JUILLET

—

Le vingtième jour de juillet de l'an 1605, mourut à Nole, en odeur de sainteté, le P. Ambroise Gerardi, qui fit éclater surtout dans les combats livrés pour sa vocation, et dans un long martyre comparable à celui du saint homme Job, le don admirable de force qu'il avait reçu du Saint-Esprit. Se sentant appelé de Dieu à la Compagnie, mais n'ayant pu qu'à dix-huit ans vaincre les résistances de sa famille, il s'enfuit seul, à pied, de Naples à Rome, pour aller se jeter aux genoux de saint François de Borgia et lui demander une place parmi ses enfants. A la nouvelle de cette fuite, son père éclata en menaces, et obtint du vice-roi, que l'ordre fût donné à toutes les milices des frontières, de ramener sous bonne garde le jeune fugitif. On le poursuivit en effet jusque sur le territoire pontifical, et il fut ramené comme un prisonnier à la maison paternelle, où ni violences, ni caresses ne lui furent épargnées pendant six mois, sans abattre son courage.

Les quarante-et-une années de vie religieuse et apostolique du P. Gerardi, ne furent pas au-dessous d'un pareil début. Mais les quatre dernières, dit le P. Santagata, révélèrent encore bien autrement toute la générosité de son âme. Peu à peu les différentes parties de son corps se couvrirent de si affreuses plaies, que le

serviteur de Dieu se vit à la lettre rongé tout vivant par les vers, et livré en proie à la corruption. Telle était l'infection qui s'en exhalait, que pas un chirurgien ne voulait l'approcher, et que le Frère infirmier ne pouvait le panser sans éprouver une horreur convulsive toujours suivie de cruels vomissements. Le P. Gerardi ne perdit pas un seul moment sa sérénité dans cette longue agonie de plus de quarante mois. « Que Dieu soit béni par mes douleurs, et que sa sainte volonté soit faite », répétait-il en consolant ses frères, et en les invitant à se réjouir avec lui. Mais dès qu'il eut rendu le dernier soupir, il fut comme transfiguré. Durant les deux jours qu'il fallut le laisser exposé à la vénération des fidèles, Dieu voulut que son corps, en proie depuis si longtemps à la pourriture, n'exhalât plus, malgré les brûlantes chaleurs de l'été, qu'un parfum délicieux.

Litter. ann. Societ., anno 1605, *p.* 68. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 20a *jul.*, *p.* 41. — Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 1, *p.* 171. — Santagata, *Istor. della Prov. di Napol.*, *t.* 3, *p.* 183 *et suiv.*

---

* Le vingtième jour de juillet de l'an 1657, mourut à Gênes, sa patrie, le P. Jean-Étienne Ferrari, religieux, dit son biographe, d'une charité ardente toujours prête à se dévouer. Dans l'intervalle de ses courses apostoliques, on le voyait sans cesse sur les galères, dans les prisons, dans les hôpitaux, occupé à consoler les âmes, à les instruire, à les ramener à Dieu. Les condamnés à mort étaient l'objet particulier de sa sollicitude. Une fois que ces

malheureux avaient entendu leur sentence, il ne les quittait plus, pour ainsi dire, ni jour ni nuit ; il les encourageait et les préparer à mourir saintement. Le P. Ferrari parcourut pendant de longues années les campagnes de la Corse, en donnant des missions, et il recueillit partout des fruits considérables. Il aurait voulu porter le nom de Jésus-Christ aux peuples lointains des Indes ; jusque dans sa vieillesse, il ne cessa de solliciter cette faveur auprès du Père Général. La peste s'étant déclarée à Gênes, il s'engagea aussitôt par vœu à se consacrer au service des malades ; mais les supérieurs, malgré ses prières renouvelées, ne crurent pas devoir l'exposer à la contagion. Le généreux vieillard offrit donc à Dieu ses bons désirs, en attendant de lui offrir le sacrifice de sa vie ; en effet, il tomba peu de temps après, victime du fléau. Il mourut un vendredi, comme il l'avait demandé à saint François Xavier. Il était âgé de soixante-dix ans, et en avait passé cinquante-cinq dans la Compagnie.

SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 504. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 679.

La Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie, — DE BACKER, 1[re] édit. t. 4, p. 218, et SOMMERVOGEL, t. 3, p. 679, — dit que le P. Ferrari mourut en assistant les pestiférés. Nous pensons que c'est une erreur. Le P. Alegambe, dans son ouvrage *Heroes et Victimæ charitatis,* ne le nomme pas ; il dit que trente des Nôtres périrent dans la contagion, mais trois seulement, dont il cite les noms, au service des malades, (*Op. cit.*, *p.* 557). De plus, le P. SOTUELLUS, *l. c.*, sans l'exprimer en propres termes, donne à entendre que les supérieurs n'accédèrent pas à la demande du saint vieillard.

XXI JUILLET

—

Le vingt-unième jour de juillet de l'an 1639, le P. Christophe Corquera, de la Province de Naples, mourut au collège de Barletta, où depuis plus de quarante-six ans il remplissait les fonctions du ministère apostolique avec la réputation d'un saint. Dès le temps où il étudiait comme externe les premiers éléments de la grammaire au collège de Naples, il se préparait à toutes les fêtes de la sainte Vierge par trois jours de jeûne ; plus tard, ce même amour lui fit prendre la Reine du ciel pour patronne de son sacerdoce et de sa vocation religieuse. Il se choisit de même, jusqu'à trente-trois saints ou bienheureux, dont chaque fête était pour lui une époque de rénovation, à laquelle il se préparait par huit jours d'abstinence et un redoublement d'austérités. Mais rien ne surpassait sa ferveur, pour recueillir dans toute leur plénitude, les grâces de sanctification attachées aux fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte. La charité et le zèle du P. Corquera allaient de pair avec sa ferveur. Pendant plus de quarante ans, jamais il ne voulut souffrir que l'on éveillât un autre que lui, quand on venait la nuit demander un confesseur pour les malades. Notre-Seigneur récompensa le dévouement de son serviteur par des grâces signa-

lées, même aux yeux des hommes, telles que le don de prophétie et de miracles ; son tombeau ayant été ouvert sept mois après sa sainte mort, son corps et ses vêtements furent trouvés sans la plus légère marque de corruption.

Schinosi, *Istoria della Provinc. di Napoli*, *t.* 2, *p.* 178 *et suiv.* — Nadasi, *Ann. dier*, *memorab.*, 21ª *jul.*, *p.* 44. — Drews, *Fasti Societ.*, 2ª *jul.*, *p.* 279. — Patrignani, *Menol.*, 21 *luglio*, *p.* 178.

XXII JUILLET

—

Le vingt-deuxième jour de juillet de l'an 1624, mourut dans la fleur de l'âge, à Palerme, le F. Coadjuteur Jacques Amato, victime de sa charité au service des pestiférés. Il recherchait avec une extrême ardeur toutes les occasions de se vaincre pour l'amour de Jésus-Christ. Aux premiers symptômes du fléau qui envahissait la Sicile, il courut se jeter aux pieds de son supérieur, saintement jaloux d'obtenir le poste où se rencontreraient plus de souffrances et de dangers. Quand il eut succombé dans cet héroïque ministère, on le trouva revêtu du cilice dont il ne se dépouillait plus, depuis bien des années, parmi ses plus rudes travaux, et que les approches même de l'agonie n'avaient pu lui faire quitter.

Peu après, expira de la même mort, le F. Pierre Corrodino, sacristain de la maison professe de Palerme, très intimement uni à Notre-Seigneur par la prière. Il avait été instruit une semaine d'avance par révélation, du jour de son départ pour le ciel ; quand il vit le moment approcher, il se prosterna la face contre terre, commença les litanies de la sainte Vierge, et rendit en cette humble posture son âme à Dieu.

F. Jacq. Amato. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 160. — Alegambe, *Mortes illust.*, *p.* 243.

F. Pierre Corrodino. — Aguilera, *Op. cit.*, *p.* 161.

---

* Le vingt-deuxième jour de juillet de l'an 1749, mourut à Masumella, en Sicile, le P. Pierre Giardino, vaillant missionnaire, consumé avant le temps par l'excès de ses fatigues. Après une enfance admirablement pure, il s'était présenté au noviciat dès l'âge de treize ans, et les supérieurs, par inadvertance sans doute, lui avaient ouvert la porte, sans attendre sa quatorzième année. Dès lors aussi, Pierre Giardino n'aspirait qu'à se dévouer au salut des âmes dans les missions de campagne. A peine eut-il terminé les épreuves ordinaires, il entra plein de joie dans la carrière si vivement désirée ; et par sa charité, sa mansuétude, son oubli de lui-même et de ses aises, il y recueillit de grands fruits, et s'acquit la réputation d'un saint.

Mais ses forces ne répondaient pas à l'ardeur de son zèle. Pendant qu'il donnait une mission à Masumella, au plus fort des chaleurs de l'été, il fut atteint d'un mal subit qui parut bientôt mortel. Brusquement arrêté au début de sa course, le P. Giardino s'inclina avec respect sous la main de Dieu et fit joyeusement le sacrifice de sa vie. Trois choses, disait-il, le remplissaient alors d'une très douce consolation : c'était de mourir dans une terre étrangère, au cours d'une mission et enfin dans le mois de juillet, consacré à notre bienheureux Père Ignace. Quelques heures avant de rendre le dernier soupir, s'adressant au P. Jérôme Dolce, son compagnon, il lui demanda s'il n'entendait pas cette harmonie céleste, ces voix qui chantaient si mélodieusement les paroles de

l'antienne à Marie « *Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende* ». Et les redisant lui-même tout le jour avec une indicible joie, il expira.

Lettere Annue della Provincia di Sicilia (Archiv. Rom.).

XXIII JUILLET

—

Le vingt-troisième jour de juillet de l'an 1624, mourut à Palerme, victime de son dévouement, le P. Joseph Curti, qui après avoir gouverné les deux collèges de Piazza et de Syracuse, et rempli l'office de secrétaire du Père Provincial pendant cinq ans, obtint de passer le reste de ses jours au milieu des pauvres, dont il soulageait toutes les misères avec tant de générosité, qu'il mérita d'être appelé leur père ; il trouva enfin la couronne des martyrs de la charité au chevet des pestiférés.

Avec lui s'était dévoué au même péril, et succomba après avoir, deux mois entiers, glorieusement affronté la mort, le P. Jérome Calderario, ancien Recteur des collèges de Termini et de Noto. La veille du jour où les signes du fléau apparurent sur son corps, Notre-Seigneur lui révéla sa fin prochaine ; pour s'y préparer, ce saint homme voulut joindre à ses dernières fatigues le jeûne le plus rigoureux au pain et à l'eau.

P. Joseph Curti. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2., *p.* 160. — Alegambe, *Mortes illustr.*, *p.* 243.

P. Jérome Calderario. — Alegambe, *Op. cit.*, *p.* 243. — Aguilera, *Op. cit.*, *p.* 161.

XXIV JUILLET

—

Le vingt-quatrième jour de juillet, l'an 1656, mourut à Naples, le P. Pierre Ferracuto, l'apôtre et le bienfaiteur des prisons de cette grande ville pendant quarante-deux ans. Il avait connu lui-même toutes les douleurs de la captivité dans sa jeunesse ; avant l'âge de vingt ans, pris sur mer par des pirates, il avait été jeté dans les plus affreux cachots des côtes d'Afrique, et avait bravé toutes les tortures et les menaces, pour la défense de son innocence et de sa foi.

Quatre ans après son entrée dans la Compagnie, c'est-à-dire à l'âge de vingt-quatre ans, il pénétra pour la première fois dans les vieilles prisons de Naples ; et moins de dix ans lui suffirent pour les transformer par les miracles de sa charité. On peut voir en détail, dans l'histoire de la Province de Naples, quel triste repaire de vices et quel asile de douleur et de désespoir formait alors l'immense dépôt des condamnés de la Vicaria. Nul ne semblait s'occuper de leurs âmes. Tous les âges, et souvent hommes et femmes, étaient confondus. Dans un étroit passage, sous un escalier, était sans honneur une sorte d'autel de rebut, dont les reliques et la pierre sacrée servaient bien moins au saint sacrifice qu'à des opérations magiques. Tant de misères n'effrayèrent pas le

cœur du P. Ferracuto ; il se mit aussitôt à l'œuvre Son premier soin fut de choisir un petit nombre des moins rebelles, parmi les condamnés, et d'en former le noyau d'une congrégation de la sainte Vierge. Les principales règles des congréganistes étaient d'éviter eux-mêmes le péché, et de l'empêcher, autant que possible, dans les autres, de réciter ensemble le chapelet, d'apprendre le catéchisme et de l'enseigner à ceux de leurs compagnons qui sembleraient les plus dociles. Puis il leur procura quelques livres de dévotion, en particulier la vie des saints, obtint la séparation des enfants, introduisit peu à peu l'usage des retraites, des neuvaines, des communions générales, de la prière et de la pénitence ; et si rapide fut le changement presque universel parmi ces pauvres gens, que les derniers à se laisser vaincre par l'homme de Dieu, attribuèrent longtemps son influence aux secrets de la magie. En même temps, il recueillait pour eux des aumônes, créait une infirmerie pour les malades, faisait construire dans l'enceinte des détenus une belle et vaste chapelle, décidait par son exemple et par ses prières plusieurs ferventes confréries de Naples, à procurer des vêtements et une nourriture plus saine à ceux qui n'avaient aucune ressource, du travail et un salaire convenable à ceux qui avaient appris ou voulaient apprendre quelque métier ; d'autres confréries acceptèrent le soin d'assister les agonisants, d'ensevelir les morts et de pourvoir aux frais de leurs obsèques et de leur tombe.

Auparavant, toutes les fois qu'une nouvelle chaîne de forçats était amenée à Naples, chacun de ces malheureux, à son arrivée, recevait des exécuteurs et des geôliers une rude bastonnade. Le P. Ferracuto parvint à obtenir la suppression de cet inutile châtiment. Trois jours avant la mort de chaque condamné, il faisait

une quête à leur intention, parmi les prisonniers ; et bien peu de ferventes communautés eussent promis ou fait davantage pour leur obtenir une prompte entrée dans le ciel. L'homme apostolique vint même à bout de fonder pour leurs âmes une messe quotidienne, à laquelle le souverain Pontife, par l'entremise du P. Bellarmin, accorda toutes les indulgences de l'autel privilégié. Enfin la belle congrégation des avocats, défenseurs spontanés de tout prisonnier sans ressources, fut encore l'œuvre du P. Ferracuto. L'enfer déchaîna contre lui toute sa fureur, et pour l'entraver et le décourager, fit appel aux plus atroces calomnies ; mais rien n'arrêta son zèle, et son honneur fut vengé par la plus éclatante des justifications. La mort des martyrs de la charité devait couronner cette belle vie consacrée tout entière au dévouement. Dans cette peste effroyable qui s'abattit sur Naples en 1656, et au dire des historiens, moissonna plus de deux cent mille victimes, le P. Ferracuto fut un des plus intrépides parmi les cinquante-neuf héros, enfants de saint Ignace, qui livrèrent alors leur vie pour assister les membres souffrants de Jésus-Christ. Il était âgé de soixante-dix ans et en avait passé cinquante dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ. Jes.*, *part.* 6a, *l.* 2, *n.* 4, *p.* 86. — Id., *l.* 13, *n.* 5, *p.* 174 *seqq.* ; *l.* 15, *n.* 64, *p.* 365 *seqq.* — Alegambe, *Mortes illustres*, *anno* 1656, *p.* 526. — Patrignani, *Menol.*, 24 *luglio*, *p.* 191. — Santagata, *Istoria della Provinc. di Napoli*, *t.* 3, *p.* 345 *et suiv.* ; *t.* 4, *p.* 97 *et suiv.*, 151 *et suiv.*, 157, 348, 427, 569.

Le vingt-quatrième jour de juillet de l'an 1684, mourut glorieusement pour Jésus-Christ dans les missions des Iles Mariannes, le P. Théophile Piccolomini, plus connu sous le nom de Théophile de Angelis, martyrisé par les barbares en haine de la chasteté qu'il leur prêchait. Jusque vers l'âge de dix-huit ou vingt ans, il semblait s'être abandonné au courant des plaisirs du monde, lorsque se reposant à la campagne, dans les environs de Sienne sa patrie, il assista comme par hasard aux exercices d'une mission, qui le transfigura en un émule des plus saints et des plus sévères pénitents. Il se revêtit d'un cilice, dont il ne se dépouillait chaque jour que pour se flageller jusqu'au sang. Dans son indignation contre sa vie mondaine, il imitait saint Jérôme se meurtrissant la poitrine avec une pierre, priait longuement à genoux sur des cailloux, dormait sur la terre nue avec une brique pour oreiller, jeûnait comme les anciens solitaires, et non content d'expier ses propres péchés, faisait assidûment le catéchisme aux petits enfants et aux pauvres, et leur inculquait par-dessus toute chose la crainte de méconnaître et d'offenser Dieu. Tel fut comme le premier noviciat du jeune Piccolomini.

Mais quand il voulut suivre de plus près Notre-Seigneur, et s'enrôler parmi les enfants de saint Ignace, la redoutable opposition de sa famille ne permit pas de le recevoir dans la Province Romaine. Il s'enfuit donc secrètement à Naples, et pour se dérober plus sûrement à toute poursuite, il changea son nom en celui de Théophile de Angelis. Son grand cœur ambitionnait un sacrifice plus entier de lui-même. Dans l'espérance non seulement de beaucoup souffrir, mais de donner sa vie pour le nom de Jésus-

Christ, il sollicita la faveur d'être envoyé dans les missions de l'extrême orient. Vainement la faiblesse de sa santé et des infirmités presque continuelles semblaient lui opposer un obstacle insurmontable ; il avait une invincible confiance, appuyée peut-être sur une révélation divine, que ses désirs seraient exaucés. Un jour qu'il vomissait des flots de sang et paraissait près d'expirer : « Vous me voyez sans forces, dit-il à ceux qui se pressaient autour de lui. Vous seriez bien surpris, si j'allais aux Indes et si vous entendiez dire que j'ai été martyrisé ». Et au moment de s'embarquer pour les Iles Mariannes : « Je soupire après ces îles, écrivait-il à un de ses amis ; quel bonheur, si après mille et mille travaux, j'étais pendu pour l'amour de Jésus Christ » !

Le P. de Angelis n'avait passé que vingt-cinq mois parmi les sauvages des Iles Mariannes, joignant de rigoureuses austérités à toutes les fatigues de l'apostolat, lorsqu'un misérable, plein de rage contre le serviteur de Dieu qui l'avait empêché de vendre l'âme et le corps de sa fille, aposta deux jeunes débauchés pour lui donner la mort. Ceux-ci l'ayant surpris seul dans un canot pendant l'absence du pilote, lui mirent une corde au cou et le pendirent au mât ; comme il n'expirait pas assez vite à leur gré, ils l'assommèrent à coups de bâtons, et jetèrent son cadavre dans les flots. Le P. de Angelis n'était âgé que de trente-trois ans.

Velarde, *Historia de la Provincia de Philipinas*, *l.* 4, *c.* 19, *n.* 817. — Le Gobien, *Histoire des Isles Marianes*, *p.* 323 *et suiv.* — Sommervogel, *Bibliothèque. . .*, *t.* 1, *p.* 389.

---

* Le vingt-quatrième jour de juillet de l'an 1813, mourut à Oreno, près de Milan, le P. Louis Mozzi, que ses contemporains ont surnommé « le père de la jeunesse », « l'apôtre de son temps », et pour tout résumer, ajoute un de ses biographes, « un homme de foi ». Entré au noviciat à l'âge de dix-sept ans, il avait demandé deux grâces à Notre-Seigneur : beaucoup travailler et beaucoup souffrir ; elles lui furent l'une et l'autre libéralement accordées.

A la suppression de la Compagnie, il se retira dans sa famille à Bergame, résolu de vivre en religieux et de se consacrer sans réserve au service de l'Église et au bien des âmes. Le jansénisme avait rencontré de zélés partisans en Toscane et en Lombardie. Le P. Mozzi, effrayé des périls que cette hérésie hypocrite faisait courir à la foi, la démasqua dans une suite d'écrits dont plusieurs eurent un grand retentissement et lui valurent les plus hautes approbations. Un autre champ s'ouvrit alors à son zèle et à son activité. Un grand nombre d'enfants, par suite de la pauvreté de leurs familles, étaient condamnés à travailler tout le jour dans les ateliers, et demeuraient ainsi livrés à l'ignorance et aux vices qu'elle engendre. Le P. Mozzi établit en leur faveur des écoles gratuites du soir ; ce furent les premières de ce genre créées en Italie. Trois cents élèves se pressèrent bientôt autour des maîtres, ouvriers comme eux, qui leur apprenaient à lire, à compter et à prier. Dans sa sollicitude, le serviteur de Dieu n'oubliait pas plus les délassements que les secours spirituels. Deux maisons, l'une en ville, l'autre à la campagne, servaient tour à tour à ses protégés, et de lieu de récréation où ils trouvaient les différents jeux de leur âge, et de cénacle où ils se ranimaient dans les exercices de la

retraite du mois ou de la retraite annuelle. A cette œuvre, il joignit celle de la première communion, celle des orphelins, et le soin de diverses congrégations, la *Compagnie de saint Louis* et la *Compagnie du Cœur de Jésus*, réunions de jeunes gens d'élite, où il recrutait ses auxiliaires les plus actifs et les plus zélés. L'invasion des armées françaises vint brusquement arrêter l'essor de ces belles institutions.

Dénoncé par quelques esprits malveillants comme un perturbateur, le P. Mozzi fut arrêté, traduit devant le tribunal de haute police de Milan, et malgré son innocence avérée, condamné à l'exil. Dieu lui destinait une autre mission, celle de la parole. En effet, sans se laisser abattre par l'épreuve, le P. Mozzi commença sur-le-champ cette vie apostolique, où il devait égaler par ses travaux ét les fruits de ses prédications les plus illustres ouvriers. Il allait de ville en ville, de bourgade en bourgade, à la manière des anciens missionnaires, à pied et sans chaussures, son bagage sur les épaules, et mendiant son pain ; il couchait sur la dure ou sur une planche, ne faisait qu'un repas par jour, paraissait dans les processions de pénitence, la corde au cou, une couronne d'épines sur la tête, et se flagellait si durement, qu'il lui arriva de tomber évanoui. Le peuple ne pouvait résister à la puissance surnaturelle de ces exemples et de cette charité ; il accourait en foule et les conversions étaient sans nombre.

Cependant le P. Mozzi aspirait toujours au bonheur de reprendre le joug qu'il avait porté dans sa jeunesse. Il rejeta nettement les offres de Paccanari qui l'invitait à entrer dans la Société des Pères de la Foi ; il ne reconnaissait pas dans cette Société, disait-il, la vraie physionomie de la famille de saint Ignace. Il se ren-

dit à Colorno auprès du P. Pignatelli, y renouvela ses premiers vœux ; et deux ans plus tard, par un privilège bien rare, il fit, au milieu même de ses missions, sa profession solennelle ; puis, les Jésuites ayant été rétablis, en vertu d'un bref apostolique, dans le royaume des Deux-Siciles, il alla se joindre à eux. L'invasion française dispersa bientôt les cent-soixante-dix religieux, italiens, allemands, français, américains, espagnols et portugais, réunis dans la maison du Gesù Vecchio, et ferma les classes du collège, fréquentées déjà par douze cents élèves. Le P. Mozzi se réfugia à Rome, d'où la révolution le chassa encore une fois, et l'obligea de chercher un autre asile.

Il se retira à Milan, mais désormais il ne fit plus que languir. Il partageait son temps entre la prière, l'étude et la visite des malades de l'hôpital, auprès desquels il passait de longues heures chaque jour. Un acte de charité précipita sa fin. Des nuées de sauterelles ravageaient les campagnes, voisines d'Oreno, où il était alors. Les paysans, dans leur vénération pour sa vertu, vinrent le prier de bénir leurs moissons. Le bon vieillard les suivit sous un soleil de feu ; il bénit les campagnes, et Notre-Seigneur récompensant sa foi et celle de ces braves gens, les sauterelles disparurent aussitôt. Mais l'effort avait été trop grand ; le P. Mozzi revint à Oreno se traînant à peine et portant la mort dans son sein. Après trois semaines de souffrances courageusement et joyeusement supportées, le fidèle et vaillant ouvrier, les noms de Jésus et de Marie sur les lèvres, remit son âme entre les mains de son créateur. Il était dans la soixante-septième année de son âge et la cinquantième depuis sa première entrée au noviciat.

Altini, *Vita del P. Luigi Mozzi, Bergamo*, 1884. — *Notice* « *del P. Luigi Mozzi* » (*Arch. Rom.*). — Carayon, *Bibliographie historique. . .*, *n.* 2317 *et* 2318. — de Backer, Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 1371. — Gaballero, *Biblioth. Soc. Jesu Supplem.* 1um, *p.* 197. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 4, *p.* 537.

XXV JUILLET

—

Le vingt-cinquième jour de juillet de l'an 1621, mourut à Naples dans la maison professe, le F. MATHIEU VITALE, né à Capoue. L'Histoire de la Province de Naples dit qu'il avait un don incomparable pour gagner les âmes à Dieu par ses conversations familières, et particulièrement pour réconcilier les ennemis. A la demande du vice-roi de Naples, Pierre Fernandez de Castro, un de nos Pères alla se fixer dans le fort de Castel-Nuovo, comme aumônier des troupes espagnoles ; Mathieu Vitale lui fut donné pour compagnon. Durant six années de suite, ajoute le P. Santagata, on ne vit pas s'élever dans la garnison un seul scandale ou une querelle, que l'humble Frère ne vînt à bout de les réprimer ou de les apaiser par la douceur de ses paroles. Les soldats l'aimaient si tendrement, qu'à son départ, ils présentèrent une supplique au nouveau vice-roi, le redemandant comme leur apôtre, et déclarant que dix missionnaires ne seraient pas capables de le remplacer. Mais les forces épuisées du F. Vitale ne permirent pas de le leur rendre ; après trois années de vives souffrances, que l'oraison seule pouvait adoucir, il s'endormit saintement dans le Seigneur, le jour même qu'il avait

prédit. Il était âgé de soixante-dix-neuf ans et en avait passé cinquante-six dans la Compagnie.

Santagata, *Istoria della Provinc. di Napoli*, *t. 4, p.* 195.

Le vingt-cinquième jour de juillet de l'an 1656, mourut à Novellara, dans la Province de Venise, le F. Gérard Angelini, descendu volontairement avant ses premiers vœux, du degré de novice scolastique à celui de coadjuteur temporel, pour obéir à une invitation spéciale du Saint-Esprit, et mener une vie plus humble et plus recueillie. Choisi quelques années après pour compagnon du Maître des novices, il demeura jusqu'à sa mort dans cet emploi et l'exerça, l'espace d'environ quarante ans, avec une vigilance et une charité incomparables. Par sa douceur et ses exemples, il savait obtenir des plus jeunes frères, sans jamais affecter rien d'exigeant, des merveilles de générosité dont on les croyait incapables. Plusieurs lui furent redevables de leur persévérance dans la Compagnie. Le démon en conçut une telle rage, qu'il en vint plus d'une fois à se montrer à lui sous les formes les plus horribles, et à l'accabler de coups. En même temps, il affligea son âme de doutes si cruels sur sa prédestination et de telles pensées de désespoir, que le pauvre Frère en tomba malade et fut réduit à une véritable agonie. Mais son ange gardien le consola, en l'assurant que son nom était écrit au livre de vie. Quelques jours avant sa mort, le F. Angelini reçut encore de son charitable gardien la même promesse : « Frère

Gérard, lui dit-il, encore quelques jours, et nous nous verrons dans le paradis ».

Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 24ª *jul.*, *p.* 48. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 24ª *jul.*, *p.* 283. — Patrignani, *Menol.*, 25 *luglio*, *p.* 201. — Marazzani, *Ragguaglio delle Vite... di tre Fratelli Coadiutori... Gherardo Angelini...*, *Padova* 1713.

---

* Le vingt-cinquième jour de juillet de l'année 1604, mourut à Rome le P. Louis Maselli, de la Province de Naples, Assistant d'Italie, frère aîné du P. Laurent Maselli, célèbre prédicateur. A l'âge de dix-huit ans, se sentant incliné vers la Compagnie, il s'ouvrit de ses pensées à un Père théatin, Jean Marinoni, vénéré dans tout Naples pour son insigne vertu. A peine fut-il en sa présence, le religieux le regarda fixement, et poussant un léger soupir : « *Si scires donum Dei*, dit-il, *et quis est qui dicit tibi !* Oh ! si vous connaissiez le don de Dieu, et celui qui vous parle » ! (Jo. iv, 10). Puis après un moment de silence, il ajouta : « Allez, mon fils, aux Pères de la Compagnie ; tout ce qu'ils vous diront, c'est Dieu qui le leur a inspiré ; allez, et accomplissez sans retard la volonté de Dieu ».

Louis Maselli se rendit à un conseil si net et si désintéressé, et fut admis au noviciat. C'était un précieux auxiliaire que la Providence envoyait à la Compagnie. A l'exception du généralat, le P. Maselli remplit avec honneur toutes les plus hautes charges. Il fut successivement Recteur du Collège Romain, Provincial de Naples, de Sicile et de Pologne, et partout il laissa, avec le souvenir de ses grandes vertus, la discipline religieuse en vigueur. En

Pologne, il eut à tenir tête aux hérétiques, luthériens, calvinistes et anabaptistes, qui de tous côtés battaient en brèche le foi catholique. Soutenu par la faveur du pieux roi Sigismond III, dont il avait gagné l'estime et l'amitié dès le premier jour, il envoya une légion de missionnaires porter dans les provinces envahies la saine doctrine et réfuter les novateurs. On peut voir dans les Lettres annuelles de la Compagnie le récit des travaux de ces apôtres, pour conserver à l'Église ses enfants encore fidèles, ou ramener ceux que l'erreur avait déjà pervertis.

La cinquième Congrégation générale élut le P. Maselli Assistant d'Italie, et c'est dans cet office, après onze années de nouvelles fatigues au service de Dieu et de la Compagnie, qu'il alla recevoir la récompense de ses longs travaux. Il était âgé de soixante-cinq ans et en avait passé quarante-sept dans la Compagnie.

Schinosi, *Istoria della Provinc. di Napoli*, *t.* 1, *p.* 118 ; *t.* 2, *p.* 210. — Santagata, *Istoria della Provinc. di Napoli*, *t.* 3, *p.* 132. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 266. — Patrignani, *Menolog.*, 18 *dicembre*, *p.* 145. — *Litter. ann. Soc.*, *ann.* 1590-91, 1592, *Provinc. Polon.*

XXVI JUILLET

—

Le vingt-sixième jour de juillet de l'an 1609, mourut à Polizzi, en Sicile, le P. Jean Via, né d'une des plus nobles familles du royaume, dans la petite ville de Nicosia. Il achevait ses études à Palerme, et n'avait pas quinze ans accomplis, lorsqu'il alla se jeter aux pieds du P. Jérôme Domenech, le suppliant de l'admettre parmi les novices. Celui-ci, pour éprouver sa vertu, lui demanda s'il aurait le courage d'aller, avec ses riches vêtements, faire le service de la boucherie et du marché, en tenant une vieille mule par la bride : « Oui, mon Père, très volontiers », répondit l'enfant ; et à l'instant il obéit, joyeux d'acheter si promptement, au prix de la risée publique, la grâce de sa vocation. Il fut donc reçu le jour même. Il ne cessa, durant quarante-quatre ans, de donner partout d'insignes exemples de vie intérieure et d'humilité. Une maladie de poitrine qui lui fit de bonne heure cracher le sang, l'empêcha malheureusement de parcourir le cercle entier des études de la Compagnie, et presque toute sa vie s'écoula dans les deux charges de Procureur et de Secrétaire de deux Provinciaux. Il y joignait d'ordinaire les fatigues du saint tribunal de la pénitence ; une grande partie de la plus haute noblesse de Palerme l'avait choisi pour directeur. Le conservatoire des jeunes filles indigentes

et préservées du vice, fut le fruit des aumônes d'une de ses riches pénitentes, qu'il avait enflammée du désir de se montrer libérale envers Dieu. Depuis longtemps, le P. Via témoignait une dévotion toute particulière à sainte Anne. Aussi sa mort en ce jour parut-elle un gage assuré que cette céleste patronne lui avait obtenu de célébrer sa fête dans le ciel. On raconte même qu'au moment où il allait rendre le dernier soupir, Notre-Dame vint le remercier de l'amour qu'il avait témoigné à sa sainte mère, et le conduire vers elle dans le paradis.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t. 1, p.* 534.

---

* Le vingt-sixième jour de juillet de l'an 1840, mourut à Rome le P. Jean Sormani, de Milan. Il est le premier Jésuite que la Compagnie, nouvellement rétablie au royaume de Naples, envoya prendre place dans les rangs de la Compagnie triomphante. Après de brillantes et solides études couronnées par le sacerdoce et les insignes de docteur en théologie, Jacques Sormani, désireux d'une perfection plus haute, avait résolu de s'engager à la suite de Jésus-Christ sous la bannière de saint Ignace. Mais la guerre, soulevée depuis longtemps contre cet Ordre, était alors dans sa plus grande violence, et tout faisait prévoir une catastrophe prochaine. Le jeune prêtre fut donc obligé de rester dans le monde. Il remplit à Milan différentes charges importantes, avec un zèle apostolique et de grands fruits de salut pour les âmes, constamment honoré de la confiance de l'archevêque et vénéré par tout le peuple.

Cependant ses désirs de vie religieuse étaient toujours vivants dans son cœur. Déjà il touchait au déclin de l'âge, lorsqu'il apprit que la Compagnie de Jésus se reconstituait dans le royaume de Naples. Aussitôt, malgré ses soixante-quatre ans, il sollicita son admission. Émus d'une prière si touchante, les supérieurs ne crurent pas devoir lui opposer un refus, et le bon vieillard accourut plein de joie courber ses épaules sous le joug de la religion. Il commençait à peine à en sentir la douceur, que les Jésuites de Naples furent chassés par l'invasion française. Le Vén. P. Pignatelli réunit les exilés à Rome dans l'hospice de Saint-Pantaléon, construit au lieu même, où s'élevaient autrefois les prisons des confesseurs destinés aux bêtes de l'amphithéâtre. C'est là que le P. Sormani passa ses dernières années, dans la pratique de toutes les vertus religieuses, occupé aux ministères que son âge et les circonstances difficiles où l'on se trouvait, lui permettaient d'exercer. Il venait un jour de parler sur la mort dans une réunion pieuse, quand il entendit au fond du cœur une voix intime qui lui disait : « C'est à toi que ces paroles s'adressent ; prie pour ta mort ». Et en effet, il tomba malade peu après. Quatre longs mois de souffrances endurées avec un invincible courage, mirent le dernier sceau à sa vertu. Sur le point de mourir, il protesta avec larmes que dans ce moment redoutable, rien ne lui donnait plus de consolation et plus d'espérance de son salut, que de mourir dans la Compagnie. Il était âgé de soixante-neuf ans et en avait passé cinq parmi les enfants de saint Ignace.

Litter. ann. (Archiv. Rom., notes du P. Boero *).*

XXVII JUILLET

—

Vers le vingt-septième jour de juillet, moururent saintement à Messine les Frères Coadjuteurs Pascal Gorromese en 1570 ; Santo Pizzimenti et Jules Cherico en 1571 ; et dans la maison professe de Palerme, en 1595, le F. François Fuda.

Le F. Gorromese avait reçu de Notre-Seigneur deux insignes dons, en récompense de sa modestie, de son obéissance sans bornes et de son amour du silence : ce furent une intime familiarité avec Dieu dans les exercices de la vie intérieure ou extérieure ; et la grâce d'une conversation toute sainte et pleine de charmes qui triomphait même des pécheurs les plus obstinés.

Le F. Pizzimenti était renommé surtout pour sa patience, et ne trouvait rien de pénible dans les travaux dont on le chargeait au service de ses frères et de Jésus-Christ.

Le F. Cherico, l'un des plus jeunes Coadjuteurs de Messine, après avoir montré une incroyable générosité à se vaincre, trouva la mort en soignant ses frères malades, et fut la glorieuse victime de son attrait pour l'humilité et la charité.

Enfin le F. Fuda, religieux d'une haute vertu, comme l'atteste le P. Aguilera, eut le courage, peut-être le plus difficile, de triompher du respect humain et des moqueries de ses propres frères.

Car plusieurs de ceux-ci, tâchant de résister au décret qui ordonnait de raccourcir les soutanes des Frères Coadjuteurs, le raillèrent cruellement de son obéissance. Mais Notre-Seigneur le récompensa libéralement par les délices qu'il lui fit toujours goûter depuis lors, surtout dans l'oraison et la sainte communion.

F. GORROMESE. — ALBERTI, *Istoria della Provinc. di Sicilia, p.* 242.

F. PIZZIMENTI. — ID., *Op. cit., p.* 245.

F. CHERICO. — ID., *Op. cit., p.* 245.

F. FUDA. — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 1, *p.* 242. — *Litter. ann. Soc., anno* 1595, *p.* 59.

XXVIII JUILLET

—

Le vingt-huitième jour de juillet de l'an 1621, mourut dans la maison professe de Naples le F. Coadjuteur JULES D'AMATO, modèle dès son enfance, du plus généreux amour de la croix. Toute sa joie semblait être de se martyriser, pour mieux ressembler à Jésus-Christ entre les mains de ses bourreaux. Quand il fut entré dans la Compagnie, à l'âge de dix-sept ans, l'obéissance mit un frein à tant de rigueur. Il se soumit sans mot dire aux ordres du Père Maître. Cinq ans après, les supérieurs, satisfaits de sa docilité, l'autorisèrent à suivre librement l'attrait du Saint-Esprit dans l'usage des plus rudes macérations. A partir de ce moment, il ne consentit plus à passer un seul jour sans quelque souffrance, et il ne se relâcha jamais de cette sévérité, durant les vingt-cinq dernières années de sa vie. Mais le F. d'Amato donnait encore la préférence aux actes de renoncement intérieur qui crucifient l'âme avec Jésus-Christ. Dieu permit, raconte le P. Santagata, qu'on le donnât pour aide à un Procureur si sensible aux atteintes de l'amour-propre que, dans l'administration des biens temporels, il s'attribuait tous les succès, et rejetait sur son compagnon tous les accidents ; l'humble religieux ne dit jamais un seul mot pour se plaindre ou s'excuser. Dans la charge de sacristain, il garda le même silence,

lorsqu'un de ses supérieurs lui reprocha d'avoir laissé voler par sa négligence une partie des ornements sacrés, et l'on découvrit toutefois, peu de temps après, qu'il ne remplissait pas encore cet office, lorsque le vol fut commis.

Santagata, *Istoria della Provinc. di Napoli*, *t.* 4, *p.* 196.

XXIX JUILLET

—

Le vingt-neuvième jour de juillet de l'an 1663, mourut au collège de Palerme le P. VINCENT FASSARI, parfait modèle des enfants de la Compagnie, par sa science et par sa sainteté. Il était entré au noviciat à l'âge de quatorze ans ; et cinquante ans plus tard, sur son lit de mort, il ne se rappelait pas avoir commis une seule faute vénielle de propos délibéré. Dans tout ce que l'obéissance lui ordonnait d'étudier ou d'enseigner, il semblait atteindre en peu de temps le plus haut degré de perfection. La prière faisait ses délices ; il l'appelait la mère et la nourrice de son âme, et lui donnait avec une sainte avidité toutes les heures que ne demandait pas l'accomplissement de son office. Le jour où il fit sa profession, ne voulant plus se réserver rien à lui-même, il obtint d'ajouter à ses vœux, celui de ne souffrir désormais en son cœur aucune affection volontaire à quelque créature que ce fût, et de ne chercher en tous ses actes que la seule gloire et l'amour de Dieu. Une des pieuses industries du P. Fassari, dont il avoua que Notre-Seigneur lui avait fait retirer d'admirables fruits, et qu'il conseillait dans la suite aux âmes de bonne volonté, fut de consacrer comme trois sanctuaires au fond de son cœur, à Jésus enfant dans les bras de sa mère, à Jésus mourant sur la croix, en-

fin à Jésus caché sous les voiles eucharistiques. Il soupirait sans cesse après les joies du ciel, et ne se lassait pas de répéter avec le Roi-Prophète : « *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum ! concupiscit et deficit anima mea in atria Domini* ; que vos tabernacles me sont chers, ô Dieu des vertus ! mon âme languit pour eux d'amour, et brûle de s'y reposer près de vous » !

SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 781. — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 823. — PATRIGNANI, *Menol.*, 29 *luglio, p.* 234. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 549 — MONGITORE, *Biblioth. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 281.

---

* Le vingt-neuvième jour de juillet de l'an 1786, mourut à Bassano, sa patrie, le P. JEAN-BAPTISTE ROBERTI, de la Province de Venise. Après avoir enseigné la philosophie à Brescia et à Bologne et exercé avec honneur différents emplois dans la Compagnie, il fut chargé de la leçon d'Écriture sainte dans notre église de Bologne. Dix-huit années de suite, c'est-à-dire jusqu'à la suppression de la Compagnie, il continua son enseignement, non seulement à l'entière satisfaction de ses auditeurs, mais encore, « je puis l'attester, dit le P. Caballero, parce que je l'ai souvent suivi, au grand profit de leurs âmes ». Il était toujours prêt à entendre les confessions, à donner les Exercices de saint Ignace, à assister les moribonds, à consoler toutes les souffrances.

A la suppression de la Compagnie, le P. Roberti se retira dans sa famille à Bassano. Il y reprit, à la demande de l'évêque, toutes ses œuvres apostoliques. Les malades prêts à paraître devant Dieu étaient le principal objet de sa sollicitude ; il alla jusqu'à se mé-

nager un appartement à l'hôpital, pour être prêt à tout appel, et leur prodiguer tous les soins de l'âme et du corps. A ces occupations si humbles et si fructueuses, le P. Roberti joignait le travail de la composition ; il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur différents sujets d'histoire, de littérature, de piété, de morale philosophique et religieuse. On connaît surtout son gracieux *Traité des petites vertus*, souvent imprimé et très goûté des âmes pieuses. Enfin, chargé de mérites, dit l'auteur de son éloge, également cher à Dieu et aux hommes, le P. Roberti s'endormit saintement dans le Seigneur ; il était âgé de soixante-sept ans, et en avait passé trente-sept dans la Compagnie jusqu'à l'époque de la suppression.

CABALLERO, *Biblioth. Scriptor. Soc. Supplement.* 1um, *p.* 243. — DE BACKER, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 2, *p.* 525.

XXX JUILLET

—

Le trentième jour de juillet de l'an 1631, mourut à Macao le P. Julien Baldinotti, né à Pistoie, et le premier des enfants de la Compagnie qui pénétra dans le Tonkin, et régénéra dans les eaux du baptême quelques-uns des enfants de cette terre, où devaient mûrir plus tard de si riches moissons. Entré au noviciat de Rome à l'âge de dix-huit ans, il avait toujours mené une vie édifiante, mais très ordinaire, lorsqu'au milieu même de ses études, une retraite annuelle faite avec plus de fidélité que les précédentes, le détermina sur-le-champ et pour tout de bon, à commencer une vie de saint. Bientôt l'amour de la croix et le zèle du salut des âmes l'entraînèrent aux extrémités de l'Orient. Peu d'années après son arrivée dans les mers du Japon, montant sur un vaisseau portugais qui cherchait à lier des relations commerciales avec les habitants du Tonkin, il prit, au nom de Jésus-Christ, possession de cette vieille terre idolâtre, en donnant le baptême à quatre petits enfants, qui presque aussitôt après s'envolèrent au ciel. En même temps, il préparait les voies à de nouveaux apôtres de l'Évangile ; mais il ne pouvait le faire que par sa seule présence.

« Bien qu'il ne fût pas alors au pouvoir du P. Baldinotti, dit

son glorieux successeur, le P. Alexandre de Rhodes, d'offrir encore aux adultes le précieux trésor de la foi, pour n'avoir pu acquérir la connaissance et l'usage de la langue, ni même trouver un truchement capable d'expliquer nos mystères; toutefois son silence et sa grave modestie firent assez connaître au roi et aux seigneurs de sa cour, qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire et de plus grand que le commun, caché sous le pauvre habit qui le couvrait; et à cette haute estime ne contribua pas peu le respect et l'honneur que les Portugais lui rendaient devant toute la cour. Ce bon Père, ajoute le P. de Rhodes, se voyant inutile en un si grand ouvrage, écrivit des lettres pressantes à nos Pères qui étaient en la Cochinchine, les priant et les conjurant d'avoir pitié de tout un grand peuple... En même temps, il écrivit et alla lui-même à Macao solliciter qu'on envoyât au plus tôt quelqu'un, qui sût se faire entendre, dans le Tonkin ». C'est là, à Macao, que le P. Baldinotti, après avoir vainement tenté de pénétrer au Japon, où il espérait cueillir la palme du martyre, alla recevoir la récompense de ses saints désirs. Il n'était âgé que de quarante ans et en avait passé vingt-deux dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ. Jes., part.* 6a, *l.* 12, *n.* 143, *p.* 142. — Marini, *Missioni del Giappone et di Tumkino, l.* 2, *p.* 170. — Bartoli, *La Cina, l.* 4, *p.* 844 *et suiv.* — Sotuellus, *Biblioth., p.* 528. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 1, *p.* 828. — Patrignani, *Menol.,* 30 *luglio, p.* 235. — de Rhodes, *Histoire du Royaume du Tonkin, p.* 119 *et suiv.* — Id., *Voyages et Missions, édit.* Gourdin, 1884, *p.* 73. — de Montézon, *Mission de la Cochinchine et du Tonkin, p.* 7.

XXXI JUILLET

—

Le trente-et-unième jour de juillet de l'an 1556, un peu après le lever de l'aurore, mourut au collège de Bivona, le jeune Scolastique Antoine Guido, professeur de la dernière classe de grammaire, bien digne d'être choisi le premier de tous pour accompagner notre Père saint Ignace dans la gloire des bienheureux. Durant toute la nuit précédente, il avait paru entre la vie et la mort, quand tout à coup il se ranima comme s'il sortait d'une profonde extase, et regardant d'un air joyeux nos Pères et Frères qui l'environnaient : « Oh ! de quel spectacle, de quelles merveilles, dit-il, Notre-Seigneur m'a rendu témoin ! s'il me donnait le temps de les raconter, jamais les hommes n'en perdraient la mémoire » ! Et il expira peu de temps après. Or la tradition constante de la Province de Sicile, fut que, pour prix de sa vie angélique, Antoine Guido avait été admis à voir les chœurs des anges et des saints, se préparant cette nuit même à recevoir l'âme triomphante d'Ignace, et qu'il s'était envolé à sa suite dans la joie éternelle du paradis.

Alberti, *Istoria della Provinc. di Sicil., p.* 102. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 1, *p.* 127.

Le trente-et-unième jour de juillet de l'an 1586, à Koloswar en Transylvanie, mourut le P. Ferdinand Capece, victime de son dévouement au service des pestiférés. Il était né de l'illustre famille napolitaine du même nom, qui, dans l'espace de moins d'un siècle, donna quatre glorieux enfants et un martyr à la Compagnie; orné des qualités les plus brillantes, il s'était vu à dix-huit ans surnommer un nouveau Pic de la Mirandole. Mais tous les trésors de la science et de la noblesse n'avaient pu lui enfler le cœur ; et peu d'années après, devenu religieux de la Compagnie, il se montrait bien plus heureux d'être appelé le serviteur et le portefaix du Collège Romain, tant il était ingénieux à se réserver les plus basses corvées. Pour prix de sa générosité à s'humilier et à se vaincre, Notre-Seigneur lui accorda dès lors, malgré sa jeunesse, l'insigne honneur de jeter les fondements du Collège Anglais, d'en réunir les premiers élèves, de les préparer par ses leçons à combattre pour Jésus-Christ jusque sur les échafauds de Tyburn, et de voir le Souverain Pontife Grégoire XIII assurer l'avenir de cette magnifique pépinière d'apôtres et de martyrs, qui devaient sauver la foi dans l'Ile des saints. Le seul vœu du P. Capece eût été d'aller s'exposer lui-même à la rage d'Élisabeth et de ses bourreaux; mais malgré ses prières et ses larmes, il ne put jamais en obtenir la réalisation. La douleur qu'il en ressentit fut si vive, qu'il lui fallut pour la calmer l'assurance formelle, reçue de la bouche même du vicaire de Jésus-Christ, que loin des chaînes et des tortures, il travaillait plus efficacement, par la préparation de nouveaux athlètes, au service et à la gloire de Dieu.

Cependant la mission naissante de Transylvanie réclamait à sa

tête un homme de premier mérite, capable d'organiser et de diriger, parmi tant d'éléments confus de sectes et de nationalités différentes, l'œuvre du triomphe de la foi. Ferdinand Capece fut choisi par le P. Claude Aquaviva. L'une de ses premières conquêtes, avant d'être arrivé au terme de son voyage, fut, en traversant Cracovie, celle d'un riche hérétique polonais, qui chaque année entretenait en Italie plusieurs jeunes gens, lesquels sous prétexte d'études, devaient répandre les nouvelles erreurs parmi la jeunesse des écoles. Mais au milieu des plus beaux triomphes de l'homme de Dieu, au moment où Étienne Bathori se préparait à lui confier l'éducation du prince de Transylvanie son neveu, la peste éclata tout à coup dans Koloswar, et peu de jours après, le P. Capece fut frappé au lit d'un mourant. Plusieurs seigneurs de la première noblesse assurèrent qu'à l'heure même où il venait de rendre le dernier soupir, ils avaient vu son âme monter au ciel parmi les chœurs des esprits célestes; tous ceux qui l'avaient connu, jusqu'aux ennemis les plus acharnés de la foi, se redisaient les uns aux autres : « Puissent nos âmes partager un jour le sort du P. Capece » !

Sacchinus, *Histor. Societ. Jes., part.* 5ª, *l.* 6, *n.* 34, *p.* 286. — *Litter. ann. Societ., anno* 1586, *p.* 151. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 31ª *jul.*, *p.* 71. — Alegambe, *Heroes et Victim. charit., anno* 1586, *p.* 82. — Patrignani, *Menol.*, 31 *luglio, p.* 249. — Matth. Tanner, *Societas Jesu Apostolor. imitatr.*, *p.* 212. — Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 1, *p.* 486.

Le trente-et-unième jour de juillet de l'an 1630, à Castiglione, le P. Pierre Giustinelli couronna, par la mort glorieuse des martyrs

de la charité une vie consacrée tout entière au service des membres souffrants de Notre-Seigneur. Dès le berceau, il fut prévenu des bénédictions du ciel. On peut dire que ses premiers pas furent consacrés par la charité ; dès qu'il apercevait un pauvre, et surtout quelque religieux mendiant, il courait demander pour lui une aumône, et disait à sa mère qu'il serait lui-même un jour religieux. Dès lors aussi, il aimait à visiter les malades. Son cœur se souleva, il est vrai, la première fois qu'il entra, vers l'âge de dix ou douze ans, dans un hôpital ; mais s'indignant de cette répulsion involontaire qu'il traitait de lâcheté, il descendit aussitôt, pour en finir du premier coup, aux services les plus répugnants. Il avait un rare talent pour la musique ; son zèle et sa charité lui suggérèrent de le faire servir d'abord au soulagement des corps, et bientôt au salut des âmes de ses malades. Il se mit donc, avec le concours de plusieurs de ses condisciples, à leur donner de temps en temps quelque agréable concert. Puis s'apercevant que durant les soirées d'été, une promenade voisine de sa maison offrait à bien des âmes de tristes occasions d'offenser Dieu, il ouvrait sa fenêtre, et sans se montrer au public, il chantait et jouait de la guitare si délicieusement, que la plupart des promeneurs s'arrêtaient ravis sans aller plus loin.

La vie de Pierre Giustinelli, devenu religieux de la Compagnie, est pleine des plus beaux traits de zèle, parmi les novices de Novellara, les Scolastiques de Parme et de Milan, et les jeunes professeurs de Venise. On peut y voir en particulier quelle était sa sollicitude, pour suppléer par mille pratiques d'humilité, à ce que l'étude et l'obéissance le contraignaient de retrancher de ses austérités. Dans le même temps, il dirigeait une des congrégations

de la sainte Vierge, et composait en faveur de ses jeunes congréganistes ses opuscules de piété sur la confession, sur le triomphe de la chasteté, et son antidote des conversations et des lectures dangereuses, recommandé comme un livre d'or par le pieux cardinal Frédéric Borromée.

Néanmoins les pauvres et les malades firent toujours et partout les plus chères délices du P. Giustinelli. Ce fut au milieu d'eux qu'il voulut dire sa première messe dans un hôpital, après les avoir tous préparés à recevoir de sa main le corps adorable du Sauveur, et avoir lavé les pieds à douze d'entre eux, avant de monter à l'autel. En récompense de cette prédilection pour les humbles et tous les malheureux, il mérita, dit-on, de voir un jour les traits d'un malade se transformer en ceux du Sauveur, pendant qu'il lui prodiguait les soins de sa charité. Peut-être cependant, dans une circonstance de sa vie dont la date nous est inconnue, le feu de son zèle, comme celui des enfants de Zébédée, le rendit trop sévère pour quelque pécheur. Car nous lisons dans l'Histoire du P. Emmanuel Aguilera, que Pierre Giustinelli priant un jour avec ferveur, prosterné aux pieds de son crucifix, reçut de la bouche du Sauveur mourant ce pénétrant mais tendre reproche : « Pierre, on voit bien que tu n'es pas mort sur une croix pour l'amour de tes pénitents » !

Cordara, *Histor. Societ. Jes., part.* 6ª, *l.* 15, *n.* 42, *p.* 359. — Gagliardi, *apud* Cordara, *l. c.* — Sotuellus, *Biblioth., p.* 678. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 3, *p.* 1485. — Patrignani, *Menol.,* 31 *giul., p.* 252. — Nadasi, *Ann. dier. memor.,* 31ª *jul., p.* 71. — Drews, *Fasti Soc. Jes.,* 31ª *jul., p.* 293. — Alegambe, *Heroes et Victim. charit., p.* 315-

330. — Tanner, *Soc. Jes. Apostol. imitatr.*, *p.* 602. — Nieremberg, *Varones ilustres*, *t.* 3, *p.* 369. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 293.

---

* Le trente-et-unième jour de juillet de l'an 1619, à Policoro, fief du collège de Naples dans la Basilicate, mourut le P. Jérome Lelio, consumé avant le temps par l'ardeur de son zèle. Il était entré dans la Compagnie à l'âge de trente ans. Aussitôt après son noviciat, il fut appliqué au ministère des missions. Il parcourut tour à tour les différentes provinces du royaume, et surtout les Calabres et la Basilicate, où les évêques l'appelaient à l'envi pour travailler à la réforme de leurs peuples. Ils l'avaient en très haute estime et n'hésitaient pas à proclamer, que par son détachement de toutes choses, sa charité, ses désirs insatiables de bannir du monde l'offense de Dieu, il était le digne imitateur de saint Ignace et de saint François Xavier.

Le P. Lelio s'attachait de préférence aux plus insignes pécheurs. Pour les arracher à leurs désordres et à l'enfer, il n'épargnait ni les jeûnes, ni les oraisons prolongées ; car il était persuadé que rien n'était plus agréable à Dieu, et plus glorieux à sa miséricorde infinie. Les relations de ses missions sont pleines du récit de conversions extraordinaires d'hommes perdus de crimes, qui semblaient déjà la proie des démons, et qu'il ramena repentants et transformés aux pieds du Sauveur. Dans les cas désespérés, c'est aux âmes du purgatoire que le P. Lelio aimait à recourir ; il avait pour elles la plus tendre compassion ; il leur abandonnait le mérite de ses pénitences et du saint sacrifice de la messe ; il intéressait les fidèles en leur faveur, et propageait partout cette belle

dévotion. Aussi on assure qu'il n'eut presque jamais recours à leur intercession sans être exaucé. Ce fidèle serviteur de Dieu donnait une mission à Marsico Nuovo, lorsqu'il fut arrêté par la maladie. Transporté à Policoro, il y mourut saintement dans la quarante-cinquième année de son âge et la quinzième depuis son entrée dans la Compagnie.

SANTAGATA, *Istoria della Provinc. di Napoli, t.* 4, *p.* 125.

---

* Le trente-et-unième jour de juillet de l'an 1750, fête de notre Bienheureux Père, mourut au collège de Trapani le P. JÉROME PECORO, d'une noble famille de Piazza en Sicile. Il s'était distingué par un grand esprit de foi, un zèle ardent pour sa perfection et le salut des âmes, une tendre dévotion à saint Ignace, et un amour de la solitude et du silence qui allait même jusqu'à l'exagération. Tout son bonheur était de rester dans sa cellule, occupé à prier ; il n'en sortait que pour assister les moribonds ou entendre les confessions. Cette vie austère, toute de prière et de recueillement, lui avait concilié à Trapani et aux environs, la réputation d'un saint. Une circonstance extraordinaire vint y ajouter un éclat nouveau.

Un pauvre marinier, son pénitent, souffrait depuis longtemps d'étranges douleurs ; cet homme vint le trouver, lui demandant quelque remède à son mal. « Ayez bon courage, lui répondit le serviteur de Dieu ; bientôt vous obtiendrez ce que vous désirez. Quand viendra sa fête, saint Ignace nous traitera, vous et moi, de la meilleure manière que nous puissions souhaiter ». Cette prédiction,

un peu vague encore en ce qui le concernait personnellement, se précisa peu à peu, et on sut enfin, à n'en pas douter, qu'il avait parlé de sa mort prochaine. En effet, il ne tarda pas à tomber malade; le danger parut même si grave, qu'on lui donna les derniers sacrements. Mais la fête de saint Ignace était encore assez éloignée, et le P. Pecoro affirma qu'il ne mourrait pas auparavant.

Le bruit de cette double prédiction s'était répandu dans Trapani et les campagnes environnantes ; tous les esprits étaient dans l'attente. Le 31 juillet, avant l'aurore, les habitants de San Giuliano, petite ville distante de trois ou quatre lieues, sortirent de leurs demeures, raconte la notice du P. Pecoro, et prirent le chemin de Trapani, pour voir si la cloche du collège annoncerait la mort de l'homme de Dieu. Soudain le glas funèbre se fait entendre, et les cloches de toutes les églises lui font écho. Le P. Pecoro venait de rendre le dernier soupir, ainsi qu'il l'avait annoncé. Alors la piété des fidèles ne connut plus de bornes ; dans son désir d'avoir des reliques, la foule se porta à des excès qui se renouvelleront dix ans plus tard à Naples, à la mort du P. François Pepe. Après avoir pillé les fleurs semées sur le corps du défunt, et l'avoir dépouillé d'une partie de ses vêtements, elle mit en pièces son confessionnal et s'en partagea les débris. La seconde prédiction du P. Pecoro ne se vérifia pas moins exactement : avant la fin de ce même jour, le marinier recouvra une santé parfaite. Le P. Pecoro était âgé de soixante-dix-sept ans ; il en avait passé quarante-neuf dans la Compagnie.

Lettere annue della Provinc. di Sicilia (*Archiv. Rom.*).

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE D'ITALIE

1er AOUT

—

Le premier jour d'août de l'an 1631, mourut victime de sa charité dans le petit bourg de Figarolo près Ferrare, le P. Marc Guzzoni, vénitien, en qui Notre-Seigneur voulut offrir à la Compagnie un parfait exemple d'obéissance et de dévouement. Durant sa seconde année de noviciat, saint Louis de Gonzague l'avait guéri miraculeusement au moment où désespéré des médecins, il allait recevoir le saint viatique. Marc Guzzoni ne considéra plus dès lors la vie que comme le bien de Dieu et des âmes. L'éclat ou l'obscurité des ministères, la persécution ou la faveur, le repos ou la fatigue ne comptaient pour rien à ses yeux. On le voyait parfois dans ses missions épuisé par toute une journée de travail, s'en aller le soir à pied, n'importe par quel temps ou par quelles

routes, chercher un asile pour la nuit et un peu de nourriture, dans quelque métairie de nos collèges, afin, disait-il, de n'être pas à charge à ceux qu'il évangélisait ; et là, il priait son compagnon de lui donner le signal de tous les exercices de règle pour ne pas se dérober au joug de la vie commune. Si les confessions, les prédications et les catéchismes lui accordaient un moment de trêve, il mendiait pour soulager la souffrance des indigents, et surtout pour les mettre à l'abri des tristes tentations de la misère. Sa charité était si tendre pour ces pauvres gens, qu'il leur assignait à part, à leur grande consolation, un jour de communion générale, et au sortir de la table sainte, il leur distribuait à tous une aumône, et les embrassait comme ses enfants de prédilection, les priant avec larmes de lui obtenir une place auprès d'eux dans le paradis.

Lorsque la peste éclata tout à coup dans le territoire de Ferrare en 1631, à la suite d'une grande famine où il avait accompli en faveur des indigents des merveilles de charité, le P. Guzzoni s'offrit des premiers à entrer dans cette périlleuse arène. Mais la crainte de le perdre fit d'abord refuser ses services par les deux cardinaux Sacchetti et Magalotti. A la fin cependant, vaincus par les instances du serviteur de Dieu, ils lui confièrent le grand lazaret de Vallescura, mais avec la défense expresse d'approcher d'aucun malade. Si dure que fût cette condition, le dévoué fils de saint Ignace accepta. Par une fenêtre ouverte entre la salle des malades et la cellule qui lui fut assignée, il entendait leurs confessions, et exhortait avec ferveur ceux qu'il ne pouvait servir comme il l'aurait désiré, à ne rien perdre de leurs derniers moments pour mourir en prédestinés. Malgré tout, cette position paraissait

étrange ; elle lui attirait parfois de pénibles humiliations et de durs reproches. L'homme de Dieu les acceptait avec joie, comme un dédommagement de la mort à laquelle il avait été contraint de se soustraire. Quand la peste eut disparu à Vallescura, le P. Guzzoni courut au petit village de Figarolo, où le mal venait d'éclater. Son dévouement y fut soumis aux mêmes réserves jalouses. Mais ses désirs ne furent pas longtemps frustrés. Frappé à son tour du fléau, il alla recevoir la glorieuse couronne, achetée au prix de tant d'obéissance et de charité.

Patrignani, *Menol.*, 1 *agost.*, *p.* 9. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 1ª *aug.*, *p.* 75. — Alegambe, *Heroes et Victim. charit.*, *anno* 1631, *p.* 346 *seqq.* — Cordara, *Histor. Societ.*, *part.* 6ª, *l.* 16, *n.* 28, *p.* 455. — Tanner, *Soc. Jes. Apostol. imitat.*, *p.* 617.

II AOUT

—

Le deuxième jour d'août de l'an 1620, mourut à Messine sa patrie, le P. Jacques Carybdès, le promoteur infatigable du culte des premiers martyrs Bénédictins en Sicile, saint Placide et ses compagnons. Ce fut grâce à ses laborieuses démarches, que le Souverain Pontife Paul V reconnut l'authenticité de leurs reliques et permit de les honorer. Il obtint même par ses prières que, la veille de cette solennelle décision, les glorieux athlètes de Jésus-Christ assurassent par un miracle le succès de leur propre cause ; en effet, ils guérirent instantanément le cardinal Vincent de Gonzague, qui devait le lendemain prendre la parole en présence des cardinaux, et leur avait demandé lui-même sa guérison, en témoignage de la vérité des assertions du P. Carybdès. Neuf ans plus tard, les saints martyrs semblèrent vouloir témoigner, d'une manière non moins éclatante, leur reconnaissance à celui qui les avait fait si bien honorer sur la terre, en l'appelant à la gloire des bienheureux, la veille du jour où Messine célébrait l'invention de leurs corps.

Le P. Carybdès était à la fois orateur, poète, philosophe et théologien. Il occupa longtemps les principales chaires comme les principales charges de sa Province. Un trait de sa vie montre à

quel degré de délicatesse et d'humilité le faisait descendre, au besoin, sa tendresse toute maternelle pour ses inférieurs. Un jeune religieux se montrait impatient du joug de l'obéissance et rebelle à tous les efforts de sa charité et de son zèle ; au lieu de le reprendre avec amertume, il se jeta un jour subitement à ses pieds pour les lui baiser, et en cette posture, il s'accusa de ne l'avoir pas traité jusqu'alors avec la douceur et l'humilité de Jésus-Christ. Démarche bien digne d'un saint, et dont le prix fut, non seulement de sauver une vocation chancelante, mais encore de transformer ce religieux réputé incorrigible, en un véritable enfant de la Compagnie.

AGUILERA, *Histor. Societ. Jes.*, *t.* 2, *p.* 123 *seqq.* — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 361. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 1088. — MONGITORE, *Biblioth. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 298.

---

* Dans le courant du mois d'août de l'an 1649, mourut à Yen-ping, en Chine, le P. JULES ALENI, de Brescia, le premier missionnaire du Fo-Kien. Un haut dignitaire de l'empire se retirait dans cette province, loin des affaires publiques. Il invita le P. Aleni, dont la conversation l'avait charmé, à le suivre à Fou-tcheou, la capitale. Celui-ci accepta avec empressement, d'autant plus que nul missionnaire n'avait encore pénétré dans ce pays. Le bruit de son arrivée se répandit bientôt, et une multitude de lettrés accoururent pour l'entendre. La première conférence eut lieu devant un nombreux et brillant auditoire. Le P. Aleni établit la vérité de notre sainte religion, avec une telle force et une telle évidence, que plusieurs de ces lettrés, et parmi eux un fameux idolâtre venu ex-

près pour le combattre, se déclarèrent convaincus et demandèrent le baptême. Leur exemple ne tarda pas être suivi, et les conversions se multiplièrent à Fou-tcheou et dans la province.

Une circonstance extraordinaire donna tout à coup à ce mouvement une impulsion nouvelle. En fouillant le sol, des ouvriers idolâtres trouvèrent une plaque de marbre sur laquelle était sculptée en relief une croix, aux lignes très nettement arrêtées. Les Chinois s'empressèrent de venir voir cette merveille ; beaucoup que la curiosité seule avait attirés, furent touchés de la grâce ; ils se firent expliquer le mystère signifié par cette croix, et reçurent le baptême. Bientôt le P. Aleni ne suffit plus au travail ; il demanda des auxiliaires, et s'enfonça lui-même plus avant dans le pays, où il fonda de nouvelles chrétientés. Le plus bel avenir s'ouvrait à ses espérances, lorsqu'une violente tempête, provoquée par le zèle trop ardent de quelques missionnaires étrangers à la Compagnie, arrêta ce magnifique essor, et menaça de ruiner en un jour l'œuvre créée au prix de tant de fatigues. Les Pères furent exilés; leurs églises, à l'exception d'une seule, profanées; les chrétiens condamnés à de grosses amendes ou à la prison. Le P. Aleni ne perdit pas courage ; il rentra secrètement dans la province, présenta au gouverneur une apologie de la loi chrétienne et des missionnaires, et eut la joie de voir l'orage se dissiper, et les choses reprendre leur ancien état.

Au milieu de tant de sollicitudes, augmentées encore par le soin de la Vice-Province de Chine qu'il gouverna pendant sept ans, le P. Aleni ne négligeait pas l'apostolat de la plume. Il composa de nombreux ouvrages tous écrits en chinois ; plusieurs, comme *La vie de Notre-Seigneur*, *La vraie origine des choses*, ont été

réimprimés dans ces dernières années, au grand avantage des fidèles. Le dernier était même considéré par les lettrés comme un des plus élégants qu'ils eussent dans leur langue ; au témoignage d'un ancien missionnaire, le P. Fouquet, « il a converti plus d'infidèles qu'il n'a de syllabes ». Enfin le P. Aleni, chargé de mérites, alla recevoir au ciel la récompense de ses longs travaux. Il était âgé de soixante-sept ans, et en avait passé quarante-neuf dans la Compagnie et trente-neuf dans la mission de Chine.

Cordara, *Histor. Soc., part.* 6ª, *l.* 10, *nn.* 176 *seqq., p.* 613 ; *l.* 17, *p.* 266, 669. — Bartoli, *La Cina, Firenze,* 1829, *l.* 3, 2ᵉ *part., p.* 104, 115, 215 ; *l.* 4, 1ère *part., p.* 40 *et suiv.;* 2ᵉ *part., p.* 71, 93 ; 3ᵉ *part., p.* 23, 102 *et suiv.,* 107, 154. — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc., p.* 529. — Sommervogel, *Bibliothèque, t.* 1, *p.* 157. — Patrignani, *Menol.,* 3 *agosto, p.* 28. — Pfister, *Notices biograph. et bibliogr., n.* 34. — Semedo, *Historica Relatione del gran Regno della Cina, part.* 1, *c.* 31, *p.* 197 *et suiv.*

III AOUT

—

Le troisième jour d'août de l'an 1625, mourut après quarante-quatre ans de travaux apostoliques au Pérou, le P. Louis Bertonio, de la Province romaine, que les sauvages, les nègres et les Espagnols appelaient vulgairement *notre saint Louis*. Malheureusement les déserts du Nouveau Monde furent presque toujours les seuls théâtres de l'héroïque vie qui lui avait mérité ce nom, et peu de détails nous ont été conservés. On sait seulement, par son propre aveu, qu'il n'y avait rien de si rebutant et de si vil, qui pût lui causer le plus léger sentiment de répugnance ou même de surprise ; ce qui eût fait horreur à tout autre, était encore à ses yeux trop honorable et trop bon pour lui. Perclus de tous ses membres et brisé par l'âge et la fatigue, le P. Bertonio voulut néanmoins entendre jusqu'à la mort les confessions des pauvres esclaves, et dès qu'il était seul, il ne cessait pas un moment de s'entretenir doucement avec Dieu et avec ses saints.

Cordara, *Histor. Societ. Jes., part.* 6ª, *l.* 10, *n.* 215, *p.* 625. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 559. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 1, *p.* 1392.

Le troisième jour d'août, l'an 1648, mourut à Vezzini en Sicile, après avoir prononcé les vœux de dévotion sur son lit de mort, l'angélique Raymond Caffarelli, qui n'avait pas encore quatorze ans. Externe de notre collège de Vezzini, il partageait tous ses moments entre l'étude, l'oraison et les œuvres de miséricorde. Animé d'une tendre dévotion pour la très sainte Vierge, il ambitionnait comme un honneur, à l'approche des principales fêtes de Notre-Dame, de balayer et d'orner de ses mains la chapelle de la congrégation. Durant une horrible famine qui, jointe aux rigueurs de l'hiver, fit mourir bien des pauvres dans les environs de Vezzini, le pieux enfant obtint de son père et de sa mère, non seulement l'autorisation de nourrir et de réchauffer tous les indigents qui se présentaient, mais encore celle d'aller recueillir ceux qu'il trouverait gisants çà et là sans ressource, et de dresser au besoin des lits pour ceux qui n'avaient pas où prendre leur repos.

Un malheureux jeune homme l'ayant un jour surpris, s'efforça de l'entraîner au mal ; mais prières, caresses, tout fut inutile. Brandissant alors un poignard, le misérable menaça de l'en frapper, s'il opposait une plus longue résistance. Alors le très pur enfant de la sainte Vierge, puisant dans son horreur du péché un courage et une force bien au-dessus de son âge, se précipite sur son adversaire, lui arrache le poignard des mains, et le tournant contre lui, l'oblige à une fuite honteuse. Sorti vainqueur de cette lutte terrible, et effrayé du péril qu'avait couru son innocence, Raymond Caffarelli ne pensa plus qu'aux moyens de mettre son trésor en sûreté dans la Compagnie. Mais son âge ne permettait pas encore de lui ouvrir les portes du noviciat ; il dut donc

attendre. Le délai fixé allait finir, lorsqu'il fut atteint tout à coup d'une maladie mortelle qui le conduisit en peu de temps aux portes du tombeau. Grande fut sa douleur de voir lui échapper l'objet de ses espérances, au moment où il se croyait prêt à le saisir ; mais ses larmes de tristesse se changèrent bientôt en larmes de reconnaissance et de joie, quand le Père Recteur du collège de Vezzini vint lui annoncer qu'il pouvait prononcer ses vœux de dévotion, et se considérer comme véritable enfant de saint Ignace : « O bonheur, s'écria-t-il, la mort va donc me trouver compagnon de Jésus » !

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 512, 513.

Le troisième jour d'août, à Palerme, mourut l'an 1665, dans une heureuse et sainte vieillesse, le P. Joseph Castelnuovo, dont le P. Mutius Vitelleschi avait coutume de dire, que c'était un vrai supérieur envoyé du ciel, pour montrer à tous comment on doit gouverner, selon l'esprit et le cœur de Dieu. On admirait particulièrement en lui ce don de conseil, qui fait chercher et découvrir en toute chose ce qui est du plus grand service de Dieu et des âmes. L'Histoire de la Sicile nous a conservé le souvenir des belles industries que lui suggérèrent sa prudence et sa charité, durant une des plus cruelles pestes de Palerme, soit pour soulager ceux qui se dévouaient au salut des mourants, soit pour entretenir la santé, la ferveur et en même temps la gaieté des plus jeunes, qu'il sut mettre à l'abri des périls et de la terreur du fléau.

Trouvant plus tard la ville de Messine profondément irritée con-

tre nos Pères, il obtint comme sans effort, et à titre de bienveillance, ce que ses prédécesseurs réclamaient en vain depuis longtemps, sans autre effet que d'aigrir les esprits. Aussi ce parfait supérieur prenait-il à tâche d'imiter la prudence naturelle et surnaturelle de notre Bienheureux Père, et comme saint Ignace, il ne séparait jamais la prière et la pénitence du plus sérieux examen. Pour témoigner que sa sainteté ne le cédait en rien à son incomparable sagesse, il plut à Notre-Seigneur de le faire voir un jour à côté du Vén. P. Louis La Nuza, le visage rayonnant d'une même lumière miraculeuse ; et ce grand apôtre, si éclairé de Dieu et si bon juge, ne craignait pas de dire hautement : « J'atteste que le P. Castelnuovo est un vrai saint » !

AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 841. — FRAZZETTA, *Vita del Ven. P. Luigi La Nuza, apud* AGUILERA, *l. c.*

IV AOUT

—

Le quatrième jour d'août de l'an 1633, mourut glorieusement au Brésil, dans le voisinage de Pernambuco, le P. Antoine Bellavia, sicilien, massacré par les Hollandais hérétiques, pendant qu'il entendait la confession d'un soldat portugais mourant. Dès sa plus tendre enfance, Antoine Bellavia disait d'un ton assuré qu'il serait missionnaire au Nouveau Monde. Dès lors aussi, il exerçait l'apostolat auprès des petits enfants, et tel était le parfum d'innocence et de vertu qu'il répandait autour de lui, que les femmes du voisinage, quand il revenait de l'église à la maison paternelle, se disaient les unes aux autres : « Allons voir l'ange, le fils de Bellavia ». Entré au noviciat de Palerme, à l'âge de dix-sept ans à peine, il fit paraître dès le premier jour tant de prudence, de maturité, de discrétion, que son Maître des novices, le P. Jérôme Tagliavia, n'hésitait pas à lui confier de temps en temps le soin de ses jeunes frères.

Cependant le désir des missions lointaines ne le quittait point. Professeur au petit collège de Noto, il fut apôtre dans sa classe, et les historiens ne croient pas hors de propos de faire remarquer que nul ne fut plus avare de punitions, et n'eut toutefois des écoliers plus ardents au travail et mieux disciplinés, tellement il sa-

vait les enflammer, et tout ensemble les contenir, par l'émulation et l'ascendant de sa vertu. Enfin le P. Mutius Vitelleschi fit droit à ses demandes répétées. A peine arrivé au Brésil, Antoine Bellavia se jeta avec une ardeur, que redoublait son amour des âmes, dans l'étude des idiomes de ces contrées ; et au bout de six mois, il fut en état de se joindre aux anciens missionnaires. Les tribus auxquelles il fut envoyé, étaient en proie à tous les désordres et à la plus profonde dégradation. Il parvint à grouper un certain nombre de sauvages, et à former enfin une réduction de près de cinq cents familles, parmi lesquelles il fit fleurir toutes les vertus chrétiennes. Dieu seul et les anges savent les fatigues inouïes qu'eut à supporter cet intrépide ouvrier, pour étendre le règne de Jésus-Christ, dans ces contrées où les hommes souvent n'étaient pas moins à craindre que les bêtes féroces, et les grâces singulières dont il fut favorisé. Les chrétiens affirmèrent l'avoir vu plus d'une fois, pendant le saint sacrifice, élevé au-dessus de terre, et tout resplendissant d'une clarté céleste.

Sur ces entrefaites, la guerre ayant éclaté entre les Portugais et les Hollandais, le P. Bellavia fut chargé d'accompagner les troupes royales. Pendant près de trois années, il remplit avec une intrépidité, qui faisait l'admiration des soldats, ses fonctions d'aumônier ; toujours il était au plus fort de la mêlée. Un jour, écrasés par le nombre, les Portugais commençaient à lâcher pied. Le P. Bellavia, blessé d'un coup de feu, et attardé auprès d'un soldat mourant dont il entendait la confession, fut surpris par les vainqueurs dans cet acte de charité ; et aussitôt, en haine de la religion, et peut-être aussi de la Compagnie de Jésus, il fut percé de coups, et tomba baigné dans son sang. Sa glorieuse mort rendit le cou-

rage aux vaincus ; ils firent volte-face pour le venger, mirent les Hollandais en pleine déroute, et rapportèrent triomphalement à Pernambuco le corps du saint martyr.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t. 2, p.* 278 *seqq.* — Lombardo, *Vita del P. Anton. Bellavia.*., *Palermo* 1644. — Cordara, *Histor. Soc. Jes., part.* 6ª, *l.* 15, *n.* 364, *p.* 441. — Alegambe, *Mortes illustres, anno* 1633, *p.* 418. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 4ª *aug.*, *p.* 82. — Drews, *Fasti Soc.*, 4ª *aug.*, *p.* 298. — Patrignani, *Menol.*, 4 *agost.*, *p.* 43.

---

* Dans les premiers jours d'août de l'an 1642, mourut au collège de Lima le F. Augustin Salumbrino, Coadjuteur temporel, infirmier pendant cinquante-deux ans. Dans sa jeunesse, il s'était mis au service d'un gentilhomme romain. Ce gentilhomme ayant été accusé d'un meurtre, Augustin Salumbrino fut arrêté avec lui, et bientôt après, sur des rapports calomnieux, condamné à la peine capitale. La vanité du monde et de ses espérances lui apparut alors tout entière ; il promit, s'il échappait à la mort, de ne plus servir d'autre maître que Jésus-Christ. Cependant il était pleinement résigné, et attendait dans une grande paix l'exécution de la sentence, lorsque la sainte Vierge, à laquelle il avait une dévotion toute filiale, se fit voir à lui, le visage rayonnant de bonté, et l'assura qu'il ne mourrait point. En effet, son procès fut instruit de nouveau, et son innocence étant reconnue, il fut mis en liberté.

Augustin ne pensa plus qu'à dégager sa parole ; il se sentait d'abord incliné vers l'Ordre de saint François ; mais comme il fai-

sait les Exercices au Collège Romain, la Mère de Dieu lui apparut une seconde fois, et lui ordonna d'entrer dans la Compagnie de son Fils. Il fit son noviciat à Saint-André avec une telle ferveur et un tel renom de vertu, que lorsqu'il eut prononcé ses vœux, il y eut une sorte de contestation à son sujet entre les trois supérieurs de la maison professe de Rome, du Collège Romain et du collège de Milan; chacun d'eux voulait l'avoir. Le Père Provincial donna la préférence à celui de Milan. Dans l'office d'infirmier, qu'il exerça, le F. Salumbrino ne parut pas au-dessous de sa réputation. Le cardinal Borromée, fondateur du collège, eut bien vite discerné les dons extraordinaires qui enrichissaient son âme, et souvent, disent nos historiens, il conversait avec lui « comme un saint avec un autre saint ». Les mêmes rapports de surnaturelle intimité s'établirent entre l'humble Frère et Louis de Gonzague, quand celui-ci dut venir à Milan pour des affaires de famille. Louis fut si touché de ses entretiens, qu'à son retour à Rome, il exprima le désir de l'avoir parmi ses compagnons de voyage.

Le Procureur de la Province du Pérou était alors en Italie; il demanda la faveur d'emmener le F. Salumbrino dans sa mission; et celui-ci, qui n'avait plus de volonté propre, raconte son biographe, partit pour ce monde lointain, comme il serait allé à Lorette. Au collège de Lima, il fut encore chargé de l'office d'infirmier; il le remplit avec un inaltérable dévouement, et une activité merveilleuse jusqu'à la dernière année de sa vie. A l'amour du travail, il joignait dans un haut degré toutes les vertus des saints. Il donnait chaque jour à l'oraison trois heures dérobées au repos de la nuit; il gardait une abstinence continuelle, jeûnait au

pain et à l'eau, le samedi et la veille de toutes les fêtes de la sainte Vierge, était sans cesse armé d'un rude cilice, et se flagellait tous les jours jusqu'au sang. Sa pureté, conservée intacte depuis son baptême, était si parfaite, qu'il semblait affranchi des tristes suites de la corruption originelle. Plus d'une fois, les démons lui livrèrent des assauts semblables à ceux dont nous lisons le récit dans la vie du saint portier de Majorque. Mais ni les coups, ni les représentations les plus odieuses ou les plus horribles, ne parvenaient à l'effrayer ; il se riait de toutes les attaques ; et à la fin, son nom était devenu un sujet de terreur pour ces esprits immondes.

Souvent consolé par les plus aimables apparitions de Notre-Dame, il allait sans cesse grandissant en sainteté ; l'éclat en était si vif, que malgré les précautions de son humilité, on venait du dehors lui demander même des miracles. Ces témoignages de la vénération populaire se firent jour surtout après sa mort, et pendant ses funérailles ; il plut à Dieu de glorifier par plus d'une grâce merveilleuse la confiance des fidèles et la vertu de son serviteur. Le F. Salumbrino était âgé de soixante-dix-huit ans ; il en avait passé cinquante-quatre dans la Compagnie.

Andrade, *Varones ilustres, nouvelle édition, Bilbao,* 1887-1892, *t.* 4, *p.* 210-230. — Oviedo, *Elogios de algunos Hermanos Coadjutores. . .*, *Mexico*, 1755, *p.* 130 *et suiv.* — Patrignani, *Menolog. 4 agosto, p.* 44. — *Menologium Sanctorum et Virorum illustrium Societ. Jesu, Tyrnaviæ*, 1730, *p.* 115. — *Ménologe (Ms.) Paris,* 1747, *p.* 108. — *Menologio (Ms.) Roma*, 1840, *p.* 95. — Guidée, *Ménol.*, *p.* 243.

V AOUT

—

Le cinquième jour d'août de l'an 1652, mourut en odeur de sainteté à Palerme, dans la seconde année de son noviciat, comme il l'avait demandé à Notre-Seigneur, le F. César Gaetano, seigneur de la principauté de Casaro et du marquisat de Sortino, dont il se dépouilla en faveur de son frère, à l'âge de dix-huit ans, pour ne plus posséder et aimer que Jésus-Christ. Après le décès de son père et de son aïeul, il avait pris à quatorze ans le gouvernement de ses vassaux. Tel était l'amour des habitants de Sortino pour lui, que lorsqu'il était malade, on les voyait courir en foule au pied des autels, pour demander à Dieu la conservation d'une vie si chère. Cependant l'expérience même du monde et quelques lectures de piété, inspirèrent à Gaetano un profond dégoût pour des biens que le temps emporte. Il soupirait après la solitude et la vie des saints. Mais pas un seul membre de la Compagnie n'avait trouvé accès près de lui, tant on avait su le prévenir contre l'avidité prétendue, les intrigues, le luxe secret et le bien-être des enfants de saint Ignace. Il fallut presque un miracle de la Providence pour faire tomber chacun de ces préjugés. Enfin il demeura vainqueur de tous les obstacles, et après s'être arraché,

non sans douleur, aux larmes de ses vassaux, il partit pour Rome, et alla joyeusement commencer une vie nouvelle parmi les novices de Saint-André.

Les égards qu'on lui témoigna d'abord, et les soins dont on l'entoura à cause de la faiblesse de sa santé, l'affligèrent quelque temps. Il pleurait au pied de son crucifix, de se voir refuser ce qu'il y avait de plus pauvre et de plus vil dans la maison, et de ne pouvoir châtier son corps, selon l'étendue de ses désirs. Mais le P. Dominique Vanni, Maître des novices, lui fit comprendre, qu'à la vérité de pareils désirs étaient saints ; qu'il était même très utile de les manifester, afin de ne laisser perdre aucune des inspirations de la grâce ; mais que son unique joie devait être d'obéir, et que nul sacrifice au monde ne valait celui de l'obéissance.

A partir de ce jour, César Gaetano ne vit plus et n'aima plus que la volonté de Dieu en toute chose. Sous la seule condition du bon plaisir divin, il demandait toutefois trois grâces, la première de mourir au noviciat ; la seconde d'être consumé d'une fièvre lente, comme son cher patron saint Louis de Gonzague, la troisième de partir pour le ciel en un jour consacré à la Reine des bienheureux. Or le quatre août 1652, veille de Notre-Dame des Neiges, après avoir rappelé ces trois grâces dans une lettre dictée de son lit de mort à son Maître des novices à Rome : « Déjà Notre-Seigneur, disait-il, m'accorde visiblement les deux premières ; et j'espère bien que la nuit prochaine, dédiée par l'Église à ma très douce Mère et souveraine, sera aussi la dernière de ma vie ». Il expira en effet le lendemain matin, les yeux comme ravis d'un spectacle céleste ; et sur-le-champ commencèrent à éclater, au

milieu même de ses funérailles les témoignages surnaturels de sa gloire et de sa puissance auprès de Dieu.

Perdicaro, *Vita del F. Cesare Gaetano, Palermo,* 1669. — Patrignani, *Menol.,* 5 *agost., p.* 44. — Nadasi, *Ann. dier. memor.,* 5ª *aug., p.* 83. — Drews, *Fasti Soc. Jes.,* 5ª *aug., p.* 300. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 564 *seqq.* — Cassani, *Varones ilust., t.* 2, *p.* 388 *et suiv.*

---

* Le cinquième jour d'août rappelle la mémoire du P. Philippe Bracci, de la Province Romaine, mort très saintement à Naples en 1725 dans la maison professe. Il était né à Florence d'une illustre famille, et s'était senti de bonne heure incliné vers la Compagnie : mais des devoirs impérieux le retinrent dans sa famille jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans. Estimant alors que sa présence n'était plus nécessaire, il rompit tous les liens par lesquels on s'efforçait de le retenir, et s'enfuit secrètement au noviciat de Saint-André. Il vécut à peine douze ans sous la règle de saint Ignace ; ce fut assez pour s'élever à une très haute perfection. Régent de grammaire à Raguse, professeur de philosophie et de théologie au Collège Illyrique de Lorette, de morale à Orvieto, il laissa partout de rares exemples de piété, d'obéissance, de pauvreté, d'abnégation, de zèle des âmes et d'ardeur au travail. On l'engageait souvent à prendre quelque repos : « Le repos, répondait-il joyeusement, est pour les morts », et il continuait à se dépenser. Son unique délassement, quand il enseignait à Lorette, était de prolonger ses oraisons dans la sainte maison où s'incarna le Ver-

be de Dieu, et d'aller, pendant les vacances, évangéliser les pauvres habitants de Castelfidardo. Aussi les Nôtres et les étrangers le vénéraient-ils comme un saint. Un Père de grande vertu étant mort à Raguse, dans le temps où le P. Bracci y faisait sa régence, on trouva parmi les reliques qu'il avait dans sa chambre un morceau d'étoffe avec ces mots : « Du vêtement du *saint* P. Bracci ».

A Orvieto, la pénurie des ouvriers obligés de faire face à tous les emplois multiplia ses fatigues. Ses forces déjà ébranlées fléchirent sous le fardeau. Des maux étranges l'assaillirent et firent du reste de sa vie une sorte de martyre. Vainement les supérieurs, avec la plus généreuse et la plus tendre charité, mirent en œuvre tous les moyens, et l'envoyèrent successivement à Florence, à Rome, à Frascati, à Viterbe et enfin à Naples : le malade portait partout sa croix avec lui. Mais rien n'altérait sa patience ; il considérait son état comme une des plus grandes grâces qu'il eût jamais reçues de Dieu : « Sans la souffrance, disait-il, on fait peu de chose en ce monde ». Il languit environ deux mois à Naples. Après sa bienheureuse mort, un des Pères de la maison professe rendit de lui ce beau témoignage : « Tout a été admirable dans le P. Bracci : admirable sa résignation au bon plaisir divin ; admirable sa patience au milieu des plus vives douleurs ; pendant ces deux mois, sa vie n'a été qu'un exemple continuel de vertus ; et à mon sens, ces vertus ne sont pas inférieures à celles de beaucoup de saints que nous vénérons sur les autels ». Le P. Philippe Bracci n'était âgé que de trente-six ans.

Patrignani, *Menol., 5 agosto, p.* 51.

* Le cinquième jour d'août de l'an 1753, le P. Jacques Sanvitale mourut à Ferrare en très haute réputation de science et de sainteté. Il appartenait à une noble famille de Parme qui donna plusieurs de ses membres à la Compagnie. Quand il se présenta pour revêtir les livrées de saint Ignace, il n'avait pas encore seize ans ; mais déjà il se distinguait par une maturité bien au-dessus de son âge, et brûlait du désir de se dépenser au service de Dieu Notre-Seigneur et au salut des âmes.

L'enseignement des belles-lettres, et plus tard celui des hautes sciences, la prédication, la composition de nombreux ouvrages sur l'histoire, la théologie, la vie spirituelle, remplirent jusqu'au dernier jour de sa longue existence, et la mort le trouva encore la plume à la main, luttant avec une infatigable ardeur, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, contre les doctrines des théologiens rigoristes. A Ferrare, où il passa ses quarante-sept dernières années, le P. Sanvitale était l'oracle et le conseiller universel : prêtres, religieux, grands seigneurs, hommes du peuple, recouraient à ses lumières ; il était le théologien de l'archevêque, qui ne décidait aucune affaire de conscience, sans l'avoir auparavant consulté.

A cet éclat de la science, s'ajoutait celui des plus belles vertus. On admirait dans le P. Sanvitale une douceur et une patience à toute épreuve puisées dans l'étude attentive du Cœur de Jésus ; une fidélité inviolable à toutes les observances de la vie commune ; une humilité et un zèle des âmes qui le conduisaient chaque jour au milieu des pauvres réunis à la porte du collège, pour leur faire le catéchisme ; un ardent amour de la prière ; enfin une si parfaite composition de tous ses sens extérieurs, qu'il paraissait,

dit un de ses biographes, « le vivant portrait des règles de modestie ».

De longues et douloureuses infirmités mirent le dernier sceau à sa perfection, et accrurent encore l'estime et la vénération dont il était entouré. Aussi quand il eut rendu le dernier soupir, la cité tout entière manifesta ses sentiments par des témoignages extraordinaires. « On lui fit, rapporte la notice consacrée à sa mémoire, des funérailles plus dignes d'un bienheureux déjà placé sur les autels que d'un homme qui vient de quitter la terre ». On se partagea comme des reliques les objets qui avaient été à son usage ; on l'invoqua comme un saint ; au simple contact de son image, des guérisons merveilleuses furent obtenues, comme en font foi les procès anthentiques conservés encore aujourd'hui dans les archives de la Compagnie. Le P. Sanvitale était âgé de quatre-vingt-cinq ans ; il en avait passé soixante-dix dans la vie religieuse.

Litter. ann. Provinc. Venetæ (*Archiv. Rom.*, *abrégé par le* P. Boero). — de Backer, *Bibliothèque*, 1ère *édit.*, *t.* 6, *p.* 598.

—

Vers le sixième jour d'août de l'an 1569, mourut à Messine, dans toute la force de l'âge, le P. Antoine Bologna, épuisé par ses immenses fatigues pour le salut des peuples de la Sicile. Orné des plus riches dons de la science et de la parole, aussi bien que de la noblesse du sang, il était en même temps au-dessus des petitesses de l'amour-propre ; jusqu'au dernier jour de sa vie, la plus belle récompense de son dévouement lui semblait être d'obtenir en tout le même traitement que les novices. Durant l'intervalle de ses travaux, il aimait à se reposer, le plus souvent, en aidant nos Frères Coadjuteurs dans leurs offices. Il consacrait une seconde heure chaque soir à l'oraison, et se choisissait entre ses plus intimes confidents un admoniteur fidèle qui voulût bien le reprendre, sans aucun respect humain, de ses moindres fautes.

Sacchinus, *Histor. Soc. Jes., part.* 3a, *l.* 5, *n.* 53, 54, *p.* 216. — Alberti, *Istoria della Provinc. di Sicil., p.* 231. — Aguilera, *Histor. Prov. Sicul., t.* 1, *p.* 177-178

Le sixième jour d'août de l'an 1642, mourut très saintement à Messine le F. Coadjuteur François Pietro, sicilien. Un prêtre véné-

rable, qui laissait en mourant toute sa fortune au noviciat de cette ville, où il avait reçu quelque temps l'hospitalité, n'hésita pas à déclarer hautement, que le motif principal d'une libéralité si généreuse était le parfum des vertus du saint Frère, et particulièrement de son incomparable charité. Les trois dernières années de sa vie semblèrent de plus mériter au F. Pietro la couronne d'un lent et horrible martyre. La gangrène attaqua successivement les extrémités de ses pieds et de ses mains. Il ne pouvait plus ni faire un pas, ni porter de lui-même la nourriture à sa bouche, ni se dépouiller de ses vêtements. On peut deviner ce que l'absence, ou les oublis involontaires de ses infirmiers lui laissaient parfois à souffrir. De chacune de ses plaies s'écoulait une humeur infecte, et que les plus charitables visiteurs avaient peine à supporter un moment. Tous les jours il fallait que le chirurgien lui coupât des lambeaux de chair et des fragments d'os cariés. Mais en ce triste état, surtout quand on lui appliquait le fer, François Pietro se contentait de lever les yeux vers le ciel, et d'attendre en paix toute sa force et sa récompense de celui seul pour l'amour duquel il était heureux de souffrir.

AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 399.

VII AOUT

—

Le septième jour d'août de l'an 1551, mourut à l'âge de dix-neuf ans, à Messine, le F. JEAN-ANTOINE PUGLIESE, Scolastique, né en Calabre, l'ange et le modèle des novices que formait si admirablement alors le P. Corneille Wischaven, vénéré lui-même comme un saint. L'histoire de la Compagnie en Sicile nous a conservé les règles de perfection que s'était tracées le F. Antoine. Leur principal objet était de se vaincre assidûment, de tenir son cœur toujours très uni à Dieu par de fréquents actes d'amour, mais surtout de ne vivre que d'obéissance. Une circonstance particulière fit voir combien sa vertu était déjà ferme. Le P. Wischaven, forcé parfois de s'absenter pour quelque temps, n'avait trouvé personne plus digne que le F. Pugliese de le remplacer ; et celui-ci, mesurant à sa propre ferveur celle des autres novices, ne leur ménageait pas l'occasion de remporter sur eux-mêmes de généreuses victoires. Plusieurs s'en plaignirent au Père Maître. Pour leur donner un grand exemple d'humilité et d'obéissance, le P. Wischaven leur soumit alors celui qui les avait si libéralement éprouvés, et leur commanda même, jusqu'à nouvel ordre, de l'éprouver à son tour

en toute manière. Ces jeunes gens, dit le P. Alberti, avec toute l'ardeur de leur âge, stimulée encore par l'obéissance, s'acquittèrent à merveille du rôle qui leur était assigné, imposant du matin au soir au F. Pugliese les actes les plus contraires, et les plus extravagants en apparence; mais tous, excepté lui, se lassèrent à cette lutte, et ils durent avouer que ni son obéissance, ni sa patience n'avaient pu être, même une seule fois, mises en défaut.

Ils eurent dès lors pour lui l'estime et la vénération dont on entoure les saints. Quand il fut près de rendre le dernier soupir, tous se pressèrent avec leur Père Maître autour de sa couche. Le moribond, après les avoir gracieusement salués, les pria humblement de lui pardonner, et tout à coup comme saisi par un mouvement irrésistible du Saint-Esprit, il leur parla de la grâce de la vocation et de la vertu de l'obéissance, avec une animation et une abondance de pensées et de sentiments, qui laissèrent une impression profonde dans leurs âmes. Sa joie fut sans bornes quand il se vit admis au bonheur de prononcer ses vœux de dévotion. S'approchant alors de lui : « Frère Jean-Antoine, lui dit le Père Maître, quand désirez-vous mourir ? — Mon Père, répondit l'enfant d'obéissance, quand Votre Révérence m'en donnera la permission ». Et à l'heure même fixée par le P. Wischaven, le F. Pugliese s'envola dans le sein de Dieu.

Orlandinus, *Histor. Soc. Jes., l.* 11, *n.* 18, *p.* 341. — Patrignani, *Menol.*, 7 *agost., p.* 70. — Alberti, *Istor. della Provinc. di Sicil.*, *p.* 52 *et suiv.* — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 82 *seqq.* —

NADASI, *Ann. dier. memor.*, 7ª *aug.*, *p.* 85. — ID. *Pretios. Occupat. morient.*, *c.* 24, *n.* 8. — DREWS, *Fasti Soc. Jes.*, 7ª *aug.*, *p.* 303. — RHO, *Variæ virtut. Histor.*, *p.* 446. — NIEREMBERG, *Varones ilustr.*, *t.* 1, *p.* 777.

---

* Le septième jour d'août de l'an 1630, mourut au milieu des pestiférés, dans un hôpital, à Milan, le P. THOMAS SORESINA, victime de sa charité. L'horrible contagion qui avait promené ses ravages dans une grande partie de l'Italie, ne tarda pas à envahir la province de Milan ; elle s'y déchaîna avec une fureur incroyable. On assure que le nombre des morts s'éleva en quelques mois à plus de quatre cent mille ; dans la seule ville de Milan, il dépassa soixante-dix mille. Pour suppléer à l'insuffisance des hôpitaux, un immense lazaret fut construit en dehors de la cité, Les Pères du collège de Brera, aidés ensuite par ceux de la maison professe de saint Fidèle, briguèrent l'honneur de s'y dévouer au service des malades : douze d'entre eux y perdirent successivement la vie.

Le P. Thomas Soresina fut comme le chef de cette troupe héroïque. Cependant à l'apparition du fléau, il avait été désigné pour conduire loin de Milan, dans une maison de campagne, ceux des Nôtres que les supérieurs voulaient soustraire au péril. Mais il fit des instances si vives pour ne point quitter la malheureuse ville, qu'il obtint d'y rester. Le premier de tous il s'enferma dans le lazaret, et en homme qui a fait pleinement son sacrifice, il se dépensa sans ménagement, prodiguant à tous, avec une charité admirable, les soins de l'âme et du corps. Il fut bientôt atteint lui-même par la contagion, et tomba dès le huitième jour, sur ce

champ d'honneur. Il était âgé de quarante-quatre ans, et en avait passé vingt-quatre dans la Compagnie.

CORDARA, *Histor. Societ. Jes.*, *part.* 6ª, *lib.* 15, *n.* 54 *seqq.*, *p.* 362 *seqq.* — ALEGAMBE, *Heroes et Victim. charit.*, *anno* 1630, *p.* 312. — PATRIGNANI, *Menol.*, 7 *agosto*, *p.* 72.

VIII AOUT

—

Le huitième jour d'août de l'an 1647, mourut très saintement à Naples, après plus d'un demi-siècle de vie religieuse, le P. Jules-César Recupito, célèbre dans les annales de la Compagnie par les luttes terribles qu'il eut à soutenir contre sa mère, pour ne pas perdre, à l'âge de quatorze ans, la grâce de sa vocation. Le premier désir de se donner tout à Dieu lui était venu, en assistant aux exercices des congrégations de la sainte Vierge. Son assiduité depuis lors aux sacrements de pénitence et d'eucharistie l'avait inébranlablement affermi dans sa généreuse résolution. Malheureusement, dès que sa mère s'en fut aperçue, non seulement elle lui interdit tout accès de la congrégation et du collège, mais elle lui imposa même pour confesseur un religieux de ses amis èt d'un autre Ordre, assez peu soucieux de ses devoirs, pour chercher à imposer une vocation nouvelle à son pénitent. Quelques-uns de ses parents poussèrent encore plus loin l'imprudence ; ils ne craignirent pas de l'exposer, sans qu'il eût pu le prévoir, à des spectacles où l'on espérait que son innocence ferait naufrage, et qui lui arrachèrent bien des larmes. Enfin grâce à Notre-Seigneur il trouva le moyen d'obtenir des supérieurs de la Compagnie la promesse de son admission, et put se soustraire à sa rigou-

reuse captivité. Un jour qu'il avait accompagné sa mère à l'église, il la quitta furtivement et s'enfuit au noviciat. Il n'y resta pas longtemps. Bientôt sur des ordres sévères surpris au Souverain Pontife, il fut arraché à sa retraite et enfermé dans le palais du nonce apostolique, Jacques Aldobrandini. Là, sans autres conseils que ceux de la grâce, il eut à soutenir, un mois durant, d'étranges assauts. Pierre degli Albizzi, noble florentin, camérier du prélat, fut chargé de l'épier en secret. Mais le spectacle de l'invincible constance du prisonnier, fit une telle impression sur lui, qu'il prit la résolution de quitter le monde pour Jésus-Christ, sur les traces de ce généreux enfant.

Sorti vainqueur d'un si rude combat et revenu parmi les novices, Jules-César ne fut pas néanmoins encore au terme de ses épreuves. Enlevé peu de jours après par deux esclaves, et traîné loin de Naples, auprès de sa mère, dans une vieille tour isolée du territoire d'Aversa, il y fut dépouillé de tous les insignes de la Compagnie, et flagellé si cruellement, que son corps en demeura longtemps livide. Le comte de la Miranda, vice-roi de Naples, justement indigné d'un enlèvement aussi sacrilège, parvint, non sans peine, à découvrir le lieu de sa prison, et ayant fait étroitement cerner la tour par une troupe en armes, il contraignit bientôt les assiégés à lâcher leur proie. Libre enfin du côté des hommes, Jules-César Recupito n'en fut que plus cruellement tourmenté par le démon. Les larmes et le désespoir de sa mère se présentaient à toute heure devant ses yeux. La force et les consolations si douces qu'il avait autrefois goûtées dans la prière s'étaient éloignées. Mais sa fidélité à rendre compte de tout ce qui se passait dans son âme, le sauva. Un jour, comme il découvrait en pleurant au P. Bel-

larmin, son Provincial, l'excès de ses tentations : « Mon fils, lui répondit l'homme de Dieu, à partir de ce moment jusqu'à votre mort, vous ne souffrirez plus rien de semblable » ; et il le guérit en traçant un signe de croix sur son front. César Recupito eut le bonheur de ramener sa mère à des sentiments plus dignes de la foi chrétienne, et de la voir s'affectionner aux pratiques d'une piété solide dans lesquelles elle persévéra jusqu'à la fin.

La vie du P. Recupito fut digne tout entière d'un pareil début. Entre autres traits, il faut citer sa pieuse pratique, très répandue plus tard dans la Compagnie, d'offrir tous les jours à la Reine du ciel, au moins une fleur de quelque vertu particulière, et d'en tresser une couronne pour la lui présenter au sortir de cette vie périssable ; pratique dont il a tracé le plan et les détails dans son bel ouvrage sur les *industries pour se préparer une bonne mort*, et dont il cite d'admirables récompenses, libéralement accordées à plusieurs de ses frères par la toute-puissante Mère de Dieu.

Juvencius, *Histor. Societ. Jes., part.* 5ª, *l.* 25, *n.* 51, *p.* 904. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 531. — de Backer, *Biblioth.* 1re *édit., t.* 2, *p.* 511. — Patrignani, *Menol.,* 8 *agosto, p.* 85. — Nadasi, *Ann. dier. memor.,* 8ª *aug., p.* 90. — Id., *Pretios. Occupat., c.* 11, *n.* 2. — Schinosi, *Istoria della Provinc. di Napol., t.* 2, *p.* 257 *et suiv.* — Cassani, *Varones ilust., t.* 2, *p.* 48 *et suiv.*

IX AOUT

—

Vers le neuvième jour d'août de l'an 1608, mourut dans un pauvre village près de Cronstadt en Transylvanie, le P. Jérome Ferricelli, né à Ruffano près d'Otrante, l'un de ces hommes apostoliques envoyés par la Province de Naples au secours de l'Europe Orientale contre le schisme et l'hérésie. Il se trouvait en 1603 à Koloswar, lorsqu'une troupe sauvage d'ariens en força les portes sous la conduite de Moïse Szekely, et saccageant l'église de la Compagnie, massacra le F. Emmanuel Neri, au pied même du tabernacle. Jérôme Ferricelli était alors gravement malade. Les hérétiques l'arrachèrent de son lit, lui mirent une corde au cou, et le traînant ainsi, s'amusaient à l'étrangler lentement, lorsqu'un catholique déserteur des armées impériales, pris d'un reste de compassion, l'enleva de force aux mains de ses bourreaux.

Chassé en exil peu de jours après, mais ne pouvant se résoudre à abandonner son troupeau sans secours, le P. Ferricelli demeura caché, au péril de sa vie, dans la petite ville de Medwish. Dès que l'armée impériale fut rentrée à Koloswar, il y courut, en toute hâte, et se dévoua avec une si éclatante charité au salut de cette malheureuse ville, en proie coup sur coup aux fléaux de la peste, de la guerre et de la famine, que les hérétiques eux-mêmes,

aussi bien que les catholiques l'appelaient à leur lit de mort, et abjuraient entre ses mains leurs erreurs avant de paraître devant Dieu. Tour à tour banni et rappelé, selon les perpétuelles alternatives, de ces guerres à la fois civiles et religieuses, il ne voulut jamais s'éloigner de ce glorieux théâtre de son apostolat. Pour consoler un brave défenseur de la foi, captif dans la citadelle de Fagaras, le P. Ferricelli venait de se diriger vers cette ville, lorsque à moitié chemin il succomba d'épuisement ; car il était depuis longtemps miné par la fatigue, et surtout par son zèle de la maison de Dieu, et sa tristesse de la voir si désolée. Il était âgé de soixante-trois ans et en avait passé quarante dans la Compagnie.

SCHINOSI, *Istoria della Provinc. di Napol.*, *t.* 2, *p.* 213. — SANTAGATA, *Istoria della Prov. di Napol.*, *t.* 3, *p.* 23, 104, 177, 304.

---

* Vers le milieu de l'année 1656, on ignore quel mois et quel jour, le P. ANGE OLIVETO couronna par un acte de charité une vie consacrée tout entière à l'exercice de la charité. Il s'était attaché d'une manière spéciale au ministère des hommes. Les plus insignes pécheurs dans les prisons ou les bagnes étaient l'objet de ses préférences ; il en ramena à Dieu un très grand nombre. Nombreux furent aussi les jeunes gens qui laissèrent le monde, à sa persuasion, et embrassèrent la vie parfaite. Il avait un don particulier pour faire refleurir l'union dans les familles et tranquilliser les consciences. Aussi son confessionnal était-il sans cesse

assiégé ; il se donnait à tous dès le grand matin avec une patience, une douceur que rien n'altérait ni ne lassait.

Son zèle grandit encore pendant la terrible peste de Naples en 1656. Loin de déserter son poste, il jugea que c'était le moment de donner sa vie, à l'exemple du Sauveur, pour le salut de ses frères. Atteint par le fléau dans l'exercice de son ministère, il n'en continua pas moins, avec un courage héroïque, à recevoir tous ceux qui se présentaient à lui. Il savait, par une révélation de Dieu, le moment précis où il quitterait ce monde. Son dernier jour arrivé, le P. Oliveto célébra le saint sacrifice, se nourrit comme en viatique du Corps et du Sang de Notre-Seigneur, et alla s'asseoir encore une fois au tribunal de la pénitence ; puis sa tâche achevée, et l'heure du suprême appel étant proche, il se retira dans sa chambre, et remit presque aussitôt à Dieu son âme intrépide. Il avait soixante-dix ans et en avait passé trente-cinq dans la Compagnie.

Alegambe, *Heroes et Victimæ charit.*, *anno* 1656, *p.* 525. — Patrignani, *Menol.*, 18 *agosto, p.* 126.

X AOUT

—

Le dixième jour d'août de l'an 1588, le P. Charles Spinola, de l'illustre famille génoise de ce nom, mourut au collège de Naples, dont il était Recteur, en se dévouant au service de ses frères, atteints d'une maladie contagieuse. Il y avait six années seulement qu'il s'était dérobé par la fuite aux premiers honneurs de la cour pontificale. Chargé par Grégoire XIII de présider aux approvisionnements de Rome, il se voyait déjà largement récompensé de son zèle par les bénédictions du peuple romain, et des pauvres particulièrement. La pourpre des princes de l'Église lui était d'ailleurs assurée, et l'alliance du sang et de la vertu, jointe à l'art du gouvernement, promettait en lui, malgré sa jeunesse, un des plus beaux ornements du Sacré Collège. Mais au sein des grandeurs et d'une opulence dont il faisait noblement usage, son cœur n'avait pu trouver le repos. Souvent il répétait à l'un de ses jeunes amis : « Combien de temps ceci durera-t-il ? et quelle consolation sera la nôtre quand nous paraîtrons devant Dieu » ? S'il rencontrait sur son chemin quelque pauvre religieux : « Ceux-ci vont au ciel, disait-il ; mais la voie riante que nous avons prise mènera-t-elle au même but » ? Puis, comme il remettait de jour en jour à délibérer sur le choix d'un autre état de vie, la

grâce le pressait parfois si vivement, qu'il s'écriait comme saint Augustin : « Pourquoi pas maintenant ? Pourquoi pas à cette heure ? Donnez-moi de connaître et de vouloir ce que voulez, ô mon Dieu » !

Las enfin d'une lutte qui recommençait presque tous les jours, André Spinola résolut de faire les Exercices de saint Ignace. Il n'y rencontra d'abord que tristesse, et passa le temps de ses premières méditations à se redire que c'était folie de vouloir décider en huit jours du sort heureux ou malheureux de toute sa vie. Mais à peine eut-il consenti à s'offrir sans réserve à Notre-Seigneur, que tous les nuages se dissipèrent. En récitant à l'autel ces paroles : *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me ?* et en entendant cette réponse de l'Esprit-Saint, *Spera in Deo*, les croix à la suite de Jésus-Christ lui parurent soudainement si douces, qu'après une seule journée d'attente, il fit vœu, entre les mains de son directeur, d'entrer au plus tôt dans la Compagnie.

Ce fut un touchant spectacle pour Rome, au témoignage du P. Piatti, que de voir peu après un homme de ce caractère et de ce rang, mendier dans les rues, vêtu misérablement comme un pauvre. Ceux qui avaient connu son excessive délicatesse en tout ce qui tenait au service de sa personne, ne pouvaient revenir de leur surprise. Son exemple était cité publiquement jusque dans les chaires, comme un miracle de la grâce. Le P. André Spinola n'avait plus alors d'autre regret que de se voir trop bien traité ; il témoigna même un jour à son supérieur, combien il souffrait d'être servi en vaisselle d'argent, sans doute en punition de son ancienne délicatesse. Or, on le servait en réalité comme tous ses frères; et il fut constaté que Notre-Seigneur seul avait permis cet-

te illusion, comme pour récompenser tout à la fois et pour stimuler son amour. Le P. André Spinola ne cessa plus de réclamer en effet, comme une grâce et presque comme un droit, tout ce qu'il y avait de plus vil ou de plus pénible. Quand on s'étonnait de le voir refuser tout soulagement à la nature : « Laissez-moi, disait-il en souriant, attendre un peu de temps encore, et renvoyer toute douceur jusqu'à notre arrivée dans le paradis ».

Patrignani, *Menol.*, 10 *agosto*, *p.* 95. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 10ª *jun.*, *p.* 307. — Piatti, *De bono status religiosi, l.* 2, *c.* 26. — Schinosi, *Istoria della Provinc. di Napoli*, *t.* 2, *p.* 79 *et suiv.* — *Litter. ann. Societ. Jes.*, *anno* 1582, *p.* 11 ; *anno* 1588, *p.* 23.

---

* Le dixième jour d'août rappelle l'heureuse mort du F. Scolastique Jean-Baptiste Pozzo, arrivée à Syracuse l'an 1599. Il enseignait la grammaire au collège de cette ville, quand il fut arrêté par une maladie mortelle. Alors, dit le P. Aguilera, son humble couche devint le théâtre des plus belles vertus. Au milieu de très vives douleurs, non seulement il ne faisait entendre aucune plainte, mais il ne cessait de se répandre en accents de joie et de reconnaissance ; il exaltait son bonheur de mourir dans la Compagnie, et d'avoir quelque ressemblance avec Jésus crucifié. Il n'interrompait ses chants d'allégresse que pour demander à Dieu pardon de ses fautes, et supplier ses frères de l'aider à obtenir miséricorde, en le flagellant sans pitié. On accourait du dehors pour

assister à cette mort de prédestiné. Ainsi pleurant et chantant tour à tour, le F. Pozzo remit à Dieu son âme innocente. Il était âgé de vingt-et-un ans et en avait passé quatre dans la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 1, *p.* 394. — *Litter. annuæ Societ., anno* 1599, *p.* 31.

---

*Le dixième jour d'août de l'an 1754, parmi les Juvénistes de Palerme, le F. Octave Sortino couronna une vie très sainte par une mort de prédestiné. Au témoignage du P. Siméon Castiglia, son Maître des novices, trois vertus brillèrent en lui d'un éclat merveilleux : la vaillance à se mortifier en toute chose, la promptitude à obéir au premier appel et une charité insigne envers ses frères. Atteint de la maladie qui devait l'emporter dans la fleur de ses années, il fit paraître, au milieu de cruelles douleurs, une patience invincible ; loin de regretter la vie, il hâtait, par l'ardeur de ses désirs, le moment qui devait le réunir à Dieu. La veille de sa mort, voyant quelques-uns de ses frères autour de sa couche, il les pria de chanter un refrain très cher aux Juvénistes de Palerme, et qui commence par ces mots : « Oh ! qu'il est beau le paradis » ! Ces doux accents le jetèrent dans une sorte d'extase ; et comme on lui demandait s'il était heureux de mourir : « Oui, très heureux, répondit-il, parce que je meurs dans la Compagnie » ; il ne trouvait point de terme, ajouta-t-il, pour exprimer son bonheur.

Le F. Sortino avait reçu plusieurs fois le saint viatique pendant sa maladie. Une heure avant d'expirer, il demanda qu'on voulût

bien le lui porter encore ; et comme on hésitait à cause de ses vomissements continuels : « Ne craignez rien », dit-il, et pour confirmer ses paroles, il prit un peu d'eau sans la rejeter. On lui donna donc son Sauveur, et peu de moments après, raconte l'auteur de son éloge, enivré de délices, tressaillant d'une joie inexprimable, il remit son âme à Dieu dans un transport d'amour.

Lettere annue della Provinc. di Sicilia (*Arch. Rom.*).

---

* Le dixième jour d'août de l'an 1763, mourut à Palerme le P. Gaétan Noto, en grande réputation de sainteté. Il avait étudié le droit avant d'entrer dans la Compagnie, et avait pris le degré de docteur. Vainement sa famille essaya de le retenir : il triompha de toutes les oppositions. Il s'en fallait bien pourtant que ses passions fussent soumises et assouplies. En particulier, il apportait à la religion une nature fière et irascible, extrêmement prompte à s'émouvoir et à s'enflammer. Il entreprit aussitôt de la réduire. Il s'imposa la loi, toutes les fois qu'il aurait failli, de dire publiquement sa faute, et on le voyait, dans le temps même où il était professeur des Juvénistes, s'accuser avec humilité, et s'étendre à la porte du réfectoire, afin qu'on le foulât aux pieds. Pour se dompter encore plus efficacement, il faisait appel à la mortification extérieure, aux jeûnes, aux flagellations ; il fallut un ordre des supérieurs pour l'obliger à laisser dans sa dernière maladie la ceinture de crin et de fer dont il était perpétuellement armé.

Enfin la victoire lui resta ; il devint si patient et si doux, qu'il semblait avoir changé de nature ; rien ne troublait plus son calme et sa sérénité.

Pendant que le P. Noto était Maître des novices, un de ces jeunes gens fut tout à coup envahi par un profond dégoût de sa vocation ; et comme le prudent directeur, reconnaissant la tentation de l'ennemi, refusait de le laisser partir, le novice résolut d'emporter de haute lutte et à force d'importunité, ce qu'il ne pouvait obtenir de bon gré. Il se mit à vivre comme s'il n'y avait point eu de règle dans la maison : non content de cela, il ne laissait, pour ainsi dire, aucun repos au Père Maître ; à toute heure du jour et de la nuit, il allait frapper à sa porte, et lui débitait toutes les idées vaines et ridicules qui lui passaient par la tête. Le P. Noto se souvenant que saint Ignace avait autrefois supporté des folies semblables dans plusieurs de ses enfants, se prêtait à tout avec une admirable mansuétude, sans témoigner ni mécontentement ni ennui ; enfin, il eut la joie de gagner le cœur du novice ; il dissipa les sombres pensées qui l'obsédaient, et en ramenant le calme dans son âme, il sauva sa vocation.

A cette incomparable douceur, le P. Noto joignait un zèle ardent et une foi très vive. Grâce aux Exercices spirituels, qu'il maniait avec une rare dextérité, il fit un bien considérable parmi la noblesse de Palerme. Il voyait dans tous les supérieurs la personne même de Dieu, et dans leurs ordres, l'expression de sa souveraine volonté. S'il arrivait qu'on blâmât devant lui quelqu'un de leurs actes, il ne manquait jamais d'en prendre en main la défense ; il le faisait au reste avec tant de tact et de discrétion, que sans qu'il offensât personne, les critiques étaient bientôt réduites

à néant et tombaient d'elles-mêmes. Ce grand serviteur de Dieu mourut au jour qu'il avait prédit ; il était âgé de soixante-et-un ans ; il en avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

Lettere annue della Provinc. di Sicilia (*Arch. Rom.*). — SOMMERVOGEL, *Bibliothèque . . .*, *t.* 5, *p.* 1810.

XI AOUT

—

Le onzième jour d'août de l'an 1586, mourut dans la maison professe de Naples, où il faisait alors son séjour, en qualité de Provincial, le P. Benoit Sardo, né à Lentini en Sicile, entré au noviciat de Messine avec son père et trois de ses frères, et vénéré par les Nôtres non moins que par les étrangers, comme un insigne maître et un modèle de sainteté. Sa vie intérieure, toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ, était la source de ce profond respect et de cette charité délicate qu'il témoignait avec une égale humilité aux plus petits et aux plus pauvres, comme aux plus nobles et aux plus puissants, voyant, vénérant, et servant en tous, la personne de son Seigneur. Aussi ne s'oubliait-il jamais à blesser le cœur de dersonne par un signe ou par une parole échappée à l'amour-propre, et l'on assure, qu'en reconnaissance, nul ne pouvait rien lui refuser de ce qu'il désirait ou demandait pour le service de Dieu.

Schinosi, *Istor. della Prov. di Nap., t. 2, p. 47 et suiv.* — Aguilera, *Hist. Prov. Sicul., t. 1, p.* 264. — Sacchinus, *Histor. Soc. Jes., part.* 5a, *l.* 6, *n.* 14, *p.* 279. — Alberti, *Istor. della Provinc. di Sicil., p.* 587.

Le onzième jour d'août, « au collège de Palerme, lisons-nous dans un de nos anciens Ménologes, on fait une très honorable mémoire de la précieuse mort du P. VITE-ALBERT SCAFILI. Ce Père mourut l'an 1704. Il fut d'une rare perfection. Pour y parvenir, il observa toutes nos règles, et même les plus petites, avec une fidélité inviolable. De plus, aux vœux ordinaires de la Compagnie, il en ajouta trois autres, fort difficiles à garder : le premier, de chercher toujours la plus grande gloire de Dieu, non seulement dans ses actions, mais encore, ce qui est plus digne d'admiration, dans ses paroles ; le second, de ne jamais s'excuser ; le troisième enfin, de faire du bien à ceux qui l'auraient accusé de quelque faute, quand même il n'en serait point coupable. Il se montra si religieux observateur de ces vœux, qu'on ne le trouva jamais disant une parole inutile.

« Par son assiduité à la prière, il s'éleva à un degré sublime d'oraison ; souvent ravi en extase, il apprit plusieurs choses qui concernaient le gouvernement des âmes pour la conduite desquelles la Providence l'avait spécialement choisi. Les manières extraordinaires dont il affligea son corps, l'aidèrent à conserver son innocence. Plein de tendresse pour les autres et surtout pour ses inférieurs et pour les pauvres, il ne fut ennemi que de lui-même. Quoique enrichi de tant de faveurs célestes, et honoré comme un saint de tous ceux qui le connaissaient, il était si vil à ses propres yeux, qu'il s'appelait le plus méchant des hommes. Sa patience était admirable ; on ne la connut dans toute son étendue qu'après sa mort, lorsqu'on découvrit sur son corps un ulcère qu'il

avait porté longtemps sans en rien dire, et sans laisser échapper les moindres marques de douleur ».

Ménologe (ms.) de la Compagnie de Jésus, Paris, 1747. — Guidée, *Ménologe, 10 août, p.* 251. — *Menologium Sanctorum et Viror. illustr., Soc. Jes., Tyrnaviæ*, 1730, 11ª *aug.* : « Elogium Patris Viti-Alberti Scafili, concessum pro tota Societate ». — *Menologio Romano, 11 agosto, p.* 97.

---

* Le onzième jour d'août de l'an 1820, mourut dans une heureuse vieillesse au noviciat de Saint-André à Rome, le P. Louis Panizzoni, de Vicence, religieux d'une rare perfection et d'une simplicité et candeur d'âme admirable. En entrant dans la Compagnie à l'âge de seize ans, il y porta toute l'innocence de son baptême. Il enseignait les mathématiques au collège de Prato lorsque parut le Bref de suppression. Il dut alors se retirer. Nombre d'élèves commencèrent aussi à déserter les classes. Pour conjurer une ruine complète, le grand-duc de Toscane l'invita à reprendre sa chaire, et la prospérité revint avec lui. Mais le fils de saint Ignace ne pouvait oublier la Compagnie qu'il avait aimée comme sa mère ; sachant qu'elle était demeurée vivante en Russie, il s'empressa d'aller se remettre sous ses lois bénies. Il remplit plusieurs années la charge d'Instructeur des Pères de troisième probation. En 1793, le duc Ferdinand de Parme ayant offert ses états au Père Vicaire Général, le P. Panizzoni fut envoyé auprès de lui, et peu de temps après fut nommé Vice-provincial. De Parme, il passa dans le royaume de Naples, où la Compagnie avait été ca-

noniquement rétablie, et deux ans après, chassé par l'invasion française, il alla se fixer à Rome. C'est là que le 7 août 1814, il fut, contre toute attente, désigné par le Souverain Pontife Pie VII pour recevoir la Bulle de rétablissement *Sollicitudo omnium ecclesiarum*, honneur qui lui avait été depuis longtemps prédit par le Père Général François Retz, et en termes encore plus explicites, par le Vén. P. Joseph-Marie Pignatelli.

Au milieu des vicissitudes et des épreuves de sa longue vie, le P. Panizzoni se distingua toujours par un don singulier d'oraison et une inébranlable confiance en Dieu. En même temps, par la grâce de ses manières et l'aménité de son caractère, il se conciliait l'affection des Nôtres et des étrangers. Le pape Pie VII et le duc de Parme l'honoraient d'une intime familiarité. Riche de mérites et bénissant le ciel d'avoir vu de ses yeux les premiers progrès de la Compagnie renaissante, le saint vieillard s'endormit doucement dans le Seigneur, à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

Caballero, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jes. Supplement.* 1um, *p.* 217. — *Menol. Romano,* 11 *agosto.* — Boero, *Istoria della Vita del V. Padre Giuseppe-M. Pignatelli . . . , Roma,* 1856, *p.* 267, 268, 483 *et suiv.* — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, *t.* 5, *p.* 419, 435.

XII AOUT

—

Le douzième jour d'août de l'an 1584, mourut au collège de Messine, le F. Coadjuteur Jean-Baptiste Fiasco, saint vieillard qui ne soupirait qu'après la vue de Dieu, et fut suivi, peu de temps après, par un de ses plus jeunes mais de ses plus fervents compagnons, le F. Vincent Saccano, Scolastique, âgé seulement de vingt-trois ans.

Jean-Baptiste Fiasco avait longtemps vécu au milieu du monde, engagé dans les liens du mariage. Rien n'était plus salutaire que de l'entendre parler par expérience de la vanité et du vide des joies que le temps emporte. Sa seule consolation ici-bas consistait dans les douleurs qui le rapprochaient du ciel. Quand les médecins lui eurent annoncé sa mort prochaine, son visage s'illumina d'une si douce et si vive allégresse, qu'il semblait déjà par avance goûter la félicité du paradis.

Vincent Saccano avait été reçu au noviciat en qualité d'indifférent, malgré la noblesse de sa famille, et la délicate complexion de son corps et de son âme, également impropres l'un et l'autre à l'humble et pénible vie de nos Frères. Il s'y exerçait néanmoins avec une ferveur admirable, lorsque ses supérieurs lui ordonnèrent d'aller étudier la philosophie parmi les Scolastiques du Collège Ro-

main. Mais bientôt le climat et l'ardeur qu'il mettait à tous ses devoirs l'épuisèrent ; une veine se brisa dans sa poitrine, et il dut retourner en Sicile, épuisé par la perte de flots de sang. Son unique sollicitude en un si déplorable état, fut de mettre toute sa joie en ce que Notre-Seigneur se plairait à faire de lui. « Grâce à Dieu, tout va bien, répondait-il à ceux qui venaient s'informer de sa santé ; et je ne vois rien, en vérité, qui puisse me causer la moindre peine ». Dieu cependant permit au démon de l'attaquer sur son lit de mort parmi les angoisses de l'agonie. Le F. Saccano poussa un cri de détresse, et supplia tous ceux qui l'assistaient de combattre avec lui l'ennemi des âmes. Les uns jetaient de l'eau bénite, les autres l'encourageaient à haute voix ou priaient autour de sa couche. La lutte enfin s'apaisa, et peu de moments avant d'expirer, le moribond retrouvant toute sa sérénité : « Béni soit le Seigneur », dit-il ; puis regardant autour de lui avec un aimable sourire : « Oh ! qu'il est doux, ajouta-t-il, d'être environné et secouru par ses Pères et Frères quand on va rendre son âme à Dieu » !

Alberti, *Istoria della Provinc. di Sicil.*, *p.* 580 *et suiv.* — Patrignani, *Menol., 7 sett.*, *p.* 39.

XIII AOUT

—

Le treizième jour d'août de l'an 1657, mourut à Parme en odeur de sainteté le P. François Raulini, retenu jusqu'au dernier moment de sa vie, par l'obéissance, dans l'enseignement des lettres humaines, de la philosophie et de la théologie. Après s'être fidèlement acquitté de tous les devoirs de son office, ce qui fut toujours à ses yeux la plus excellente de toutes les vertus, son zèle de la gloire de Dieu lui faisait trouver encore le temps et les forces de se dépenser plus directement à la sanctification de la jeunesse. Pour ne rien laisser au hasard ni au caprice, il mettait chaque matin par écrit tout ce qu'il croyait pouvoir entreprendre ce jour-là pour Notre-Seigneur. Ce fut ainsi qu'il établit à Parme trois belles congrégations de la sainte Vierge, dont les fruits dépassèrent en peu de temps toutes ses espérances. Dans la première, il réunissait les petits enfants vagabonds, et leur gagnant le cœur par sa charité, il les instruisait de la foi et des pratiques de la vie chrétienne, dont ils devenaient ensuite les apô-

tres au milieu de leurs familles. La seconde se composait de jeunes gens dans la fleur de l'âge, tous fils d'artisans ou de marchands, auxquels il enseignait le grand art de consacrer à Dieu tous les détails de leurs travaux ou de leur commerce. Enfin parmi les écoliers du collège, il entreprit de réunir à part ceux qui voudraient, non seulement se déclarer les enfants de la sainte Vierge, mais s'adonner plus particulièrement en son honneur aux exercices de la perfection évangélique. Cette dernière congrégation devint rapidement, entre ses mains, comme la pépinière et le noviciat des Ordres religieux et du sacerdoce. A sa mort, ses congréganistes voulurent posséder du moins sa statue, et la dressèrent à la place qu'il avait si longtemps occupée dans cette pieuse chapelle, pour ne jamais perdre le souvenir de son esprit et de ses vertus.

Le P. François Raulini n'avait encore que quarante-six ans lorsqu'il alla recevoir sa récompense. Nous lisons dans une lettre adressée de Parme au Père Général Goswin Nickel, d'admirables détails sur son entrée dans la gloire des bienheureux. Au moment où il expirait, une très sainte âme vit Notre-Seigneur, accompagné de sa divine Mère et de saint Ignace, venir au-devant du P. François rayonnant de gloire, et le recevoir avec amour dans la plaie sacrée de son Cœur, source de toute bonté et de toute beauté. Puis Jésus se tournant vers notre Bienheureux Père : « Ignace, lui dit-il, jouis du fruit de tes travaux et des miens ; voici cette âme qui m'a glorifié dans son corps ; voici cette tête qui tant de fois a partagé ma couronne d'épines et qui maintenant est couronnée de lis ». Or ceux qui connaissaient le serviteur de Dieu, jugèrent que ces dernières paroles du Sauveur devaient s'appliquer à toutes

les fatigues de tête endurées par le P. François Raulini pour faire mieux servir et aimer Dieu.

Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 13ª *aug.*, *p.* 101. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 13ª *aug.*, *p.* 310. — Patrignani, *Menol.*, 13 *agosto*, *p.* 108.

---

* Le treizième jour d'août de l'an 1594, mourut à Rome le P. Vincent Bruno, né à Rimini. Il avait d'abord exercé la profession de médecin ; puis, pressé par le désir de se donner à Dieu, il avait fait le vœu de revêtir l'habit des Franciscains de l'Observance ; mais quand il connut la Compagnie, qui était alors dans sa première ferveur, il se sentit invinciblement attiré vers elle ; il se fit relever de son vœu, et fut admis au noviciat. Toutes les vertus, remarque le P. Jouvancy, brillèrent dans le P. Bruno, et l'on aurait peine à dire, ajoute-t-il, quelles furent celles dans lesquelles il excella davantage. Il en est deux cependant qui semblent lui avoir été chères entre toutes : une parfaite et inaltérable égalité d'âme, malgré les saillies d'un caractère de feu ; et une charité très tendre pour ses inférieurs, surtout pour les malades et pour leurs infirmiers. Il était si assidu auprès d'eux, qu'il paraissait avoir fait de l'infirmerie sa propre chambre.

Formé à l'école des premiers Pères, le P. Bruno, avec une diligence filiale, avait consigné par écrit les actes de vertu dont il avait été témoin, afin que la postérité suivît fidèlement ces glorieux exemples. Il a laissé un beau monument de sa piété dans ses *Méditations sur les principaux mystères de la vie de Notre-Sei-*

gneur, ouvrage traduit en plusieurs langues et souvent réimprimé. Le P. Bruno mourut dans la soixante-troisième année de son âge et la trente-sixième depuis son entrée dans la Compagnie.

JUVENCIUS, *Histor. Societ. Jes.*, *part.* 5ª, *lib.* 24, *n.* 18, *p.* 785. — *Litter. ann. Soc. Jes.*, *anno* 1594, *p.* 10. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 779. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 266.

XIV AOUT

—

Le quatorzième jour d'août de l'an 1618, mourut dans la maison professe de Naples, après soixante-deux ans de vie religieuse, le P. Jules Mancinelli, l'un des derniers novices reçus du vivant de saint Ignace, et des plus parfaits héritiers de son double esprit de zèle et de sainteté. Né dans la petite ville de Macerata, il apporta dans la Compagnie, à l'âge de dix-neuf ans, une de ces âmes de feu, si propres aux plus grandes choses lorsqu'elles se donnent à Dieu sans réserve. Bientôt, et avant même qu'il fût élevé au sacerdoce, le Bienheureux P. Canisius le regardait comme un maître de la vie intérieure, et lui arrachait, à force d'importunité, quelques avis sur la manière d'entretenir une plus étroite union de cœur avec Jésus-Christ durant ses voyages; saint François de Borgia le choisissait, avant l'âge de trente ans, pour gouverner et former sous ses yeux les novices réunis à Rome de toutes les parties du monde.

Mais Jules Mancinelli n'aspirait qu'à travailler au salut des âmes au milieu des sectateurs de Mahomet; Notre-Seigneur, fléchi par vingt ans de prières, de sang et de larmes, lui promit enfin d'exaucer ses vœux. Après avoir préludé à la vie et aux ministères des apôtres, parmi le bas peuple de Rome et dans quelques

diocèses d'Italie, il pénétra dans la Dalmatie, sur les instances réitérées du pieux archevêque de Raguse, et y demeura deux ans à évangéliser les pauvres habitants de ces contrées, qui n'avaient plus de chrétien que le nom. De là, s'avançant à pied, à travers l'Albanie, la Bulgarie, la Grèce, la Macédoine et la Thrace, il parvint en 1583, aux portes de Constantinople, où mille fois dans l'espace de quelques années, il s'exposa au péril d'être empalé ou brûlé vif, pour chaque famille de renégats qu'il arrachait au Coran. En même temps, selon l'expression même des infidèles, il changeait l'enfer des bagnes du Grand Seigneur en un paradis ; il faisait de rapides et triomphantes excursions, tantôt vers les anciennes églises des côtes d'Asie, dont il réconciliait plusieurs évêques avec le Saint-Siège, tantôt vers les monastères de la Macédoine, qui se remettaient entre ses mains ; puis, quand de nouveaux compagnons furent venus de Rome à son secours, il entreprit d'évangéliser pareillement les bords du Danube, la Valachie, la Moldavie, la Bosnie, et remonta jusqu'au centre de l'Allemagne, à travers des contrées où l'hérésie et le schisme formaient le plus effroyable chaos.

Dieu était visiblement avec son apôtre, permettant bien qu'il fût dépouillé, battu, chargé de fers et rassasié d'outrages, mais au milieu de toutes ces tribulations, l'armant d'une puissance extraordinaire sur les pécheurs et contre les démons. Pour ne citer ici qu'un seul des innombrables miracles qu'il semait partout sous ses pas, sitôt que le P. Mancinelli entrait au tribunal de la pénitence, non seulement il comprenait et parlait sans difficulté toutes les langues, mais il communiquait aussi l'ouïe et la parole aux sourds-muets qui désiraient lui faire l'aveu de leurs péchés. Dix

années d'une pareille vie semblaient n'avoir servi qu'à embraser son cœur d'une plus vive ardeur de travailler et de souffrir pour Dieu, lorsque le P. Claude Aquaviva, cédant aux sollicitations de la Province et du vice-roi de Naples, le rappela pour travailler au rachat des chrétiens réduits en esclavage par les pirates Barbaresques. Il accourut aussitôt, et s'embarqua pour les côtes d'Alger, où son invincible patience adoucit peu à peu en sa faveur la férocité des habitants ; il put revenir plusieurs fois, et à chaque voyage, il ramenait à sa suite des troupes de prisonniers dont il avait brisé les chaînes, grâce aux aumônes que lui envoyaient toutes les contrées où il avait annoncé Jésus-Christ.

Les dernières années de ce grand apôtre furent tout entières consacrées au salut du peuple de Naples, et pourraient s'appeler à juste titre une béatification anticipée. Sur ses pas, comme aux premiers jours de l'Église sur les pas du Prince des apôtres, on exposait au milieu des places publiques les malades les plus désespérés, pour qu'il leur rendît la santé. La lecture de la vie du P. Mancinelli peut seule donner une juste idée de ce mélange de crucifiement et de gloire, qui fut, surtout à la fin, comme son caractère distinctif, au milieu des continuelles visites du Sauveur, des anges et des saints.

JUVENCIUS, *Histor. Soc. Jes., part.* 5ª , *l.* 17, *n.* 25, *p.* 420 *seqq.* — CORDARA, *Histor. Soc., part.* 6ª , *l.* 3, *n.* 12, *p.* 142. — CELLESI, *Vita del Servo di Dio P. Giulio Mancinelli, Roma*, 1668. — PATRIGNANI, *Menol.*, 14 *agosto*, *p.* 120. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 14ª *aug.*, *p.* 103. — DREWS, *Fasti* . , 14ª *aug.*, *p.* 312. — TANNER, *Societ. Jes. Apostol. imit.*, *p.* 499. — NIEREMBERG, *Varones ilustres.*, 2ᵉ *edit.*, *t.* 5, *p.* 365. — SOTUEL-

LUS, *Biblioth.*, *p.* 532. — DE BACKER, *Biblioth.*, 1ère *édit.*, *t.* 2, *p.* 380. — RHO, *Variæ virtut. Histor.*, *p.* 51, 264. — SCHINOSI, *Istor. della Provinc. di Napol.*, *t.* 1, *p.* 411; *t.* 2, *p.* 168. — SANTAGATA, *Istoria della Prov. di Nap.*, *t.* 3, *p.* 138, 360, 461, 574; *t.* 4, *p.* 73.

---

* Le quatorzième jour d'août de l'an 1591, mourut à Rome, à l'âge de quarante-quatre ans, le P. JÉROME PIATTI, Milanais, frère du cardinal Flaminius Piatti, auquel il dédia son ouvrage *De oficio et dignitate Cardinalis.* A une belle intelligence, Jérôme Piatti joignait une nature heureuse qui semblait se prêter sans effort à toutes les inspirations de la grâce, et des manières aimables qui lui gagnaient les cœurs. Il vécut dans la Compagnie avec la réputation d'un saint et savant religieux. Le P. Claude Aquaviva le prit comme secrétaire pour les Assistances de France et d'Allemagne. Il lui confia encore le soin des novices qui demeuraient à la maison professe ; parmi eux était saint Louis de Gonzague.

La plus belle gloire du P. Jérôme Piatti et son meilleur titre à la reconnaissance de la postérité, c'est son ouvrage *du Bien de l'état religieux*, livre d'or, comme l'appelle justement le P. Jouvancy, qui n'a cessé de gagner une multitude d'âmes à l'observation des conseils évangéliques, et de peupler les monastères. A la sollicitation de ses amis, le P. Piatti avait aussi composé, en faveur des âmes qui ne sont pas appelées à une si haute perfection, un autre ouvrage qu'il avait intitulé *du Bien de l'état conjugal.* Cet ouvrage a été perdu. Par amour de la pauvreté, il l'avait écrit sur des débris de papier. Le Frère qui avait soin de sa chambre, voyant ces feuillets informes, crut bien faire de l'en débarras-

ser, et il les détruisit. Le Père n'en témoigna nul ressentiment ; il se contenta de faire observer au Frère que cet acte d'irréflexion avait mis bien des fatigues à néant, et il n'en parla plus. Mais, conclut justement le P. Patrignani, ce trait de possession de soi-même, dans une telle circonstance, suffit à montrer la solidité de sa vertu. Le P. Piatti avait passé vingt-trois ans dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. Societ. Jes., part.* 5a, *lib.* 24, *n.* 8, *p.* 776. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 345. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 14a *aug.*, *p.* 103. — Drews, *Fasti Societ. Jes.*, 14a *aug.*, *p.* 312. — Patrignani, *Menol.*, 14 *agost.*, *p.* 118. — de Backer, *Biblioth.*, 1ère *édit.*, *t.* 1, *p.* 576. — Guidée, *Ménol.*, 14 *août*, *p.* 255. — *Biographie univers.*

XV AOUT

—

Le quinzième jour d'août de l'an 1637, mourut, à l'âge de vingt-trois ans, au collège de Sciacca en Sicile, le F. François Ficarra, Scolastique, averti plusieurs jours d'avance, comme son glorieux modèle Stanislas, qu'il s'envolerait au ciel, en la belle fête de l'Assomption. Il serait difficile de trouver, dans l'histoire des saints, un enfant dont l'esprit de Dieu se soit emparé plus tôt et d'une manière plus éclatante. A trois ans, il se flagellait déjà, et était ingénieux à saisir toutes les occasions de se procurer quelque douleur. Blessé un jour au front d'un coup de pierre, par un autre enfant de son âge, comme on lui demandait le nom de celui qui l'avait frappé : « Ne voulez-vous donc pas, répondit-il, que je pardonne cette injure pour l'amour de Jésus crucifié » ? A cinq ans, il obtint, à force de prières, la grâce d'observer rigoureusement les jeûnes de l'Église, comme les autres membres de sa famille que leur âge n'en exemptait pas. En même temps, l'Esprit-Saint, qui l'animait à se mortifier, lui enseignait aussi les secrets de la vie intérieure ; il passait tous les jours plusieurs heures en prière, et rien ne pouvait le distraire dans ses entretiens avec Dieu. Il y puisait tant de courage pour se vaincre et remplir fidèlement ses devoirs, que durant le temps de ses études à

notre collège de Sciacca, il fut toujours à la tête de ses condisciples, autant par l'éclat de ses succès dans l'étude des lettres humaines, que par la ferveur de sa piété.

Cependant, arrivé à l'âge de quatorze ans, François Ficarra s'ouvrit à sa mère de son désir de se consacrer à Dieu dans la Compagnie de Jésus. Cette femme vraiment chrétienne n'aurait voulu pour rien au monde mettre en péril l'âme de son fils ; elle n'eut pas toutefois assez de courage pour se séparer de lui, car c'était son unique enfant. Elle différait depuis deux ans, toujours sous quelque nouveau prétexte, à lui donner son consentement, lorsque le jour de la Purification de la sainte Vierge, François se dérobant sous les habits d'un pauvre villageois, pour échapper plus facilement à toute poursuite, s'enfuit de la maison maternelle, en compagnie d'un jeune homme de son âge qui partageait les mêmes pensées, et traversant toute la Sicile, parvint, au prix de mille fatigues, au seuil du noviciat de Palerme. Il n'avait pas encore seize ans accomplis. Le célèbre P. Jérôme Tagliavia, Maître des novices de Palerme, reconnut bientôt quel trésor Notre-Seigneur daignait lui envoyer. Tout en secondant, comme il le devait, les saints désirs de son disciple, il eut aussi plus d'une fois à modérer en lui par l'obéissance des rigueurs excessives qui eussent rapidement consumé sa vie.

Après avoir fait ses premiers vœux et complété ses études littéraires parmi les Juvénistes de Palerme, le F. Ficarra fut appliqué à l'étude de la philosophie. Là, malgré ses rares talents et toute sa réputation de vertu, il rencontra un professeur qui le prit malheureusement en aversion, et ne laissait passer aucun jour sans le reprendre et l'humilier. Pour une âme uniquement désireuse de

satisfaire ceux qui lui tenaient la place de Dieu, c'était, sans contredit, une épreuve bien douloureuse. L'héroïque jeune homme n'y vit qu'un traitement justement mérité ; il en rendit à Notre-Seigneur mille actions de grâce, et ne perdit rien ni de la joie intime de son cœur, ni de sa gracieuse sérénité. Mais tant de générosité à se vaincre acheva de briser ses forces. Bientôt les médecins ordonnèrent de lui faire cesser toute étude. Le F. Ficarra en profita pour obtenir d'être employé aux humbles travaux des Frères Coadjuteurs, et passa tout l'hiver à soigner les malades, comme s'il n'eût lui-même rien souffert. Puis s'affaiblissant toujours davantage, malgré la douce influence du ciel natal qu'on l'avait envoyé respirer, et voyant approcher la glorieuse fête de l'Assomption, il supplia la très sainte Vierge de l'associer en ce beau jour, comme saint Stanislas, aux joies de la cour céleste ; et aussitôt il reçut la douce assurance qu'il était exaucé. A peine eut-il rendu le dernier soupir, plus de cent guérisons miraculeuses, confirmées sous la foi du serment, témoignèrent, comme il l'avait prédit en termes mystérieux à sa mère, de quel degré de gloire il jouissait, pour prix de ses victoires, auprès de la toute-puissante Mère de Dieu.

AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 338 *seqq.* — PATRIGNANI, *Menol.*, 16 *agost.*, *p.* 142. — RHO, *Variæ virtut. Histor.*, *p.* 673.

---

* Le quinzième jour d'août de l'an 1630, mourut à Trapani en Sicile, le F. JEAN TRIGILIO, Coadjuteur temporel. Toute sa vie il avait souffert de la vue ; mais, remarque l'auteur de son éloge, à dé-

faut des yeux, il avait la dextérité des mains et l'agilité des pieds. Nul parmi les Frères n'était plus actif, plus industrieux, et n'exécutait avec plus de promptitude et de perfection tous les ordres de l'obéissance. Il était merveilleusement incliné aux choses spirituelles ; une de ses plus douces joies était d'entendre les prédications dans notre église et au réfectoire. Les deux dernières années de sa vie se passèrent dans une cécité complète. Habitué à converser avec Dieu, le F. Trigilio n'en éprouva ni tristesse ni ennui.

Il avait une dévotion très tendre à saint Stanislas Kostka ; souvent il avait demandé à ce serviteur privilégié de Marie de mourir comme lui le jour de l'Assomption de Notre-Dame, et il avait reçu l'assurance que ses désirs seraient exaucés. Cependant bien qu'il fût arrivé aux dernières limites de l'âge et assez sérieusement malade, les médecins affirmaient encore, dans la journée du quatorze août, que le suprême dénouement était assez éloigné. « Vous vous trompez, répondit le bon vieillard ; je sais du bienheureux Stanislas que je m'en irai le même jour et à la même heure que lui ». Et en effet, le lendemain, au lever du jour, le F. Trigilio remit doucement son âme à Dieu, et alla contempler dans la gloire le triomphe de Marie. Il était âgé de quatre-vingt-dix ans.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t. 2, p.* 255.

XVI AOUT

—

Le seizième jour d'août de l'an 1667, mourut saintement à Madrid, à peine âgé de trente-six ans, le P. Balthasar-Jacques de Loyola, nommé d'abord Schérif Mahomet, fils et héritier présomptif de l'empereur de Fez et de Maroc, tour à tour captif et filleul du Grand-Maître de Saint-Jean de Jérusalem, Jean-Paul Lascaris, puis catéchumène, élève et religieux de la Compagnie de Jésus en Sicile, à Naples et à Rome ; et enfin, quatre années après son élévation au sacerdoce, mort au moment où il traversait l'Espagne, pour aller travailler au salut des innombrables sectateurs du Prophète, répandus daus les royaumes des Indes et au centre de l'Asie. Né à Fez et déjà père de trois enfants, il venait de s'embarquer au port de Tunis, pour le pèlerinage de La Mecque, lorsqu'il fut pris et chargé de fers par quelques chevaliers de Malte. Au premier moment de sa captivité, Mahomet défendit à ses compagnons de lui donner aucun signe d'honneur, qui pût faire soupçonner aux chrétiens son rang et son nom. Il passa donc simplement pour le rejeton de quelque famille riche et puissante parmi les musulmans. Quatre années s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles Dieu le préparait peu à peu à recevoir la lumière de la foi. Cependant il ne pensait qu'aux moyens de re-

couvrer sa liberté. Déjà même il avait payé la moitié de sa rançon, et rien ne paraissait s'opposer à son prochain départ, quand une effroyable vision, ménagée par la miséricorde de Dieu, le bouleversa si violemment, qu'il se mit à parcourir comme un insensé les rues de Malte, criant d'une voix pleine d'épouvante : « Je suis chrétien ! Je suis chrétien » !

Remis par les chevaliers entre les mains du Recteur du collège, le P. Jean-Baptiste Vella, il passa quarante jours à étudier les vérités de la foi ; et pour mieux obtenir grâce devant Dieu, il consacrait encore une bonne partie de ses nuits à veiller, à prier et même à pratiquer des austérités incroyables. Puis le jour même de la fête de saint Ignace, en présence de tous les dignitaires et grands-croix de l'Ordre, au bruit des fanfares et de l'artillerie de La Valette, il fut baptisé, et reçut le nom de Balthasar-Jacques de Loyola. Ce changement si merveilleux, et les grâces dont le nouveau chrétien ne cessa d'être comblé, à la suite de son baptême, ne le délivrèrent cependant ni de son ancienne nature, ni d'une difficulté presque insurmontable à se plier aux goûts et aux études que lui imposait sa nouvelle vie. Ne sachant encore que l'arabe, il lui fallait redevenir enfant pour apprendre d'abord à balbutier la langue italienne ; mais ce fut bien une autre épreuve, quand sollicité par l'Esprit-Saint de se préparer au sacerdoce, il aborda, vers l'âge de vingt-sept ans, les premiers éléments de la langue latine. La stérilité de ses efforts le poussait presque au désespoir, lorsqu'un jour Notre-Seigneur lui apparut durant le saint sacrifice, et le consolant avec bonté : « Balthasar, lui dit-il, je pourrais te donner la science, sans qu'il t'en coûtât la moindre peine ; et je le ferais assurément si c'était pour ton bien, ou

si je t'aimais moins divinement. Je te laisserai donc ce travail ; mais cependant je veux l'adoucir » ! Et lui découvrant aussitôt la plaie adorable de son Cœur : « Applique ici tes lèvres, ajouta Jésus, et puise la force à cette source de la charité et du salut ».

Comme il avait obtenu l'hospitalité parmi nos Pères et Frères de Messine, Balthasar de Loyola prenait sa part de leurs pratiques d'humiliation ou de pénitence. Pendant qu'il lavait un jour la vaisselle : « Balthasar, lui dit la très sainte Vierge, que tu me fais plaisir ! car moi aussi, lorsque je vivais à Nazareth, je remplissais, après chaque repas, cet humble office ; et mon Jésus se faisait un bonheur de le remplir de même avec moi » ! Enfin François de Borgia vint l'inviter du ciel, à se consacrer à Dieu dans la Compagnie. Après toutes les épreuves du noviciat, subies à Rome dans la maison de Saint-André, sous les yeux du P. Jean-Paul Oliva, qui tenait à s'assurer par lui-même de la constance et des vertus d'un tel néophyte, le P. Balthasar de Loyola reçut l'ordre d'aller étudier la théologie à Gênes et à Naples ; il y fit comme l'apprentissage de son apostolat, catéchisant sur les galères et parmi les esclaves de ces deux grandes villes, toute une population de captifs musulmans ; et, avant d'aller mourir en Espagne, il en gagna près de mille qui reçurent le baptême de Jésus-Christ.

Patrignani, *Menol.*, *15 sett.*, *p.* 115. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 882-911. — Cassani, *Varones ilustr.*, *t.* 3, *p.* 621 *et suiv.* — Brunacci, *Cf.* Aguilera *et* Cassani, *Op. et l. c.*

---

* Le seizième jour d'août de l'an 1624, mourut à Naples le

P. Charles Mastrilli, oncle du célèbre martyr Marcel Mastrilli, d'une noble et chrétienne famille de Nole, qui pendant une année entière avait donné l'hospitalité à nos Pères, à leur première arrivée dans cette ville. Cependant la jeunesse de Charles n'avait pas été sans inspirer quelques inquiétudes. Envoyé à Naples auprès d'un de ses frères, Scolastique de la Compagnie, pour y suivre les cours de philosophie, il s'occupait moins d'étudier que de passer gaiement son temps ; et ses cahiers, disent les historiens, étaient plus chargés des caprices de son crayon que des savantes thèses de ses professeurs : il rêvait beaucoup au métier des armes. Mais un jour conduit au P. Bernardin Realino pour se confesser, son cœur fut tout à coup changé ; et avant que le vénérable serviteur de Dieu eût ouvert la bouche, il s'écria, comme s'il avait répondu à une voix intérieure qui le pressait depuis longtemps : « Père, aidez-moi ; je veux entrer dans la Compagnie ; je ne me lèverai pas d'ici que vous n'ayez promis de m'aider ».

Le P. Alphonse Salmeron était alors Provincial de Naples ; il admit sans peine le jeune homme qui cachait de merveilleuses qualités d'esprit et de cœur sous ces apparences frivoles. Le changement de Charles Mastrilli fut complet ; il remplit les charges les plus importantes dans sa Province, et gouverna celle de Sicile avec une grande sagesse dans des circonstances délicates. Mais il excella surtout dans la prédication. Il avait une puissance étonnante de persuasion. Prêchant à Gênes, le jour de l'Annonciation, en faveur d'un hôpital qui ne pouvait plus continuer ses aumônes, il représenta sous des traits si vifs et si entraînants le Fils de Dieu descendu dans le monde comme dans un vaste hôpital pour se charger de tous nos maux et les guérir, et se con-

tentant de demander en retour d'être assisté dans ses pauvres, que le jour même, plus de trois cent mille livres furent versés dans le trésor épuisé, et en changèrent la détresse en abondance.

Le zèle et l'éloquence du P. Mastrilli remportèrent encore un triomphe plus beau. La ville de Naples menacée de la famine s'était soulevée tout entière. Le magistrat chargé de veiller aux approvisionnements, avait été égorgé, et son corps mutilé avait été promené dans tous les quartiers. Les pouvoirs publics, impuissants à réprimer l'émeute, tremblaient devant elle. Dans cette extrémité, ils supplièrent les Pères de la Compagnie d'user de leur influence pour prévenir les derniers malheurs. Le P. Charles Mastrilli s'offre aussitôt; mais il veut aller seul au-devant des révoltés. S'il est bien accueilli, les autres Pères viendront le rejoindre et achèveront son œuvre. Avant de partir, il se prosterne un moment au pied de l'autel ; puis son crucifix à la main et en habit de pénitent, il court où la foule est plus bruyante et plus exaltée. A sa vue, le silence se fait, la fureur tombe; beaucoup qui tout à l'heure demandaient du sang, viennent lui baiser les mains et les pieds. Alors élevant son crucifix: « Vive Jésus, s'écrie-t-il ; hommage au crucifix »! et montant sur un fût de colonne qui se trouvait là, il harangue le peuple, et lui montre l'énormité de son crime. Les Pères apparaissent alors, le P. Spinelli, Recteur du collège, à leur tête, et entraînent dans les églises ces pauvres gens, dociles encore à la voix de la religion au milieu de leurs plus redoutables emportements. Cependant une bande de forcenés mettait au pillage la maison de la malheureuse victime de la sédition, et pour mieux accomplir son œuvre, s'y était barricadée. Le P. Mastrilli accourt, et passant son crucifix à travers

une fente de la porte : « Ouvrez, s'écria-t-il d'une voix retentissante, ouvrez au Seigneur Jésus ». A cette vue, à ces accents, les misérables sont interdits ; ils ouvrent. Le P. Mastrilli leur arrache leur butin, fait emporter par des hommes sûrs tous les objets précieux, et avec une autorité souveraine devant laquelle tout s'incline, disperse ces derniers restes de l'émeute.

On cite encore d'autres traits de l'extraordinaire puissance du P. Mastrilli sur les cœurs. Sans doute, il devait cette puissance à ses qualités naturelles ; mais il la devait encore plus à ses vertus, à sa grande réputation de sainteté. Pour prix de ses fatigues, il ne demandait d'autre privilège que celui d'être moins bien traité que ses frères ; il avait besoin, disait-il, de jeûnes et de mortifications. Sa fidélité à toutes les observances de la vie commune était parfaite. Sur le point de mourir, il put déclarer à son confesseur, que les seuls manquements à la règle dont il se souvînt alors, c'était d'avoir quelquefois avancé ou retardé l'heure des examens ou de l'oraison, parce qu'il n'avait pu, à cause de ses ministères, les faire en même temps que la communauté.

Ce grand serviteur de Dieu mourut dans la soixante-douzième année de son âge et la cinquante-cinquième depuis son entrée dans la Compagnie.

Sacchinus, *Histor. Societ.*, *part.* 5 [a], *lib.* 5, *nn.* 58 *seqq.*, *pp.* 238 *seqq.* — Cordara, *Histor. Societ.*, *part.* 6 [a], *lib.* 9, *n.* 2, *p.* 475. — Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 1, *p.* 225 ; *t.* 2, *p.* 4 *et suiv.* — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 4, *p.* 333 *et suiv.* — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 38. — Patrignani, *Menol.*, 16 *agosto*, *p.* 136.

XVII AOUT

—

Le dix-septième jour d'août de l'an 1617 mourut à Nole, après plus de treize mois de souffrances, le jeune Frère Scolastique François Libeta, formé dès ses premières études aux plus belles vertus par le Vén. P. Bernardin Realino. François Libeta semblait n'être venu dans la Compagnie que pour prier, obéir et souffrir. Il se pénétrait si profondément de la présence et du respect de Dieu, dans son oraison, qu'il y paraissait tout absorbé et en sortait le visage inondé de larmes et enflammé d'une ardeur céleste. Cependant la délicatesse de sa santé ne permettait pas de l'admettre à ses premiers vœux; déjà même les supérieurs pensaient à le renvoyer dans sa famille, quand le Vén. P. Realino intervint, en assurant que le novice guérirait, mais que la maladie ne tarderait guère à revenir; Dieu, ajoutait-il, voulait lui accorder la grâce de mourir religieux de la Compagnie. Et en effet, le jour même où le saint vieillard expirait, quelques mois plus tard, à Lecce, la fièvre reprit le F. Libeta; il la reçut comme un présent de son cher maître, et alla le rejoindre au ciel l'année suivante, laissant le juvénat de Nole tout embaumé de ses vertus.

Santagata, *Istoria della Provinc. di Napol., t. 4, p. 43.*

* Le dix-septième jour d'août de l'an 1757, mourut à Mexico le P. JOSEPH-MARIE GENOVESE, Sicilien, insigne par sa dévotion au saint Sacrement et à l'auguste Mère de Dieu. A peine entré dans la Compagnie, il parut, dit l'auteur de son éloge, « comme un vétéran dans la vertu ». Cette ferveur ne se refroidit pas au temps de ses études ; il l'échauffait sans cesse au feu du divin amour. Telle était son assiduité à visiter Notre-Seigneur et à s'entretenir avec lui, qu'on l'avait surnommé le *Scolastique du saint Sacrement*. Plus tard, élevé au sacerdoce et missionnaire dans la Nouvelle-Espagne, toutes ses délices étaient d'offrir la sainte Victime ; il ne pouvait alors contenir les larmes qui s'échappaient en abondance de ses yeux, et on le voyait descendre de l'autel, les forces épuisées, et prêt à défaillir.

A cette dévotion, le P. Genovese joignait le plus tendre amour pour la très sainte Vierge. Il se préparait à chacune de ses fêtes par un jeûne rigoureux et d'autres pratiques de pénitence. A l'époque où il était à la tête du noviciat de Tepozotlan, près de Mexico, cette divine Mère se fit voir à un de ses novices, jeune homme d'une merveilleuse innocence, comme elle s'était montrée autrefois au P. Martin Gutierrez, couvrant de son manteau royal toute la petite communauté, et faisant des caresses plus tendres au saint directeur. Le P. Genovese propagea de toutes manières, par la parole et par la plume, le culte de son aimable protectrice. Il répandit surtout la dévotion à Notre-Dame de Guadalupe, si populaire au Mexique, et celle de Notre-Dame de Lumière, qu'il avait apportée de Sicile, et il l'étendit au loin, jusqu'au Guatemala et aux Philippines.

De l'amour de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, comme d'une source féconde, jaillirent dans le cœur du P. Genovese les plus belles vertus : un zèle ardent qui lui fit supporter pendant près d'un demi-siècle les plus rudes travaux ; une charité si délicate et si dévouée pour ses pauvres Indiens, qu'on l'appelait leur *mère* ; une chasteté angélique protégée par une rigueur de mortification qui jeta dans la stupeur, quand on trouva après sa mort ses instruments de pénitence couverts de sang.

La réputation de ce grand serviteur de Dieu avait traversé les mers. On raconte que de son vivant même, plusieurs grâces miraculeuses furent obtenues à Palerme, au seul contact d'une de ses lettres. Le P. Genovese travaillait à la troisième partie de son *Année sanctifiée*, quand Dieu le rappela à lui, le jour même consacré à célébrer la fête de sa puissante patronne, Notre-Dame de Lumière. Il était âgé de soixante-seize ans et en avait passé cinquante-neuf dans la Compagnie.

Dalle Annue Lettere della Provinc. di Sicil. (Archiv. Rom.). — SOMMERVOGEL, *Bibliothèque, t. 3, p.* 1319.

XVIII AOUT

Le dix-huitième jour d'août de l'an 1662, mourut dans les fers au Japon, le P. Metello Saccano; il appartenait à une noble famille de Messine, et était entré dans la Compagnie, après une jeunesse orageuse et quelques mois seulement d'études, à l'âge d'environ vingt ans. Le P. Placide Giunta venait, peu de temps auparavant, d'établir une nouvelle congrégation, vulgairement appelée *La Nasse*, du but et des moyens qu'elle se proposait. Un petit nombre d'hommes, d'une vertu éprouvée, en formaient comme le corps d'élite, et s'y enrôlaient, par une consécration spéciale, au service de la Mère de Dieu; mais les portes de la chapelle étaient indistinctement ouvertes à tout venant, et les assemblées avaient lieu chaque soir, aux premières heures de la nuit. Beaucoup de pécheurs incorrigibles, que la seule curiosité avait attirés d'abord en passant, s'y laissaient prendre bientôt, à l'appât des saintes industries imaginées par le zèle des âmes; et ce fut là que se laissa prendre aussi, à dix-neuf ans, le jeune Saccano. A peine se fut-il confessé de toutes les fautes de sa jeunesse, que la grâce le transfigura en un autre homme. Il ne voulut plus vivre que pour Dieu; et comme jusqu'alors il n'avait fait malheureusement aucune étude, sa première pensée fut d'entrer, en qualité de Frère Coadjuteur, dans la Com-

pagnie. Mais le P. Giunta, persuadé qu'avec les méthodes qui faisaient du latin une langue vivante, il arriverait à le parler et à l'écrire en une année, lui persuada d'en faire l'essai ; son espérance ne fut pas trompée.

Dix ans plus tard, Metello Saccano s'embarquait à Lisbonne pour l'Orient. Voici quelques traits des lettres où il rendait compte à ses frères d'Europe de ses premiers travaux au Tonkin. « Il n'est ici aucun genre de douleurs du corps et de l'âme que l'apôtre ne doive être prêt à souffrir joyeusement pour Jésus-Christ. C'est peu d'errer à pied par les plus rudes sentiers des montagnes, en proie à la fièvre, sans lit, sans médecin, sans remèdes ; ou d'endurer le froid et le chaud, la faim et la soif, jusqu'à tomber presque mort d'épuisement, sans compter la rencontre des serpents et des bêtes sauvages : tout cela n'est rien auprès de la rage des hommes, et de leurs outrages, de leurs chaînes, de leurs supplices, et de la plus cruelle mort à laquelle nous sommes voués » ! Le P. Saccano avait été soumis en effet à toutes les tortures ; il allait probablement expirer dans le supplice de l'eau, lorsqu'au moment où les bourreaux se préparaient à la lui faire rendre avec son sang, en lui frappant le ventre avec de lourds bâtons, tout à coup, sur un ordre venu du palais, les satellites le transportèrent dans les appartements du roi, qui chargea ses propres médecins de prodiguer leurs soins à l'homme de Dieu.

Nommé peu de temps après supérieur des missions de la Cochinchine, il y courut les mêmes dangers, et y souffrit presque les mêmes douleurs. Trois fois les infidèles s'emparèrent de lui et le chassèrent en exil. Une fois même, il fut condamné à mort avec sept de ses néophytes qui subirent en effet le martyre. Mais

hélas ! écrivait-il avec un humble sentiment de sa misère, Notre-Seigneur ne l'avait pas trouvé digne de mourir pour lui ! Dieu lui réservait l'honneur d'être le dernier martyr de la Compagnie au Japon. Après plusieurs vaines tentatives pour aborder à ces rivages qui semblaient désormais inaccessibles, il parvint à y toucher enfin ; mais il fut presque aussitôt découvert et chargé de chaînes. Bien que le détail de ses derniers combats nous ait été soigneusement dérobé par les infidèles, on a su néanmoins avec certitude, de la bouche du P. Intorcetta, missionnaire en Chine, qu'il avait péri au fond des cachots, épuisé de tortures pour l'amour de Jésus-Christ.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 817 *seqq.*

---

* Le dix-huitième jour d'août de l'an 1671, mourut dans une maison de campagne près de Gênes, emporté par une attaque d'apoplexie, le P. Jules-Ambroise Spinola, de cette illustre famille qui a donné plusieurs de ses membres à la Compagnie. Laissé à dix-sept ans, par la mort de son père et de sa mère, unique héritier d'une brillante fortune, et en pleine possession de son indépendance, il voyait le plus séduisant avenir se dérouler devant ses yeux, lorsque tout à coup, au grand étonnement du monde, il dit adieu à toutes ces espérances, et alla s'enfermer à Rome au noviciat de la Compagnie de Jésus. Cette résolution magnanime toucha si vivement le Père Général Claude Aquaviva, qu'il voulut conduire lui-même le jeune homme à Saint-André, et deux ans après, recevoir ses premiers vœux.

Cependant la constance d'Ambroise Spinola fut mise à l'épreuve ; la pensée lui vint de reprendre ce qu'il avait quitté ; cette vie de renoncement lui inspirait un insurmontable dégoût. Mais dès qu'il eut découvert sa tentation au Maître des novices, il recouvra la paix. Alors effrayé du péril qu'il avait couru : « Si jamais, dit-il, je viens à parler de quitter la Compagnie, je vous en prie, liez-moi comme un fou ». Le nuage s'était dissipé sans retour : pendant plus de soixante ans, le P. Spinola demeura l'un des plus fidèles et des plus dévoués enfants de saint Ignace. Ses qualités éminentes ne tardèrent pas à l'appeler au gouvernement des Nôtres. Recteur du collège de Gênes et du Séminaire Romain, Préposé à cinq reprises différentes de la maison professe de Gênes, il fit paraître partout une sagesse et une charité dignes de notre Bienheureux Père. Toutes les souffrances de l'âme et du corps avaient le don de l'émouvoir. Il faisait l'aumône avec une libéralité magnanime qui puise dans le trésor toujours plein de la Providence. Plus ses propres charges étaient lourdes, plus il aimait à donner ; c'était même une de ses maximes : « Quand je me trouve dans quelque pénurie d'argent plus grande, mon remède est de faire un peu plus d'aumônes au dehors ».

Mais les préférences de sa charité étaient pour ses frères et pour les âmes. Une année, plus de cent religieux tombèrent malades à la fois au Collège Romain ; les supérieurs étaient eux-mêmes retenus par la fièvre. Dans une situation si difficile, le Père Général Mutius Vitelleschi ne crut pouvoir mieux faire que de s'adresser à son dévouement et à son esprit d'initiative et d'organisation, et, raconte son historien, le P. Spinola pourvut si parfaitement à tout, que les malades n'auraient pu attendre et plus de

sollicitude et plus d'attentions de leurs propres mères. Il avait une grâce spéciale pour consoler les âmes et les rassurer dans leurs doutes. Il puisait les lumières et l'esprit de persuasion dont il avait besoin, dans un commerce intime et habituel avec Dieu. Ses *Méditations sur la vie de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des Saints* sont un beau monument de son zèle et de sa piété. Le P. Patrignani les compare à la manne qui s'adapte à tous les goûts. « En Italie, dit-il encore, elles sont le livre préféré des âmes pieuses, dans le monde aussi bien que dans la religion ; et quand on parle de méditations, nul auteur n'est plus souvent cité que le P. Spinola ».

Ce grand serviteur de Dieu mourut dans la soixante-dix-huitième année de son âge et la soixante-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie, emportant au ciel l'innocence de son baptême.

SOTUELLUS, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu, p.* 199. — DE BACKER, *Biblioth.*, 1ère *édit., t.* 2, *p.* 580. — PATRIGNANI, *Menol.*, 18 *agosto, p.* 156.

XIX AOUT

Le dix-neuvième jour d'août moururent en Sicile, deux jeunes et infatigables missionnaires, le P. Ange Pollicino, Recteur du collège naissant de Calatabellotta, l'an 1558 ; et l'an 1622 au collège de Caltagirone le P. François Spatafora, fils aîné d'une famille princière de Messine.

Le P. Ange Pollicino était insatiable de travail; il ne pouvait consentir à s'accorder aucun relâche tant qu'il lui resterait un souffle de vie pour chercher et sauver de nouvelles âmes ; à ceux qui le pressaient de s'épargner un peu plus : « Pourquoi donc, mes frères, répondait-il, suis-je entré dans la Compagnie ? Comment se reposer quand on se rappelle ce que c'est que gagner une âme à Dieu » ?

Le P. François Spatafora, saintement jaloux de faire oublier tout ce qu'il avait été dans le monde, n'aspirait qu'à devenir le missionnaire des pauvres et des ignorants, dans les campagnes les plus abandonnées, où le nom et les honneurs de sa famille fussent inconnus. Et quand, presque au début de sa carrière apostolique, il se vit étendu sur son lit de mort, un noble seigneur, ami de son frère, ayant voulu se charger de pourvoir magnifiquement à tous ses besoins : « Qu'il m'est bien plus doux, répondit le

P. Spatafora, de mourir en pauvre parmi mes frères, quoique j'aie toujours vécu si indigne d'eux » !

P. Ange Pollicino, — P. Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 138. — Alberti, *Istor. della Provinc. di Sicil.*, *p.* 123.

P. Franç. Spatafora, — Aguilera, *Op. cit.*, *t.* 2.

Le dix-neuvième jour d'août de l'an 1630, mourut dans les hôpitaux de Milan le P. Jean-Pierre Rusca, victime de son héroïque dévouement au service des pestiférés. Il aimait avec une rare sincérité les humiliations, la fatigue, et tout ce qui pouvait l'aider à se vaincre ; il puisait surtout cette générosité dans la prière et le désir de plaire à la très sainte Vierge. Les supérieurs du collège de Milan, après avoir cédé d'abord à ses instances d'aller braver la mort au chevet des malades, s'étaient décidés à le rappeler et à l'éloigner du péril, pour conserver à la Compagnie un sujet si précieux ; mais les prières du P. Rusca triomphèrent de leur résolution ; et peu de jours après, il reçut avec joie la glorieuse couronne des martyrs de la charité.

Patrignani, *Menol.*, 19 *Agost.*, *p.* 164. — Alegambe, *Heroes et Victim. charit.*, *anno* 1630, *p.* 313.

---

* Le dix-neuvième jour d'août de l'an 1614, mourut au collège de Bivona, sa patrie, le P. Barnabé La Vecchia, modèle accompli de toutes les vertus religieuses, mais surtout d'oubli de lui-même

et de charité. Son éloge se résume en ces deux mots du P. Nadasi : *Sibi totus spinæ, aliis rosa erat.* Pour lui, même quand il était Recteur du collège de Bivona, les travaux les plus pénibles et les plus humbles des Frères Coadjuteurs ; pour lui encore, les veilles prolongées, les flagellations sanglantes, les cilices, les jeûnes presque continuels ; pour les autres, toutes les délicatesses et les sollicitudes d'une charité maternelle. Aussi, bien que le collège de Bivona eût été assez longtemps dans une situation peu salubre, avant que le P. La Vecchia eût obtenu du P. Aquaviva de le transporter dans une autre plus saine, on regardait comme un privilège d'y être envoyé. Grâce à cette charité, qui n'était pas faiblesse ou molle condescendance, le saint Recteur faisait régner parmi les siens une merveilleuse allégresse et en obtenait sans peine tous les sacrifices.

Cette même tendresse de cœur s'étendait à tous les membres souffrants de Jésus-Christ ; aucun pauvre ne venait frapper à la porte du collège sans recevoir quelque secours. C'était une opinion commune, à voir l'abondance de ses aumônes, que Dieu renouvelait en sa faveur le miracle de la multiplication des pains. Le P. La Vecchia prédit sa mort deux mois d'avance. Les pauvres semblèrent aussi la prévoir, dit le P. Aguilera ; car on les vit accourir alors en troupes plus nombreuses, comme s'ils avaient voulu se hâter de mettre à profit les dernières libéralités de leur bienfaiteur et de leur père. La ville de Bivona reconnaissante célébra avec une grande solennité et aux frais du trésor public les funérailles du serviteur de Dieu. Le P. La Vecchia était âgé de soixante ans et en avait passé trente-trois dans la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t. 2, p. 41 seqq.* — Alberti, *Istoria della Provinc. di Sicil., p. 72.* — Rho, *Variæ virtut. Historiæ, p. 794.* — Nadasi, *Ann. dier. memor., 19a aug., p. 112.* — Drews, *Fasti Societ. Jesu, 19a aug., p. 319.*

---

* Le dix-neuvième jour d'août de l'an 1768, mourut le P. Jean-Baptiste Cancellotti, missionnaire infatigable qui jusqu'à la plus extrême vieillesse ne voulut connaître aucun repos. Sa vocation apostolique datait de l'année qui suivit sa profession. Il enseignait alors la philosophie au collège de Fermo. Un Père donnait une mission dans une paroisse voisine et réclamait du secours ; le P. Cancellotti alla s'offrir à lui. Cet acte de charité lui valut dans une mesure peu commune la grâce de l'apostolat.

La Corse fut un des premiers théâtres de son zèle. Entre autres désordres, il eut à y combattre la fureur des haines qui divisaient les familles, et se transmettaient comme un héritage de génération en génération en faisant répandre des flots de sang. Telle était la violence de ces inimitiés, qu'à Niolo, grosse bourgade près de Corte, la population s'était engagée d'avance à résister à toutes les exhortations du missionnaire ; les femmes étaient encore plus acharnées que leurs maris et les animaient elles-mêmes à ne point céder. Aussi quand le P. Cancellotti se présenta, on jetait sur lui des regards, dit la notice à laquelle nous empruntons ces détails, qui auraient effrayé des bêtes sauvages. Mais ces farouches colères ne purent tenir longtemps contre la vertu toute-puissante de la grâce ; bientôt les cœurs s'amollirent, les projets de vengeance furent abandonnés, et les ennemis se donnèrent le baiser de paix sous les yeux du Sauveur crucifié. A Bastia, Calvi, Corte,

Ajaccio, les réconciliations se comptèrent par centaines, et « l'île entière, ajoute la même notice, fut renouvelée dans sa foi et dans ses mœurs ». De Corse, le P. Cancellotti se rendit à Malte ; et là, dans un seul sermon sur le jugement dernier, il convertit plus de trente pécheresses publiques. Puis il revint en Italie. Pendant cinquante ans qu'il vécut encore, il s'y dépensa au salut des âmes, sans cesse appelé par les populations et plus de soixante-dix évêques.

Sa méthode était celle des grands missionnaires, les Segneri, les Tommasini, les Baldinucci. A un travail sans trève, il joignait la prière, les veilles prolongées, la charité pour toutes les misères du prochain, le dédain des aises de la vie ; il jeûnait fréquemment, ne se nourrissait que de légumes et d'herbes cuites, se flagellait sans miséricorde, et à l'âge de quatre-vingt-six ans, faisait encore ses voyages à pied ; alors seulement, sentant ses forces fléchir, il consentit à prendre une monture. Les prodiges ajoutaient leur autorité à celle de sa parole et de ses exemples : il lisait au fond des cœurs, guérissait les malades avec une eau dans laquelle, pour donner le change, il mettait un peu de sucre et de citron, chassait les démons du corps des possédés. C'est dans un de ces exorcismes, comme il le raconte lui-même, que l'esprit mauvais, poussé à bout, s'écria plein de rage : « Ah ! vous m'en avez fait de belles, vous autres Jésuites ; mais le temps est venu de me venger, et vous me paierez tout avec usure ». Or c'était précisément l'époque où la guerre allumée par les puissances de l'enfer, menaçait la Compagnie d'une ruine prochaine et entière.

Le P. Cancellotti poursuivait depuis cinquante-huit ans, sans aucune défaillance, le cours de ses missions, interrompues seule-

ment pendant les mois d'hiver, et remplacées alors par d'autres occupations non moins laborieuses : les retraites au peuple, aux séminaires, aux confréries, la prédication dans notre église, la visite des malades, des prisonniers. Il avait souvent demandé à Dieu la grâce de rendre son dernier soupir sur le champ de bataille où il avait si longtemps lutté. Cette faveur lui fut en partie accordée. L'intrépide vieillard, malgré ses quatre-vingt-onze ans, venait d'ouvrir les saints exercices, avec son ardeur ordinaine, dans une paroisse du diocèse de Tivoli, et tout annonçait une mission fructueuse, lorsqu'une maladie subite l'arrêta le troisième jour, et obligea de le ramener à Tivoli. Une grande multitude se porta à sa rencontre, pendant que la population de la petite bourgade lui faisait cortège en pleurant. Après quelques jours de souffrances supportées avec une admirable sérénité, l'infatigable ouvrier alla se reposer enfin dans le sein de Dieu. Il avait vécu soixante-quinze ans dans la Compagnie.

Boero, *Notice ms. sur le P. Jean-Baptiste Cancellotti* (*Archiv. Rom.*).

XX AOUT

—

Le vingtième jour d'août de l'an 1659, mourut saintement dans la maison professe de Palerme le P. César de Bosco, tour à tour supérieur des Provinces de Sicile et de Venise, et des maisons professes de Palerme et de Rome ; jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, il soutint la haute réputation qu'il s'était acquise, dès les débuts de son premier gouvernement, au collège de Trapani. Il s'y montra en effet l'âme de toutes les œuvres de la Compagnie. Les études et la piété, la santé et la dilatation de cœur des religieux qui lui étaient confiés, l'éclat des fêtes sacrées et des solennités littéraires, en un mot tout ce qui pouvait communiquer aux âmes un plus vif élan pour le bien, provoquait sa paternelle sollicitude. Il ouvrit même un cours spécial pour l'instruction du clergé de Trapani, et la salle destinée à cet usage fut dès les premières leçons trop étroite pour l'affluence des prêtres qui s'y rendaient en foule de toute part. Mais son zèle et sa charité ne purent empêcher un indigne membre du sacerdoce d'attenter à sa vie ; ce malheureux le soupçonnait à tort de lui avoir fait manquer un riche bénéfice dont il se croyait assuré.

Ce fut toutefois quand la peste éclata, l'an 1624, à Trapani, que cette ville connut pleinement quel ange de miséricorde et de sa-

gesse elle possédait en la personne du P. de Bosco. Rien ne lui échappait de tout ce qui pouvait contribuer au salut des corps et des âmes. Sa prudence veillait également à ne fuir aucun péril dès que le service de Dieu le demandait, et à n'en braver aucun sans une évidente utilité. Il avait réparti les offices de charité entre ses inférieurs ; les uns étaient chargés de distribuer des aumônes ou même de porter de la nourriture aux pauvres ; d'autres étaient désignés pour assister les malades ; d'autres prêchaient en plein air ou célébraient le saint sacrifice, sur un autel élevé en dehors de notre église pour éviter toute agglomération contagieuse. Enfin, pour obtenir de Notre-Seigneur la délivrance de ce malheureux peuple, il alla plusieurs fois en procession avec toute sa communauté, parcourant les rues de la ville, pieds nus, la corde au cou, la tête couronnée d'épines. En récompense de tant de charité, le P. de Bosco obtint que pas un de nos Pères et Frères ne succombât victime de son dévouement ; « la divine Providence, selon la belle expression de saint François de Sales, conservant ceux qui avaient en elle une confiance si pure, qu'elle n'était mêlée ni de timidité, ni de témérité ».

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 156, 693, 764 *seqq.* — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 1828. — Mongitore, *Biblioth.*, *Sicul.*, *t.* 2, *Append.*, *p.* 11.

XXI AOUT

—

Le vingt-et-unième jour d'août de l'an 1647, mourut au juvénat de Palerme le Frère Scolastique JACQUES PATERNO, âgé de dix-huit ans, dont il avait passé près de trois dans la Compagnie. La très sainte Vierge l'avait guéri, lorsqu'il était encore au berceau, à la suite d'un vœu fait par ses pieux parents ; dès lors aussi, elle l'attira à elle avec une puissance irrésistible. A peine âgé de deux mois, on le voyait s'épanouir toutes les fois qu'on prononçait en sa présence le nom de Marie. Lorsqu'il reçut pour la première fois le corps de Notre-Seigneur des mains du P. Louis La Nuza, celui-ci vit sur la tête du petit communiant une colombe éclatante de blancheur. Émerveillé à ce spectacle, le vénérable serviteur de Dieu demanda quel était cet enfant, et subitement éclairé d'une lumière prophétique : « O bienheureux enfant, dit-il, que Notre-Seigneur prédestine à lui offrir dans la Compagnie le trésor intact de son innocence, et qui doit bientôt après s'envoler vers le chœur des anges » !

Jacques Paterno sembla d'abord donner un démenti aux paroles du célèbre missionnaire ; mais bientôt les vains projets qu'il avait en tête se dissipèrent, et à quinze ans, il fit à Dieu le sacrifice de toutes ses affections et de toutes ses espérances. Au novi-

ciat de Messine, il parut aussitôt comme un ange au milieu de ses frères, entièrement mort au monde et à lui-même. Pendant les neuf mois qu'il vécut après ses premiers vœux, au juvénat de Palerme, ses supérieurs et ses frères le citaient d'une voix unanime, comme la preuve vivante qu'un véritable enfant de saint Ignace, fidèle à toutes les prescriptions de sa règle, fait d'autant plus de progrès dans les études, qu'il a plus à cœur d'être un saint.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 493. — Stan. Alberti, *Compendio della Vita . . . del Ven. P. Luigi La Nuza . . .*

---

* Le vingt-et-unième jour d'août de l'an 1675, mourut à Naples, sa patrie, le P. Jean-Baptiste Casiglio, dont la Bibliothèque des écrivains de la Compagnie dit qu'il a bien mérité des Nôtres et principalement de la maison professe de Naples. Il passa la plus grande partie de sa vie dans les charges de supérieur et de compagnon du Père Provincial, et se signala toujours par sa prudence, sa douceur, son amour de la prière et de la vie commune, et surtout par une dévotion extraordinaire à la sainte Eucharistie. Il visitait plusieurs fois par jour Notre-Seigneur au saint tabernacle ; et dans ses dernières années, à peine laissait-il passer une heure sans aller lui présenter ses hommages. Pour l'honorer plus dignement, rien ne lui paraissait trop précieux ; il enrichit l'église de la maison professe de divers ornements d'or et d'argent de grand prix, et décora avec magnificence chacun des onze autels sur les-

quels était offerte la sainte Victime. Le P. Casiglio s'endormit saintement dans le Seigneur à l'âge de soixante-dix-neuf ans ; il en avait passé soixante-et-un dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu*, *p.* 409. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 806.

XXII AOUT

—

Le vingt-deuxième jour d'août de l'an 1626, mourut saintement à Bracciano le cardinal Alexandre Orsini, qui déjà revêtu de la pourpre romaine, avait été secrètement admis aux vœux des enfants de saint Ignace par le P. Mutius Vitelleschi. Il en avait eu le désir dès son enfance ; mais élevé malgré lui au cardinalat, à l'âge de vingt-deux ans, par le Souverain Pontife Paul V, et condamné à porter toute sa vie ce lourd fardeau, il écrivit au P. Mutius Vitelleschi une lettre admirable, insérée tout entière dans l'Histoire de la Compagnie, où il demandait humblement de pouvoir se lier par nos trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, autant que leur observation pourrait s'accorder avec les plus indispensables devoirs de sa dignité. Ces pieux désirs du jeune prince de l'Église, alors âgé de vingt-huit ans, parurent au Père Général trop visiblement inspirés par l'esprit de Dieu, pour qu'il refusât de les exaucer. Alexandre Orsini, durant les cinq années qu'il vécut encore, fut donc regardé comme appartenant à la maison professe de Rome. Le P. Nicolas Zucchi, son confesseur, ne se lassait pas de dire que ses vertus le couvraient lui-même de confusion, et qu'il n'avait jamais connu de plus saint religieux. Il ne voyait à modérer en lui, ajoutait-il, que son ardeur à se crucifier et à s'hu-

milier. Elle était si grande en effet, que ses jeûnes, ses flagellations et ses cilices, même avec les plus sages restrictions de l'obéissance, parurent avoir abrégé sa vie. Il portait toujours en particulier, suspendu à son cou, un petit crucifix dont les clous avaient de longues pointes, perpétuellement tournées et appliquées contre sa poitrine ; l'un de ses gestes familiers était d'y appuyer fortement la main, pour mieux se rappeler et s'imprimer au cœur les douleurs de Jésus en croix.

Tous les jours, il se confessait des plus légères imperfections, avant de monter à l'autel, et faisait d'ordinaire son action de grâces en servant humblement la messe de son confesseur. S'il rencontrait dans les rues quelque prêtre portant à des malades le saint viatique, il se mettait aussitôt à sa suite, tête nue, quelles que fussent les intempéries de la saison ; tant la vivacité de sa foi lui faisait trouver d'honneur et de charme dans les témoignages d'amour qu'il donnait à la personne de Notre-Seigneur. Par zèle du salut des âmes, il dirigeait dans son propre palais une fervente congrégation qui se livrait avec lui à toutes les œuvres de miséricorde ou de pénitence, et il consacrait une grande partie de ses revenus à préserver ou à retirer du vice les âmes déjà perverties par la misère ou exposées à offenser Dieu. Lorsqu'il exerçait à Ravenne la charge de légat du Saint-Siège, quelques hommes puissants dont les crimes portaient l'effroi dans tout le pays, furieux de se voir réprimés par son incorruptible justice, formèrent le complot sacrilège de le faire assassiner. Par bonheur, la lettre où tous leurs desseins étaient dévoilés, tomba entre ses mains, et lui révéla le nom des coupables. Mais il n'en usa que pour prendre certaines précautions indispensables, telles que les

lui commandait sa conscience, et jeta sur-le-champ cette liste au feu, pour en effacer jusqu'à la trace ; il se contenta de dire au P. Zucchi : « J'espère bien qu'un jour cette lettre me servira de passe port, et m'ouvrira l'entrée du paradis ; car Jésus-Christ n'a pas dit en vain : « *Dimittite et dimittemini ;* pardonnez et Dieu vous pardonnera ».

Cordara, *Histor. Societ. Jes.*, *part.* 6ª, *l.* 6, *n.* 8, *p.* 281 ; *l.* 11, *n.* 4, *p.* 3. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 22ª *aug.*, *p.* 324. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 25. — de Backer, *Biblioth.*, 1ère *édit.*, *t.* 6, *p.* 736. — Patrignani, *Menol.*, 22 *agost.*, *p.* 185. — Nieremberg, *Varones ilustr.*, *t.* 3, *p.* 667.

XXIII AOUT

—

Vers le vingt-troisième jour d'août de l'an 1607, mourut saintement au collège de Naples le P. PHILIPPE PANTALEONE, doué d'un rare talent pour inspirer aux élèves de nos collèges et aux jeunes religieux de la Compagnie l'amour de la perfection. Sa pieuse mère lui avait fait de bonne heure connaître et chérir filialement la très sainte Vierge ; ce fut là pour lui, comme il se plaisait à le répéter dans la suite, une inépuisable source de grâces. A peine avait-il sept ou huit ans, que la Reine des Anges lui apparut un jour, comme il le déclara lui-même sur son lit de mort au P. Antoine Spinelli, son Provincial. Marie était dans tout l'éclat de sa divine beauté ; après lui avoir prodigué les plus douces caresses : « Philippe, ajouta-t-elle, souviens-toi que tu es désormais le partage propre de Dieu » ; puis elle le présenta à son divin fils Jésus, qui l'accueillit avec la même tendresse. Dès ce moment il se considéra, disait-il, comme consacré irrévocablement et sans réserve à l'honneur et au service de Dieu.

Quelque solitude lointaine, où n'arriverait aucun bruit du monde, lui paraissait alors seule capable de réaliser ses projets ; il s'échappa secrètement de Naples, avant le terme de ses études, pour aller chercher la vie religieuse au monastère du Mont-Cassin.

A la nouvelle de sa fuite, son père le poursuivit en toute hâte, bien résolu à le ramener de force, s'il le fallait. Mais en entrant dans une église, il trouva son fils prosterné en prière devant une image de Marie ; il fut si touché de sa ferveur, qu'il se contenta de lui dire avec bonté : « Philippe, suivez-moi ». Et celui-ci, comme s'il eût entendu la voix de Dieu même, se leva sur-le-champ et le suivit. Il reprit alors le cours de ses études, et ne pensa plus qu'à vivre en saint au milieu du monde. Sa science du droit et sa haute réputation de vertu lui firent même confier le gouvernement de plusieurs villes. Mais tout ce qui n'était pas du culte et du service de Dieu ne lui inspirait que fatigue et dégoût. Il était arrivé à l'âge de trente-quatre ans. Dans un entretien qu'il eut avec le P. Spinelli : « Oh ! que volontiers, lui dit-il, si mon âge me le permettait encore, j'entrerais dans la Compagnie de Jésus » ! Le Père ayant répondu que si Dieu l'appelait, son âge ne serait pas un obstacle, il ne prit que le temps de mettre ses affaires en ordre, et vint plein de joie, peu de jours après, se renfermer au noviciat.

L'enseignement des plus sûres voies qui mènent à Dieu, surtout par la prière et par le crucifiement de soi-même, fut l'occupation principale et très utile aux âmes du P. Pantaleone, durant les vingt-cinq ans qu'il vécut encore à Rome et à Naples. Il mérita d'être appelé jusqu'à la fin, comme il l'avait été par la sainte Vierge elle-même, au témoignage du P. Nadasi, le *fils de Jésus crucifié.* Parvenu au terme de sa sainte vie, et dévoré d'une fièvre ardente, on l'entendait répéter doucement : « Seigneur, il me serait bien doux de mourir. Mais cependant que votre volonté s'accomplisse » ! Quand tout espoir de le conserver fut perdu, son oraison jacula-

toire de prédilection, qu'il se faisait souvent redire, était cette strophe de l'Église : « *Rex tremendæ majestatis, qui salvandos salvas gratis, salva me, fons pietatis* ». Car il y trouvait réunis, disait-il, les trois sentiments de crainte, de confiance et d'amour si nécessaires à une âme qui va paraître devant Dieu.

SCHINOSI, *Istor. della Provinc. di Napol.*, *t.* 2, *p.* 378. — SANTAGATA, *Istor. della Prov. di Nap.*, *t.* 3, *p.* 273 *et suiv.* — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 18ª *aug.*, *p.* 111. — PATRIGNANI, *Menol.*, 18 *agost.*, *p.* 155.

XXIV AOUT

Le vingt-quatrième jour d'août de l'an 1606, mourut au collège de Catane, le P. DOMINIQUE-JEAN CANDELA, qui durant près de trente-cinq ans, n'avait jamais cessé, dans les deux Provinces de Naples et de Sicile, d'unir au gouvernement de ses frères le ministère de la parole de Dieu. Tout ce qu'il eut à souffrir du dénuement des choses les plus nécessaires, aussi bien que de la grossièreté et quelquefois de la brutalité de certaines populations, demandait une âme héroïque. Dans la mission naissante de Cività-Sant-Angelo, une masure en ruines fut longtemps son unique asile ; la dureté des habitants ne lui accordait même pas toujours l'aumône d'un morceau de pain ; enfin peu s'en fallut qu'un pécheur public ne l'atteignît un jour mortellement d'un coup d'arquebuse. Mais ce même homme, si oublieux de ses aises et si intrépide en face des privations, voulait du moins, comme supérieur, que les souffrances de ses compagnons et les siennes servissent réellement à la gloire de Dieu. Quand une œuvre ou une fondation était à ses yeux sans valeur sérieuse ou sans avenir, il travaillait activement à la remplacer par quelque autre ; convaincu justement qu'une des premières qualités d'un supérieur est, non d'hésiter et de perdre un temps toujours précieux, mais de

savoir prendre une décision opportune et l'accomplir. Et ce fut par là, qu'en dépit de quelques murmures, il mérita d'être regardé comme le bienfaiteur insigne de la Province de Sicile et conservé jusqu'à sa mort par le P. Claude Aquaviva, dans les plus importantes charges de la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 496. — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napol.*, *t.* 3, *p.* 245. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 439. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 612. — Mongitore, *Biblioth. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 343.

XXV AOUT

—

Le vingt-cinquième jour d'août de l'an 1607, mourut dans la maison professe de Naples, le P. Luc Pinelli, l'un de ces vaillants et habiles défenseurs de la foi que la Province de Naples prêta si libéralement à l'Allemagne, vers la fin du seizième siècle. Il y soutint de rudes combats, et confondit publiquement les chefs et les docteurs de l'hérésie, dans les principales villes des bords du Rhin et du Danube, non sans courir les plus graves dangers de périr par le fer ou par le poison. Pendant qu'il travaillait à soutenir les fidèles de Cologne contre les séductions de leur archevêque apostat, une bande luthérienne parvint à s'emparer de sa personne et lui fit souffrir durant plusieurs semaines une dure captivité. Mais les ducs de Bavière et de Lorraine se hâtèrent de réunir leurs efforts pour obtenir sa mise en liberté ; et par reconnaissance, le P. Pinelli ne put se refuser aux sollicitations très vives du duc de Lorraine et accepta pour quelque temps une chaire de controverse à l'université de Pont-à-Mousson. Cet homme de Dieu n'était pas moins versé dans la science expérimentale de la vie intérieure et de toutes les vertus des saints, que dans l'art de soutenir les dogmes et la discipline de l'Église. Plusieurs de ses ouvrages ascétiques jouissent d'une haute réputation, surtout ceux qu'il a

consacrés à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère, ainsi que son traité *De la perfection religieuse* ; et il y conformait si fidèlement toute sa vie, qu'au moment où il expira, le P. Jules Mancinelli vit son âme s'envoler directement au séjour des bienheureux.

SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 556. — DE BACKER, *Biblioth.*, 1ère *édit.*, *t.* 1, *p.* 571. — SANTAGATA, *Istor. della Provinc. di Napol.*, *t.* 3, *p.* 279 *et suiv.* — CELLESI, *Vita del P. Giul. Mancinelli, p.* 545. — ABRAM, *L'Université de Pont-à-Mousson, édit.* CARAYON, *p.* 106. — VERDIÈRE, *Histoire de l'Université d'Ingolstadt, t.* 2, *p.* 47 *et suiv.*

Le vingt-cinquième jour d'août de l'an 1614 mourut à Bovino, dans la Province de Naples, le P. VINCENT ANNECCHINA, l'apôtre du diocèse de Bovino, où il fit refleurir l'usage assidu des deux sacrements de pénitence et d'eucharistie. Dès ses premiers mois de vie religieuse et durant l'épreuve du pélerinage, qu'il fit en mendiant, de Naples à Notre-Dame de Lorette, un trait conservé précieusement dans l'Histoire de la Compagnie, montre tout ce qu'il était disposé à faire et à souffrir pour sauver des âmes. En traversant un défilé près de Sulmona dans les Abruzzes, il rencontra une troupe de brigands qui dépouillaient les voyageurs et se faisaient même souvent un jeu de l'assassinat. Ses compagnons furent saisis de frayeur ; mais Vincent Annecchina s'approcha sans pâlir des bandits ; et leur offrant ce qu'il pouvait avoir à leur convenance, il les pria d'accepter encore, en l'honneur de la très sainte Vierge, un chapelet, le leur mit au cou de ses propres mains, sans qu'un seul d'entre eux osât refuser, et leur parla ensuite de

leur âme avec tant de ferveur et de charité, qu'ils lui promirent de rentrer au plus tôt en grâce avec Dieu, et de mener désormais une vie chrétienne.

Santagata, *Istoria della Provinc. di Napol.*, *t.* 3, *p.* 530 *et suiv.* — Barone, *Vita del P. Caputo*, *p.* 404.

---

* Le vingt-cinquième jour d'août de l'an 1594, mourut au Collège Romain le P. Jean-Baptiste Alessandri, dont la vocation à la vie parfaite dans la Compagnie fut la récompense d'un acte héroïque, semblable à celui qui avait été autrefois pour Jean Gualbert le principe d'une éminente sainteté. Son frère ayant été tué, il avait résolu de le venger. Un jour, après avoir longtemps cherché le meurtrier, il le rencontra en un lieu où celui-ci ne pouvait se dérober à ses coups. Il allait le percer de son épée, lorsque le malheureux, se jetant à genoux, lui demanda grâce au nom de Jésus-Christ. A cette invocation, Jean-Baptiste releva son arme, et la remettant au fourreau, il pardonna de tout cœur à son ennemi. Bientôt après, vainqueur du monde comme il venait de se vaincre lui-même, il s'enrôla sous l'étendard de saint Ignace. Il était dans sa vingt-deuxième année.

Bientôt ses rares qualités l'appelèrent aux charges les plus importantes. Après avoir gouverné pendant cinq ans le collège de Pérouse, sa patrie, Jean-Baptiste Alessandri fut chargé au Collège Romain de la direction spirituelle des écoliers. On peut dire, écrit le P. Jouvancy, que dans cet emploi, « il a bien mérité de

la jeunesse et d'un grand nombre d'Ordres religieux ». Il était doué d'un talent merveilleux pour discerner les vocations, pour les entretenir, les développer et enfin les conduire à un heureux terme. Plus de cinq cents jeunes gens, ajoute le même historien, quittèrent le monde à sa persuasion, et embrassèrent la perfection évangélique, dans la Compagnie ou en d'autres Instituts religieux ; et partout, dit-il encore, on constata que ces vocations étaient de bon aloi et marquées du sceau divin, tellement il apportait à leur examen de circonspection et de sagesse surnaturelle. Il devait cette influence à son dévouement de tous les jours, à la charité avec laquelle il veillait aux intérêts et même à la santé de ses fils spirituels ; il la devait surtout à son union avec Dieu, à son humilité, à sa mortification, à toutes ses vertus. Il avait depuis longtemps la réputation d'un saint.

Recteur du collège de Pérouse, qui souffrait des privations de la pauvreté, il obtint plus d'une fois que la Providence le secourût par des voies extraordinaires. On lui annonce un jour que les gens de justice sont au collège et saisissent les meubles, parce qu'on n'avait pas de quoi payer une dette de quarante écus. Le P. Alessandri les fait prier d'attendre un moment et se met en oraison. Bientôt après, quelqu'un se présente et lui glisse dans la main quarante écus d'or, legs, disait-il, d'une personne qui venait de mourir.

Ce grand serviteur de Dieu expira dans la cinquante-sixième année de son âge et la trente-quatrième depuis son entrée dans la Compagnie.

JUVENCIUS, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5a, *lib.* 24, §. 14, *p.* 786. — *Litteræ annuæ Soc. Jesu, anno* 1594, *p.* 16. — PATRIGNANI, *Menologio*, 25 *Sett., p.* 211.

N. B. — D'après le P. Jouvancy, suivi par Patrignani, le P. Alessandri serait mort à Pérouse ; les Lettres annuelles disent positivement que ce fut au Collège Romain.

XXVI AOUT

—

Le vingt-sixième jour d'août de l'an 1624, mourut au collège de Naples le F. Coadjuteur Jean di Pietro, en très haute réputation de sainteté. Ce n'était pourtant qu'un humble tailleur, occupé tout le jour à coudre en silence, et méconnu parfois indignement de ceux mêmes qui auraient dû rendre plus de justice à sa vertu. Comme il assistait au lit de la mort le célèbre P. Jean-Baptiste Pescatore: « Mon frère, lui dit ce grand serviteur de Dieu, je ne guérirai pas de cette maladie ; mais souvenez-vous de mes dernières paroles. Vous serez envoyé de cette maison dans une autre ; et là, sachez qu'une tribulation très pénible vous attend. Ayez cependant bon courage ; souffrez cette épreuve d'un cœur ferme ; Dieu et sa très sainte Mère seront avec vous ; quant à moi, je vous promets qu'au ciel je ne vous oublierai jamais » ! Tous les détails de cette prédiction s'accomplirent à la lettre. Le F. di Pietro, envoyé à Salerne, eut tant à y souffrir, que la mort lui eût paru douce auprès de pareilles peines. Mais durant la seconde année de cette épreuve, au temps de sa plus profonde tristesse, le P. Pescatore lui apparut deux fois en plein jour, pour le fortifier ; puis dans une nouvelle visite, il redescendit vers lui pendant son sommeil, en

compagnie de la Reine du ciel, qui adressa ces mots au pauvre affligé : « Pierre, vous retournerez dans ma maison ». Elle appelait ainsi le collège de Naples, si célèbre alors par ses congrégations, où fleurissaient toutes les vertus. Une sentence juridique dissipa les calomnies dont Notre-Seigneur avait permis que la réputation du F. di Pietro fût noircie, et il revint à Naples.

Sa pauvre cellule, où semblèrent affluer dès lors toutes les bénédictions du ciel, ne fut plus regardée que comme le sanctuaire d'un saint. Quand quelque jeune religieux allait s'entretenir avec lui des choses de Dieu, il le priait d'ordinaire de lire un chapitre de l'Imitation, et tous les secrets de la vie intérieure se découvraient sans effort à sa pensée. Neuf fois par jour, il s'agenouillait quelques moments, afin de s'associer aux neuf chœurs des anges, et de les appeler à son aide pour louer ensemble et glorifier Dieu. En l'honneur des cinq plaies de Jésus en croix, il portait un rude cilice au moins cinq heures par jour, et se flagellait jusqu'au sang. Parmi tous les bienheureux habitants du ciel, il honorait d'un culte particulier saint Hommobon, que Dieu avait autrefois sanctifié par une vie semblable ; il obtint même la permission de lui élever une chapelle. Le saint lui en témoigna sa reconnaissance par plusieurs grâces miraculeuses ; entre autres, par la guérison soudaine d'un ulcère qui avait mis ses jours en danger.

Schinosi, *Istor. della Prov. di Napol.*, *t.* 2, *p.* 159, 166. — Santagata, *Istor. della Prov. di Nap.*, *t.* 4, *p.* 340 *et suiv.*

* Le vingt-sixième jour d'août de l'an 1611 mourut au collège de Bivona le P. François Miroldo, dont toute la vie fut une image de la mansuétude et de la charité du Sauveur. Recteur de plusieurs collèges, Maître des novices à Palerme, il s'appliquait avant tout à dilater les âmes et à les gagner par la douceur et la bonté, et les amenait ensuite sans effort aux sacrifices les plus pénibles. Sa charité s'étendait à toutes les misères spirituelles et temporelles du prochain. Il fit réparer l'hôpital de Bivona, qui s'en allait en ruines ; il pourvut par de larges aumônes à l'honneur des jeunes filles en danger ; il fonda une association pieuse dont le but était de venir en aide par tous les moyens possibles aux âmes souffrantes du purgatoire. Enfin chargé de mérites et vénéré de toute la ville, qui le pleura comme son bienfaiteur, le P. Miroldo expira saintement un vendredi, ainsi qu'il l'avait demandé, et à la même heure que Notre-Seigneur. Il était âgé de cinquante-cinq ans.

Litteræ annuæ, anno 1611, *p.* 10. — Aguilera, *Historia Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 649. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 26ª *aug.*, *p.* 125. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 26ª *aug.*, *p.* 330.

XXVII AOUT

—

Le vingt-septième jour d'août de l'an 1666, mourut martyr de sa charité sur le vaisseau qui l'emportait de Lisbonne aux Indes, le jeune P. François Castiglia, de la Province de Sicile, à peine âgé de vingt-deux ans. Peu de faits sont aussi célèbres dans l'Histoire de la Compagnie à Palerme, que sa guérison miraculeuse par sainte Rosalie, et les évènements qui en furent la suite. Les Bollandistes les ont rapportés tout au long dans les Actes de la glorieuse vierge. François Castiglia semblait avoir sucé, avec le lait, de sa mère, une tendre et fervente dévotion pour cette admirable sainte. Il avait fui le monde, à son exemple, vers l'âge de quinze ans, et s'était enrôlé au service de Jésus-Christ dans la Compagnie. Son ardeur à se vaincre, en s'acquittant de tous ses devoirs d'étude et de piété, montrait une âme uniquement attentive à tout ce qui pourrait plaire à Dieu ; quand tout à coup les plus graves accidents l'assaillirent, au commencement de sa dix-neuvième année. Les ravages du mal furent si terribles, qu'en moins de trois jours, il fut successivement privé de la vue, de l'ouïe, du mouvement, et de tout signe de connaissance ; il semblait sur le point de rendre le dernier soupir, quand Notre-Seigneur lui apparut assis sur son trône et prêt à le juger. A sa droite se tenait la Rei-

ne du ciel ; puis un peu plus bas sainte Rosalie, les yeux et les mains élevés en posture de suppliante ; près d'elle, de chaque côté, saint Ignace et saint François Xavier, tous deux contemplant le malade avec le plus aimable sourire, et lui montrant du doigt le ciel ; enfin à l'écart, tremblant et enchaîné, le monstre infernal, dont les yeux pleins de sang trahissaient la rage et le désespoir, à la vue de la proie qui lui échappait. Alors sainte Rosalie s'approchant du F. Castiglia. « François, lui dit-elle, votre vie ne tient plus qu'à un fil ; cependant mon Seigneur consent à m'accorder votre guérison, pour travailler à sa plus grande gloire. Mais vous-même, que désirez-vous » ? François se voyait si près du ciel, qu'il lui semblait dur de retomber au milieu des hasards du monde. Il triompha cependant de ses désirs, et répondit : « Je ne veux qu'une seule chose, ce qui plaira le plus à mon Dieu ». — Eh bien ! reprit alors Rosalie, prononcez après moi le vœu que je vais vous dicter : Je me dévoue pour toute ma vie à être votre esclave, et m'engage à propager fidèlement, selon l'étendue de mes forces, votre gloire et vos louanges dans le monde entier ». Elle lui promit ensuite de l'aider à obtenir de ses supérieurs la grâce des missions étrangères, et disparut, le laissant pleinement guéri.

Peu de mois après, François Castiglia, en dépit des obstacles presque insurmontables suscités par sa famille, quittait la Sicile et arrivait au Collège Romain. Le Père Général Jean-Paul Oliva l'examina lui-même avec soin, et lui permit de partir pour les Indes malgré sa jeunesse. Mais un ordre sévère des rois de Portugal interdisait alors le passage sur leurs vaisseaux à tout missionnaire étranger. Le bruit du miracle de sainte Rosalie, déjà publié

dans presque toutes les langues de l'Europe, et parvenu aux oreilles du fils de Jean IV, fit tomber ce nouvel obstacle. François Castiglia eut de plus la joie de voir sa bienheureuse patronne donnée solennellement pour protectrice, par la royale maison de Bragance, à tous les domaines du Portugal en Amérique et en Asie. Une autre grâce fut encore accordée au jeune apôtre avant son départ de Lisbonne. Par une bien rare dispense du Souverain Pontife Alexandre VII, il fut élevé au sacerdoce, deux mois avant sa vingt-deuxième année.

Sur la flotte de Goa, ses compagnons crurent voir en lui un second Xavier. Les maladies qui se déclarèrent parmi l'équipage et les passagers lui donnèrent lieu de déployer un dévouement admirable. Mais comme si les fatigues de l'apostolat et de la mer n'eussent été qu'un jeu pour lui, il ne laissait pas de se flageller encore toutes les nuits, et de trouver, aux dépens de son repos, plusieurs heures qu'il consacrait à la prière. Ses forces se conservaient néanmoins dans toute leur vigueur ; et si la mort le moissonna enfin, ce ne fut que par un nouveau prodige. Jean Nunès da Cunha s'était embarqué sur la flotte en qualité de vice-roi des Indes. Ravi des vertus du P. Castiglia, qu'il appelait l'ange tutélaire de la traversée, il avait résolu, par amour pour lui, d'employer en Asie toute sa puissance à propager le culte de sainte Rosalie. Mais il tomba malade à son tour, et fut bientôt à l'extrémité. François Castiglia offrit alors généreusement sa vie à Notre-Seigneur et à sa chère sainte, pour prix de la guérison de Nunès ; et portant à celui-ci le saint viatique, il lui fit confirmer par vœu, en présence de son Seigneur qu'il allait recevoir, toutes ses anciennes promesses, si la santé lui était rendue. Or le jour mê-

me, sainte Rosalie exauçait la double demande de son serviteur. Le vice-roi se trouva subitement hors de danger, et le jeune apôtre, consumé d'un feu dévorant qui n'avait absolument rien de commun avec les maladies de ses compagnons, ne fit plus que languir durant quarante-huit heures. On eut tout lieu de croire qu'au dernier moment, sa sainte patronne vint elle-même recevoir son âme bienheureuse. Quant à Nunès, il tint fidèlement parole à son ami, et dès son arrivée à Goa, il lui rendit des honneurs funèbres, tels que l'Orient n'en avait peut-être pas vu depuis la mort du grand Xavier.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 861 *seqq.* — Bolland., *Acta SS.*, 2ª *sept., p.* 375 *seqq.* — Mancuso, *Istoria dell' ammirabile Vita di S. Rosalia.*

---

* Le vingt-septième jour d'août de l'an 1575, mourut à Ferrare, sa patrie, le P. Fulvius Androzio. Il était chanoine de la sainte Chapelle de Lorette, quand il sollicita l'honneur, à trente-deux ans, de suivre Jésus-Christ pauvre et humilié dans la Compagnie. Il parcourut d'abord en apôtre les campagnes de la Marche d'Ancône, avec de grands succès et la réputation d'un homme de Dieu ; puis il fut chargé du gouvernement du collège de Ferrare. C'est là qu'il passa le reste de ses jours, et on peut dire, assure le P. Sacchini dans l'Histoire de la Compagnie, qu'il a bien mérité de cette cité. Il penchait plutôt vers une certaine rigueur ; mais tels étaient les exemples de sa sainte vie et la sagesse de ses conseils, qu'une multitude d'âmes, même parmi les personnes du plus haut

rang, s'étaient placées sous sa direction. Le P. Androzio profitait de son autorité pour les dégager de l'esprit du monde, et les amener à une vie sérieusement chrétienne.

Le duc de Ferrare aurait aussi voulu lui confier le soin de sa conscience ; mais l'homme de Dieu se refusa à toutes les sollicitations, afin de rester plus libre de se dévouer à ses ministères. Il avait un don particulier pour assister les moribonds et les préparer au dernier passage ; on regardait comme une grâce de l'avoir à son chevet dans ce moment redoutable, et jamais il ne se refusa à cet office de charité.

Dans les charges qu'il eut à remplir, le P. Androzio montra toutes les vertus d'un supérieur de la Compagnie, plus jaloux d'entraîner ceux qui lui étaient confiés, par l'autorité de l'exemple que par celle de la parole. On admirait sa prudence, sa charité, sa parfaite droiture de cœur, sa pauvreté, son humilité, enfin son union à Dieu, dont il a laissé un beau témoignage dans ses *Méditations sur la vie et la mort de Notre-Seigneur*, et dans son *Traité sur la fréquente communion*. Le P. Androzio mourut dans la soixantième année de son âge et la vingt-huitième depuis son entrée dans la Compagnie.

Sacchinus, *Histor. Soc. Jesu*, *part.* 4a, *lib.* 3, *nn.* 64 *seqq.*, *p.* 77. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 269. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 381 *et suiv.* — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 27a *aug.*, *p.* 126. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 27a *aug.*, *p.* 331. — Patrignani, *Menol.*, 27 *agosto*, *p.* 217.

XXVIII AOÛT

—

Le vingt-huitième jour d'août de l'an 1623, mourut dans la maison professe de Naples, le P. Innigo di Quevara, d'abord duc de Bovino, grand d'Espagne de première classe et sénéchal du royaume de Naples, puis après la mort de sa femme, descendu au rang de simple novice dans la Compagnie de Jésus. Il n'avait guère que vingt-trois ans lorsque le P. Vincent Maggio le gagna tout à Dieu par les Exercices de saint Ignace. Il sortit de sa retraite transfiguré en un homme nouveau, si détaché du monde et de l'amour-propre, qu'après une mûre élection, il s'engagea par vœu à embrasser la vie des enfants de la Compagnie, si la duchesse sa femme mourait avant lui ; et durant quatorze ans que Dieu la lui conserva encore, il donna tous les exemples d'un parfait chrétien.

Demeuré veuf à l'âge de trente-sept ans, il se hâta d'écrire au P. Claude Aquaviva pour demander à échanger ses honneurs contre l'humilité de la vie religieuse ; mais les résistances de la noblesse napolitaine auprès du roi d'Espagne et du Souverain Pontife, rendirent pendant huit ans ses efforts inutiles. Sa seule consolation, durant cette longue attente, fut de recevoir les ordres sacrés, et de fonder dans sa ville de Bovino, un collège de la Compagnie,

où il vint habiter lui-même pour y mener la vie commune avec nos Pères et Frères. Retourné cependant à Naples pour presser plus activement l'affaire de sa délivrance, il y fut atteint d'une maladie mortelle. La nouvelle de son dernier soupir s'était même déjà répandue, quand le P. Vincent Maggio obtint de Notre-Seigneur sa guérison, en célébrant pour lui le saint sacrifice. Comme il était à l'autel, notre Bienheureux Père saint Ignace et saint François Xavier lui apparurent, et lui recommandèrent d'aller au plus tôt faire prononcer au mourant les vœux de dévotion des Scolastiques. A peine celui-ci en eut-il achevé la formule, qu'il fut soudainement guéri.

Pour triompher des derniers obstacles, Innigo de Guevara avait résolu d'aller, à l'exemple de saint Ignace, visiter les Lieux saints de la Palestine ; il avait l'espérance de se rendre ensuite, à l'insu de sa famille, en Espagne, et d'y faire secrètement et sans opposition son noviciat; lorsqu'il reçut du P. Aquaviva, vers les premiers mois de 1608, la permission qu'il avait méritée par une si héroïque persévérance ; il courut aussitôt à Rome s'enfermer parmi les novices de Saint-André. Il était alors âgé de quarante-cinq ans ; il en vécut encore un peu plus de quinze, vénéré comme un saint. Son biographe résume en un mot toute cette période de sa vie : « Absolument dépouillé de lui-même, dit-il, le P. Innigo n'avait plus que Dieu dans le cœur ». Pas un seul ouvrier de la Compagnie à Naples, ajoute le P. Santagata, ne l'égalait dans l'art de détacher du monde, par une simple conversation, les âmes qui en paraissaient les plus éprises ; mais sans négliger cette grâce qu'il avait reçue visiblement de Notre-Seigneur pour le salut des grands, le P. de Guevara n'en trouvait pas moins ses délices parmi le plus

bas peuple, et ses travaux lui méritèrent le nom de père des pêcheurs.

SCHINOSI, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 2, *p.* 23. — SANTAGATA, *Istor. della Prov. di Napoli, t.* 4, *p.* 285 *et suiv.* — CORDARA, *Histor. Soc. Jes., part.* 6ª, *l.* 8, *n.* 10, *p.* 417.

---

* Le vingt-huitième jour d'août de l'an 1633, le P. JACQUES-ANTOINE GIANNONI donna généreusement sa vie pour le nom de Jésus-Christ, en périssant par le supplice de la fosse, à Ximabara, au Japon. Il était né à Bitonto, dans la Pouille. Pendant qu'il étudiait à notre collège de Naples, des lettres venues du Japon tombèrent un jour entre ses mains. Au récit des travaux, des souffrances et de la mort sanglante des missionnaires dans ces lointaines régions, son cœur s'enflamma d'un incroyable désir de partager les mêmes combats et les mêmes triomphes. Dès lors, il n'eut plus en pensée que ces trois choses : *la Compagnie de Jésus, le Japon, le martyre.* Toutes trois, malgré des difficultés dont plusieurs paraissaient insurmontables, lui furent accordées.

Son père faisait reposer sur lui les plus chères espérances ; mais à peine Jacques-Antoine se fut-il ouvert à lui de ses pensées, que le noble chrétien fut ravi d'admiration, et faisant taire sa douleur, il l'encouragea lui-même à en poursuivre l'exécution. Admis au noviciat à l'âge de dix-neuf ans, il sollicita aussitôt la faveur d'être envoyé aux missions du Japon. Les réponses dilatoires qu'on lui donna coup sur coup, ne firent qu'enflammer l'ardeur de ses désirs. Le P. Général Claude Aquaviva étant venu à Naples, il courut s'offrir de nouveau. Un souffle d'apostolat passait

alors sur la Compagnie. Au premier appel, des légions d'hommes se levaient, prêts à porter la bonne nouvelle aux extrémités du monde. Le Père Général vit presque toute la jeunesse du collège se jeter à ses pieds, et l'assiéger de ses supplications pour obtenir l'honneur d'être choisie. Le P. Aquaviva répondit qu'il ne pouvait accueillir que sept demandes, et qu'il laisserait au sort à déterminer les élus. Le nom de Jacques-Antoine Giannoni sortit le troisième de l'urne. Sa joie et sa reconnaissance furent sans bornes. Il ne lui restait plus qu'à voir exaucer le dernier et le plus cher de ses désirs. Cette glorieuse palme du martyre était sans cesse devant ses yeux. A lire ses lettres, on croirait entendre un écho des accents passionnés de saint André et de saint Ignace appelant la croix et les bêtes de l'amphithéâtre.

Après un premier séjour de quelques années dans la chrétienté d'Arima, le P. Giannoni fut forcé, par les édits de bannissement portés contre les missionnaires, de se retirer à Macao. Mais bientôt, à la faveur d'un travestissement, il revint auprès de son troupeau. Là, pendant seize années entières, au milieu d'extrêmes fatigues et de continuels périls de mort, il ne cessa, comme un bon pasteur, de consoler, d'encourager les chrétiens que la crainte des tourments exposait à chanceler dans la foi. « Je n'ai point de maison où habiter, écrivait-il au P. François Pavone, point de nourriture assurée ; je dors habituellement à la belle étoile ; je fais mes courses nu-pieds, à peine vêtu ; la pluie, la neige, le vent me flagellent à l'envi ; depuis plusieurs mois, pour ne pas exposer ceux qui me donneraient un abri, je vis dans les montagnes et les bois ; et cependant je vous le dis, jamais je n'ai éprouvé de plus grande consolation, et je n'échangerais pas ma

situation présente contre tout ce qu'il y a de chaires en Europe ». Enfin il fut découvert par les satellites des persécuteurs, non loin d'Arima, jeté dans une étroite prison, et promené ignominieusement, pieds et poings liés, à travers les villes et bourgades, pour servir de jouet à la foule idolâtre ; son cœur surabondait de joie au milieu de ces opprobres, annonce et prélude de son prochain triomphe. En effet, il fut conduit à Ximabara ; et pendant trois jours soumis à l'horrible supplice de la fosse, il cueillit enfin cette palme, l'objet de tant de désirs. Avec lui et du même genre de mort, mais le lendemain seulement, périt son catéchiste, Jean Kidera, japonais, élève de notre séminaire, et reçu dans la Compagnie pendant sa captivité. Le P. Giannoni était dans la cinquante-sixième année de son âge et la trente-septième depuis son entrée au noviciat.

Alegambe, *Mortes illustres, anno* 1633, *p.* 421. — Bartoli, *Il Giappone*, *lib.* 5, *p.* 48 *et suiv.* — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 28ª *aug.*, *p.* 129. — Drews, *Fasti Soc. Jesu,* 28ª *aug.*, *p.* 333. — Patrignani, *Menol.*, 28 *agosto, p.* 224. — Andrade, *Varones ilustres*, 2ᵉ *édit.*, *t.* 1, *p.* 446. — Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 2, *p.* 347. — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 3, *p.* 28, 95 ; *t.* 4, *p.* 239.

---

* Le vingt-huitième jour d'août de l'an 1781, mourut à Rome, dans l'ancienne maison professe du Gesù, le P. François-Marie Tilli, de Castel-Fiorentino, en Toscane, modèle de patience au milieu des plus douloureuses épreuves de l'âme et du corps. Dès son noviciat, il s'était distingué par la maturité de sa vertu, et ses compagnons disaient de lui : « Il nous devance tous ». Les études

ralentirent point ses progrès ; et quand il fut envoyé, selon l'usage, faire son cours de régence, il avait déjà la réputation d'un religieux accompli. Malheureusement sa santé, qui avait toujours été délicate, ne tarda pas à s'altérer. La vigueur de son âme le soutint ; en dépit de maux de tête continuels, il supporta pendant vingt-quatre ans, sans se plaindre, les fatigues d'une classe de petits enfants. Il avait profondément médité l'excellence de cet humble ministère, et pour le bien remplir, nul travail ne lui coûtait ; l'auteur de sa biographie remarque à sa louange que, dans un si long espace de temps, on ne surprit pas en lui une défaillance ni un signe de lassitude. Ce qui rend cette constance plus admirable encore, c'est que le P. Tilli, en proie aux souffrances du corps, était en même temps livré aux plus amères désolations de l'âme. Il lui semblait que tout l'enfer était déchaîné pour le perdre ; il était assailli de mille pensées contre la foi, l'espérance et la charité, et ce qui le remplissait d'horreur et de confusion, contre la personne adorable de Notre-Seigneur au saint Sacrement de l'autel, et contre la très sainte Vierge Marie. A cette tempête se joignit celle des scrupules. Pour son âme, si jalouse de l'amitié de Dieu et qu'aucun péché grave n'avait jamais souillée, la crainte d'avoir prêté l'oreille à ces suggestions de l'enfer, était la source d'angoisses indicibles. Mais fidèle aux leçons de notre Bienheureux Père, il résistait vaillamment, et au plus fort de ces assauts, quand le ciel paraissait fermé au-dessus de sa tête, il s'écriait dans un sublime élan de confiance et d'amour, en contemplant son Sauveur crucifié : *Etiamsi occideris me, amabo Te, sperabo in Te*; puis il s'offrait, si c'était le bon plaisir divin, à porter cette croix jusqu'au dernier jour de sa vie.

Cependant au milieu de ces luttes continuelles, les forces de son corps avaient fini de s'épuiser. De plus, il avait perdu presque entièrement la vue. Il dut quitter sa classe et se retirer à l'infirmerie du Collège Romain ; c'est là que lui fut intimé le bref de suppression de la Compagnie. Contraint de chercher un autre refuge, le P. Tilli fut transporté au Gesù. La croix l'y suivit, plus lourde et plus douloureuse encore ; mais sa patience croissait avec ses maux. Devenu complètement aveugle, assiégé par les douleurs de la goutte, condamné à la réclusion et à l'immobilité, livré pendant de longues nuits d'insomnie à l'incurie d'un homme à gage qui, loin de le veiller, le fatiguait d'un sommeil bruyant, et ne répondit pas une fois à ses appels pendant une année entière : l'héroïque malade ne se plaignait jamais, content de souffrir tout ce qu'il plairait à son Seigneur. Il aimait à méditer et à s'appliquer à lui-même ces paroles d'une des hymnes de la Dédicace : *Scalpri salubris ictibus et tunsione plurima. . .* Il était cette pierre informe que le divin architecte façonnait par l'épreuve pour la faire entrer dans l'édifice de la Jérusalem céleste. Enfin l'œuvre fut consommée : une paix radieuse se fit tout à coup dans son âme, dissipant toutes les inquiétudes et toutes les craintes ; et le jour de saint Augustin, comme il l'avait annoncé, le P. Tilli alla triomphant recevoir la récompense de ses longs combats et de ses victoires. Il était dans la soixante-neuvième année de son âge et la cinquante-et-unième depuis son entrée au noviciat.

Vita (ms) del P. Francesco-Maria Tilli della Provincia Romana (Arch. Rom.).

XXIX AOUT

—

Le vingt-neuvième jour d'août de l'an 1618, mourut à Lima le F. Coadjuteur Antoine Cumis, d'une noble famille napolitaine de Catanzaro. Les exercices publics de dévotion qui eurent lieu dans cette ville, en 1583, lorsqu'on y retrouva les reliques des deux grands évêques saint Fortunat de Todi et saint Irénée, évêque de Lyon, touchèrent profondément le cœur du jeune et brillant gentilhomme. Il résolut de mener désormais, lui aussi, la vie d'un saint ; et celle de nos premiers Pères lui paraissant bien digne d'un pareil nom, il vint dans la fleur de l'âge frapper à la porte du noviciat. Malheureusement il n'avait fait aucune étude ; et sa naissance ne lui permettait guère d'entrer en qualité de simple Frère Coadjuteur. Il s'offrit donc en qualité d'indifférent. Quand vint plus tard le temps de ses vœux, toutes les saintes pratiques de l'humilité lui étaient devenues si aimables, que sans accepter aucun des soulagements ni des égards dont la charité de ses supérieurs voulait l'entourer, il demanda comme une grâce d'aller remplir dans quelque maison le pénible office de cuisinier. Comme il revenait à Naples par mer, deux ans après, des pirates le firent esclave et le conduisirent à Alger.

Antoine Cumis ne vit rien dans cette disgrâce qui pût l'affliger,

et tandis que les autres captifs laissaient éclater leur douleur, lui seul conservait un air de calme et de douce joie, qui au moment de leur descente à terre, frappa vivement l'attention d'un riche marchand vénitien. « Quelle est votre condition ? lui demanda le marchand ; d'où vous vient dans les fers cette étrange sérénité » ? — « Je suis de la Compagnie de Jésus, lui répondit Antoine ; n'est-ce pas Dieu qui dispose toute chose ? que faut-il de plus ? S'il trouve bon que je sois esclave, quand ce serait pour un million de siècles, je suis tout prêt à faire sa volonté ». Ravi de cette réponse, le Vénitien paya sur-le-champ sa rançon. Antoine Cumis, de retour dans sa patrie, n'eut rien de plus pressé que de quêter, surtout dans sa famille, l'or nécessaire au rachat de ses compagnons, et de retourner aussitôt à Alger, avec le P. Jules Mancinelli, pour les arracher à leur tour aux angoisses de l'esclavage. Puis, voulant se dédommager en quelque sorte de tout ce qu'il n'avait pu souffrir sous le bâton et les outrages des infidèles, il obtint peu après d'aller passer le reste de ses jours parmi les sauvages du Nouveau-Monde, où nous savons seulement qu'après dix-huit ans de fatigues, il mourut, avec la réputation d'un saint.

Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli, t. 4, p.* 81 *et suiv.*

---

* Le vingt-neuvième jour d'août de l'an 1637, mourut à Mondovi, sa patrie, le P. Christophe Ferrero, après neuf années seulement de vie religieuse. Sa jeunesse, qu'il avait mise sous la protection spéciale de la Reine des vierges et de saint Jean l'Évangéliste,

s'écoula tout entière dans une merveilleuse innocence. Il occupait avec éclat une chaire de droit, lorsque le désir de se donner plus pleinement à Dieu loin des dangers et des séductions du monde, lui fit solliciter la grâce d'entrer dans la Compagnie. C'était un homme gracieux, modeste, affable ; il mit sa perfection dans une fidélité inviolable à toutes les règles.

Le P. Nadasi nous a conservé deux traits plus saillants de sa vertu ; ils attestent, l'un son attachement à sa vocation, l'autre son héroïque charité.

Son père venait de dresser son testament ; avant de le clore d'une manière définitive et de le sceller, il le lui envoya avec prière de le modifier comme il lui semblerait bon. Un article était ainsi conçu : « Au cas où le P. Christophe Ferrero, mon fils unique, par maladie ou pour une autre cause ne persévérerait pas dans la religion, je casse et annulle tout ce que dessus, et l'établis héritier universel de tous mes biens ». Le P. Ferrero prit aussitôt la plume, et profitant de la liberté qui lui était laissée, il pria son père de modifier ainsi l'article en question : « Au cas où Christophe Ferrero, mon fils unique, par maladie, ou pour toute autre cause, serait assez insensé, assez ingrat envers Dieu, assez vil, pour laisser la Compagnie et retourner au siècle, je le déclare indigne d'entrer en succession de mes biens et d'être mon héritier ».

L'autre trait n'est pas moins édifiant. Étant encore dans le monde, il avait vu son frère unique tué par un gentilhomme, et lui-même avait été menacé du même sort. Heureusement, les choses s'étaient arrangées, et peu après il s'était fait religieux. Or lorsqu'il eut reçu le sacerdoce, il apprit que ce gentilhomme venait

chaque jour assister à sa messe, et se déclarait prêt à se jeter à ses pieds pour lui demander pardon. « Je l'en félicite, répondit le P. Ferrero ; mais qu'il sache aussi qu'à cette même messe, je ne manque pas un seul jour de le recommander nommément à Notre-Seigneur ».

NADASI, *Annus dier. memor.*, 29a *aug.*, *p.* 132. — DREWS, *Fasti Soc. Jesu,* 29a *aug.*, *p.* 334. — PATRIGNANI, *Menologio*, 29 *agosto*, *p.* 239.

XXX AOUT

—

Le trentième jour d'août de l'an 1706, mourut dans la maison professe de Rome le P. Philippe Grimaldi, noble Génois, âgé d'environ quatre-vingts ans, dont il avait passé plus de soixante dans la Compagnie, et trente-six dans la charge de Préfet de l'église du Gesù à Rome. Son portrait, conservé parmi ceux de nos plus illustres Pères, est accompagné de ces courtes mais significatives paroles : « *Insignis sui mundique contemptor*, insigne contempteur de lui-même et du monde ». Dans l'oraison funèbre qui, avec l'approbation du Père Général, lui fut consacrée après sa mort, ces quatre maximes écrites de sa main, et dont il s'était fait une règle immuable, résumèrent tout son éloge : « *Si vis esse dives, esto pauper; si vis esse in deliciis, afflige te ; si vis honorari, despice te ; si vis esse in quiete, labora ;* si tu veux être riche, fais-toi pauvre ; si tu veux jouir des vraies délices, afflige-toi ; si tu aimes l'honneur, méprise-toi ; si tu aspires à te reposer, fatigue-toi ». Conformément à de si généreuses résolutions, Philippe Grimaldi ne consentit jamais à être un de ces pauvres qui ne veulent manquer de rien ; on aurait eu peine à trouver une cellule plus dépouillée que la sienne ; pour nourriture, il se contentait d'ordinaire d'un morceau de pain, de quelques fruits et d'un verre d'eau, et joignait à un

jeûne si rigoureux l'usage le plus assidu des veilles, des flagellations et du cilice. Les humiliations lui étaient si chères, qu'un jour ayant été brusquement déposé de sa charge de Préfet d'église sans aucun avis préalable ni aucun de ces égards qui semblaient lui être dus, son premier mouvement fut de courir à la chambre de son confesseur et de lui dire : « Mon Père, aidez-moi, je vous en prie, à remercier Notre-Seigneur de la grâce qu'il vient de m'accorder ».

Voici l'héroïque prière que le P. Grimaldi adressait de cœur à Jésus en croix : « Que les jeunes gens se moquent de moi ; que mes égaux me dédaignent et me méprisent. Si je dis vrai, qu'on ne me croie pas ; si j'appelle, qu'on ne m'écoute pas ; si je viens à tomber, que pas une main ne se tende vers moi. Si je me trouve dans la détresse, que personne ne me secoure. Qu'à ma sincérité, on réponde par des embûches, à mon innocence par des calomnies. Que nul ne me rende honneur durant ma vie, ni ne m'assiste même à la mort ». Enfin, la fatigue lui semblait si douce, pour l'amour de Dieu et des âmes, ou par charité pour ses frères, qu'à l'âge de quatre-vingts ans, il était encore le confesseur de tous les moments, surtout quand il s'agissait des pénitents les plus misérables ; et si par hasard quelques Pères se trouvaient dérangés à l'improviste, au moment de prêcher ou de faire la leçon de l'Écriture sainte, le bon vieillard était toujours prêt à leur servir sans excuse de suppléant.

Patrignani, *Menol.*, 30 *agosto*, *p.* 246.

* Le trentième jour d'août, l'an 1759, mourut à Palerme le F. Joseph Provenzali, de Nicosie, novice Scolastique, d'une admirable générosité d'âme. A peine entré au noviciat de Messine, à l'âge de dix-huit ans, il avait résolu de suivre Notre-Seigneur dans la pratique des vertus les plus difficiles et les plus contraires aux inclinations de la nature. Rien ne lui était plus ordinaire que de prendre son repos sur une planche et tout habillé, de mettre dans sa bouche des substances amères ou même répugnantes, pour mieux triompher de la sensualité. Mais il plaçait la mortification de l'esprit bien au-dessus de celle du corps : un jour il put répondre à son Père Maître, avec une naïve confiance, qu'il ne sentait plus les mouvements de la vaine gloire.

Cette vigueur spirituelle venait au F. Provenzali de la prière et surtout de la dévotion au très saint Sacrement. Notre-Seigneur dans l'Eucharistie était le centre de toutes ses pensées et de toutes ses affections. Il avait peine à s'éloigner de lui ; il l'appelait avec un ineffable sentiment d'amour *son prisonnier ;* il aurait voulu le visiter à toutes les heures du jour et de la nuit. Ses transports redoublaient quand il l'avait reçu dans la sainte communion ; souvent la douceur de ce pain des anges se faisait sentir à son palais, et tout le jour il en gardait la céleste impression. « Sa faim pour cette divine nourriture, disait son Maître des novices, était véritablement insatiable ».

Mais les forces de son corps ne répondaient pas à celles de son âme ; elles ne tardèrent pas à s'altérer. Pour prévenir une maladie de poitrine, les supérieurs jugèrent prudent de l'envoyer respirer l'air natal au milieu des siens. Dès qu'il fut remis, le F. Pro-

venzali se hâta de prendre le chemin de Palerme et de se présenter au noviciat. Il ne venait que pour mourir. Presque aussitôt son mal reparut avec une violence nouvelle. Mais la vie n'était rien pour lui au prix de sa vocation. « Pourvu que je sois dans la Compagnie, disait-il, j'aime mieux mourir, que vivre dans la maison paternelle, au milieu de mes proches ». Un de ses compagnons de noviciat, jeune homme plein d'espérances, se mourait du même mal que lui. Avec la permission des supérieurs, il offrit sa vie pour garder à la Compagnie celle de son frère ; mais Notre-Seigneur n'agréa que sa bonne volonté et rappela à lui les deux jeunes gens. Le dénouement approchait à grands pas. Toujours généreux, le F. Provenzali supporta sans se plaindre les douleurs et les angoisses de la maladie, fit aux âmes du purgatoire l'abandon de tous ses mérites et des suffrages qu'on lui appliquerait après sa mort; et comme le prêtre qui l'assistait lui suggérait cette invocation : « Plutôt mourir que d'offenser Dieu », il reprit vivement : « Plutôt être précipité dans l'enfer, que de commettre un péché véniel », et peu après, il remit à Notre-Seigneur son âme très pure.

Dalle Lettere annue (Archiv. Rom.).

XXXI AOUT

—

Le trente-et-unième jour d'août de l'an 1656, mourut à Naples, martyr de la charité, le P. François Corcioni, qui en dépit de ses soixante-dix-neuf ans, se dévouait encore, avec toute l'intrépidité d'un jeune homme, au service des pestiférés. Il avait longtemps dirigé la belle confrérie du Saint-Sacrement, fondée à Naples par nos premiers Pères, du vivant même de saint Ignace. Sous sa conduite, elle jeta un éclat si vif de zèle et de sainteté, qu'une grande partie de la noblesse napolitaine, plusieurs prélats et cardinaux, des vice-rois, des princes souverains, et l'empereur Ferdinand III lui-même tinrent à honneur d'en faire partie. Grâce à son intelligente initiative, les confrères du Saint-Sacrement, non contents de pourvoir généreusement au soulagement des pauvres et à la splendeur du culte divin, l'aidèrent encore à créer et à doter plusieurs œuvres d'une haute importance pour le salut et la sanctification des âmes. Ce furent d'abord deux conservatoires pour les femmes et les jeunes filles, que l'on formait tout à la fois à la vie chrétienne et aux travaux propres de leur sexe ; puis une fondation suffisante pour recevoir gratuitement tous ceux qui voudraient faire les Exercices de saint Ignace, et une autre pour l'entretien de quelques Pères destinés à l'apostolat des campagnes.

Le P. Corcioni, au milieu de tant de travaux, était arrivé à un âge où il semblait en droit de goûter enfin quelque repos, quand la peste éclata à Naples avec une violence inouïe. Le généreux vieillard saisit avec un joyeux empressement cette occasion de donner sa vie au service des membres souffrants de Jésus-Christ. Peu de jours avant de succomber, voyant un des plus jeunes Pères, que la frayeur paralysait comme malgré lui et empêchait de se dévouer : « Ne craignez rien, mon fils, lui dit-il ; ce fléau ne vous ôtera pas la vie ». Rassuré par une promesse si ferme, le religieux s'offrit aussitôt, et survécut presque seul à ses compagnons.

Alegambe, *Heroes et Victimæ charit.*, *p.* 521. — Patrignani, *Menol.*, 31 *agosto*, *p.* 250.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE D'ITALIE

1er SEPTEMBRE

—

Le premier jour de septembre de l'an 1605, mourut dans la maison professe de Palerme le P. Pierre Gambacorta, célèbre surtout par son zèle à défendre la sainte Église et à racheter les pauvres esclaves de la captivité musulmane. Il avait puisé dans les leçons de son Maître des novices, le P. Elpidio Ugoletti, un tel amour des âmes et du renoncement, qu'envoyé de Sicile à Rome pour y achever ses études, à l'âge de dix-sept ans, il demanda la permission de faire tout le voyage à pied, sans viatique, à travers les Calabres et la Terre de Labour, s'arrêtant dans tous les villages pour expliquer au peuple le catéchisme, et l'exhorter à la pratique des vertus chrétiennes. Scolastique au Collège Romain, et bientôt professeur de théologie morale, il s'acquit

la réputation d'un des plus savants hommes de son temps. Les lois nouvelles de l'Angleterre créaient alors aux fidèles enfants de l'Église des difficultés presque insolubles. Le P. Gambacorta, consulté par les ambassadeurs des princes comme l'oracle de la cour pontificale, vint à bout, par sa science, de porter la lumière dans de si épaisses ténèbres et d'assurer le triomphe de la vérité. La rage d'Élisabeth peut donner une idée du service que ce grand homme rendit alors à la cause de l'Église ; car un décret de cette princesse promit trois mille écus d'or à celui qui apporterait à Londres la tête de Gambacorta. Comme on pressait celui-ci de quitter au plus tôt la ville de Rome, où le concours de tant d'étrangers pouvait favoriser l'audace des assassins : « Je serais trop heureux en vérité, répondit-il, si ma tête tombait sous les coups d'une reine hérétique, et pour les droits du Vicaire de Jésus-Christ ».

Renvoyé cependant dans sa patrie par le P. Claude Aquaviva, qui le nomma inspecteur général de l'observation des règles, dans toutes nos maisons de Palerme et des côtes septentrionales de la Province, Gambacorta eut encore, avant de mourir, la gloire de créer deux œuvres nouvelles, monuments insignes de sa science et de son zèle. L'une fut, à Palerme, la belle congrégation de la Rédemption, qui dans la première moitié du dix-huitième siècle, au temps du P. Aguilera, se glorifiait d'avoir rendu la liberté à plus de mille esclaves des pirates barbaresques ; l'autre fut d'assurer à jamais l'existence honorable des prêtres siciliens, qui ne subsistaient auparavant qu'en pressurant le peuple des campagnes, et en lui faisant payer l'usage le plus nécessaire des choses sacrées.

AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 474 *seqq.* — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 673. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *p.* 1151. — *Litter. ann. Societ.*, *anno* 1605, *p.* 2. — MONGITORE, *Biblioth. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 140.

---

* Le premier jour de septembre de l'an 1636, mourut le F. JEAN-BAPTISTE URBANO, étudiant en philosophie au collège de Palerme. C'était un jeune homme doué des plus heureuses qualités ; sa gaieté, les grâces de son esprit faisaient le charme des conversations ; en même temps, par la supériorité de son intelligence et la facilité avec laquelle il pénétrait les plus difficiles questions, il tenait le premier rang entre ses condisciples. Ces succès, que le F. Urbano ne savait pas assez ramener à Dieu, l'enivrèrent de vanité ; il se relâcha dans l'observation de la règle, et finit même par perdre l'estime et l'amour de sa vocation. La miséricorde de Dieu seule l'empêcha de franchir le dernier pas et de demander sa dimission.

Le P. Jérôme Tagliavia, cet habile directeur des âmes, était alors Père spirituel des Scolastiques au collège de Palerme. Il mit tout en œuvre pour arrêter le malheureux Frère sur la pente fatale qui l'entraînait à sa perte ; à force de prières et de charité, il parvint à gagner sa confiance et lui dessilla les yeux. A la vue de l'abîme où il allait tomber, le F. Urbano fut saisi d'horreur ; mais considérant que le malheur auquel il venait à grand' peine d'échapper, pouvait le menacer encore, s'il se retrouvait en face des mêmes tentations, il conjura Notre-Seigneur avec larmes, si jamais il devait retomber dans sa folie, de le faire plutôt mourir. Avec l'agrément de son directeur, il renouvela tous les jours cette

héroïque prière. Il fut exaucé; bientôt il fut atteint d'une maladie de poitrine. Alors sa joie ne connut plus de bornes ; il ne se lassait pas de rendre grâces à l'amoureuse providence de Dieu, qui lui donnait ce gage de son éternelle prédestination, et au guide sage et dévoué qui l'avait ramené dans le droit chemin. Il ne tarda pas à expirer dans ces effusions de reconnaissance et d'amour.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 491.

---

* Le premier jour de septembre de l'an 1731, mourut à Santiago dans la Province du Chili, le P. Dominique Marini, Sicilien, vénéré pendant sa vie et après sa mort comme un homme rempli de l'esprit de Dieu. Cependant, telle était son attention à cacher sous le voile de l'humilité les dons les plus éminents, que lorsqu'il se présenta déjà prêtre pour entrer au noviciat, les supérieurs hésitèrent quelque temps à le recevoir, tant il paraissait dépourvu des qualités nécessaires à un ouvrier de la Compagnie. Ils n'eurent pas à regretter leur condescendance.

A peine eut-il terminé son temps d'épreuve, qu'il demanda les missions lointaines et obtint celle du Chili. Là, les riches trésors de son âme ne tardèrent pas à se montrer au grand jour. Au lieu de l'envoyer parmi les tribus indiennes, les supérieurs le retinrent à Santiago et lui confièrent la chaire de théologie. L'éclat et la solidité de son enseignement attirèrent bientôt à ses leçons une foule brillante d'auditeurs et en firent l'oracle de la ville et de tout le pays. L'art du gouvernement n'était pas plus étranger

au P. Marini que les hautes spéculations de la science : il fut tour à tour Recteur de plusieurs collèges, et Provincial ; et dans tous ces emplois, il sut, par un admirable tempérament de sagesse, de douceur et de fermeté, faire fleurir la discipline religieuse.

Mais il ne pouvait détacher son cœur et sa pensée des Indiens ; c'est pour eux qu'il avait traversé les mers, il aspirait au bonheur d'arroser leurs terres de ses sueurs et de son sang. Enfin la carrière lui fut ouverte : nuls périls, nulles privations, nulles fatigues ne l'étonnèrent ; il eut la joie, après de longs efforts, d'amener une peuplade entière au bercail de Jésus-Christ. Il courut aussitôt plus loin à la conquête d'autres âmes. Plus d'une fois Dieu confirma sa parole par des prodiges. Il prêchait un jour à des idolâtres ; ces pauvres gens, dans leur grossière insouciance, ne faisaient que rire et se moquer de ce qu'il leur annonçait. Alors le missionnaire, cédant à une impulsion du Saint-Esprit, s'adresse à une nuée de corneilles qui s'étaient abattues sur un marais voisin : « Puisque ceux-ci refusent d'entendre parler de Dieu, vous, s'écria-t-il, venez toutes ici, et écoutez-moi ». Et à l'instant, les oiseaux prennent leur vol, se rangent en bel ordre autour de lui, et pendant qu'il leur parle, agitent doucement leurs aîles comme pour applaudir à ce qu'il disait. A cette vue, les barbares sont changés ; il se laissent instruire et deviennent chrétiens.

Le P. Marini passa les dernières années de sa vie à Santiago dans l'exercice de toutes les vertus ; il s'éteignit doucement à l'âge de quatre-vingts ans, dont il avait passé cinquante-et-un dans la Compagnie.

BOERO, *Ex Elog. defunctor. Provinc. Chilensis (Arch. Rom.)*.

II SEPTEMBRE

—

Le deuxième jour de septembre de l'an 1598, mourut à Naples le F. Coadjuteur François Lacci, tailleur du collège depuis vingt-trois ans, et surnommé par les séculiers le serviteur de la sainte Mère de Dieu. L'histoire d'une seule de ses journées fut à peu près celle de toute sa vie religieuse. Il se levait chaque matin régulièrement deux heures avant la communauté, pour prolonger d'autant son oraison ; et chaque soir il consacrait encore une heure à ce saint exercice avant de prendre son sommeil. Mais dans les jours consacrés au souvenir des souffrances du Sauveur, ses prières continuaient, dit-on, toute la nuit. Deux fois par jour au moins, il prenait une rude discipline, et recouvrait ensuite son corps d'un cruel cilice, qui l'enveloppait des pieds à la tête. Sa pureté angélique lui avait fait accorder la grâce de communier au moins trois fois par semaine, et cette divine nourriture, au milieu de ses jeûnes rigoureux et continuels, soutenait merveilleusement ses forces. Comme la petite cellule où il travaillait, toujours en silence et sans perdre la présence de Dieu, se trouvait proche de l'église, il suivait attentivement au son des clochettes les messes qui se célébraient dans la matinée, et l'on pouvait alors, au feu de ses yeux et de son visage, reconnaître les élans de l'amour

divin qui le consumait. La même ardeur éclatait encore dans ses traits, dès qu'il parlait de la Reine du ciel. Malgré les efforts de son humilité pour dérober aux hommes les grâces de choix dont il était comblé, Dieu voulut qu'on le vît environné de lumière un jour qu'il priait devant l'autel de sa divine protectrice. Aussi le F. Lacci était-il regardé de tous comme un saint. Durant les dix-sept mois de sa dernière maladie, nos Pères et Frères s'étant aperçus qu'il éprouvait quelque soulagement à respirer un air un peu plus frais, obtinrent de se relever, jour et nuit, auprès de sa couche pour éventer sa bouche et sa poitrine brûlante, dans l'espérance qu'une fois au ciel, le bon Frère ne manquerait pas de les payer très libéralement par ses prières de cet office de charité. A l'heure précise où le F. Lacci rendit sa sainte âme à Dieu, un Frère Coadjuteur du collège de Salerne le vit tout rayonnant de gloire s'envoler au séjour des bienheureux, en la Compagnie de la très sainte Vierge, qui était venue recevoir son dernier soupir.

Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napol.*, *t.* 1, *p.* 291 *et suiv.* — Patrignani, *Menol.*, 2 *sett. p.* 6.

---

* Le deuxième jour de septembre de l'an 1610, mourut à Messine le P. Louis Mansoni, « religieux, dit le P. Aguilera, véritablement insigne et fait pour les plus grandes choses ». La seule énumération des charges qu'il remplit dans la Compagnie, suffirait à justifier cet éloge. Entré au noviciat de Palerme, à l'âge de quatorze ans,

et formé aux vertus solides par un disciple de saint Ignace, le P. Elpidius Ugoletti, il donna bientôt de telles preuves de la maturité de son esprit et de l'étendue de ses connaissances, que tout jeune encore, il fut chargé de la chaire de théologie au collège de Palerme, et occupa ensuite successivement celles de Naples, de Milan et du Collège Romain. Il n'avait pas de moins remarquables qualités de gouvernement ; on le voit tour à tour Recteur à Gênes, à Milan, à Rome, au Collège Germanique, et au Collège Romain ; Provincial à Naples et à Milan, Visiteur en Sardaigne, et enfin comme pour mettre le comble à tant de distinctions, nommé par le Souverain Pontife Clément VIII légat *a latere* en Irlande, avec les pouvoirs les plus étendus. Déjà il était à Lisbonne, prêt à prendre la mer, lorsque des événements imprévus le firent rappeler en Italie, avant qu'il eût rempli sa mission. Il passa ses dernières années à la tête de la maison professe de Palerme. Dans tous ces emplois, exercés pour la plupart en dehors de sa Province, le P. Mansoni, par un admirable tempérament de douceur et d'autorité, se concilia constamment l'estime et la confiance ; il s'attachait surtout à être le père de ses inférieurs, et il en obtenait sans peine les plus difficiles sacrifices.

Ce qui le soutenait dans l'accomplissement de son devoir, et lui communiquait une force merveilleuse pour ne se laisser aller à aucune négligence, c'était la pensée toujours présente du compte redoutable qu'il devrait rendre un jour à Dieu. Longtemps, raconta-t-il lui-même au P. Paul de Franciscis, il avait demandé à Notre-Seigneur la grâce de le contempler tel qu'il paraîtra, quand à la fin des siècles, il viendra juger les vivants et les morts. Or, un jour, fixant ses regards sur la sainte hostie, qu'on portait en pro-

cession, il vit le visage du Sauveur empreint d'une majesté si sévère et si terrible, qu'il se mit à trembler de tous ses membres, et tomba à terre évanoui. « A partir de ce moment, ajoutait-il, j'ai commencé à déclarer à toutes mes inclinations mauvaises une guerre sans merci, et à ne plus penser qu'aux choses éternelles. A chaque heure, au souvenir de cette vision, je descends en moi-même et je me dis : Si une simple représentation de la colère du Seigneur, représentation que tu as toi-même demandée, t'a causé une telle frayeur, que deviendras-tu quand il te faudra paraître en accusé au tribunal de ce juge intègre et sévère, devant les peuples et les nations » ?

L'épreuve mit le couronnement suprême à une vie qui s'était passée tout entière dans les premières charges de la Compagnie. En arrivant à Palerme, il y fut accueilli comme toujours avec des démonstrations extraordinaires d'estime, non seulement par les Nôtres, mais par les étrangers et par le vice-roi de Sicile lui-même. Mais un conseil donné avec trop de franchise lui attira l'animadversion de ce seigneur, qui obtint son éloignement de Palerme et de la Sicile. Pendant que le P. Mansoni attendait à Solonto l'occasion de s'embarquer pour Rome, épuisé par ses travaux et des chaleurs excessives sur un rivage insalubre, il tomba dans une langueur irrémédiable, et en arrivant à Messine quelques jours après, il dut s'y arrêter, hors d'état de continuer son voyage ; il expira bientôt en bénissant Dieu de lui avoir donné quelque participation à sa croix. Il était dans la soixante-quatrième année de son âge et la cinquantième depuis son entrée dans la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 551. — *Litter. ann. Soc. Jesu, anno* 1610, *p.* 7. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 568. — de Backer, *Biblioth. des Écrivains*.., 1ère *édit.*, *t.* 3, *p.* 483. — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 3, *p.* 387. — Mongitore, *Biblioth. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 20.

III SEPTEMBRE

—

Le troisième jour de septembre de l'an 1595, mourut à Naples le P. Émeric de Bonis, né à Guastalla et reçu dans la Compagnie par saint Ignace, qui le forma de ses propres mains. C'est à lui que le bienheureux fondateur, pour le punir d'une légère interprétation des ordres de l'obéissance, imposa de se tenir debout au réfectoire durant six mois entiers, et d'y répéter à voix haute au commencement de chaque repas : « *Volo et nolo non habitant in hac domo* ». Mais avant même sa seconde année de noviciat, Ignace le jugea si bien affermi dans toutes les vertus religieuses, qu'il l'envoya porter à Naples, sous la conduite du P. Salmeron, le nom et les œuvres de la Compagnie. Salmeron combattait les hérétiques du haut de la chaire, et faisait revivre parmi les fidèles le fréquent usage des sacrements ; Émeric de Bonis enseignait aux enfants et aux ignorants les mystères de la foi, la prière, la vie chrétienne ; et tous deux, selon les prescriptions d'Ignace à ceux qu'il envoyait travailler au salut des âmes, se faisaient, à la grande édification du peuple, les serviteurs des pauvres et des malades, et vivaient eux-mêmes d'aumônes.

Élevé peu après au sacerdoce, Émeric de Bonis devint le premier missionnaire de la Compagnie dans l'ancienne Lucanie et

dans la Pouille. Il les parcourut en tous sens, durant l'espace d'environ trente ans, et sa parole, dit un biographe, embrasait les populations comme la flamme. Souvent même sa vue seule remuait les âmes ; l'histoire nous en a conservé un bel exemple. Les habitants de la petite ville de Lavello n'avaient accueilli qu'avec dédain l'annonce de ce prédicateur étranger, bien résolus à ne pas même le laisser monter en chaire ; et en effet dès qu'il parut, on lui signifia de se retirer au plus tôt. Mais avant de partir, l'homme de Dieu entra dans une église pour y célébrer le saint sacrifice. Ceux qui le virent à l'autel, furent si profondément émus de l'air de sainteté dont son visage et toute son attitude étaient empreints, qu'ils parcoururent la ville en disant que Dieu ne leur avait pas envoyé un homme ordinaire, mais un ange, et ils le supplièrent de rester parmi eux.

Notre-Seigneur lui avait donné une grâce de persuasion toute particulière pour détacher les âmes mondaines de leurs vains ornements, trop incompatibles avec la pratique d'une vie d'oraison et même de modestie chrétienne. Souvent de pauvres pécheresses venaient se jeter à ses genoux, le suppliant de les retirer du vice ; et sachant combien la misère est une tentation redoutable, il ne rougissait pas d'aller humblement demander l'aumône pour mettre tout à la fois leur avenir et leur salut en sûreté.

SCHINOSI, *Istor. della Provinc. di Napol.*, *t.* 1, *p.* 146. — SANTAGATA, *Istor. della Prov. di Napol.*, *t.* 4, *p.* 158 *et suiv.* — SACCHINUS, *Histor. Soc. Jes.*, *l.* 5, *n.* 78 *p.* 179; *l.* 7, *n.* 18, *p.* 271. — BARTOLI, *Vita di S. Ignazio*, *l.* 3, *n.* 26.

Le troisième jour de septembre de l'an 1612, mourut à Naples, à l'âge de vingt-et-un ans, le F. Louis Cerruti, Scolastique, modèle d'innocence et de pénitence dans un degré éminent. Il avait su apporter tant de vigilance au passage délicat, et si souvent critique, du noviciat aux études littéraires, et des études à l'enseignement, que durant le cours de toute une année, on ne surprit pas l'ombre d'une imperfection dans sa conduite. Amant passionné de la croix, il s'armait, tous les matins, d'une ceinture de fer à pointes aiguës, et travaillait ainsi tout le jour ; la nuit, il dormait souvent sur la terre nue ; l'obéissance seule modérait les élans de son ardeur à se crucifier.

Professeur de grammaire au collège naissant de Capoue, il y fonda, malgré son extrême jeunesse, deux ferventes congrégations d'écoliers, qui exercèrent sur leurs condisciples la plus salutaire influence. Mais sa santé ne résista pas longtemps au climat ; une fièvre maligne se déclara et mit bientôt ses jours en danger. Dans l'espoir de le sauver encore, on le transporta au collège de Naples. En entrant à l'infirmerie, le F. Cerruti dit sans hésiter qu'il ne donnerait à ses frères la peine de le soigner que quarante-huit heures ; il mourut en effet le surlendemain. Au moment où il expirait, un grand serviteur de Dieu qui ne le connaissait pas même de nom, vit tout-à-coup monter au ciel un jeune religieux de la Compagnie, la tête ceinte d'une couronne de fleurs blanches et rouges, symbole, disait-il, de sa pénitence et de sa pureté. Conduit le jour même, par son confesseur, auquel il venait de faire part de cette apparition, près des restes inanimés du Frère Cerruti : « Voilà,

s'écria-t-il aussitôt, voilà le bienheureux jeune homme que j'ai vu et qui m'a parlé ».

Santagata, *Istor. della Prov. di Sicil.*, *t.* 3, *p.* 457 *et suiv.*

---

* Le troisième jour de septembre rappelle l'heureuse mort du F. Pierre Stopelli, Coadjuteur temporel, arrivée l'an 1601 au collège de Brera, à Milan. Il s'était toujours signalé par une admirable égalité d'âme, une continuelle abnégation de lui-même, par l'amour du travail et un esprit de prière qui pénétrait et animait toutes ses actions. Un jour qu'il était dangereusement malade et prêt à rendre le dernier soupir, on assure qu'il vit paraître la très sainte Vierge, le visage rayonnant d'une douce majesté ; le temps du repos n'était pas encore arrivé, lui disait la Mère de Dieu ; il avait à travailler encore longtemps pour ses frères et pour Dieu. En effet, contre toute espérance, le F. Stopelli recouvra promptement ses forces ; il les consacra avec une ardeur nouvelle au service de Notre-Seigneur et de la Compagnie. Et lorsque dix années après, le bon serviteur fut appelé à la récompense, il ne se lassait pas, dans les dernières heures de son agonie, bien que sa langue fût enchaînée pour toute autre parole, de répéter avec amour et reconnaissance le nom de Marie, sa protectrice et sa mère, et ce nom béni sur les lèvres, il expira.

Litteræ ann. Societ. Jesu, *anno* 1601, *p.* 65. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 3ª *sept.*, *p.* 140. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 3ª *sept.*, *p.* 342.

IV SEPTEMBRE

—

Le quatrième jour de septembre de l'an 1637, mourut au collège de Catane le P. Vincent Raymondi, appelé par la sainte Vierge elle-même, à l'âge de quarante-deux ans, dans la Compagnie de Jésus. Il avait exercé jusque là, parmi ses concitoyens, les fonctions du saint ministère avec la réputation d'un prêtre voué à toutes les œuvres de miséricorde et de pénitence. Non seulement il avait défendu à ses domestiques de renvoyer jamais aucun mendiant sans lui donner quelque aumône, mais de plus il en recueillait chaque jour au moins un dans sa maison, le faisait asseoir à sa table, et tenait à honneur de manger avec lui dans le même plat, et de boire dans la même coupe. Les mardis, il invitait ainsi jusqu'à douze pauvres, en l'honneur de l'auguste Mère de Dieu, pour lui offrir, disait-il, son humble couronne, en souvenir de celle qu'elle avait elle-même reçue des mains de son divin Fils. Ce saint homme n'accordait ici-bas ni repos ni trêve à son corps ; jamais il ne se dépouillait, ni d'un rude cilice, ni d'une chaîne de fer très douloureuse ; ses jeûnes, ses veilles, ses disciplines l'avaient réduit à un si triste état, que son évêque se crut obligé devant Dieu à les modérer. Enfin sa réputation de sa-

gesse, de science et de sainteté, s'était répandue hors de la Sicile, et le menaçait des honneurs de l'épiscopat. Pour échapper à ce péril, Vincent Raymondi eut recours aux sages conseils du célèbre directeur des âmes, le P. Octave Gaetano. Celui-ci l'engagea à faire les Exercices de saint Ignace ; et comme Raymondi y redoublait ses austérités et ses prières, Notre-Dame lui apparut le septième jour : « Vincent, lui dit-elle, tu ne saurais rien faire de plus agréable à Dieu que de renoncer au monde et à ses honneurs, et d'entrer dans la Compagnie. Ne crains rien ; je serai avec toi et te promets de tout aplanir ».

A cette annonce, le P. Gaetano ne put retenir un cri de joie bien propre à faire deviner l'estime qu'il avait déjà pour son disciple : « La très aimable Mère de la Compagnie, s'écria-t-il, veut donc nous consoler, par un tel présent, d'avoir perdu Bernard Colnago, qui vient de nous quitter pour aller recevoir sa récompense » ! Aussi le P. Mutius Vitelleschi n'observa pas les délais ordinaires pour admettre un homme de ce mérite au rang des profès. Parmi les plus belles œuvres du P. Raymondi à Messine, où l'obéissance le retint jusqu'à l'avant-dernière année de sa vie, l'Histoire de la Compagnie en Sicile cite en particulier les deux florissantes congrégations dites de la *Mortification* et *des pauvres*. La première se composait de quarante-cinq membres qui s'assemblaient tous les vendredis, et faisaient leur étude assidue de toutes les pratiques propres à retracer les douleurs et les ignominies de Notre-Seigneur dans sa Passion. La seconde réunissait pareillement une fois la semaine les pauvres mendiants, attirés par l'appât d'une légère aumône, à la seule condition de venir entendre l'homme de Dieu, qui leur enseignait à fuir le vice, et à

sanctifier leur indigence, surtout par le saint et fréquent usage des sacrements.

AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 345 *seqq.* — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 4ª *sept.*, *p.* 143. — DREWS, *Fasti Soc. Jes.*, 4ª *sept.*, *p.* 344.

---

* Le quatrième jour de septembre de l'an 1662, le P. JÉROME DE GRAVINA mourut à Tchang-chou après vingt-cinq années de travaux apostoliques. Il était né à Caltanisetta, d'une des plus nobles et des plus opulentes familles de la Sicile. A quinze ans, il dit adieu au monde pour embrasser l'humilité et la pauvreté de la croix dans la Compagnie de Jésus; et comme si ce sacrifice n'était qu'un prélude à une immolation plus complète de lui-même, il sollicita la grâce d'aller s'ensevelir au fond des missions les plus lointaines et les plus laborieuses. En 1635, il partit pour les Indes orientales avec le P. Marcel Mastrilli et trente-un autres compagnons, et fut associé par les supérieurs aux ouvriers qui arrosaient de leurs sueurs le sol longtemps infécond de la Chine. Son ingrate mémoire semblait lui ôter l'espérance d'apprendre la langue du pays ; mais grâce à un travail opiniâtre, soutenu par l'amour des âmes, il triompha de toutes les difficultés ; il écrivit même en chinois un ouvrage important, également estimé des chrétiens et des payens, et utile encore de nos jours, *Les considérations sur les différents mystères de la foi.* La chrétienté de Tchang-chou, dont il avait le soin, ne tarda pas à devenir une des plus florissantes par le nombre des fidèles et la solidité de leur instruction religieuse, par la beauté des églises et l'établissement des

diverses œuvres de piété, entre autres de plusieurs congrégations de la sainte Vierge. On admirait dans le P. de Gravina sa douceur, son dévouement sans bornes au bien de son troupeau, sa rigoureuse abstinence et une dévotion si tendre qu'il ne pouvait offrir le saint sacrifice sans répandre des larmes abondantes.

Cependant les Tartares avaient envahi l'empire et renversé l'ancienne dynastie : leurs armées s'étaient répandues dans les provinces, semant partout les ruines et la mort. Quand ils s'emparèrent de Tchang-chou, le missionnaire était retenu par une dangereuse maladie. Un soldat pénètre jusqu'à lui pour l'égorger ; mais à la vue de la douce majesté qui règne sur ses traits, il s'arrête interdit et s'éloigne sans lui faire de mal ; puis comme ramené par une force mystérieuse, il se jette à ses pieds, se fait instruire de la religion, et bientôt après, le premier des Tartares, il reçoit le baptême des mains de celui qu'il avait voulu frapper. A force de courage et de persévérance, le P. de Gravina répara les désastres de l'invasion, et sa chrétienté devint même plus prospère qu'auparavant.

Sa mort fit éclater les sentiments de vénération dont il était l'objet de la part des chrétiens. A peine la nouvelle se fut-elle répandue qu'il était près de mourir, les plus considérables d'entre eux sollicitèrent la grâce de le voir et de l'entendre encore une fois ; le P. de Gravina, toujours apôtre, se rendit à leurs désirs ; il adressa la parole à chacun d'eux, leur donna des conseils salutaires et les encouragea à persévérer dans la foi ; et peu après, il remit son âme entre les mains de Dieu. Il était âgé de cinquante-neuf ans et en avait passé quarante-quatre dans la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 785 *seqq.* — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 341. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 1720. — Pfister, *Notices biograph. et bibliogr.*, *n.* 74. — Mongitore, *Biblioth. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 278.

---

* Le quatrième jour de septembre de l'an 1822, mourut à Forli le P. Alexandre a Lisca, Provincial d'Italie. Il était né à Vérone, et était entré dans l'ancienne Compagnie à l'âge de seize ans. Quand parut le Bref de suppression, il retourna dans son pays, se fit ordonner prêtre et remplit avec zèle les différents ministères de sa profession. Puis lorsque le Souverain Pontife Pie VII eut rétabli la Compagnie dans tout l'univers, il s'empressa de renoncer à son canonicat et au titre de Monseigneur dont l'évêque de Vérone l'avait honoré, et d'aller reprendre le joug de saint Ignace. Nommé l'année suivante Recteur du collège et Maître des novices à Reggio, dans le Modénais, il se montra tout d'abord si pénétré de l'esprit de notre vocation, si fidèle observateur de nos règles et de nos usages, qu'il semblait n'avoir jamais quitté les maisons de la Compagnie. Il suffisait de le regarder pour s'animer à la pratique des plus belles vertus, l'humilité, la douceur, l'amour du silence et de la vie commune, la modestie jointe à une propreté délicate et à l'ordre le plus parfait ; mais surtout on voyait briller en lui une charité délicate pour tous ses frères, principalement pour les malades et les Frères Coadjuteurs, et une générosité inépuisable envers les malheureux que les guerres continuelles et la ruine du commerce avaient multipliés outre mesure.

Le P. a Lisca venait depuis quelques mois à peine de prendre

en main le gouvernement de la Province d'Italie, à l'âge de près de soixante-quinze ans ; et avec une vaillance au dessus de ses forces, il avait commencé le cours de ses visites, lorsqu'il fut arrêté par une dangereuse maladie au collège de Forli. Il ne tarda pas à succomber, emportant les regrets de tous, et remit à Dieu sa sainte âme, parée de l'innocence baptismale.

Alcuni (sic) brevi notizie della vita del P. Alessandro d'Elisca (sic) Veronese (Archiv. Provinc. Taurin.). Au lieu d'Elisca, le Catalogue de la Province d'Italie et celui des défunts écrivent *a Lisca ;* c'est cette dernière orthographe que nous avons suivie. Dans les anciens Catalogues de la Province de Venise, on trouve également *a Lisca.*

V SEPTEMBRE

—

Le cinquième jour de septembre de l'an 1654, mourut saintement à Pékin le P. Nicolas Longobardi, Sicilien, qui travaillait encore avec ardeur au salut des âmes, malgré le poids de ses quatre-vingt-dix-huit ans, dont il avait passé soixante-treize dans la Compagnie et cinquante-huit aux extrémités de l'orient. Nul autre des premiers compagnons de Matthieu Ricci n'eut plus de part à la création de ces belles églises de Chine, dont l'établissement devait être si long et si laborieux. Là surtout, le premier mérite d'un missionnaire était de se dépouiller sans réserve de tout ce qui jusqu'alors avait fait sa vie ; et bien peu, même parmi les jeunes gens, pouvaient en venir à bout. Or le P. Longobardi avait déjà plus de quarante ans, lorsqu'il fut envoyé dans la mission naissante de Tchao-Tchéou. Sentant bien que pour se transformer si complètement, il ne lui fallait rien moins qu'un miracle, il commença sur-le-champ, afin de mieux l'obtenir de Notre-Seigneur, cette vie de prière, de travail et de pénitence que rien ne devait plus lui faire abandonner jusqu'à la mort. On peut en juger par ce seul fait que, dans sa quatre-vingt-dix-huitième année, il jeûnait encore tout le carême, se flagellait deux fois par jour, et n'avait d'autre lit qu'une simple natte, même durant l'hi-

ver. Il passait une grande partie de ses nuits au pied du saint Sacrement, et consacrait le jour à prêcher ou à composer péniblement ses livres de science et de religion, qui créèrent une si haute influence, jusque dans le palais impérial, aux prédicateurs de l'Évangile. Les âmes arrachées aux ténèbres de l'infidélité par son zèle sont sans nombre. Dans un seul village, il baptisa jusqu'à huit cents personnes en deux mois. En récompense de ses immenses travaux, le P. Mutius Vitelleschi lui accorda la faveur bien rare d'échanger, à l'âge de plus de soixante ans, les vœux des Coadjuteurs spirituels contre ceux des Profès.

Quand le P. Longobardi se sentit défaillir, blessé à la tête par une chute que son grand âge rendit mortelle, il pria le P. Adam Schall, pour tout soulagement à ses douleurs, de lui lire, dans l'Évangile, le récit de la Passion ; et comme un de ses compagnons lui demandait, à ses derniers instants, s'il éprouvait quelque sentiment de terreur ou d'affliction : « Que me parlez-vous, ô mon Père, répondit aussitôt l'homme de Dieu, en levant les yeux et les mains vers le ciel, que me parlez-vous d'affliction ou de terreur, quand j'entends lire les souffrances de Jésus-Christ » !

Juvencius, *Histor. Soc., Jes., part.* 5ª, *l.* 19, *n.* 17, *p.* 538. — Cordara, *Hist. Soc., part.* 6ª, *l.* 9, *n.* 211, *p.* 535. — Bartoli, *La Cina, l.* 1, *p.* 118 ; *l.* 2, *p.* 390 *et suiv., p.* 402 *et suiv.*; *l.* 4, *p.* 1058, 1116. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 631. — de Backer, *Biblioth.*, 1ère *édit., t.* 5, *p.* 438. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 1ª *sept., p.* 138. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 1ª *sept., p.* 338. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 600 *seqq.* — Pfister, *Notices biogr. et bibliogr., n°* 13. — Mongitore, *Biblioth. Sicul., t.* 2, *p.* 90. — *Biographie univers., t.* 25.

VI SEPTEMBRE

—

Le sixième jour de septembre de l'an 1630, mourut au collège de Trapani le F. Coadjuteur Jean Laparo, âgé de cent-sept ans, dont il avait passé plus de soixante-dix dans la Compagnie. Son caractère ardent et violent avait été pour lui, dans ses premières années, la matière de bien des combats ; quelques-uns de ses supérieurs ne semblaient pas avoir, pour le supporter, toute la longanimité de saint Ignace pour de semblables natures. Or comme le F. Laparo servait avec une extrême charité le P. Paul Achille sur son lit de mort, ce grand serviteur de Dieu le voyant un jour tout affligé, lui en demanda la cause ; le bon Frère répondit humblement qu'il tremblait, parmi tant de luttes, de ne pouvoir persévérer jusqu'à la mort ; d'être renvoyé quelque jour, malgré l'amour qu'il portait à la Compagnie. Le saint mourant lui promit alors son assistance auprès de Notre-Seigneur ; et depuis lors, Jean Laparo parut avoir changé de corps et d'âme, pour ainsi dire, tant il devint, comme sans effort, doux, paisible et obéissant. Son énergie ne se manifestait plus que par un dévouement au travail et une abnégation vraiment extraordinaires ; car à peine quelques mois avant sa mort, il remplissait encore la charge d'excitateur, se dévouait tout le jour aux fatigues de bûcheron, de

foulon, de boulanger et de cuisinier, avec une activité et un entrain qu'on eût admirés dans un jeune homme. Le F. Laparo attribuait aux prières du P. Achille cette merveilleuse conservation de ses forces ; les années semblaient glisser sur lui sans l'entamer ; aucun de ses sens, aucune de ses facultés n'étaient émoussées ; il rappelait le chef des enfants d'Israël, dont l'Écriture a dit : « *Nec caligavit oculus ejus, nec dentes illius moti sunt* ». (Deut. xxxiv, 7). Il tomba tout d'un coup de pure défaillance, et alla plein de joie se reposer enfin dans le sein de Dieu.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t. 2, p.* 256. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 6ª *sept., p.* 147. — Drews, *Fasti Soc.*, 6ª *sept.*, *p.* 347.

---

* Le sixième jour de septembre de l'an 1649, mourut à Rome, sa patrie, le P. Famien Strada, orateur, poète, historien, justement cité parmi les hommes les plus illustres de son temps. Il occupa quinze ans la chaire de rhétorique au Collège Romain, et prêcha devant les Souverains Pontifes Clément VIII et Paul V, qui l'honorèrent de leur amitié. Le plus connu de ses ouvrages est l'*Histoire de la guerre de Flandre*, ou l'histoire de l'insurrection des provinces bataves contre la domination espagnole. On peut voir dans la *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus* par le P. Southwell, de quelles acclamations fut saluée à son apparition la première partie de cet ouvrage ; aussi la seconde était-elle vivement désirée ; pour en hâter la publication, le roi de Pologne Wladislas écrivait au Père Général Mutius Vitelleschi et au P. Strada lui-

même les lettres les plus pressantes et les plus flatteuses. L'attente générale ne fut pas trompée ; en deux ans, cette seconde partie eut dix éditions latines et fut traduite en cinq langues différentes. « Malgré ses défauts, dit le savant critique Tiraboschi, l'*Histoire de la guerre de Flandre* mérite une place d'honneur parmi les plus célèbres travaux de ce genre qui aient paru en Italie ».

Au milieu de ces succès, le P. Strada ne se départait en rien de l'humilité et de la simplicité religieuse. Muet sur tout ce qui était à sa louange, il faisait volontiers l'éloge des autres, et s'interdisait sévèrement toute parole de blâme ou de critique sur leurs ouvrages. Bien qu'il fût d'une santé délicate, il ne supportait aucune exception à la vie commune, et se flagellait chaque jour avec une extrême rigueur. Éprouvé par de cruelles et longues douleurs qui achevèrent de le sanctifier, le P. Strada s'endormit pieusement dans le Seigneur, à l'âge de soixante-dix-sept ans, dont il avait passé cinquante-huit dans la Compagnie.

SOTUELLUS, *Biblioth. Scriptor.*, *p.* 200. — DE BACKER, *Biblioth.*, 1ère *édit.*, *t.* 2, *p.* 590. — TIRABOSCHI, *Storia della Letterat. ital.*, *t.* 8, 2e *part.*, *p.* 616, *Milan*, 1814. — FELLER, *Dictionn. histor.*, *t.* 5, *p.* 554. — *Biographie univers.*, *t.* 44, *p.* 17. — *Nouvelle biographie génér.*, *t.* 44, *p.* 541.

---

* Le sixième jour de septembre de l'an 1669, mourut au collège de Buenos-Ayres le F. SÉBASTIEN DISCRETI, de la Province Romaine, appelé par la sainte Vierge elle-même à la Compagnie. Il avait exercé un emploi assez lucratif à la Daterie de Rome, et son mé-

rite aurait pu lui permettre d'aspirer à l'honneur du sacerdoce ; mais par humilité, il préféra le degré de Frère Coadjuteur. Bientôt, il demanda les missions du Paraguay pour servir Notre-Seigneur dans un plus profond oubli des hommes. Il y consuma trente années de sa vie dans l'exercice continuel de la mortification, de l'humilité et de la patience. Toujours égal à lui-même, quels que fussent les événements extérieurs, intimement uni à Dieu, il s'éleva rapidement au sommet de la perfection.

Les grâces les plus précieuses lui furent prodiguées avec une libéralité sans mesure : apparitions fréquentes de Notre-Seigneur, de la très sainte Vierge et d'autres bienheureux habitants du ciel ; connaissance de ce qui se passait au loin ; claire vue et prédiction de l'avenir. Par ordre des supérieurs, il dut, comme saint Alphonse, écrire le récit de ces faveurs célestes ; elles étaient si excellentes que plusieurs avaient peine à se persuader qu'elles fussent compatibles avec l'état d'un homme encore voyageur sur la terre. Le F. Discreti était bien loin de les désirer ou d'y attacher de l'importance ; pour échapper à l'illusion, il s'abandonnait, les yeux fermés, comme un enfant, à la conduite de ses guides spirituels ; et ceux-ci ne lui épargnaient pas les occasions de pratiquer les vertus de renoncement et d'humilité.

Une maladie contagieuse s'étant déclarée à Buenos-Ayres, le F. Discreti fut chargé d'accompagner les Pères au chevet des malades et des agonisants. C'est dans cet exercice d'obéissance et de charité qu'il fut frappé à son tour, et remit joyeusement son âme entre les mains de Dieu. Sa mort fut une source de bénédictions pour le collège de Buenos-Ayres ; on cite entre autres ce fait. Des légions d'insectes rendaient presque insupportable le séjour de la

maison ; aucun moyen n'avait pu les détruire ni les chasser. On recourut alors à l'intercession du saint Frère Discreti ; et aussitôt, par une merveille dont tous rendirent à Dieu et à son serviteur les plus vives actions de grâces, les insectes disparurent pour toujours.

Boero, *Ex Elog. Viror. illustr. Provinc. Paraquariæ* (*Archiv. Rom.*).

VII SEPTEMBRE

—

Le septième jour de septembre de l'an 1587, mourut à Firando le P. Jean-Baptiste Monti, l'un des sept apôtres du Japon qui expirèrent en moins d'une année, d'épuisement et de misère, pour le salut de leurs néophytes persécutés. Il partageait depuis vingt-cinq ans toutes les alternatives de joies et d'épreuves qu'offraient si largement ces saintes églises aux successeurs du grand Xavier ; tantôt accueilli presque en triomphe, et baptisant de ses propres mains le premier souverain de Tossa et le jeune fils du roi de Goto ; tantôt poursuivi à travers les rues par toute une populace armée de pierres et de bâtons, qui brûlait de venger dans son sang l'honneur des idoles et de leurs bonzes ; ou bien encore, errant sans asile avec des fatigues immenses. Le P. Monti fut le premier Jésuite de l'Assistance d'Italie, qui porta la bonne nouvelle de Jésus-Christ dans cet empire du Japon, que tant de ses successeurs devaient ensuite arroser de leurs sueurs et de leur sang.

Patrignani, *Menol.*, 7 *sett.*, *p.* 43. — Ginnaro, *Saverio oriental.*, 2ª *part.*, *c.* 33, *p.* 284 *et suiv.* — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 414. — Charlevoix, *Histoire du Japon*, *t.* 2, *l.* 3, *p.* 201, 350.

Le septième jour de septembre au Collège Romain, mourut en 1574, à l'âge de vingt-quatre ans, le jeune F. Jean-Baptiste Archinto, Scolastique, d'une des plus nobles familles du Milanais. Le P. Sacchini assure que son union avec Notre-Seigneur, son obéissance et son abnégation paraissaient aller jusqu'au prodige. Avant même d'entrer, à vingt ans, dans la Compagnie, il avait voulu donner un témoignage extraordinaire de son amour au Sauveur et à la Reine des anges, et avait gravé leurs deux noms sur sa poitrine avec un fer rouge. Cette blessure, qui lui rappelait à chaque moment ce qu'il avait de plus cher au monde, n'était qu'une faible image du feu intérieur qui le consuma si rapidement.

Sacchinus, *Histor. Societ., part.* 4ª, *l.* 2, *n.* 7, *p.* 39. — Patrignani, *Menol.*, 7 *sett.*, *p.* 37. — Nadasi, *Ann. dier mem.*, 7ª *sept.*, *p.* 148. — Id, *Pretiosæ occupat.*, *c.* 5, *n.* 3.

---

* Le septième jour de septembre de l'an 1731, mourut à Rome le P. François-Marie Galluzzi, auquel le Souverain Pontife Clément XII a rendu ce beau témoignage qu'il était brûlant de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Issu d'une noble famille de Florence, il revêtit à dix-sept ans les livrées de saint Ignace au noviciat de Saint-André. On vit aussitôt, dit son biographe, qu'il voulait devenir un saint. Deux ans plus tard, en commençant son juvénat, il prenait cette résolution : « Je mettrai plus de soin à m'avancer dans la piété que dans les lettres ; je ferai plus de cas de l'honneur de Dieu que de celui du monde ; je regarderai plus

aux jugements des anges qu'à ceux des hommes ». Toute sa vie, il demeura fidèle à cette résolution. Le sacerdoce, qu'il avait cherché d'abord à éviter pour embrasser le degré des Frères Coadjuteurs, l'enflamma d'un zèle ardent ; mais il demanda vainement, par une lettre signée de son sang, les plus humbles missions dans les campagnes ou parmi les infidèles du Nouveau-Monde : la Providence lui réservait un autre théâtre, l'oratoire de saint François-Xavier ou Caravità, près du Collège Romain. Là, son zèle put se déployer à l'aise : la confession, les entretiens journaliers à toutes les réunions du soir, le catéchisme, la visite des hôpitaux et des prisons, la direction des congrégations de prêtres et d'artisans, la prédication sur les places publiques, enfin les exercices d'une mission perpétuelle donnée sucessivement dans les différents quartiers de Rome : toutes ces œuvres ne lui laissaient pas un moment de repos et produisirent des fruits immenses. Cependant il aspirait à se dépenser toujours davantage ; car il tenait pour maxime que « les hommes apostoliques doivent non seulement se prêter, mais se vendre pour le salut du prochain ».

De l'oratoire de saint François-Xavier, le P. Galluzzi fut appelé au Collège Romain, et chargé de la direction spirituelle des écoliers. Un seul trait suffira pour faire juger de la prodigieuse influence qu'il exerça dans cet emploi. En quelques années, raconte son historien, plus de mille de ses pénitents embrassèrent la vie parfaite ; et ce qui est la constatation en quelque sorte officielle de cette multitude incroyable de vocations, quatorze Instituts religieux lui accordèrent des lettres de participation à leurs mérites et à leurs bonnes œuvres, en reconnaissance des nombreuses et florissantes recrues qu'il leur avait

envoyées. Son zèle débordait au dehors du collège et s'étendait à toutes les nécessités spirituelles et temporelles. C'est à lui que Rome doit l'œuvre encore subsistante de l'hospitalité de nuit pour les femmes pauvres et sans asile. A force de persévérance, il parvint à établir l'hospice de l'Immaculée Conception, où cent de ces malheureuses, condamnées auparavant à passer la nuit dans les rues de la ville, trouvaient chaque soir un abri avec la nourriture du corps et de l'âme. Toutes ces occupations n'empêchaient pas le serviteur de Dieu de se ménager encore des loisirs pour composer de nombreux ouvrages et entretenir une vaste correspondance. Les heures du jour ne lui auraient pas suffi ; il prenait sur celles de la nuit, et en dérobait plusieurs à son sommeil ; de plus, il se privait de tout délassement, et ne faisait qu'un repas par jour ; le temps ainsi gagné était consacré au travail.

Enfin cet « ouvrier inconfusible », comme l'appelle son biographe, sentit ses forces faiblir. Il avait annoncé lui-même qu'il succomberait en l'année 1731. Quand on apprit à Rome le danger où il se trouvait, l'émotion fut extraordinaire : le pape Clément XII affirmait n'avoir jamais rien vu de semblable. Les plus hauts personnages, les religieux de tous les Ordres voulaient le voir et l'entendre, emporter quelque objet qui lui eût appartenu ; le Père Général, Michel-Ange Tamburini, vint lui baiser les mains et se recommander à ses prières. Pour lui, toujours apôtre jusque dans les bras de la mort, il demanda qu'on laissât approcher ses pénitents, et il en confessa plusieurs. Il voulait ainsi se consoler de mourir dans un lit, au lieu de donner tout le sang de ses veines, en témoignage de sa foi, sur une terre infidèle. Quand il eut rendu le dernier soupir, trois jours entiers furent laissés à la

douleur et à la vénération de toute la ville de Rome ; et c'est alors seulement, selon la prédiction formelle qu'il en avait faite, qu'on put l'ensevelir. Le P. Galluzzi était âgé de soixante ans et en avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Memmi, *Vita del P. Franeesco Maria Galluzzi.., Roma*, 1734. — Mazzolari, *Commentarii et Ellogia, p.* 96 *seqq.* — Sommervogel, *Bibliothèque.., t.* 3, *p.* 1135. — *Compendio (ms.) della Vita... del Servo di Dio P. Francesco Maria Galluzzi (Arch. Rom.).* — *Menologio Romano*, 1840, 6 *settemb., p.* 106. — Guidée, *Ménologe*, 6 *sept., p.* 281.

---

* Le septième jour de septembre de l'an 1753, mourut à Palerme le F. Joseph Comito, Coadjuteur temporel, Manuducteur des novices pendant cinquante ans. La maturité de sa vertu lui avait fait confier cette charge presque au début de sa vie religieuse. Pour se former à la perfection et s'animer à la lutte contre eux-mêmes, les novices n'avaient qu'à jeter les yeux sur lui et à s'inspirer de ses exemples. Le F. Comito était d'un tempérament irascible et emporté, et malgré l'énergie d'une volonté habituée à se dominer, on pouvait voir parfois, sous le choc de quelque contradiction soudaine, son visage se colorer, son regard briller d'un feu plus vif ; mais les plus grandes surprises de la nature n'allaient pas au delà ; sa voix demeurait calme, et après cette légère altération, sa physionomie reprenait bientôt sa sérénité. Il semblait mort à toute recherche des sens ; jamais il ne demanda à sortir de la maison ; à table, il se contentait invariablement d'un seul mets et ne goûtait ni fruits, ni rien qui fût délicat ; il marchait sans ces-

se en la présence de Dieu et, comme saint Ignace, s'examinait à chaque heure du jour. Mais l'obéissance était sa vertu de prédilection ; il voyait et respectait Dieu lui-même dans la personne des supérieurs. Au cours de ce long demi-siècle pendant lequel il remplit sa charge, il vit plus d'une fois se renouveler ceux qui dirigeaient le noviciat, et ce qui ne doit pas surprendre, plusieurs adoptaient une méthode différente de celle de leurs prédécesseurs. Le F. Comito se soumettait à tous avec le même respect ; il ne jugeait point, ne faisait nulle comparaison de l'un à l'autre, n'en appelait pas même à son expérience ; il obéissait purement et simplement.

Cependant l'âge et la fatigue avaient affaibli ses forces ; on crut devoir le décharger d'une partie de son fardeau. Mais un supérieur nouveau, jugeant que c'était causer un détriment trop grave aux novices, lui demanda de le reprendre tout entier. L'humble Frère alors, pour se conformer à une de nos règles, lui exposa par écrit, tout en s'abandonnant à sa volonté, l'état d'impuissance où l'avaient réduit ses infirmités. En parcourant cette longue liste de misères qui depuis longtemps faisaient de sa vie une sorte de martyre, et qu'il appelait « des roses et des délices », le supérieur fut touché de compassion et n'insista plus. Le saint vieillard dut bientôt se remettre aux mains des médecins. Prévoyant que sa fin n'était pas éloignée, il pria ses frères de le laisser seul pendant quelques heures, afin qu'il pût mettre ordre à ses affaires. Il sortit ensuite de sa chambre et alla jeter dans un grand feu des papiers et différents objets soigneusement enveloppés. On demeura persuadé que c'étaient ses écrits et ses instruments de pénitence. Cet acte d'humilité accompli, il s'étendit sur sa couche, pour y

attendre l'appel de Dieu. Après avoir reçu les derniers sacrements, il demanda si le jour suivant n'était pas la vigile de la Nativité de la très sainte Vierge ; sur la réponse affirmative qu'on lui fit : « Ce sera mon dernier jour », dit-il. Et en effet, il expira le lendemain. Son portrait, au pied duquel on lisait son éloge, fut suspendu à la porte de sa chambre, devenue celle du Frère Manuducteur, comme un hommage à sa mémoire et une exhortation à l'imitation de ses vertus. Le F. Comito était dans la soixante-quinzième année de son âge et la cinquante-septième depuis son entrée dans la Compagnie.

Dalle Lettere annue (Arch. Rom.).

VIII SEPTEMBRE

—

Le huitième jour de septembre de l'an 1577, mourut à Polizzi, en Sicile, le jeune Frère Scolastique Jean la Farina, appelé au ciel, dit-on, par la sainte Vierge elle-même, pour prix de son angélique vie. Le sang des deux familles Vintimiglia et d'Aspromonte coulait dans ses veines. Dès le berceau, sa pieuse mère lui avait fait envisager, comme le souverain mal ici-bas, tout ce qui aurait pu ternir son innocence. Reçu à dix-neuf ans parmi les novices de Palerme, il y eut pour maître l'un des compagnons de noviciat de saint Stanislas ; il résolut aussitôt d'imiter tout ce qu'il entendrait raconter d'un si beau modèle. La faiblesse de son tempérament ne lui parut pas un obstacle aux saintes rigueurs de la mortification. Les instruments ordinaires de pénitence, même les plus rudes, ne satisfaisaient pas ses désirs : ainsi quand il allait à la cuisine laver la vaisselle, on le vit plus d'une fois plonger ses mains dans une eau presque bouillante ; et comme un de ses frères lui en faisait d'aimables reproches : « Que voulez-vous ? répondit-il, n'est-il pas bon que je fasse d'avance l'essai des souffrances du purgatoire » ?

L'obéissance du F. La Farina était à la lettre celle que recommande saint Ignace ; au premier son de la cloche, il quittait tout

aussi promptement que s'il eût entendu la voix même de Jésus-Christ. On vint un jour, au moment de l'oraison, lui dire de prier jusqu'à nouvel ordre pour une intention spéciale : il resta trois heures de suite en prière, et il y serait demeuré encore plus longtemps, sans songer seulement à interpréter un pareil ordre, si on ne lui eût dit quelle était la pensée des supérieurs. Une de ses maximes était cette parole : « *In silentio et spe erit fortitudo tua !* le silence et l'espoir en Dieu feront ta force » ! Il l'avait trouvée écrite le jour de son entrée au noviciat sur la porte d'une cellule, et à l'heure même, il l'avait choisie pour règle de toute sa vie. Mais la devise de saint Ignace : « *Ad majorem Dei gloriam !* à la plus grande gloire de Dieu » ! se trouvait plus souvent encore sur ses lèvres ; durant plusieurs années de son noviciat et de ses études, il en fit la matière de son examen particulier.

Cependant le démon, jaloux d'une telle fidélité à la grâce, eut recours à sa ruse la plus dangereuse ; il se transforma en ange de lumière. Comme pour seconder les aspirations du F. La Farina vers une perfection toujours plus haute, il lui suggéra la pensée d'embrasser la règle des Chartreux, où il pourrait plus librement vaquer à l'oraison et au silence ; d'ailleurs les bulles des Souverains Pontifes en donnaient la liberté aux religieux de la Compagnie. La fidélité du jeune religieux à ne rien cacher à ses supérieurs de tout ce qui se passait en son âme, le sauva d'un piège si habilement tendu. A peine eut-il découvert la pensée qui le tourmentait, qu'elle se dissipa en un moment. Toutefois le Père Provincial, pour achever de l'éclairer, voulut qu'il allât faire, durant un mois, l'essai de cette vie solitaire, dans une métairie du collège de Palerme, située au milieu des bois. L'épreuve fut

victorieuse, et Jean La Farina s'attacha plus que jamais à la vie commune de la Compagnie. Atteint l'année suivante d'une maladie de langueur, il fut, sur les instances redoublées de sa famille, envoyé à Polizzi respirer l'aîr natal. Il y donna les plus beaux exemples de toutes les vertus. Près de mourir, il reçut, dit-on, deux fois sur son lit de douleur la visite des saints anges, et le matin du jour où le ciel et la terre célèbrent la naissance de leur glorieuse Reine, Marie descendit à son tour, un peu avant l'aurore, près de son serviteur, pour le conduire, comme Stanislas, dans la joie du paradis.

Patrignani, *Menol.*, 8 *sett.*, *p.* 47. — Aguilera, *Histor. Prov. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 218. — Alberti, *Istor. della Provinc. di Sicil.*, *p.* 355 *et suiv.* — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 8ª *sept.*, *p.* 151, *et* 7ª *octob.*, *p.* 210.

IX SEPTEMBRE

—

Le neuvième jour de septembre de l'an 1672, mourut saintement à Florence le P. François-Joseph Bressani, de la Province de Rome, glorieux émule des Vén. P. Jogues et de Brébeuf dans l'apostolat des sauvages de la Nouvelle-France. Surpris à l'embouchure de la rivière Marguerite, dans le lac Saint-Pierre, par un détachement de trente barbares, il fut traîné vers les villages voisins de l'Hudson. Voici en quels termes les vieilles relations du Canada nous racontent le sanglant accueil qu'il reçut à son entrée dans chaque peuplade. C'est bien la douloureuse voie du Calvaire, suivie durant des mois entiers. « Sur les trois heures du soir, étant encore à jeun, ils arrivèrent à un lieu où il y avait près de quatre cents sauvages cabanés pour la pêche. A deux cents pas environ loin des cabanes, le Père fut dépouillé, et les sauvages s'étant rangés en haie de part et d'autre armés de bâtons, on lui commanda de marcher le premier au milieu de cette troupe. Il n'eut pas plus tôt commencé à lever le pied, qu'un des Iroquois prit sa main gauche, et avec un couteau fit une large fente entre le petit doigt et l'annulaire, et puis les autres déchargèrent sur lui une grêle de coups de bâtons et le conduisirent de la sorte jusques aux cabanes. Là, ils le firent

monter sur un échafaud, élevé de terre d'environ six pieds, trempé dans son propre sang, qui coulait quasi de toutes les parties de son corps, exposé à un vent froid qui glaçait le sang sur sa peau.

« Quelqu'un par compassion lui ayant jeté quelque lambeau de soutane pour se couvrir, il s'en servait le jour, mais sur le soir on le lui ôtait ; et s'amassant autour de lui, l'un le piquait, l'autre le brûlait avec un tison, d'autres le cautérisaient avec des calumets ; les enfants jetaient sur lui de la cendre chaude et des charbons ardents, puis le faisaient marcher autour du feu, où ils avaient fiché de petits bâtons pointus et semé de la cendre chaude et du feu. Ils lui appliquèrent le feu aux doigts plus de dix-huit fois, et lui percèrent le pied gauche avec un bâton, et cependant il fallait chanter.

« Un mois entier se passa de la sorte. Toutes ces souffrances le mirent en un tel état, que chacun s'éloignait de lui ; il était plein de pus, et les vers fourmillaient dans ses plaies ». — « Mon Dieu, ajoute le saint martyr, que sera donc le purgatoire ! Voilà ce que je me répétais et ce qui adoucissait beaucoup mes douleurs ». Racheté par les marchands Hollandais du fort de la Nouvelle-Amsterdam, le P. Bressani fut remis en liberté et renvoyé en Europe par ses supérieurs. Mais dès l'année suivante, il obtint de retourner à ses chères missions. « Ses mains mutilées, écrit le P. Ragueneau, ses doigts coupés, son corps couvert de cicatrices, l'ont rendu, dès son arrivée, meilleur prédicateur que nous ne sommes ». Il avait été envoyé au milieu des peuplades huronnes, dont il ne savait pas encore la langue ; mais sa vue seule parlait éloquemment : « Il faut, disaient ces pauvres sauvages, que Dieu soit vraiment seul digne

d'être servi, puisque la vue de mille morts ne peut arrêter ceux qui viennent nous annoncer sa parole. . . Montre-nous tes mains ; elles nous disent plus efficacement que tu ne pourras le faire quand tu sauras notre langue, que nous devons servir et adorer Celui dont tu attends la vie que tu as exposée pour lui et les doigts qu'on t'a brûlés ».

Pendant cinq années entières, le P. Bressani se dévoua au service de ces malheureuses tribus destinées à périr sous les coups de leurs implacables ennemis les Iroquois, et partagea toutes leurs épreuves. Quand leur ruine eut été consommée, le P. Ragueneau, supérieur de la mission, lui fit reprendre encore une fois le chemin de l'Europe. Le vaillant apôtre obéit sans murmure, mais non sans larmes et sans un douloureux déchirement de cœur. En Italie, comme au Canada, il s'estima redevable de tout lui-même aux âmes rachetées par Jésus-Christ ; et après de longues fatigues soutenues avec des fruits extraordinaires pendant plus de vingt ans, il alla se reposer enfin dans le sein de Dieu.

Bressani, *Relation abrégée de quelques missions...*, *traduction française par le P.* Martin, *Montréal,* 1852. — *Relation des Jésuites . . ., missions de la Nouvelle-France, année* 1644, *p.* 43. — Patrignani, *Menol.*, 9 *sett.*, *p.* 59. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 232. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 133.

---

* Le neuvième jour de septembre de l'an 1638, mourut à Trapani le P. Mathieu Gareto, religieux d'une vie humble et toute cachée en Dieu. Ce qui recommande sa mémoire, dit l'historien de la Province de Sicile, ce ne sont ni les chefs-d'œuvre sortis de

sa plume, ni les chaires éclatantes, ni les grands emplois, ni les actions extraordinaires ; c'est le désir ardent de se conformer au bon plaisir de Dieu. Ce désir avait pénétré jusqu'au plus intime de son âme, et se manifestait dans chacune de ses paroles et de ses actions. Nul ne l'approchait, soit parmi les Nôtres soit parmi les étrangers, sans être animé d'une résolution nouvelle d'aimer Dieu et de le servir avec plus de ferveur. Sa fidélité était la même pour toutes les règles, quelles qu'elles fussent ; on disait, par manière de proverbe, que si elles étaient venues à se perdre, il aurait suffi, pour les retrouver, de considérer la vie du P. Gareto. Aussi, à une époque où la Province de Sicile comptait des hommes tels que les Pères Colnago, Carminata, Gaetano : un saint religieux, le P. Bernardin Piccino, bon juge en pareille matière, n'hésitait pas à ranger le P. Mathieu Gareto tout auprès de ces grands serviteurs de Dieu. Il mourut à l'âge de cinquante-huit ans.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 361.

X SEPTEMBRE

—

Le dixième jour de septembre, de l'an 1622, mourut glorieusement sur la sainte montagne de Nangazaqui, le Bienheureux P. Charles Spinola, lentement consumé par les flammes, après quatre années entières d'une captivité plus cruelle peut-être que toutes les souffrances du bûcher. A peine était-il entré au noviciat dans la fleur de l'âge, que le désir et comme l'apprentissage du martyre avaient fait son occupation la plus douce. Quand il eut obtenu du P. Aquaviva d'aller cultiver le champ si fertile en croix, de la sainte Église du Japon, sept années de délais, d'emprisonnements, de maladies et de courses errantes, des rivages du Portugal à ceux de la Guinée, du Brésil, de l'Angleterre et de Macao, lui parurent peu de chose au prix du bonheur de verser un jour son sang pour la foi. Il ne tomba toutefois aux mains des persécuteurs qu'après seize années d'apostolat, durant lesquelles il eut la joie de convertir et de baptiser, à lui seul, plusieurs milliers d'infidèles ; mais enfin les satellites le découvrirent et l'enfermèrent dans les trop fameuses prisons d'Omura, dont les relations annuelles du Japon racontent les intolérables angoisses. Sans parler des douleurs de la faim et de l'entassement des captifs serrés debout, les uns contre les autres, en butte à toutes les intem-

péries de l'air, la seule infection de ce cloaque, d'où nul ne pouvait jamais sortir, semblait capable de soulever le cœur jusqu'à la mort.

C'est de là que le Bienheureux Spinola adressait à sa famille, au bout de deux ans, ces belles paroles : « Oh ! si vous aviez goûté les délices dont Notre-Seigneur remplit l'âme de ceux qui souffrent pour son amour ! C'est bien réellement dans les fers que l'on commence à se sentir disciple de Jésus-Christ. A la vérité, je souffre beaucoup ; mais je vous assure que dans le temps même où je me sentais défaillir, Dieu a daigné lui-même me fortifier par des consolations si douces, qu'elles me dédommageaient libéralement de tout ce que j'ai pu faire pour son service. Quand je devrais passer encore plusieurs années dans cette prison, le temps m'y paraîtrait court, par le désir extrême que j'ai de souffrir pour ce Seigneur, qui récompense si divinement tous nos travaux. Parmi les maladies qui se sont jointes encore aux autres peines de ma captivité, celle dont je me suis senti le plus abattu, fut une fièvre continue de cent jours, durant lesquels j'étais privé de toute espèce de remèdes et de nourriture. Mais, durant ce temps-là, mon cœur était si plein de joie, qu'il me paraissait trop étroit pour la contenir ; je n'en avais jamais senti de pareille ; et vraiment je m'imaginais être aux portes du paradis ». En 1867, le pape Pie IX, de glorieuse mémoire, par un décret solennel, a décerné les honneurs des bienheureux au vaillant confesseur de Jésus-Christ.

Cordara, *Histor. Soc. Jes.*, *part.* 6ª, *l.* 3, *n.* 142, *p.* 172 ; *l.* 7, *n.* 180, *p.* 374 *seqq.* — Alegambe, *Heroes et Victim. charit.*, *p.* 323 *seqq.* — Patrignani, *Menol.*, 10 *sett.*, *p.* 60. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 10ª

sept., *p.* 156. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 10ª *sept.*, *p.* 353. — Santagata, *Istoria della Provinc. di Napol.*, *t.* 4, *p.* 239 *et suiv.* — Nieremberg, *Varones ilustres.*, *t.* 2, *p.* 752. — Crasset, *Histoire de l'Église du Japon*, *t.* 2, *l.* 16, *p.* 370 *et suiv.* — Charlevoix, *Histoire du Japon*, *t.* 4, *l.* 14, *p.* 459 ; *t.* 5, *l.* 15, *p.* 48 *et suiv.* — Solier, *Histoire ecclésiast. du Japon*, *t.* 2, *l.* 17, *n.* 173 ; *l.* 19, *n.* 113 *et suiv.* — Bartoli, *Il Giappone*, *l.* 4, *p.* 29 *et suiv.* — *Lettere annue del Giappone*, *anno* 1622, *p.* 3 *et suiv.* — Fabio Spinola, *Vita del P. Carlo Spinola..*, *Roma* 1671. — *Différentes vies du B. Spinola*, *Cf.* Carayon, *Bibliographie histor. S. J.*, *n.* 2611-2617. — Broeckaert, *Vie du B. Charles Spinola*, *Bruxelles*, 1868.

---

* Le dixième jour de septembre de l'an 1694, mourut à Recanati, avec la réputation d'un saint, le P. Jean-Baptiste Borghesi, d'une noble famille de Sienne. Il était d'abord entré dans la Congrégation des Pères de l'Oratoire à Florence ; mais pendant son noviciat, la lecture de la vie de saint Stanislas l'attira si vivement vers la Compagnie, que sans attendre le complet aplanissement des difficultés qui s'opposaient à son changement de vie, il alla solliciter son admission à Rome. Après de longues et sérieuses épreuves, il fut reçu à l'âge de vingt-sept ans. Dès le premier jour, il parut un religieux formé ; aussi, par une exception dont on trouverait peu d'exemples, fut-il chargé, même avant l'émission de ses premiers vœux, de la direction spirituelle des Nôtres à Orta, dans la Pouille.

Entre toutes ses vertus, deux surtout brillèrent d'un éclat plus vif, la charité et la patience. Pendant ses oraisons et ses exercices de piété, il était tout absorbé en Dieu. On le trouva un jour disant son bréviaire dans un jardin, le visage gonflé et ensan-

glanté par la piqûre des guêpes et des taons ; plusieurs de ces insectes étaient encore sur ses joues ; il ne s'était aperçu de rien. Au lieu de combattre directement les tentations, c'est en multipliant les actes d'amour de Dieu qu'il les dissipait et les mettait en fuite ; il conseillait aux autres la même industrie, et leur rappelait en riant le proverbe populaire : « Quand la marmite bout, les mouches n'approchent pas ». De l'amour de Dieu, comme de sa source, jaillissait l'amour des âmes. Il servit plusieurs années de compagnon au P. Antoine Tommasini, et ce grand missionnaire le vantait « comme un saint, d'une patience et d'une charité admirable, avec les pauvres pécheurs ». Contraint par la délicatesse de sa santé de renoncer à la vie apostolique, le P. Borghesi voulut au moins garder les fonctions de catéchiste des petits enfants. Nul ministère ne lui paraissait plus beau. « Ce serait mon désir, disait-il un jour à un Père, de tomber dans l'acte même de l'enseignement du catéchisme, et la baguette en main » ; et il ajoutait agréablement : « Si j'avais à donner le dessin de ma sépulture, j'y ferais sculpter une baguette et le livre de la Doctrine chrétienne ».

La seconde vertu du P. Borghesi était la patience. Sa vie ne fut qu'un douloureux enchaînement d'infirmités ; et comme si ce martyre, c'est le nom par lequel il désignait lui-même les crises auxquelles il était en proie toutes les nuits, n'avait pas suffi à contenter son amour de la croix, il y joignait chaque jour les pénitences volontaires les plus rigoureuses, le cilice, les chaînes de fer, les flagellations. Quarante jours de souffrances encore plus aiguës mirent le dernier sceau à sa vertu ; le médecin, témoin de son inaltérable sérénité au milieu de ses douleurs, en était dans l'admiration : « Cet homme est un saint », disait-il. Le peuple de Reca-

nati n'en jugeait pas différemment ; aussi quand le serviteur de Dieu eut rendu le dernier soupir, on le vit se presser autour de ses restes vénérés, demander de ses reliques, l'invoquer avec confiance ; et plusieurs grâces merveilleuses, assure-t-on, récompensèrent cette confiance. Le P. Borghesi était âgé de quarante-huit ans, et en avait passé vingt-et-un dans la Compagnie.

PATRIGNANI, *Menol.*, 10 *settemb.*, *p.* 71.

---

* Le dixième jour de septembre de l'an 1833, mourut à Rome, au noviciat de Saint-André, après avoir prononcé ses vœux de dévotion, le F. PAUL LINARI, novice Scolastique. Il ne fut que montré à la Compagnie et passa presque tout le temps qu'il demeura parmi nous, dans une cellule d'infirmerie. Mais il fit paraître alors de si belles et si aimables vertus ; il avait mené dans sa famille et dans notre collège de Reggio d'Émilie, une vie si pure et si sainte, qu'il paraissait un autre Stanislas. Comme on demandait au P. Roothaan s'il ne conviendrait pas de le renvoyer parmi les siens, avant que tout espoir fût entièrement perdu : « Non, répondit-il ; car s'il guérit, la Compagnie aura en lui un digne fils de saint Ignace ; s'il meurt, ce sera pour lui un grand bien ». Consolé par cette parole, le F. Linari s'abandonna à tous les élans de sa joie, et au milieu des plus violents assauts de son mal, il ne cessait de bénir Notre-Seigneur de la grâce incomparable qui lui était faite. Il expira pieusement dans la dix-huitième année de son âge, huit mois après son entrée au noviciat.

DEL PACE, *Commentario delle virtù... di Paolo Linari..*, *Roma*, 1835.

XI SEPTEMBRE

—

Le onzième jour de septembre de l'an 1644, mourut dans le Seigneur, à Catanzaro, sa patrie, le P. Alexandre Ferrari. « Sa grande modestie et ses éclatantes vertus, lisons-nous dans son éloge approuvé par le Père Général, le firent nommer l'*ange et le saint*. Il était maître absolu de ses passions ; et nul accident, pour imprévu qu'il fût, ne pouvait troubler sa sérénité. Il portait l'humilité si loin, qu'ayant été souffleté par un homme brutal, il se jeta à terre pour lui baiser les pieds ; et les suffrages favorables donnés à sa science dans son dernier examen s'étant égarés, il fit vœu de ne jamais rien dire de la profession solennelle qu'il avait méritée. Dieu glorifia son humble serviteur, en le comblant avec profusion des faveurs les plus signalées. Il lui communiqua dans un haut degré le don de prophétie, et celui du discernement des esprits. Il lui donna de toucher et de convertir les cœurs les plus durs et les plus opiniâtres, de calmer les plus violentes douleurs, et par le simple attouchement de sa main, par un signe de croix ou une seule parole, de guérir en un moment les plus dangereuses maladies. Le P. Ferrari pouvait encore, à la lumière d'en haut, découvrir les maléfices et les dissiper ; grâce à la vertu de ses prières, un grand vase qui était vide, se remplit d'une huile miraculeuse. C'était l'opinion commune qu'il obtenait de Dieu tout ce qu'il voulait.

« Aussi voyait-on accourir à lui les faibles et les nécessiteux de la ville, et tous se retiraient consolés et secourus : c'est ce qui lui fit donner le nom de *père des pauvres*. Embrasé du désir de verser son sang pour Jésus-Christ et de lui gagner des âmes, il s'embarqua pour les Indes ; mais l'obéissance l'arrêta au milieu de sa course et le rappela en Italie. Jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, le P. Ferrari ne cessa de répandre ses sueurs, et de ramener dans la voie du salut une multitude de pécheurs très éloignés de Dieu. A sa mort, la voix publique proclama sa sainteté ; le concours fut si grand et la foule se pressa si nombreuse à ses funérailles, qu'on ne put terminer l'office divin.

« Il fallut renouveler plusieurs fois ses vêtements, qu'on lui arrachait, avec les cheveux et même avec la peau. Sa sépulture fut retardée trois jours entiers, pendant lesquels son corps demeura flexible et sans ombre de corruption. Enfin il a laissé un nouveau titre à une mémoire glorieuse dans l'établissement du célèbre *Mont des Morts*, pieuse institution fondée par ses soins à Cantazaro pour le soulagement des âmes du purgatoire, et qui est encore dirigée par les règlements qu'il lui a donnés ».

Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 1, *p.* 485. — Patrignani, *Menologio*, 11 *settemb.*, *p.* 85. — *Menologio Romano*, 1840, *p.* 112. — Guidée, *Ménol.*, 10 *septemb.*, *p.* 286. — Juvencius, *Histor.* (*ms.*) *Societ. Jesu, continens res gestas... in Italia et Sicilia ab anno* 1616 *ad annum* 1646, *p.* 64. *Copie du manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque royale de Munich.*

Le onzième jour de septembre de l'an 1657, mourut à Palerme le P. Jean-Pierre Mustica, considéré par ses contemporains com-

me le meilleur théologien de cette Province. Les honneurs que lui attirait sa réputation ne l'enivraient d'aucune fumée de vaine gloire. Voyant un jour entrer au collège son vieux père, humble paysan vivant du travail de ses mains, et de l'apparence la plus inculte, il courut aussitôt vers lui, joyeux de laisser voir à ses nombreux et brillants disciples la bassesse de sa naissance, et de leur présenter le pauvre vieillard auquel il se glorifiait devant eux de devoir la vie. Néanmoins Jean-Pierre Mustica n'était après tout qu'un bon religieux, bien éloigné encore de la perfection des saints, surtout du renoncement absolu et de la véritable haine de soi-même, lorsque dix ans avant sa mort, comme il venait de célébrer le saint Sacrifice pour l'âme du P. Jérôme Tagliavia, si célèbre par ses vertus, celui-ci lui apparut soudain et lui dit : « Oh ! Si vous saviez avec quelle sévérité le juge éternel scrute les replis de l'âme humaine, et quelle est la rigueur de son interrogatoire et de son arrêt » !

Le P. Mustica était alors âgé de soixante-trois ans. Il n'en commença pas moins aussitôt une vie toute nouvelle, comme de ne plus avoir d'autre lit que la terre nue, de se flageller toutes les nuits, de passer plusieurs heures en oraison matin et soir, de garder un profond silence loin des visites des hommes, à moins qu'il ne s'agît de leur parler de Dieu ; de s'abaisser enfin sans relâche aux plus vils emplois et de se réduire dans sa cellule au plus extrême dénûment, se répétant sans cesse les premiers mots qui l'avaient décidé à un si généreux changement : « *O si scires* ! Oh ! si tu savais » !

AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul., t. 2, p.* 492, 758.

* Le onzième jour de septembre de l'an 1608, mourut le P. Sertorius Caputo, l'apôtre d'Aquila. Il dirigeait une petite école à Cosenza, près de son pays natal, quand nos Pères furent appelés dans cette ville pour y établir un collège. Il se lia bientôt d'une étroite amitié avec eux, leur offrit ses écoliers et se donna ensuite lui-même. Il avait alors vingt-quatre ans. Après son noviciat, il fit sa régence à Barletta d'abord, et ensuite à Aquila. Le collège de cette dernière ville, récemment fondé, était dans une situation précaire ; les maîtres étaient assez mal vus. A l'arrivée du P. Caputo, que précédait une réputation de saint et de savant, tout changea de face ; et lorsque plusieurs années après, le nouveau régent, qui n'était pas encore prêtre, fut appelé à Naples pour y suivre les cours de théologie, toute la noblesse d'Aquila s'opposa à son départ, et ne céda enfin que sur la promesse formelle d'un prochain retour.

Mais Sertorius Caputo soupirait, de toute l'ardeur de ses désirs, après les missions de l'extrême Orient. Le P. Aquaviva, qui avait d'autres desseins, découragea du premier coup ses espérances et lui défendit même de revenir à la charge. Ce fut un de ses compagnons d'études, Camille Costanzo, qui fixa le choix du Père Général. En embrassant pour la dernière fois le futur martyr de Jésus-Christ, le P. Caputo fut saisi d'une sorte de transport prophétique : « Camille, lui dit-il, un autre feu vous attend bien différent de celui qui brûle dans votre cœur. Combattez comme un vaillant soldat de Jésus-Christ. Vous portez le feu de la charité ; les tyrans vous en préparent un autre allumé par la cruauté ». Pour lui, selon la parole donnée, il revint à Aquila ; il n'en sortit plus jus-

qu'à sa mort. Il y opéra toutes les merveilles de zèle et de vertu dont le Vén. P. Bernardin Realino remplissait en ce temps-là même la ville de Lecce. Au témoignage des historiens, il faisait le travail de trois ouvriers pleins d'activité. Il établit et dirigea jusqu'à huit congrégations, pour tous les âges et toutes les conditions ; la ferveur qui régnait en plusieurs d'entre elles, surtout dans celle dite du *Ritiro* ou Congrégation secrète, était digne des Ordres religieux les plus austères. Des plaintes furent même adressées à Rome sur ce que certains appelaient les indiscrétions et les imprudences du P. Caputo. Mais le P. Aquaviva donna pleinement raison à l'homme de Dieu, et déclara bien haut que sa conduite méritait des imitateurs plutôt que des censeurs.

Au soin des congrégations, le P. Caputo joignait les différents ministères d'un prêtre de la Compagnie. Il remit tellement en honneur la fréquentation des sacrements, que chaque dimanche, disait-on, semblait un jour de Pâques. Aucun pécheur ne lui résistait. Par l'intercession de la bienheureuse Mère de Dieu, par la vertu de ses prières, de ses larmes et de son sang, il triomphait des volontés les plus obstinées. Ses mortifications avaient quelque chose d'effrayant ; il marchait toujours revêtu d'un long cilice qui l'enveloppait de la tête aux pieds ; il prenait un court sommeil sur une natte ou sur la terre nue, se flagellait tous les jours avec une discipline armée de pointes de fer, jeûnait trois fois par semaine au pain et à l'eau, et en même temps il était en proie à une fièvre incessante qui le minait sourdement, et à de continuelles douleurs de tête, d'estomac et d'entrailles. Au milieu de ce martyre, il se contentait de faire cette prière : « Mon Dieu, je ne vous demande point d'alléger mes souffrances ; donnez-moi

seulement assez de forces pour travailler à votre gloire et au salut du prochain ».

Mais l'heure de la récompense était venue. Vainement la ville d'Aquila tout entière courut au pied des autels et se pressa aux processions de pénitence, pour obtenir la vie de celui qu'elle vénérait comme son apôtre. Pendant qu'on récitait à son chevet les litanies de la sainte Vierge, le vaillant missionnaire expira doucement, le visage illuminé d'une joie céleste, les lèvres collées sur son crucifix. Dieu glorifia dans la tombe celui qui s'était immolé comme une victime. Cinq ans après sa mort, on le trouva sans aucune trace de corruption, les membres flexibles, exhalant une odeur agréable ; et quand un peu plus tard, à la demande unanime de tous les magistrats de la cité, l'évêque d'Aquila commença le procès préparatoire à la cause de sa béatification et de sa canonisation, on put consigner dans les actes plus de trois cents grâces, réputées miraculeuses, obtenues par sa puissante intercession. Au moment où Dieu le rappela à lui, le P. Caputo n'avait pas encore quarante-deux ans accomplis.

Barone, *Della vita del P. Sertorio Caputo . . . Napoli*, 1691. — Juvencius, *Histor. Societ. Jesu.*, *part.* 5ª , *lib.* 25, §. 3, *p.* 854. — Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 2, *p.* 115, 178, 310. — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 3, *p.* 120 *et suiv.*, 169 *et suiv.*, 233 *et suiv.*, 286 *et suiv.*, 486 *et suiv.* ; *t.* 4, *p.* 144 *et suiv.* — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 11ª *sept.*, *p.* 158.— Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 11ª *sept.*, *p.* 355. — Patrignani, *Menologio*, 11 *settemb.*, *p.* 78.

XII SEPTEMBRE

—

Le douzième jour de septembre moururent pieusement, dans les Provinces de Naples et de Sicile, deux saints et laborieux ouvriers, dont Dieu fit pareillement éclater la gloire, le P. Decio Sansone, victime de sa charité à Nole en 1594, et le P. François Fimia en 1671 au collège de Bivona.

Le P. Decio Sansone se trouvait à Nole, quand une de ces terribles inondations qui désolaient de temps en temps toute la contrée, la transformèrent en un immense marais ; les exhalaisons pestilentielles, sous les ardeurs de la canicule, semèrent bientôt la mort de toute part. Durant quarante jours et quarante nuits, à peu près sans interruption, il se dépensa tout entier au chevet des mourants, pour soulager leurs corps et leurs âmes ; et quand il eut rendu le dernier soupir, l'admirable servante de Dieu Jeanne d'Alessandro le vit monter au ciel, pour y recevoir la couronne de sa charité.

Le P. François Fimia, sous les dehors d'une vie commune, semblait avoir su jusqu'à sa mort dérober aux hommes les plus belles vertus des saints. Mais à peine son âme se fut-elle envolée au ciel, que par le simple attouchement de ses reliques et même du cercueil où il reposait, de nombreux miracles s'opérèrent ins-

tantanément, pendant la célébration de ses funérailles. Notre-Seigneur le fit voir, placé sur un trône d'honneur dans le chœur des vierges, et l'archange saint Gabriel le proclamait digne d'un si haut honneur pour son incomparable amour de la pureté.

P. Decio Sansone. — Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napol., t.* 2, *p.* 386.

P. François Fimia. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 925.

XIII SEPTEMBRE

—

Le treizième jour de septembre, l'an 1723, mourut sur l'océan, vers l'entrée du golfe du Mexique, le F. Coadjuteur Jérome-Marie Giorgi, parti de Rome pour le Nouveau-Monde dans l'espoir d'y souffrir plus que partout ailleurs pour Jésus-Christ. Né d'une pauvre famille de Sienne, il avait été reçu à dix-huit ans parmi les novices de Florence. Dès les premiers jours, le P. Joseph Sotomayor, Maître des novices, reconnut clairement que son jeune disciple était appelé à une vie de mortification et de crucifiement, en union avec Notre-Seigneur. Il ne crut donc pas pouvoir devant Dieu lui refuser l'usage des pénitences vraiment effrayantes que le bon Frère ne cessait de solliciter. Sa vie était un jeûne perpétuel, et très souvent au pain et à l'eau ; son lit, une planche nue ; et encore il la remplaça plus tard par des fagots de branches noueuses. Il veillait et se flagellait une grande partie de la nuit ; le jour, bien que son travail fût très rude, il ne se dépouillait, ni de son cilice, ni de plusieurs chaînes de fer, qui pénétraient profondément dans sa chair. La seule vue de ce saint religieux inspirait à un tel point le dévouement et l'amour de Notre-Seigneur, que sur ses vingt années de vie religieuse, il en passa près de dix-sept comme compagnon du Maître des novices dans les deux

noviciats de Rome et de Florence. Il ne songeait pas cependant à quitter l'Europe, lorsqu'il apprit un jour que, dans la maison de Saint-André, un de ses frères, par crainte de la souffrance, venait de refuser les missions lointaines, après les avoir jadis instamment réclamées. « Eh ! bien, puisqu'il y a tant à souffrir, s'écria-t-il, c'est précisément là ce qu'il me faut » ! Et ses prières furent si ardentes, qu'il obtint de partir pour la Nouvelle-Espagne. Mais Dieu devait se contenter de sa bonne volonté.

Sur le vaisseau qui l'emportait de Cadix à la Vera-Cruz, le F. Giorgi ne vécut qu'un mois. Ce peu de temps lui suffit néanmoins pour recevoir de l'équipage et des passagers, les beaux noms de saint et d'apôtre. Il ne voulait être considéré que comme le serviteur de ses frères, se tenait toujours debout derrière eux pendant les repas, et se retirait ensuite humblement pour aller partager le dîner des pauvres. Voyant un de ces malheureux qui n'avait pas où prendre son repos, il obtint de lui donner en aumône les draps et le matelas que l'on avait mis à son usage. Presque tout le jour, il allait à la recherche des pécheurs et des affligés, leur gagnait doucement le cœur, les disposait à rentrer en grâce avec Dieu, et les amenait à ceux de ses compagnons qui étaient prêtres, pour se confesser. Un seul trait fera mieux comprendre la réputation de sainteté qu'il s'était acquise. Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, le capitaine, partageant la douleur et le vœu unanime des passagers, résolut de faire embaumer son corps et de le conserver sur le vaisseau jusqu'à la Vera-Cruz ; et comme le supérieur de nos Pères et Frères crut devoir s'opposer à un hommage si extraordinaire, il voulut au moins, quand la sainte dépouille fut abandonnée à la mer, la saluer une dernière

fois par une décharge générale d'artillerie. Ceux qui enveloppèrent le cadavre dans son linceul, ne trouvèrent pas sans admiration sur la poitrine du F. Giorgi une pieuse image, enfermée dans un petit cadre de métal, que fixaient dans sa chair cinq pointes aiguës en l'honneur des cinq plaies de Jésus en croix, et qu'il n'avait pas même voulu quitter au milieu de son agonie.

Patrignani, *Menol.*, 13 *sett.*, *p.* 93.

---

* Le treizième jour de septembre de l'an 1719, mourut à Macao, en vue des rivages de la Chine, après lesquels il avait longtemps soupiré, le P. Antonin Trigona, d'une des premières familles de Syracuse. Son enfance fut tout embaumée des plus suaves parfums de l'innocence et de la piété ; il ne se plaisait qu'à dresser des autels, à visiter les églises, à prier. Bientôt, il se sentit fortement incliné vers la Compagnie. Mais il était fils unique ; un noble héritage l'attendait ; le duc son père protesta d'un ton très ferme qu'il ne donnerait jamais son consentement. Pendant plusieurs années, toutes les instances de son fils se heurtèrent à d'inflexibles refus. Antonin ne se rebuta point. Il se promenait un jour sur le bord de la mer près de Catane, avec le duc et un ami de la famille. L'air triste et préoccupé, il promenait ses regards sur les flots ; tout à coup, il pousse un profond soupir. Son père s'inquiète, demande s'il souffre, s'il désire quelque chose : « Oui, dit-il, je voudrais aller en Espagne ». — Que faire en Espagne » ? — « Vous le savez, notre famille, par ma mère, tire son

origine de l'illustre maison des Borgia ; grâce à cette parenté et aux talents que je tiens du ciel, il me semble que je pourrais, sans trop de peine, arriver à prendre rang parmi les grands d'Espagne ». A ces paroles, le duc est transporté de joie ; il félicite son fils ; il s'offre à pourvoir largement à ses dépenses. Alors le jeune homme, prenant un ton grave : « Eh quoi, dit-il, quand je veux être grand d'Espagne, votre Seigneurie n'a nulle peine à me laisser partir au loin ; au contraire, elle m'encourage elle-même ; elle ne considère ni dépenses ni dangers. Pourquoi donc fait-elle des difficultés quand j'ambitionne les vraies grandeurs, et que je les demande à la Compagnie de Jésus » ? A cette réplique inattendue, le duc se sentit désarmé ; et sa foi dominant les tendresses de la nature : « Allez, mon fils, s'écria-t-il en versant un torrent de larmes, allez où Dieu vous appelle ; dès maintenant, je vous bénis ».

Antonin Trigona s'empressa de se rendre au noviciat de Messine ; et presque aussitôt, il sollicita la faveur d'aller ensevelir sa vie dans les missions de Chine. Les supérieurs résistèrent longtemps à ses prières, et ce fut seulement après son élévation au sacerdoce qu'ils se laissèrent enfin fléchir. Son zèle et ses rares qualités promettaient de grandes choses pour la gloire de Dieu. Mais il fut arrêté sur le seuil même de sa mission. En arrivant à Macao, il tomba malade et ne tarda pas à être réduit à toute extrémité. Aucune plainte ne s'échappa de ses lèvres ; il ne voyait dans la mort comme dans la vie que la très sainte volonté de Dieu. Après avoir exalté son bonheur d'expirer enfant de l'Église catholique et dans la Compagnie, il remercia humblement Notre-Seigneur d'avoir gardé son âme pure de toute faute grave, fixa

un moment ses yeux sur le crucifix, dit : *In manus tuas commendo spiritum meum*, et rendit son dernier soupir. Il n'était âgé que de trente-deux ans, et en avait passé neuf dans la Compagnie.

Boero, *Ex Elog. defunctor. Provinc. Sicul., et ex Relat. Prov. Sinicæ (Arch. Rom.).*

---

* Le treizième jour de septembre de l'an 1748, mourut à Soutcheou, étranglé pour sa foi par la main du bourreau, le P. Tristan de Attimis, de la Province de Venise. Il était né dans le Frioul italien, d'une noble et antique famille où les traditions d'honneur et de piété étaient héréditaires. Encore tout enfant, il annonçait déjà qu'il voulait être martyr. Après de brillantes études au séminaire d'Udine, il alla suivre les cours de l'université de Padoue. Il n'avait pas encore de projets arrêtés et connaissait peu la Compagnie. Les sorties perpétuelles de son professeur de littérature grecque et latine contre les Jésuites, furent l'occasion dont Dieu se servit pour l'attirer parmi eux. Il en étudia de plus près l'histoire et les règles ; et comme il avait le cœur droit, il fut non seulement éclairé, mais séduit, et sollicita l'honneur de s'engager sous le même drapeau. Quand il partit pour le noviciat de Bologne, à l'âge de dix-huit ans, sa pieuse mère lui demanda quel nom il prendrait, puisque celui de Tristan n'était pas au martyrologe. « C'est vrai, répondit-il ; mais ce nom peut et doit devenir le nom d'un saint ; je n'aurai donc pas à en changer ».

Le tableau de sa vie religieuse, tracé par un de ses compagnons, montre que le jeune Tristan prit en effet au sérieux, dès le premier jour, cette résolution de devenir un saint. Par son humilité,

son abnégation, sa charité aimable et empressée, son esprit de dévouement, il était le modèle de tous ses frères ; en même temps, par la variété et l'étendue de ses connaissances, il promettait un ouvrier très utile, et sa Province fondait sur lui de grandes espérances. Le P. de Attimis venait de faire sa profession solennelle, lorsqu'il sentit au fond de son cœur une voix puissante qui l'invitait aux missions de la Chine. Il fut comme bouleversé par cet appel inattendu ; une horreur presque invincible s'empara de son âme et le jeta dans une sorte d'agonie. Mais bientôt, faisant taire ces frayeurs et ces révoltes de la nature, il répondit avec courage : « *Ecce ego, mitte me ;* me voici, Seigneur, envoyez-moi ». Il écrivit sur-le-champ au Père Général et renouvela plusieurs fois ses instances; et quand enfin la réponse tout à la fois désirée et redoutée lui parvint à Parme, où il occupait la chaire de philosophie, il voulut obéir à l'heure même ; et sans changer de vêtements, sans emporter d'autre bagage que son bréviaire, il partit au milieu des larmes de regret et d'admiration de ses écoliers et des Pères du collège.

Sa carrière apostolique fut de courte durée. Il n'était pas encore depuis trois ans dans la province de Nankin, lorsque la persécution se déchaîna. Arrêté par les satellites du vice-roi, et jeté en prison, il y fut rejoint quelques jours après par le P. Antoine-Joseph Henriquez. Il y languit près de neuf mois, confondu avec les plus insignes malfaiteurs, dont les blasphèmes lui paraissaient encore plus intolérables que les souffrances des chaînes et de la faim. Vainement les missionnaires de Pékin essayèrent de faire parvenir à l'empereur un mémoire en faveur des captifs ; vainement le F. Castiglione, qui jouissait des bonnes grâces du souverain, se

jeta en larmes à ses pieds et demanda leur mise en liberté : la sentence qui les condamnait à mort pour avoir annoncé la loi de Jésus-Christ, ne fut pas révoquée ; et les deux apôtres, après s'être confessés l'un l'autre une dernière fois et avoir rendu de vives actions de grâces à Dieu, donnèrent généreusement leur vie pour le nom et la gloire de leur divin Maître. Le P. de Attimis n'était âgé que de quarante-et-un ans ; il en avait passé ving-trois dans la Compagnie.

Pie Memorie del P. Tristano d'Attimis…, *Modena*, 1892. — *Testimonianza intorno alla persona del Ven. Padre Tristano de Attimis… ucciso per la Santa Fede nella Cina a'* 13 *settembre* 1748 (*Arch. Rom.*). — Pfister, *Notices biographiques*, nº 372. — de Guilhermy, *Ménologe de Portugal*, 12 *septembre*, *p.* 227. — Sommervogel, *Bibliothèque*, *t.* I, *p.* 613.

XIV SEPTEMBRE

—

Le quatorzième jour de septembre de l'an 1719, mourut dans la traversée de Lisbonne aux Indes, le F. Alexandre Gruppini, encore novice, victime de sa charité au service des malades du vaisseau. Il était parvenu à l'âge d'environ vingt-six ans, avec la réputation d'un parfait chrétien, mais sans songer à quitter le monde, lorsque assistant comme par hasard à une exhortation d'un de nos Pères, il se sentit subitement transfiguré en un autre homme, par cette parole : « *Sequere me !* suivez-moi » ! Pour triompher plus sûrement de tous les obstacles, il s'offrit à quitter l'Europe et fut accepté par le Père Général pour l'Orient. Les premiers mois de son noviciat s'écoulèrent à Rome dans la maison de Saint-André. « Je n'ai jamais vu, disait son Père Maître, de modestie comparable à la sienne. Il était l'âme des saintes conversations, et parlait des choses de Dieu avec un charme inexplicable ; sa ferveur et sa mortification étaient extrêmes, mais ne lui ôtaient rien de son amabilité qui lui gagnait tous les cœurs ; il avait une merveilleuse dextérité pour se plier à tous les goûts et à tous les caractères, et les amener à tout ce qu'il désirait ».

Une de ses plus belles conquêtes fut celle d'un malheureux prêtre de Rome, vrai loup caché sous une peau de brebis. Mais

pour lui obtenir la grâce d'une conversion sincère, il joignit à ses exhortations de très rigoureuses macérations ; puis avant de partir, lui remettant en main sa discipline toute sanglante, avec une chaîne de fer, et trois images de sainte Madeleine, de sainte Marie Égyptienne et de saint François Xavier : « Voilà pour vous, lui dit-il, les clefs du ciel ; usez-en pour vous l'ouvrir, avec toute la générosité de ces trois grandes âmes ». Le F. Gruppini et ses compagnons eurent cruellement à souffrir sur la flotte de Goa. Leur vaisseau était encombré d'une foule de criminels qui avaient pour la plupart mérité la corde, et dont le supplice était commué en la simple peine de l'exil. Le F. Gruppini en amena cependant plusieurs à se confesser, surtout par sa charité, que nul abaissement ne rebutait. Ce fut en assistant les malades qu'il trouva la mort ; quand il la vit approcher, après avoir prononcé ses vœux au moment de recevoir le saint viatique : « Oh ! quel bonheur ! quel bonheur ! quel bonheur ! s'écria-t-il, je vais donc dans quelques instants voir mon Dieu » !

PATRIGNANI, *Menol.*, 14 *sett.*, *p.* 111.

---

* Le quatorzième jour de septembre de l'an 1730, mourut à Naples le P. DOMINIQUE BRUNO, l'apôtre de Bari, également insigne par son mépris de lui-même et par son zèle pour le salut des âmes. Pendant de longues années, il ne cessa de parcourir, toujours à pied, la province de Bari, la Capitanate et la terre d'Otrante, semant la parole de Dieu et opérant de nombreuses conversions. Son invariable coutume, après avoir fait sa première visite à l'é-

glise et rendu ses devoirs à l'Ordinaire du lieu, était d'aller prendre logement à l'hôpital ; il partageait la nourriture des pauvres et payait son maigre entretien en consacrant aux plus bas offices tous les loisirs dont il pouvait disposer. Le reste du jour il était aux âmes, sans cesse occupé à prêcher, à faire le catéchisme, à confesser. Plus d'une fois, des misérables attentèrent à sa vie, pour se venger de ce qu'il leur avait arraché les objets de leurs passions ; mais rien ne l'effrayait quand il s'agissait d'empêcher l'offense de Dieu. A l'occasion du jubilé de 1725, des troupes de pèlerins se rendirent de tous côtés à Rome ; ces réunions confuses n'étaient pas toujours exemptes de désordres. Le P. Bruno obtint de se joindre, tantôt à l'une, tantôt à l'autre, pour les entretenir dans l'esprit qui convenait à leur sainte expédition, et son long voyage à travers la Basilicate, la terre d'Amalfi et les Abruzzes, fut comme une mission perpétuelle. Son œuvre accomplie et sa propre dévotion satisfaite, il reprit le chemin de Bari, sans même jeter un regard sur tant de monuments qui font la gloire de la Ville éternelle.

Au collège, le P. Bruno gardait le même esprit de zèle et d'abnégation. Pendant trente ans, il n'eut d'autre chambre que l'extrémité d'un corridor ; mais tout y respirait la propreté ; son abstinence était rigoureuse ; il jeûnait tous les vendredis au pain et à l'eau ; à peine donnait-il quelques heures au sommeil ; le reste de la nuit, il priait et étudiait. Telle était son exactitude dans l'observation de toutes nos règles, qu'avant de mourir, il put se rendre le témoignage de n'en avoir jamais transgressé aucune volontairement. Les pauvres, les malades dans les hôpitaux, les malheureux de toute nature avaient ses préférences. La veille des fê-

tes de Notre-Dame, il allait de porte en porte, la besace sur l'épaule, mendier pour les prisonniers.

Au milieu de tant de travaux, il avait épuisé ses forces. Les supérieurs l'envoyèrent aux eaux d'Ischia. Comme il se préparait à revenir, la saison terminée, il tomba gravement malade à Naples. Il accueillit avec des transports de joie l'annonce de sa fin prochaine : « Oh ! l'heureuse, l'enviable nouvelle » ! dit-il ; et s'adressant aux Pères, il ajouta : « Pourquoi vous attrister ? voici l'heure que je n'ai cessé de désirer ». Depuis de longues années en effet, le P. Bruno consacrait chaque mois un jour entier à se préparer à la mort, et pour étendre cette salutaire pratique, il avait même composé son livre *La journée en solitude*.

Quand on apprit à Bari que l'homme de Dieu venait d'expirer, la douleur fut générale ; tous les offices publics vaquèrent en signe de deuil ; des services solennels furent célébrés par les chapitres de l'église métropolitaine et de Saint-Nicolas, et plusieurs grâces extraordinaires furent obtenues au contact de ses reliques et par son intercession. Le P. Bruno était âgé de soixante-six ans, dont il avait passé près de cinquante dans la Compagnie.

Dalle annue Lettere (Archiv. Rom). — MOSCATI, *Vita del P. Domenico Bruno . . . Napoli,* 1736.

---

* Le quatorzième jour de septembre de l'an 1786, mourut à Rome, dans l'ancienne maison professe du Gesù, le P. JOSEPH-MARIE MAZZOLARI, plus connu sous le nom de *Marianus Parthenius*, qu'il avait choisi par dévotion pour la Mère de Dieu. Cette dévotion

forme en effet le caractère propre du P. Joseph Mazzolari et résume sa vie tout entière. Il l'avait puisée sur les genoux de sa mère, et reconnaissait lui-même que tous les biens lui étaient venus avec elle. Par nature, il était pusillanime et porté à la mélancolie ; son imagination ardente grossissait les moindres difficultés et en faisait des obstacles insurmontables. Pendant son noviciat, il fut plus d'une fois sur le point de tout abandonner. Son Maître des novices, le P. Volumnio Piccolomini, lui rappelait alors le souvenir de Marie ; à ce nom béni, toutes ses frayeurs s'évanouissaient, et il affrontait de grand cœur tous les sacrifices. « C'était le fil de soie, dit son biographe, avec lequel son prudent directeur le conduisait suavement et sûrement ».

Le souvenir de Marie était sans cesse présent à sa pensée ; il s'appliquait avec une diligence filiale à en reproduire tous les traits. Les vertus qu'elle avait plus aimées lui étaient aussi plus chères. Il avait une attention jalouse à garder son cœur et tous ses sens, parce que, dit l'auteur de son éloge, « il voulait être le vrai fils de la mère de la pureté » ; il s'exerçait à une douceur parfaite, pour mieux ressembler à celle dont l'Église chante qu'elle est douce entre tous, *inter omnes mitis ;* il s'attachait d'un amour de prédilection à l'obéissance et à l'humilité, parce que Marie est la créature humble et obéissante par excellence.

De cette dévotion, naissait le zèle à la faire honorer. Il lui avait consacré depuis longtemps et sa langue et sa plume. Pendant les vingt-cinq années qu'il fut appliqué à l'enseignement, à Florence, à Fermo et au Collège Romain, sa constante préoccupation fut d'inspirer à ses écoliers, avec l'ardeur pour l'étude, la dévotion à Marie. Directeur de la congrégation dite *della Scaletta*, il

déployait toutes les industries de la piété la plus ardente pour donner à sa céleste protectrice des serviteurs dignes d'elle, pour ajouter à l'éclat de ses fêtes et lui ménager un plus magnifique tribut d'hommages. Des nombreux ouvrages qu'il a publiés, il n'en est pas un, quel qu'en soit le sujet, où ne se fasse jour directement ou indirectement son amour filial pour l'auguste Mère de Dieu.

La suppression de la Compagnie fit à son cœur une blessure profonde. Après avoir pendant quelques années reçu l'hospitalité dans une maison amie, il demanda la permission de se retirer au Gesù, afin de pouvoir reposer, quand Dieu le rappellerait à lui, auprès de ses anciens frères. Le P. Mazzolari avait toujours eu une grande appréhension de la mort : la nouvelle que sa vie était condamnée sans retour et qu'il devait se préparer au sacrifice suprême, lui fut portée le jour de saint Joseph, son patron. Il l'accueillit, contre toute espérance, non seulement avec résignation, mais avec une telle joie, qu'il ne se souvenait pas, disait-il, d'en avoir éprouvé de pareille en toute sa vie, et aussitôt il récita le *Te Deum*. Cette joie ne se démentit pas un moment jusqu'à son dernier soupir. Quand vint l'heure solennelle, il répondit lui-même aux litanies, et peu après, il expira doucement. Suivant son désir, son cœur, enfermé dans une urne, fut déposé aux pieds d'une image de Marie, dans le sanctuaire de Notre-Dame de Montorella, très cher à sa piété. Le P. Mazzolari était dans la soixante-quatorzième année de son âge et la cinquante-quatrième depuis son entrée au noviciat.

Termanini, *Memorie della Santa Vita e preziosa morte del Sig. Ab Giuseppe-Maria Mazzolari, solito a coprirsi sotto i nomi di Giuseppe-Mariano Partenio, defonto in questa pia casa del Gesù, li 14 settembre dell'anno* 1786 *(Archiv. Rom.)*. — Caballero, *Biblioth. Script. Soc. Jesu Supplem.* 1[um], *p.* 184. — de Backer, *Biblioth.*, 1[ère] *édit.*, *t.* 6, *p.* 336. — Boero, *Josephi Mariani Parthenii e Soc. Jesu Commentarii et Ellogia, préface, p.* 5.

XV SEPTEMBRE

—

Le quinzième jour de septembre de l'an 1622, dans le lieu nommé Tobira, sur les bords du détroit qui sépare la ville et la forteresse de Firando, mourut brûlé vif par les Japonais, le P. CAMILLE COSTANZO, né à Bovolina en Calabre, et béatifié par le souverain Pontife Pie IX en 1867. Les belles congrégations de Notre-Dame qui avaient fait donner autrefois par la sainte Vierge elle-même au collège de Naples le nom glorieux de sa demeure de prédilection, furent la première école de vertu du jeune Camille. Pour mieux résister aux entraînements et aux pièges de l'adolescence, il s'approchait toutes les semaines des sacrements, jeûnait souvent, priait avec ferveur, et ne laissait passer aucun jour sans prendre la discipline. Des condisciples, jaloux d'une vie si pure, osèrent un soir de carnaval faire entrer une femme dans sa chambre ; comme cette malheureuse n'obéissait pas assez vite à l'ordre de se retirer, il la mit en fuite l'épée à la main ; et l'un de ses serviteurs, complice de cette infâme tentative, le traitant de barbare, il le chassa aussitôt de sa présence : « Quoi donc, lui dit-il, vous mangez mon pain et vous me sollicitez à offenser Dieu » !

Exilé du Japon une première fois, après neuf ans de travaux

apostoliques, il trouva le moyen d'y rentrer plus tard sous un déguisement de soldat. L'imprudence bien involontaire d'une femme chrétienne le fit découvrir ; comme il se trouvait caché au fond d'une barque, près de l'île d'Iquisuqui, plusieurs soldats en armes assaillirent le conducteur de la barque, demandant à grands cris qu'il leur livrât le bonze européen. Le P. Costanzo parut alors ; mais telle était l'éclat de douceur et de majesté empreint sur ses traits, que les satellites demeurèrent d'abord immobiles et se contentèrent de lier ses compagnons, malgré les instances qu'il leur fit de l'enchaîner aussi pour l'amour de Dieu. Quand on eut appris dans la ville de Firando, que sur un ordre exprès de l'empereur, le serviteur de Dieu serait brûlé vif, une multitude immense accourut au bord de la mer pour être témoin de ce spectacle vraiment triomphal. Dès que le saint martyr eut été lié à son poteau, élevant la voix comme d'une chaire, au milieu des chrétiens et des infidèles, il commença un émouvant discours sur ces paroles de l'Évangile : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps » ! Et poursuivant d'une voix ferme au milieu des flammes et des tourbillons de fumée qui l'environnaient de toute part, il protesta qu'il mourait pour Jésus-Christ. Peu à peu la fumée se dissipa ; et tout le peuple alors fut témoin d'un spectacle qui le jeta dans la stupeur.

« Les flammes, raconte le P. Crasset, se partagèrent en deux ; et l'on aperçut le P. Camille au milieu des feux, qui priait Dieu avec une douceur et une tranquillité admirables, comme les trois jeunes hommes dans la fournaise de Babylone. Puis il se mit à chanter d'un air fort doux et mélodieux : *Laudate Dominum, omnes gentes !* . . . et comme un saint Laurent, il remerciait Dieu, le

corps à demi grillé, de la grâce qu'il lui faisait de mourir pour lui. Après un peu de silence, il s'écria par trois fois : « Oh ! que je suis bien ! que je suis bien ! que je suis bien » ! formule dont se servent les Japonais pour exprimer une satisfaction extrême. Cependant le feu ayant gagné ses habits et environné son corps, les assistants crurent qu'il était mort ; mais au grand étonnement de tout le monde, ce prêtre du Dieu vivant, étant venu au point de son sacrifice, comme s'il eût été à l'autel, fut entendu chanter le cantique des anges, et dire cinq fois d'une voix ferme et éclatante : *Sanctus ! Sanctus ! Sanctus !* après quoi, il rendit son esprit, qui s'envola au ciel pour continuer d'y chanter éternellement ce même cantique ». Ceux qui furent témoins de cette merveille, entre autres les Anglais et les Hollandais, ne trouvaient pas de parole pour exprimer leur étonnement. Tout ce qu'ils pouvaient dire, c'est que la vertu de ce héros chrétien n'avait rien d'humain, et que ce courage était au dessus des forces de la nature.

Alegambe, *Heroes et Victim. charit.*, *p.* 342 *seqq.* — *Lettere annue del Giappone*, 1622, *p.* 75 *et suiv.* — de Charlevoix, *Histoire du Japon*, *t.* 5, *l.* 15, *p.* 16 *et suiv.* ; *l.* 16, *p.* 81. — Solier, *Histoire ecclésiastique du Japon, t.* 2, *l.* 19, *ch.* 21, *p.* 737 *et suiv.* — Crasset, *Histoire de l'Église du Japon, t.* 2, *l.* 16, *p.* 396 *et suiv.* — Bartoli, *Il Giappone, l.* 4, *p.* 69, *p.* 146 *et suiv.* — Cordara, *Histor. Soc. Jes.*, *part.* 6a , *l.* 6, *n.* 167, *p.* 326 ; *l.* 7, *n.* 206, *p.* 401. — Patrignani, *Menol.*, 15 *sett.*, *p.* 126. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 15a *sept.*, *p.* 167. — Drews, *Fasti Soc.*, 15a *sept.*, *p.* 361. — Nieremberg, *Varones ilust.*, *t.* 4, *p.* 356. — Santagata, *Histor. della Prov. di Napol.*, *t.* 4, *p.* 229 *et suiv.*, *p.* 256 *et suiv.* — Rho, *Variæ virtut. histor.*, *p.* 138.

---

* Le quinzième jour de septembre de l'an 1617, mourut à Bologne le P. OCTAVIEN NAVAROLA, Provincial de Venise, honoré comme un saint par les Nôtres et par les étrangers. Cette gloire, dit le P. Jouvancy, était d'autant mieux méritée, que le P. Navarola avait de plus bas sentiments de lui-même. Doué de toutes les qualités que saint Ignace demande dans les supérieurs, lui seul paraissait les ignorer ; il aurait voulu se dérober à toute charge, si humble qu'elle fût, tellement il s'en réputait indigne. Mais une fois que l'obéissance lui avait confié un emploi, le sentiment du devoir lui donnait une force admirable pour le remplir dans toute son étendue. Scrupuleux observateur de la règle, il exigeait des autres la même fidélité. C'est à la charité surtout qu'il faisait appel, pour obtenir de ses inférieurs tout ce que sa charge l'obligeait à leur demander ; il considérait la charité comme le meilleur auxiliaire de l'autorité ; on enlève à celle-ci, disait-il, tout ce qu'on ôte à celle-là. Dans les visites de sa Province, c'était une de ses recommandations habituelles aux supérieurs : « Mes Pères, leur disait-il, plus de charité et moins d'autorité ». A l'exemple de saint Ignace, il n'épargnait nulle sollicitude pour soulager les malades, les consoler et les ramener à la santé ; et quant aux ouvriers valides, nulles dépenses ne lui coûtaient pour leur procurer tout ce qui leur était nécessaire. Il n'était sévère que pour lui-même.

Envoyé en Bohême pour constituer le noviciat de Brünn sur le modèle de celui de Saint-André à Rome, le P. Navarola ne fut pas sans rencontrer quelques difficultés dans cette tâche délicate ; mais par sa prudence, son humilité et surtout par sa charité, il sut si bien se ménager l'estime et l'affection de tous, qu'avant de

le rappeler en Italie, le Père Général Claude Aquaviva lui confia le gouvernement de la Province d'Autriche. Il revint ensuite dans sa patrie et fut nommé Provincial de Venise. Il n'exerça cette charge que deux années. Un mal mystérieux que la science des médecins fut impuissante à découvrir, le conduisit rapidement au tombeau, au milieu de cruelles souffrances. Sur le point de mourir, le P. Navarola demeura fidèle à l'humilité, sa vertu privilégiée. Après avoir fait sa confession générale et reçu les derniers sacrements, il demanda qu'on l'étendît sur la terre nue comme un pécheur ; et c'est ainsi qu'il rendit le dernier soupir, à l'âge d'environ soixante ans.

Juvencius, *Historia (ms.) Societ. Jesu*, *part.* 6a, *lib.* 1, §. 17, *p.* 55. — Cordara, *Histor. Soc. Jesu*, *part.* 6a, *lib.* 2, *n.* 16, *p.* 89. (Le P. Cordara a reproduit à peu près mot à mot le récit du P. Jouvancy). — Patrignani, *Menol.*, 15 *settemb.*, *p.* 131. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 15 *sept.*, *p.* 166.

XVI SEPTEMBRE

—

Le seizième jour de septembre de l'an 1580, mourut à Rome, en odeur de bénédiction, le jeune F. Janvier Duchi, Scolastique, né à Brescia. Les plus suaves délices de sa jeunesse avaient été la sainte communion ; toutes les fois qu'il recevait Notre-Seigneur, la place où il faisait son action de grâces, était à la lettre baignée de ses larmes.[1] Aussi ne soupirait-il qu'après le bonheur de se donner tout à Jésus-Christ. Mais les dissensions intestines qui divisaient les membres de sa riche et puissante famille, lui firent différer cette grâce pendant quatre années ; si ardent était le feu des haines, que plus d'une fois il dut passer lui-même la nuit sous les armes. Le F. Duchi vécut à peine sept ans dans la Compagnie, et si l'on en excepte les premiers mois de son noviciat, toute sa vie religieuse ne fut qu'un long exercice de résignation et de patience. Mais dans cette accablante langueur, où la nature devient si sensible et est d'ordinaire sujette à tant de caprices, il montrait une surprenante énergie pour toutes les prescriptions de l'obéissance. Quand on lui ordonnait de quitter l'étude, il demandait, sous prétexte de se distraire, mais en effet par un amour de prédilection pour les offices les plus humbles, à se mettre au service du cuisinier.

Dans les dernières semaines de sa vie, la crainte de n'avoir pas satisfait à la justice de Dieu pour les fautes de sa jeunesse, le tourmenta cruellement. Mais le jour de la Nativité de Notre-Dame, après s'être approché de la table sainte, il reçut au fond de son cœur la douce assurance que tous ses péchés lui étaient remis. Notre-Seigneur, sur sa demande, voulut bien lui donner une preuve que ce n'était pas là une illusion. En effet, dès qu'il se préparait à recevoir l'absolution ou la sainte communion, toutes ses douleurs étaient suspendues comme par enchantement; et quand l'infirmier lui disait de finir son action de grâces, elles revenaient aussitôt l'assaillir avec la même violence qu'auparavant. Un peu avant sa mort, les médecins tentèrent un dernier effort pour le sauver. Ce fut de lui ouvrir dans le côté une large blessure. Comme le danger de quelque mouvement involontaire engageait à le lier : « Ce n'est pas nécessaire », répondit-il, et sans pousser un gémissement, tout en ressentant les angoisses de l'agonie, comme il en fit l'aveu à son confesseur, il demeura néanmoins immobile dans la contemplation de Jésus en croix.

SACCHINUS, *Histor. Soc. Jes., part.* 4ª, *l.* 8, *nn.* 62 *seqq., p.* 260. — PATRIGNANI, *Menol.*, 16 *sett., p.* 132. — NADASI, *Ann. dier. memor.,* 16ª *sept., p.* 169. — DREWS, *Fasti Soc.,* 16ª *sept., p.* 363.

---

* Le seizième jour de septembre de l'an 1628, le P. BERNARDIN PECCI, d'une illustre famille de Sienne, fut massacré en haine de la foi à Jafanapatan, sur la côte septentrionale de l'île de Ceylan. Il travaillait depuis plus de vingt ans dans cette contrée, où la

Compagnie avait converti plus de cinquante mille infidèles, lorsque le désir de répandre son sang pour le nom de son Maître, lui fit solliciter l'honneur d'aller occuper un poste aux frontières du pays, plus exposées aux incursions des barbares de l'intérieur. Au moment où il se mettait en route, son compagnon lui ayant souhaité la gloire du martyre : « Depuis de longues années, répondit-il, je n'ai point d'autre ambition ». Ses vœux ne tardèrent pas à être exaucés.

Le roi de Candy, profitant de la mort du gouverneur portugais qui jusque là avait su le tenir en respect, lança des bandes armées sur la terre de Jafanapatan. Le P. Pecci fut surpris au milieu de la nuit. Les barbares, après lui avoir fait subir divers tourments avec une cruauté inouïe, lui tranchèrent la tête, et mirent ensuite le feu à sa pauvre cabane. Ils déclarèrent eux-mêmes qu'ils n'en avaient voulu qu'au propagateur d'un culte odieux ; et pour mieux affirmer leur intention, ils se retirèrent, leur œuvre consommée, sans causer d'autre dommage. Les restes du saint martyr, avec ceux du P. Matthieu Fernandez, tué le même jour et pour le même motif dans une chrétienté voisine, furent retrouvés quelques jours après, et déposés avec honneur dans notre église de Jafanapatan. Le P. Pecci était âgé de quarante-neuf ans ; il en avait passé trente dans la Compagnie et vingt-six dans la mission.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 13, *nn.* 176 *seqq., p.* 226. — Alegambe, *Mortes illustres, anno* 1628, *p.* 288. — Patrignani, *Menol.*, 15 *settemb., p.* 123. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 15ª *sept., p.* 168. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 15ª *sept., p.* 361.

N. B. — Nous avons suivi la chronologie du P. Cordara, qui fixe au 16 septembre le martyre du P. Pecci.

XVII SEPTEMBRE

—

Le dix-septième jour de septembre de l'an 1621, mourut à Rome, en odeur de sainteté, le Vén. P. ROBERT BELLARMIN, Cardinal de la sainte Église romaine, archevêque de Capoue, proclamé de son vivant même, par les catholiques, la couronne du Sacré Collège, et par les hérétiques du seizième siècle, le plus redoutable champion de la papauté. Aussi, lorsque le Souverain Pontife Clément VIII l'obligea sous peine de péché d'accepter la pourpre : « Nous avons fait choix de celui-ci, dit-il après avoir proclamé son nom en plein consistoire, parce que l'Église n'a pas son égal pour la science ! *Hunc elegimus, quia non habet parem Ecclesia Dei quoad doctrinam* ». En effet, le livre de ses Controverses porta de si terribles coups aux doctrines de Luther et de Calvin, que plusieurs universités protestantes allèrent jusqu'à fonder de nouvelles chaires, rien que pour réfuter à perpétuité les arguments et les textes de Bellarmin.

« Après avoir illustré son siècle par ses œuvres, sa parole et sa plume, dit le Ménologe romain, il a laissé à la postérité, pour tous les âges et tous les états, d'incomparables trésors de science dans la multitude et l'excellence de ses écrits. Esprit droit, sincère et merveilleusement aimable, il conformait sa conduite à sa

doctrine ; tout ce qu'il jugeait, dans son éminent savoir, devoir entreprendre à la gloire de Dieu, à l'avantage du prochain ou pour son propre bien, il l'accomplissait avec un soin, une persévérance, une douceur admirables, exempt de toute passion mal réglée, de toute vue humaine, comme s'il n'avait jamais connu d'autre règle ni suivi d'autre impulsion que la droite raison et les motifs éternels. En 1621, dans la soixante-dix-neuvième année de son âge, le saint Cardinal se retira au noviciat de Saint-André, pour s'occuper uniquement de cet art de bien mourir, qu'il avait enseigné aux autres. C'est là qu'il passa heureusement au repos éternel, accompagné par les regrets de la chrétienté presque tout entière ».

Cordara, *Histor. Societ. Jes., part.* 6ª, *l.* 6, *n.* 5, *p.* 280. — *Différentes vies du Card. Bellarmin,* Cf. Carayon, *Bibliographie histor., n.* 1522-1547. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 720. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 1, *p.* 1151 *et suiv.* — Patrignani, *Menol.,* 17 *sett., p.* 143. — Nadasi, *Ann. dier. memor.,* 17ª *sept., p.* 171. — Drews, *Fasti Soc.,* 17ª *sept., p.* 364. — Nieremberg, *Varones ilust., t.* 2, *p.* 704. — Tanner, *Societ. Jes. Apostol. imitat., p.* 532. — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napol., t.* 3, *p.* 76, 83, 125, 158, 463. — Rho, *Variæ virtut. Histor., p.* 50, 157, 169, 628, *etc.* — Feller, *Dictionnaire histor., t.* 1, *p.* 424. — *Biogr. univers.* — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus, t.* 2, *ch.* 5, *p.* 247 ; *t.* 3, *ch.* 1, *p.* 9 ; *ch.* 2, *p.* 101 ; *ch.* 8, *p.* 374 ; *t.* 4, *ch.* 4, *p.* 225. — Couderc, *Vie du Vénérable Cardinal Bellarmin.*

---

* Le dix-septième jour de septembre de l'an 1661, mourut à Palerme le P. François Piazza, l'apôtre des prisonniers de cette grande ville, pendant près de quarante ans. Jeune encore, il s'était,

dans un temps de contagion, consacré au service des malades, et il avait failli être victime de sa charité. Déjà même il croyait tenir la palme, lorsque sainte Rosalie, la glorieuse protectrice de Palerme, lui apparut et le rendit à la santé. Le même jour, il courut reprendre son poste de dévouement au chevet des pestiférés. Épargné cette fois, mais toujours désireux de se donner aux plus misérables, le P. Piazza, le fléau disparu, choisit les prisons de Palerme pour théâtre de son apostolat. Il passait tout le jour dans ces tristes demeures, sans cesse occupé à consoler, à instruire ceux que la justice humaine y tenait renfermés, grands criminels ou malfaiteurs vulgaires. Il avait fait de ces malheureux comme sa famille. Il mendiait pour eux auprès de ses amis et des personnes pieuses, afin de leur venir en aide et d'adoucir leurs privations ; il se faisait leur intercesseur pour obtenir une diminution de leur peine ou leur mise en liberté ; souvent même, après les fatigues du jour, il consacrait de longues heures, pendant la nuit, à la tâche ingrate de copiste, pour augmenter ses ressources et secourir plus largement ses protégés.

Mais sa première sollicitude allait à leurs intérêts spirituels. A force de douceur et de patience, il bannit du milieu d'eux les dissensions et les querelles, les jurements et les blasphèmes ; il les amena même à la pratique de la confession et de la communion mensuelle ; et ainsi ces lieux, auparavant le repaire de tous les vices, devinrent, grâce à son zèle, un séjour où s'épanouissaient les plus belles vertus. Émerveillés d'une transformation si complète, les magistrats de la cité en rendirent à l'homme de Dieu de solennelles actions de grâces.

Après quarante années environ consumées dans ce pénible et

obscur ministère, le P. Piazza alla recevoir la récompense promise par le divin Maître à ceux qui l'ont visité dans les chaînes. Les prisonniers de Palerme, par leurs regrets et leurs larmes, firent le plus glorieux panégyrique de celui qu'ils avaient aimé comme un père et vénéré comme un saint. Le P. Piazza était âgé de soixante-neuf ans; il en avait passé quarante-neuf dans la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t. 2, p. 797.*

XVIII SEPTEMBRE

—

Le dix-huitième jour de septembre de l'an 1694, mourut à Turin le P. Jean Raiberti, confesseur de Victor-Amédée duc de Savoie, et directeur de trois congrégations où il formait à toutes les vertus chrétiennes la noblesse, les jeunes gens et le clergé. A ces importantes fonctions, qui le tenaient enchaîné à la cour, il joignait, d'un bout de l'année à l'autre, l'apostolat obscur mais si puissant des Exercices de saint Ignace. Quand il pouvait se réserver quelques jours libres, sans que son emploi en souffrît, il parcourait les campagnes voisines, trouvant tout à la fois le repos et le recueillement de son âme au milieu des pauvres paysans qu'il évangélisait. Jamais le P. Raiberti ne se laissa envahir par l'esprit du monde ; c'était uniquement au pied de son crucifix qu'il se préparait à la visite et à la conversation des hommes, ou s'en délassait.

Patrignani, *Menol.*, 18 *sett.*, *p.* 166.

XIX SEPTEMBRE

—

Le dix-neuvième jour de septembre de l'an 1649, mourut saintement à Bologne le P. Alphonse Giannotti, né à Correggio en Lombardie. Admis au sortir de ses études parmi les novices, il ne montra guère, dans les premiers mois, qu'une ferveur et un courage d'enfant. Mais un jour, une méditation sérieusement faite le transforma tout entier, et lui donna le cœur d'un vrai Jésuite ; à partir de ce jour, rien ne put ébranler son énergique résolution de fuir toute recherche d'amour-propre et tout ménagement au service de Dieu. Plusieurs avouaient que sa vue seule les excitait à la perfection et leur faisait comprendre, mieux que tous les traités, ce qu'il faut entendre par ferveur spirituelle.

Maître des novices à Novellara, Recteur du grand collège de Sainte-Lucie à Bologne, malgré les protestations de son humilité, qui se jugeait impropre à tout emploi plus éclatant, missionnaire dans les plus humbles campagnes, ou vaquant, dans ses heures de loisir, à la composition d'ouvrages de piété, le P. Giannotti fit paraître partout, avec le même oubli de ses intérêts propres, le même dévouement pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Pour sauver la vertu d'une jeune fille en péril, il se laissa battre cruellement, et jeter, au péril de sa vie, en bas d'un escalier, par

de misérables débauchés. Enfin pour délivrer une âme qui s'était vendue au démon, il s'offrit à braver toute la fureur de l'enfer ; mais le démon s'enfuit, proclamant avec rage que tout pouvoir lui était refusé contre un pareil serviteur de Dieu. Une de ses pratiques était de faire amende honorable à Notre-Seigneur par quelque pénitence extraordinaire durant les jours où le monde se livre à ses fêtes licencieuses ; quelquefois il passait ainsi le temps du carnaval, sans prendre en vingt-quatre heures un morceau de pain ni une goutte d'eau. Le P. Giannotti mourut à l'âge de cinquante-trois ans, dont il avait passé trente-quatre dans la Compagnie ; il fut pleuré de toute la ville de Bologne, qui le vénérait comme un saint.

Patrignani, *Menol.,* 19 *sett., p.* 170. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 19ª *sept., p.* 174. — Drews, *Fasti Soc.*, 19ª *sept., p.* 366. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 35. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 3, *p.* 1391.

XX SEPTEMBRE

—

Le vingtième jour de septembre de l'an 1640, mourut très saintement au Collège Romain le P. Jean-Baptiste Ceccotti, vénérable vieillard de quatre-vingt-six ans, dont il avait passé soixante-huit dans la Compagnie, sans s'être rendu coupable, durant une si longue vie religieuse, d'un seul péché véniel délibéré. En dehors de ce que réclamait son office, le P. Ceccotti ne connaissait et n'aimait que sa cellule et son crucifix. Il fut pendant plus de quarante ans Père spirituel des Nôtres au Collège Romain. Ses jeûnes étaient si rigoureux que, dans l'espace de quarante-deux ans, il ne fit jamais qu'un seul repas par jour. Une des pratiques de saint Ignace, dont il retirait le plus de fruit et de goût spirituel, était celle de prévoir et de lire, durant un quart d'heure tous les soirs, la messe du lendemain; comme notre Bienheureux Père, il versait à l'autel d'abondantes larmes, et ne pouvait contenir au fond de son âme l'onction et les ardeurs de l'Esprit-Saint.

Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 20 *sept.*, *p.* 176. — Patrignani, *Menol.*, 20 *dec.*, *p.* 163. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 409. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 935.

* Le vingtième jour de septembre de l'an 1585, mourut à Palerme le F. André Muneglia, Coadjuteur temporel. Il s'était toujours signalé par une tendre piété, un amour sincère et pratique de la croix, et une dévotion toute filiale à la très sainte Vierge. Aussi les plus douces consolations vinrent le réjouir à sa dernière heure ; on l'entendit chanter, d'une voix mourante, les louanges de l'auguste Mère de Dieu ; et bientôt après, ce nom béni encore sur les lèvres, il expira.

Alberti, *Istoria della Provinc. di Sicil., p.* 542.

XXI SEPTEMBRE

Dans le courant de l'année 1661, on ignore quel mois et quel jour, mourut à Lorette le P. ANTOINE DELLA TORRE, né à Casale dans le Montferrat. Le désir d'éviter les honneurs que la noblesse de sa famille pouvait lui faire redouter dans son pays, l'avait conduit à Rome, où il était inconnu. Quelques années après, il couronna son sacrifice en entrant au noviciat de Saint-André ; et pour se fermer toute voie de retour au monde, il se défit de son patrimoine en faveur de la Compagnie. Mais, dit son biographe, un témoignage encore plus magnifique de son amour pour sa nouvelle vocation, ce fut la sainte vie qu'il y mena jusqu'à la mort, dans la pratique de toutes les vertus, et qui lui mérita la réputation d'un parfait religieux.

Il passa trente années de suite à Lorette dans l'office de pénitencier, office si pénible, ajoute son historien, qu'il épuise toute santé et même toute patience. Le P. della Torre y sacrifia sans regret ses forces et sa vie, mais rien ne put altérer sa patience. Il accueillait avec la même égalité d'âme tous ceux qui se pressaient à son confessionnal, sans laisser paraître aucun signe d'humeur ou d'ennui, toujours affable, bienveillant, plein de mansuétude, principalement pour les plus misérables. Chargé des mérites

de ce laborieux ministère, le P. della Torre alla plein de confiance se présenter au tribunal de celui dont le sang précieux avait par ses soins régénéré tant d'âmes au sacrement de la réconciliation. Il était âgé de soixante-trois ans et en avait passé trente-trois dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 8 *luglio*, *p.* 64.

XXII SEPTEMBRE

—

Le vingt-deuxième jour de septembre de l'an 1619, mourut à Carthagène, dans la Nouvelle-Grenade, le P. Charles d'Orta, né à Giugliano près de Naples, et compagnon de saint Pierre Claver dans le pénible apostolat des pauvres esclaves, durant la dernière année de sa vie. Longtemps, son caractère indocile à tout frein désola sa famille et la fit trembler pour l'avenir. Les reproches et les châtiments ne servaient qu'à l'exaspérer. Dans toute l'effervescence de la jeunesse, il avait résolu d'embrasser le parti des armes pour se soustraire à la vue même de son père et de sa mère, quand deux zélés missionnaires de la Compagnie vinrent évangéliser la ville où il était né. Au milieu d'un de leurs sermons, Charles d'Orta fut terrassé par la grâce ; se prosternant aussitôt aux pieds de son père, il lui adressa publiquement les paroles de l'enfant prodigue : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous », et promit avec larmes de commencer une nouvelle vie. Il tint parole, se donna tout à Dieu, reçut peu après les ordres sacrés, et à l'âge de vingt-neuf ans, devint le premier disciple et le plus actif coopérateur du saint et célèbre P. François Pavone, dans son œuvre par excellence, celle d'une congrégation de clercs et de prêtres. C'était à lui que le saint directeur s'adres-

sait toujours, quand il songeait à introduire dans cette fervente assemblée quelques nouvelles pratiques de piété, de zèle des âmes ou de pénitence.

Deux ans plus tard, Charles d'Orta quittait Naples avec l'approbation du P. Pavone, pour se consacrer au salut des habitants de Giugliano. Cent quarante ans après sa mort, la belle congrégation de la sainte Vierge, qu'il y fonda, passait encore dans tout le royaume pour une des plus florissantes écoles de sainteté. Cependant l'exercice de l'apostolat ne faisait qu'enflammer son zèle; il eût avec joie donné tout son sang pour gagner à Jésus-Christ de nouvelles âmes. Il vint donc à trente-trois ans solliciter la plus humble place parmi les novices de la Compagnie, et pour s'essayer de suite, disait-il, à tout ce qu'il lui faudrait plus tard endurer parmi les apôtres et les martyrs, il fit si bien, que son Père Maître lui accorda l'usage des plus rudes macérations. Enfin à trente-six ans, le P. d'Orta mérita d'être choisi pour compagnon du saint apôtre des Nègres de Carthagène et de mourir glorieusement à la peine, avant la fin du quinzième mois de son héroïque apostolat. « Ici, disait-il à ses chers congréganistes de Giugliano, en leur écrivant des rivages du Nouveau Monde, l'air est détestable, la terre s'agite, le soleil dévore, les tempêtes sont formidables, l'eau est amère et les insectes ne laissent aucun repos. Mais que Notre-Seigneur, je l'en supplie, me fasse bien comprendre la grâce que j'ai reçue de lui, en obtenant une telle destination ! . . . C'est à qui souffre la faim, la soif et toutes les incommodités d'ici-bas, qu'est promise la bénédiction des pauvres d'esprit ! . . . . Et pour moi, je bénis Dieu, d'avoir ainsi comblé mes désirs de souffrir enfin quelque chose pour son amour ».

Santagata, *Istoria della Provinc. di Napoli, t. 4, p.* 50 *et suiv., p.* 133 *et suiv.*

---

* Le vingt-deuxième jour de septembre de l'an 1640 mourut à Modène en assistant les pestiférés le F. Antoine Biancani, de Bologne, neveu du célèbre mathématicien et astronome, le P. Joseph Biancani. Il aurait pu aspirer à l'honneur du sacerdoce ; mais il préféra servir Notre-Seigneur dans les plus humbles offices domestiques. Son unique ambition était de donner sa vie pour ses frères. Dans chacune de ses actions et de ses prières, remarque l'auteur de son éloge, il avait en vue cette glorieuse palme du sacrifice. Aussi quand la peste se fut déclarée à Modène, et que le F. Biancani, pour prix de son dévouement au service des malades, se vit à son tour atteint par la contagion, sa joie ne connut point de bornes, et il remit à Dieu son âme dans un transport de reconnaissance et d'amour. Il n'était âgé que de vingt-neuf ans et en avait passé dix dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6a, *lib.* 15, *n.* 40, *p.* 359. — Alegambe, *Mortes illustres, anno* 1630, *p.* 332. — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu, p.* 521.

XXIII SEPTEMBRE

—

Le vingt-troisième jour de septembre de l'an 1569, mourut à Tours, victime de sa charité au service des troupes pontificales, le F. Scolastique Lelio Sanguini, Romain. Un trait qui rappelle celui de saint Jean Gualbert, lui avait mérité la grâce de la vocation religieuse, et peu de jours après celle de son entrée dans la Compagnie. Son père avait été tué par un de ses parents. Il pardonna de bon cœur au meurtrier. Mais apprenant, déjà novice, que les juges se préparaient à en venger la mort, il alla, en compagnie du Père Général, se jeter aux pieds du Souverain Pontife, et le conjura d'arrêter les rigueurs de la justice. Quatre ans après, le F. Sanguini s'offrit à saint François de Borgia pour accompagner en France quelques-uns de nos Pères, que le Pape Pie V avait demandés comme aumôniers des troupes romaines, envoyées au secours du Roi très chrétien. Les souffrances de cette expédition furent telles, qu'une grande partie des soldats et tous les compagnons du F. Sanguini tombèrent malades. Il dut alors se charger à lui seul de toutes les œuvres de miséricorde, préparer les mourants au dernier passage, et souvent même ensevelir les cadavres de ses propres mains. Notre-Seigneur l'en récompensa, par l'assurance de sa prochaine béatitude, et lui

envoya, pour l'assister à ses derniers moments, le P. Antoine Possevin. Le F. Sanguini fut accompagné dans la tombe par les regrets unanimes des soldats, et enterré avec honneur dans une des églises de Tours.

Sacchinus, *Histor. Societ. Jes.*, *part.* 3a, *l.* 5, *n.* 146, *p.* 236. — Patrignani, *Menol.*, 23 *sett.*, *p.* 194.

---

* Le vingt-troisième jour de septembre de l'an 1663, mourut au collège de Mexico le P. Pierre-Jean Castini, de Plaisance au duché de Parme. Entré au noviciat de Padoue à l'âge de seize ans, il se sentit bientôt un ardent désir d'aller verser son sang pour le nom de Jésus-Christ dans les missions du Japon ; et avant même la fin de ses études, il s'embarqua pour l'orient. Mais à défaut d'un navire qui suivît la route directe, il lui fallait passer par le Mexique, pour atteindre de là les Philippines et gagner ensuite le terme de son voyage. En arrivant à Mexico, il fut retenu par le Père Provincial. On avait appris en effet que la persécution sévissait avec plus de violence que jamais au Japon ; les missionnaires étaient condamnés à l'exil, et toute voie de retour au milieu de leurs chrétiens leur était inexorablement fermée. C'est parmi les tribus de Cinaloa que le P. Castini devait trouver, sinon l'honneur du martyre, du moins la joie de beaucoup travailler et de beaucoup souffrir pour son divin Maître. Ces missions, fondées quelques années auparavant, avaient été arrosées et fécondées par le sang du P. Gonzalve de Tapia, leur premier apôtre, et par celui de vingt-quatre de ses successeurs.

Le P. Castini passa plus de vingt années au sein de ces nations, dont plusieurs n'avaient pas encore entendu la bonne nouvelle. Il y supporta des fatigues extrêmes et courut plus d'une fois des dangers de mort ; il avait à lutter non seulement contre l'indolence naturelle à ces barbares, mais contre leurs superstitions et contre les calomnies de leurs prêtres, qui leur représentaient le baptême comme un poison mortel. Avec une patience que soutenait seul l'amour des âmes, il apprenait aux hommes à cultiver la terre, aux femmes à filer et à tisser la laine. Son zèle fut récompensé : en une seule année, il convertit jusqu'à mille familles ; et bientôt on vit fleurir les vertus chrétiennes, la dévotion à la très sainte Vierge, la fréquentation des sacrements, l'union et la paix entre les tribus rivales, là où régnaient auparavant les vices du paganisme, et des guerres continuelles.

Au milieu de ces travaux, les forces du P. Castini s'étaient épuisées. Il fut rappelé à Mexico. Sa charité n'y demeura pas inactive. Il y fonda la magnifique congrégation dite de la *Purissima*, qui cent ans après se gouvernait encore par les sages règlements qu'il lui avait donnés, et dont tous les membres, ecclésiastiques et hommes du monde, remplissaient la ville des exemples de leur piété. Non moins admirables étaient les autres vertus du P. Castini. Longtemps obligé de vivre avec des peuples qui ne connaissaient aucune retenue, il protégeait la pureté de son corps et de son âme par l'usage continu du cilice et de sanglantes flagellations. Sans cesse uni à Dieu, il était souvent favorisé de grâces extraordinaires ; il lisait dans l'avenir ; il pénétrait le secret des cœurs. Si tendre et si profond était son amour pour nos saintes règles, qu'il en faisait le sujet ordinaire de ses méditations, et

que dans les missions il ne se dispensait d'aucun exercice de piété.

De pénibles épreuves de l'âme et du corps l'assaillirent la dernière année de sa vie, mais ne purent ni lasser son courage ni diminuer son inaltérable confiance. Quand le P. Castini eut remis à Dieu sa sainte âme, encore ornée de l'innocence du baptême, il fallut toute l'autorité du vice-roi pour protéger ses restes contre l'indiscrétion des fidèles, qui avaient déjà mis ses vêtements en pièces et se les partageaient comme les reliques d'un saint. Le P. Castini était âgé de soixante-seize ans ; il en avait passé soixante dans la Compagnie, et quarante-sept dans les missions du Mexique.

Cassani, *Varones ilustres*, *t.* 3, *p.* 462-500. — Oviedo, *Menol. de los Varones . . . de Nueva España . . .*, 1747, 23 *septiembre*, *p.* 172. — Sommervogel, *Bibliothèque*, *t.* 2, *p.* 852. — Alegre, *Historia de la Compañia de Jesus en Nueva-España . . .*, *Mexico*, 1842, *t.* 2, *p.* 433.

XXIV SEPTEMBRE

—

* Le vingt-quatrième jour de septembre de l'an 1777 mourut à Viterbe le P. Ignace Franciscis, Sicilien. Entré dans la Compagnie à l'âge de quatorze ans, il se pénétra si profondément de son esprit d'obéissance, de zèle et d'abnégation qu'il put ensuite supporter sans faiblir les plus rudes travaux et les plus amères épreuves. La Province de Quito se trouvait obligée, faute d'hommes, d'abandonner une de ses missions. Le Père Général, touché de sa détresse, fit un appel aux Provinces d'Europe, et seize ouvriers, parmi lesquels était le P. Franciscis, allèrent à son secours.

Dès qu'il fut en état de prêcher, le P. Franciscis s'enfonça au milieu des tribus indiennes qui errent le long des côtes du Pacifique, près de l'isthme de Panama ou peuplent les rives du Maragnon et de ses affluents. Là, au prix de fatigues incroyables, il gagnait ces âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ et les amenait au bercail du divin Pasteur, quand tout à coup parut le décret par lequel Charles III d'Espagne bannissait la Compagnie de toutes les terres soumises à sa couronne. En même temps, une lettre de son supérieur enjoignait au P. Franciscis de se rendre sans retard à tel lieu qu'il lui désignait. L'âme remplie de tristesse, mais soumis à la sainte volonté de Dieu, le missionnaire

se sépara de ces pauvres Indiens pour lesquels il aurait donné sa vie, et se mit en route. A l'endroit indiqué, il trouva seize autres Pères avec lesquels, suivant l'ordre d'exil, il devait être ramené en Europe. Par une rigueur qu'on a peine à s'expliquer dans des circonstances déjà si pénibles en elles-mêmes, le supérieur, homme un peu fantasque et exalté, leur avait tracé pour le voyage un règlement si austère qu'on ne l'imposerait pas, dit la relation à laquelle nous empruntons ces détails, dans les noviciats les plus rigides : le silence devait être perpétuel, à part les moments de récréation ; tous les exercices du jour devaient se faire à des heures fixées et être annoncés au son de la cloche. Or, il faut le dire à l'honneur de ces hommes qu'on a voulu représenter comme déchus de la pureté de leur Institut, et à l'honneur aussi de la Compagnie qui les avait formés, ils obéirent sans murmurer ni se plaindre, et jusqu'au terme de leur longue course, ils portèrent avec une patience héroïque cette lourde croix ajoutée à toutes les autres.

Il leur fallut d'abord descendre le Maragnon jusqu'à son embouchure, sur deux misérables tartanes ou grands canots, où ils demeuraient exposés jour et nuit à toutes les intempéries de l'air. Cette première navigation dura trois mois. A leur arrivée à Para, ils furent, en attendant le départ d'un vaisseau, ensevelis moins dans une prison que dans un tombeau. Ce lieu était si étroit qu'ils avaient peine à s'y tenir, et si obscur qu'ils devaient y garder jour et nuit une lampe allumée. Enfin ils purent sortir de leur réduit, mais c'était pour l'échanger contre un autre, non moins pénible. On les jeta à fond de cale d'un navire suédois en partance pour l'Europe, où, entassés les uns sur les autres, ils ne

recevaient de jour que par une petite lucarne qui leur permettait à peine de dire leur bréviaire. Ce supplice se prolongea deux mois entiers sans que les généreux confesseurs de Jésus-Christ perdissent patience ou manquassent à la règle qui leur avait été imposée. A Lisbonne, au lieu de repos, ils trouvèrent les cachots du fort Saint-Julien ; Pombal les y retint quarante jours, avant de les faire transférer à Cadix. « Là enfin, dit l'auteur que nous avons déjà cité, s'achevèrent ces sept mois d'agonie, supportée avec une invincible et héroïque patience, pour le seul amour de Dieu Notre-Seigneur ».

Le corps brisé par tant de fatigues, mais l'âme toujours vaillante, le P. Franciscis se retira au collège de Viterbe et continua d'y séjourner, même après la suppression de la Compagnie, unissant aux travaux apostoliques que ses forces lui permettaient encore de soutenir, l'exercice de la prière et les pratiques de la plus ardente piété. Riche des mérites de sa patience, il s'endormit saintement dans le Seigneur, à l'âge de soixante-treize ans, dont il avait passé cinquante-quatre dans la Compagnie.

BOERO, *Relat.*, *ms.* (*Arch. Rom.*).

XXV SEPTEMBRE

—

Le vingt-cinquième jour de septembre de l'an 1611, mourut saintement au collège de Caltagirone en Sicile, le P. Ange Sibilla, le jeune, dix-huit ans professeur de grammaire, et trente ans Maître des novices. Un grand nombre de ces jeunes gens, au sortir de ses mains, passaient déjà pour des modèles d'union à Dieu et d'abnégation. Son étude assidue était en effet de les former sur les maximes et les exemples de notre Bienheureux Père; il leur faisait honte de ne pas chercher à être insignes en tout ce qui touchait au service de Dieu. Parmi les grâces extraordinaires qu'il reçut de Notre-Seigneur, on cite en particulier la prédiction formelle de sa mort, et l'apparition des saints Anges, qu'il entendit un jour, comme il en fit lui-même la confidence, chanter le *Miserere*, pendant que ses novices prenaient ensemble la discipline. Mais la seule modestie de son visage était plus puissante encore que la vue des plus grands miracles, pour inspirer à tous un ardent et généreux amour de la sainteté.

Patrignani, *Menol.*, 25 *sett.*, *p.* 183. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 21ª *sept.*, *p.* 177. — Drews, *Fasti Soc.*, 21ª *sept.*, *p.* 369. — Alberti, *Istor. della Prov. di Sicil.*, *p.* 128, 294, 618. — Aguilera, *Histor. Prov. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 114, 651. — *Litter. ann. Soc.*, *anno* 1611, *p.* 6.

XXVI SEPTEMBRE

—

Le vingt-sixième jour de septembre de l'an 1623, mourut à Naples le P. Bernard de Angelis, né dans le voisinage de Lecce, formé dès sa plus tendre enfance à l'amour et à l'apprentissage de toutes les vertus des saints, par le Vén. P. Bernardin Realino. Bernard Jérôme de Angelis et Amélie Balduina, ses parents, s'étaient mis en effet sous la conduite de cet admirable serviteur de Dieu, avec leurs quatre fils : tous parvinrent à une haute perfection. Le P. Bernard de Angelis, appelé dans la suite à Rome, y fut choisi pour secrétaire par le P. Claude Aquaviva. Peu d'hommes eurent une part plus réelle, bien que sans éclat, aux grandes choses qui s'accomplirent dans le monde entier, par le dévouement de nos Pères ; surtout, ajoute un des historiens de la Compagnie, en ce qui touchait à la formation d'hommes capables de travailler efficacement à la gloire de Dieu. Le même auteur lui fait avec raison un honneur insigne d'avoir compris combien il était méritoire de dépenser sa vie pour l'amour de Notre-Seigneur à rédiger ou à transcrire une correspondance presque infinie, sans autre repos que l'oraison et de fréquentes visites au pied du saint Tabernacle, dès qu'il pouvait disposer d'un moment.

Cordara, *Histor. Soc. Jes., part.* 6ª, *l.* 8, *n.* 11, *p.* 417. — Patrignani, *Menol.*, 26 *sett.*, *p.* 225. — Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napol.*, *t*, 1, *p.* 425 *et suiv.* — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napol.*, *t.* 4. *p.* 284. — Sommervogel, *Bibliothèque*, *t.* 1, *p.* 387.

Le vingt-sixième jour de septembre de l'an 1640, mourut saintement à Messine le F. Coadjuteur Paul Sperlinga, qui à l'âge de soixante-dix-huit ans, observait encore à la lettre cette belle résolution : « Tant que je pourrai me tenir debout, je donnerai le jour aux offices de Marthe, et la nuit à la contemplation de Marie aux pieds de Jésus ». A peine s'accordait-il, en effet, quelques heures de sommeil, et encore prenait-il ce repos tout habillé, pour revenir plus facilement à la prière, qu'il faisait à genoux devant le saint Sacrement. Sans parler de ses jeûnes ordinaires, il en observait d'autres plus rigoureux une fois au moins par semaine ; il se contentait alors d'un morceau de pain et d'un verre d'eau. Si rude que fût son travail, il ne se dépouillait jamais d'une longue et âpre tunique de crin qui lui enveloppait tout le corps. Pas un de ses frères ne se rappelait l'avoir vu interrompre son travail pour se reposer ; et plusieurs fois les moins fervents lui reprochèrent de les exposer, par son exemple, à être chargés eux-mêmes de corvées nouvelles et insupportables. Trois mois avant sa mort, comme le F. Sperlinga ne pouvait plus faire un pas, il demanda des béquilles pour se traîner au moins jusqu'à la chapelle domestique, et assister encore au saint Sacrifice. Aussi, dès qu'il eut rendu le dernier soupir, et qu'on eut exposé son corps à la vénération du peuple, ses vêtements et son cercueil furent mis à une sorte de pillage,

sans qu'il fût possible de contenir l'ardente avidité de la foule qui voulait à tout prix quelque relique.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t. 2, p.* 381.

---

* Le vingt-sixième jour de septembre de l'an 1760, mourut au collège de Tivoli le P. Jean-Marie Crivelli, d'une illustre famille de Milan. Il couronna, par sa patience au milieu des plus profondes humiliations, une vie qu'il avait consacrée aux rudes travaux des missions.

Pendant plus d'un quart de siècle, il parcourut la moitié de l'Italie, depuis Milan jusqu'à Rome, recueillant partout des fruits considérables. Il était par excellence l'orateur populaire. Le P. Jules Cordara qui l'avait accompagné dans une de ses expéditions apostoliques à Viterbe, affirmait n'avoir jamais entendu de prédicateur plus accompli. Au sortir de ses sermons, personne ne pensait à dire : « Oh ! que ce Père parle bien » ! mais on disait : « Il a raison » ; et on assiégeait les tribunaux de la pénitence ; les ennemis se pardonnaient leurs injures ; les détenteurs injustes restituaient le bien mal acquis ; les scandaleux se retiraient de leurs désordres, et les vertus chrétiennes recommençaient à fleurir.

Une religieuse capucine, engagée dans des voies extraordinaires, et que le P. Crivelli, par commission expresse du Souverain Pontife Clément XI, avait longuement examinée et dont il avait approuvé l'esprit, la Vénérable Véronique Giuliani, de Città di Castello, lui annonça trente ans d'avance que la plus redoutable des

épreuves viendrait l'assaillir dans les derniers temps de sa vie : il perdrait l'usage de la raison et serait confiné dans un petit collège de sa Province ; mais trois jours avant sa mort, quand son crucifix de mission se briserait en trois morceaux, il recouvrerait son intelligence ; c'est ainsi, ajouta-t-elle, qu'il ferait son purgatoire en ce monde.

La prédiction se vérifia de point en point. Aux premiers symptômes de l'affaiblissement de sa tête, le P. Crivelli découvrit son terrible secret aux supérieurs, et ceux-ci, sans y ajouter une foi entière, envoyèrent le malade prendre quelque repos au collège de Tivoli. Mais loin de diminuer, le mal allait grandissant chaque jour. Alors comme le soldat retiré de la mêlée qui fait un trophée de ses armes, le vaillant héraut de Jésus-Christ plaça avec honneur dans une chapelle de l'église du collège l'image de la Mère de Dieu, compagne inséparable de ses courses et instrument de conversions nombreuses; il suspendit au pied de son lit son grand crucifix de mission, et l'âme soumise, il s'abandonna sans réserve à la divine Providence. Le calice lui fut présenté dans toute son amertume ; il le but goutte à goutte et l'épuisa jusqu'à la lie. Il assista pour ainsi dire à la ruine de sa raison ; elle s'opéra lentement et par degrés ; et quand elle fut consommée, il avait encore, Dieu le permettant ainsi, des réveils soudains qui lui en faisaient mesurer toute la profondeur et l'abjection. C'est dans un de ces moments un jour de vendredi saint, qu'il prononça sur les souffrances de Notre-Seigneur un discours d'une éloquence entraînante et véritablement sublime. Tout son auditoire éclata en sanglots, en demandant au Sauveur crucifié miséricorde et pardon. Si vive avait été l'impression, que de longues années

après, les vieillards se rappelaient encore les paroles enflammées qui leur avaient fait verser tant de larmes.

Mais ces éclairs étaient rares et de courte durée, et la belle intelligence du P. Crivelli se voilait bientôt d'épaisses ténèbres. Dans ce douloureux état, il ne laissait pas de se survivre encore à lui-même. Toutes les vertus qu'il avait pratiquées durant sa vie continuaient à s'épanouir, l'obéissance, la charité, la modestie, la reconnaissance pour les plus légers services, la douceur et la patience au milieu des moqueries des enfants. Le matin, il entendait toutes les messes qui se disaient à l'église; le soir, il récitait sans fin son bréviaire. Quand il était dans sa chambre, on le trouvait presque toujours à genoux et en prière.

Quinze années se passèrent ainsi. Enfin son purgatoire allait finir. Le P. Crivelli malade était étendu sur sa couche. Tout à coup, on ne sait comment, son crucifix de mission se détacha de la muraille, et tombant à terre, se brisa en trois morceaux. Aussitôt, suivant la prédiction de la Vénérable Véronique Giugliani, il recouvra le parfait usage de sa raison, et avertit le Père Recteur du collège qu'il ne lui restait plus que trois jours à vivre. Il reçut les derniers sacrements avec une admirable piété, et s'endormit, plein de joie et d'espérance, dans le baiser du Seigneur. Une foule nombreuse accourut à ses funérailles, comme à celles d'un saint. Trois ans après, quand on ouvrit son tombeau, on trouva son corps entièrement conservé et sans aucune trace de corruption. Le P. Crivelli était âgé de quatre-vingt-deux ans, dont il avait passé soixante-trois dans la Compagnie.

Vita (Ms.) del P. Giovanni Maria Crivelli della Provincia Romana (Archiv. Rom.). — Mazzolari, *Comment. et Ellog., p.* 153.

XXVII SEPTEMBRE

—

Vers le vingt-septième jour de septembre de l'an 1661, mourut à Santo-Domingo, martyr de l'obéissance à une des règles de la Compagnie, le P. Dominique Molineli, noble Génois et Provincial de la Nouvelle-Grenade, où il était vénéré comme un saint. Le récit des souffrances qu'avaient eu à endurer les premiers fondateurs de cette mission, et des magnifiques conquêtes d'âmes qu'ils avaient opérées à ce prix, lui fit solliciter la grâce d'aller les rejoindre après ses études. Il y trouva des épreuves plus pénibles encore que toutes celles qu'il avait pu se figurer, quand au milieu des premières réductions qu'il arrosait de ses sueurs dans la Serrania de Morcote, il se vit enlever subitement, ainsi que ses compagnons d'apostolat, par l'archevêque de Santa-Fé, tout pouvoir d'enseigner la parole de Dieu, et d'administrer les sacrements de baptême et de pénitence aux infidèles et aux néophytes, dont la garde fut confiée à des prêtres séculiers. Plus de trente ans après, ces pauvres Indiens pleuraient encore le départ de leurs apôtres ; et l'un d'eux disait à un missionnaire : « Ah ! mon Père, autrefois, quand le P. Molineli parcourait cette terre, nous étions tous des saints » ! Pour gagner plus d'âmes à Jésus-Christ, ce généreux apôtre avait appris jusqu'à huit langues sauvages ; aussi l'on peut juger du déchirement de son cœur, quand il lui fallut

laisser sa vie de chasseur d'âmes, et monter dans une chaire de théologie ; il obéit néanmoins sans murmure, et s'appliqua avec tant d'ardeur à remplir son nouvel office, que l'étude lui échauffa le sang et lui fit contracter une sorte de lèpre, dont la douleur cuisante ne lui laissa plus aucun repos.

Il ne cessa pas cependant de travailler au salut des pécheurs, partout où l'obéissance l'envoya pour essayer de se guérir; et trouvant qu'il souffrait encore trop peu pour Notre-Seigneur, il se flagellait chaque jour et ajoutait à son oraison une ou deux heures qu'il retranchait à son sommeil. A Santo-Domingo, où il passa ses dernières années, on l'appelait le père des pauvres, des prisonniers, des malades et des esclaves. Il mendiait pour eux, et plaidait leur cause comme celle de Jésus-Christ ; repoussé une fois assez durement par le gouverneur, il n'eut besoin pour le fléchir que de cette seule réponse : « Monseigneur, je vous promets de ne jamais vous importuner pour moi ; mais je ne puis cesser de vous prier pour mes pauvres; car leur cause et leurs intérêts sont les intérêts et la cause même de Dieu » ! Atteint de sa dernière maladie, au moment où il allait commencer la visite de sa Province, il vit aussitôt que le médecin n'entendait rien à la nature de son mal et ne faisait que l'envenimer. Pressé par son compagnon de se traiter lui-même : « Non, mon Frère, répondit-il, car notre Père Ignace nous a ordonné d'obéir aux médecins du corps comme à nos supérieurs; et si je meurs, il me sera doux de mourir en obéissant ».

Cassani, *Historia de la Provincia del Nuevo-Reyno de Granada, p.* 48 *et suiv.*, 513 *et suiv.* — Borda, *Historia de la Compañia de Jesus en la Nueva Granada, Poissy,* 1872, *t.* 1, *p.* 93.

XXVIII SEPTEMBRE

—

Le vingt-huitième jour de septembre de l'an 1626, mourut en odeur de sainteté, dans la Province de Naples, le P. Jean-André Sambiasi, Recteur du collège de Cosenza. L'Histoire de la Compagnie nous a conservé des exemples vraiment héroïques de sa générosité à se vaincre. Dès le temps de son noviciat, on l'avait vu, comme le grand apôtre des Indes, appliquer ses lèvres sur l'ulcère d'un pauvre malade et en sucer le pus. Malade lui-même, il ne témoignait le désir d'aucun soulagement, et ne demandait pas seulement une goutte d'eau pour tempérer les ardeurs de la fièvre. Quand il eut rendu le dernier soupir, ceux qui ensevelirent son corps le trouvèrent si cruellement sillonné des traces encore toutes fraîches de ses flagellations, ainsi que des chaînes et des cilices qui s'étaient gravées sur sa chair vive, qu'il semblait une fidèle image du corps sanglant de Jésus en croix.

Cordara, *Histor. Soc. Jes., part.* 6ª, *l.* 11, *n.* 28, *p.* 10. — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 4, *p.* 407.

XXIX SEPTEMBRE

—

Le vingt-neuvième jour de septembre mourut à Messine l'an 1603, le F. Coadjuteur novice Pierre Cutrona, un mois à peine après son entrée dans la Compagnie. Il avait eu depuis son enfance une très tendre dévotion au glorieux archange saint Michel. Comme on lui demandait, durant les derniers jours de sa vie, d'où lui venait sa joie, même dans les plus violentes crises de son mal : « C'est, répondit-il, que dans l'espoir d'expirer au beau jour consacré à saint Michel, toute la rage de l'enfer ne saurait m'inspirer aucun effroi » ! Cependant rien ne faisait prévoir un dénouement si prochain, et la veille encore de la fête, les médecins se flattaient de l'espérance de le guérir bientôt. Mais dans la journée du vingt-neuf, ses forces l'abandonnèrent tout à coup, et il parut sur le point de rendre le dernier soupir. Toute la communauté se pressa alors autour de sa couche, pour l'assister dans son agonie. Soudain le ciel se voila, et un orage terrible éclata avec une violence telle que nul ne se souvenait d'en avoir entendu de semblable. La maison du noviciat paraissait secouée jusque dans ses fondements; la foudre tombait à tout moment; on vit en plus de vingt endroits des traces fumantes de son passage. Seule la cellule où agonisait le dévot client de saint Michel était tranquille ; et comme si l'en-

fer n'avait déchaîné cette tempête que pour exhaler sa haine furieuse, à peine le F. Cutrona eut-il remis son âme entre les mains de son puissant protecteur pour être présentée au trône de Dieu, il se fit un grand calme, et le ciel reprit toute sa sérénité.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 1, *p.* 449. — *Litter. ann. Societ., anno* 1603, *p.* 14.

Le vingt-neuvième jour de septembre de l'an 1656, mourut à Barletta, dans le royaume de Naples, le P. François Zuccarone, martyr de son dévouement au service des pestiférés. Il venait, durant les exercices de son troisième an, d'évangéliser la Pouille, et il avait vu le peuple accourir de tous côtés pour l'entendre ; en même temps, il sollicitait la grâce des missions étrangères, lorsqu'il apprit l'invasion de la formidable peste qui fit périr, dans l'espace de quelques mois, plus de quatre-vingts enfants de la Compagnie au chevet des mourants, dans la seule Province de Naples. François Zuccarone fit vœu aussitôt de se dévouer au même ministère de charité, autant que le lui permettrait l'obéissance. Après avoir, durant vingt-neuf jours, prodigué sa vie au salut des âmes, se sentant frappé à son tour, il reçut le saint viatique à genoux sur le seuil de sa pauvre cellule, et ne tarda pas à rendre le dernier soupir, si profondément regretté des magistrats de la ville de Barletta, qu'ils le firent représenter, tel qu'ils l'avaient vu les derniers jours de sa vie s'épuisant sans relâche pour les consoler et les sauver.

Alegambe, *Heroes et Victim. charit.*, p. 539. — Patrignani, *Menol.*, 29 *sett.*, p. 255. — Tanner, *Societ. Jes. Apostol.*, *imitat.*, p. 835. — Sotuellus, *Biblioth.*, p. 266.

---

* Le vingt-neuvième jour de septembre de l'an 1609, le P. François Fogliano, né en Valteline, mourut au Collège Romain, à l'âge de soixante-six ans. Il avait été gagné à la Compagnie par le P. Nicolas Bobadilla ; il y vécut cinquante ans avec la réputation d'un saint, dans l'exercice ininterrompu de la mortification, de l'humilité et de la charité. Il disait hautement qu'il n'était né que pour servir les autres, et ses actes étaient d'accord avec ses paroles. Tout lui était bon, pourvu qu'il eût moyen de s'abaisser et de se rendre utile. Il s'offrait à ceux qui manquaient de compagnon pour sortir ; il remplaçait ou aidait les Frères Coadjuteurs dans les offices les plus bas et les plus laborieux ; il se faisait le copiste des Scolastiques qui, retenus par la maladie ou quelque indisposition, n'avaient pu prendre les leçons des professeurs. Deux fois au moins il transcrivit en entier de sa main tous les ouvrages du P. Salmeron.

Il avait juré une haine mortelle à son corps ; on peut dire qu'il pratiquait à la lettre cette abnégation et cette mortification continuelle et en toutes choses que saint Ignace propose à ses enfants. Une pieuse bienfaitrice avait laissé trente-six mille écus au collège de Naples, et selon la coutume, on demandait les suffrages pour le repos de son âme. Le P. Fogliano prit l'engagement de lui attribuer, dans l'espace de trois mois, les mérites d'un même nombre d'actes de pénitence. Outre les cilices, les disciplines, les jeûnes, dont l'usage lui était familier, il avait coutume, pendant

l'été, de se charger de gros vêtements, et de s'exposer tête nue à l'ardeur du soleil ; pendant l'hiver, au contraire, il n'usait que de vêtements légers.

Il passait en oraison les nuits presque entières. A l'exercice de la présence de Dieu, il joignait une dévotion extraordinaire à la Très Sainte Trinité ; cette dévotion, dont il serait difficile de trouver de pareils exemples, se traduisait par une multitude de pratitiques qu'on serait tenter de traiter de minuties, si l'esprit de foi ne les relevait et n'en faisait des actes très parfaits de la vertu de religion. Ses biographes en rapportent plusieurs exemples. Au reste, Dieu fit connaître lui-même par des signes sensibles qui demeurèrent imprimés sur le cœur du saint religieux après sa mort, combien cette dévotion lui avait été agréable. En témoignage de sa vénération pour le P. Fogliano, le Père Général Claude Aquaviva ordonna que son corps fût placé dans une sépulture à part, et sur sa tombe il fit graver ces simples mots : « *Pater Franciscus Folianus Societatis Jesu, eximius Sanctissimæ Trinitatis cultor;* P. François Fogliano, de la Compagnie de Jésus, insigne par sa dévotion à la Très Sainte Trinité ».

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5a, *lib.* 25, § 5, *p.* 856. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 29a *sept.*, *p.* 190. — Id., *Pretiosæ occupat. morient. in Soc. Jesu*, *c.* 6, *n.* 7, *p.* 45. — Drews, *Fasti Soc.*, *p.* 380. — Patrignani, *Menol.*, 29 *sett.*, *p.* 251. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 227. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 924. — Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 1, *p.* 256 *et suiv.* — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 3, *p.* 338. — Rho, *Variæ virtut. Histor.*, *p.* 393. — Guidée, *Ménol.*, 29 *sept.*, *p.* 309. — Nieremberg, *Varones ilustres*, *t.* 5, *p.* 84.

XXX SEPTEMBRE

—

Le trentième jour de septembre de l'an 1614, mourut au collège de Naples, après vingt années de vie religieuse, le F. Coadjuteur Thomas Oliva. Il avait exercé dans sa jeunesse le métier d'orfèvre, et faisait alors partie d'une pieuse confrérie d'artisans, dirigée par le P. François Alberti. Ce fut là que, bien avant son entrée dans la Compagnie à l'âge de dix-neuf ans, il apprit à crucifier son corps avec une grande rigueur, bien qu'il eût conservé sans tache la fleur de son innocence. Portier du collège de Massa vers l'âge de vingt-et-un ans, dans un temps d'affreuse disette, il fut si touché des douleurs de la multitude des pauvres, qu'il demanda d'aller vendre à Naples l'argenterie qu'il avait laissée dans le monde, et d'en employer le prix au soulagement de ces malheureux. Il l'obtint, et durant deux mois, il put distribuer chaque jour jusqu'à deux cents livres de pain, avec des légumes en abondance, à une troupe de mendiants qui lui furent redevables de la vie. Rappelé ensuite au noviciat, puis au collège de Naples pour y remplir l'office de sacristain, le bon Frère profita du voisinage assidu du saint tabernacle, pour contracter avec Notre-Seigneur une surprenante familiarité. A ses anciennes austérités, il ajoutait encore l'usage fréquent d'un rude cilice, surtout en l'honneur de Jésus

souffrant et de sa sainte Mère, le vendredi et le samedi. Deux fois par an, les derniers jours de l'Avent et durant la semaine sainte, il faisait les exercices de saint Ignace avec une ferveur extrême. Mais dans l'année qui précéda sa mort, le sentiment de la présence de Dieu parut si pleinement absorber tous les autres, que plusieurs fois par jour, au milieu de son travail, il se mettait subitement à genoux, et s'inclinait avec un profond respect jusqu'à terre, comme pour adorer son Seigneur, l'écouter humblement et lui parler.

Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 3, *p.* 533 *et suiv.*

---

* Le trentième jour de septembre de l'an 1607, le P. Vincent Madrese mourut à Barcelone, où par ordre du Père Général Claude Aquaviva, il avait accompagné en qualité de confesseur Hector Pignatelli, duc de Monteleone, nommé vice-roi de Catalogne. Le P. Madrese est surtout célèbre dans nos annales pour avoir été appelé à recueillir de la bouche du P. Laurent de Mola, religieux capucin mourant à Bari, cette précieuse promesse du salut éternel faite au nom de Dieu à tous les enfants de la Compagnie de Jésus, qui persévéreront jusqu'à la fin dans leur vocation. Le P. Madrese fut le premier, dit-on, qui introduisit à Naples la dévotion des Quarante Heures. Chargé de la congrégation des nobles dans cette même ville, il propagea de toutes ses forces, avec le culte de la Mère de Dieu, la dévotion à la glorieuse pénitente Marie-Madeleine. Il tenait cette dévotion du P. Jean Saliceto, fa-

meux prédicateur de cette époque, qui en faisait l'instrument d'une multitude incroyable de conversions.

Le P. Madrese lui dut à son tour plus d'une grâce signalée. Les historiens racontent celle-ci. Il allait de Naples à Rome pour y prêcher. Les routes étant peu sûres, il s'était joint à la poste publique, escortée par des hommes armés. Mais aux frontières, des bandits en embuscade tombèrent tout à coup sur la petite troupe, désarmèrent les gardes et mirent au pillage la poste et les effets des voyageurs. Le P. Madrese n'eut que le temps de se blottir avec sa mule derrière un épais fourré, en se recommandant à sa céleste protectrice. Cependant le chef des bandits criait à ses gens de s'emparer du Jésuite ; il voulait l'écorcher vif et envoyer sa peau à don Charles Spinelli, commissaire royal, pour se venger des poursuites dont il était l'objet de la part de ce magistrat, et qu'il attribuait aux conseils du P. Madrese, son confesseur. Mais quand un des brigands voulut mettre la main sur le serviteur de Dieu, dont il avait découvert la retraite, la mule, tranquille jusque-là, devint tout à coup furieuse et lança de si terribles ruades, qu'il lui fut impossible d'approcher.

Quand le P. Madrese quitta l'Italie pour suivre en Catalogne le duc de Monteleone : « Allez, lui avait dit le Vén. P. Bernardin Realino, c'est la volonté de Dieu ; mais vous ne reviendrez plus ». En effet, trois années après, au moment où le duc se préparait à retourner à Naples avec son confesseur, celui-ci fut assailli par une fièvre violente qui l'emporta à l'âge de cinquante-sept ans, dont il avait passé trente-quatre dans la Compagnie.

NADASI, *Annus dier. memor.*, 30ª *sept.*, *p.* 195. — ID., *Pretiosæ occupat. morient. in Soc. Jesu*, *c.* 16, *n.* 19, *p.* 135. — DREWS, *Fasti Soc. Jes.*, 30ª *sept.*, *p.* 382. — SCHINOSI, *Istoria della Provinc. di Napoli*, *t.* 1, *p.* 307 ; *t.* 2, *p.* 100. — SANTAGATA, *Istoria della Prov. di Napoli*, *t.* 3, *p.* 277. — PATRIGNANI, *Menol.*, 30 *sett.*, *p.* 257. — J. TERRIEN, *Recherches historiques* . . ., 2e *édit.*, *p.* 36 *et suiv.*

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE D'ITALIE

Ier OCTOBRE

—

* Dans les premiers jours d'octobre de l'an 1612, mourut au collège de Naples le Frère Scolastique François d'Afflito, pendant qu'il y suivait les cours de philosophie. C'était un jeune homme d'une admirable innocence, qu'il avait conservée sans tache depuis son baptême, et d'une tendre dévotion à la passion de Notre-Seigneur. Pour mieux s'associer aux souffrances et aux ignominies du Sauveur, il pratiquait chaque jour cinq actes de mortification en l'honneur des cinq plaies, et cherchait toutes les occasions de s'humilier; le vendredi, il multipliait ses pratiques de pénitence et d'abnégation. Quand il se vit sur le point d'aller jouir de la présence de Dieu, sa joie se manifesta de la manière la plus touchante. Il avait dans la Compagnie un frère plus âgé que lui et déjà prê-

tre. Il le fit venir auprès de lui, et l'encouragea à ne point s'attrister de sa mort et à ne pas craindre de paraître à ses funérailles ; puis au souvenir des vingt-deux années qu'il avait passées sur la terre, il le pria de dire vingt-deux messes pour lui obtenir le pardon des fautes qu'il avait commises pendant ce temps ; il fit aussi demander à son père de donner l'aumône à vingt-deux pauvres à la même intention : pieuses recommandations qui furent religieusement observées. Le F. d'Afflito était depuis six ans dans la Compagnie.

SANTAGATA, *Istoria della Provinc. di Napoli, t. 3, p.* 459.

II OCTOBRE

—

Le deuxième jour d'octobre de l'an 1656, mourut en odeur de sainteté le P. Janvier Pisa, Recteur du collège d'Aquila, et victime de son dévouement au service des pestiférés. Sa libéralité envers les malheureux, aussi bien qu'envers les œuvres qui intéressaient la gloire de Dieu, allait jusqu'à la magnificence ; et l'on a lieu de croire que plus d'une fois les aumônes se multiplièrent entre ses mains. Une de ses dévotions était de réunir, les jours de fêtes et surtout aux fêtes de la Compagnie, douze mendiants qu'il nourrissait non comme des pauvres, mais comme les membres et les frères de Jésus-Christ. Trouvant une fois, sur son chemin, un misérable presque nu, il se dépouilla, pour le couvrir, d'une partie de ses vêtements ; dans plusieurs autres circonstances, il se fit un bonheur de jeûner pour céder sa nourriture à quelque affamé. Car à l'exemple de tous les saints, il était aussi dur pour lui que tendre et saintement prodigue pour les autres. Il n'usait pas même de lit, dormait tout habillé, sous prétexte de s'essayer à la rude vie de missionnaire, et se flagellait jusqu'au sang.

Un de ses biographes lui donne de plus ce bel éloge, que jamais, dans aucune charge, on n'entendit sortir de sa bouche une seule phrase dont l'expression, ou même la simple inflexion de

voix fît sentir à ses inférieurs l'arrogance du commandement. Dès que les ravages de la peste menacèrent la ville d'Aquila, le saint Recteur sollicita instamment l'autorisation de s'exposer le premier à la mort, pour mieux encourager ses inférieurs par son exemple. Il ne tarda pas à être frappé; mais au moment où il semblait près de rendre le dernier soupir, une image de saint François Xavier qu'on lui appliqua, le guérit subitement. Il reprit aussitôt son poste de dévouement, et il lui fut donné, presque jusqu'au terme de la contagion, d'ouvrir encore le ciel à une multitude de malades, qui semblaient n'attendre que sa venue pour rentrer en grâce avec Dieu, et expirer en prédestinés. Après sa mort, le P. Pisa se montra tout éclatant de gloire et couronné d'un diadème d'or, à l'un de ses plus chers amis, qu'il enflamma d'une nouvelle ardeur pour le service de Notre-Seigneur ; l'année suivante son corps fut retrouvé sans aucune trace de corruption. Du reste, Dieu l'avait glorifié plus d'une fois, même de son vivant, d'une manière miraculeuse ; car des témoins irrécusables déposèrent solennellement l'avoir vu à l'autel, élevé de terre, avec le visage d'un ange, dans un ineffable ravissement.

Nadasi, *Annus dier. memorab., 2a octobr., p.* 201. — Alegambe, *Heroes et Victimæ charitat., anno* 1656, *p.* 536. — Patrignani, *Menologio,* 28 *ottob., p.* 215.

Le deuxième jour d'octobre de l'an 1757, arriva la précieuse mort du P. Louis Centurione, dix-septième Général de la Compagnie. Il fut justement considéré pour l'élévation de son esprit et la rare capacité qu'il déployait dans les entreprises les plus difficiles; mais

il fut surtout estimé parmi nous, à cause de l'amour très tendre qu'il portait à la Compagnie, et dont il donna des preuves par son zèle à maintenir en elle l'observance régulière, à promouvoir ses ministères et à défendre son honneur. Le peu de durée de son gouvernement et la faiblesse de sa santé ne lui permirent pas d'accomplir tout ce qu'il méditait pour l'utilité et la prospérité de notre Institut. Il supporta l'ennui de ses pénibles infirmités avec un courage invincible, sans se laisser jamais accabler par la douleur, et sans négliger aucune des obligations de sa charge. Il mourut à l'âge de soixante-douze ans, dans les sentiments de la plus grande piété, à Castel Gandolfo, où il s'était retiré pour essayer d'un air plus pur. Bien que sa conscience lui rendît témoignage de sa bonne volonté, il parut cependant éprouver quelque regret à ses derniers moments : c'était de n'avoir pu servir la Compagnie autant et de la manière qu'il l'aurait désiré.

Menologio, Roma 1840, 2 *ottob.*, *p.* 124. — Guidée, *Ménol.*, 2 *octob.*, *p.* 312. — Sommervogel, *Bibliothèque . . .*, *t.* 2, *p.* 953.

III OCTOBRE

—

Le troisième jour d'octobre de l'an 1590, mourut au collège de Naples, cinq mois seulement après son noviciat, le F. Jacques Pompée di Capoa, Scolastique, fils du duc de Termoli, et cousin par sa mère du jeune prince Bisignano, que la mort seule empêcha de le suivre dans la Compagnie. A seize ans, comme on lui offrait un des plus riches partis du royaume, il répondit généreusement à son père qu'il ne voulait point d'autre héritage que Jésus-Christ. Tout fut mis en œuvre alors pour l'ébranler ; son père le fit enfermer dans une sorte de cachot ; quelques indignes serviteurs du palais poussèrent l'audace jusqu'à introduire près de lui une misérable femme ; mais il la mit en fuite avec la même énergie que saint Thomas d'Aquin avait autrefois déployée dans une semblable rencontre. Parmi ceux dont il lui fallait chaque jour subir les conseils hypocrites ou les injustes reproches, était un religieux qui eut l'impudence de lui dire : « En vérité, Monseigneur, je ne connais personne qui ait embrassé un pareil genre de vie, sans en concevoir plus tard un amer regret » ! — « Soyez tranquille, mon Père, répondit le jeune homme ; ce n'est pas avec des religieux de cette sorte que je suis résolu de servir Dieu » ! Pour résister à de si vives tentations, Pompée di Capoa sentit bien qu'il lui fallait

recourir aux armes spirituelles de la prière et de la pénitence. Sa persévérance triompha enfin ; mais une inexorable maladie de poitrine qu'il tenait de sa mère, devait le consumer rapidement ; à l'âge de dix-huit ans, il rendit paisiblement son âme à Notre-Seigneur, laissant les plus beaux exemples de conformité à la volonté de Dieu.

Schinosi, *Istoria della Provinc. di Napoli*, *t.* 2, *p.* 107 *et suiv.* — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 3ª *octob.*, *p.* 202. — Drews, *Fasti Societ. Jesu,* 3ª *octob.*, *p.* 386. — Patrignani, *Menologio,* 3 *ottob.*, *p.* 18.

---

* Le troisième jour d'octobre, l'an 1696, mourut à Hang-tcheou après trente-sept années de travaux apostoliques en Chine, le P. Prosper Intorcetta, né à Piazza, en Sicile. Envoyé à Catane pour y étudier le droit, il s'enfuit secrètement au noviciat de Messine. Il aspirait déjà au bonheur d'aller prêcher l'Évangile aux peuples de l'extrême Orient. Dès qu'il eut terminé ses études théologiques, il partit avec le P. Martin Martini, qui emmenait au secours des missions de l'Inde quinze vaillants ouvriers.

A son arrivée en Chine, le P. Intorcetta fut chargé des chrétientés du Kiang-Si, qui depuis vingt ans n'avaient plus de pasteur ; il bâtit une belle église, et en deux ans, par l'activité de son zèle, il gagna deux mille néophytes à la foi de Jésus-Christ. Diverses persécutions vinrent coup sur coup entraver ou arrêter ses conquêtes sur l'idolâtrie. Accusé auprès du vice-roi de la province d'être le chef d'une bande de cinq cents malfaiteurs qui promenaient partout leurs rapines, il vit son église détruite et fut obligé de se cacher. Découvert dans sa retraite, il fut traîné captif à Pékin, et

condamné, avec vingt-cinq autres missionnaires de la Compagnie, à la réclusion dans une maison de Canton. Là, ces généreux confesseurs de Jésus-Christ, émus des maux qui désolaient l'Église de Chine, et espérant contre toute espérance que des jours meilleurs se lèveraient pour elle, résolurent de députer l'un deux auprès du Père Général pour solliciter l'envoi de nouveaux secours, et ils fixèrent leur choix sur le P. Intorcetta. Un Père fut mandé de Macao pour prendre sa place dans la prison et sauvegarder la responsabilité du geôlier.

La mission du P. Intorcetta fut heureuse ; mais les secours promis n'arrivèrent que quelques années plus tard ; il dut reprendre seul le chemin de l'orient. La persécution avait cessé, et il exerçait les fonctions de Vice-Provincial, quand il vit passer par le lieu de sa résidence, pour se rendre à Pékin, les PP. de Fontaney, Bouvet, Le Comte, Gerbillon et de Visdelou. « Béni soit Dieu, s'écria-t-il en les accueillant, de ce qu'il nous a fait enfin miséricorde » ! Et associant les petits enfants à sa joie, il leur apprit à répéter cette touchante prière : « Seigneur, conservez les Pères qui viennent travailler au salut de nos âmes ».

Une dernière épreuve acheva de faire briller sa patience et la vivacité de sa foi. A l'occasion d'une querelle survenue entre un chrétien et un payen, les mandarins de la province le citèrent à comparaître devant leur tribunal. Il était alors malade, et aurait pu se dispenser de répondre à leur appel ; mais il ne voulut pas perdre une occasion si précieuse de confesser le nom de Jésus-Christ ; « il se fit porter devant ses juges, et de tous les mandarins qui l'interrogèrent, il n'y en eut aucun qui n'admirât la grandeur de son courage ». Le P. Intorcetta survécut peu d'années à cette épreuve.

Avant de mourir, il eut la consolation de voir l'empereur Kang-Hi, à la sollicitation des Pères de Pékin, rendre en faveur de la religion chrétienne un édit solennel et mettre fin à la persécution. Il s'endormit saintement dans le Seigneur, à l'âge de soixante-douze ans, dont il avait passé cinquante-quatre dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 714. — Sommervogel, *Bibliothèque*, *t.* 1, *p.* 640. — Pfister, *Notices biogr. et bibliogr.*, *n.* 112. — Mongitore, *Biblioth. Sicula*, *t.* 2, *p.* 193. — le Gobien, *Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine*... — A. Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques, t.* 2, *p.* 229 *et suiv.*

IV OCTOBRE

—

Le quatrième jour d'octobre, fête de son glorieux patron saint François, mourut en 1588, au collège de Caltagirone, le P. FRANÇOIS ZAFFERANA, vénéré de son vivant et après sa mort comme un saint. Il semblait n'avoir dans le cœur, comme le séraphin d'Assise, que le Sauveur et l'amour des souffrances. En classe, lorsqu'il disait seulement quelques mots de Jésus-Christ à ses écoliers de grammaire, ils étaient tout embrasés ; et beaucoup d'entre eux lui durent ainsi leur vocation à la vie religieuse. Plus tard, quand il fut appelé à la sanctification des âmes, dans les villes et les campagnes de la Sicile, son arme la plus puissante fut encore la salutaire dévotion des plaies et des douleurs de Jésus en croix. Le P. Zafferana demandait instamment à Notre-Seigneur la grâce de mourir en entendant lire la Passion, et d'expirer à ces paroles : « *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum!* Mon Père, je remets mon âme entre vos mains » ! Or, cette double grâce lui fut accordée ; il rendit son dernier soupir en l'unissant à celui de Jésus. Plusieurs personnes très dignes de foi déclarèrent avoir vu son âme monter droit au ciel, et sans passer par les flammes du purgatoire. Il était âgé de cinquante ans, et en avait passé trente dans la Compagnie.

ALBERTI, *Istoria della Provinc. di Sicilia*, p. 670. — AGUILERA, *Histor. Provinciæ Sicul.*, t. 1, p. 273. — NADASI, *Pretiosæ Occupationes morient.*, c. 9, n. 16.

Le quatrième jour d'octobre, l'an 1584, mourut aux eaux d'Ali, près de Messine, le P. JEAN-PHILIPPE CASSINO, un des premiers Scolastiques romains admis par saint Ignace dans la Compagnie, et le premier Procureur de la Province de Sicile, où il passa presque sans interruption les trente-cinq dernières années de sa vie. Il unissait dans un très haut degré les qualités extérieures de bienveillance, de modestie et d'exquise politesse, si nécessaires pour gagner les âmes, aux plus solides vertus intérieures de détachement, d'obéissance à ses moindres règles, de mortification et d'oraison. Tous les jours il prenait la discipline avec une extrême rigueur et ses voisins en étaient saisis de pitié. Par amour de la pauvreté, il suppliait, dans ses maladies, qu'on ne lui donnât rien de délicat et d'extraordinaire : « Pensez-vous, disait-il, que de vrais pauvres seraient ainsi traités » ? Mais quand il s'agissait des autres, sa charité, comme celle de saint Ignace, n'en croyait jamais faire assez. Le P. Philippe Cassino se signalait encore par un rare talent à rendre les récréations de chaque jour aussi édifiantes qu'agréables ; et son biographe, le P. Alberti, nous a conservé, grâce à lui, quelques traits de la vie de saint Ignace et de saint François Xavier, dont nous n'avons trouvé le souvenir dans aucun autre historien.

ALBERTI, *Histor. della Provinc. di Sicilia*, p. 503. — AGUILERA, *Historia Provinc. Sicul.*, t. 1, p. 113, 248. — PATRIGNANI, *Menol.*, 4 *ottob.*, p. 22.

V OCTOBRE

—

Le cinquième jour d'octobre de l'an 1636, mourut dans la capitale du Congo le P. Lactance Leonardi, Recteur depuis un mois seulement du petit collège de cette ville. Il était né à Città di Castello en Ombrie ; il exerçait à Rome le saint ministère, lorsque la vue de nos Pères l'attira doucement à la Compagnie. Durant le temps même de son noviciat, le P. Nuno Mascarenhas, alors Assistant du Portugal, lui ayant proposé les rudes missions des côtes d'Afrique, Leonardi se déclara prêt à partir, si l'obéissance l'y autorisait, et peu après il s'embarquait pour Lisbonne, où il prononça ses premiers vœux. L'année suivante, il monta sur un vaisseau qui faisait voile pour Angola ; et plus d'une fois dans la traversée, ses compagnons eurent lieu d'admirer la générosité de son âme.

Ayant reçu l'ordre à son arrivée de s'arrêter au collège de Loanda pour y faire la classe aux enfants nègres, il ne vit là que ce qui pouvait plaire à Notre-Seigneur, et à force de zèle et de patience, il parvint à changer ces pauvres sauvages en véritables enfants de Dieu. En même temps, pour soulager ses frères, et comme s'il eût été le moins épuisé par le climat ou par la fatigue, sa délicate charité avait obtenu de faire tous les jours

la lecture à table, tant il lui semblait naturel de servir toujours et de ne jamais être servi. Nommé enfin Recteur du petit collège du Congo, il y était à peine depuis trois jours, lorsqu'une fièvre dévorante le saisit et l'emporta dans l'espace de trois semaines. Sa maladie et sa fin rapide montrèrent combien il était cher à ce pauvre peuple. On eût pu croire, pour emprunter les expressions d'un de nos historiens portugais, que c'était alors, dans tout le pays, le temps des stations de la semaine sainte; tant était grande la foule qui remplissait toutes les chapelles, demandant avec larmes la guérison du P. Leonardi. Le roi lui-même venait assidûment s'asseoir au chevet du mourant, et reçut son dernier soupir, le visage baigné de pleurs; puis s'efforçant malgré sa douleur de consoler les deux compagnons de l'homme de Dieu : « Oh ! qu'il doit être heureux maintenant, leur dit-il, celui qui était venu de si loin faire connaître à tant d'âmes le Seigneur qui les a créées » !

Franco, *Annus gloriosus Soc. Jesu in Lusitania,* 5ª *octob., p.* 575. — Id., *Synopsis Annalium Soc. Jesu in Lusit., anno* 1636, *p.* 269. — Patrignani, *Menol.,* 5 *ottob., p.* 35.

Le cinquième jour d'octobre mourut à Palerme, l'an 1612, le P. Gaspar Federici, très cher et très dévoué à la sainte Mère de Dieu. Un jour la bienheureuse Vierge s'était montrée à lui et lui avait fait entendre ces douces paroles : « Gaspar, consacre-toi tout à moi, et tu ne t'en repentiras pas » ! Fidèle à une si tendre invitation, le P. Federici devint dès ce moment un des plus généreux serviteurs de la Reine du ciel, et se sacrifia sans réserve pour la

faire aimer de plus d'âmes. Il ne pouvait pour ainsi dire s'entretenir d'un autre sujet, et s'excusait lui-même auprès de ses frères d'avoir sans cesse sur les lèvres les louanges de Marie ; son cœur était plein de l'amour de Marie ; il le laissait comme malgré lui déborder au dehors.

Le P. Federici semble avoir eu connaissance de sa fin prochaine. Il enseignait la théologie au collège de Palerme. Le dernier jour de l'année scolaire avant les vacances, ses disciples, suivant un usage qui existait alors, avaient orné la classe et sa chaire de fleurs et de tentures de soie. En prenant possession de sa place, le P. Federici dit gracieusement, en modifiant un peu les paroles du Sauveur à propos de Marie-Madeleine : *Ad sepeliendum me fecistis.* Et en effet, quelques jours après, il tomba gravement malade. Sa piété pour Marie éclata alors plus que jamais. Malgré la violence de ses douleurs, il mourut dans une véritable extase d'amour, témoignant jusqu'à la fin par les plus douces paroles des Cantiques, son désir et sa joie de voir bientôt sa Mère dans le ciel, sans crainte d'en être jamais séparé. Il était âgé de quarante-six ans, et en avait passé trente dans la Compagnie.

AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 22.

VI OCTOBRE

—

Le sixième jour d'octobre de l'an 1641, mourut dans la maison professe de Palerme le P. Érasme Marotta, non moins excellent religieux qu'habile musicien. Rome avait longtemps admiré la grâce de ses compositions et la beauté sans rivale de sa voix ; mais tout le charme et le succès d'une vie d'artiste ne purent l'empêcher de s'arracher au monde, pour embrasser à trente-cinq ans le joug de l'obéissance, et consacrer ses talents au service de Dieu et des âmes dans la Compagnie. Aucun autre de nos Pères n'avait donné jusqu'alors autant d'éclat, qu'en donna tout à coup par ses chants le P. Marotta aux solennités religieuses de la maison professe de Palerme ; aucun prédicateur ne produisait sur les fidèles une plus vive et une plus salutaire impression. Car il cherchait bien moins à charmer les oreilles qu'à émouvoir et à changer les cœurs. On peut en juger par un seul fait : à la suite de son éloignement passager de Palerme, qu'il accepta en vrai religieux, la communion générale du mois suivant descendit subitement du chiffre de cinquante mille à celui de vingt-quatre mille, sans qu'il fût possible d'en imaginer un autre motif que le regret unanime de son départ ; et quand les habitants de Palerme eurent obtenu son retour, on comparait leurs démonstrations de joie et leur réception triom-

phale, dit Aguilera, à celles qui accueillirent autrefois à Rome le prince de l'éloquence romaine, revenant en triomphe de son exil.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 393. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 196. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 593. — Mongitore, *Biblioth. Sicula, t.* 1, *p.* 184.

Le sixième jour d'octobre de l'an 1819, au noviciat de Saint-André à Rome, mourut pieusement Charles-Emmanuel IV, roi de Sardaigne. Après avoir abdiqué en faveur de son frère Victor-Emmanuel, et avoir perdu sa femme, la vénérable Marie-Clotilde, morte à Naples, il se retira dans notre noviciat de Rome, le 11 février 1815, et demanda d'être reçu dans la Compagnie. Sur le conseil du Souverain Pontife Pie VII, il s'abstint, il est vrai, pour de justes et nombreux motifs, d'en porter extérieurement l'habit ; mais il ne laissait pas de se soumettre, autant qu'il pouvait, à toutes les observances de la vie commune ; il assistait aux exhortations domestiques et aux autres exercices spirituels avec les novices, et donnait à ces jeunes gens, par la parole non moins que par l'exemple, d'excellentes leçons sur le mépris des vanités et des grandeurs du monde. C'était un spectacle plein d'édification de voir son humilité en toute chose ; il se plaignait doucement quand on lui donnait quelque titre d'honneur, au lieu de l'appeler du simple nom de Frère. Une cécité presque complète éprouva ses dernières années ; il la supporta avec beaucoup de patience et de résignation. Un peu avant de mourir, il prononça dans la joie de son âme, les vœux simples des Scolastiques, et après sa mort, il fut, comme il l'avait désiré et demandé, exposé dans notre église

avec l'habit de la Compagnie. Une grande multitude de peuple accourut le voir et lui baiser les mains ; car tous le regardaient comme un saint. Il était âgé de soixante-huit ans.

Menologio (ms.) Romano. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus, t.* 6, *ch.* 1, *p.* 46.

---

* Le sixième jour d'octobre de l'an 1636, mourut à Rome le P. Dominique Raffaelli, de la Province romaine, prématurément emporté après sa troisième probation. Sa fin parut si belle que nos annales ont voulu en conserver le souvenir. Il était né à Lucques et avait fait son noviciat à Messine. D'après une tradition constante, il avait eu dès lors l'assurance qu'il mourrait dans la Compagnie et que sa mort serait sainte. Sa troisième année de probation achevée, le P. Raffaelli fut nommé professeur de rhétorique à Florence. Comme il passait à Rome pour se rendre à son poste, il fut brusquement arrêté par une fièvre pernicieuse. Quand il eut reçu l'extrême-onction, il embrassa tous les Pères et Frères; et comme ravi en esprit, il leur adressa en latin un discours qu'il commença par ces mots : « *Lætus et beatus morior, quia morior in Societate Jesu ;* Je meurs dans la joie et l'allégresse, parce que je meurs dans la Compagnie de Jésus ». Il leur fit ensuite connaître la cause principale de son bonheur : « Tout ce que les supérieurs ont décidé de moi, je l'ai pris en bonne part ; je n'ai eu égard ni à la chair ni au sang ; et c'est pourquoi la divine Bonté me fait cette grâce de mourir le sourire sur les lèvres ».

On accourait à l'envi pour voir le bienheureux moribond. Le vénérable P. Cornelius a Lapide, qui devait bientôt le suivre dans

la tombe avec la réputation d'un saint, vint aussi s'édifier auprès de sa couche. Vainement, lui dit-il, il avait essayé de faire violence au ciel pour le conserver à la vie : « Dieu n'a pas voulu m'exaucer, parce que votre âme lui était agréable ». Et il ajouta : « Ne craignez point le purgatoire ; vous n'y descendrez point, ou vous y resterez peu de temps. Je ne cesserai point de prier et d'offrir le saint sacrifice pour vous, que je ne vous aie conduit jusqu'au seuil du paradis ».

Après dix-sept jours de maladie, le P. Raffaelli, l'âme toujours inondée des mêmes délices, s'endormit dans le Seigneur. « Réjouissez-vous, écrivit aussitôt le Père Recteur du collège au jeune frère du défunt, Jean Raffaelli, Scolastique de la Compagnie dans une autre maison ; réjouissez-vous ; vous avez un frère au ciel ».

Nadasi, *Pretiosæ Occupationes morient. in Soc. Jesu, c. 16, n.* 28. — Patrignani, *Menol.,* 6 *ottob.*, *p.* 43.

VII OCTOBRE

—

Le septième jour d'octobre de l'an 1630, mourut très saintement dans les hôpitaux de Bologne le P. Ange Orimbelli, de Vérone, victime de sa charité au service des pestiférés. Il était déjà docteur en droit romain et en droit canon, et jouissait d'un brillant renom d'éloquence, lorsqu'il sollicita son entrée dans la Compagnie. Avant l'explosion de la peste à Bologne, il avait demandé au P. Mutius Vitelleschi la grâce d'exposer sa vie pour le salut des âmes, dès que les premières atteintes du fléau se feraient sentir. Mais il ne cherchait que la peine et ne put cacher son affliction, lorsque le cardinal Spada, légat du Saint-Siège, et le sénat de Bologne lui déférèrent la surintendance suprême du vaste lazaret qu'ils avaient fait construire en dehors de la cité. Il se dévoua quatre mois entiers à sa laborieuse mission, et sembla préservé de Dieu, pour consoler à leurs derniers moments ceux qui lui avaient été confiés. Au moment où la désolation était plus grande, priant un jour très instamment Notre-Seigneur d'arrêter les ravages du fléau, il se sentit tout à coup inspiré de faire mettre la ville et les habitants de Bologne sous la protection de saint Ignace et saint François Xavier ; il avait l'intime assurance que ces deux puissants protecteurs fléchiraient la colère de Dieu ; en

effet, le 31 juillet 1630, jour de cette consécration solennelle, faite au nom du sénat et du peuple, beaucoup de malades se trouvèrent guéris ; et d'après la déposition juridique des médecins, pas un seul nouveau cas ne fut constaté ce jour-là dans Bologne. Sans cesser tout à fait, le mal commença dès lors à décroître rapidement ; et quand il eut presque entièrement disparu, le Père Orimbelli fut atteint presque le dernier de tous. Il voulut mourir à l'hôpital, là même où il avait si souvent exposé sa vie pour l'amour de Jésus-Christ. Il était âgé de cinquante-huit ans, et en avait passé trente-deux dans la Compagnie.

Cordara, *Historia Societ. Jesu, part.* 6a, *lib.* 15, *n.* 30, *p.* 356. — Alegambe, *Mortes illustres, p.* 309. — Patrignani, *Menol.*, 7 *ottob.*, *p.* 52. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 7a *octob.*, *p.* 392. — Cassani, *Varones ilustres, t.* 1, *p.* 256 *et suiv.*

---

* Le septième jour d'octobre de l'an 1658, mourut à Buenos-Ayres, où il exerçait les fonctions de Père spirituel, le P. Jean-Baptiste Ferrufino, d'une noble famille de Milan. Il avait été baptisé par le saint archevêque Charles Borromée, et comptait cette grâce parmi les plus précieuses de sa vie. Entré dans la Compagnie à l'âge de dix-neuf ans, il s'offrit presque aussitôt au P. Jacques de Torrez, qui recrutait des ouvriers en Europe pour les missions espagnoles et portugaises du Nouveau-Monde. Jean-Baptiste Ferrufino n'avait point de plus ardent désir que de porter le nom de Jésus-Christ aux peuplades encore infidèles de ces contrées. Mais à part un petit nombre d'années consacrées à l'évangélisation des tribus qui peuplent le Chili et les bords de l'Uruguay, il fut retenu la plus

grande partie de sa vie religieuse dans les charges du gouvernement. Il ne vit dans cette disposition des supérieurs que la sainte volonté de Dieu, qui rend aimables les plus durs sacrifices. Au reste, Maître des novices à Cordoue del Tucuman, Vice-Provincial du Chili, Recteur de la maison d'études de Santiago, Provincial du Paraguay, et enfin Père spirituel au collège de Buenos-Ayres, il n'en travaillait pas moins efficacement au salut des âmes, en préparant aux Indiens des missionnaires animés d'un zèle ardent et prêts à toutes les fatigues.

Par sa vertu le P. Ferrufino était digne de servir d'exemple à ses frères, comme par sa sagesse il était digne de leur commander. C'était son invariable coutume, au milieu du plus grave souci des affaires, d'ajouter chaque jour deux heures à l'oraison commune, et s'il le fallait, de dérober ce temps à son sommeil. Comme notre Bienheureux Père, il avait sans cesse l'œil ouvert sur ses actions, et ne perdait pour ainsi dire jamais de vue la présence de Dieu. Ses mortifications, même dans la vieillesse, étaient si rigoureuses, que les supérieurs durent l'obliger à les modérer. Sa piété envers Notre-Seigneur et la sainte Vierge était si tendre, qu'il avait peine à parler de leurs perfections et de leurs amabilités ineffables, sans répandre des larmes abondantes. Aussi jouissait-il, parmi les Nôtres et parmi les étrangers, de la réputation d'un saint. La ville de Buenos-Ayres lui fit des funérailles magnifiques en témoignage de l'estime et de la vénération qu'elle professait pour l'homme de Dieu. Le P. Ferrufino était âgé de soixante-dix-huit ans, et en avait passé cinquante-sept dans la Compagnie.

Elogia defunctor. in Provinc. Parag. (Arch. Rom.). — Boero, *Notice ms. (Arch. Rom.).*

---

* Le septième jour d'octobre de l'an 1682, mourut à Pékin le P. Louis Buglio, de la Province de Sicile. Il était né à Mineo, d'une noble famille, et presque au sortir du berceau, il avait été inscrit parmi les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Mais la piété et la modestie des novices de Palerme firent sur son esprit une si vive impression, que renonçant à toutes les espérances de gloire humaine, il sollicita la faveur de s'enrôler sous le drapeau de saint Ignace. Après de solides études et une brillante régence dans les chaires d'humanités et de rhétorique du Collège Romain, il s'embarqua pour l'extrême Orient, attiré par le désir de répandre son sang dans les missions du Japon. Mais cette terre était inexorablement fermée aux apôtres de Jésus-Christ. Louis Buglio tourna donc ses regards vers la Chine; et pendant quarante-cinq ans, il ne cessa de l'arroser de ses sueurs, au milieu de mille fatigues et périls de mort.

Le premier de tous, il eut la gloire de porter l'Évangile dans le Su-Tchuen; il parcourut ensuite les provinces du Fo-Kien et du Chiang-Si, et convertit à la vraie foi une multitude d'idolâtres, parmi lesquels on distinguait plusieurs mandarins. Ses rares connaissances en mathématiques le firent alors appeler à la cour, et il partagea, avec les Pères Adam Schall, Verbiest et Magalhaens, la confiance et l'estime de l'empereur. A la mort de ce prince, une violente persécution s'étant élevée contre la religion chrétienne, tous les missionnaires furent chassés de l'empire et exilés à Canton ; le P. Buglio et ses trois compagnons furent chargés de

chaînes et condamnés à une rude bastonnade ; la peine de mort fut même portée contre le P. Schall. Mais de grandes calamités, incendie, tremblement de terre, qui éclatèrent alors et que la foule considéra comme une vengeance du ciel, empêchèrent l'exécution de la sentence, et bientôt les missionnaires purent reprendre l'exercice de leurs fonctions. Connaissant à fond la langue chinoise, le P. Buglio composa en cette langue un grand nombre d'ouvrages justement appréciés, entre autres une apologie de la religion chrétienne, encore réimprimée de nos jours. A sa mort, on lui fit de solennelles funérailles aux frais du trésor impérial, et son portrait fut placé avec honneur parmi ceux des grands hommes qui ont bien mérité de la Chine. Le P. Buglio était âgé de soixante-seize ans, et en avait passé soixante dans la Compagnie.

Elogia defunctor. Provinc. Sicul. (Arch. Rom.). — *Annuæ Litter. Provinc. Sinic. (Arch. Rom.).* — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 363. — Pfister, *Notices biograph. et bibliogr.*, *n.* 73. — Mongitore, *Biblioth. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 20. — *Biographie univers.*, *t.* 6, *p.* 242.

VIII OCTOBRE

—

Le huitième jour d'octobre de l'an 1612, mourut dans la maison professe de Rome, le P. Charles Reggio, né à Palerme, et célébré par ses compatriotes comme un saint religieux, un parfait supérieur et un des premiers orateurs de son temps. Appelé tour à tour à gouverner les collèges de Catane, de Palerme, de Messine et les Provinces de Naples, de Rome et de la Sicile, il se montra, dès les débuts de son administration, à la hauteur de tous les besoins et de tous les événements ; car pour ne parler que de sa sollicitude à former les jeunes enfants de la Compagnie, voici en quels termes le P. Joseph Matina nous a conservé dans ses mémoires quelques traits des impressions ineffaçables de ses premières années, lorsqu'il était scolastique encore à Catane, sous le gouvernement du P. Reggio. « Grâce aux exemples de notre saint Recteur, et à ses fréquentes exhortations, dont la puissance sur nos âmes était incroyable, je puis bien dire que ce collège semblait habité non par des hommes, mais par des anges ! Qui pourrait fidèlement redire l'ardeur de tous à se vaincre eux-mêmes et à dominer leurs désirs ; cette sainte et ardente émulation à crucifier leur corps ; tant de flagellations, de jeûnes et de cilices portés sans relâche ! Non moins vive avait été la ferveur et la géné-

rosité des novices à rivaliser de vertu, d'innocence angélique, d'amour de la discipline religieuse ; et pour moi, je n'ai jamais vu une si délicate fidélité à toutes les saintes pratiques, tant d'empressement et d'exactitude à obéir, un si universel oubli de soi-même, un renoncement et un mépris si persévérant de toutes les satisfactions humaines, tant de concorde et d'amour fraternel, ni une telle surabondance de la charité de Jésus-Christ ! Que ceux qui en furent témoins expriment, s'ils le peuvent, cette plénitude des joies célestes dont nous étions alors comblés, en nous abreuvant aux sources divines » !

Et cependant les plus graves périls du corps et de l'âme assaillirent alors bien des fois les enfants du P. Reggio ; mais il les avait remplis d'un courage qui les en fit toujours sortir victorieux. On peut voir dans l'histoire du P. Aguilera, par quelles industries toutes paternelles il sut conserver à la fois la santé, la ferveur et la gaieté des Scolastiques de Palerme, en un temps où la mort de l'un d'entre eux, emporté par une fièvre contagieuse, les avait fait condamner par le magistrat chargé de veiller à la santé publique, à la plus étroite réclusion dans l'intérieur du collège.

Le P. Reggio remplit l'Italie entière de l'éclat et des fruits de son éloquence apostolique. Il se fit entendre tour à tour dans les chaires les plus illustres. Il donnait à Rome depuis plusieurs années la leçon d'Écriture sainte dans l'église de la maison professe au milieu d'un immense concours, lorsqu'il fut tout à coup arrêté par la maladie ; bientôt après, il rendit pieusement le dernier soupir. « Une grande lumière de sainteté vient de s'éteindre », dit le cardinal Bellarmin, en venant prier auprès de ses restes et lui baiser respectueusement la main. Le P. Charles Reggio était âgé de

soixante-douze ans, et en avait passé cinquante-six dans la Compagnie.

AGUILERA, *Histor. Provinc. Siculæ, t.* 2, *p.* 24 *seqq.* — SACCHINUS, *Histor. Soc. Jesu, part.* 3a, *lib.* 8, *n.* 193 *seqq., p.* 406. — SCHINOSI, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 1, *p.* 384. — SANTAGATA, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 3, *p.* 455. — SOTUELLUS, *Biblioth., p.* 132. — DE BACKER, *Biblioh.*, 1ère *édit., t.* 4, *p.* 626. — MONGITORE, *Biblioth. Sicul., t.* 1, *p.* 129.

Le huitième jour d'octobre de l'an 1726, dans la maison professe de Naples, s'éteignit de la mort des justes le P. MARC MARTORELLI, religieux d'une fidélité exemplaire à toutes les règles et d'une perfection consommée ; il se distinguait surtout par une humilité profonde, une charité sincère et une mortification continuelle. A un détachement entier de tous les biens de la terre, il joignait une union intime avec Dieu par le moyen de l'oraison, à laquelle il consacrait de longues heures chaque jour. Dans sa vieillesse, accablé par le poids de la maladie non moins que par celui des années, et ne pouvant plus, selon ses désirs, descendre à l'église, il se traînait avec effort à la chapelle domestique ou à la tribune de l'église, et là il demeurait en prière une grande partie du jour. Dans ce commerce habituel avec Dieu, le P. Martorelli fut comblé de deux grâces singulières, celle du discernement des esprits et celle de la prévision des événements futurs. A ces dons s'ajouta celui des guérisons miraculeuses qui s'opéraient en un instant, au contact de sa barrette ou au son de sa voix. Enfin tant de faveurs et de mérites furent couronnés par la patience invincible avec laquelle le saint vieillard supporta les souffrances d'une

douloureuse infirmité et d'une longue agonie. Peu de temps après sa mort, une personne qui lui était très attachée, le vit prendre place dans les rangs de la Compagnie triomphante, de même que bien des années auparavant, une de ses tantes, religieuse de grande vertu, l'avait vu, accompagné de deux anges, entrer dans la Compagnie militante sur la terre. Le P. Martorelli était âgé de soixante-douze ans, et en avait passé cinquante-sept dans la Compagnie.

Menologio Romano, p. 126. — GUIDÉE, *Ménol., p.* 318.

---

* Le huitième jour d'octobre de l'an 1772, mourut au collège de Brera, le P. ALPHONSE CASATI. Son père était ambassadeur de la cour d'Espagne auprès des Cantons suisses. Mais dédaignant la brillante fortune que le monde faisait déjà miroiter devant ses yeux, Alphonse préféra l'humilité et la pauvreté de la vie religieuse, et à dix-huit ans il entra dans la Compagnie de Jésus.

Une grave maladie dont il fut atteint pendant son noviciat, ruina pour jamais ses forces, et le rendit incapable d'autres travaux que ceux de l'étude et de l'enseignement. Il ne s'en signala pas moins par les plus importants services; peu d'hommes, dit l'auteur de sa notice, ont mieux mérité de sa Province. Il occupa, pendant près de soixante ans, la chaire de mathématiques au collège de Brera; en même temps, par ses connaissances, qui embrassaient à la fois la littérature, la philosophie, la théologie, aussi bien que les sciences exactes, il était le conseiller de tout le monde, au dehors comme au dedans du collège.

Le P. Casati était avant tout un saint religieux, d'une rare innocence de vie, d'une piété très tendre envers l'adorable sacrement de l'autel, envers la Reine des anges et tous les bienheureux de la Compagnie. Au milieu des épreuves d'une santé perpétuellement en butte à la souffrance, sa patience et sa sérénité demeurèrent inaltérables. Il s'éteignit doucement plein de joie et de mérites, dans la quatre-vingt-troisième année de son âge et la soixante-cinquième depuis son entrée dans la Compagnie.

Vita del P. Alfonso Casati della Provincia di Milano (Arch. Rom.).

IX OCTOBRE.

—

Vers le neuvième jour d'octobre de l'an 1620, mourut à Milan sa patrie, l'angélique F. ANNIBAL CACCIA, novice de dix-neuf ans, vainqueur des plus terribles assauts de la part de son père, avant et après son entrée dans la Compagnie. Dès qu'il eut seulement laissé entrevoir ses premiers désirs de vie religieuse, tout fut mis en œuvre pour l'ébranler. Les prières et les larmes étant inutiles, le père en vint aux coups et à la plus rigoureuse captivité ; mais Annibal trompa la vigilance de ses gardiens et s'enfuit à Gênes, où le Maître des novices ne crut pas pouvoir refuser de l'admettre, tellement sa vocation lui parut marquée du sceau divin. Après de nouvelles tentatives et des lettres pleines de menaces, sa famille eut recours à l'entremise du cardinal Farnèse, qui se chargea de le faire venir de Gênes à Rome, et de l'examiner sérieusement ; mais bientôt ce prince de l'Église répondit qu'il ne pouvait aller plus loin, sans compromettre son âme et tenter trop visiblement l'Esprit-Saint. Cependant il fallut qu'Annibal partît pour Milan, où l'attendait un nouveau combat.

Bien qu'il fût arrivé dans un tel état de souffrances que nuls remèdes ne purent lui sauver la vie, il fut transporté et enfermé, loin de tous ses frères, dans un monastère étranger, où non seu-

lement les membres de sa famille, mais des religieux et des prêtres employèrent tous les motifs naturels, et même en apparence surnaturels, pour le faire renoncer à sa vocation. Le courageux enfant finit par leur déclarer que, si l'on ne mettait un terme à de si indignes attaques, il allait faire en leur présence le vœu de vivre et de mourir dans la Compagnie. Le malheureux père alors se retira pour toujours ; il était dans une telle fureur, qu'il voulut auparavant, par acte authentique, le renier pour son fils. Annibal Caccia resta donc vainqueur ; mais le peu qui lui restait de forces, s'était épuisé dans ces luttes ; consumé par une fièvre dévorante, il languit deux mois entiers, dans une ineffable joie qui lui semblait déjà la récompense anticipée de sa fidélité à la grâce, et rendit doucement son âme à Notre-Seigneur, en s'entretenant avec lui jusqu'au dernier mouvement de ses lèvres et à son dernier souffle de vie.

Patrignani, *Menol.*, 10 *ottob.*, *p.* 75. — Nadasi, *Pretiosæ occupationes morient. in Soc. Jesu*, *c.* 23, *n.* 6, *p.* 199.

X OCTOBRE

—

Le dixième jour d'octobre de l'an 1650, mourut à Vezzini en Sicile, après douze années seulement de vie religieuse, le P. François Priviteli, insigne bienfaiteur de cette ville, qui dut à ses soins la fondation d'un collège de la Compagnie. Il y exerçait depuis plusieurs années le saint ministère, et terminait presque tous ses sermons par ces paroles : « Si vous désirez, mes très chers frères, voir fleurir au milieu de vous la science et la piété, rien ne saurait être plus salutaire ni plus efficace pour réaliser un pareil désir, que de doter un collège de la Compagnie de Jésus ». Lorsqu'il eut obtenu ce qu'il souhaitait avec tant d'ardeur, il se donna lui-même à la Compagnie, et devint dans la suite un des principaux soutiens du nouveau collège. Tout en se livrant avec zèle aux travaux de l'apostolat, son plus doux repos chaque jour, en descendant de chaire ou en sortant du confessionnal, était de balayer l'église, de travailler au jardin ou à la cuisine ; il avait même obtenu d'aller une fois par semaine à travers la ville, en menant par la bride une bête de somme chargée du linge sale du collège, qu'il lavait de ses mains à une fontaine voisine, sous les yeux de ses concitoyens et de ses parents stupéfaits. Le P. Privitelli mourut à l'âge de quarante-trois ans.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p*. 552.

* Le dixième jour d'octobre de l'an 1742, mourut à Naples le P. JEAN-BAPTISTE CACCIOTTOLI, né près de Cosenza en Calabre, et appelé par le Souverain Pontife Benoît XIII un *vrai fils de saint Ignace*. Cependant Jean-Baptiste Cacciottoli avait longtemps mené dans la Compagnie une vie tiède et imparfaite, qui n'annonçait rien de grand pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Des épreuves ménagées à son amour-propre, les exemples et les conseils de saint François de Geronimo, la troisième année de probation l'arrachèrent quelque temps à son apathie ; mais il ne tarda pas à y retomber et il devint à peine un religieux vulgaire. La grâce ne laissait pas de le poursuivre, elle ne lui donnait aucun repos ; une maladie dangereuse qui le conduisit aux portes de la mort acheva l'œuvre de sa conversion.

Jean-François Régis, l'apôtre du Velay, venait d'être élevé sur les autels. Jean-Baptiste Cacciottoli eut recours à son intercession ; le Bienheureux lui apparut en songe, lui fit promettre d'embrasser à son exemple la vie de missionnaire, et le rendit subitement à la santé. Dès ce moment, le P. Cacciottoli apparut un autre homme. Pour réparer tant d'années perdues, il se jeta dans toutes les pratiques de la pénitence avec une ardeur peut-être excessive, dit l'auteur de son éloge. En même temps, fidèle à sa promesse, il demanda les missions de campagne. Les supérieurs, par une sorte de méfiance que son ancienne tiédeur rendait trop légitime, hésitèrent d'abord à exaucer ses désirs : le nouveau converti se recommanda au glorieux archange saint Michel, son protecteur spécial, et enfin il eut pleine liberté d'entrer dans la carrière. Il la parcourut de longues années avec un zèle infatigable et des

fruits immenses. Souvent, il devait prêcher en plein air, les églises ne suffisant pas à contenir les foules qui accouraient pour l'entendre. Parfois les communions dépassaient le chiffre de dix mille. Nulle fatigue, nul danger ne pouvaient ni l'effrayer, ni l'arrêter. On essayait un jour de le détourner d'une mission dans un pays malsain : « Non, reprit-il ; craindre les incommodités et rechercher ses aises, c'est le poison de la vie apostolique ». — « Il n'y a d'autre bien en ce monde, disait-il encore, que de se dépenser et de souffrir pour Dieu ».

Rappelé à Naples, il s'y dévoua tout entier, à l'exemple de son protecteur et modèle François Régis, au salut des plus malheureux et des plus méprisés, les galériens, les prisonniers, les pécheresses publiques ; et par son zèle et son incomparable mansuétude, il opéra des prodiges de conversion. Pleinement soumis à la volonté de ceux qui lui tenaient la place de Dieu, il était prêt, au moindre signe, à laisser les œuvres les plus utiles, et on ne le vit pas sans admiration abandonner parfois les missions les plus heureusement commencées, pour rester fidèle à l'obéissance. Dieu fit connaître à ce vaillant serviteur le jour où il l'appellerait à lui. Quand l'heure suprême fut sur le point de sonner : « Oh ! s'écria-t-il plein de joie, quelle consolation me cause en ce moment la pénitence que Dieu m'a donné de faire pendant ma vie » ! Le P. Cacciottoli était âgé de soixante-quatorze ans, et en avait passé cinquante-six dans la Compagnie.

Santagata, *La Vita del P. Giambattista Cacciottoli, Napoli*, 1751. — *Résumé de cette même vie (Arch. Rom.).*

XI OCTOBRE

—

Le onzième jour d'octobre de l'an 1579 mourut au collège de Naples le P. Jean-Nicolas Pedelongo, religieux d'une grande humilité, d'une modestie angélique et d'un zèle infatigable pour le salut des âmes. Il avait étudié la science du droit et y avait conquis le titre de docteur ; déjà la voie des honneurs s'ouvrait devant lui. Mais un jour ayant vu condamner un homme qu'il savait être innocent, il résolut d'abandonner le monde et d'embrasser la vie religieuse. Il distribua ses biens aux pauvres et aux malades des hôpitaux, et sollicita ensuite la faveur d'être admis dans la Compagnie. Par humilité, il demanda aux supérieurs de n'être appliqué aux études qu'autant qu'il le fallait pour entendre les confessions avec fruit. Ce ministère fut désormais celui de toute sa vie ; il s'en acquittait avec un empressement et une constance admirables ; on l'avait surnommé le *confesseur perpétuel.* Ses rares vertus et sa connaissance des voies de Dieu le firent juger propre à diriger les novices ; il eut la joie de compter parmi eux le Vén. Bernardin Realino, qui au souvenir des admirables enseignements de son Maître, ne pouvait se rassasier plus tard d'en faire l'éloge. Dans sa dernière maladie, qui fut longue et douloureuse, le P. Pedelongo donna l'exemple d'une invincible pa-

tience. « Il est mort comme un saint, écrivait quelques jours après le P. Alphonse Salmeron ; ses funérailles ont été honorées par les larmes de la moitié de la ville de Naples, tant est grande la multitude de ceux qu'il a aidés pendant sa vie dans leurs besoins spirituels. Ce collège pleure sa mort, si toutefois on doit appeler de ce nom un repos acheté au prix de tant de travaux et de fatigues pour l'amour de Jésus-Christ ». Le P. Pedelongo n'avait encore que trente-huit ans ; il en avait passé quatorze dans la Compagnie.

Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 1, *p.* 130, 169, 227, 232. — Patrignani, *Menol.*, 11 *ottob.*, *p.* 78. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 11ª *octob.*, *p.* 218. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 11ª *oct.*, *p.* 398. — *Menol. roman.*, 11 *ottob.*, *p.* 128. — Guidée, *Ménol.*, 11 *octob.*, *p.* 321.

Le onzième jour d'octobre de l'an 1656, mourut à l'âge de trente-trois ans au collège de Chieti le P. François de Nicolas, professeur de philosophie, victime de sa charité au service des pestiférés. Pendant ses études, et au milieu des occasions de relâchement qu'un Scolastique rencontre dans les collèges, il ne perdit rien de sa première ferveur et de son énergie à se vaincre. Vers la fin de sa théologie, il tomba dangereusement malade, et bientôt on désespéra de sa guérison ; or telle était la vénération qu'il s'était acquise par ses vertus, que beaucoup de nos Pères et Frères de Naples supplièrent le Père Recteur de faire venir quelque peintre habile, afin de leur conserver les traits d'un si parfait modèle. L'obéissance mettait seule un frein à la rigueur de ses mortifications. Comme il lui était rarement permis de jeû-

ner, il s'en dédommageait en choisissant de préférence les mets qui lui causaient naturellement plus d'aversion.

Quand la peste éclata parmi les habitants de Chieti, le P. François de Nicolas fut le premier qui se dévoua pour le salut de ce pauvre peuple ; pas un genre de service ne lui parut si dur ou si vil, qu'il ne l'embrassât avec empressement. Il allait jusqu'à porter les paillasses des malades et les malades eux-mêmes à l'hôpital, dans les moments où le soin des âmes ne l'absorbait pas tout entier. Cinq de ses élèves de philosophie furent si touchés de son exemple, qu'ils se consacrèrent au service des pestiférés ; ils les soignaient de leurs propres mains, les exhortaient à la douleur de leurs péchés et les préparaient à mourir ; trois d'entre eux perdirent la vie dans cet exercice de la charité. Le fléau s'était étendu aux campagnes environnantes. Souvent pour des malades près d'expirer à deux ou trois milles de distance, le P. de Nicolas allait à pied deux fois en un jour leur porter les secours de son ministère, et revenait de même, bien que se soutenant à peine ; aussi ne put-il résister trois semaines entières à un travail trop accablant. Son supérieur cherchait une fois à le retenir, en lui disant que c'était vraiment se tuer : « Mon Père, répondit le courageux apôtre, est-ce donc une si grande chose de faire quelques pas pour des âmes que Jésus-Christ a jugées dignes d'être rachetées au prix de tout son sang » ?

Alegambe, *Mortes illustres*, *anno* 1656, *p.* 542. — Patrignani, *Menol.*, 11 *ottob.*, *p.* 79.

* Le onzième jour d'octobre de l'an 1658, mourut dans une réduction indienne, sur les bords du Parana, le P. SIMON MASCETTA, Napolitain, épuisé par un demi siècle de travaux. Dès sa plus tendre enfance, la grâce s'était emparée de son âme avec un tel empire, qu'à l'âge de sept ans, il fut admis à faire sa première communion, et que dès lors aussi il embrassa la pieuse pratique de s'approcher toutes les semaines de la sainte Table. En même temps, entraîné par cet instinct surnaturel que l'on trouve chez les âmes les plus innocentes, il faisait de son corps une victime immolée à la gloire de Dieu ; et l'on assure que ses mortifications peuvent se comparer à celles qu'on admire dans l'enfance des plus grands saints. La palme du martyre exerçait sur lui une sorte de séduction ; s'il n'avait été retenu par son confesseur, il se serait enfui de la maison paternelle, pour aller chercher la mort au milieu des musulmans d'Afrique.

Cependant Simon Mascetta n'entra dans la Compagnie qu'à l'âge de vingt-neuf ans ; il y apporta ces généreuses pensées ; et avant la fin de son noviciat, sur l'ordre du Père Général, Claude Aquaviva, il s'embarqua pour les missions du Paraguay. Il s'en fallait bien que toutes les tribus de ces régions fussent alors soumises à l'Évangile. Le P. Mascetta pénétra chez les Guaranis, et avec l'aide du P. Cataldino, y fonda plusieurs réductions. Après les avoir établies, il dut les défendre contre la violence des Mamelus, brigands redoutables, moitié européens et moitié indiens ou maures, qui de leur repaire de Saint-Paul sur la côte du Brésil, faisaient des courses armées dans l'intérieur du pays, répandaient partout l'incendie et emmenaient captifs tous ceux qu'ils pouvaient

surprendre. Plus d'une fois, le P. Mascetta leur arracha par la force leur proie des mains ; d'autres fois, trop faible pour tenter un coup d'audace, il courait après eux quand ils revenaient de leurs sinistres expéditions, et comme un bon pasteur, il recueillait les enfants, les femmes, les vieillards exténués de fatigues que ces misérables abandonnaient sur le chemin. Il porta ses plaintes jusqu'au gouverneur général du Brésil, et sollicita l'intervention des troupes portugaises ; mais des raisons politiques, et plus encore l'odieuse connivence de quelques marchands avec les Mamelus, rendirent vaines toutes ses démarches.

Cependant les réductions étaient ravagées l'une après l'autre ; plusieurs même avaient entièrement disparu. Pour conjurer une ruine entière, le P. Mascetta et les autres missionnaires persuadèrent à leurs chrétiens d'abandonner leur pays, et de se fixer avec eux dans une région moins exposée aux incursions de leurs terribles ennemis. C'est là, sur les bords du Parana, au milieu de ses néophytes réduits de cent mille à douze mille environ, que l'homme de Dieu acheva d'épuiser ses forces. Une paralysie complète mit le couronnement à tant d'épreuves ; pendant cinq années, il demeura immobile sur sa couche, ne cessant de louer et de bénir Dieu. Sa mort fut glorifiée par l'éclat des miracles : un parfum céleste s'échappait de sa pauvre dépouille, si longtemps ravagée par la maladie et couverte de plaies ; de nombreuses guérisons et d'autres grâces merveilleuses furent obtenues à son intercession. Le P. Mascetta était âgé de quatre-vingt-un ans ; il en avait passé cinquante-deux dans la Compagnie.

Elog. defunctor. Provinc. Parag. (Arch. Rom.). — Boero, *Notice ms.*

(Arch. Rom.). — Charlevoix, *Histoire du Paraguay, t.* 2, *l.* 5, *p.* 23 *et suiv.; l.* 7, *p.* 211 *et suiv.;* 264 *et suiv., l.* 8, *p.* 303 *et suiv.*

---

* Le onzième jour d'octobre de l'an 1723, le P. François-Marie Bucherelli donna généreusement sa vie pour le nom de Jésus-Christ dans la mission du Tonkin. Il était né à Florence, et dès l'âge de quatorze ans, après une enfance toute consacrée à la piété, il s'était enrôlé sous l'étendard de saint Ignace. Une victoire remportée dans une occasion délicate pour conserver sa pureté, fut, dit-on, le principe de sa vocation à la vie religieuse et à la mission des Indes. Il soupirait de toute l'ardeur de son âme après les conquêtes de l'apostolat et la gloire du martyre. Pendant qu'il étudiait la théologie au Collège Romain, il allait, suivant l'usage, donner des répétitions aux jeunes gens du Séminaire Anglais. Le souvenir des héros qui pour la défense de la foi avaient si souvent rougi de leur sang les échafauds de Tyburn, envahissait alors sa pensée ; les yeux fixés sur leurs images bénies, il s'animait à suivre les mêmes exemples et à confesser le même Seigneur Jésus-Christ.

Parti pour les missions d'Orient avant l'âge de trente ans, le P. Bucherelli, à son arrivée au Tonkin, trouva la persécution déchaînée dans la plupart des provinces. Après six années de fatigues et de dangers, il fut arrêté avec dix de ses néophytes, chargé de chaînes et enfermé dans une prison. Il y languit une année entière. Lorsque la sentence de mort fut prononcée contre lui et ses compagnons pour les punir « d'avoir prêché ou suivi la loi de Jésus-Christ », tous firent éclater leur joie. Les chrétiens se parèrent de leurs plus beaux vêtements de fête, et c'est ainsi

qu'ils allèrent au supplice, le saint missionnaire marchant le premier, avec une intrépidité et une allégresse qui jeta dans l'admiration les barbares eux-mêmes. Le P. Bucherelli était âgé de trente-sept ans, et en avait passé vingt-trois dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 11 *ottob.*, *p.* 81. — *Mission de la Cochinchine et du Tonkin, Paris* 1858, *p.* 293. — *Menol. Romano*, 11 *ottob.*, 1840, *p.* 127. — Guidée, *Ménol.*, 4 *octob.*, *p.* 314.

XII OCTOBRE

—

* Dans le courant de l'année 1656, on ignore quel mois et quel jour, le P. Jean-Thomas Pasqualini mourut glorieusement à Bari, sa patrie, en se dévouant au service des pestiférés. Enrôlé d'abord parmi les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, il avait, à l'âge de vingt-deux ans, échangé ses brillantes livrées contre l'humble vêtement des novices de la Compagnie de Jésus. Mais cet acte de générosité ne se soutint pas, et Jean Pasqualini rentra dans le monde. Le remords et la honte l'y suivirent. Au bout de six ans, ne pouvant plus résister aux reproches de sa conscience, il alla, comme l'enfant prodigue, se jeter aux pieds du Père Général Mutius Vitelleschi, confessa sa faute, et demanda la dernière place parmi les enfants de la Compagnie. Admis de nouveau, il reprit à pied la route de Naples, à titre de première expiation ; et malgré toutes les tentations de l'orgueil, il obtint de s'ensevelir en quelque sorte dans les ministères les plus humbles et les plus laborieux. A celui qui a l'ambition de devenir un ouvrier inconfusible, dit le P. Alegambe, on peut proposer comme modèle le P. Pasqualini. L'enseignement des plus basses classes, le catéchisme aux enfants, la visite des hôpitaux et des prisons, les missions de campagne, les occupations manuelles les

plus grossières, l'assistance des moribonds à toutes les heures du jour et de la nuit, se partagèrent jusqu'à la fin toutes ses journées. Quand la peste se fut déclarée à Bari, il redoubla de zèle et de charité. Le jour, il était au chevet des malades, les consolant, leur prodiguant les secours corporels et spirituels ; le soir, il allait à travers les rues de la ville, nu-pieds, en habit de pénitent, invitant le peuple à fléchir par ses prières et ses larmes la colère du ciel. Atteint par le redoutable fléau, il fit avec joie le sacrifice de sa vie. Il était âgé de soixante-huit ans.

Alegambe, *Heroes et Victimæ charit.*, *p.* 538. — Patrignani, *Menol.*, 11 *ottob.*, *p.* 80.

XIII OCTOBRE

—

Le treizième jour d'octobre de l'an 1574, mourut à Rome, en odeur de sainteté, le P. Sébastien Romeo, né en Toscane, et dès le temps de saint Ignace, Recteur du Collège Romain. Avant même qu'il fùt élevé au sacerdoce, notre Bienheureux Père l'avait jugé digne des plus délicates missions, comme de faire refleurir l'amour et la pratique des sacrements dans le territoire de Ceprano, et de sauvegarder la réputation de la Compagnie gravement compromise par des calomnies venues de la Corse. La confiance que lui témoigna le saint Fondateur, surtout dans cette dernière circonstance, est à elle seule le plus bel éloge des vertus et de la prudence du F. Romeo. Aucune infamie n'avait été épargnée pour déshonorer et chasser de la Corse le P. Sylvestre Landini et ses compagnons. Les accusateurs avaient si habilement ourdi leurs trames, que plusieurs cardinaux, et parmi eux le grand protecteur de la Compagnie, Marcel Cervin, pressèrent Ignace d'apporter un prompt remède au mal. Celui-ci fit alors partir secrètement le F. Romeo, vêtu en laïque, le chargea de recueillir, sans se faire connaître de personne, des témoignages authentiques sur tout ce qu'il aurait vu de ses propres yeux. Le Scolastique obéit et rapporta au Souverain Pontife des actes si pleins d'éloges pour les missionnaires, que la

calomnie fut confondue et se changea en un triomphe qui couvrit les serviteurs de Dieu d'une sainte confusion.

Trois ans après, Ignace nomma Sébastien Romeo Recteur du Collège Romain. Mais pour donner en sa personne un bel exemple d'obéissance et d'abnégation aux jeunes religieux de ces premiers temps, il le faisait quelquefois appeler subitement et lui commandait d'aller travailler à la cuisine, ou chercher de l'eau tout le jour à la fontaine publique, pour les besoins de la communauté; le saint Recteur se soumettait sans un mot de plainte à ces étranges et soudaines épreuves, uniquement jaloux d'accomplir la sainte volonté de Dieu. Le P. Sébastien Romeo répétait souvent à ses inférieurs que le temps de la maladie devait être pour un Jésuite le seul temps de repos, avant celui de la tombe et du paradis. Encore n'était-il pas sans travailler, même au milieu des plus vives douleurs. Après sa mort, il apparut au P. Jules Mancinelli, son disciple, sous un dais et sur une couche magnifique, symbole de la récompense éternelle que ses fatigues lui avaient méritée.

ORLANDINUS, *Histor. Soc. Jesu, lib.* 12, *n.* 12, *p.* 384; *lib.* 13, *n.* 16, *p.* 423; *lib.* 16, *n.* 120, *p.* 573. — SACCHINUS, *Histor. Soc. Jesu, part.* 5ª, *l.* 2, *n.* 8, *p.* 39. — BARTOLI, *l'Italia, édit. de Florence,* 1830; *lib.* 3, *c.* 5 *et* 6, *p.* 67 *et suiv.* — PATRIGNANI, *Menol.*, 13 *ottob.*, *p.* 99. — NADASI, *Annus dier. memorab.*, 13ª *octob.*, *p.* 220. — DREWS, *Fasti Soc. Jesu*, 13ª *octob.*, *p.* 401.

Le treizième jour d'octobre de l'an 1656, mourut à l'âge de quatre-vingt-onze ans, dans la maison professe de Palerme, le P. ALEXANDRE NEVOLA, en qui brillèrent au plus haut degré la connaissance des lettres sacrées et profanes, la science du gouvernement

et l'expérience des voies de Dieu, jointes à une éminente réputation de sainteté. A l'époque où il étudiait la philosophie au collège de Messine, il s'entretenait un jour, avec trois de ses condisciples, du bonheur de voir Dieu face à face dans le ciel, et des plus sûrs moyens d'y parvenir ; le Vén. P. Bernard Colnago vint à passer près d'eux, et les regardant avec bonté : « Mes enfants, leur dit-il, voici dans quel ordre Notre-Seigneur vous appellera de cette terre au bienheureux séjour de sa gloire » ! Et il témoigna une tendre compassion au F. Alexandre de ce qu'il partirait le dernier de tous, lui annonçant ainsi en même temps et sa prédestination éternelle et sa longue vie.

Le P. Nevola occupa successivement toutes les chaires au collège de Palerme. Son enseignement jetait un si vif éclat, que les écoliers accouraient en foule de toutes les parties de la Sicile pour l'entendre. Puis, vers l'âge de quarante-six ans, appelé à gouverner tour à tour le collège de Caltagirone, le collège et la maison professe de Palerme, les Provinces de Sicile, de Venise et de Naples, en qualité de Vice-Provincial, de Provincial et de Visiteur, il sut allier ensemble tant de prudence, de douceur et de fermeté, que l'on pouvait résumer en ces deux mots toute son administration : « Partout où passe le P. Nevola, la vie et la discipline religieuse n'ont jamais manqué de refleurir ; mais pas un de ses inférieurs n'a pu trouver à se plaindre de lui ». Il attachait une souveraine importance à ne paraître agir ou parler sous l'influence d'aucun rapport qui pût lui fermer le cœur de ses inférieurs ; aussi quand il faisait la visite des maisons de la Province il se rendait droit à la chapelle, dès son arrivée, pour faire l'exhortation à la communauté, sans entrer seulement dans sa chambre, ni écouter une

parole qui semblât lui avoir dicté quelqu'une de ses instantes recommandations. Il pressait paternellement, mais sans mollesse, l'exécution de tout ce que prescrit saint Ignace, et ne voulait rien de fait à demi dans le service de Dieu ; cette sévérité, qu'il portait au tribunal de la pénitence et dans la direction des âmes, n'empêchait pas les plus grands seigneurs et les plus nobles dames de Palerme de se mettre sous sa conduite, et d'observer à la lettre, quelque durs qu'ils fussent à leur amour-propre, les moindres conseils qu'il leur donnait pour leur sanctification.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 631.

XIV OCTOBRE

—

* Le quatorzième jour d'octobre de l'an 1687, mourut dans l'île de Malte, sa patrie, le P. Pierre Sabucco, qui jusqu'à la dernière année de sa longue vie, ne cessa de se dépenser pour le salut des âmes. Ses compatriotes l'appelaient un autre saint Paul. Sa charité, comme celle du grand Apôtre, embrassait également tous les hommes. Après avoir évangélisé le peuple des campagnes, il prêchait aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ; il dirigea pendant près de cinquante ans la congrégation des *Trente-trois* ou des *Mortifiés*, admirable école des plus belles vertus chrétiennes et sacerdotales, fondée dans l'église du collège de la Compagnie par le P. Lucien Peralta.

Le P. Sabucco avait souvent demandé la grâce de mourir dans l'exercice même de la prédication. Cette prière ne fut pas exaucée à la lettre ; il plut cependant à Notre-Seigneur de consoler au moins en partie son serviteur. Car à peine le vaillant ouvrier, épuisé par l'âge, eut-il été réduit à l'impuissance, le bon Maître se hâta de l'appeler à jouir de l'éternel repos. Le P. Sabucco était âgé de quatre-vingt-un ans ; il en avait passé soixante-et-un dans la Compagnie.

Memorie Dei Padri della Compagnia di Gesù, di nazione Maltese... (Archiv. Rom.). — Biografia del P. Pietro Sabucco (Archiv. Rom.).

XV OCTOBRE

—

Le quinzième jour d'octobre de l'an 1625, mourut en odeur de sainteté dans la petite ville de Carini, dont il avait transmis le fief héréditaire à son fils aîné pour embrasser lui-même la vie religieuse, le P. César Grua, devenu novice de la Compagnie à l'âge de cinquante-six ans. Dans sa jeunesse, il s'était fait montrer au doigt comme le jeune homme le plus dissolu de Palerme ; un reste de dévotion à la très sainte Vierge l'avait sauvé. Une fois entré dans la congrégation des nobles, il devint un modèle de vie chrétienne, invulnérable aux attraits du monde et au respect humain. Mais c'était pour lui trop peu de chose que de réparer ses scandales en faisant régner Dieu sur sa famille, sa maison et ses sujets. Il aspirait à se dépouiller de tout ce qu'il possédait de biens et d'honneurs sur la terre. Les liens du mariage le retenaient seuls depuis longtemps, lorsque le consentement de sa femme, Angèle de Bosco, et l'autorisation du Souverain Pontife Paul V, lui permirent enfin de se retirer au noviciat de Palerme. Cinq ans après, le P. Mutius Vitelleschi l'admit à la profession solennelle des trois vœux, en considération de ses éminentes vertus. La seule vue de ce noble seigneur devenu pauvre et humble pour Jésus-Christ, désabusa du monde et de son éclat bien des âmes vaines ; elle eut

pour fruit principal, dit son historien, d'inspirer un étonnant amour des humiliations aux jeunes enfants de la Compagnie, surtout lorsqu'on le voyait refuser les services qu'on voulait lui rendre, et qu'on l'entendait répéter avec le plus profond mépris de lui-même : « En vérité, si je ne me servais pas moi-même, moi qui suis venu pour être nuit et jour le serviteur de tous les autres, je ne me croirais pas religieux ».

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 197.

---

* Le quinzième jour d'octobre de l'an 1741, à Torricella, petit village aux environs de Tarente, mourut le P. Raphael Manca, de la Province de Naples. Il était venu dans ce hameau pour y préparer le peuple à la fête de l'archange saint Raphaël, auquel il avait une ardente dévotion, et dont il propageait le culte avec un grand zèle. Mais avant de commencer les exercices de la pieuse neuvaine, il fut assailli par une grave maladie qui le conduisit rapidement aux portes du tombeau. Quelques Pères de Tarente accoururent aussitôt pour l'assister et le consoler. Leur charité, unie à tout l'art des médecins, fut impuissante à conjurer le mal.

Dans le pauvre réduit où il gisait étendu, le P. Raphaël Manca était inondé de consolations. *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi*, répétait-il avec transport, *in domum Domini ibimus*. On le comparait à François Régis, mourant au milieu de ses missions, réjoui par la présence de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère. Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, le peuple de Torricella et des campagnes environnantes accourut près de sa précieuse dépouille, et l'entoura de tous les témoignages

de vénération prodigués aux plus grands amis de Dieu. Il réclama comme un droit l'honneur de garder celui que le ciel même lui avait donné, et d'en faire le protecteur de son territoire ; et pour s'opposer à toute tentative d'enlèvement, il plaça des hommes armés auprès du tombeau dans lequel reposait le saint missionnaire. Le P. Manca était mort à l'âge de quarante-huit ans et en avait passé vingt-sept dans la Compagnie.

Annue Lettere della Provinc. di Napoli (Archiv. Rom.).

XVI OCTOBRE

—

* Dans le courant de l'année 1601, on ignore quel mois et quel jour, mourut au collège de Brera, à Milan, le Frère Coadjuteur Nicolas Ferrari, formé à la perfection sous les yeux et par les soins de saint Ignace lui-même. Ses rares vertus montraient assez combien il avait profité à l'école d'un tel maître. On voyait surtout briller en lui la mortification, l'obéissance, l'esprit de prière et un amour très tendre pour sa vocation. On ne saurait exprimer de quelle vénération il entourait la mémoire de notre Bienheureux Père. Au bruit des miracles sans nombre opérés par l'intercession du serviteur de Dieu, il disait que toutes ces merveilles n'ajoutaient rien à son estime ; car pour connaître la sainteté d'Ignace, il lui suffisait de se rappeler les exemples qu'il avait eus sous les yeux dans la maison du Gesù.

Litteræ annuæ Societ. Jesu, anno 1601, *p.* 65.

XVII OCTOBRE

—

Le dix-septième jour d'octobre, à Nangazaqui, l'an 1637, lisons-nous dans une ancienne traduction française du Ménologe que nous reproduisons mot à mot, « mourut le P. Marcel Mastrilli, natif de la ville de Naples. Cet homme de miracles ayant été guéri d'une blessure mortelle par saint François Xavier, qui s'apparut visiblement à lui, s'obligea par un vœu exprès à demander la mission du Japon, selon le commandement de ce saint. Il l'obtint, et à peine fut-il arrivé dans ce royaume, qu'il fut pris, et tourmenté avec l'eau dont on le remplissait jusqu'à la gorge, pour la lui faire rendre par force avec le sang. Il fut après cela suspendu quelques jours dans la fosse, et eut enfin la tête tranchée au troisième coup de coutelas. Cet instrument plus sensible, pour ainsi parler, que ces barbares, eut en horreur leur crime, et par une espèce de prodige, ne voulut point blesser le Père les deux premières fois qu'on le lui déchargea sur le col, jusqu'à ce que exhortant lui-même le bourreau à frapper le coup qui devait le rendre bienheureux, il finit une vie aussi sainte que miraculeuse ». Le P. Marcel Mastrilli n'était âgé que de trente-cinq ans ; il en avait passé vingt dans la Compagnie.

Différentes Vies, Cf. Carayon, *Bibliogr. histor.*, *n.* 2269-2285. — Bartoli, *Il Giappone*, *lib.* 5, *c.* 17 *et suiv.*, *p.* 96 *et suiv.*, *édit. Firenze*, 1832. — Patrignani, *Menol.*, 17 *ottob.*, *p.* 124. — *Ménologe ms.*, *Paris*, 1747, *p.* 143. — *Menol. Romano*, *Roma*, 1840, 17 *ottob.*, *p.* 128. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 17ª *octob.*, *p.* 406. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 17ª *octob.*, *p.* 227. — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 4, *p.* 457 *et suiv.* — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 577. — de Backer, *Biblioth.*, 1ère *édit.*, *t.* 4, *p.* 403. — Nieremberg, *Varones ilustres, nouv. édit.*, *t.* 1, *p.* 480 *et suiv.* — Alegambe, *Mortes illustres*, *p.* 466-518. — Crasset, *Histoire du Japon*, *Paris*, 1715, *t.* 2, *l.* 20, *p.* 623.

Le dix-septième jour d'octobre de l'an 1701, mourut au collège de Palerme le P. Antoine Natale, l'un des hommes apostoliques et des écrivains ascétiques les plus distingués de la Compagnie en Sicile au dix-septième siècle, et qui succomba sous le poids de la fatigue à l'âge de cinquante-trois ans. Il avait été appliqué d'abord au gouvernement de ses frères, mais il supplia le Père Général de l'en retirer, afin de pouvoir se livrer sans réserve au salut des âmes ; il fit même vœu de n'exercer aucune charge jusqu'à sa mort, à moins que l'obéissance ne l'y contraignît. Il lui fallut cependant accepter, dans la suite, la direction de tous nos missionnaires dans les trois grandes vallées de la Sicile, jusqu'à ce que ses forces le condamnassent au repos.

Durant le peu de temps qu'il passait chaque année, entre ses différentes missions, dans les maisons de la Compagnie, le P. Natale travaillait à la composition de ses opuscules de piété, dont plusieurs sont justement cités parmi les plus utiles qui soient sortis de la plume de ses compatriotes, tels que *Le Paradis sur la terre*, ou le bonheur de la vocation religieuse et celui qu'il

écrivit en faveur des jeunes religieux de nos collèges, et qui a pour titre : *De cœlesti conversatione in terris a religioso viro instituenda.* Chargé, dans les derniers mois de sa vie, de faire les exhortations de chaque semaine aux Scolastiques du collège de Palerme, le P. Natale prit si vivement à cœur ce saint et important ministère, qu'il acheva de s'y épuiser ; l'un de ses biographes assure qu'il mourut glorieux martyr de son zèle à former de dignes et dévoués enfants de saint Ignace, dont plusieurs parvinrent sous sa conduite à une haute sainteté.

NATALE, *De Cœlesti conversatione...*, *nova edit.*, *Andegavi*, 1861, *notice en tête.* — SOMMERVOGEL, *Bibliothèque...*, *t.* 5, *p.* 1590. — MONGITORE, *Biblioth. Sicula*, *t.* 1, *p.* 69.

XVIII OCTOBRE

—

Le dix-huitième jour d'octobre de l'an 1633, le P. Jean Adamo, né à Mazzara en Sicile, consomma saintement son long et douloureux apostolat de vingt-neuf ans au Japon, par le cruel supplice de la fosse, sur la sainte montagne de Nangazaqui. Il avait baptisé de sa main, au plus fort des persécutions, des milliers d'infidèles et il leur inspirait, avec la foi, un invincible amour de la croix et du martyre. Quelques-uns même des persécuteurs partageaient l'amour et la vénération universelle pour l'homme de Dieu : un juge idolâtre, auquel sa retraite avait été signalée, vint le prier en secret de s'enfuir avant l'envoi d'une troupe de satellites. Le P. Adamo s'échappa au milieu de la nuit, par des montagnes presque infranchissables et des précipices pleins de neiges ; il prolongea ainsi plusieurs années encore ses rudes travaux pour le salut d'un grand nombre d'âmes, sans perdre néanmoins la couronne du martyre, qu'il appelait de tous ses vœux, et que lui procurèrent enfin cinq jours des plus atroces tourments. Il était âgé de cinquante-neuf ans, et en avait passé trente-huit dans la Compagnie.

Alegambe, *Mortes illustres, p.* 432. — Crasset, *Histoire de l'Église du Japon, Paris*, 1715, *t.* 2, *p.* 613. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 284. — Patrignani, *Menologio*, 22 *ottob., p.* 170. — Nadasi, *Annus dier. memor.* , 22ª *octob., p.* 238. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 22ª *oct., p.* 413.

---

* Le dix-huitième jour d'octobre de l'an 1638, mourut au Maduré le P. Antoine de Vico, né à Montalto, compagnon des travaux et des épreuves du P. de' Nobili. Il enseignait la théologie au séminaire de Cochin, quand le grand apôtre, impuissant à recueillir seul la magnifique moisson que ses sueurs avaient fait germer à Maduré, fit appel à son amour des âmes et de la croix. Le P. de Vico répondit avec empressement à cette invitation ; après l'avoir vu quelque temps à l'œuvre, le Père Provincial se félicitait, dans une lettre au Père Général, « d'avoir fait choix, pour une mission si difficile, d'un homme dont la science et la prudence égalaient le zèle ».

On sait les contradictions qui entravèrent l'œuvre du P. de' Nobili. Accusé de tolérer des pratiques idolâtriques, il dut quitter ses chrétiens et venir à Goa se défendre à la fois devant le Père Visiteur de la Compagnie et devant le tribunal de l'inquisition. Durant ces douloureuses années, le P. de Vico demeura seul chargé de la mission du Maduré; et quand toutes les accusations dissipées, celui qu'il vénérait comme son maître et comme un saint, reparut au milieu de son troupeau, il eut la consolation de le lui remettre aussi fidèle et aussi florissant qu'avant l'épreuve. Mais le P. de' Nobili aspirait à de nouvelles conquêtes; laissant donc son

compagnon à Maduré, il s'enfonça dans les provinces du nord. Le P. de Vico se livra sans ménagement au travail. Ses forces, affaiblies déjà par longues fatigues et les rudes privations auxquelles il s'était condamné, achevèrent de s'épuiser. Il fut contraint de s'éloigner et de prendre quelque repos. Dès qu'il eut recouvré un peu de vigueur, il se hâta de se remettre à la tâche. La mission de Trichinopoly d'abord et ensuite le gouvernement de tous ses frères dans l'Inde, remplirent ses dernières années. A la nouvelle de sa mort, le P. de' Nobili ne put retenir des larmes, et il fit son éloge d'un mot en l'appelant « un religieux d'une éminente vertu ». Le P. de Vico était âgé de soixante-deux ans et en avait passé quarante-cinq dans la Compagnie.

Aug. Jean, S. J., *Le Maduré, l'ancienne et la nouvelle Mission, Desclée*, 1894; *t.* 1, *p.* 24 *et suiv.* — de Backer, *Biblioth.*, 1ère *édit.*, *t.* 6, *p.* 748.

XIX OCTOBRE

—

Le dix-neuvième jour d'octobre de l'an 1564, le P. Pierre Venusto mourut dans le voisinage de Bivona en Sicile, de la main d'un misérable prêtre dont il était l'insigne bienfaiteur. Saint Ignace l'avait reçu parmi les premiers novices de Rome ; après l'avoir destiné au collège de Palerme, pour y enseigner aux petits enfants les éléments de la langue latine, il l'avait chargé, dès l'année suivante, de former à son tour en Sicile les candidats de la Compagnie. Ce saint homme témoignait tant d'amour aux pauvres, qu'il en était souvent environné comme d'une radieuse couronne ; s'il ne pouvait toujours les soulager par quelque aumône, il les consolait du moins et leur apprenait à profiter de leurs souffrances en les recevant de la main de Dieu. Son meurtrier lui-même avait dû par deux fois à sa charité l'emploi de chapelain du duc et de la duchesse de Bivona. Mais chassé du palais à cause de son libertinage, et condamné la seconde fois à quelques jours de simple réclusion, il résolut de s'en venger sur le P. Venusto ; peu de jours après, il lui brisa la tête de trois coups de hache et s'enfuit. L'homme de Dieu n'expira pas sur-le-champ ; comme on lui demandait s'il connaissait son meurtrier : « Oui, je le connais, répondit-il, mais que Dieu lui pardonne ; vous, ne cherchez

pas à venger ma mort. Si vous m'aimez, laissez échapper en paix celui pour qui j'offre de grand cœur jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Le P. Venusto était âgé de quarante-et-un ans et en avait passé dix-huit dans la Compagnie.

Sacchinus, *Histor. Societ. Jesu, lib.* 2, *n.* 98, *p.* 57; *lib.* 8, *n.* 67 *seqq.*, *p.* 313. — Bartoli, *Degli Uomini e de' Fatti, lib.* 3, *c.* 21, *p.* 241 *et suiv.* — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 19ª *octob.*, *p.* 234. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 19ª *octob.*, *p.* 409. — Alberti, *Istor. della Provinc. di Sicil.*, *p.* 174 *et suiv.* — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 159. — Patrignani, *Menol.*, 19 *ottob.*, *p.* 152.

---

* Le dix-neuvième jour d'octobre de l'an 1675, mourut à Milan sa patrie, le P. Jean-Jacques Visconti, de la noble famille de ce nom. Il passa la plus grande partie de sa vie dans les chaires du haut enseignement ou dans le gouvernement des Nôtres. Préposé de la maison professe de Saint-Fidèle à Milan, Préfet des études au collège de Brera, Provincial de Sicile, de Venise et de Milan, il montra partout les qualités et les vertus d'un parfait supérieur. Il avait pour nos Règles et Constitutions une estime extraordinaire, d'où naissait un désir très ardent et une volonté très ferme de les observer lui-même et de les faire observer aux autres dans toute leur intégrité ; il n'avait absolument en vue que la gloire de Dieu et le bien de ceux qui lui étaient confiés. Les yeux fixés sur ce but, il le poursuivait à travers tous les obstacles, sans souci ni de ses propres intérêts ni des jugements des hommes.

Le P. Visconti puisait cette sainte vigueur et cette intrépidité d'âme dans une union intime et continuelle avec Dieu, et dans

une confiance que les difficultés les plus insurmontables en apparence ne faisaient que fortifier : « Espérons en Dieu, disait-il ; c'est lui qui gouverne ». Et si quelquefois tout semblait désespéré, loin de perdre courage, il s'animait à la joie et à la reconnaissance et chantait le *Te Deum*. Cette force d'âme était tempérée par une tendre charité qui lui gagnait le cœur de ses inférieurs, et faisait régner parmi eux une admirable ferveur. A l'âge de près de soixante-dix ans, le P. Visconti venait d'être chargé par le P. Paul Oliva du gouvernement de la Province de Milan ; mais ses forces ne tardèrent pas à fléchir sous le fardeau ; après avoir une dernière fois, sur son lit de mort, exhorté les siens à la pratique de l'oraison, à l'observation des règles et surtout à l'amour de l'obéissance, il s'endormit pieusement dans le Seigneur. Il était âgé de soixante-huit ans, et en avait passé quarante-neuf dans la Compagnie.

PATRIGNANI, *Menol.*, 19 *ottob.*, *p.* 157.

XX OCTOBRE

—

Le vingtième jour d'octobre de l'an 1603, mourut au collège de Tivoli le célèbre P. Jean-Pierre Maffei, comparé par les historiens et les littérateurs du XVIe siècle, aux plus purs écrivains du siècle d'Auguste, et digne successeur de Perpinien dans la chaire de rhétorique du Collège Romain. Avant son entrée au noviciat, la ville de Gênes l'avait attiré en faisant briller à ses yeux les plus flatteuses espérances. Depuis près de deux ans, il y joignait à l'enseignement public de l'éloquence la charge de secrétaire de la République, lorsque désabusé du vain éclat de la gloire humaine, il vint se présenter au P. Laynez, prêt à passer toute sa vie dans les emplois les plus étrangers aux belles-lettres. Mais après les épreuves du noviciat, il reçut l'ordre de se consacrer comme autrefois à l'enseignement ; et pour accorder alors ce qu'exigeait de lui son office avec son ardent désir de travailler au salut des âmes, il écrivit ses belles traductions latines de l'histoire des Indes et des lettres de nos premiers apôtres dans ces contrées, qui suscitèrent dans toutes les Provinces de la Compagnie et particulièrement dans la jeunesse de nos collèges, tant d'imitateurs au grand Xavier. Le P. Maffei mourut à l'âge de soixante-dix ans ; il en avait passé trente-huit dans la Compagnie.

MAFFEI, *Opera omnia*, *Bergomi* 1747. *Accedit Maffei vita,* PETRO-ANTONIO SARRASIO *auctore.* — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 488. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 5, *p.* 293. — FELLER, *Dictionn. histor., t.* 4, *p.* 251. — *Biographie univers.*

XXI OCTOBRE

—

Le vingt-et-unième jour d'octobre de l'an 1650, mourut au collège de Turin, à l'âge de cinquante-cinq ans et après quinze ans de vie religieuse, le F. Coadjuteur Jean-Baptiste Gentil, qu'on avait surnommé la main et le pied de tous ses frères, tant son bonheur était de les aider et de les soulager, dès qu'il avait achevé ses propres travaux. Bien peu de nos plus fervents Coadjuteurs, disent les témoins de sa sainte vie, unirent jamais dans un pareil degré le recueillement et la pénitence des anachorètes aux fatigues incessantes des hommes de peine ; car il n'eût pu souffrir qu'un ouvrier pour son modique salaire, ou un esclave par crainte de son maître, se fatiguassent jamais plus que lui pour l'amour de Dieu. Aussi travaillait-il toujours comme sous les yeux de Notre-Seigneur, et recourait-il à lui, pour ainsi dire de minute en minute, par de simples et vives oraisons jaculatoires, ou par le souvenir d'un verset de l'Imitation et des maximes de sainte Thérèse, dont la lecture faisait ses délices. Sans égard pour l'épuisement de son corps, il portait d'ordinaire, autour des reins, une chaîne de fer, et par dessus, une longue tunique de crin, souvent toute baignée de ses sueurs et de son sang. Il n'aurait quitté ni jour ni nuit ces deux instruments de pénitence, si les supérieurs ne lui

eussent ordonné d'en modérer l'usage. Il tâchait de s'en dédommager par la pratique des humiliations ; il ne s'estimait jamais plus heureux que quand il semblait le rebut du monde, ou qu'il parvenait à obtenir pour lui ce qu'il y avait de plus pauvre et de plus universellement rejeté dans la maison.

Litteræ ann. Societ., anno 1650, *p.* 318.

Le vingt-et-unième jour d'octobre de l'an 1656, mourut dans la maison professe de Palerme le Vén. P. Louis la Nuza, l'apôtre de la Sicile, également célèbre par ses conquêtes sur l'enfer, et par l'éclat de ses vertus et de ses miracles. Il avait paru dès son enfance formé par la grâce elle-même, tellement on voyait déjà briller en lui l'esprit d'oraison, le don des larmes et la délicatesse de conscience. Entré au noviciat de Messine à l'âge de dix-huit ans, il prit aussitôt à cœur d'ordonner toute sa vie d'après nos règles et de marquer de leur empreinte chacune de ses actions. Il se signala surtout dans l'obéissance, dont il atteignit, ce semble, la perfection par sa promptitude à se prêter au moindre signe de la volonté des supérieurs ; non moins admirables étaient sa mortification intérieure et sa vigilance à garder ses sens : on assure que pendant tout le cours de ses longues missions, il n'arrêta jamais ses yeux sur le visage d'une femme. Il paraissait n'avoir d'autre passion que celle de travailler au salut des âmes.

Toutefois il n'oubliait pas les besoins corporels du prochain, et il alla jusqu'à s'exposer à la mort pour l'assister dans ses plus dangereuses maladies. Il suça, pendant dix-neuf jours de suite, un

ulcère qu'un pauvre avait au pied, et ce malheureux, grâce à une charité si insigne, fut entièrement guéri.

Aussi Dieu honora-t-il son serviteur des faveurs les plus extraordinaires. Son visage apparaissait environné de rayons lumineux, sa tête couronnée de flammes ; une colombe voltigeait autour de lui. Plusieurs fois, au moment où il élevait l'hostie sainte pendant le divin sacrifice, il était emporté lui-même par la violence de son amour, et demeurait suspendu en l'air, comme s'il avait voulu suivre son Sauveur. Des prédictions nombreuses, justifiées par l'événement, et la résurrection d'un mort que la voix publique lui attribuait, n'ajoutèrent pas peu à son crédit et multiplièrent le fruit de ses prédications. Il s'y préparait au reste par de longues prières, pendant les heures de la nuit, et par de sanglantes flagellations.

Tant de vertus et de dons célestes méritèrent universellement au P. La Nuza les noms d'ange, de saint et d'apôtre ; longtemps avant sa mort, il reçut de Notre-Seigneur des gages assurés de sa prédestination. Quelques moments avant d'expirer, il demanda qu'on plaçât devant lui une image de la glorieuse Vierge ; et fixant sur elle des regards pleins d'amour, il rendit le dernier soupir. Il était dans la soixante-cinquième année de son âge et la quarante-septième depuis son entrée dans la Compagnie.

Différentes vies et Procès pour l'introduction de la cause de béatification, Cf. Carayon, *Bibliogr. histor.*, *n.* 2066-2072. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 21ª *octob.*, *p.* 236. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 21ª *octob.*, *p.* 412. — Patrignani, *Menol.*, 21 *ottob.*, *p.* 163. — Cassani, *Varones ilust.*, *t.* 3, *p.* 1. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 428 ; *t.* 2,

p. 633. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 29. — de Backer, *Biblioth.*, 1ère *édit.*, *t.* 4, *p.* 326. — *Menol. roman.*, *Roma*, 1840, 21 *ottob.*, *p.* 131. — Guidée, *Ménol.*, 11 *oct.*, *p.* 321. — Mongitore, *Biblioth. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 20. — Tanner, *Societ. Jes. Apostolor. imitat.*, *Pragæ* 1694, *p.* 819.

---

* Le vingt-et-unième jour d'octobre de l'an 1623, mourut à Colela, en Éthiopie, le P. François-Antoine de Angelis, après dix-huit années de travaux apostoliques. Il était né à Sorrento, près de Naples, et dès l'âge de seize ans, s'était donné à Dieu dans la Compagnie. Une poésie du P. Constance Pulcharelli détermina sa vocation aux Indes. Ce Père se consolait de ne pouvoir aller lui-même, à cause de sa santé, travailler au salut des infidèles, en suscitant autour de lui de généreux ouvriers. Une ode sur les conquêtes de François Xavier avait déjà gagné le futur martyr du Japon, le Bienheureux Camille Costanzo; la même industrie enflamma l'ardeur d'Antoine de Angelis, et les deux jeunes gens partirent pour l'Orient à une année d'intervalle.

L'Éthiopie fut le champ de travail ouvert à l'activité du P. de Angelis. Il y apportait, disent les historiens, toutes les vertus d'un apôtre, mais surtout l'humilité, le zèle et une douceur de manières à laquelle il était comme impossible de résister. Son visage respirait une sérénité angélique, indice et reflet de celle de son âme. Les Abyssins l'avaient surnommé *l'homme toujours joyeux*. Peu de missionnaires ont conquis une plus grande puissance par les seules armes de la bonté et ont été plus tendrement aimés de leurs chrétiens. Le P. de Angelis ne tarda pas à gagner les

bonnes grâces de l'empereur ; il avait même l'espérance de le faire renoncer au schisme, lorsque le malheureux souverain périt dans un combat contre des sujets révoltés. Son successeur conserva la même bienveillance au missionnaire ; et sans les intrigues des courtisans et des moines schismatiques, peut-être se serait-il converti, et l'œuvre de la réunion de son Église avec celle de Rome eût été consommée. Le P. de Angelis eut au moins la consolation de ramener le frère de l'empereur, et cette conversion entraîna celle d'un grand nombre de seigneurs de la cour.

Envoyé ensuite par le P. Pierre Paez, supérieur de la mission, au milieu des Agazi, nation tributaire de l'Éthiopie, plongée à la fois dans les erreurs du schisme et les superstitions de l'idolâtrie, le P. de Angelis eut à lutter d'abord contre les odieuses calomnies répandues sur son compte par les sorciers. Mais son zèle et son incomparable mansuétude ne tardèrent pas à dissiper les préventions accumulées contre lui. Il parvint à fonder une église et une école ; il traduisit plusieurs livres de religion dans la langue du pays, et mérita d'être appelé l'apôtre des Agazi par le patriarche d'Éthiopie, Alphonse Mendez.

Après cinq années de fatigues, couronnées par les plus heureux succès, il fut rappelé dans son ancienne mission. Mais en traversant le Nil, il fut entraîné par le courant, et arraché à grand' peine à la mort. Conduit à Colela, il ne tarda pas à y rendre le dernier soupir. La vénération et l'amour dont il n'avait cessé d'être entouré, l'accompagnèrent dans la tombe. En souvenir de leur Père, les chrétiens bâtirent une belle église, et dans cette église élevèrent un riche mausolée de style égyptien. C'est là que trois années plus tard, au milieu d'un magnifique cortège où l'on

voyait le frère de l'empereur, de nombreux seigneurs et une multitude de fidèles, furent transportés les restes de l'homme de Dieu. Au moment de sa mort, le P. de Angelis était dans la cinquante-cinquième année de son âge et la trente-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Soc. Jes., part.* 6ª, *l.* 3, *n.* 106, *p.* 164; *lib.* 4, *n.* 126, *p.* 207; *lib.* 7, *n.* 165, *p.* 390. — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 3, *p.* 66, 190, 216, 477; *t.* 4, *p.* 95, 277. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 212. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 1, *p.* 386.

XXII OCTOBRE

—

Le vingt-deuxième jour d'octobre de l'an 1574, mourut parmi les novices de Novellara en Lombardie, le jeune F. NICOLAS COCCI, né à Côme, et depuis six mois à peine reçu dans la Compagnie. Durant ce peu de temps, écrivait son Maître des novices au P. Éverard Mercurian, sa vie avait été si sainte, que nul n'avait pu le trouver en faute sur une seule de nos règles, même de celles qui nous recommandent la plus entière abnégation et une mortification continuelle en toute chose : « Quand je voulais l'éprouver par quelque réprimande publique, ajoute le P. Antoine Valentino, il me fallait paraître désapprouver ce qui était en lui le plus digne de louange ». Aussi quand le F. Cocci vit approcher la mort : « Dieu soit béni ! dit-il à ses frères ; je ne vais que passer d'une des maisons de mon père dans l'autre ; vous ferez bien mieux, au lieu de verser des larmes, de vous réjouir et de rendre grâce avec moi ».

SACCHINUS, *Histor. Societ., part.* 4ª, *l.* 2, *n.* 26, *p.* 41. — PATRIGNANI, *Menol.*, 22 *ottob.*, *p.* 169.

* Le vingt-deuxième jour d'octobre de l'an 1697, mourut à Sezze le P. JEAN FRILLI, l'apôtre de cette ville durant les vingt dernières années de sa vie. Il était né en Toscane de la famille de saint Antonin, archevêque de Florence, et était entré au noviciat de Rome à l'âge de vingt-cinq ans. On vit aussitôt qu'il voulait devenir un saint : l'union à Dieu, l'humilité, un souverain mépris de son corps et de toutes les aises de la vie, formèrent dès lors le caractère propre de sa vertu. Il se croyait à la lettre le dernier de tous. Il dissimulait ses qualités et ses mérites avec la même attention jalouse que les âmes les plus avides de louanges en mettent à les produire. Toute marque d'honneur, tout égard, même dans ses maladies, lui paraissait comme une dérision, tellement il se réputait digne uniquement de l'oubli et de l'abandon de tout le monde. Aussi se traitait-il avec une rigueur sans pitié. On a conservé le détail des pénitences qu'il avait demandé la permission de pratiquer au P. Charles de Noyelle, Général de la Compagnie. Elles révèlent un homme qui a juré une haine mortelle à toutes les inclinations de la nature, et veut faire de lui-même un holocauste entier à son Sauveur crucifié.

Le P. Frilli n'avait qu'une passion, celle de l'amour de Dieu et des âmes. Il en avait allumé la flamme dans la prière, et c'est dans la prière qu'il ne cessait de l'attiser. Tous les jours, il se levait deux heures avant la communauté pour s'entretenir avec Dieu. Il avait peine à s'éloigner du tabernacle ; dès qu'il trouvait un moment de loisir, il venait y reprendre ses doux colloques. Dans ce commerce intime et continuel, il fut comblé des faveurs les plus précieuses. Un jour, pendant qu'il faisait son action

de grâces après le saint sacrifice de la messe, comme il venait de prononcer ces paroles, *Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis*, il entendit intérieurement une voix qui lui disait : « C'est moi qui veux être ton cœur », et aussitôt il lui sembla qu'il se faisait une transformation merveilleuse en lui-même; il fut inondé de telles consolations et rempli d'un tel amour de Dieu, qu'il se croyait au ciel.

Cet amour de Dieu n'était pas stérile pour les âmes. Missions dans les campagnes, prédication sur les places publiques, visite des malades, le P. Frilli remplissait toutes les œuvres du ministère apostolique et recueillait partout les plus grands fruits. Il les devait à l'ardeur de son zèle, à la vertu de ses pénitences, à l'éclat de sa sainteté, mais surtout à son humilité. « Humiliez-vous le plus que vous pourrez, écrivait-il un jour à un de ses amis ; croyez-moi, il n'est rien qui touche plus vivement le cœur de Dieu. Je veux vous dire un secret, afin que vous vous encouragiez vous-même et vous animiez à la confiance envers ce très saint amour. Je suis très dur aux larmes, si dur que je n'ai pas même pleuré à la mort de mes parents, quoique je les aimasse tendrement. Eh bien, quand je suis en chaire, et que je ne puis émouvoir le peuple, parce que je suis froid et aride, je m'humilie devant Dieu le plus possible, et je lui dis : Ah ! divin Sauveur, j'ai fini ma prédication, et je n'ai fait aucun fruit. Prêchez vous-même à ce peuple. Oh ! bien infini, cœur de mon âme, touchez-le ; moi, je suis un pécheur, je ne puis rien. Et aussitôt les larmes montent à mes yeux ; elles durent un quart d'heure et quelquefois une demi-heure entière ; la foule pleure à son tour, et crie à haute voix : Pardon, miséricorde. Cela m'arrive dans chacune de mes missions,

et ici à Sezze très souvent. Au bien infini soit toute gloire et toute louange » !

Le P. Frilli annonça d'avance sa bienheureuse mort, et malgré toutes les assurances contraires des médecins, il expira au temps et de la manière qu'il avait prédits. Tel fut le concours du peuple à ses funérailles, qu'il fallut placer des soldats autour de sa dépouille, pour la protéger contre la pieuse avidité de ceux qui voulaient des reliques de l'homme de Dieu et mettaient en pièces ses vêtements. Le P. Frilli était âgé de cinquante-six ans ; il en avait passé trente-et-un dans la Compagnie.

Tutii, *Brevi Raguagli. . .*, *Roma*, 1727, *p.* 51-69. — Le P. Patrignani, *Menol.*, 22 *oct.*, *p.* 172, n'a fait que reproduire le récit du P. Tutii.

XXIII OCTOBRE

—

Le vingt-troisième jour d'octobre de l'an 1664, mourut saintement à Palerme, où il remplissait la charge de Père spirituel des Scolastiques, le P. Jérome Laguna, après avoir été tour à tour Recteur des collèges de Modica, de Malte, de Catane et de Trapani. Un trait conservé dans l'histoire de la Province de Sicile, montre tout à la fois sa fidélité aux exemples de notre Bienheureux Père et la grandeur de sa charité. Le collège de Trapani était réduit, par la misère des temps, à une si extrême détresse, qu'il ne pouvait plus nourrir ses habitants. Le P. Laguna s'était même vu contraint de demander qu'on en diminuât le nombre, lorsqu'un de nos Frères Coadjuteurs presque hors de service, tomba très grièvement malade. Plusieurs médecins furent appelés : l'un deux proposa un remède qu'il tenait pour infaillible, mais dont le prix était excessif ; un autre, connaissant la pauvreté des Pères du collège, en proposa un second d'une égale efficacité, disait-il, et qui ne devait coûter presque rien. Jérôme Laguna, sans hésiter une minute, se décida en faveur du premier. Quelques-uns de ses inférieurs, présents à cette scène, s'en plaignirent, trouvant la dépense exagérée; le Père Procureur déclara ne pouvoir payer ; le malade lui-même, se jetant à ses pieds, le supplia de ne pas racheter à ce prix les jours d'un pauvre vieillard épuisé : « Mon Frère, lui répondit le P. Laguna, ne savez-vous pas que, dans la Compagnie de

Jésus, ce serait une honte de mettre de l'or en balance avec la charité fraternelle ; je ne souffrirai pas que jamais nul homme puisse attribuer à l'avarice la perte d'un bon et dévoué serviteur ». Se tournant alors vers ceux qui l'environnaient : « Il est étrange, reprit-il, que plusieurs m'objectent si hautement notre pauvreté, qui sans doute, s'il s'agissait d'eux-mêmes, ne trouveraient nulle dépense trop forte. D'ailleurs j'ai Dieu pour garant de ce que je donnerai à la charité, et s'il me faut des exemples, je n'en manque pas. J'ai vu en pareille circonstance, lorsque je demeurais à Sienne, le Recteur du collège de cette ville aussi pauvre que moi, engager sans crainte un vase sacré pour une somme de cent écus, plutôt que de rien épargner durant la maladie d'un de nos Frères ; et Dieu le lui a rendu libéralement » !

Ces paroles dites, le P. Laguna se rendit à l'église, et après avoir prié quelques moments devant une statue de la sainte Vierge, et lui avoir demandé avec une filiale confiance la permission de la dépouiller, il en détacha un riche collier d'or, le vendit et en consacra le prix à la guérison du malade. Cette héroïque libéralité, bientôt divulguée par ceux mêmes qui en murmuraient le plus, lui attira soudain tant d'aumônes, que le collège fut en peu de temps libéré de ses dettes ; et les premières dames de Trapani offrirent à la statue de Notre-Dame un si grand nombre de colliers, de bracelets et d'ornements de toute espèce, qu'on put lui en former une magnifique parure, témoignage authentique et justification glorieuse de la générosité du P. Laguna.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 826.

XXIV OCTOBRE

—

Le vingt-quatrième jour d'octobre de l'an 1662, mourut à Sciacca en Sicile, le P. Lucien Peralta, qui durant douze années d'apostolat, avait laissé à Malte, sa patrie, d'insignes monuments de son zèle parmi les habitants et les chevaliers de l'île. On cite en particulier la congrégation secrète de la pénitence, qu'il fonda au collège de la Valette, et dont les trente-trois membres, limités à un si petit nombre pour ne se recruter qu'entre les plus fervents, se livraient sous sa conduite à toutes les saintes pratiques de la pénitence et de l'abaissement volontaire, en l'honneur des humiliations et des souffrances de Jésus en croix.

De Backer, *Bibliothèque,* 1ère *édit., t.* 4, *p.* 537. — *Notice biograph. (Arch. Rom.).*

XXV OCTOBRE

—

Le vingt-cinquième jour d'octobre de l'an 1637, mourut à Noto en Sicile le P. Michel Montalto, invité, avant l'âge de quinze ans, par la très sainte Vierge elle-même à suivre Notre-Seigneur dans sa Compagnie. Jamais il ne perdit le souvenir d'un si grand bienfait; et pour en témoigner à la Reine du ciel sa reconnaissance, il consacrait, avant et après chacune de ses fêtes, huit jours entiers à des exercices extraordinaires de pénitence et de piété. Pendant ses études à Palerme, voyant un grand nombre de nos Pères et Frères malades, il alla s'offrir au Père Recteur pour les servir et les veiller, et remplit assez longtemps ces deux offices, sans y rien trouver de trop pénible pour lui. On remarquait avec admiration, qu'après avoir reçu quelque réprimande fort pénible pour l'amour-propre, il ne s'approchait pas avec moins d'ouverture et de sérénité, dès la récréation suivante, de ceux qui l'avaient traité le plus durement; tant il les tenait en réalité pour ses vrais bienfaiteurs et amis devant Dieu. Dans son amour pour la pauvreté, à peine laissait-il passer un seul mois, sans se dépouiller de tout ce qui ne lui était pas indispensable ; et s'il avait absolument besoin de quelques objets, il demandait toujours les plus pauvres.

Ordonné prêtre et appliqué au salut des âmes, le P. Michel Montalto embrassa une vie plus pénible encore. En chaire ou au saint tribunal de la pénitence, il ne laissait jamais son corps sans quelque instrument de douleur; il se flagellait avec une chaîne de fer toutes les nuits. Après trois ou quatre heures de sommeil pris sans se dépouiller de ses vêtements, et d'ordinaire assis sur une chaise, il revenait à ses entretiens avec Dieu, et ne trouvait pas à ses fatigues de plus salutaire délassement. Au reste, il avait fait de la croix la compagne inséparable de toute sa vie. Dès son enfance, il avait jeûné tous les vendredis et les samedis, souvent même au pain et à l'eau, en l'honneur de Jésus souffrant et de sa très aimable Mère. Enfin, dit le P. Jacques Riela, tous ceux qui eurent le bonheur de vivre avec lui, le regardaient comme parvenu déjà au comble de la sainteté, lorsqu'il leur fut enlevé par la mort, à l'âge de trente-neuf ans ; il en avait passé vingt-cinq dans la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 352. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 25ª *octob.*, *p.* 244. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 25ª *octob.*, *p.* 417. — Patrignani, *Menol.*, 25 *ottob.*, *p.* 285.

---

* Le vingt-cinquième jour d'octobre de l'an 1733, mourut au collège de Brera, à Milan, le P. Jérome Saccherio, né à San Remo, également remarquable et par les dons de l'intelligence et par l'innocence de la vie. La précocité de ses talents tenait du prodige. A cinq ou six ans, il résolvait de tête des problèmes très difficiles ; à neuf ans, il suivit un cours de philosophie qui venait de

s'ouvrir à San Remo, et il y fit de tels progrès que son maître lui adressait ses autres disciples pour la solution de leurs difficultés. Sa mémoire n'était pas moins étonnante ; ce qu'il avait lu une fois, il le savait imperturbablement. Professeur de théologie pendant trente-cinq ans à l'université de Pavie, il dictait par cœur toutes ses leçons ; et l'on constatait ensuite que, dans les plus longues citations des saints Pères ou des docteurs de l'Église, il n'avait pas erré d'une syllabe. Aussi pouvait-on le consulter sur presque toutes les branches des connaissances humaines ; il trouvait la réponse à toutes les questions. Il n'était point avare de ses richesses, et les mettait libéralement au service de ses frères et des étrangers. Sa réputation s'étendait au loin ; le duc de Savoie, Victor-Amédée II, et la République de Venise firent tous leurs efforts pour l'attirer à leurs universités de Turin et de Padoue.

Au milieu de ses succès, le P. Saccherio ne perdait rien de sa simplicité et de son humilité. Ces deux vertus lui étaient chères entre toutes les autres. Profondément reconnaissant des dons qu'il avait reçus de Dieu, il ne comprenait même pas qu'il fût possible d'en tirer vanité. De tous les vices, l'orgueil lui paraissait à la fois le plus injuste et le plus odieux ; il le regardait comme la cause principale de la ruine des âmes ; il recommandait aux prédicateurs de lui faire une guerre sans merci et d'exalter au contraire les biens et l'excellence de l'humilité. Personne dans la communauté n'avait moins de prétentions et d'exigences ; et ce qui est le propre du vrai mérite, personne n'avait plus de condescendance et d'estime pour les autres. Comme d'instinct, il prenait tout en bonne part. La candeur de son âme se reflétait dans ses yeux

et dans tous ses traits ; sa piété était à la fois tendre et solide ; par sa pureté, il rappelait Louis de Gonzague ; la moindre apparence du mal lui causait une sorte d'horreur, et l'on assure qu'il ne perdit jamais l'innocence de son baptême.

Le P. Saccherio mourut au collège de Brera, après cinq jours seulement de maladie ; il était dans la soixante-sixième année de son âge et la quarante-huitième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litter. annuæ Provinc. Mediol. (Arch. Rom.). — de Backer, *Biblioth.*, 1ère *édit., t.* 4, *p.* 650.

XXVI OCTOBRE

—

Le vingt-sixième jour d'octobre de l'an 1605, mourut à Rome le P. Laurent Maggio, Vénitien, digne de toute la confiance que lui témoigna durant plus de vingt ans le P. Claude Aquaviva, dans les plus délicates affaires de la Compagnie. Ce fut en effet le P. Maggio, qui après avoir organisé les œuvres de zèle et assuré l'avenir de nos premiers Pères dans les Provinces d'Autriche et de Pologne, vint deux fois en France, comme Visiteur, sous les règnes de Henri III et de Henri IV. Les détails que nous lisons sur sa double visite, dans la cinquième partie de notre histoire, par le P. Jouvancy, donnent la plus haute idée de sa prudence, surtout à l'époque de son second voyage ; les Provinces de France étaient alors en exil, et rien n'était plus difficile que de faire comprendre au roi les vrais sentiments d'un Ordre que l'on chargeait sans pudeur de tous les crimes et de tous les malheurs du temps.

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 12, *n.* 46 *seqq., p.* 26 *seqq.* — Schinosi, *Istoria della Provinc. di Napoli, t.* 1, *p.* 157 *et suiv.* — Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie de Jésus, t.* 2, *p.* 42, 64, 144, 326 ; *t.* 3, *p.* 30. — Prat, *La Compagnie de Jésus en France du temps du P. Coton, t.* 1, *p.* 65 *et suiv.* ; *t.* 2. *p.* 22 *et suiv.*, 273 *et suiv.*

XXVII OCTOBRE

—

Vers les derniers jours d'octobre de l'an 1660, mourut à Santa-Fé de Bogota, le P. Joseph Dadei, né à Mondovi, salué par le P. Cassani comme une des colonnes de la Compagnie dans le Nouveau-Monde. Deux de ses oncles étaient en grande faveur auprès du Souverain Pontife ; l'un était évêque et l'autre doyen de l'insigne basilique de Sainte-Marie-Majeure ; ils lui offrirent à plusieurs reprises les plus riches bénéfices de la cour romaine, s'il voulait obtenir la dispense de ses premiers vœux ; mais sa vocation religieuse lui était trop chère. Pour se dérober à de telles propositions, l'intrépide jeune homme supplia le P. Claude Aquaviva de l'envoyer à quelqu'une des extrémités de la terre, où rien ne pût le détourner de souffrir et de s'humilier pour Jésus-Christ. Les premiers Pères espagnols de la Nouvelle-Grenade, témoins de ses travaux et de sa sainte vie jusqu'à l'âge de plus de quatre-vingts ans, louent avec admiration son dévouement et son obéissance. Il était pour eux, disent-ils, la vivante personnification de ce corps mort et de ce bâton dans la main d'un vieillard, dont parle saint Ignace. Aussi malgré ses désirs de travailler au salut des sauvages, il attendit en silence qu'on l'appelât, et demeura dans les collèges tant que ses supérieurs trouvèrent bon de l'y re-

tenir. Là où l'obéissance l'avait placé, il ne prétendait à aucune réserve de temps ou de ménagements en sa faveur. Dans la pénurie d'ouvriers où l'on était alors pour suffire à toutes les œuvres, on le voyait le même jour enseigner les éléments de la grammaire latine aux petits enfants, faire le matin une classe de théologie morale, et le soir expliquer la sphère du P. Clavius. Quand il eut appris la langue des Moxes, il savait encore trouver le temps d'en donner des leçons aux prêtres de la ville et aux futurs missionnaires de la Compagnie, et même d'initier à la langue espagnole quelques néophytes indiens.

CASSANI, *Historia de la Provincia... del Nuevo Regno de Granada...*

XXVIII OCTOBRE

—

Le vingt-huitième jour d'octobre de l'an 1653, mourut au collège de Milan le F. Jean-Thomas Tommasi, Scolastique, âgé de dix-neuf ans, dont il avait passé près de cinq dans la Compagnie. L'exemple des saints lui avait inspiré dès son enfance le désir de se retirer seul dans quelque lieu désert et d'y mener la vie érémitique, mais en se réservant la liberté d'interrompre de temps en temps ses exercices de prière et de pénitence, pour visiter les campagnes voisines, et enseigner le catéchisme aux enfants et aux ignorants. Ainsi se proposait-il, sans le savoir, la double fin de notre vocation. A peine eut-il connaissance des règles de saint Ignace, que dans les transports de sa joie et de sa profonde vénération pour ceux qui menaient une telle vie : « J'aurais voulu pouvoir, disait-il, chaque fois que j'en rencontrais un, me jeter à ses pieds, même en public, et les lui baiser » !

Cette ferveur le suivit dans la Compagnie. Elle ne se borna pas à quelques actes d'une dévotion sensible, qui ne pénètre pas jusqu'au vif de l'âme. Sa principale étude fut au contraire de se vaincre lui-même avec une rare énergie. Durant une maladie de huit mois, dont la violence allait souvent jusqu'à lui ôter l'usage de ses sens, le F. Tommasi n'eut pas une seule fois à s'accuser

du plus léger mouvement d'impatience, tant il avait d'empire sur lui-même. Il en fut divinement récompensé sur son lit de mort, par d'ineffables consolations. Il avait un frère dans la Compagnie, au même collège de Brera. Ne le voyant pas avec la communauté quand on lui donna les derniers sacrements, et devinant bien que la douleur l'avait tenu éloigné, il le fit venir : « Frère, lui dit-il, le visage rayonnant d'allégresse, ce n'est pas le temps de craindre et de s'attrister ; c'est celui de s'abandonner à la joie et à la plus douce espérance ». Et quelques heures après, l'angélique F. Tommasi s'endormait dans le sein de Dieu, portant au ciel l'innocence de son baptême.

Litteræ ann. Societ., anno 1650, *p.* 321. — Patrignani, *Menologio,* 28 *ottob., p.* 213.

XXIX OCTOBRE

—

Le vingt-neuvième jour d'octobre de l'an 1576, mourut de la peste, dans les environs de Messine, le P. Pantaléon Rodino, Génois, envoyé en Sicile par saint Ignace, et digne successeur du V. P. Wischaven dans la charge si délicate de former les novices de la Compagnie. L'histoire ne nous a transmis qu'un éloge incomplet des insignes vertus de ce saint homme ; mais telle était la pureté de sa vie, son détachement des choses créées et son union de cœur avec Dieu, qu'au moment même où il expirait, l'abbesse d'un monastère assez éloigné, où l'on ne se doutait pas même de sa maladie, le vit monter glorieux au ciel et reçut de sa bouche, pour dernier adieu, ces belles et saintes paroles : « N'oubliez jamais, ô ma Sœur, que tout le temps donné par vous à Notre-Seigneur dans la prière est et sera toujours votre bien ».

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t. 1, p.* 104, 215. — Alberti, *Istor. della Provinc. di Sicilia, p.* 348.

---

* Le vingt-neuvième jour d'octobre de l'an 1714, mourut à Parme le P. Jean-Baptiste Beccaria, que l'on peut justement ranger, dit

l'auteur de sa notice, parmi les meilleurs ouvriers de la Province de Venise à cette époque. Pendant quarante-six années de suite, il ne cessa de remplir la ville de Parme des fruits de son zèle et du parfum de sa sainteté. A la direction de la triple congrégation des nobles, des artisans et de la pénitence, il joignait la visite assidue des hôpitaux et des prisons, l'assistance des moribonds ; il était prêt à toute heure à entendre les confessions ; s'il fallait remplacer quelqu'un dans un office, on pouvait recourir à lui en toute confiance.

Toutes les misères spirituelles et corporelles excitaient sa compassion. Il fonda une maison de refuge pour les jeunes filles en danger ; il augmenta celle des repenties et y ranima l'esprit de piété. Chaque jour, il avait ses heures pour donner audience aux malheureux et écouter le récit de leurs plaintes et de leurs besoins ; il leur distribuait de larges aumônes, alimentées par la générosité des âmes pieuses et des membres de la famille ducale. Les Juifs étaient encore l'objet particulier de son zèle ; il eut la consolation d'en convertir plusieurs. L'épreuve de la maladie mit le dernier sceau à la vertu du P. Beccaria ; pendant cinq longues années, son courage et sa joyeuse résignation ne se démentirent pas un instant. Chargé enfin des mérites de ses bonnes œuvres, il alla plein de confiance se présenter au tribunal de Celui qu'il avait tant aimé et si généreusement servi. Il était âgé de quatre-vingt-un ans, et en avait passé soixante-cinq dans la Compagnie.

Elogia defunctor. Provinc. Venet. (Archiv. Rom.). — Boero, *Notice ms. (Archiv. Rom.).*

XXX OCTOBRE

—

Le trentième jour d'octobre de l'an 1622, mourut à l'âge de trente-sept ans, et neuf mois seulement après ses premiers vœux, parmi les Scolastiques de Caltagirone, en Sicile, le P. François Farsia, montré au doigt, jusqu'à l'âge de trente ans, comme un libertin presque sans rival, mais devenu subitement, à partir du jour de sa conversion, un prodige de pénitence et de pureté. Le matin même de ce jour, il s'était encore livré aux derniers désordres, et quittait le soir sa demeure pour en aller chercher de nouveaux, lorsqu'il rencontra, comme par hasard, le saint Sacrement, que l'on portait à un moribond. Ce fut pour lui la vue et le rappel du bon Pasteur, dont il n'avait plus entendu la voix depuis son enfance. L'émotion de cette rencontre lui changea si complètement le cœur, qu'après trois jours de larmes et une douloureuse confession de sa vie entière, il se trouva délivré sans retour de tout penchant au mal et de toute suggestion même involontaire des vices dont il était demeuré si longtemps l'esclave. Mais aussi n'épargna-t-il aucune rigueur, durant les sept années qu'il vécut encore, pour venger sur lui les injures de Dieu. Il se fit en même temps, dans un hôpital, le valet des malades et des mourants, dont il baisait et suçait les ulcères. Cette rude vie, di-

sait-il, lui faisait goûter, particulièrement à la sainte table, des délices telles qu'il n'en avait jusqu'alors ni connu ni même soupçonné.

Après quatre années de cette nouvelle vie, comme il demandait à Notre-Seigneur ce qu'il devait faire de plus pour lui plaire, il en reçut l'ordre, à plusieurs reprises, de recevoir le sacerdoce et d'entrer dans la Compagnie. De grandes difficultés semblaient s'opposer à l'exécution de cet ordre ; mais elles s'aplanirent d'elles-mêmes ; il fut ordonné prêtre, et peu de temps après, admis au noviciat de Messine. Le plus grand sacrifice que son Père Maître parut d'abord exiger de lui, fut de l'obliger à modérer un peu ses austérités ; par exemple, à ne plus jeûner tous les jours au pain et à l'eau, mais deux ou trois fois au plus par semaine, pendant le Carême. Ce n'était toutefois que pour éprouver l'esprit qui le dirigeait ; dès l'année suivante, la docilité parfaite du P. Farsia au moindre signe de l'obéissance, et la très douce joie qui brillait dans sa conversation familière et sur son visage, lui firent rendre une pleine liberté de se crucifier lui-même selon toute l'ardeur de ses désirs. Dès lors il ne mit plus de bornes à ses mortifications. Non content de ne se dépouiller ni jour ni nuit des instruments les plus douloureux, il ne les quittait pas même dans ses voyages à pied et dans ses maladies. Quand le P. Farsia eut rendu le dernier soupir, ceux qui l'ensevelirent le trouvèrent encore enveloppé de son cilice, et ceint de chaînes de fer.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 138. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 30[a] *octob.*, *p.* 250. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 30[a] *octob.*, *p.* 424.

* Le trentième jour d'octobre de l'an 1700, mourut à Florence, sa patrie, le Frère Scolastique Pierre Alamanni, d'une illustre famille de cette ville, modèle achevé de toutes les vertus de son degré. Sa vocation, comme celle de saint Stanislas et de saint Louis de Gonzague, lui avait coûté bien des prières et des larmes. Il était l'aîné de sa famille et remplissait l'office de page auprès du grand duc de Toscane, qui l'avait pris en singulière affection et lui avait conféré le titre de chevalier de Saint-Étienne. Un sermon du P. Valle, entendu à Pise, fut le principe de ce que Pierre Alamanni appelait sa conversion, et de sa vocation à la vie religieuse. Mais quand le jeune homme s'ouvrit de ses pensées au P. Ange Alamanni, son oncle, Recteur du collège de Florence, il n'en obtint qu'une réponse assez dure, propre à décourager une volonté moins ferme. Il ne fut pas plus heureux auprès du P. Provincial : on lui représenta que toutes les espérances de sa famille reposaient sur lui ; il n'avait fait d'ailleurs que des études incomplètes, et ne pourrait convenablement remplir les ministères de la Compagnie. Pierre Alamanni ne se rebuta point. Il commença par obtenir le consentement de ses parents, et fort de cette première victoire, il revint à la charge auprès des supérieurs ; il s'offrait à passer toute sa vie dans les offices domestiques ; car il ne voulait qu'une chose, disait-il, obéir à la voix de Dieu. Ému d'une telle constance, le P. Provincial ne crut pas pouvoir résister plus longtemps. Aussitôt Pierre Alamanni se désista de ses droits d'aînesse et courut s'enfermer au noviciat de Saint-André. Il avait dix-neuf ans.

Excitée par cette longue attente, sa ferveur avait peine à se

contenir ; son Maître des novices, le P. Nicolas Piscicelli, annonça dès lors qu'il serait un « saint et parfait religieux ». Dieu le traita aussi comme il a coutume de traiter ceux qu'il appelle à une union plus intime avec lui. Après avoir inondé son âme des plus douces consolations, il le soumit aux plus pénibles épreuves de l'ennui, de la sécheresse et d'une sorte de désespoir. Le vaillant novice soutint la lutte avec courage ; peut-être même n'y garda-t-il pas assez de mesure ; car sa santé parut atteinte, et avant la fin de son noviciat, on dut l'envoyer au collège d'Arezzo. Ses forces recouvrées, il vint à Rome suivre les cours de philosophie. Un de ceux qui vécurent alors avec lui, a rendu ce beau témoignage, qu'il rappelait saint Jean Berchmans ; par son exactitude, par le soin avec lequel il accomplissait les plus petites choses, il était, comme son modèle, *maximus in minimis.* « En lui, disait le Père spirituel du Collège Romain, c'est toujours la grâce qui gouverne, et jamais la nature ». En effet, le F. Alamanni avait mis l'abnégation et le renoncement à la base de l'édifice de sa perfection. « Sa première préoccupation, suivant la remarque d'un autre témoin, c'était de chercher ce qui coûte, d'aller directement à l'encontre de sa propre volonté et de toutes les satisfactions ». Le fervent Scolastique semblait prévoir que sa carrière serait courte, et il voulait racheter la brièveté des années par la rapidité de sa course et la perfection de ses œuvres.

A la fin de sa philosophie, il fut désigné pour soutenir le grand acte ; il essaya vainement de se soustraire à cet honneur, le Père Général, tout en louant sa modestie, lui ordonna de s'y préparer. Il obéit avec simplicité ; mais un crachement de sang, d'une nature inquiétante, ne lui permit pas de poursuivre son travail jus-

qu'à la fin. Il accueillit avec calme et avec joie cette intervention de la Providence en faveur de son humilité ; et quand le mal reparut avec des symptômes encore plus alarmants, il n'en témoigna ni crainte ni surprise. Sa maladie fut longue et douloureuse ; il en supporta les souffrances et les ennuis avec une patience inaltérable. Il ne demandait et ne désirait aucun allégement. Un Père le voyant un jour horriblement secoué par un accès de toux : « Oh ! que je voudrais vous soulager » ! lui dit-il. — « Et pourquoi ? répondit le malade avec un aimable sourire ; tout mon soulagement est en Dieu ». Il fit aux âmes du purgatoire l'abandon de tous ses mérites satisfactoires et de tous les suffrages qu'on pourrait offrir pour lui après sa mort, afin que Dieu fût loué et glorifié par des âmes meilleures que la sienne ; et enfin, après un véritable chant d'amour suivi d'une agonie très douce, le F. Pierre Alamanni s'endormit saintement dans le Seigneur. Il était âgé de vingt-neuf ans, et en avait passé dix dans la Compagnie.

Mansi, *Relazione della virtuosa vita ... del Fratello e Maestro Pietro Alamanni ... Firenze,* 1708. — Patrignani, *Menol., 30 ottob., p.* 226.

---

* Le trentième jour d'octobre de l'an 1748, mourut à Palerme dans la maison professe le P. Joseph Amari, « religieux, dit son éloge, d'une merveilleuse ingénuité, jointe à une insigne libéralité et compassion pour les pauvres ». Aucun d'eux ne s'adressait à lui sans en obtenir quelque secours. Il n'était dur que pour lui-mê-

me ; jusque dans ses dernières années, il se crucifiait encore de toute manière. Atteint d'une maladie de consomption qui le minait sourdement, il tressaillait d'allégresse à la pensée de sa prochaine délivrance. Il lui semblait, disait-il, aller non à la mort, mais à la plus délicieuse des campagnes, réjouie par un printemps éternel. Il éprouvait, aimait-il à répéter encore, combien il est doux de mourir, quand on n'a vécu que pour Jésus-Christ.

Quand il eut rendu le dernier soupir, on apprit avec admiration à quel degré héroïque le P. Amari avait porté l'abnégation. Un malheureux couvert d'une sorte de lèpre, avait reçu de lui quelque argent pour acheter un remède. Mais le remède avait été inefficace ; les médecins, à tort ou à raison, avaient affirmé que le mal ne disparaîtrait que si on en aspirait avec la bouche les humeurs viciées et purulentes. Le P. Amari consola de son mieux le malade et le pria de revenir le lendemain. Alors, se jetant à ses pieds, il se proclama la plus indigne et la plus misérable des créatures, et à force d'instances et de supplications, il obtint d'appliquer ses lèvres sur les membres de ce malheureux. « Il le fit, dit l'auteur de son éloge, avec plus d'avidité que n'en aurait l'homme le plus sensuel à se jeter sur le morceau le plus friand ». Il continua plusieurs jours de la sorte, jusqu'à ce que, soit vertu du remède, soit récompense de sa charité, la lèpre eût entièrement disparu. En manière de paiement, il pria son malade de le couvrir de soufflets et de crachats. Puis, moyennant l'appât d'une récompense, il parvint à persuader à cet homme simple et grossier, de lui rendre, même après sa guérison, les mêmes bons offices ; il en exigea seulement le secret le plus absolu. Celui-ci tint parole ; mais quand le serviteur de Dieu eut expiré, il rompit le silence, et sous la foi

du serment, il dévoila tout au P. Ignace Castiglia, préposé de la maison professe. Le P. Amari était âgé de soixante-cinq ans, et en avait passé quarante-neuf dans la Compagnie.

Lettere annue (Arch. Rom.).

XXXI OCTOBRE

Vers la fin d'octobre de l'an 1591, mourut à Verdun, dans le camp des troupes romaines envoyées au secours de la Ligue, le P. Pierre Braccini, aumônier militaire et victime de sa charité au service des pestiférés. Son désir d'imiter parfaitement les premiers compagnons de saint Ignace, et de soulager, aux dépens de ses aises, les membres souffrants de Notre-Seigneur, l'avait engagé, dans ses longs voyages, à distribuer aux pauvres tout son viatique, et à ne vivre lui-même qu'en mendiant. Quand il pouvait, à la suite des armées, se réserver quelques jours libres, il aimait à les passer dans une maison de la Compagnie, surtout dans un noviciat, pour y retremper, disait-il, ses armes spirituelles dans une pratique plus assidue de la prière et des humiliations.

Juvencius, *Histor. Societ., part.* 5ª, *lib.* 16, *n.* 12, *p.* 365. — Patrignani, *Menol.*, 5 *novembre, p.* 27.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE D'ITALIE

Ier NOVEMBRE

—

Le premier jour de novembre de l'an 1629, le P. François Guerrieri mourut à Casalnuovo, dans un couvent de Franciscains, où il avait été arrêté par la maladie, pendant une de ses missions. Il était né à Lecce ; et dès sa plus tendre enfance, il avait été formé à la piété par l'apôtre de cette ville, le Vén. P. Bernardin Realino. Le P. François Guerrieri fut tout à la fois un grand littérateur, un grand missionnaire et un grand saint. Il enseigna douze ans de suite la rhétorique aux juvénistes de la Province de Naples. Le Tasse, qui l'avait entendu plusieurs fois, était dans l'admiration de son talent ; à ses yeux, Rome et Naples n'avaient point de plus excellent maître ; il l'avait surnommé l'*Idéal de l'éloquence et de la sagesse*, et lui soumettait docilement ses compositions

latines. Mais le P. Guerrieri faisait peu de cas de la gloire humaine ; il aimait mieux travailler à l'évangélisation des pauvres habitants des campagnes ; ce fut dans ce laborieux ministère qu'il succomba. Au moment de recevoir le saint viatique, il se leva malgré ses douleurs, et ne voulut attendre son Sauveur qu'à genoux sur le seuil de sa cellule. Un moment avant de rendre le dernier soupir, il semblait demander familièrement à quelque personnage invisible ce qu'il avait à faire pour mieux se présenter devant Notre-Seigneur ; un des religieux présents le pria de dire à qui s'adressait cette demande : « A saint Antoine de Padoue, répondit-il ; car le voilà qui vient chercher mon âme » ! et en achevant ces mots, il expira. Le P. Guerrieri était âgé de soixante-et-onze ans, et en avait passé quarante-huit dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6a, *lib.* 14, *n.* 18, *p.* 279. — Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 2, *p.* 189 *et suiv.* — Santagata, *Istor. della Prov. di Napoli, t.* 4, *p.* 506. — Patrignani, *Menol.*, 1 *nov.*, *p.* 10. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 230. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 1915.

Le premier jour de novembre de « l'an 1622, lisons-nous dans une ancienne traduction française du Ménologe Romain, mourut à Ximabara, au Japon, le P. Pierre Navarro, qui acheva d'épurer dans les flammes sa vertu, mise si souvent à de rudes épreuves. Il souffrit avec beaucoup de patience les bannissements, les fatigues des longs voyages, les pénitences et l'étude fâcheuse des langues étrangères, qu'il apprit en peu de temps si parfaitement, qu'il

fut capable de prêcher sur-le-champ en ces langues et imprimer plusieurs livres. Il naquit en Calabre et fut régénéré au Japon par un baptême de feu, où il fut brûlé peu à peu pour confirmer en mourant les vérités qu'il avait prêchées durant sa vie. On le trouva après sa mort couvert d'un cilice, comme s'il n'eût pas voulu entrer au combat sans être couvert des armes de Jésus-Christ, ni paraître en triomphe sans les livrées de son maître. Il eut pour compagnons de son supplice nos Frères Denys Fugixima et Pierre Onizucca, japonais, qu'il avait eus pour compagnons de ses fatigues. Ils étaient tous deux d'une piété et d'une vertu singulière. On fit aussi mourir avec eux un séculier, nommé Clément, à qui il ne manquait que l'habit religieux, et qui ayant servi de guide au P. Navarro dans ses voyages, voulut le suivre au ciel en donnant son sang pour Jésus-Christ ».

Le P. Pierre-Paul Navarro et ses trois compagnons de martyre ont été béatifiés par le Souverain Pontife Pie IX en 1867. Au moment de son glorieux trépas, le B. Navarro était âgé de soixante-deux ans et en avait passé quarante-quatre dans la Compagnie.

Ménologe (ms.) de la Compagnie de Jésus, *Paris*, 1747, *p.* 152. — Alegambe, *Mortes illustres*, *p.* 346 *seqq.* — Bartoli, *Il Giappone*, *l.* 4, *part.* 2, *n.* 57, *p.* 55 *et suiv.*, *édit. Firenze*, 1832. — Patrignani, *Menol.*, 1 *nov.*, *p.* 2. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 1ª *nov.*, *p.* 255. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 1ª *nov.*, *p.* 427. — Santagata, *Histor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 4, *p.* 93, 260 *et suiv.*

* Le premier jour de novembre de l'an 1627, mourut saintement au collège de Bari le P. Jean-Mathieu Sabbatino, qui dans une extrême vieillesse partageait encore les fatigues des plus vaillants ouvriers. Entré au noviciat de Nole à l'âge de trente-cinq ans et déjà prêtre, il y fut bientôt rejoint par son jeune frère, Horace Sabbatino, âgé de quinze ans ; et tous deux, suivant un usage qui existait alors, furent envoyés dans un des hôpitaux de Naples, dit *des Incurables*. Ils s'y livrèrent avec tant d'ardeur et un tel oubli d'eux-mêmes à tous les offices les plus abjects, qu'ils contractèrent l'un et l'autre un mal contagieux; ils furent donc rappelés à Nole.

Après son noviciat et une régence de cinq années, le P. Jean Sabbatino fut appliqué aux différents ministères apostoliques de la Compagnie, et pendant près de quarante ans, il les exerça avec un zèle sans cesse grandissant dans la ville et la province de Bari. Son supérieur, le P. Metello della Marra, a fait en peu de mots le plus glorieux éloge de l'homme de Dieu : Le P. Sabbatino, dit-il, surpassait de beaucoup les plus fervents ; sa langue ne cessait de louer Dieu ; quand on entrait dans sa chambre, on le trouvait presque toujours à genoux ; avare de son temps, il se dérobait avec une inébranlable fermeté à toute visite qui n'avait pas pour but les intérêts spirituels de l'âme. Jusque dans la vieillesse la plus avancée, il se flagellait chaque jour, et gardait rigoureusement tous les jeûnes de l'Église. Quant à la pauvreté, continue le P. della Marra, je n'ai jamais connu d'homme plus jaloux d'être traité comme un vrai pauvre ; l'obliger à se servir de choses moins vieilles et moins usées, c'était lui causer une véritable peine. Son zèle n'était pas moins admirable. Le portier

du collège avait reçu l'ordre de ne point l'éveiller quand on venait la nuit demander un Père pour quelque malade ou moribond ; à force de supplications et de larmes, il fit lever cette défense, et continua jusqu'à la fin à remplir un ministère de charité qu'il avait grandement à cœur. Si l'on grave un jour le portrait du P. Jean Sabbatino, dit en terminant le P. della Marra, je propose d'y mettre cette inscription : « P. JOANNES SABBATINUS, *S. J. quatuor votorum professus, regularis disciplinæ absolutissimum exemplar ;* P. JEAN SABBATINO, S. J. profès des quatre vœux, modèle achevé de la discipline religieuse ». Le P. Sabbatino ne fut malade que cinq jours, pendant lesquels il ne cessa de louer et de remercier Dieu. Il s'éteignit doucement, la prière dans le cœur et sur les lèvres, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, dont il avait passé cinquante-quatre dans la Compagnie.

Son frère l'avait précédé de quelques jours dans le tombeau. Malgré une santé toujours chancelante, le P. Horace Sabbatino n'avait pas laissé de rendre les plus grands services à la Province dans l'enseignement et le gouvernement des Nôtres. Maître des novices, il avait eu sous sa direction le Vén. Vincent Caraffa : et dès lors, éclairé peut-être par une lumière surnaturelle, il avait annoncé avec assurance que ce jeune homme serait un jour placé à la tête de la Compagnie. Le P. Horace Sabbatino mourut à Naples le 21 octobre, à l'âge de soixante-neuf ans.

SANTAGATA, *Istor. della Provinc. di Napoli, t. 4, p. 444 et suiv.*

11 NOVEMBRE

—

Le deuxième jour de novembre de l'an 1610 mourut au collège de Lecce, dans le pays d'Otrante, le P. Jean Saliceto, né à Verone, religieux d'un zèle et d'une éloquence apostoliques. Presque toutes les capitales de l'Italie l'entendirent tour à tour, et furent profondément ébranlées par ses exhortations à la pénitence. De concert avec deux autres grands serviteurs de Notre-Seigneur, le Vén. P. Bernard Colnago et le P. Vincent Madrese, il avait pris pour patronne de ses travaux la glorieuse sainte Marie-Madeleine, appelée par les anciens auteurs, l'apôtre même des apôtres ; et il avait obtenu d'elle, pour ses auditeurs comme pour lui, un don de componction et d'amour divin qui tenait du prodige. Après une seule de ses prédications sur les outrages que le péché fait à Dieu, on vit toutes les pécheresses publiques d'une ville se rendre à quelque maison de refuge, pour y expier et y pleurer leurs désordres jusqu'à la mort. A Rome, le nombre de celles qui voulurent imiter sainte Madeleine fut si considérable, que les aumônes apportées de toutes parts à l'homme de Dieu ne suffisant pas à leur entretien, Clément VIII lui fit donner à la fois jusqu'à douze mille écus romains pour achever une si sainte œuvre. L'ébranlement fut peut-être encore plus grand à Palerme, à la fin d'un

sermon du P. Saliceto sur la charité fraternelle, cent cinquante prisonniers pour dettes furent d'un seul coup rendus à la liberté, grâce aux aumônes de ses auditeurs. Le P. Saliceto mourut à l'âge de cinquante-sept ans ; il en avait passé trente dans la Compagnie.

SCHINOSI, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 2, *p.* 98 *et suiv.* — SANTAGATA, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 3, *p.* 372 *et suiv.* — AGUILERA, *Istor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 444.

Le second jour de novembre de l'an 1622, mourut à Naples, en grande réputation de sainteté, le P. Claude SERIPANDI, célèbre par l'héroïque générosité qu'il déploya dès son entrée dans la Compagnie. Il appartenait à la première noblesse de Naples. Son père était seigneur de plusieurs fiefs riches et importants dans la Pouille et dans les Abruzzes ; Claude, par son droit d'aînesse, devait en hériter un jour. Mais à l'âge de quatorze ans, il se sentit appelé par Notre-Seigneur à se dépouiller de tout pour le suivre. Le P. Louis Maselli, Provincial de Naples, ne crut pas pouvoir le recevoir au noviciat, s'il n'obtenait d'abord le consentement de son père et de sa mère. On peut dire que ce généreux enfant acheta au prix d'un vrai martyre la grâce de sa vocation.

Après avoir épuisé toutes les séductions et les prières, ses parents, changeant leur tendresse en fureur, l'enfermèrent dans une étroite prison, où il fut meurtri de coups, foulé aux pieds, laissé presque nu au fort de l'hiver, sans lit, sans lumière, souvent sans nourriture, et menacé enfin d'une lente mort, s'il ne renonçait à

l'idée de vivre dans la Compagnie. Mais bien loin de se laisser vaincre, ou même affaiblir par ces mauvais traitements, l'intrépide captif remerciait Notre-Seigneur de l'avoir jugé digne de souffrir pour une si sainte cause. Son plus jeune frère eut pitié de lui, et l'aida à prendre la fuite ; Claude Seripandi courut se réfugier au noviciat, où grâce à l'intervention de l'archevêque de Naples, il fut admis. La douceur qu'il avait trouvée dans la croix, la lui rendit toujours chère et aimable. Parmi les succès éclatants dont ses études, son enseignement et ses travaux apostoliques furent partout couronnés jusqu'à sa mort, il eut la réputation d'un homme souverainement ennemi de lui-même et crucifié sans réserve avec Jésus-Christ. Le P. Seripandi mourut à l'âge de cinquante-quatre ans ; il en avait passé quarante dans la Compagnie.

CORDARA, *Histor. Societ. Jesu*, *part.* 6ª, *lib.* 7, *n.* 26, *p.* 352. — SANTAGATA, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 4, *p.* 222 *et suiv.* — *Litteræ ann. Societ.*, *anno* 1582, *p.* 37.

III NOVEMBRE

Le troisième jour de novembre de l'an 1642, mourut très saintement au collège de Catane le P. Paul Francesco, âgé de soixante-quinze ans, dont il avait passé plus de cinquante dans la Compagnie et trente-deux dans la ville de Catane, où jusqu'aux dernières heures de sa vie, la grande congrégation des nobles ne cessa d'être, sous sa conduite, l'école de toutes les vertus. Reçu à vingt-cinq ans parmi les novices de Messine, il avait signé de sa main l'engagement de n'aspirer jamais à aucun autre office dans sa Province, qu'à celui d'enseigner la lecture, l'écriture et le catéchisme aux petits enfants des classes élémentaires. Cet obscur emploi plaisait singulièrement à l'humilité du P. Francesco ; il se réjouissait aussi à la pensée d'y trouver plus facilement Notre-Seigneur ; car rien ne l'empêchait d'y conserver ses exercices de prière et de pénitence comme au noviciat. Il portait dès lors en effet, et ne quittait ni jour ni nuit, à moins de quelque maladie grave, un très long et très rude cilice, qui lui descendait depuis les épaules jusqu'aux genoux ; et son repos le plus agréable était de consacrer cinq ou six heures par jour à ses entretiens avec Dieu.

Mais l'étroite enceinte de sa classe ne put longtemps cacher les hautes et rares qualités de l'homme de Dieu : tout à coup, à son

grand déplaisir, il se vit contraint par l'obéissance d'aller prendre le gouvernement du collège de Reggio, puis de celui de Termini. Aucun sacrifice ne pouvait lui être plus pénible. Bien que sa douceur, son zèle des âmes et sa vigilance fissent également fleurir parmi ses inférieurs l'amour de la perfection religieuse et toutes les œuvres qui intéressent la gloire de Dieu, le P. Francesco redemanda si instamment à vivre inconnu, que ses prières furent exaucées. Nommé de nouveau, dans sa vieillesse, Recteur du collège de Catane, il se disposait à écrire au P. Mutius Vitelleschi pour le supplier de lui épargner cette dignité, lorsque la Reine du ciel lui fit déclarer par un saint religieux de l'Ordre des Frères Mineurs que, s'il voulait lui plaire, il devait s'abandonner sans réserve à la disposition de ceux qui lui tenaient la place de Dieu. Du reste Notre-Seigneur sut bien satisfaire à plusieurs reprises la soif d'humiliations de son serviteur. Il lui demanda même un jour durant l'oraison un sacrifice si absolu de sa réputation aux yeux des hommes, que le P. Francesco craignit d'abord de compromettre par sa réponse l'honneur même de la Compagnie ; mais après une mûre élection : « Seigneur, dit-il, que votre bon plaisir s'accomplisse ; et quant à l'honneur de la Compagnie, vous saurez bien le sauver du naufrage, car personne ne l'aime autant que vous » ! Or à peine avait-il achevé ces paroles, qu'un messager lui apporta l'ordre de partir pour Palerme et de s'y présenter au tribunal de l'inquisition. Mais après l'examen le plus sérieux, l'accusation dont il était chargé se dissipa pleinement, et les juges le renvoyèrent à Catane avec tous les honneurs dus à un saint.

Parmi les grâces extraordinaires dont cette générosité fut récompensée, le P. Tornamira, dans sa vie manuscrite du serviteur de

Dieu, cite de nombreux entretiens avec notre Bienheureux Père et avec le grand apôtre des Indes. Bien souvent aussi les âmes du purgatoire venaient implorer le secours de ses suffrages et de ses pénitences.

Étant encore jeune, le P. Francesco aimait extraordinairement les fruits. Voyant un jour une superbe grappe de raisin qui pendait à une treille en face de sa chambre, il se laissa vaincre à la tentation, et descendit au jardin pour la cueillir. Mais au moment où il étendait la main, il fut saisi d'un tel regret et d'une telle horreur de sa faute, qu'il prit l'engagement de ne jamais toucher à aucun fruit, et jusqu'à son dernier jour il fut fidèle à sa résolution. Suivant la prière qu'il en avait souvent faite à Notre-Seigneur, il s'éteignit presque subitement, heureux d'épargner ainsi toute fatigue à ses frères. La ville de Catane lui fit des funérailles magnifiques comme à un saint. Sept mois environ après sa mort, il apparut rayonnant de gloire à une de ses pénitentes qui était dangereusement malade et redoutait la rigueur des jugements de Dieu : « Que craignez-vous ? ma fille, lui dit-il. Nous avons un Maître dont la douceur surpasse toute parole et toute pensée ».

Aguilera. *Istor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 399 *seqq.*

---

* Le troisième jour de novembre de l'an 1779, le P. Michel del Buono mourut à Viterbe, où il s'était retiré après la suppression de la Compagnie en Sicile. Il s'était donné à Dieu dès l'âge de quatorze ans ; malgré cette grande jeunesse, il avait jeté dans son noviciat les fondements d'une perfection si solide, que nulle épreuve ne put jamais l'ébranler. Après avoir occupé la chaire de phi-

losophie à Syracuse et à Palerme, il fut chargé d'enseigner la rhétorique aux jeunes religieux de la Province de Sicile; il remplit cet emploi quarante années de suite, également attentif à préparer de bons ouvriers à la Compagnie, et par ses leçons dans l'art de bien dire et par les exemples de sa vie. Ses disciples ne se lassaient pas d'admirer sa modestie aimable et joyeuse, son amour de la vie commune, son esprit de pénitence et d'abnégation.

Mais la vertu caractéristique du P. del Buono paraît avoir été la charité pour le prochain, fruit d'un très parfait amour de Dieu. Il en avait médité et il en gardait avec une sollicitude jalouse toutes les délicatesses. Jamais on ne surprit sur ses lèvres un mot qui sentît le blâme ou la critique. Les dispositions des supérieurs, quelles qu'elles fussent, étaient également sacrées à ses yeux; et à l'occasion, il en prenait ouvertement la défense sans respect humain. Quand le Souverain Pontife Clément XIV publia le Bref *Dominus ac Redemptor*, le P. del Buono ne put pas ne pas ressentir le coup sous lequel succombait la Compagnie; mais en digne fils de l'obéissance et de saint Ignace, il ne se permit pas un murmure, et jusqu'à son dernier jour, malgré les ennuis et les souffrances de l'exil, il demeura fidèle à ce respect vis-à-vis du représentant de Jésus-Christ. Le P. del Buono mourut dans la quatre-vingt-deuxième année de son âge et la soixante-huitième depuis son entrée au noviciat.

Vita (ms.) del P. Michele del Buono della Provincia di Sicilia (Archiv. Rom.).

IV NOVEMBRE

—

Le quatrième jour de novembre de l'an 1621, le F. Michel Florio mourut au collège de Syracuse en grande réputation de sainteté. Il était né à Catane et gagnait sa vie du travail de ses mains. Jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, il n'avait pas même eu la première pensée d'une vocation religieuse, lorsque un personnage inconnu le conduisit à la porte du collège de la Compagnie, et lui conseilla d'offrir ses services à ceux qui demeuraient dans cette maison. Michel obéit ; il ne tarda pas à reconnaître qu'il avait trouvé le vrai paradis sur la terre. Admis peu après au rang des novices, il ne pensa qu'à travailler, à obéir, à souffrir joyeusement et à prier. Chargé de la culture des terres, il y trouvait une facilité merveilleuse à s'élever, par le spectacle et les transformations incessantes des créatures, à la contemplation des choses célestes ; et de savants théologiens s'étonnaient d'entendre cet homme sans lettres si bien parler des plus profonds mystères de Dieu.

Après les travaux du jour, le F. Florio ne voulant pas se traiter dans la Compagnie mieux qu'il ne l'eût fait souvent s'il était resté dans le monde, ne prenait un peu de repos qu'assis sur une chaise et tout habillé. De plus chaque soir, et sans même excepter

le jour qui précéda sa sainte mort, il se flagellait jusqu'au sang. Quand il s'approchait de la sainte table, son visage semblait se transfigurer en celui d'un ange. Au moment où il rendit le dernier soupir, plusieurs témoins très éloignés déclarèrent avoir vu le collège de Syracuse environné d'une grande lumière, signe assuré de la gloire du saint Frère ; en même temps, au seul attouchement de ses restes, un grand nombre de malades recouvrèrent, dit-on, subitement la santé. Le F. Florio était âgé de quatre-vingt-deux ans ; il en avait passé cinquante-quatre dans la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 130. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 4ª *nov.*, *p.* 261. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 4ª *nov.*, *p.* 431.

Le quatrième jour de novembre de l'an 1638, mourut dans les déserts qui séparent le Tonquin occidental du royaume de Laos, le P. Jean-Baptiste Bonelli, épuisé de fatigues et de misère, en cherchant à pénétrer chez de nouveaux peuples, pour les conquérir à Jésus-Christ. Voici en quels termes le zèle des âmes et la glorieuse mort de cet intrépide missionnaire sont racontés par le P. Alexandre de Rhodes, le fondateur et l'historien de tant de florissantes églises, à ces extrémités de l'Orient. « Le P. Bonelli, dit-il, touché d'un très ardent désir de secourir ces pauvres nations abandonnées, avec un corps assez usé déjà de ses travaux passés, mais avec un courage plus grand que les forces, se résolut d'aller par terre, accompagné de quelques catéchistes, jusqu'à la cour du roi de Laos. Ils se mirent donc en chemin, aux

premiers jours d'octobre de l'an 1638 ; et ils s'avancèrent quelque temps, non sans beaucoup de peine, mais avec des consolations spirituelles qui faisaient sentir à leur âme ce qu'il y a de divine joie dans les souffrances, et qu'il n'est rien ici-bas de terrible à ceux qui espèrent en Dieu, ne respirant que le zèle de sa gloire. Toutefois, avant que le mois fût achevé, se trouvant dans les montagnes de la vaste solitude qui sépare le royaume du Tonquin de celui de Laos, dans des passages qui d'eux-mêmes faisaient horreur, ils commencèrent à être pénétrés d'un froid si rigoureux (principalement les nuits, qui étaient extrêmement froides, n'ayant pas porté de quoi se couvrir), que leurs corps en demeurèrent tout gelés et comme stupides. Le P. Bonelli en fut le premier saisi, et avec le plus de violence, la chaleur de ses esprits glacés de froid ayant entièrement défailli ; et voyant qu'il n'était encore qu'à la moitié de ce rude trajet, dans le sentiment intime que Dieu lui donnait que son heure était arrivée, il se prépara franchement et avec une grande douceur d'esprit à la mort ; l'agréant et l'embrassant toute telle que la lui présentait la main de Dieu, aussi joyeux d'expirer sur des rochers et sur un lit de glace que s'il eût reposé sur un lit de fleurs ».

DE RHODES, *Histoire du royaume du Tunquin . . . , traduite par le* P. HENRY ALBI, *S. J.*, *Lyon*, 1651, *p.* 283. — DE MARINI, *delle Missioni . . . nella Provincia . . . di Tumkino . . .* , *Roma* 1663, *p.* 495. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 408. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 1710.

V NOVEMBRE

—

Le cinquième jour de novembre de l'an 1590, mourut au collège de Syracuse le P. Michel Letavalle, vénéré de son vivant et après sa mort de tout le peuple de cette ville comme un de ses plus saints et de ses plus puissants protecteurs auprès de Dieu. Il avait quitté à dix-huit ans la petite ville de Moriaccio, sa patrie, pour mener une vie plus parfaite. Peu de jours avant son départ, il fit savoir par un crieur public, que si quelqu'un pensait avoir reçu le moindre tort de lui ou de sa famille, il était prêt à en donner une prompte et entière satisfaction. Passant à Rome en 1550, il y connut comme par hasard notre Bienheureux Père, et conçut aussitôt un ardent désir d'être reçu parmi ses enfants. Ignace l'accepta de grand cœur et le trouva dès les premiers jours d'une vertu déjà si mûre, que sans attendre même six mois, il l'envoya de Rome à Messine travailler au salut des âmes, en qualité de catéchiste et de professeur. Or voici en quels termes le P. Annibal Codret, Recteur du collège, rendait compte de ses débuts au saint fondateur de la Compagnie : « Michel Letavalle, par son obéissance, son renoncement à lui-même, sa dévotion et sa charité fraternelle pleine d'une aimable simplicité, satisfait ici tout le monde,

et rend à cette maison les plus grands services. Nous nous sentons tous merveilleusement animés à louer Dieu notre Seigneur, en voyant les soins et la sainte allégresse qu'il apporte à instruire les petits enfants ; il est d'un dévouement toujours égal, et d'un cœur toujours joyeux au travail ».

Doué de talents assez médiocres, mais d'un sens droit et d'une vertu à toute épreuve, le P. Letavalle apportait dans ses discours un ton si pénétré des saintes vérités qu'il annonçait, il était si rempli de l'esprit de Dieu, qu'on ne se lassait pas de l'entendre. Pendant les trente-cinq ans qu'il fut l'apôtre de Syracuse, il était souvent invité à prêcher en un jour jusqu'à six fois. De temps en temps, comme pour se reposer, il parcourait les campagnes voisines, visitait les chaumières des bergers et des laboureurs, et instruisait familièrement ces pauvres gens et leurs familles de toutes les pratiques d'une vie chrétienne. Ces excursions apostoliques peuvent faire juger de l'austérité de toute sa vie, car il les appelait son temps de repos ; cependant il lui arrivait parfois de passer alors trois jours de suite sans prendre ni un morceau de pain, ni un verre d'eau.

A l'âge de soixante-dix ans, l'intrépide vieillard, toujours avide de se dévouer, conjura le Père Général de l'envoyer en Chine, moins pour y porter lui-même la bonne nouvelle, il s'en reconnaissait incapable, que pour s'y faire le serviteur des apôtres. Seize ans après sa mort, l'évêque de Syracuse, ému par le nombre et l'éclat des miracles attribués à son intercession, fit dresser un procès authentique de ces grâces extraordinaires et des vertus de l'homme de Dieu, et l'envoya à Rome avec des lettres dans lesquelles, en son nom et au nom de toute la ville de Syracuse,

il suppliait le Souverain Pontife Paul V d'inscrire le P. Letavalle au nombre des Bienheureux.

SACCHINUS, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 10, *n.* 71, *p.* 511. — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 282 *seqq.* — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 5ª *octob.*, *p.* 207, *et* 5ª *nov.*, *p.* 262. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu*, 5ª *octob.*, *p.* 389. — PATRIGNANI, *Menol.*, 5 *nov.*, *p.* 26. — RHO, *Variæ virtut. histor.*, *p.* 19, 49.

---

*Le cinquième jour de novembre de l'an 1593, à Chao-tcheou en Chine, mourut le jeune et apostolique P. FRANÇOIS DE PETRIS, compagnon du P. Mathieu Ricci, qui pleura longtemps sa fin prématurée. « Car, écrivait-il au Père Général Claude Aquaviva, bien peu l'égaleront pour l'ensemble de ses qualités, pour sa sainteté et ses mœurs angéliques ». François de Petris devait sa vocation à la très sainte Vierge, comme il en fit un jour lui-même l'aveu à un de nos Frères Coadjuteurs, pour l'animer à la persévérance. Il suivait les cours de philosophie au Collège Romain, et se sentait incliné à embrasser le genre de vie de ses maîtres ; mais il temporisait toujours et ne se décidait pas à prendre une résolution définitive. Or le jour de l'Assomption, comme il était seul dans sa chambre, absorbé par ses pensées, il entendit derrière lui une voix distincte qui disait : « N'hésite plus ; entre dans la Compagnie de mon Fils, et demeures-y jusqu'à la fin ». Il se détourna brusquement, et ne vit personne ; il n'y avait derrière lui qu'une image de la Reine du ciel suspendue à la muraille ; il ne douta point que ce ne fût cette bonne Mère qui lui avait adressé elle-

même cette invitation ; aussitôt, signe non équivoque de l'intervention du bon esprit, remarque le P. Jouvancy, une paix délicieuse avait inondé son cœur ; toutes ses incertitudes s'étaient dissipées, et au premier jour, il était allé se joindre aux novices de Saint-André.

Deux ans après, avant même la fin de son noviciat, François de Petris obtint de partir pour les missions d'Orient avec les ambassadeurs japonais qui retournaient dans leur pays. Le P. Valignani l'envoya à Macao, se préparer par la prière et l'étude à l'apostolat de la Chine ; puis lorsque le P. Ricci eut perdu le P. Antoine d'Almeyda, il le lui donna pour compagnon. François de Petris n'avait que vingt-huit ans ; mais par la maturité de sa vertu, l'ardeur de son zèle et une connaissance étendue de la langue chinoise, il promettait au P. Ricci un ouvrier sur lequel on pouvait fonder les plus belles espérances. La mort devait bientôt les briser. Le jeune missionnaire avait lui-même le pressentiment de sa fin prochaine. En effet, après deux années seulement de travail, il fut frappé d'un mal en apparence assez léger, et dont sa jeunesse et sa robuste constitution semblaient devoir facilement triompher, mais qui ne tarda pas à dégénérer et devint promptement mortel. Accablé de douleur, le P. Ricci s'était assis auprès de sa couche, après lui avoir donné les derniers sacrements : tout à coup le moribond se soulève dans une sorte de transport, attire vivement à lui son bon Père, et l'enlaçant de ses deux bras : « Adieu, dit-il ; Dieu m'appelle ». Et peu d'heures après, il rendit le dernier soupir. Il était âgé de trente ans et en avait passé dix dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *l.* 19, *n.* 4, *p.* 518. — Bartoli, *La Cina, lib.* 2, *n.* 61, *p.* 140 *et suiv.* — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 5ª *nov.*, *p.* 262. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 5ª *nov.*, *p.* 433. — Pfister, *Notices biograph. et bibliograph.*, *n.* 8. — Nieremberg, *Varones ilustres, nouv. édit.*, *t.* 2, *p.* 73.

VI NOVEMBRE

—

Vers le sixième jour de novembre de l'an 1585, mourut au collège de Bivona, où il travaillait avec zèle depuis vingt-huit ans, le P. Jacques Zarzana, originaire de la petite ville de Corleone en Sicile. Il était unanimement vénéré comme un saint religieux, que ne rebutait aucune peine pour l'amour de Dieu et des âmes. Cependant attaqué d'une maladie mortelle et près d'aller rendre compte de toutes ses œuvres au tribunal du souverain juge, il fut saisi d'une terreur si vive, que s'adressant avec beaucoup de larmes à sainte Marie-Madeleine sa protectrice, il la supplia de lui obtenir un répit de deux ans, pour se préparer à la mort. La glorieuse pénitente l'exauça à la lettre ; car deux ans après, jour pour jour, le P. Zarzana expira doucement, plein de la plus joyeuse confiance. Trois semaines plus tard, on ouvrit sa sépulture ; il s'en exhala, au témoignage des PP. Alberti et Aguilera, un parfum délicieux et qui embauma tous les assistants.

Litter. annuæ Societ., *anno* 1586, *p.* 79. — Alberti, *Istor. della Provinc. di Sicil.*, *p.* 513. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 251.

---

* Dans le courant de l'année 1605, mourut à Padoue le P. Augustin Segala, justement appelé par les Lettres annuelles de la Com-

pagnie un religieux d'une vertu insigne. Il avait puisé cette vertu dans l'étude assidue et la pratique des Exercices de notre Bienheureux Père. On peut dire en effet qu'il était l'homme des Exercices ; il les faisait chaque année avec une diligence incroyable, et en sortait brûlant de zèle pour le salut des âmes et pour sa propre perfection. La méditation fondamentale l'attirait de préférence ; il passait plusieurs jours à l'approfondir et paraissait ne pouvoir s'en détacher. Aussi sa vie tout entière était-elle animée et pénétrée de l'esprit surnaturel. A l'époque où il étudiait la philosophie et la théologie, sa pratique constante, quand il se trouvait en face d'une difficulté qu'il ne pouvait résoudre, était de recourir à la prière et à la pénitence et d'y chercher la lumière dont il avait besoin. Il exerça longtemps l'office de prédicateur avec une grande réputation. Il s'appliquait surtout à encourager les âmes, à les dilater par l'espérance des biens immenses et éternels qui les attendent dans la gloire ; et grâce à cette méthode, assurent ses contemporains, il recueillit les plus heureux fruits.

Une pénible maladie le retint longtemps sur son lit comme sur une croix. Alors, avec une simplicité touchante, il pria le Maître des novices de lui donner chaque jour les points de méditation ; il ne savait et ne voulait s'entretenir que de Dieu, tous les autres sujets lui étaient à charge. Souvent réjoui et fortifié par le corps et le sang de son Sauveur, qu'il reçut à genoux tant que ses forces le lui permirent, il alla contempler enfin les splendeurs que Dieu réserve à ses élus.

Litter. ann. Societ., anno 1605, *p.* 158 *seqq.*

VII NOVEMBRE

—

Le septième jour de novembre de l'an 1645, mourut à Marsala le F. Sébastien Ferrigno, Coadjuteur temporel. Il était né dans la Province de Naples ; mais le désir de sacrifier plus complètement à Notre-Seigneur les affections de la patrie et de la famille, le conduisit en Sicile, et c'est là qu'il embrassa la vie religieuse. Pendant près de quarante ans sans interruption, il remplit seul l'office de boulanger, au collège de Marsala. Le renoncement et la charité de ce saint homme lui rendaient aimable un si rude travail, même quand ses forces épuisées semblaient ne pouvoir plus y suffire. La persuasion unanime des Pères et des Frères, dit Aguilera, était que les saints anges et surtout son ange gardien l'aidaient à remplir sa tâche et s'entretenaient familièrement avec lui. Le F. Ferrigno mourut dans la soixante-dixième année de son âge et la quarante-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t. 2, p.* 434.

Le septième jour de novembre de l'an 1717, mourut au petit village de Pofi, dans le diocèse de Veroli, le B. P. Antoine Baldinucci,

Florentin, l'apôtre et le thaumaturge de la Province Romaine. Il n'avait pas plus de dix ans, lorsque Notre-Seigneur fit par deux fois connaître à une de ses plus fidèles servantes, qu'il se le réservait pour sa gloire ; car elle vit un jour notre Bienheureux Père tenant dans ses bras le petit Antoine, et disant de lui avec tendresse : « Cet enfant est mon fils et je suis son père ; il deviendra plus tard un grand saint » ! Peu de temps après, elle vit encore le jeune écolier portant gravé sur sa poitrine le nom de Jésus, et recueillit ces belles paroles de la bouche du Sauveur : « Cet enfant doit entrer un jour dans la Compagnie qui porte mon nom ; il me servira et m'aimera de tout son cœur » !

Vingt ans d'un apostolat comparable à celui des plus glorieux enfants de saint Ignace, dans les montagnes et sur le littoral du vieux Latium, justifient surabondamment ces deux magnifiques promesses. Malgré la faiblesse de sa complexion, que de grandes maladies avaient encore rendue plus délicate, le P. Baldinucci entreprit et soutint jusqu'à sa mort des travaux et un genre de vie qui auraient réclamé les forces d'un géant. Rien ne lui paraissait trop dur quand il s'agissait de gagner une âme. Pour triompher d'un pécheur endurci, il n'hésitait point à se flageller devant lui jusqu'au sang, et à prolonger ses prières aux pieds de Notre-Seigneur plus de la moitié de la nuit. Sans distinction d'hiver ou d'été, de plaines, de halliers ou de montagnes, il faisait tous ses voyages pieds nus, et souvent il n'avait pas où reposer sa tête. S'il avait voulu s'épargner ces fatigues, il n'aurait eu qu'à laisser faire les peuples qu'il ramenait en foule à Jésus-Christ ; mais sa plus douce joie était de souffrir ; bien que la puissance divine semblât avoir été remise en ses mains, jamais il n'en voulut user pour lui-même.

Entre les innombrables miracles dont sont remplis les actes de sa béatification, un des plus frappants et des plus justement célèbres est celui qu'il opéra en pleine campagne, devant une nombreuse multitude. Il prêchait sur l'enfer, au pied d'un grand arbre, dans cette saison de l'année où les feuilles nouvelles sont plus abondantes et plus tenaces. S'adressant à la foule qui l'environnait : « Voulez-vous voir, dit-il, comment tombent dans le feu éternel les âmes coupables? Voyez comment tombent les feuilles dont cet arbre est chargé » ! Et aussitôt elles se détachèrent sans le moindre souffle, et couvrirent le sol, tandis que tout le peuple demandait à grands cris miséricorde et pardon.

Les différentes vies du P. Baldinucci, cf. Carayon, *Bibliographie historique, n.* 1502-1505, *p.* 213. — Ch. Clair, *le Bienheureux Antonio Baldinucci.* — Patrignani, *Menologio, 7 nov., p.* 38. — Mazzolari, *Commentarii et Ellogia, p.* 62. — Sommervogel, *Biblioth., t. 1, p.* 828. — Vannucci, *Vita del Beato Antonio Baldinucci, Roma,* 1893.

---

* Le septième jour de novembre de l'an 1657, mourut saintement à Chieri le P. Augustin Centurione, de l'illustre famille génoise de ce nom. Il avait rempli plusieurs charges importantes, et avait même été élevé à la dignité de Doge. Au milieu de la sollicitude des affaires, il n'avait cessé de mener la vie non seulement d'un chrétien, mais d'un fervent religieux. Ses biographes n'hésitent pas à dire que son union à Dieu était continuelle ; plus de trente ans avant sa mort, il avait pris l'engagement de ne rien faire sans l'assentiment de son directeur spirituel, et il lui sou-

mettait ses moindres difficultés comme eût pu le faire le plus humble des religieux. Tous les jours, ou du moins plusieurs fois la semaine, il s'approchait de la sainte table, pour y trouver lumière et force dans ses hautes fonctions.

Mais le monde lui pesait ; il aspirait à une vie plus pauvre, plus semblable à celle de Notre-Seigneur. A la mort de sa femme, il se hâta de laisser la toge et reçut les ordres sacrés. C'était un premier pas dans la voie du dépouillement. Bientôt, il sollicita du Père Général Goswin Nickel, la faveur d'être reçu parmi les novices de la Compagnie ; il avait plus de soixante-dix ans ; mais, disait-il, s'il était désormais trop tard pour apprendre à bien vivre, il était temps encore d'apprendre à bien mourir ; il serait heureux de remplir les plus bas offices parmi les Frères Coadjuteurs. Pour donner un grand exemple au monde, le Père Général, usant de ses pouvoirs, fit volontiers une exception aux règles communes de la Compagnie, et Augustin Centurione, abandonnant joyeusement tout ce qui lui rappelait son ancienne fortune, alla s'enfermer au noviciat de Chieri, près de Turin.

Il ne faisait au reste que suivre les traces de son père et de sa mère, morts l'un et l'autre sous l'habit religieux ; de ses frères et de ses sœurs, de ses fils et de ses filles engagés au service de Notre-Seigneur dans la pratique des conseils évangéliques ; car toute cette famille, remarque le P. Nadasi, peut paraître une famille religieuse. Au milieu de ses compagnons, le P. Augustin Centurione se montra le plus humble et le plus obéissant. Il leur parlait de Dieu, du bonheur de le servir, de la vanité du monde, avec un accent qui les ravissait et les pénétrait de reconnaissance pour la grâce de leur vocation. Quand éclata la terrible peste de 1657 qui

fit tant de victimes : « Oh ! disait-il avec un admirable sentiment de foi ; oh ! combien est plus redoutable le ravage fait dans l'âme par un seul péché véniel » ! Ce grand serviteur de Dieu mourut après dix-huit mois seulement de noviciat, dans la soixante-treizième année de son âge.

NADASI, *Ann. dier. memor.*, 7ª *nov.*, *p.* 264. — DREWS, *Fasti Soc. Jes.*, 7ª *nov.*, *p.* 436. — PATRIGNANI, *Menol.*, 7 *nov.*, *p.* 37.

VIII NOVEMBRE

—

Le huitième jour de novembre de l'an 1612, mourut au Collège Romain le P. Bernardin Piccino, dont la pierre sépulcrale, par ordre du Père Général Claude Aquaviva, fut honorée de cette inscription : « *Bernardinus Piccinus, vir insignis humilitate;* Bernardin Piccino, homme d'une humilité insigne ». Né à Lecce, dans le royaume de Naples, il avait eu pour confesseur, dès l'âge de douze à treize ans, le Vén. P. Bernardin Realino, qui lui apprit doucement à se vaincre lui-même pour l'amour de Dieu. Il en vint rapidement à se considérer comme le dernier de tous les hommes, et n'avait pas de plus sincère désir que d'être traité comme tel, et par les étrangers, et par ses frères, et même par Dieu. Aussi mettait-il toute sa joie, non seulement dans le mépris et le dénuement, mais encore dans les maladies et les désolations les plus crucifiantes, dont il se croyait uniquement digne. Reçu à l'âge de vingt ans parmi les novices de Messine, il profita de très violentes douleurs de tête pour demander à passer sa vie dans les offices de nos Frères Coadjuteurs, et il y demeura près de quatre ans avant de prononcer ses premiers vœux. Il fallut un ordre des supérieurs pour l'obliger à étudier la théologie, et à recevoir le sacerdoce. Plus d'une fois, au collège de Palerme, il demanda comme une

grande grâce au Père Recteur de parcourir la ville dans l'attirail et avec l'air d'un fou.

Mais on le vénérait d'autant plus, qu'il travaillait plus à s'anéantir. Pour se soustraire à des démonstrations qui pesaient trop à son humilité, il demanda au P. Aquaviva de pouvoir achever sa vie dans quelque petit collège, où il mourrait inconnu. Le Père Général, pour le consoler, accueillit sa prière, et l'envoya professer la dernière classe de grammaire au collège de Tivoli. Le P. Piccino n'en sortit que peu de semaines avant sa mort, quand brisé sans retour par la maladie et la pénitence, il reçut l'ordre de se rendre au Collège Romain. Notre-Seigneur le traita pareillement à peu près selon ses désirs ; il lui fit partager dans une large mesure les tristesses et les abandons de son agonie et de sa croix ; l'humble religieux ne trouvait de consolation et d'espérance que dans son ardent désir d'aimer Dieu. Durant les nuits entières, il gémissait et répétait avec larmes : « Où donc êtes-vous, ô Seigneur ! et comment ne pas vous aimer » !

A ces épreuves de l'âme et à des douleurs de tête continuelles et si violentes qu'il crut devoir demander, par l'entremise de la très sainte Vierge, une demi-heure de soulagement chaque matin pendant la célébration du saint Sacrifice, le P. Piccino joignait les souffrances volontaires les plus rigoureuses. Du matin au soir, il ne quittait pas un moment la chaîne de fer qui lui serrait étroitement les reins, ni le cilice qui lui enveloppait tout le corps. La nuit, il ne reposait guère qu'assis sur une chaise et tout habillé. Jamais il ne consentait à se garantir de l'intempérie des saisons, ni de la morsure et de l'importunité des insectes ; il ne voyait en eux, disait-il, que de fidèles et très aimables vengeurs de leur

Dieu contre lui. Toute sa consolation, en un mot, était précisément d'être désolé, anéanti et crucifié. Mais cet amour de la croix n'altérait en rien l'amabilité pleine de tendresse qui attirait vers lui toutes les âmes. La foule accourait à sa rencontre pour toucher ses vêtements comme ceux d'un saint; on se pressait aux fenêtres et sur les terrasses, rien que pour le voir passer. Le P. Piccino mourut dans la quarante-sixième année de son âge et la vingt-sixième depuis son entrée dans la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 1 *seqq.* — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 8ª *nov.*, *p.* 265. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 8ª *nov.*, *p.* 438. — Patrignani, *Menol.*, 8 *nov.*, *p.* 46. — Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 1, *p.* 421 *et suiv.* — Santagata, *Istoria della Prov. di Napoli, t.* 3, *p.* 450. — Rho, *Variæ virtutum Histor.*, *p.* 56, 812, 847.

---

* Le huitième jour de novembre de l'an 1622, mourut à Messine le P. César Cosso, que ses vertus religieuses et ses éminentes qualités de gouvernement firent admettre à la profession solennelle des quatre vœux par le P. Claude Aquaviva. Il avait étudié dans les universités de Naples et de Padoue, et jusqu'à l'âge de trente-huit ans, exercé à Messine la profession d'avocat avec une grande réputation de savoir, de prudence et d'intégrité; Marc-Antoine Colonna, gouverneur de la Sicile, voulut l'élever à la première charge de la magistrature dans l'île. Il lui en donna l'annonce au milieu même d'une fête qu'il avait préparée aux novices de Messine, et à laquelle assistait le brillant avocat. Mais César Cosso avait

alors de bien autres pensées ; il remercia le gouverneur, et bientôt après, renonçant au monde et à ses magnifiques espérances, il embrassa l'humilité de la croix dans la Compagnie. Il apportait à la vie religieuse une vertu depuis longtemps formée ; il acquit en peu de temps une si rare connaissance des voies spirituelles, que presque au lendemain de ses premiers vœux, il fut jugé capable à son tour de les enseigner comme Maître des novices. Au reste, toute sa vie désormais va se passer dans les charges. Il semblait fait pour elles, disent ses biographes. Il réduisait à deux ses principes de gouvernement : donner lui-même l'exemple en toutes choses à ses inférieurs, et exercer à leur égard la charité, en veillant avec sollicitude, non seulement à leur santé, mais encore dans la mesure des convenances religieuses, à leur bien-être. Il réservait toutes ses rigueurs pour lui-même. Outre les jeûnes ordinaires de l'avent et du carême, il en gardait deux autres de quinze jours chacun, avant les fêtes de l'Assomption et de saint Michel ; le samedi, en l'honneur de la sainte Vierge, il ne prenait rien de chaud ni de cuit. Il dormait à peine quatre heures chaque nuit, et consacrait le reste du temps à la prière ; ses disciplines étaient quotidiennes et sanglantes.

Dans les dernières années de sa vie, le P. Cosso fut atteint de cécité ; cette épreuve ne lui fut pénible que parce qu'elle le privait de la consolation de dire la sainte messe et de réciter son bréviaire ; aussi quand deux ans après, un habile praticien lui eut fait avec succès l'opération de la cataracte, il remercia vivement Notre-Seigneur de ce qu'il pouvait remonter à l'autel et reprendre le saint office. A le voir toujours serein et comme perdu en Dieu, personne n'eût soupçonné les tempêtes de scrupules et de défian-

ce qui désolaient son âme. Quand il fut sur le point de rendre le dernier soupir, tous les nuages se dissipèrent, et il s'endormit dans le Seigneur, rayonnant de joie et d'espérance. En témoignage de la haute estime qu'il s'était acquise par ses vertus, son éloge fut prononcé au réfectoire ; et chose rare parmi nous, observe le P. Cordara, son corps fut enfermé dans un cercueil de plomb. Plusieurs grâces merveilleuses furent obtenues au contact de ses reliques et par son intercession. Le P. Cosso était âgé de soixante-seize ans, et en avait passé trente-huit dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6a, *lib.* 7, *n.* 29, *p.* 353. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul. t.* 2, *p.* 142 *seqq.* — Nadasi, *Annus dier. memorab.,* 7a *nov.*, *p.* 264. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 7a *nov.*, *p.* 436.

---

* Le huitième jour de novembre de l'an 1657, mourut au service des Pères et des Frères du Collège Romain atteints de la peste, le Frère Coadjuteur Benoit di Bernardini, modèle achevé, dit le P. Nadasi, de toutes les vertus de son degré. Jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, il n'avait été qu'un pauvre villageois, presque un mendiant, obligé pour vivre de promener sa hotte dans les rues de Rome en vendant de la laitue. Mais il avait une foi vive et un cœur pur. La vue de nos Pères prêchant sur les places publiques, lui inspira le désir d'embrasser la même règle. Il fut admis au noviciat. Cette faveur le remplit de joie et de reconnaissance ; il se dévoua corps et âme au service de la Compagnie et à l'œuvre

de sa sanctification. Il paraissait insatiable de travail, d'humilité, de prière, de mortifications. La moindre faute lui faisait horreur ; on sut de son confesseur qu'il n'avait jamais perdu l'innocence baptismale, ni commis un seul péché véniel de propos délibéré pendant toute sa vie religieuse. Aussi les plus douces consolations remplissaient son âme ; quand il assistait au saint sacrifice ou faisait la sainte communion, on le voyait presque toujours le visage baigné de larmes.

Ses pénitences semblaient excessives ; le Père Provincial de Rome essaya de les modérer ; mais le bon Frère assura qu'il les avait toutes soumises au Père Général et qu'elles avaient été approuvées. « C'est vrai, répondit le P. Mutius Vitelleschi, laissons-le suivre l'esprit de Dieu ». La peste qui se déchaîna sur Rome en 1657, après avoir désolé Naples l'année précédente, fournit au F. Benoît di Bernardini une occasion précieuse de mettre le couronnement à cette vie de perpétuelle immolation, de travail et de prière ; il l'accueillit avec un saint enthousiasme ; il était tout hors de lui, comme il l'avouait à son confesseur, à cette pensée qu'il pourrait exposer et donner sa vie au service de son prochain. Cette héroïque ambition fut satisfaite. Après avoir rempli tous les devoirs de la charité, le F. di Bernardini expira joyeusement dans la cinquante-deuxième année de son âge et la vingt-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

Alegambe, *Heroes et victimæ charitatis*, *p.* 548. — Patrignani, *Menolog.*, 8 *nov.*, *p.* 50.

IX NOVEMBRE

—

* Le neuvième jour de novembre de l'an 1621, mourut à Cranganor le P. Jean-Marie Campora, dont le P. François Roz, premier archevêque de cette ville, avait coutume de dire qu'en le perdant, le diocèse de Cranganor serait comme un homme dont on aurait coupé les pieds et les mains. Il était né à Lucques en Toscane, et avait longtemps sollicité, sans l'obtenir, la faveur d'aller annoncer la bonne nouvelle aux peuples des Indes. Un jour, voyant le Père Général Claude Aquaviva sortir du Gesù pour aller dire la messe à Sainte-Marie-Majeure, il eut la pensée de faire une nouvelle tentative ; et courant après lui, il le conjura de recommander à la divine Mère une intention qui lui tenait tant à cœur. Sa confiance ne fut pas trompée. De retour au Gesù, le Père Général manda le P. Campora et lui ordonna de se tenir prêt à partir pour l'Orient. Grande fut la joie du futur apôtre et sa reconnaissance envers Marie. Au moment où il faisait ses adieux à la communauté, un Frère Coadjuteur d'une grande simplicité et sainteté de vie, lui remit une petite image de Notre-Dame, en l'assurant que s'il l'honorait avec piété, il apprendrait sans peine les langues de l'Inde. L'événement justifia cette naïve promesse. Le P. Campora se rendit maître avec une facilité et une perfection

étonnante des différents idiomes de ces contrées, surtout des langues syriaque et chaldaïque. Il travailla vingt ans au milieu des chrétiens de saint Thomé avec un zèle admirable et des fruits de sanctification et de salut, auxquels son archevêque a rendu un si glorieux témoignage. Peut-être l'excès des fatigues hâta-t-il sa fin. Il mourut frappé d'un coup soudain dans la quarante-septième année de son âge.

CORDARA, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 6, *n.* 123, *p.* 314.

---

* Le neuvième jour de novembre 1772, veille de la fête de saint André Avellino, auquel il avait une tendre dévotion, mourut frappé comme lui d'un coup d'apoplexie pendant qu'il offrait le saint sacrifice, le P. JACQUES PRATO, de la Province de Naples. Il était entré dans la Compagnie n'ayant pas encore treize ans accomplis, et dans un âge si tendre il se signalait déjà par une étonnante maturité de vertu. Ses études et sa régence terminées avec de brillants succès, il obtint de se consacrer aux missions de campagne; par son intrépidité à supporter toutes les fatigues, par sa mansuétude et son invincible patience à écouter les pécheurs au tribunal de la pénitence, il recueillit les fruits les plus abondants. Il dirigeait le collège de Molfetta, dans la terre de Bari, et y faisait fleurir la paix et l'union des cœurs, par la fidélité à la règle, quand la Compagnie fut proscrite du royaume des Deux-Siciles. Le P. Prato se retira à Veroli dans l'État pontifical. Il y fut bientôt rejoint par d'autres exilés. Nommé supérieur, il s'appliqua tout entier à leur adoucir l'amertume de cette terrible épreuve, et leur

gagna tellement le cœur par sa charité et son dévouement, que lorsqu'il eut été déchargé de son emploi, tous d'une voix unanime le demandèrent comme Père spirituel au Provincial. Il resta dans cette importante fonction jusqu'à sa mort. En même temps, il faisait une classe de petits enfants et dirigeait une nombreuse congrégation que l'évêque de Veroli avait confiée à la Compagnie.

Ces travaux continués sans relâche, et la vue de la guerre sans merci déclarée à l'Ordre de saint Ignace, avaient peu à peu miné ses forces ; mais il ne faisait entendre aucune plainte et ne demandait aucun repos. Frappé une première fois pendant qu'il parlait à ses congréganistes, et emporté mourant dans leurs bras, il reprit ses occupations dès que le mal fut apaisé. Il se traîna ainsi une année entière avec un courage admirable, saintement avide de mettre à profit, pour sa perfection et le salut des âmes, le temps qui lui était encore laissé. Mais le neuf novembre, comme il venait de monter à l'autel et commençait le *Gloria in excelsis*, il fut de nouveau renversé à terre, et ne tarda pas à rendre le dernier soupir, entouré des témoignages d'estime et de vénération des Nôtres et des étrangers. Le Chapitre de la cathédrale lui fit des funérailles solennelles et voulut qu'il fût enterré dans le caveau des chanoines. Le P. Prato était âgé de quarante-sept ans, et en avait passé près de trente-cinq dans la Compagnie.

Vita (ms.) del P. Giaconio *Prato della Provincia di Napoli (Archiv. Rom.)*

X NOVEMBRE

—

Le dixième jour de novembre rappelle la mémoire du F. Ange Valentino, Coadjuteur temporel, né à Casoria, dans le royaume de Naples. Il avait été envoyé au collège de Lecce dès le temps où il était encore novice ; il y vécut trente-sept années entières dans une si grande pureté de vie, qu'on le regardait comme un ange : ainsi vérifiait-il le nom qu'il avait reçu au baptême. Chargé de faire valoir les fermes du collège, il joignit toujours à une sollicitude extrême pour son emploi l'exemple d'une régularité parfaite, et les séculiers eux-mêmes étaient remplis à son égard de respect et d'admiration. Au milieu des distractions inséparables de ses travaux, il sut se maintenir dans la ferveur et la dévotion. Toutes les fois qu'il le pouvait, il revenait au collège reprendre la vie commune, et se montrait prêt à tous les offices qu'on voulait lui confier, sans répugnance, sans excuse. Animé de la plus tendre charité pour les autres, le F. Valentino était dur et austère pour lui-même. Son abstinence était extrêmement rigoureuse ; on avertit même celui qui lui succéda dans son emploi, de ne pas le prendre pour modèle à cet égard. Dans sa vieillesse, la charité des supérieurs, sur le conseil des médecins, lui fit porter quelques douceurs ; l'humble religieux, par amour de la pénitence, n'en usa ja-

mais ; et après sa mort, on les retrouva dans sa chambre comme il les avait reçues. Ce fidèle serviteur de Dieu mourut à Lecce en 1694. Il était âgé de cinquante-sept ans et en avait passé trente-huit dans la Compagnie.

Menol. Romano, 10 *nov.*, *p.* 142. — Guidée, *Ménologe*, 10 *nov.*, *p.* 355. — *Catal. Societ.* (*Archiv. Rom.*).

---

* Le dixième jour de novembre de l'an 1630 mourut à Florence le P. Marcellin Albergotti, Recteur du collège de cette ville, victime de son dévouement au service des pestiférés. Un sacrifice héroïque lui avait ouvert l'entrée de la Compagnie. Dans l'espoir d'ébranler sa résolution, son père et sa mère avaient obtenu du grand-duc de Toscane un ordre exprès qui lui enjoignait, s'il persistait à vouloir s'enrôler sous le drapeau de saint Ignace, de renoncer irrévocablement à l'héritage de ses ancêtres, avant même de prendre l'habit des novices. Le jeune Marcellin saisit avec transport une si belle occasion de se dépouiller pour Jésus-Christ, et de se soustraire d'un seul coup à toute pensée de revenir en arrière, et il signa sa renonciation avec la joie d'un captif qui briserait ses chaînes.

Trois traits principaux semblent avoir formé le caractère de la vertu du P. Albergotti : une confiance en Dieu sans bornes, une haine mortelle de son corps, et par-dessus tout un ardent désir de quitter ce monde pour échapper au péril de commettre le péché. A l'époque où il venait de se consacrer au service des malades

dans l'hôpital de Florence, le Père qui le remplaçait au collège, lui fit savoir qu'il était à bout de ressources et ne savait où prendre l'argent dont il avait besoin : « Cherchez au prie-Dieu », lui répondit le P. Albergotti. Le Père, entendant ces paroles au pied de la lettre, courut au prie-Dieu du saint homme ; mais il n'y trouva pas un denier. Se ravisant alors, il comprit la leçon qui lui était donnée ; il s'agenouilla, et dans une prière fervente exposa sa détresse à Notre-Seigneur. Dès le lendemain, des aumônes abondantes et imprévues mirent le collège hors d'embarras.

Le P. Albergotti se traitait avec une rigueur impitoyable. Si fréquentes étaient ses flagellations, qu'il était devenu presque insensible, comme il l'avoua lui-même à un de ses confidents, et qu'il avait peine à trouver une place où les coups les plus rudes lui fissent éprouver quelque douleur.

Quand la peste de 1630, après avoir promené ses ravages en France et dans le nord de l'Italie, menaça la Toscane et Florence, il s'empressa de s'offrir au Père Provincial pour voler au secours des malades, aussitôt que le fléau se serait déclaré. Sa demande n'ayant pas été agréée, il porta ses instances aux pieds du Père Général, Mutius Vitelleschi. « Mon Père, lui écrivait-il dans une lettre admirable que le P. Alegambe nous a conservée, il me semble que je puis dire avec le martyr saint Ignace : *Ego scio quid mihi expediat ;* je sais ce qui me convient. J'ignore en vérité si dans toute ma vie j'ai plus désiré chose au monde que de mourir, pour ne plus offenser mon Dieu. Viennent sur moi et les feux, et les croix, et les bêtes et tous les tourments de ce monde et de l'autre, pourvu que je ne pèche plus. O Père très aimé, quel bien vous pouvez me faire en me répondant ce seul mot : *Ita*, oui ». Le

Père Général prononça la parole désirée, et le jour même, le P. Albergotti, rayonnant de joie et d'espérance, entrait dans la carrière du dévouement et du sacrifice. Il y trouva bientôt le sort qu'il ambitionnait. Atteint le onzième jour par le redoutable mal, il expira en bénissant Dieu d'être enfin soustrait à l'empire du péché. Il était âgé de quarante-cinq ans et en avait passé vingt-six dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 15, *n.* 1, *p.* 349. — Alegambe, *Mortes illustres, anno* 1631, *p.* 334 *seqq.* — Patrignani, *Menologio,* 10 *nov.*, *p.* 60. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 10 *nov.*, *p.* 268. — Drews, *Fasti Societ.*, 10ª *nov.*, *p.* 440. — Rho, *Variæ virtut. Histor.*, *p.* 20. — Tanner, *Societ. Jesu Apostolor. imitatrix*, *p.* 610.

---

* Le dixième jour de novembre de l'an 1648, mourut à Bologne, sa patrie, le P. Albert Angelelli, fondateur du noviciat de Saint-Ignace et de l'Université de Sainte-Lucie. Orphelin dès l'âge de quinze ans, il avait pris d'une main ferme le gouvernement de sa grande fortune ; mais bientôt, désabusé du monde, il avait sollicité une place parmi les enfants de la Compagnie. Pour protester contre une calomnie qu'il avait souvent entendu répéter, et à laquelle il avait d'abord ajouté lui-même quelque créance, il ne voulut rien apporter avec lui de ses biens ; et par un acte solennel, il en fit l'abandon complet à son unique frère. Son entrée au noviciat fut sévèrement jugée, et plus d'une fois on le pressa de reprendre sa liberté. Un jour que les instances avaient été plus vives, il

déconcerta ses interlocuteurs par cette simple réplique faite d'un ton joyeux : « J'ai porté pendant vingt-et-un ans le joug du monde ; laissez-moi le même temps essayer celui de Jésus-Christ ; je verrai alors celui qu'il me convient de choisir ».

Cependant son frère mourut sans avoir fait de testament ; toute la fortune lui revenait donc de plein droit. Il étudiait alors la rhétorique à Plaisance ; il se rendit à Bologne, pour y mettre ordre à ses affaires. Sa pensée était de prélever sur la totalité de l'héritage une certaine part qu'il donnerait à la Compagnie, et d'abandonner le reste à ses parents. Mais ceux-ci convoitaient la fortune entière ; ils se refusèrent à tout arrangement ; ils prétendaient qu'Albert, ayant embrassé la vie religieuse, était incapable de posséder ; ils menaçaient de porter le débat devant les tribunaux. Albert Angelelli n'avait pas encore fait ses premiers vœux, les prétentions des siens étaient donc sans fondement ; cependant dans l'espérance de les amener à un compromis, il attendit quatre années entières ; ce fut en vain.

Une pensée étrange, qu'il condamna vivement dans la suite, mais qu'il crut alors inspirée de Dieu, lui vint à l'esprit : ce fut de sortir pour un temps de la Compagnie, afin de dérouter par ce coup d'éclat les indignes convoitises de ses proches, et de disposer à son gré de son patrimoine. Le P. Mutius Vitelleschi, instruit de son projet, s'efforça de l'en dissuader : « Mon fils, lui écrivait-il, pour le bien de la Compagnie, j'estime plus la persévérance au service de Dieu d'un seul de mes enfants, que tous les avantages et tous les biens du monde ». Albert Angelelli avait consulté plusieurs théologiens ; aucun n'avait nié son droit strict à suivre son idée. Le 17 juillet 1616, après avoir fait la sain-

te communion, il demande à sortir du collège et se rend à la maison paternelle. De là, il écrit au Père Recteur pour lui donner avis de l'acte qu'il vient d'accomplir, dépose avec respect sa soutane et la garde comme une relique ; puis sans que personne puisse ou ose lui faire opposition, il reprend avec autorité l'administration de ses biens.

Cependant son cœur était toujours rempli du souvenir de la Compagnie ; il ne cessait de penser aux moyens de lui témoigner son filial attachement. Aucun ne lui parut plus convenable que la fondation d'un noviciat. Il priait un jour au tombeau de saint Dominique, et au nom de l'amour qui unit entre eux les fondateurs d'Ordres, il conjurait ce grand saint de l'aider dans son projet et de lui faire trouver une maison convenable. Il n'avait pas encore achevé sa prière, qu'un seigneur de Bologne l'emmène avec lui et lui montre une grande maison qui était à vendre. Albert Angelelli l'achète aussitôt ; il la fait réparer et meubler, la pourvoit d'une rente annuelle ; et quelques mois plus tard, les novices viennent l'occuper avec le Père Alexandre Boselli, leur premier Maître.

Ce n'était encore que la moitié de ce que le généreux bienfaiteur se proposait de faire. En attendant qu'il pût réaliser pleinement ses desseins, il sollicita la faveur de redevenir l'enfant de celle qu'il n'avait quittée que pour mieux la servir; mais toutefois reconnaissant qu'il avait commis une imprudence et une faute, il exprima le désir d'être reçu au rang des Frères Coadjuteurs. Le Père Général n'accepta pas cette offre de son humilité ; il lui ordonna même de se préparer au sacerdoce ; et dès qu'il l'eut reçu, Albert Angelelli reprit dans la joie de son cœur le vêtement de salut qu'il avait laissé seize ans auparavant. Son noviciat terminé,

il fit ses études de théologie à Parme, passa brillamment ses examens, et fut jugé digne de la profession solennelle. C'est alors qu'il mit le dernier couronnement à ses projets. Le collège de Bologne n'avait que les cours inférieurs de littérature et de grammaire; il y fonda des chaires de philosophie et de théologie, et en fit une université ; il assigna aussi des revenus annuels pour l'entretien d'un certain nombre de Scolastiques de la Compagnie.

Au milieu de cette munificence, toute son attention était de se faire oublier. Par humilité autant que par délicatesse envers la Compagnie, et pour n'offrir aux siens aucun sujet de revendication, il refusa de prononcer les vœux de profès et demeura toujours simple Scolastique. Cependant le Père Général, pour reconnaître ses vertus autant que ses services, le nomma Recteur de ce même collège de Sainte-Lucie, enrichi par ses largesses Avant d'entrer en charge, le P. Angelelli supplia sa Paternité de lui permettre d'exposer ses raisons pour décliner un tel honneur. Dieu parut seconder ses désirs. Car avant d'avoir reçu la réponse du Père Général, il tomba gravement malade. Quand on lui annonça que son mal semblait sans remède : « Oh ! la bonne nouvelle, dit-il. Vous ne pouviez m'en annoncer de plus heureuse ; c'est à ce terme que j'ai dirigé toutes mes pensées et toute ma vie ». Et quelques jours après, il remit doucement son âme à Dieu. Il était âgé de cinquante-sept ans, et en avait passé seize dans la Compagnie, depuis sa seconde entrée au noviciat.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6a, *lib.* 16, *n.* 31, *p.* 456 *seqq.* — *Ristretto della vita e virtù del P. Alberto Angelelli d. C. d. G.*, *defonto in Bologna a' di* 10 *nov. dell. anno* 1648 (*Archiv. Provinc. Taurin*). — Patrignani, *Menol.*, 10 *nov.*, *p.* 62 *et suiv.*

XI NOVEMBRE

—

Le onzième jour de novembre de l'an 1621, mourut au collège de Lisbonne le F. François Campioni, Coadjuteur temporel, qui travaillait depuis quinze ans dans la Province de Portugal, et remplissait alors l'emploi de linger. Ses deux vertus de prédilection étaient l'obéissance et la charité. Jamais il ne s'était permis une seule excuse pour décliner, même indirectement, un travail dont on le chargeait ; au moindre signe de ses supérieurs, on l'avait vu plus d'une fois, tout tremblant de fièvre, servir de compagnon à ceux qui sortaient de la maison. C'était dans la méditation assidue des exemples de Notre-Seigneur, et plus encore à la table sainte, que le F. Campioni puisait cet oubli complet de lui-même, et cet abandon de son corps aussi bien que de son âme entre les mains paternelles de Dieu. Tout lui semblait doux à ce prix ; et même lorsqu'il recevait quelque réprimande ou quelque pénitence imprévue, son premier mouvement était d'en témoigner sa reconnaissance, en priant pour ceux qui le corrigeaient. Quant à sa charité fraternelle toujours prompte à se sacrifier pour les autres, elle lui avait tellement gagné les cœurs, que dans sa dernière maladie, tous réclamèrent à l'envi la permission de lui prodiguer leurs soins, en le veillant nuit et jour jusqu'à la mort. Lorsqu'il eut ren-

du le dernier soupir, les professeurs du collège de Lisbonne, pour lui témoigner encore une fois leur reconnaissance, demandèrent et obtinrent, malgré l'usage contraire, de porter processionnellement à l'église le corps du saint Frère, et de le déposer dans son tombeau.

Franco, *Annus gloriosus*, 11 *nov.*, *p.* 676. — Id., *Synopsis Annal. Societ. Jesu in Lusitania, anno* 1621, *p.* 230.

Le onzième jour de novembre de l'an 1645, le P. François Giunta mourut saintement à Messine, après avoir rempli successivement les charges de Recteur, d'Instructeur des Pères de troisième probation, et de Maître des novices. Il joignait une âme héroïque à la plus haute intelligence des voies de la sainteté, et se dépensait tout entier à la formation des âmes que Notre-Seigneur lui confia pendant près de trente ans, au dedans et au dehors de la Compagnie. Mais il ne les conduisait, assure-t-on, par aucune voie d'oraison ou de sacrifices, dont il n'eût fait lui-même l'épreuve, et dont il n'eût recueilli les fruits. Le P. Giunta mourut dans la cinquante-neuvième année de son âge et la trente-deuxième depuis son entrée dans la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 435.

---

* Le onzième jour de novembre de l'an 1649, mourut glorieusement le P. VINCENT DAMIANI, transpercé d'une lance par les infidèles des Philippines, en haine du nom de Jésus-Christ. Il était arrivé dans ces missions à l'âge de vingt-sept ans, et avait aussitôt réclamé l'honneur d'aller porter la bonne nouvelle parmi les peuplades les plus farouches ; son zèle opéra des prodiges de conversion. Le P. Michel Ponce ayant été mis à mort par les payens de Palapag, le P. Damiani fut envoyé prendre sa place. Le pays était rempli d'apostats plus ennemis du nom chrétien que les idolâtres eux-mêmes ; à force de prières, de patience et de charité, il vint à bout de les adoucir et d'en ramener un grand nombre à Jésus-Christ. Cet intrépide missionnaire puisait le courage dont il avait besoin dans une union intime et continuelle avec Dieu ; souvent il passait les nuits entières en oraison, et trouvait dans ce saint exercice la vigueur même de son corps et comme une sorte de rajeunissement après les plus grandes fatigues. Cette familiarité avec Notre-Seigneur, si nécessaire à un apôtre et si vivement recommandée par notre Bienheureux Père, était le fruit d'une vie très pure et d'une innocence conservée sans tache depuis son baptême.

La gloire du martyre allait ajouter un plus brillant éclat à tant de dons précieux. Un nouveau champ d'apostolat venait de s'ouvrir au P. Damiani au milieu de tribus également barbares et rebelles à toute tentative de conversion. Le missionnaire supporta parmi elles, disent ses biographes, des fatigues dignes d'un héros ; mais ses efforts échouèrent contre l'obstination de quelques fanatiques qui jurèrent sa mort. Un jour ils envahirent la pauvre cabane où l'homme de Dieu faisait son oraison, et le percèrent de

leurs lances. Le P. Damiani tomba à terre, le crucifix dans les mains, les lèvres collées sur le côté ouvert du Sauveur. Il était âgé de trente-trois ans et en avait passé dix-huit dans la Compagnie.

Alegambe, *Mortes illustres, p.* 657. — Nadasi, *Ann. dier. memor.,* 11ª *nov., p.* 270. — Drews, *Fasti Soc. Jesu,* 11ª *nov., p.* 442. — Andrade, *Varones ilustres, nouv. édit., t.* 3, *p.* 210. — Patrignani, *Menologio,* 11 *nov.* — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 534.

XII NOVEMBRE

—

Le douzième jour de novembre de l'an 1615, mourut dans la maison professe de Rome le P. Fabius de Fabiis, dernier rejeton de l'antique et glorieuse famille des Fabii. Il s'était arraché au monde à l'âge de vingt-cinq ans ; et même après ses premiers vœux, le Souverain Pontife Grégoire XIII, ne pouvant sans douleur voir périr un nom si cher à la capitale du monde chrétien, lui proposa de briser ses liens, pour conserver à l'avenir le sang et la gloire de ses aïeux. Mais bien loin d'accepter cette offre : « Très-Saint Père, se hâta de répondre le jeune Fabius, quelle plus noble fin pourrais-je souhaiter à la race de mes ancêtres, que de s'éteindre au service de Dieu » ? La vie religieuse s'était cependant présentée à lui sans l'attrait d'aucune consolation ; épreuve d'autant plus dure que l'oraison lui avait été jusqu'alors une source de délices intarissables. La sainte joie elle-même de ses compagnons, parmi lesquels on comptait saint Stanislas et Claude Aquaviva, augmentait la désolante aridité de son âme; il ne fut pleinement délivré de ses peines qu'au bout de douze années entières. Mais Dieu, par une voie si différente, l'élevait à une très haute vertu ; et tous le vénéraient déjà comme un saint. Jamais dans ses quarante-huit années de vie religieuse, on ne le vit manquer à une seule de nos

règles. Le P. Claude Aquaviva l'appelait d'ordinaire l'Institut vivant de la Compagnie. Aussi n'eut-il point de plus ferme appui ni de conseiller plus fidèle, pendant son généralat.

Recteur de collège, Maître des novices, supérieur de la maison professe, Visiteur, Provincial et Assistant, Fabius de Fabiis paraissait une image vivante de notre Bienheureux Père lui-même, tellement il savait allier le zèle pour les intérêts de Dieu avec un insatiable amour des abaissements. Témoin de son humilité jointe à un si grand mérite, Clément VIII disait n'avoir jamais connu d'hommes comparables en ce point à Fabius de Fabiis et à Robert Bellarmin. Préposé de la maison professe de Rome, lorsque la cinquième Congrégation générale se réunit en 1593, le P. de Fabiis saisit avec empressement cette occasion de se faire, selon ses désirs, le serviteur de tant de Pères et Frères qui ne le connaissaient pas. A l'arrivée des électeurs de chaque Province, il les accueillait à la porte comme aurait fait un simple Frère Coadjuteur, se chargeait aussitôt de leurs effets, les conduisait à leur chambre, et leur lavait les pieds, avec tant de respect et de modestie, qu'on ne pouvait le prendre que pour un novice.

La triste et cruelle mort de ce grand homme, neuf mois seulement après celle du P. Claude Aquaviva, couronna dignement une vie si sainte, et fit mieux éclater encore à quel degré de calme divin et d'acquiescement absolu à la volonté de Notre-Seigneur son âme était parvenue. Se rendant à pied en pèlerinage à la basilique de Saint-Paul sur la voie d'Ostie, il passa près d'un taureau sauvage, qui saisi d'une fureur subite à sa vue, se jeta sur lui, le renversa et le piétina avec rage ; puis se mit à bondir autour de lui, tête baissée avec d'horribles mugissements. Le P. de

Fabiis n'attendait que la mort, lorsque le prince de Venafro vint à passer en appareil de chasse, et fit abattre l'animal à coups d'arquebuse par ses serviteurs. Quand on eut relevé le pauvre blessé : « Dieu soit béni, dit-il, de n'avoir pas permis qu'un autre que moi fût atteint » ! Ses douleurs étaient excessives ; l'application du fer et du feu pendant les sept jours qu'il vécut encore lui fut un nouveau supplice non moins intolérable : il supporta tout sans se plaindre, et sans vouloir demander aucun adoucissement, disant que ce qui plaisait davantage à Notre-Seigneur était aussi ce qui lui plaisait le plus. Après sa mort, en témoignage de la gloire dont il jouissait au ciel, Dieu le fit voir au P. Jules Mancinelli sous l'image d'un firmament semé d'étoiles d'une beauté ravissante, symbole de ses héroïques vertus.

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5, *lib.* 25, § 20, *p.* 893. — Patrignani, *Menol.*, 12 *nov., p.* 76. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 12ª *nov., p.* 272. — Id., *Pretiosæ occupat. morient.*, *c.* 23, *n.* 4, *p.* 197. — Drews, *Fasti Societ.* 12ª *nov.*, *p.* 443. — Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 2, *p.* 390. — Santagata, *Istoria della Prov. di Napoli*, *t.* 3, *p.* 558. — Rho, *Variæ virtut. Histor., p.* 146, 683, 845, 864.

Le douzième jour de novembre de l'an 1655, mourut à Milan le F. Camille Trotti, âgé de vingt-et-un ans, dont il n'avait passé que trois dans la Compagnie. Son père, qu'il perdit de bonne heure, avait été président du Sénat de Milan ; par honneur pour la mémoire de ce magistrat, toute cette illustre assemblée voulut assis-

ter en corps à l'acte solennel de philosophie que le jeune Camille soutint avant d'entrer au noviciat. Interrogé le soir même par son confesseur sur les sentiments dont il avait été agité dans cette journée, il laissa suffisamment entendre que le plus léger souffle de vaine gloire ne l'avait pas seulement effleuré ; dès le lendemain cependant, comme pour expier le triomphe qu'il avait subi malgré lui, il supplia ses condisciples, dans une congrégation secrète dont il était membre, de lui obtenir une sincère humilité de cœur, et leur baisa les pieds. Au reste, toutes les pratiques de piété lui étaient déjà familières. Depuis au moins trois années, il faisait tous les matins une demi-heure de méditation, et tous les soirs une demi-heure de lecture spirituelle, suivie de l'examen de conscience suivant la méthode de saint Ignace. A voir l'aisance avec laquelle il remportait sur lui-même les plus difficiles victoires, on eût dit que tout sacrifice qui devait plaire au Sauveur et à sa sainte Mère, était pour lui plein de charmes. Aussi quand après son noviciat et une seule année de régence, sa poitrine s'affaiblit et par une défaillance rapide lui annonça sa mort prochaine, Camille Trotti s'abandonna promptement et joyeusement à la sainte volonté de Dieu. Et à ceux qui lui demandaient la cause de son inaltérable sérénité : « C'est que, répondit-il, dès le principe je me suis résolu à mourir volontiers pour l'amour de Notre-Seigneur, et que j'ai le bonheur d'expirer dans la Compagnie de Jésus ».

Patrignani, *Menol.*, 12 *nov.*, *p.* 79.

* Le douzième jour de novembre de l'an 1600, s'éteignit à Naples dans une heureuse et sainte vieillesse le F. Louis Giappi, milanais, un des premiers Frères Coadjuteurs reçus dans la Compagnie par saint Ignace. Notre Bienheureux Père s'était appliqué d'une manière spéciale à le former lui-même à la vertu, et ravi de ses progrès, il l'avait pris pour son compagnon. C'est le F. Giappi qui recueillit ses dernières paroles, lui ferma les yeux et lui rendit les autres devoirs dont on entoure la dépouille des morts. Le P. Lainez, et après lui saint François de Borgia et le P. Éverard Mercurian, le gardèrent également auprès d'eux. Témoin pendant quarante ans, dans ces rapports intimes, des plus admirables exemples de sainteté, le F. Giappi s'éleva lui-même à une haute perfection ; on voyait surtout briller en lui l'amour de l'oraison, l'humilité et une ardeur infatigable au travail. A la mort du P. Mercurian, il supplia le P. Claude Aquaviva, son successeur, de l'envoyer dans quelque maison lointaine où il pourrait vivre inconnu de tous, uniquement occupé de Dieu, dans les plus bas offices. Il demeura dix-sept ans au noviciat de Naples, modèle de modestie, de silence, d'esprit de prière, de mortification et d'obéissance. Il s'endormit doucement dans le Seigneur, à l'âge de quatre-vingt-un ans, le cœur plein de joie à la pensée de revoir au ciel son bienheureux Père Ignace.

Litter. ann. Societ., *anno* 1660, *p.* 72. — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 3, *p.* 4.

XIII NOVEMBRE

—

Le treizième jour de novembre de l'an 1669, mourut dans la maison professe de Vienne le P. Jean Bucelleni, né à Brescia, mais dont la longue vie apostolique se dépensa au service de l'Autriche et de la Hongrie. Pour attirer la bénédiction de Notre-Seigneur sur ses ministères, il mettait en œuvre toutes les ressources de l'oraison et de la mortification. Durant au moins trente années, il retrancha toutes les nuits une ou plusieurs heures à son sommeil, afin de s'entretenir avec Dieu. Non content d'affliger chaque jour son corps par la discipline et le cilice, il s'appliquait, avec une rigueur moins apparente peut-être mais non moins impitoyable, à ne lui laisser prendre aucune de ses aises, et à ne le garantir d'aucune souffrance. Ainsi l'on s'aperçut que du matin au soir il ne s'appuyait jamais ; pour en prendre mieux l'habitude, il n'avait dans sa chambre, même étant Recteur, qu'un simple escabeau sans dossier. Le plancher était son lit le plus ordinaire. Bien qu'il prît soin dans ses voyages de pourvoir aux moindres besoins de ses compagnons, il les suivait à pied comme un pauvre. On l'appelait le saint vieillard. Quelle que fût l'heure de sa messe, beaucoup de fidèles venaient y assister, rien que pour le voir à l'autel, tant il leur semblait rempli de Dieu.

Regardant comme une perte irréparable celle de tout moment qu'il n'aurait pas consacré à la gloire de Notre-Seigneur et au bien des âmes, le P. Bucelleni sut trouver le temps de traduire ou d'écrire en latin de nombreux ouvrages ascétiques, dont quelques-uns, suivant une belle coutume de l'Allemagne, furent donnés en étrenne aux congrégations de la Sainte Vierge. Mais l'œuvre capitale de sa vieillesse fut la composition de six grands traités sur le fondement et la première semaine des Exercices de saint Ignace, les règles du discernement des esprits et des scrupules, le règne de Jésus-Christ et la seconde manière de prier. Le P. Bucelleni était âgé de soixante-neuf ans et en avait passé cinquante-deux dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 13 *nov.*, *p.* 96. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 427. — Sommervogel, *Biblioth*, *t.* 2, *p.* 312. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 13ª *nov.*, *p.* 445.

XIV NOVEMBRE

—

Le quatorzième jour de novembre de l'an 1598, mourut au collège de Ferrare le P. Benoit Palmio, l'apôtre de l'Italie et, au jugement du P. Bartoli, le premier des orateurs de ce pays durant la seconde moitié du XVI[e] siècle, aussi bien que le principal coopérateur de saint Charles Borromée dans la réforme des prêtres et des fidèles du Milanais. Il était né à Parme, et n'avait pas encore achevé ses études à l'université de Bologne, lorsque le P. Jérôme Domenech l'enflamma, par les Exercices de saint Ignace, du désir de se consacrer tout à Dieu. Dès que notre Bienheureux Père le vit à Rome, il saisit d'un coup d'œil ce que promettaient de gloire à Notre-Seigneur les admirables talents de ce jeune homme, si les vertus des saints leur servaient de couronnement ; il se fit lui-même son Maître des novices, et le forma sur le modèle de ses neuf premiers compagnons. Deux ans après, Benoît Palmio partait pour la Sicile, sans avoir encore reçu les ordres sacrés. La première fois qu'il prit la parole en public à Messine, l'auditoire ravi d'admiration le salua par ce verset du saint Évangile : « *Beatus venter qui te portavit !* Bienheureux le sein qui vous a porté » ! A Palerme, durant son sermon du Vendredi Saint, un gentilhomme, tristement fameux par sept années de vengeance implacable,

se déclara vaincu, et l'interrompit en s'écriant avec larmes : « Seigneur, je veux tout ce que vous voudrez » ! Mais ce n'étaient là que les préludes de ses triomphes apostoliques, à Venise, à Rome, à Naples, à Gènes, et surtout à Milan, dont il évangélisa le peuple trois années de suite.

La Vénérable Arcangela Panigarola, du couvent de Sainte-Marthe, morte en odeur de sainteté l'année même de la naissance du P. Benoît Palmio, avait appris du ciel que des religieux d'une Compagnie qui n'existait pas encore et porterait le nom de Jésus, apparaîtraient bientôt à Milan, et que par leurs soins les prêtres deviendraient comme des anges autour du trône de Dieu. Or le chef de cette glorieuse troupe devait être le P. Palmio. Bartoli nous a conservé la mémoire de ce qu'il fit pour préparer l'œuvre de la réforme méditée par le grand archevêque, et pour la faire agréer, malgré les insinuations malveillantes de quelques ecclésiastiques, qui osèrent bien la représenter au gouverneur de la ville et au président du Sénat, comme attentatoire, en plusieurs de ses points, aux droits de la puissance civile. Dans des conférences intimes tenues avec Charles Borromée et ces deux seigneurs, le P. Palmio démontra l'inanité des accusations soulevées contre elle ; et les actes de l'assemblée synodale où elle avait été résolue, furent enfin librement publiés.

Le P. Palmio remplit tour à tour les charges de Provincial, de Visiteur, d'Assistant, et le premier de la Compagnie, celle de prédicateur au Palais Apostolique, sous Pie V ; le saint Pape applaudissait à sa noble franchise et voulut l'entendre non seulement pendant le carême, mais tous les dimanches et toutes les fêtes de l'année. Alors le serviteur de Dieu, épuisé par tant de fatigues,

demanda comme une grâce au P. Aquaviva la permission de se retirer au collège de Ferrari. C'est là qu'il acheva de se sanctifier dans tous les exercices de la piété, et remit doucement son âme à Dieu Notre-Seigneur. Il était âgé de soixante-douze ans, et en avait passé cinquante-deux dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. Societ. Jes., part.* 5ª, *lib.* 24, § 33, *p.* 820. — Bartoli, *Degli Uomini e de' Fatti, t.* 3, *c.* 25 *et* 26, *p.* 290 *et suiv.* — Sotuellus, *Biblioth., p.* 111. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 1, *p.* 98, 384 *seqq.* — Alberti, *Istor. della Prov. di Sicilia, p.* 12 *et suiv.*, 202. — Schinosi, *Istor. della Prov. di Napol., t.* 1, *p.* 207, 222 *et suiv.* — Patrignani, *Menol.*, 14 *nov., p.* 97. — Nieremberg, *Varones ilustres, t.* 5, *p.* 546. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 14 *nov., p.* 275. — Drews, *Fasti Soc. Jesu,* 14ª *nov., p.* 446. — Paul de Barry, *L'année Sainete, Lyon,* 1666, 3e *partie, p.* 82, 83.

---

* Le quatorzième jour de novembre de l'an 1631, mourut le P. Nicolas Gusmano, Préposé de la maison professe de Messine. Il était né à Malte et fut, dit-on, le premier Père de la Compagnie qui prêcha au peuple en maltais. Il parcourut l'île entière en donnant des missions, et passa ensuite en Sicile ; il recueillit partout de riches moissons d'âmes. Il avait une grâce particulière pour donner les Exercices spirituels de notre Bienheureux Père ; les auditeurs ne pouvaient résister à la force de ses paroles et surtout à l'autorité de ses exemples ; car on le voyait pratiquer lui-même avec une rare perfection les grandes et difficiles leçons de renoncement et de lutte contre soi-même qu'il donnait aux autres. Le P. Gusmano était prêt à dépenser toute sa vie dans ces féconds et

rudes labeurs du ministère apostolique, quand il fut appelé au gouvernement de ses frères.

Successivement Recteur des collèges de Malte, de Palerme et de Messine, Supérieur de la maison professe de cette dernière ville, il se fit à la fois aimer et estimer de ses inférieurs par une admirable droiture, une simplicité franche et cordiale, une charité qui embrassait également, sans acception de personne, tous ceux qui lui étaient confiés ; une pureté d'intention toute surnaturelle qui avait uniquement en vue la gloire de Dieu et le bien des âmes, par la fidélité à la règle et à tous les devoirs de notre vocation. Un de ceux qui le connurent au collège de Messine, a fait de lui ce bel éloge que jamais il ne le vit triste, ni désoccupé, et ne surprit sur ses lèvres une parole moins discrète ou qui sentît l'irritation. Le P. Gusmano venait d'être nommé Provincial de Sicile par le P. Mutius Vitelleschi, quand Dieu le rappela à lui. Il était âgé de soixante-et-un ans, et en avait passé trente-neuf dans la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 268.

---

* Le quatorzième jour de novembre de l'an 1812, mourut à Polotsk, dans la soixante-quinzième année de son âge, le P. Édouard Desperamus, Assistant du Père Général Thaddée Brzozowski. Il était né à Chio le 23 septembre 1737, et était entré dans la Compagnie en Sicile dès l'âge de quatorze ans. Vingt ans plus tard, il faisait sa profession solennelle à Viterbe, où la tempête déchaînée contre la Compagnie dans le royaume des Deux-Siciles, l'avait obli

gé de chercher un asile. Le Bref de suppression suivit bientôt ; mais cet acte d'autorité souveraine, en brisant les liens qu'il venait de former, n'arracha point de son cœur l'amour de sa vocation. Il en garda l'esprit de détachement du monde, d'abnégation, de zèle des âmes, et partout où la Providence dirigea sa course, il répandit autour de lui le parfum des plus belles vertus religieuses.

Cependant le souvenir de la Compagnie demeurait toujours vivant dans son cœur. Aussi grande fut sa joie quand il reçut à Vienne une lettre du P. Gabriel Gruber, qui l'invitait à venir se joindre aux Jésuites de Russie. Il partit aussitôt pour Saint-Pétersbourg, où il renouvela sa profession solennelle ; puis, lorsque la Congrégation générale se réunit à Polotsk pour donner un successeur au P. Gruber, il fut nommé second Assistant, et exerça cette importante fonction jusqu'à sa mort. Le P. Desperamus, dit la notice consacrée à sa mémoire, était un religieux d'un esprit à la fois vif et solide ; plein de déférence pour le Père Général, et d'un dévouement absolu à sa personne ; diligent et infatigable dans son emploi ; cœur magnanime, animé d'une invincible confiance en Dieu, que n'abattaient ni les malheurs de l'Église ni ceux de la Compagnie ; doux, affable, habitué à supporter ses infirmités en silence, d'une tendre piété dans la célébration du saint Sacrifice de la messe, et dans ses oraisons, qu'il faisait toujours à genoux.

Les derniers mois de sa vie ne furent, dit encore la même notice, qu'un lent purgatoire. Mais le courageux vieillard, sous les plus violents assauts de son mal, qui ne lui laissaient de trêve ni jour ni nuit, ne faisait pas entendre une plainte ; les yeux constamment attachés sur son crucifix, il unissait ses souffrances à celles de son Sauveur, et ne perdait rien de la joie et de la séré-

nité de son âme : « J'ai connu, disait plus tard à un Scolastique le P. Roothaan, j'ai connu en Russie un Père Assistant qui s'appelait *Desperamus ;* mais je vous assure qu'il était bien différent de ce que signifie son nom ; car il était plein de confiance en Dieu, et par suite toujours joyeux ».

Elogio del P. Desperamus (Arch. Rom.)

XV NOVEMBRE

—

Le quinzième jour de novembre de l'an 1618, mourut au collège de Sciacca le P. Balthasar Siracusa, dont Notre-Seigneur se plut à faire éclater la gloire dans le ciel par de nombreux miracles. Il avait gouverné le collège de Monreale, près de Palerme, à la satisfaction universelle ; car il s'estimait le gardien non seulement des règles et de la discipline, mais de la vie de ses inférieurs, de leur santé, de leur réputation et de leur repos lui-même. Cependant les honneurs et les responsabilités qu'ils entraînent lui paraissaient un fardeau trop lourd à ses épaules ; il soupirait après l'obscurité et le bonheur d'obéir. Il obtint donc de se consacrer à l'apostolat ; le temps que lui laissait le soin des âmes, il le donnait tout entier à l'oraison. Au moment où il expira, une âme très sainte qui ne le savait pas même malade et veillait alors en prière, vit les anges descendre des cieux au-devant de lui, et le conduire en triomphe vers le trône de Notre-Seigneur. C'était le prix de son angélique pureté, conservée sans tache jusqu'à la mort. Le P. Siracusa était âgé de soixante-dix ans.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 35.

XVI NOVEMBRE

—

* Vers l'an 1585, mourut le P. SYLVESTRE PACIFICO, insigne missionnaire de la Province de Naples. C'était au prix de ses larmes et de son sang qu'il faisait la conquête des âmes. Avant de monter en chaire, il ne manquait jamais de se flageller longuement à deux reprises différentes, et dans une ardente prière de conjurer Notre-Seigneur de donner lui-même l'efficacité à sa parole. Le peuple était persuadé qu'il lisait au fond des cœurs, tellement il savait découvrir et dévoiler les plaies les plus intimes et les plus cachées. Le spectacle de sa sainte vie, de sa pauvreté, de son mépris de lui-même, achevait de gagner les pécheurs et de les ramener à Dieu. Sa charité embrassait aussi les misères temporelles. Il avait en faveur des pauvres des accents si pénétrants, qu'en un seul discours, dit son biographe, il recueillait plus d'aumônes que d'autres prédicateurs en un carême entier ; les femmes jetaient à l'envi dans sa bourse leurs bracelets et leurs colliers.

Mais le P. Pacifico soupirait après un autre champ d'apostolat encore plus fertile en travaux et en souffrances ; il demandait depuis longtemps à aller se joindre aux successeurs de saint François Xavier qui travaillaient au Japon. Le P. Aquaviva, qui l'avait eu pour secrétaire à l'époque où il gouvernait la Province de Na-

ples, et le vénérait comme un homme rempli de l'esprit de Dieu, ne crut pas pouvoir se refuser à ses instances. Mais le P. Pacifico n'eut pas la joie d'aborder à ces terres où il avait espéré dépenser sa vie et verser son sang. Il mourut avant d'y arriver, enseveli sans doute dans quelque naufrage, comme tant d'autres de ses frères dont l'Océan garde les restes, victime glorieuse de son zèle pour les âmes et pour le nom de Jésus-Christ. Il était âgé de quarante-deux ans, et en avait passé dix-huit dans la Compagnie.

SCHINOSI, *Istoria della Provinc. di Napoli, t.* 1, *p.* 445 *et suiv.* — PATRIGNANI, *Menol.*, 20 *nov.*, *p.* 145.

XVII NOVEMBRE

—

Le dix-septième jour de novembre de l'an 1659, mourut à Palerme, dans une heureuse et sainte vieillesse, le F. Coadjuteur Jérome Gatti, âgé de quatre-vingts ans. Il ne voulait se reposer que dans le ciel, et en attendant, auprès du saint tabernacle. On disait par manière de proverbe, que si on avait besoin de lui, on était sûr de le trouver dans son office ou à la chapelle. Son bonheur était de se fatiguer pour ses frères ; il le faisait avec un esprit de foi qui lui montrait en eux la personne de Jésus-Christ. Aussi lui paraissait-il tout naturel de recevoir en partage ce qu'il y avait de plus incommode et de plus pauvre dans la maison. Le F. Gatti recherchait les humiliations comme d'autres les louanges. Lorsqu'un de ses supérieurs lui adressait un avis ou un reproche, non content de l'écouter sans murmure, il demandait encore à être repris en public, et condamné à une plus sévère pénitence, pour mieux se corriger.

Aguilera, *Histor. Provic. Sicul., t. 2, p.* 770.

* Le dix-septième jour de novembre de l'an 1638, mourut à Saint-André du Quirinal, à Rome, le Frère Scolastique PIERRE-ANGE BONCRISTIANO, l'enfant privilégié de Marie, à qui sa pieuse mère l'avait consacré dès avant sa naissance, dans la sainte chapelle de Lorette. Il ne connaissait pas encore les saints patrons de la jeunesse, Louis de Gonzague, Stanislas Kostka, Jean Berchmans; et déjà conduit par le même esprit, il pratiquait leurs vertus. Quand il eut occasion de lire leur vie pour la première fois au séminaire de Sinigaglia, sa ville natale, il fut saisi d'une sorte de ravissement ; celle de Louis de Gonzague surtout faisait ses délices ; il la portait sur son cœur comme son plus cher trésor ; les jours de communion, il en parcourait quelques pages en manière de préparation et d'actions de grâces. Bientôt il se sentit animé d'un ardent désir de partager le même genre de vie, et déclara qu'il était prêt, si on voulait s'opposer à sa vocation, à faire le voyage de Rome à pied et en mendiant comme Stanislas.

Sa ferveur ne fit que grandir au noviciat. Il semblait pressentir que sa carrière serait courte. On le voyait souvent, comme autrefois notre Bienheureux Père, les yeux levés au ciel, le visage enflammé, la poitrine haletante, semblable à l'exilé qui soupire après sa patrie. Ses patrons particuliers étaient ceux de la bonne mort, saint Joseph, le bon larron, sainte Barbe. En attendant, il ne négligeait rien pour amasser en peu de jours les mérites d'une longue vie. Il avait pris pour règle cette devise donnée aux novices par le P. Oliva : dans la tête, les pensées de l'éternité ; sur les lèvres, de saints discours ; sur les épaules, la croix ; dans les

mains, la règle ; dans le cœur, les noms de Jésus et de Marie ; sous les pieds, le monde.

Avant la fin de son noviciat, il fut pris de violents crachements de sang. Sa couche, sur laquelle il demeura étendu sept mois entiers, devint pour lui, dit son biographe, le théâtre des plus belles vertus, et pour nous comme une chaire d'où descendaient d'admirables leçons. Une seule chose lui causait quelque peine : il n'avait pas fait ses vœux ; mais la sainte Vierge, à laquelle, avec une confiance filiale, il avait adressé une supplique, lui obtint cette grâce. Dès lors, sa joie fut sans mélange. Il supportait ses douleurs non seulement avec patience, mais avec une allégresse incroyable, et n'aurait pas échangé, disait-il, la moindre d'entre elles contre tous les trésors du monde. Il aspirait de toute l'ardeur de ses désirs à contempler Jésus et sa sainte Mère ; « car, disait-il encore, *Jesus et Maria vulneraverunt animam meam ;* Jésus et Marie ont blessé mon âme ». On ne se lassait pas de le voir et de l'entendre. Le médecin de la maison multipliait ses visites, uniquement pour avoir l'occasion de s'édifier : « Mes Pères, disait-il, faites grand cas de ce jeune homme ; car de tous ceux que j'ai vus mourir, et j'en ai vu mourir beaucoup, aucun n'est mort de la sorte ». Enfin après avoir récité d'un accent de triomphe le *Te Deum* et le *Nunc Dimittis,* et multiplié les actes les plus parfaits d'amour de Dieu ; après avoir mille et mille fois collé ses lèvres sur les plaies de son Sauveur crucifié et sur l'image de Marie sa bonne Mère, Ange Boncristiano expira doucement, laissant dans tous les témoins de sa mort le plus suave sentiment de joie et d'espérance. Il était dans la vingt-et-unième année de son âge et la troisième depuis son entrée dans la Compagnie.

Franc. Ponga, *S. J.*, *Ristretto (ms.) della virtuosa vita e felice morte del innocentissimo Fratello Pietro Angelo Boncristiano, d. C. d. G. (Archiv. Rom.)*. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 17ª *nov.*, *p.* 280. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 17ª *nov.*, *p.* 450.

XVIII NOVEMBRE

—

Le dix-huitième jour de novembre de l'an 1640, mourut à Naples le P. Marc-Antoine Capece, célèbre par les luttes qu'il soutint à l'âge de dix-sept ans pour sa vocation. Son père avait mis tout en œuvre pour l'ébranler ; mais quand il faisait briller à ses yeux l'opulent héritage de ses ancêtres et les honneurs dont l'appelait à jouir son droit d'aînesse, l'enfant se contentait de répondre, avec une douceur et une fermeté inébranlables, ces paroles du Roi-Prophète : « *Dominus pars hæreditatis meæ !* Le Seigneur est la part de mon héritage ». Il finit même par déclarer résolument, comme autrefois saint François d'Assise, que si de pareilles attaques se prolongeaient, il ne reconnaîtrait plus pour son père celui qui l'empêchait de servir uniquement son Dieu.

Cette victoire fut un prélude à deux autres non moins glorieuses qu'il remporta plus tard pour demeurer fidèle à la Compagnie. Deux de ses parents, évêques, l'un de Nicotera, l'autre de Gallipoli, lui offrirent tour à tour la succession de leurs évêchés, s'il voulait reprendre sa liberté ; ils s'engageaient à faire auprès du Souverain Pontife et du roi des Deux-Siciles toutes les démarches nécessaires. Le P. Capece refusa noblement ces propositions, préférant à toutes les grandeurs l'humilité de la croix. Il consuma sa

longue vie dans les travaux de l'apostolat et du gouvernement des Nôtres, et, pour prix de sa persévérance, il alla plein de joie se réunir à la Compagnie triomphante. Il était âgé de soixante-et-onze ans, et en avait passé cinquante-quatre dans la religion.

SCHINOSI, *Istoria della Provinc. di Napoli, t.* 1, *p.* 56. — SOTUELLUS, *Biblioth., p.* 579. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 2, *p.* 697.

---

* Le dix-huitième jour de novembre de l'année 1642, mourut à Lecce le P. JEAN-ANGE FERRIGNO. Dans l'obscur enseignement de la grammaire, continué quarante années de suite, il s'acquit une telle réputation de sainteté que plusieurs ne craignaient pas de le comparer au Vén. P. Bernardin Realino, l'apôtre et le protecteur spécial de cette cité. Deux épreuves très douloureuses mirent le dernier sceau à sa vertu. Il devint aveugle et en même temps son âme fut livrée en proie à une tempête de scrupules qui ne lui laissaient presque aucun repos ni jour ni nuit. Le P. Ferrigno courba la tête avec amour sous la main de Dieu qui voulait le purifier. Il puisait sa force et sa consolation dans la prière et dans une humble soumission à la direction des guides de sa conscience. Plusieurs prodiges marquèrent ses funérailles. Les habitants de Lecce s'arrachaient les moindres objets qui avaient été à son usage, et quelqu'un, quarante-huit heures après sa mort, ayant poussé l'indiscrétion jusqu'à lui couper au pied un petit morceau de chair, il en jaillit un sang frais et vermeil.

SCHINOSI, *Istor. della Provinc. di Napol.*, *t.* 2, *p.* 14. — PATRIGNANI, *Menol.*, 4 *maggio*, *p.* 19. — *Lettera scritta da Napoli al P. Assistente d'Italia, Napoli,* 19 *decemb.* 1642. *(Archiv. Rom.). — Del P. Gio. Angelo Ferrigno (Histor. Provinc. Neapol. Archiv. Rom.).*

XIX NOVEMBRE

—

Le dix-neuvième jour de novembre de l'an 1705, mourut à Milan le P. Charles-Ambroise Cattaneo, justement regardé comme l'apôtre de cette ville, pour laquelle il épuisa littéralement sa vie. Toutes les conditions, depuis les hommes de peine et les marchands, jusqu'aux personnages les plus considérables par la naissance, le rang ou la fortune, et aux âmes les plus avancées dans la perfection religieuse, étaient tour à tour l'objet de son zèle. Nul ne se lassait de l'entendre, tant il savait unir dans ses discours l'intérêt le plus vif à un profond sentiment de l'esprit de Dieu ; c'est aussi le double caractère que nous trouvons encore dans ses œuvres. Mais sa puissance éclatait surtout dans les congrégations de la sainte Vierge, qu'il dirigeait, et dans les Exercices de saint Ignace, qu'il donnait presque sans interruption, durant la plus grande partie de l'année. Il avait une si haute idée de l'importance de ce moyen de sanctification, et se dépensait avec si peu de ménagement pour en faire retirer aux âmes tout le fruit possible, qu'il en tombait parfois d'épuisement. Mais aussi ses deux belles congrégations des marchands et de la noblesse faisaient véritablement régner Dieu dans une multitude de familles à Milan. L'une des pratiques dont le P. Cattaneo avait établi l'usage

avec plus de succès, était celle de la retraite annuelle et de la retraite du mois, où la plupart des congréganistes venaient ranimer leur ferveur. Ce vaillant serviteur de Dieu mourut à l'âge de soixante ans ; il en avait passé quarante-quatre dans la Compagnie.

Patrignani, *Menologio*, 19 *novembre*, *p*. 144. — Mazzolari, *Commentarii et Ellogia*, *p*. 141. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t*. 2, *p*. 890.

---

* Le dix-neuvième jour de novembre de l'an 1637, à Trapani, en Sicile, mourut le P. Bernard Crescenzio, religieux également insigne, et par sa patience au milieu de longues et cruelles infirmités, et par son amour de Dieu et des âmes. Pendant trente-cinq années, il ne cessa d'être en butte à de violentes douleurs arthritiques, sans que les remèdes réputés les plus efficaces lui apportassent autre chose qu'un redoublement de souffrances. On croit qu'il avait demandé lui-même cette croix à Notre-Seigneur ; car elle s'aggravait d'une manière extraordinaire tous les vendredis. Le disciple de Jésus-Christ la portait vaillamment et joyeusement ; il sollicita et obtint la permission de ne se soustraire à aucune des observances de la vie commune, tant qu'il pourrait se traîner, et de n'être dispensé d'aucun des ministères habituels de la Compagnie. Il disait lui-même que le travail endormait ses douleurs.

Dans un temps où la peste faisait de grands ravages à Trapani, il se jeta au plus fort de la contagion avec une intrépidité et un dévouement qui excitèrent l'admiration ; les magistrats de la cité lui confièrent le soin des pauvres et la surveillance du lazaret pu-

blic. Le P. Crescenzio venait d'être nommé Instructeur des Pères du troisième an, quand il fut assailli par une recrudescence de ses douleurs, auxquelles s'en joignirent d'autres non moins grandes qui achevèrent d'épuiser ses forces et le conduisirent enfin au tombeau. Il fut acclamé et vénéré comme un saint ; il fallut renouveler deux fois ses pauvres vêtements, mis en pièces par la foule, qui se les partageait comme des reliques. Le P. Crescenzio était âgé de cinquante-six ans et en avait passé quarante dans la Compagnie.

NADASI, *Ann. dier. memor.*, 19ª *nov.*, *p.* 284. — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 350. — *Elog. defunctor. Provinc. Sicul. (Archiv. Rom.).*

---

* Le dix-neuvième jour de novembre de l'an 1672, le P. JEAN-BAPTISTE GIATTINI, Sicilien, mourut au Collège Romain, qu'il avait enrichi de ses libéralités, et où il avait passé près de quarante ans, tour à tour professeur de grec, de mathématiques, de philosophie, de théologie morale et scolastique, et préfet des hautes études. Dieu l'avait doué d'une facilité merveilleuse pour toutes les sciences. Il parlait la plupart des langues de l'Europe, l'espagnol, le français, l'allemand, le portugais, l'illyrien, et savait à fond celles de l'Orient, l'hébreu, le chaldéen, l'arabe et le syriaque. Lui seul parvint à déterminer d'une manière satisfaisante le sens d'une inscription arabe trouvée en Espagne, et qui avait échappé à la sagacité du P. Kircher et du savant Marracci lui-même. Le P. Giattini était encore poète ; ses compositions dramatiques, pro-

fanes ou sacrées, faisaient presque tous les ans les délices des élèves du Séminaire Romain. Les historiens vantent jusqu'à la souplesse merveilleuse de ses doigts ; il inventait et exécutait avec une rare perfection les systèmes d'horlogerie les plus ingénieux.

Ces dons naturels étaient relevés par d'exquises qualités du cœur et de grandes vertus religieuses. Nul n'était d'un commerce plus facile et plus aimable, d'une charité plus délicate vis-à-vis de tous ses frères, et surtout des supérieurs, dont il ne se permit jamais de critiquer ni un acte ni une parole ; d'une pauvreté plus stricte pour lui-même et d'une libéralité plus généreuse pour les autres. Dans les dernières années de sa vie, il traduisit en latin l'Histoire du concile de Trente par le Cardinal Pallavicini, et eut la joie de terminer cette entreprise, qui fut accueillie avec une grande faveur par le monde catholique. Le P. Giattini mourut dans la soixante-douzième année de son âge et la cinquante-septième depuis son entrée dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 411. — de Backer, *Biblioth.*, 1ère *édit.*, *t.* 2, *p.* 229. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 929. — Drews, *Fasti Soc.*, 19a *nov.*, *p.* 454. — Mongitore, *Biblioth. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 327.

---

* Le dix-neuvième jour de novembre de l'an 1748, à Novellara, mourut le F. Coadjuteur Jean-Baptiste Salvatori, dans la quatre-vingt-onzième année de son âge et la soixante-quatrième depuis son entrée dans la Compagnie. Appliqué dès son noviciat au dur emploi de cuisinier, il fut, à part une courte interruption, continué dans cet office jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Alors, brisé par

l'âge et la fatigue, et plus encore par de douloureuses infirmités, il dut céder sa place à un autre de ses frères ; mais le courageux vieillard demanda du moins et obtint comme une grâce de ne point s'éloigner de ce cher théâtre de ses fatigues, et il continua à travailler sans repos. Comme il avait uniquement en vue la sainte volonté de Dieu, il ne connaissait ni la routine ni le laisser-aller ; et son supérieur a pu remarquer à sa louange, que jamais il ne se relâcha, pour la charité ou la diligence, dans un office si laborieux, et qu'il y déploya jusqu'à la fin la même ferveur, le même entrain, la même attention qu'au premier jour.

Le F. Salvatori ne pratiquait pas dans un moindre degré les autres vertus des Frères Coadjuteurs ; « sans exagération, dit encore son supérieur, on peut affirmer qu'il en a été le parfait modèle, et que s'il devançait tous les autres par son âge, il ne les devançait pas moins par sa sainteté ». On admirait en particulier sa dévotion au saint Sacrement et sa rigoureuse mortification ; il n'avait point de plus doux repos que de s'entretenir longuement avec Notre-Seigneur caché au tabernacle ; et malgré l'épuisement de ses forces, il se contentait d'une nourriture grossière et parcimonieusement mesurée; il avoua lui-même n'avoir pas une seule fois en quarante ans pris des mets plus délicats qu'on servait à certains jours. Le F. Salvatori accueillit avec joie l'annonce de sa fin prochaine ; un quart d'heure avant d'expirer, il renouvela le sacrifice de sa vie, et remit ensuite doucement son âme entre les mains de Dieu.

Lettre circulaire du P. Angelo Melchiori *pour annoncer la mort du F. J.-B. Salvatori,* « *Novellara,* 20 *novembre* 1748 ». *(Archiv. Rom.).*

XX NOVEMBRE

—

* Le vingtième jour de novembre de l'an 1755, le P. Pompée Sergiusti s'éteignit à Plaisance dans une heureuse et sainte vieillesse. Il avait occupé pendant dix-neuf ans la chaire de théologie morale au collège de cette ville ; et dans ce long enseignement, constamment soutenu par une étude opiniâtre, il avait acquis une autorité et une science peu communes. On recourait de toutes parts à ses lumières ; les évêques de Plaisance qui, de son vivant, se succédèrent sur le siège de cette ville, le prirent tous pour leur théologien et leur conseiller ; les Inquisiteurs de la foi venaient eux-mêmes lui soumettre leurs difficultés et se rangeaient à ses décisions. Ces témoignages d'estime ne faisaient rien perdre au P. Sergiusti de sa simplicité et de son humilité. Au confessionnal, il prodiguait avec le même empressement aux pauvres et aux riches les trésors de sa science ; dans la vie commune, il était le plus fidèle à toutes les observances et le plus obéissant ; il se regardait sincèrement comme la plus vile chose du monde et le serviteur de tous ses frères. Nommé Recteur du collège, il prit pour maxime et pour règle cette parole de Notre-Seigneur à ses disciples : *Non veni ministrari sed ministrare.* On ne le reconnaissait pour supérieur qu'à sa bonté, à sa charité, à sa mansuétude en-

core plus délicates. Sa modestie était angélique ; il apportait dans ses relations avec les personnes du dehors et même avec les plus pauvres femmes, tant de réserve, qu'on ne le quittait jamais sans être comme embaumé d'un parfum de pureté, et animé d'un plus ardent désir de pratiquer la vertu.

Le P. Sergiusti était ainsi parvenu presque aux limites de l'âge, sans cesser un seul jour de travailler à la gloire de Dieu par l'étude, la prière et les autres devoirs de sa vocation. Toutes ses facultés demeuraient entières ; l'épreuve de la maladie lui avait été même épargnée ; il tomba doucement comme un fruit mûr qui se détache de l'arbre, et alla se reposer en Dieu. Il était âgé de quatre-vingt-six ans et en avait passé soixante-dix dans la Compagnie.

Litter. ann. Provinc. Venet. (Archiv. Rom.).

XXI NOVEMBRE

—

Le vingt-et-unième jour de novembre de l'an 1643, mourut au collège de Syracuse, en grande réputation de sainteté, le P. Nicolas Orso, d'une honorable et pieuse famille de la petite ville de Ragusa. Sa naissance et ses premières années avaient été signalées par plusieurs grâces extraordinaires ; mais aucune ne fut plus étonnante que sa vertu précoce. Par amour des pauvres, il se privait en leur faveur d'une grande partie de sa nourriture ; il se levait au milieu de la nuit pour faire oraison, et se flagellait jusqu'au sang. Quand il quitta la maison paternelle, à quinze ans, pour aller étudier à notre collège de Palerme, trois de ses sœurs et son frère aîné s'étaient déjà décidés, par ses seuls conseils, à quitter le monde ; il les imita lui-même deux ans plus tard, et s'enrôla sous l'étendard de saint Ignace. Nommé ministre du grand collège de Palerme, il trouva dans son industrieuse charité pour la Compagnie et pour chacun de ceux qui lui étaient confiés, le secret de les corriger très efficacement des moindres fautes, et en même temps de leur gagner pleinement le cœur.

* A l'âge de trente-neuf ans, une maladie qu'on jugea mortelle, le conduisit rapidement aux portes du tombeau. Saint François Xavier, auquel il avait une grande dévotion, le rendit à la santé,

mais lui annonça en même temps qu'il ne verrait pas sa cinquantième année. Le P. Orso résolut de consacrer avec une activité nouvelle au service de Dieu et de la Compagnie, les jours qui lui étaient donnés. Maître des novices, Recteur des collèges de Monreale et de Malte, il joignit à de rares qualités de gouvernement d'insignes vertus religieuses, l'humilité, l'oubli de lui-même, et surtout une incomparable charité. Tendrement attaché à la Compagnie, il aimait qu'on lui envoyât ceux qui paraissaient chanceler dans leur vocation ; il avait une grâce particulière pour dissiper leur tristesse ou leurs sujets de plainte, et les affermir dans la résolution de demeurer fidèles à Dieu jusqu'à la mort. Jamais, ainsi qu'on l'a remarqué à sa louange, il ne demanda l'éloignement d'aucun d'un de ses inférieurs, que celui-ci fût malade, d'un caractère difficile ou peu régulier. Son union à Dieu était intime et continuelle ; en toutes les créatures, il voyait et adorait le créateur. Souvent dans ses voyages, raconte son compagnon, il paraissait ravi en extase ; comme saint François d'Assise, il s'adressait aux êtres inanimés ; il appliquait ses lèvres, dans une sorte d'enivrement d'amour, sur le tronc des arbres, sur les plus humbles plantes, les pierres du chemin elles-mêmes : « Dieu est là », s'écriait-il avec transport.

Le P. Orso était dans sa quarante-neuvième année ; il se rendait de Malte à Palerme, où il venait d'être nommé Recteur, lorsqu'une fièvre violente l'obligea de s'arrêter à Syracuse. La prédiction que saint François Xavier lui avait faite dix ans auparavant lui revint alors en mémoire ; il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort. La veille du jour où il expira, il parut revenir à la vie ; les médecins l'encourageaient à espérer, et ses frères autour de lui se ré-

jouissaient et le félicitaient. Il annonça résolument que le lendemain, fête de la Présentation de la sainte Vierge, serait son dernier jour. Et en effet le P. Orso remit ce jour-là même son âme très pure à Notre-Seigneur. Il était depuis trente-deux ans dans la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 419 *seqq.*

Le vingt-et-unième jour de novembre de l'an 1712, mourut au collège de Sienne, qu'il visitait alors en qualité de Provincial, le P. Fabio Mansi, d'une riche et ancienne famille de Lucques, dont il céda joyeusement les honneurs à son plus jeune frère, pour entrer dans la Compagnie. Le principal fondement de sa sainteté fut, dès les premiers jours de son noviciat, le renoncement le plus absolu à lui-même, appuyé sur la résolution de ne jamais s'excuser ni se faire prier en tout ce qui lui serait proposé de désagréable à la nature ; de telle sorte que son premier mouvement fût, avant toute réflexion, de se porter à la fatigue et au sacrifice, au lieu de chercher à s'en éloigner. Il y joignit plus tard et jusqu'à son dernier jour, un sérieux examen, chaque semaine, sur sa fidélité à observer parfaitement les règles de saint Ignace qui touchent à la pratique des trois vœux ; il devint par là un admirable modèle de pauvreté, d'obéissance et de pureté. Le P. Mansi fut tour à tour Recteur des collèges de Sienne et de Rome, Maître des novices de Saint-André et Provincial. Il avait composé à son usage une touchante prière, pour demander cha-

que jour à Dieu les qualités et les vertus d'un vrai supérieur de la Compagnie ; cette prière fut même imprimée, longtemps avant sa mort, en faveur de ceux qui remplissaient des charges semblables ; plusieurs ne tardèrent pas à en ressentir une très salutaire influence, et rivalisèrent avec lui d'amour et de dévouement pour tous les membres de leurs communautés. Le P. Mansi mourut à l'âge de soixante-six ans ; il en avait passé quarante-six dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 21 *nov.*, *p.* 159. — Mazzolari, *Commentarii et Elogia, p.* 146. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 506.

XXII NOVEMBRE

—

Le vingt-deuxième jour de novembre de l'an 1559, mourut au collège de Palerme le P. JUVÉNAL BOTERO, né près de Cherasco dans le Piémont. Saint Ignace l'avait reçu à Rome, et en avait fait un intrépide soldat de Jésus-Christ. Tout en enseignant la grammaire et le catéchisme aux enfants, Juvénal Botero, dans l'intervalle d'une classe à l'autre, n'avait point de plus agréable délassement que d'aller consoler, instruire, confesser les galériens, les malades et les prisonniers. Il recueillit dans cet apostolat des fruits immenses; bientôt déchargé de l'enseignement afin de pouvoir s'y livrer tout entier, il y joignit la direction spirituelle des Nôtres et d'une grande partie de la noblesse sicilienne, et celle du célèbre monastère de Saint-Jean del Riglione. Cette communauté lui fut redevable d'un si admirable et si solide renouvellement dans son premier esprit, que cent soixante-dix ans plus tard, au dire d'un témoin oculaire, elle gardait encore la même ferveur et en témoignait sa reconnaissance à l'homme de Dieu.

Le P. Juvénal Botero se dévouait ainsi depuis dix années au salut des âmes, sans jamais cesser de se regarder comme un serviteur inutile, lorsque le soir de la Présentation de Notre-Dame, il annonça distinctement que sa dernière heure approchait; et le

P. Paul Achille, étant entré le lendemain matin dans la chambre de son saint directeur pour se confesser, le trouva comme plongé dans un doux sommeil, mais déjà froid et inanimé. Ses funérailles se firent au milieu d'un concours extraordinaire de fidèles avides de lui prodiguer les témoignages de leur douleur et de leur vénération. On vit même deux musulmans se joindre à la foule et lui baiser aussi les mains ; comme on leur demandait la raison d'un pareil hommage rendu à un ennemi de leur religion: « Ah ! répondirent-ils, c'est que celui-là était un homme de grande vertu et un saint » !

Sacchinus, *Histor. Societ. Jesu*, *lib.* 3, *n.* 62, *p.* 91. — Alberti, *Istor. della Provinc. di Sicil.*, *p.* 158 *et suiv.* — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 148.

---

* Le vingt-deuxième jour de novembre de l'an 1605, à Barletta, mourut le F. Prosper Sorbato, dont les Lettres annuelles de la Compagnie n'hésitent pas à dire qu'il a bien mérité du collège de Barletta et des différents collèges de la Province de Naples. Mais il s'est rendu surtout utile, ajoutent-elles, par ses vertus. Son obéissance aux supérieurs et son indifférence à l'égard de tout ce qu'on pouvait lui demander, étaient telles, qu'il ne voulut jamais témoigner aucune préférence pour une chose plutôt que pour une autre, et se refusa constamment, même quand on l'en priait, à manifester le moindre désir. Sa charité n'était pas moins parfaite : il avait un art merveilleux pour excuser ou voiler les fautes de ses frères, et mettre en relief leurs bonnes qualités et leurs vertus,

Chargé pendant de longues années de l'administration des fermes des collèges, et alors livré presque entièrement à lui-même, il n'en demeurait pas moins fidèle à toutes ses règles ; loin de laisser se dissiper l'esprit religieux, il était par ses exemples et de sages conseils donnés avec prudence, un apôtre pour les gens de la campagne au milieu desquels il avait à vivre. Tendrement dévoué aux malheureux, il était lui-même un parfait modèle de pauvreté. Après sa mort, on ne trouva dans sa chambre que son chapelet, sa discipline et le petit office de la très sainte Vierge. Ce fidèle serviteur de Dieu et de la Compagnie expira saintement dans la soixante-troisième année de son âge, et la quarante-cinquième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litteræ ann. Societ. Jesu, anno 1605, *p.* 76-77. — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 3, *p.* 186.

XXIII NOVEMBRE

—

Le vingt-troisième jour de novembre de l'an 1610, le P. Jean-Marie Santoro, de la Province de Naples, mourut en grande réputation de sainteté au collège de Catanzaro. Il était déjà prêtre, lorsqu'une mission donnée par deux de nos Pères à Caserta, sa patrie, lui inspira le désir d'une perfection plus haute. Entré au noviciat à l'âge de vingt-neuf ans, il eut à soutenir des luttes terribles pour soumettre au joug de l'obéissance une certaine opiniâtreté naturelle de jugement et de volonté, qu'il apportait en toutes choses, et jusque dans les pratiques les plus saintes. Son Père-Maître ne négligea rien pour l'aider à se vaincre, et à conquérir cette souplesse si nécessaire aux enfants de la Compagnie, s'ils veulent être des instruments utiles entre les mains des supérieurs. Tour à tour il lui faisait quitter ou modifier ses habitudes, même les plus raisonnables ; il lui permettait à peine de célébrer le saint Sacrifice trois fois par semaine ; en toute rencontre, il lui préférait ou lui imposait pour supérieurs les novices que leur jeunesse ou leur inexpérience semblaient signaler comme les moins capables ; pour sujet ordinaire de méditation, il lui avait ordonné de prendre la lettre de saint Ignace sur l'obéissance. Jean Santoro se soumit à tout ; et quand vint le jour de ses premiers vœux,

pas un novice n'était plus maniable, plus prêt à renoncer à sa volonté propre, et à suivre en toute chose la sainte volonté de Dieu.

Le P. Santoro parcourut ensuite pendant cinq ans les campagnes de la Calabre, pour y évangéliser les pauvres ; il allait toujours à pied, revêtu d'un cilice qu'il ne quittait pas même la nuit ; il dormait sur une planche, ou sur la terre nue, sans aucun abri contre les injures de l'air ; plus d'une fois, il resta trois jours entiers sans prendre une bouchée de pain. Malgré une vie si austère, il ne fut pas épargné par la calomnie. On l'accusa auprès des supérieurs de prolonger ses courses apostoliques, moins par un motif de zèle que par amour de la liberté. Il reçut donc l'ordre de venir au collège de Catanzaro, et d'y exercer le saint ministère. Mais on ne tarda pas à se convaincre, en voyant sa fidélité à la vie commune, que loin d'aimer et de rechercher son indépendance, le saint missionnaire n'avait rien tant à cœur que de se renoncer sans cesse et en toute chose, pour plaire uniquement à Jésus-Christ. Le P. Santoro mourut à l'âge de quarante-huit ans ; il en avait passé dix-neuf dans la Compagnie.

Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli, t. 3, p.* 385.

---

* Le vingt-troisième jour de novembre rappelle la mémoire de la précieuse mort du P. Marc Soldano, arrivée à Prague l'an 1613. Entré dans la Compagnie à l'âge de vingt-et-un ans, il fut envoyé dans la Province de Bohême, où la pénurie des ouvriers se faisait

alors sentir. La ville de Prague fut le champ assigné à son zèle. Il y établit une congrégation de la sainte Vierge en faveur des Italiens, que le commerce attirait en grand nombre dans cette ville. Les Bohémiens, témoins des heureux fruits de cette congrégation se présentaient en foule pour y être admis. Le P. Soldano jugea plus convenable d'en établir une seconde pour eux, sous le titre de l'Assomption. Après avoir pourvu aux besoins spirituels de ses compatriotes, l'homme de Dieu n'oublia pas leurs intérêts corporels. A l'aide des aumônes qui furent mises à sa disposition, il fit construire un magnifique hôpital pour leurs pauvres et leurs malades.

Ces œuvres et d'autres du même genre firent bénir son nom et le rendirent à Prague l'objet de l'estime et de la vénération universelles. Mais ce qui mit le comble à l'affection des habitants de cette ville, fut la charité héroïque avec laquelle il se consacra plusieurs fois au service des pestiférés. Son zèle à procurer des secours aux malades et à soulager la misère des indigents, lui mérita le nom de *père des pauvres*. Enfin s'étant dévoué pour la quatrième fois pendant la peste de 1613, il fut atteint du mal après s'être dépensé cinq mois entiers au chevet des moribonds, et reçut de Dieu la récompense de son admirable générosité. Peu de jours avant sa mort, il se vit entouré d'une troupe glorieuse de saints de notre Compagnie, ayant à leur tête les bienheureux Ignace et François Xavier, qui l'invitaient à venir partager leur bonheur. Le P. Marc Soldano était âgé de soixante ans et en avait passé trente-neuf dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. Soc. Jes.*, *part.* 5ª, *lib.* 16, *n.* 23, *p.* 376. — Alegambe, *Heroes et Victim. charitat.*, *anno* 1613, *p.* 180 *seqq.* — Patrignani, *Menol.*, 23 *nov.*, *p.* 165. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 23ª *nov.*, *p.* 288. — Id., *Pretiosæ Occupation.*, *c.* 15, *n.* 9. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 23ª *nov.*, *p.* 459. — Guidée, *Ménol.*, 23 *nov.*, *p.* 372.

N. B. — C'est la rédaction du P. Guidée, sauf quelques légères modifications, que nous avons reproduite ci-dessus.

---

* Le vingt-troisième jour de novembre de l'an 1621, au collège de Castiglione, récemment fondé par François de Gonzague et ses deux sœurs, mourut le P. Hector Lupatino, que l'innocence de sa vie fit comparer à l'angélique patron de la jeunesse. A l'époque où il suivait les cours de philosophie à l'université de Padoue, des condisciples sans conscience et sans honneur avaient tendu à sa vertu un piège abominable. Le très pur jeune homme était sorti victorieux de la tentation comme saint Thomas d'Aquin et saint François de Sales ; mais effrayé du péril qu'il venait de courir, il alla peu de temps après demander un asile et un abri à la Compagnie de Jésus. Il y porta la même attention jalouse à se garder de tout ce qui aurait pu altérer la fleur de sa pureté. Cependant sa sollicitude ne dégénérait point en scrupule ; et plus tard quand il fut devenu prêtre, il ne se refusa à aucun des ministères de sa vocation. Mais on admirait avec quelle exactitude rigoureuse il s'entourait de toutes les précautions prescrites par nos règles aux ouvriers apostoliques.

Ses autres vertus n'étaient pas moins remarquables : profondément humble, il mettait sa joie à remplir les plus bas offices de la

maison ; son obéissance était sans réserve ; à l'exemple de Louis de Gonzague, il n'aurait pas voulu prendre à son usage une feuille de papier ou le plus mince objet sans permission. Il avait une sorte de culte pour la règle ; pendant les huit années qu'il exerça la charge de préfet des classes au collège de Castiglione, il ne toléra pas une seule fois, assure-t-on, la moindre dérogation au règlement des études. Une maladie douloureuse, pendant laquelle il ne fit pas entendre une plainte, l'emporta dans la quarante-sixième année de son âge, et la vingt-troisième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litter. ann. Provinc. Venet. (Archiv. Rom.). — NADASI, *Ann. dier. memorab.*, 23ª *nov.*, *p.* 289. — DREWS, *Fasti Soc. Jesu*, 23 *nov.*, *p.* 459.

XXIV NOVEMBRE

—

Le vingt-quatrième jour de novembre de l'an 1775, mourut à Rome, prisonnier au Château Saint-Ange, après une solennelle protestation de son innocence et de celle de la Compagnie, faite en présence du saint Viatique, le P. LAURENT RICCI, dix-huitième Général de la Compagnie. Les quinze années de son gouvernement ne furent qu'une lente agonie, d'autant plus douloureuse qu'il lui fallait souffrir en silence, et laisser ignorer même à ses frères, comme il l'avoue dans une lettre confidentielle, la plus grande partie des efforts qu'il avait tentés pour les sauver.

Moins de deux ans après son élection, les Provinces du Portugal, des Indes Orientales et du Brésil, tombaient à la fois sous les coups de Pombal ; et près de dix-neuf cents religieux, arrachés à leurs missions ou à leurs patries, étaient jetés sur les côtes d'Italie sans aucune ressource humaine, ou ensevelis tout vivants dans les basses-fosses des forts de Lisbonne, pour le seul crime de leur vocation. Bientôt la même tempête emportait toutes les Provinces et missions situées sur les terres appartenant aux couronnes de France, d'Espagne et des Deux-Siciles, sans que la glorieuse bulle *Apostolicum* de Clément XIII, obtenue par Laurent

Ricci, ni les innombrables lettres écrites en faveur de la Compagnie, par le Souverain Pontife et par les évêques, dussent avoir d'autre résultat que d'honorer les derniers moments des vingt-deux mille enfants de saint Ignace.

Enfin le Vicaire même de Jésus-Christ, cédant à une contrainte sans exemple, avait consommé l'œuvre de destruction si savamment ourdie par les plus grands ennemis de l'Église ; traité comme un criminel, Laurent Ricci ne devait voir finir ses angoisses qu'avec sa vie. Le malheur des temps et le secret alors nécessaire à la plupart de ses démarches, semblent même avoir empêché plusieurs historiens, d'ailleurs bienveillants, de rendre une pleine justice à son courage et à sa grandeur d'âme. « On a peu compris, dit Louis Veuillot, la majesté de cette attitude », qui ne faisait pas un bruyant et violent appel au monde pour se défendre contre les puissances humaines. « Je ne sais pas, ajoute le même écrivain, parlant du P. Ricci, ce que l'on pourrait désirer de plus à sa taille. C'est être assez grand d'être persécuté sans raison, captif sans jugement, de subir tout sans se plaindre, et de n'ouvrir la bouche qu'en présence de la mort, pour laisser une protestation d'innocence et une parole de pardon. Les grands orateurs, les grands écrivains, qui auraient rempli le monde entier de leurs gémissements et de leurs anathèmes, eussent été beaucoup moins grands et beaucoup moins éloquents ».

Carayon, *Bibliographie histor.*, *n.* 136, 237-243, 2491-92, 3765-70, *etc.* — Id., *Le P. Ricci Général des Jésuites à l'époque de leur suppression*,

Paris, 1879. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus, t.* 5, *ch.* 5, *p.* 262, 282, 320 *et suiv.* — Id., *Clément XIV et les Jésuites*, — Louis Veuillot, *Mélanges*, *Paris*, 1861, *t.* 6, *p.* 156. — *Menologio Romano*, *p.* 152. — de Backer, *Biblioth.*, 1ère *édit.*, *t.* 5, *p.* 619. — Caballero, *Biblioth. Supplem.* 2um, *p.* 88. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 5, *p.* 263.

---

* Vers l'an 1558, mourut à Coulam, dans le royaume de Travancor, le P. Nicolas Lancilotti, d'Urbino, reçu dans la Compagnie et formé à la perfection par notre Bienheureux Père. Il fut jugé digne d'accompagner aux Indes le P. Antoine Criminale, le premier des enfants de saint Ignace qui eut l'honneur de verser son sang pour la foi. Les deux missionnaires firent à pied et en mendiant la longue route de Rome à Lisbonne, et refusèrent constamment, par amour des souffrances et de la pauvreté, toutes les aumônes qui leur furent offertes. De Goa, le P. Lancilotti fut envoyé à Coulam et chargé du séminaire de cette ville, fondé par saint François Xavier, et soutenu par les libéralités du roi de Portugal. En même temps, il devait prêcher aux Portugais, travailler à la conversion des infidèles et soutenir les néophytes dans la foi. Tant de fatigues brisèrent rapidement ses forces ; il fut pris de vomissements de sang. Pendant les douze années qu'il vécut encore, il ne fit plus que languir. « Je meurs tous les jours, écrivait-il à saint Ignace, et ne finis jamais de mourir. Depuis que je suis dans cette agonie, combien d'ouvriers ont disparu qui faisaient de grandes choses pour le service de Dieu ; et moi, arbre stérile et sec, j'embarrasse vainement le sol, et ne fais rien » . Les compagnons de l'humble religieux n'en jugeaient pas ainsi. Entre deux

vomissements de sang, le P. Lancilotti à peine rétabli, travaillait comme le plus robuste des missionnaires, et continuait à mener de front toutes ses œuvres. Les enfants qu'il élevait au séminaire, étaient si merveilleusement transformés par ses leçons et par la vertu vivifiante de l'Évangile, qu'on les eût pris, disait-on, pour de fervents novices. A la vue de l'immensité de la moisson, et du petit nombre des ouvriers, le serviteur de Dieu sentait croître sans mesure l'ardeur de ses désirs. Il était prêt, écrivait-il, non seulement à supporter toutes les privations et toutes les souffrances, mais encore à se laisser mettre en mille pièces afin d'aller en mille lieux, si c'était possible, annoncer la parole du salut. Saint Ignace témoigna le désir de le voir à Rome, s'il plaisait ainsi à François Xavier. Mais la lettre qui portait l'expression de ce désir, ne trouva plus le grand apôtre vivant, et le P. Lancilotti lui-même était trop épuisé pour entreprendre un si long voyage. Il mourut dans sa chère chrétienté de Coulam, on ignore à quelle date précise, et alla recevoir la récompense de son courage héroïque et de son zèle à procurer la gloire de Dieu.

Orlandinus, *Histor. Soc. Jesu.*, *lib.* 8, *n.* 128, *p.* 189; *lib.* 16, *n.* 76, *p.* 411. — Bartoli, *L'Asia*, *édit. Rome*, 1667, *in-f°*, *l.* 2, *p.* 75; *l.* 7, *p.* 489. — Patrignani, *Menol.*, 27 *nov.*, *p.* 191. — *Cartas de S. Ignacio, t.* 3, *p.* 36, 374.

XXV NOVEMBRE

—

Le vingt-cinquième jour de novembre de l'an 1613, mourut dans la maison professe de Naples, à l'âge de soixante-dix-huit ans, le P. André Terzi, né à Brescia, et dont la longue vie religieuse ne fut, selon sa demande, qu'un perpétuel martyre. L'élégance de sa taille et les grâces de son visage l'avaient exposé, durant sa jeunesse, à plus d'un péril. Notre-Seigneur et la très pure Reine des anges l'avaient toujours aidé à en sortir vainqueur ; mais pour se mettre encore plus sûrement à l'abri de tout mal, il supplia Dieu de lui enlever cette fleur de beauté qui attirait trop humainement les regards, et obtint en échange une sorte de lèpre hideuse qui le défigura de la tête aux pieds. Le remède des eaux sulfureuses de Pouzzoles, conseillé par les médecins, ne fit que rendre son état plus triste. Peu à peu ses membres se couvrirent d'ulcères qui rappelaient le Lazare de l'Évangile ; ses épaules se disloquèrent ; ses nerfs violemment contractés ne lui permirent plus de remuer la tête ; ses pieds et ses mains se tordirent ; il lui devint impossible de faire un pas, même avec des béquilles ; on le portait, comme un enfant, à son confessionnal ; mais le Sauveur, en lui accordant une si large part de sa croix, ne permit pas qu'elle l'empêchât de travailler au salut des âmes. Malgré cette lèpre, dont

la seule pensée eût dû être un objet d'horreur, il était assiégé tout le jour au saint tribunal de la pénitence, par une foule de pauvres affligés, de pécheurs et d'âmes qui aspiraient à la perfection. Le P. Jules Mancinelli, son pénitent, et le fidèle témoin de son héroïque patience, ajoute que le P. Terzi offrait en sa personne une vive image du glorieux apôtre saint André, suppliant le Sauveur de ne pas le laisser descendre de sa croix avant qu'il eût rendu le dernier soupir.

Quatre jours après sa mort, le Provincial de Naples, jugeant que le serviteur de Dieu méritait une sépulture à part, ordonna d'ouvrir la tombe commune, où il reposait. On vit alors avec stupeur ce saint corps, naguère tout défiguré, rayonnant de fraîcheur et de beauté, ces membres autrefois raides et tordus, redevenus droits et flexibles ; à la nouvelle de ce prodige, la ville de Naples accourut presque tout entière, et put contempler ces restes précieux que la mort avait non seulement respectés, mais qu'elle avait fait comme refleurir, et qui demeurèrent ainsi exposés à la vénération publique douze jours entiers.

PAUL DE BARRY, *L'année Sainte*, 3e *part.*, *pratiq.* 3e, *p.* 344, *édit. Lyon*, 1666. — PATRIGNANI, *Menol.*, 27 *novemb.*, *p.* 193. — SCHINOSI, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 1, *p.* 398. — SANTAGATA, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 3, *p.* 485. — D'OULTREMAN, *Tableaux des personnages signalés. . . .*, *p.* 335.

Le vingt-cinquième jour de novembre de l'an 1692, mourut à Florence le P. LELIO BORGHESI, noble Siennois, de la famille du Souverain Pontife Paul V, et dont les douleurs et la patience peu-

vent soutenir la comparaison avec celles du P. Terzi, mort le même jour soixante-dix ans auparavant. Lelio Borghesi avait d'abord obtenu du P. Vincent Caraffa les missions des Indes ; il venait déjà de se mettre en route, lorsqu'un ordre du saint Général l'atteignit au collège de Florence, lui prescrivant de s'y arrêter et d'y remplir l'office de procureur. Ce fut là sa mission ; elle était d'autant plus pénible, que le collège de Florence se trouvait alors accablé de dettes. Il ne fallut rien moins que le dévouement du P. Borghesi, durant vingt-six années de procure, pour le relever.

En demandant les Indes, le serviteur de Dieu avait surtout ambitionné les souffrances de l'apostolat et l'honneur de verser son sang pour Jésus-Christ. Ses vœux furent exaucés d'une manière moins éclatante, il est vrai, mais non moins douloureuse à la nature. Les quatre dernières années de sa vie furent un vrai martyre. Réduit par une attaque de paralysie à ne pouvoir plus se lever, ni même se remuer, il contracta bientôt, particulièrement aux épaules et aux reins, des plaies vives sur lesquelles il demeurait sans cesse étendu. De plus les continuels étouffements d'un asthme le contraignaient d'avoir jour et nuit sa porte ouverte au froid pendant l'hiver, et pendant l'été à d'innombrables troupes d'insectes qui le fatiguaient de leur bourdonnement et de leurs piqûres. Enfin la difficulté qu'il éprouvait d'articuler à peine quelques mots, jointe aux occupations de nos Pères et Frères, le condamnait à une solitude forcée, dont ses insomnies prolongeaient encore la tristesse. Un seul remède lui procurait quelque adoucissement, c'était de prendre de temps en temps une tasse de chocolat. Mais craignant d'y trouver trop de complaisance, il supplia son confesseur de la lui faire retrancher, ajoutant qu'il ne voyait plus aucune chose dont

il pût se dépouiller pour l'offrir à Jésus en croix. Après une longue et pénible agonie de soixante heures environ, le P. Borghesi, chargé des mérites de son invincible patience, alla se reposer enfin dans le sein de Dieu. Il était âgé de soixante-dix-sept ans.

Patrignani, *Menologio*, 25 *nov.*, *p.* 181.

XXVI NOVEMBRE

—

Le vingt-sixième jour de novembre de l'an 1626, mourut à Modène, sa patrie, le P. Jean Argenti, l'un des plus intrépides défenseurs de la Compagnie et de l'Église, qui étaient alors en proie dans les royaumes du Nord à toutes les fureurs de l'hérésie. Trois fois il fut chassé par la force de la Vice-Province de Transylvanie, dont Claude Aquaviva lui avait confié le gouvernement. Mais dès que le triomphe des armées catholiques lui rouvrait les portes de Koloswar, la capitale du pays, il se faisait le bienfaiteur et le libérateur de ses ennemis, vaincus à leur tour et ensevelis au fond des cachots. Tout en veillant à ne rien omettre de ce que pouvait suggérer la prudence humaine, il mettait en Dieu seul son espérance ; pour se le rendre propice, ainsi qu'à ses frères, il jeûnait et se flagellait tous les jours, passait de longues veilles en prière et prenait tout au plus quelques heures de sommeil sur une peau de bête fauve. Aussi mérita-t-il d'être consolé dans ses épreuves par la très sainte Vierge et par saint Ignace.

Après la Vice-Province de Transylvanie, le P. Argenti gouverna tour à tour avec la même sagesse et la même intrépidité en face des oppositions, des calomnies et des violences des hérétiques et des mauvais catholiques, les Provinces d'Autriche, de Pologne et

de Lithuanie. A la mort du P. Aquaviva, bien qu'il fût retenu loin de Rome par le malheur des temps, vingt-neuf suffrages se portèrent sur son nom dans la Congrégation générale où fut élu le P. Mutius Vitelleschi. Nommé par le nouveau Général Provincial de Milan et ensuite de Pologne, puis Visiteur d'Autriche, dont il détacha la Province de Bohême en 1623, et enfin Provincial d'Autriche, le P. Argenti déploya, dans toutes ces charges difficiles et importantes, une activité qui ne connaissait aucun repos. « Il serait difficile de dire tout ce que la Compagnie doit à ce grand homme, écrit le P. Cordara, après avoir esquissé à grands traits le tableau de ses courses et de ses fatigues ; partout il la défendit dans son honneur et dans ses biens, et y fit fleurir la discipline par de sages règlements ».

Enfin épuisé de forces, le courageux vieillard fut rappelé dans sa Province, et comme si le travail ne devait finir pour lui qu'avec la vie, il fut mis à la tête du collège de Modène. C'est dans cette charge qu'il acheva de se consumer au service de ses frères, et après une courte maladie, il alla jouir de l'éternel repos. Il était âgé de soixante-cinq ans, et en avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. Societ., part.* 5ª, *lib.* 12, §. 10 *et* 11, *p.* 116 *seqq.* ; *lib.* 25, *n.* 63, *p.* 917. — Cordara, *Histor. Societ., part.* 6ª, *lib.* 1, *n.* 69, *p.* 32 ; *lib.* 11, *n.* 38, *p.* 13. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 402 *seqq.* — Sommervogel, *Bibliothèque..., t.* 1, *p.* 536. — Patrignani, *Menol.,* 26 *nov., p.* 187. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 26ª *nov., p.* 291. — Drews, *Fasti Societ.,* 26ª *nov., p.* 463. — Guidée, *Ménol.*, 26 *nov., p.* 377. — *Menologio Romano*, 26 *nov., p.* 157.

Le vingt-sixième jour de novembre de l'an 1681, mourut à Rome le P. JEAN-PAUL OLIVA, onzième Général de la Compagnie, qu'il avait gouvernée pendant vingt ans, trois en qualité de Vicaire, et dix-sept comme Général. Aux fatigues inséparables de sa charge, il joignit longtemps celle de la prédication, ministère qu'il avait exercé déjà l'espace de trente ans presque toujours à Rome, et même dans le Palais Apostolique, où quatre Souverains Pontifes voulurent successivement l'entendre. L'étendue de son esprit, l'inaltérable sérénité de son âme et de son visage au milieu des événements les plus fâcheux, la sagesse de ses conseils, auxquels recouraient une foule d'ecclésiastiques et de séculiers, lui avaient concilié l'estime universelle. A une grande douceur et aménité de caractère dont les personnes les moins favorablement disposées à son égard, étaient les premières à ressentir les effets, et qui le rendaient aimable à tout le monde, aux étrangers comme aux Nôtres, le P. Oliva joignait une fermeté invincible, dès qu'il s'agissait de maintenir notre Institut dans son intégrité. On admirait encore en lui une dévotion tendre au milieu du tracas des affaires, et une mortification extraordinaire, dont son humilité s'efforçait de dérober les saintes rigueurs aux yeux des hommes.

C'est à ses démarches que la Compagnie doit la canonisation de saint François de Borgia et l'accroissement du culte de saint Stanislas Kostka. Grâce à son zèle et à celui des ouvriers évangéliques envoyés par lui, les missions prirent plus de développements dans plusieurs Provinces, et il en établit de nouvelles dans différents pays hors de l'Europe, au grand avantage de la piété et de la foi chrétienne. Il conserva jusqu'à la fin l'aimable can-

deur de son âme et la vigueur de son intelligence. Les écrits qu'il a laissés sont un témoignage de son zèle, de ses talents et de sa vaste connaissance des ouvrages des Saints Pères et des plus célèbres écrivains de l'antiquité. Il mourut dans la maison du noviciat de Saint-André, à l'âge de quatre-vingt-un ans, dont il avait passé soixante-cinq dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 26 *nov.*, *p.* 189. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 26ª *nov.*, *p.* 464. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 1884. — *Menolog. Roman.*, *édit. Roma*, 1840, 26 *nov.*, *p.* 156. — Guidée, *Menol.*, 26 *nov.*, *p.* 377. — *Menologium*, *Tyrnaviæ*, 1730, 26ª *nov.*, *p.* 183. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, *t.* 4, *ch.* 2, *p.* 85, 98; *ch.* 5, *p.* 362. — *Il ritratto celeste del P. Gio-Paolo Oliva*, *Preposito Generale d. C. d. G. nelle sue virtù eroiche*, *Predica istorica detta nella solenne memoria della morte nel Collegio Romano d. C. d. G. a Padri e Religiosi della medesima Compagnia*, *da Giuseppe Agnelli, il giorno di S. Giovanni Grisostomo*, *l'anno* 1682.

---

* Le vingt-sixième jour de novembre de l'an 1747, mourut au collège de Padoue le F. Noel Corazza, Coadjuteur temporel, très digne, écrivait son supérieur, d'être proposé pour modèle à tous nos Frères ; car il réunissait dans un degré éminent les deux vertus qui forment le caractère propre d'un Frère Coadjuteur, l'amour du travail et l'humilité. Il passa près de quarante ans au collège de Padoue, constamment occupé dans les emplois les plus pénibles sans jamais faire entendre une parole de plainte, ni demander à être déchargé. Si épuisé qu'il fût, on le trouvait toujours

prêt, dès qu'il avait un moment de loisir, à accepter quelque fatigue nouvelle ou à rendre service à ses frères. Les jours de dimanche et de fête, son unique repos était de passer en prière au pied du saint Sacrement toutes les heures dont il pouvait disposer; c'était encore son bonheur ces mêmes jours, par charité autant que par dévotion, de servir le plus grand nombre de messes possible. Cet excellent Frère, tout à Dieu et tout au prochain, n'avait que mépris pour lui-même. Il se considérait en toute sincérité comme le religieux le plus inutile et le plus indigne d'égards; les attentions de ses supérieurs, dans ses maladies ou ses grandes fatigues, le remplissaient de confusion, en même temps que de reconnaissance. Cette humilité éclatait partout : dans le respect qu'il portait, selon sa règle, aux prêtres et aux scolastiques ; dans la pauvreté de sa cellule et de ses vêtements ; dans l'attitude modeste avec laquelle il recevait les ordres de l'obéissance, et la promptitude joyeuse avec laquelle il les accomplissait ; enfin dans l'accueil même qu'il faisait aux pauvres, en qui il vénérait l'image vivante de Jésus-Christ.

Riche des mérites de sa longue vie, le F. Corazza remit paisiblement son âme à Dieu, au moment même où l'on terminait auprès de sa couche les prières des agonisants. Il était âgé de quatre-vingt-un ans, et en avait passé quarante-neuf dans la Compagnie.

Lettre circulaire du P. Cesare Martinengo, *pour annoncer la mort du F. Noël Corazza « Padova*, 27 *novembre* 1747 (*Archiv. Rom.*).

XXVII NOVEMBRE

—

Le vingt-septième jour de novembre de l'an 1626, mourut au collège de Catanzaro le P. Pierre Mojo, né à Venosa, dans la Basilicate. Bien que sa modestie et son angélique pureté l'eussent déjà fait regarder, dès ses premières années de vie religieuse, comme le modèle des Scolastiques de Naples, son élévation au sacerdoce devint pour lui le point de départ d'une si haute sainteté, qu'il semblait n'avoir presque rien fait jusque là pour sa perfection. L'état de victime où il contemplait chaque jour Notre-Seigneur au saint Sacrifice, l'embrasa en effet d'un très ardent désir de lui ressembler ; plus il souffrait de douleurs ou d'humiliations, plus son visage rayonnait de joie. Au milieu des angoisses de son agonie, on entendit tout à coup le P. Mojo redire ces paroles de la mère du saint Précurseur : « *Unde hoc mihi ut veniat Mater Domini mei ad me ?* D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu daigne me visiter » ? Et peu d'instants après il expira, dans la quarantième année de son âge et la vingt-troisième depuis son entrée dans la Compagnie.

Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 4, *p.* 412.

Le vingt-septième jour de novembre de l'an 1627, mourut au collège de Bari le jeune F. SCIPION DE CLARIS, à peine âgé de vingt-et-un ans. Il n'avait pas de plus ardent désir que de devenir un saint, par l'amour et l'accomplissement de toutes ses règles, sans aucune excuse ni respect humain. Il tenait pour suspecte toute piété dont la première maxime n'eût pas été d'accomplir parfaitement chacun de ses devoirs. Aussi le F. de Claris donnait-il déjà les plus belles espérances, lorsqu'il fut moissonné par la mort dès sa première année d'enseignement. Parmi ses vertus, une des plus remarquables était son égalité d'âme et son inaltérable sérénité de visage, quelques paroles de blâme ou de raillerie qu'il eût parfois à entendre. C'était le fruit de son attention à imiter la douceur et l'humilité de Notre-Seigneur. Comme on s'étonnait de ne le voir donner alors aucun signe d'impatience : « De deux maux, ne faut-il pas choisir le moindre ? répondait en souriant le F. de Claris ; et l'impatience ne serait-elle pas un plus grand mal qu'un froissement de rien pour une parole » ?

SANTAGATA, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 4, *p.* 443.

XXVIII NOVEMBRE

—

Le vingt-huitième jour de novembre de l'an 1646, mourut au collège de Palerme le P. Mariano Opizzinghi, d'une vieille et noble famille de la république de Pise, établie en Sicile. Presque au terme d'une vie agitée, mais toujours pure et vraiment chrétienne, Mariano Opizzinghi reçut le sacerdoce à l'âge de cinquante-huit ans, et aussitôt après il se soumit au joug de l'obéissance parmi les novices de Palerme. Il vécut cinq années à peine parmi nous ; mais le noble et saint emploi des biens dont il se dépouilla pour l'amour de Dieu, les œuvres de zèle qu'il entreprit et dont il assura l'avenir, enfin son inviolable fidélité à toutes les observances religieuses, lui ont mérité dans un haut degré l'amour et la reconnaissance de la Compagnie.

Les deux ministères qui le charmaient de préférence par leurs fruits et par leur humilité elle-même, étaient le soin des prisons publiques et la congrégation des pauvres mendiants ; il les fonda l'un et l'autre à perpétuité, et laissa une somme considérable, pour entretenir deux de nos Pères qui passeraient une partie de la semaine dans les cachots de la Vicaria, et pour distribuer tous les huit jours une légère aumône à chacun de ses pauvres con-

gréganistes au sortir de leurs réunions. Cette dernière œuvre en particulier, après un siècle d'existence, était, au dire d'un témoin oculaire, plus utile et plus florissante que jamais, et on y bénissait encore le nom du P. Opizzinghi, son fondateur.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 175.

---

* Le vingt-huitième jour de novembre de l'an 1729, mourut à Bénévent le P. Gaétan Giuvo, d'une noble famille de Naples, rapidement consumé par l'ardeur de son zèle et l'excès de ses fatigues. Les brillantes qualités de son esprit et ses succès dans les études, semblaient le destiner à l'enseignement des hautes sciences; et en effet il occupa quelque temps les chaires de philosophie et de théologie. Mais tous ses désirs l'entraînaient vers les missions ; après avoir vainement sollicité celles des Indes, il eut au moins la consolation de se consacrer sans réserve au salut du peuple des campagnes dans son pays. On a peine à comprendre, dit l'auteur de son éloge, comment un homme d'une santé délicate, a pu supporter onze années de suite ce rude travail. Il faisait tous ses voyages à pied ; il allait d'une mission à l'autre sans prendre de repos, prêchait plusieurs heures chaque jour, couchait sur la dure et se flagellait sans miséricorde. Aussi les conversions étaient nombreuses ; les peuples, attirés par l'éclat de sa sainteté, accouraient de très loin pour l'entendre. Avec une charité qui rappelle celle du bon Pasteur, le missionnaire leur faisait distribuer, pendant les chaleurs de l'été, un peu de pain et de vin. Or un jour, la foule était si grande que la provision de vin ne put suffire ;

et plusieurs milliers de personnes étaient là mourant de soif et criant miséricorde. Alors le serviteur de Dieu, se souvenant de ce que le Sauveur avait fait autrefois au désert, et confiant dans la toute-puissante intercession de saint François Xavier, son protecteur spécial : « Donnez à boire à ceux qui n'ont rien reçu, dit-il, et comptez sur François Xavier ». Or d'après l'attestation de l'archiprêtre du lieu, témoin oculaire, tous furent désaltérés, et il resta encore du vin dans les outres.

Au milieu de ces triomphes de son zèle et de sa foi, le P. Giuvo conservait une admirable humilité de cœur. Honoré de l'intime confiance de l'archevêque de Bénévent, Mgr Orsini, qui fut plus tard le pape Benoît XIII ; hautement apprécié par le Père Général de la Compagnie Michel-Ange Tamburini, qui ne connaissait, disait-il, aucun missionnaire plus capable de travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes, il n'aspirait qu'à vivre ignoré des hommes, et à leur dérober le secret non seulement de ses vertus, mais de ses qualités naturelles elles-mêmes. Il paraît avoir reçu de Dieu l'avertissement de sa mort prochaine ; quand on lui apporta le saint Viatique, il voulut recevoir à genoux Notre-Seigneur par respect et par humilité. La ville entière de Bénévent pleura sa perte et lui fit des funérailles solennelles. Plusieurs prodiges authentiquement constatés glorifièrent sa mémoire. Le P. Giuvo était âgé de quarante-sept ans et en avait passé trente-et-un dans la Compagnie.

Dalle annue Lettere della Provincia di Napoli (Archiv. Rom.).

XXIX NOVEMBRE

—

Le vingt-neuvième jour de novembre de l'an 1634, mourut à Forli, âgé de quatre-vingt-trois ans, dont il avait passé soixante-cinq dans la Compagnie, le P. Jérome Dandini, né à Césène, philosophe et théologien renommé parmi ses contemporains. Il fut tour à tour Recteur des collèges de Ferrare, de Forli, de Bologne, de Milan et de Parme ; Visiteur de Venise, de Toulouse et d'Aquitaine ; Provincial de Pologne et de Milan, et enfin député par le Souverain Pontife Clément VIII vers le patriarche et les évêques Maronites du Mont Liban, dont il resserra l'union avec le Siège de saint Pierre, et dont il apporta à Rome la solennelle profession de foi catholique et d'obéissance signée de leur main. Il nous a lui-même conservé les détails de cette importante ambassade. On y voit les dangers qu'il eut à courir de la part des Juifs, des Grecs et des Turcs, animés d'une égale haine contre l'Église. Mais Dieu fit échouer tous leurs desseins ; et par sa prudence aussi bien que par son courage, le P. Dandini eut la gloire d'assurer pour de longues générations le salut de cette belle portion du troupeau fidèle de Jésus-Christ.

SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 338. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 1789. — PATRIGNANI, *Menol.*, *p.* 208. — FELLER, *Dictionn. histor.*, *t.* 2, *p.* 474. — RICHARD SIMON, *Traduct. de l'ouvrage du* P. DANDINI, *Voyage du Mont Liban, Préface.*

N. B. — D'après le P. Alegambe dans sa Bibliothèque, cf. SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 338, et ceux qui l'ont suivi, le P. Dandini fut le premier Jésuite qui enseigna la philosophie à Paris ; ce n'est pas exact ; cet honneur revient au P. Jean Maldonat qui dès l'ouverture du collège de Clermont en 1564. fut chargé de la chaire de philosophie. A cette date, le P. Dandini n'était pas encore entré dans la Compagnie. — Cf. PRAT, *Maldonat et l'Université de Paris*, *Paris,* 1856, *p.* 79 *et suiv.*

Le vingt-neuvième jour de novembre de l'an 1638, mourut à l'âge de vingt-trois ans au Collège Romain, le F. JACQUES CORINA né à Messine, dont les angéliques vertus rappelaient si fidèlement Louis de Gonzague et Jean Berchmans, que sa vie fut écrite comme la leur pour servir de modèle aux Scolastiques de la Compagnie. Mais par malheur cette biographie s'est égarée, et quelques détails rapides ont seuls été sauvés de l'oubli.

Les plus belles qualités de l'esprit et du cœur s'unissaient dans le F. Corina, et promettaient un ouvrier très utile à la gloire de Dieu. Envoyé à Rome pour y suivre les cours de philosophie, il apparut au milieu de ses compagnons comme le vivant modèle de toutes nos règles. Mais cette vie qui s'ouvrait si pleine d'espérances, allait bientôt finir. A peine avait-il terminé son cours, il fut pris tout à coup, sans cause apparente, d'un vomissement de sang. C'était peut-être l'annonce d'une mort prochaine. Aussitôt avec un courage héroïque, il supplia le P. Mutius Vitelleschi de le laisser partir pour les Indes, où il pourrait verser pour le

nom de Jésus-Christ tout le sang de ses veines, au lieu de le répandre sans profit et sans gloire sous les assauts de la maladie. Le Père Général ne lui en refusa pas l'espérance; et consolé par cette parole, le F. Corina sembla revenir à la vie. Mais le mal ne tarda pas à reparaître, et ses ravages furent si rapides que le saint jeune homme fut en peu de temps conduit aux portes du tombeau. La joie la plus douce remplit alors son âme et illumina son visage. Il se répandait en actions de grâces si touchantes, que ses frères sollicitaient à l'envi la faveur de venir contempler cette agonie de prédestiné. Sentant que son dernier soupir était proche : « Je n'aurais jamais pensé, dit-il avec transport, que mourir fût si doux et si facile dans la Compagnie de Jésus ». Et peu d'instants après, il expira.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 362.

---

* Le vingt-neuvième jour de novembre de l'an 1818 mourut à Rome dans la maison du Gesù le P. Louis Felici, salué par son panégyriste comme « le promoteur infatigable de toutes les œuvres apostoliques, le fidèle propagateur de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, et le fondateur de la pieuse Union des prêtres séculiers de Saint-Paul à Rome ». Cet éloge n'a rien d'excessif. Entré à vingt ans au noviciat de Saint-André, Louis Felici donna aussitôt l'essor à son zèle. Il obtint de réunir les paysans de la campagne de Rome dans l'antique église de saint Vital, et de leur y faire le catéchisme le dimanche et les jours de fête ; or tels furent les

fruits de ce premier apostolat, que les Nôtres et les étrangers en étaient dans l'admiration ; la réunion fut érigée en congrégation, et en l'approuvant, le Souverain Pontife Clément XIII ne put retenir cette exclamation : « Dans cette Compagnie, les novices même sont apôtres » !

Louis Felici parcourut ensuite la carrière ordinaire des études et de la régence. Le 15 août 1773, il fit sa profession solennelle des quatre vœux, la veille même du jour où le bref *Dominus ac Redemptor* allait paraître. Il versa des larmes inconsolables, dit l'auteur de son éloge, sur le malheur de la Compagnie, sur le sien propre et sur celui des âmes que cette suppression allait priver de tant de secours spirituels. Il reçut une généreuse hospitalité dans la noble et pieuse famille de' Mattei. C'est là qu'il conçut le projet de son œuvre principale, la Pieuse Union des prêtres séculiers de Saint-Paul.

Sa charité le conduisait souvent à l'hôpital de la Consolation. Il y réunit un certain nombre d'ecclésiastiques, leur communiqua ses idées et les groupa en association sous le patronage du grand apôtre des Gentils. Son but était de développer en eux l'esprit de zèle, de les animer à se mettre à la tête de toutes les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle, pour convertir et sanctifier les âmes. L'association grandit rapidement ; malgré de violentes oppositions qui la menacèrent plus d'une fois d'une ruine complète, le P. Felici eut la consolation de l'établir sur des bases solides et de la voir solennellement approuvée et enrichie de nombreuses indulgences par les Souverains Pontifes Pie VI et Pie VII. Elle se partageait en plusieurs branches selon les attributions diverses de ses membres. Les uns allaient aux hôpitaux, aux pri-

sons, aux casernes, aux écoles, aux dépôts de mendicité ; d'autres instruisaient les pauvres mariniers du Tibre à Sainte-Marie *in Capella*, ou faisaient le catéchisme aux enfants à Sainte-Marie *della Pace* ; d'autres enfin donnaient des stations de carême, ou présidaient les cas de conscience à l'Apollinaire et voyaient affluer à ces réunions des prélats et les plus illustres cardinaux.

Le P. Felici était animé d'une tendre dévotion au Sacré Cœur de Jésus ; il communiqua la même flamme aux membres de la Pieuse Union ; avec leur concours, il établit une confrérie du Sacré Cœur dans la petite église où se réunissaient les mariniers. Les progrès de l'œuvre furent rapides. Le Souverain Pontife Pie VII l'érigea en archiconfrérie avec le titre de *Primaria* et lui conféra le pouvoir de s'affilier hors de Rome toutes les confréries du même titre et de leur communiquer ses indulgences. Malgré les persécutions qui désolaient alors l'Église, elle ne cessa de s'étendre, et l'année même de la mort du P. Felici, elle comptait quinze cents associations dans le monde entier ; elle en compte aujourd'hui plus de dix mille. Le P. Felici n'avait plus qu'un désir : reprendre avant de mourir les livrées de saint Ignace. Plus d'une fois, il avait tourné ses regards avec amour du côté de la Russie, et plus tard du côté de Parme et de Naples : les devoirs qu'il avait à remplir à Rome l'avaient toujours empêché d'aller rejoindre ses frères. Mais quand le Pape Pie VII eut publié la bulle *Sollicitudo omnium ecclesiarum*, rien ne put l'arrêter, et malgré le poids de ses soixante-dix-huit ans et une cécité presque complète, il se hâta d'accourir. Il vécut encore quatre années, donnant à tous l'exemple de la plus parfaite régularité. Au moment de sa mort, il goûta d'une manière sensible la paix que le divin

Sauveur a promise aux âmes dévouées à son Cœur. Comme on lui demandait s'il n'éprouvait pas quelque inquiétude : « Non, répondit-il par un mot qui lui était familier ; je suis dans le Cœur de Jésus ; je m'y tiens en assurance ». Et peu après, il expira dans la quatre-vingt-deuxième année de son âge.

LUDOVICO PONZILEONI, *Orazione funebre... nella chiesa del Gesù di Roma...* — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 3, *p.* 590. — E. LETIERCE, *Étude sur le Sacré-Cœur, Paris,* 1891, *t.* 2, *p.* 430 *et suiv.* — BERINGER, *Les Indulgences, traduct. franç. par les* PP. E. ABT *et* A. FEYERSTEIN, *t.* 2, *p.* 130. — *Mandrozen Ter eere Van het H. Hart van Jesus*, 1886. *Luigi Felici, p.* 286. Article du P. J.-B. VAN MEURS. — *L'ami de la Religion*, *t.* 19, *p.* 109-112, 1819. — FRANCESCO DE' CONTI FABI MONTANI, *Della pia Unione di S. Paolo apostoli et dei Vantaggi da essa renduti alla Società e alle scienze sacre... Roma,* 1856.

XXX NOVEMBRE

—

Le trentième jour de novembre s'éteignirent de la mort des saints deux jeunes scolastiques des Provinces de Sicile et de Rome, le F. Jean-Baptiste Martini, professeur de grammaire à Palerme, en 1598, et le F. François Bianchetti à Plaisance en 1631.

Le F. Jean-Baptiste Martini, durant cinq années de vie religieuse avait dû lutter généreusement contre un penchant trop visible à la tristesse ; mais aux approches de la mort, et sans doute en récompense de ses victoires, il ne respirait plus que la joie. Lui demandait-on ce qu'il désirait : « Le ciel, le ciel » ! répondait-il avec un aimable sourire. Un peu avant d'expirer, il parut consolé par la présence sensible de Notre-Dame ; et il lui remit doucement son âme, en prononçant les derniers mots de cette prière : *Maria Mater gratiæ, Mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege, et hora mortis suscipe!* O Marie, Mère de grâce, Mère de miséricorde, protégez-nous contre notre ennemi et à l'heure de notre mort, recevez-nous ».

Le F. François Bianchetti, lentement consumé par une maladie de poitrine, suivit néanmoins presque jusqu'au dernier jour les exercices de la vie commune ; il ne craignait rien tant, disait-il, que de perdre un seul des moments qui lui restaient encore pour

plaire à Notre-Seigneur et gagner le ciel. Tous les jours, il recommandait à Dieu, avec une extrême ferveur chacun de ceux qui lui rendaient service, et il promettait de le faire bien mieux encore dès qu'il serait dans le paradis. Ne pouvant plus à la fin quitter sa chambre ni même son lit, le F. Bianchetti se regardait comme environné des saints protecteurs qu'il s'était choisis pour ses dernières heures ; il expira plein de joie, en pressant sur son cœur l'image de saint Ignace et son crucifix. Il n'avait que dix-neuf ans, et en avait passé trois dans la Compagnie.

F. Martini. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 1, *p.* 376. — *Litter. ann. Societ., anno* 1598, *p.* 59.

F. Bianchetti. — Nadasi, *Annus dier. memorab.,* 30ª *nov., p.* 297.

Le trentième jour de novembre de l'an 1745, mourut en odeur de bénédiction le P. Dominique Ludovici, alors Recteur du grand collège de Naples. Il avait été Maître des novices pendant dix-huit ans, et avait ensuite gouverné toute la Province ; il était universellement regardé comme un des plus parfaits enfants de saint Ignace et des plus favorisés du ciel. Notre-Seigneur lui avait communiqué d'une manière éclatante l'esprit de prophétie et la connaissance du secret des cœurs ; il annonça en particulier près de trente ans d'avance, que la Compagnie serait un jour supprimée ; mais il annonça en même temps qu'elle ne périrait pas sans retour, et que Dieu avait résolu de la faire renaître de son tombeau.

Annue Lettere (Archiv. Rom.). — Sommervogel, *Biblioth., t.* 5, *p.* 171. — de Matteis, *Dominici Ludovici... Carmina et Inscriptiones.. Neapoli*, 1746, *p.* 1-xxx.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE D'ITALIE

Ier DÉCEMBRE

—

* L'an 1630, on ignore quel mois et quel jour, mourut au royaume de Siam, le P. JULES-CÉSAR MARGICO, d'Aquila, empoisonné en haine de la foi par un chrétien renégat. Dès ses premières années, Jules Margico avait puisé dans les leçons de ses professeurs au collège d'Aquila, et surtout dans celles de l'apostolique P. Sertorius Caputo, une soif ardente du martyre. Dès lors aussi il avait pris la ferme résolution d'entrer dans la Compagnie et de solliciter les missions du Japon. Vainement sa famille s'efforça de le retenir par l'appât des joies ou des honneurs du monde ; il triompha de tous les obstacles, et à l'âge de vingt ans, il s'enrôla dans la milice d'Ignace. Presque aussitôt, il tourna ses regards du côté de l'Orient ; mais l'obéissance mit pour quelque

temps un frein à l'impatience de ses désirs. Enfin il put aller se joindre à la vaillante troupe qui combattait alors au Japon, où la grande persécution de Daifusama multipliait les victimes. Il y fit sa profession solennelle l'année même où le B. Charles Spinola et ses compagnons versèrent leur sang pour le nom de Jésus-Christ sur la sainte colline de Nangazaqui. Ce spectacle exaltait ses espérances; mais il devait tomber sur un théâtre moins éclatant.

Le roi de Siam ayant remis en liberté quelques Espagnols qu'il avait faits prisonniers, le gouverneur des Philippines chargea le P. Margico, retiré alors dans ces îles, d'aller porter au monarque indien les témoignages de sa reconnaissance. Son ambassade terminée, le P. Margico demeura dans le pays avec quelques autres Pères qui l'avaient précédé, pour travailler au salut des infidèles. Mais bientôt à la suite d'un acte de violence commis par un marchand espagnol, les missionnaires furent exilés. Le P. Margico obtint seul la permission de rester. La vengeance d'un chrétien auquel il reprochait sa vie licencieuse, lui procura la mort. Ce misérable fabriqua des lettres dans lesquelles le Père invitait le capitaine d'un navire espagnol à jeter l'ancre dans un port dont l'accès était absolument interdit aux Européens. Les lettres ayant été interceptées, le missionnaire fut mis en prison et chargé de fers. Mais comme l'instruction de la cause pouvait faire découvrir la calomnie, le faussaire s'introduisit auprès du captif, et lui fit prendre des mets empoisonnés. Le mal ne tarda pas à se déclarer avec violence. Les gardes touchés de compassion voulaient lui enlever ses fers; le P. Margico s'y opposa de toutes ses forces, les regardant comme son plus précieux trésor; il

demanda même qu'on les déposât avec lui dans la tombe, afin qu'ils fussent l'ornement de son triomphe au jour de la résurrection. Pendant qu'on portait son saint corps dans une barque pour l'ensevelir au milieu des flots, les traditions racontent qu'on aperçut à la proue et à la poupe de l'embarcation de beaux jeunes hommes qui lui rendaient les honneurs de la sépulture chrétienne, et l'on ne douta point qu'ils ne fussent des anges de Dieu. Le P. Margico était dans la quarante-quatrième année de son âge et la vingt-quatrième depuis son entrée dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Soc. part.* 6a, *lib.*, 15, *nn.* 325 *seqq.*, *p.* 433. — Alegambe, *Mortes illustres, ann.* 1630, *p.* 402. — Patrignani, *Menol.*, 17 *marzo*, *p.* 120. — Schinosi, *Istor. della Prov. di Napol.*, *t.* 2, *p.* 312. — Santagata, *Istor. della Prov. di Napol.*, *t.* 4, *p.* 547 *et suiv.* — Tanner, *Societ. milit.*, *p.* 334. — Marini, *Missioni del Giappone, Roma*, 1663, *lib.* 4, *p.* 419, 420.

II DÉCEMBRE

—

Le deuxième jour de décembre de l'an 1601, mourut au collège de Manille le P. François Almerici, de Pesaro, le premier des enfants de la Compagnie qui apprit les langues sauvages des Philippines. Il terminait ses études au Séminaire Romain, et ne pensait nullement à embrasser la vie religieuse, lorsque les lettres de saint François Xavier et de ses successeurs l'enflammèrent du désir de suivre la même carrière. Pour mieux témoigner que le grand apôtre de l'Orient serait désormais son protecteur de choix et son modèle, il obtint de quitter, dès les premiers jours de son noviciat, le prénom d'Annibal qu'il avait jusqu'alors porté dans sa famille, et prit celui de François. Huit ans plus tard, il quittait l'Europe, et débarquait dans l'île de Luçon au mois de mai 1584, à l'âge de vingt-huit ans. Comme son illustre patron, il avait mis à profit les années de l'attente pour se sanctifier. Par l'oraison et la pénitence, il s'était élevé à un très haut degré d'union avec Dieu ; et plus tard, au milieu des travaux de l'apostolat les plus absorbants, il était favorisé des plus sublimes communications du ciel. Au témoignage de ceux qui traitaient avec lui, il était vraiment cet homme dont parle saint Denis, *divina patiens.*

Pour suppléer au petit nombre des missionnaires, le P. Almerici mit en honneur parmi les sauvages des Philippines une des plus belles industries de saint François Xavier ; celle des petits catéchistes, qu'il formait et envoyait de toute part enseigner la doctrine chrétienne aux catéchumènes, surtout aux vieillards, dont l'instruction lui eût demandé trop de temps. Ce fut lui encore qui développa le culte de Notre-Dame parmi les Espagnols et les Indiens. Il établit en particulier, à Manille et dans toutes les chrétientés qu'il administra, le pieux usage de saluer trois fois par jour, au son de la cloche, la très sainte Mère de Dieu. Par une coïncidence dont les esprits furent vivement frappés, comme d'une récompense sensible des deux grandes dévotions de toute sa vie, le P. Almerici rendit son âme à Notre-Seigneur le même jour que François Xavier, et au moment précis où, grâce à sa piété, toutes les cloches de Manille commençaient à sonner l'*Ave Maria*.

Nieremberg, *Varones ilustres*, 2e *édit.*, *t.* 3, *p.* 59. — Patrignani, *Menolog.*, 2 *dicemb.*, *p.* 33. — *Litteræ ann. Societ.*, *anno* 1602, *p.* 285.

Le deuxième jour du mois de décembre de l'an 1647, mourut à l'âge de soixante ans, au collège de Caltanisetta en Sicile, le P. Raphael Pinelli. Il avait quitté le monde à vingt-deux ans, touché surtout de la patience que témoignaient alors, au milieu des persécutions, les Pères de la ville de Trapani, où il était né. Comme les âmes généreuses, la vue des injures et des croix, loin de l'effrayer, l'attirait ; il se mit avec un grand courage à la suite de Jésus-Christ. Chargé de la procure et des métairies de

plusieurs collèges, il ne reculait devant aucune peine pour servir Dieu parfaitement dans son office ; s'il lui restait quelques moments libres, il les consacrait de préférence aux pécheurs et aux mourants.

Cependant des infirmités cruelles l'assaillirent ; il les supporta sans se plaindre, et n'en demeura pas moins ferme au travail ; mais longtemps avant sa sainte mort, un mal étrange l'attaqua des pieds à la tête, et le réduisit à n'être plus qu'un homme de douleurs, étendu sur la croix. Ses articulations se durcirent comme la pierre; puis peu à peu la gangrène s'y mit, et en fit le foyer d'une décomposition incessante dont nul remède humain ne put triompher. Bientôt même toute la chair des épaules, des flancs et des reins se fendit et s'en alla en lambeaux, laissant à nu les os et les muscles, qu'il fallut entourer d'un revêtement de charpie. En cet état, le P. Pinelli ne pouvait ni se soulever, ni écarter les insectes qui le tourmentaient, ni porter à sa bouche les aliments, ni se rendre le moindre service. Il demeurait néanmoins toujours serein, même quand on lui appliquait le fer et le feu, sans se plaindre d'aucun oubli, négligence ou délaissement, et ne se lassait pas de louer Dieu.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 494.

---

* Le deuxième jour de décembre de l'an 1726, à Sainte-Lucie, maison de campagne du collège de Mexico, mourut le jeune P. Pierre Speciali, d'Ancône, deux mois seulement après son élé-

vation au sacerdoce. Dès le premier éveil de sa raison, il s'était consacré à Dieu et avait sanctifié son enfance par les pratiques de la prière et de la pénitence. Dès lors aussi, il veillait avec un soin jaloux sur le trésor de sa pureté. Assailli un jour par une violente tentation, il se jeta à genoux et fit le vœu de chasteté. Cet acte d'héroïque générosité lui assura pour toujours la victoire; à partir de ce moment, il parut affranchi de la servitude des sens, et dans un corps fragile, il mena la vie d'un ange. A dix-sept ans, Pierre Speciali prit l'habit de la Compagnie parmi les novices de Saint-André, et avant la fin de ses études théologiques il obtint de s'embarquer pour les missions de la Nouvelle-Espagne. Mais Dieu, qui lui avait inspiré le désir de l'apostolat, se contenta de sa bonne volonté ; une maladie de poitrine l'enleva prématurément à l'âge de vingt-huit ans.

Le Ménologe de la Province de Mexique n'a pas laissé de garder avec respect sa mémoire ; car dans une si courte carrière, il avait donné des exemples de vertu et amassé des trésors de mérite, dignes d'une longue vie. Ses compagnons le regardaient comme une image vivante de Louis de Gonzague et de Jean Berchmans. Sa pauvreté était parfaite; on n'eût pu trouver dans tout le collège une soutane plus vieille et plus usée que la sienne. Il pratiquait à la lettre l'obéissance que saint Ignace demande à ses enfants ; le Père Général l'avait autorisé à recevoir la prêtrise avant l'époque ordinairement en usage dans la Compagnie ; mais cette exception ayant paru ne pas agréer au Père Provincial, le F. Speciali fit sans hésiter à l'obéissance le sacrifice de son plus cher désir, et ne dit pas un seul mot pour incliner en sa faveur la volonté de son supérieur. Son union à Dieu était intime et continuelle ; elle

avait même altéré sa santé. Les médecins lui ayant ordonné de se distraire, il s'efforça d'obéir ; mais la violence qu'il dut se faire pour se détourner de l'unique objet de ses affections, augmenta son mal, au lieu de le guérir, et les supérieurs durent lui permettre de se laisser aller à la pente de son cœur. Sa dévotion à la très sainte Vierge était très tendre ; il s'était par un acte authentique consacré à elle, pour l'aimer et la servir en qualité de son esclave perpétuel. Trois Pères qui avaient entendu à différentes époques la confession générale du P. Speciali, affirmèrent solennellement qu'il n'avait jamais perdu l'innocence de son baptême.

OVIEDO, *Menologio de los Varones mas señalados . . . de la Provincia . . . de Nueva-España . . .* ,1747 ; *2 diciembre, p.* 203. — ALEGRE, *Historia de la Compañia de Jesus en la Nueva-España, Mexico,* 1841 ; *t.* 3, *p.* 225.

III DÉCEMBRE

—

Le troisième jour de décembre de l'an 1644, mourut très saintement à Bologne le Vén. P. Georges Giustiniani, l'apôtre de cette ville, où depuis plus de trente années il faisait fleurir toutes les vertus. Sa famille avait autrefois régné sur l'île de Chio ; il y était né lui-même un peu après la conquête mahométane. Il vint à Rome encore jeune ; et en 1587, à l'âge de dix-huit ans, il fut admis au noviciat par le P. Aquaviva. Presque aussitôt on reconnut dans ses exhortations et ses catéchismes l'insigne talent qu'il avait reçu pour annoncer la parole de Dieu. Comme les vertus intérieures et particulièrement l'humilité surpassaient beaucoup en lui l'excellence des dons naturels, il fut chargé, avant même son élévation au sacerdoce, d'annoncer la parole de Dieu dans un grand nombre de congrégations, d'églises publiques et de monastères. Parmi ses écoliers, plus de soixante renoncèrent au monde et embrassèrent la vie religieuse.

Pour se dérober à une réputation toujours croissante, il sollicita la grâce à la fin de ses études de retourner dans l'Archipel, et d'aller y soutenir le courage de ses compatriotes contre les dangers de l'apostasie. Il se rendit donc à Venise, et en attendant le départ des vaisseaux de la République, il se mit à travailler au

salut des âmes. Mais dès ses premières prédications, le peuple et les magistrats le supplièrent de demeurer au milieu d'eux ; et comme il déclinait cet honneur, le Sénat de Venise s'adressa, pour le retenir, au Père Général. Claude Aquaviva répondit qu'il ne voulait pas s'opposer aux vœux de la Sérénissime République ; il la suppliait toutefois, quand elle jugerait pouvoir se passer des services du P. Giustiniani, de le laisser partir pour Chio. Le serviteur de Dieu resta près d'une année à Venise, prêchant souvent plusieurs fois par jour, et ranimant la ferveur de toutes les communautés religieuses. Enfin le Sénat et le Doge, bien à regret, lui permirent de s'embarquer ; et il alla renouveler à Chio les mêmes merveilles. Puis rappelé en Italie, il évangélisa les populations d'Ancône, d'Ascoli et de Bologne. Cette dernière ville fut si touchée des fruits de son zèle, qu'elle ne voulut plus s'en séparer ; elle obtint du P. Mutius Vitelleschi la promesse solennelle que le P. Giustiniani ne sortirait jamais de son territoire, même pour une mission ou pour un carême, sans l'autorisation expresse des magistrats.

On aurait peine à se figurer le degré de ferveur auquel parvinrent alors, sous sa conduite, un grand nombre d'âmes de choix ; la population entière parut elle-même ranimée dans toutes les pratiques de la vie chrétienne. Pour nous borner à un seul trait : chaque fois que sonnait l'*Angelus*, on voyait la foule dans les rues, et même les oisifs réunis autour des chanteurs ambulants et des saltimbanques, se mettre à genoux et prier dévotement, le visage tourné vers une image de Notre-Dame.

Il faudrait parcourir en détail l'histoire des treize congrégations de tout rang, de tout sexe et de tout âge, fondées et diri-

et dirigées par le P. Giustiniani, pour avoir une idée des travaux qui lui ont mérité le titre d'apôtre de Bologne. Après sa mort, la ville fit les plus vives démarches pour le procès de sa béatification. Ce grand homme mourut à l'âge de soixante-quinze ans; il en avait passé cinquante-sept dans la Compagnie.

PATRIGNANI, *Menol.*, 3 *dicemb.*, *p.* 43. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 291. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 1491. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 3a *dec.*, *p.* 304. — DREWS, *Fasti Soc. Jesu*, 3a *dec.*, *p.* 475. — CASSANI, *Varones ilustres*, *t.* 1, *p.* 225 *et suiv.* — MARAZZANI, *Vita del . . . P. Giorgio Giustiniani*... Cf. CARAYON, *Bibliographie histor.*, *n.* 1893, *p.* 263.

---

* Le troisième jour de décembre de l'an 1727, mourut très saintement à Busseto le P. JOSEPH AICARDI, de la Province de Venise, après soixante-neuf années de vie religieuse. Dans cette longue existence, consacrée à l'enseignement de la grammaire et aux différents ministères apostoliques d'un ouvrier de la Compagnie, le P. Joseph Aicardi fut constamment un modèle de régularité et de perfection religieuse ; mais on peut dire, écrit son supérieur, qu'il pratiqua d'une manière véritablement insigne les vertus de pauvreté et de mortification. Dans sa chambre, il ne souffrait rien d'inutile ou de superflu, il se refusait même beaucoup de choses nécessaires ; dans celles dont il avait absolument besoin de se servir, on voyait reluire partout l'image de la pauvreté. La mortification était la compagne de cet entier détachement ; le P. Aicardi était si étranger à toute recherche des sens, si indifférent à tout ce

qui crucifie la nature, le froid, la chaleur, la faim, la soif, la maladie, qu'on l'avait surnommé l'homme *insensible et impassible.* Ce grand serviteur de Dieu s'éteignit doucement, presque sans agonie à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Lettre circulaire du P. JOSEPH-PHILIBERT BARBIERI *pour annoncer la mort du P. Joseph Aicardi*, « *Busseto, 4 décembre* 1727 » (*Archiv. Rom.*).

---

* Le troisième jour de décembre de l'an 1737, mourut à Spalato le P. ARDELIO DELLA BELLA, l'apôtre de la Dalmatie, l'un de ces missionnaires qui ont travaillé avec tant de zèle à la gloire de Dieu dans les premières années du dix-huitième siècle. Il était né à Foggia, au royaume de Naples, et s'était d'abord destiné au barreau. La crainte de manquer à la vérité et à la justice dans l'exercice de ses fonctions, le fit renoncer à cette carrière, et à vingt-deux ans, il alla prendre place au milieu des novices de Saint-André à Rome.

Envoyé au collège de Raguse après ses premiers vœux, il conçut aussitôt un ardent désir de se consacrer au salut des peuples de la Dalmatie ; il étudia la langue illyrienne et commença dès lors son grand dictionnaire qui lui a mérité les éloges de savants même peu favorables à la Compagnie. Mais ce désir d'apostolat, Dieu le permettant ainsi, ne fut longtemps satisfait qu'à demi. A trois reprises différentes, le P. Della Bella appliqué à ses chères missions, fut autant de fois rappelé en Italie. Enfin après vingt-deux années de ces alternatives diverses, ses vœux furent pleinement exaucés. Il avait alors quarante-huit ans. Son ardeur, loin

de se refroidir pendant une si longue attente, n'avait fait que s'enflammer davantage. Jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, il soutint sans défaillir le poids des plus lourds travaux.

Seize diocèses furent tour à tour le théâtre de son zèle. Il faisait toutes ses courses à pied et sans chaussures, à travers les bois et les montagnes, exposé au soleil, à la pluie, à la neige. Le soir, il se retirait dans quelque pauvre cabane ou dans une église, et prenait un court repos sur le marchepied de l'autel ; sa nourriture consistait en quelques herbes et un peu de pain souvent moisi et qu'il avait mendié. Ses voyages par mer sur des barques de pêcheurs, n'étaient pas moins pénibles ni moins dangereux. Mais toutes ces fatigues lui semblaient légères, quand il considérait les fruits immenses de sanctification et de salut dont elles étaient récompensées. Innombrables furent les âmes qu'il arracha à l'enfer, par la salutaire pratique de la confession générale. Partout où il donnait des missions, il déracinait les abus et les scandales, ramenait les habitudes de piété et la fréquentation des sacrements. Les pécheurs les plus endurcis ne pouvaient résister à l'ardeur de sa charité. Il rencontre un jour quatorze bandits, voleurs de grands chemins ; il les aborde résolument, les confesse tous, et pour mieux assurer leur conversion, les réconcilie avec la justice humaine. Dans un village, deux factions hostiles allaient en venir aux mains ; il se jette au milieu d'elles et les sépare. Quelques esprits farouches que son intervention n'a fait qu'exaspérer, menacent de se venger sur lui. Sans s'émouvoir, il entr'ouvre sa soutane : « Voici mon cœur, dit-il ; frappez ; je ne crains ni vos menaces, ni la mort, pourvu que j'empêche l'offense de Dieu ».

Le P. Della Bella passait à Raguse ou à Spalato le temps qu'il

ne consacrait pas aux missions ; il s'y livrait aux différents ministères de la Compagnie ; il allait dans les hôpitaux, les prisons, les galères ; il instruisait les enfants, préparait les moribonds à paraître devant Dieu, s'enquérait des pauvres et leur distribuait de larges aumônes. Les heures qui lui restaient étaient données à l'étude de la théologie morale, qu'il possédait à fond, à la composition de son dictionnaire, et à la prière. Pour prolonger plus à loisir ses entretiens avec Dieu, il prenait sur le repos de la nuit ; au reste sa prière était continuelle. Dans ses voyages, au milieu de ses occupations les plus absorbantes, il gardait sans cesse le souvenir de Dieu. Il avait une dévotion spéciale aux mystères où se révèle avec plus d'éclat la charité du divin Sauveur, la Nativité, la Passion, la sainte Eucharistie ; il se préparait par le jeûne à toutes les fêtes de la très sainte Vierge. D'ineffables faveurs furent la récompense de cet amour filial pour Marie ; plus d'une fois il fut arraché par cette bienheureuse Mère à des périls évidents de mort.

Frappé vers l'âge de quatre-vingts ans d'une première attaque d'apoplexie, le P. Della Bella dut renoncer au rude travail des missions. Il sanctifia l'état d'impuissance auquel il était condamné, par une résignation entière entre les mains de Dieu. Si parfois sa nature ardente se réveillait, il l'apaisait aussitôt en répétant cette oraison jaculatoire qui lui avait toujours été chère : « Que la sainte volonté de Dieu soit faite » ! Enfin après plusieurs années de cette douloureuse épreuve, le vaillant missionnaire alla se reposer dans le sein de Dieu ; il fut salué par les schismatiques eux-mêmes comme un saint. Il était âgé de quatre-vingt-deux ans et en avait passé soixante dans la Compagnie.

Camelli, *Breve Ragguaglio della Vita del P. Ardelio Della Bella, Missionario nella Dalmazia, Modena,* 1888. — *Del P. Ardelio Della Bella (Litter. ann. Provinc. Venet., Archiv. Rom.).* — Sommervogel, *Bibliothèque . . . , t.* I, *p.* 1150.

IV DÉCEMBRE

—

Le quatrième jour de décembre de l'an 1623, mourut glorieusement à Yedo par le supplice du feu le Bienheureux P. Jérome de Angelis, né à Castro-Giovanni, en Sicile, où l'on conservait encore, dans les dernières années de l'ancienne Compagnie, sa sainte tête, dérobée aux flammes. Il était parti pour les Indes avec le Bienheureux P. Charles Spinola, avant d'avoir reçu la prêtrise ; poussés l'un et l'autre par la tempête, du cap de Bonne-Espérance au Brésil, ils étaient ensuite tombés entre les mains des corsaires protestants, et avaient été emmenés captifs en Angleterre. Rendus à la liberté, ils se hâtèrent de regagner Lisbonne, où Jérôme de Angelis fut élevé au sacerdoce ; puis après de nouvelles épreuves, dont on peut voir le récit détaillé dans la vie du P. Spinola, Dieu leur ouvrit enfin la glorieuse carrière du Japon. Ce fut en 1602 que le P. de Angelis commença son apostolat ; et lorsque douze ans après parut l'édit qui chassait de l'empire tous les missionnaires, il obtint de ses supérieurs la permission de rester sur cette terre inhospitalière, pour y conserver au péril de sa tête et même y accroître le troupeau de Jésus-Christ. « Alors, dit le P. Crasset, auquel nous empruntons le récit des derniers travaux et de la mort du serviteur de Dieu, alors se laissant aller à l'impétuosité de son zèle,

il parcourut plusieurs fois tout le Japon, avec des peines et des fatigues inconcevables. C'est lui qui le premier porta la lumière de l'Évangile dans trois royaumes situés sur les frontières du Japon, vers l'Orient..... C'est le premier qui a pénétré dans les terres inconnues d'Yezo..... C'est lui qui visita le premier et consola les confesseurs de Jésus-Christ qui furent bannis de Meaco et d'Osaca l'an 1614 dans un pays presque inhabitable pour la rigueur du froid, et inaccessible pour les hautes montagnes couvertes de neige qui l'environnent. Mais la charité du Père surmonta tous les obstacles.

« Il était si doux, si obligeant et si charitable, qu'on ne pouvait le pratiquer sans l'aimer. Lorsqu'il entra dans les royaumes de Cami, il n'y trouva que mille chrétiens, et en peu de temps, il en eut dix mille qu'il baptisa de sa main..... Il fut envoyé par ses supérieurs à Yedo pour gouverner cette église affligée. Il y souffrit de si grandes incommodités, qu'il y devint comme étique, et n'avait plus que la peau sur les os. Il y demeura cependant deux ans, faisant malgré ses infirmités de temps en temps des courses dans les royaumes de Jasu et de Cai, où il prêcha le premier l'Évangile et où il convertit un grand nombre d'infidèles ».

Voyant enfin ses néophytes cruellement persécutés à cause de lui, il résolut d'aller se livrer au gouverneur. Condamné à périr dans les flammes, ainsi qu'un vénérable religieux de saint Dominique et un héroïque gentilhomme de la cour même de l'empereur, il fut conduit avec eux sur la place publique de Yedo. Là, avant d'être liés à leurs poteaux, les trois confesseurs de Jésus-Christ se donnèrent le baiser de paix ; puis, « lorsqu'on mit le feu à leur bûcher, ils se dirent encore adieu, s'exhortant à mourir constamment pour

la foi. Les gros tourbillons de fumée qui s'élevèrent, les cachèrent quelque temps à la vue des assistants. Mais lorsqu'elle se fut dissipée, on les aperçut immobiles et contents, comme s'ils eussent été dans un lieu de délices.

« Il n'y eut que le P. de Angelis qui tourna quelque temps le visage du côté de Yedo. On crut qu'il priait pour le salut de ses habitants. Un instant après, il se tourna du côté du vent qui poussait vers lui la flamme avec beaucoup de force, pour montrer qu'il ne la craignait pas, et pour parler au peuple, qui était en plus grand nombre de ce côté-là. Il parla avec un zèle ardent, et ne cessa d'exhorter les infidèles à embrasser la foi, jusqu'à ce que la flamme lui coupât la parole. Alors il se mit à genoux devant son poteau, qui était comme l'autel de son sacrifice ; et en cette posture, il rendit son esprit à Dieu ».

Crasset, *Histoire de l'Église du Japon, Paris* 1715, *t.* 2, *liv.* 16, *p.* 428, 430 *et suiv.* — Charlevoix, *Histoire du Japon, Paris* 1754, *t.* 4, *liv.* 11, *p.* 166 ; *t.* 5, *liv.* 15, *p.* 16, 24 ; *liv.* 16, *p.* 107 *et suiv.* — Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6a , *lib.* 4, *n.* 158, *p.* 214 ; *lib.* 8, *n.* 141 *seqq.*, *p.* 459 *seqq.* — Alegambe, *Mortes illustres, anno* 1623, *p.* 351 *seqq.* — Bartoli, *Il Giappone, t.* 4, 1ère *part.*, *p.* 116 *et suiv.* ; 2e *part.*, *p.* 88 *et suiv.*, 96 *et suiv.* — Nieremberg, *Varones ilustres,* 2e *édit.*, *t.* 1, *p.* 413. — Patrignani, *Menol.*, 4 *dicemb.*, *p.* 50. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 4a *dec.*, *p.* 306. — Drews, *Fasti Soc.*, 4a *dec.*, *p.* 476. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 149 *seqq.* — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 337. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 388. — Mongitore, *Biblioth. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 272. — Juvencius, *Histor.* (*ms.*) *Soc. Jesu, part.* 6a , *lib.* 8, *n.* 44, *p.* 194 *seqq.*

* Le quatrième jour de décembre de l'an 1739, dans la maison professe de Naples, mourut le P. Nicolas Canato, religieux digne de louanges pour son zèle et son esprit d'oraison. Il partagea longtemps les fatigues de saint François de Geronimo, qui l'avait en singulière estime et faisait un grand éloge de ses vertus. A la mort du saint missionnaire, le P. Canato fut choisi pour recueillir son héritage, et pendant vingt-deux ans, il dirigea l'œuvre des missions urbaines. Homme entièrement livré à la grâce et ne voyant en toute chose que la volonté de Dieu, le P. Canato exerçait sur les divers mouvements de sa nature un empire absolu, et gardait une inaltérable sérénité d'âme au milieu de tous les événements, quels qu'ils fussent. Cette possession de lui-même et cette totale dépendance du Saint-Esprit brillèrent d'un éclat plus vif pendant sa dernière maladie, dont il supporta les douleurs et les ennuis avec une invincible patience. Il mourut à l'âge de soixante-dix ans, dont il avait passé quarante-neuf dans la Compagnie.

Litter. ann. Provinc. Neapolit. (Archiv. Rom.).

V DÉCEMBRE

—

Le cinquième jour de décembre de l'an 1653, mourut au Collège Romain le P. Octave Bonino, Supérieur, Maître des novices ou Père spirituel à Gênes, à Milan et à Rome pendant la plus grande partie de sa vie. Frappé de la puissance qu'avaient exercée sur les premiers compagnons de saint Ignace, et particulièrement sur Xavier, ces paroles de l'Évangile: *Quid prodest homini si universum mundum lucretur?* il se les adressait à lui-même chaque soir, et en faisait une sérieuse application à tout ce qui avait été pour lui l'objet de quelque recherche naturelle durant la journée. Il avait aussi fréquemment sur les lèvres cette maxime de l'Imitation : *Tantum proficies quantum tibi vim intuleris.* Pour s'animer encore davantage, il priait très instamment ses supérieurs et ses Pères spirituels, de lui faire connaître sans ménagement tout ce qui leur paraîtrait en lui peu conforme à la perfection la plus absolue ; et par ces pieuses industries, il parvint à détacher rapidement son cœur des affections humaines les plus intimes, et à ne plus vivre qu'à Jésus-Christ. Mais son abnégation n'avait rien d'austère pour les autres. Au témoignage d'un de ceux qui vécurent avec lui, il était libéral à pourvoir les siens, quand il était supérieur, de toutes les choses nécessaires ; il pensait aussi à leur procurer

les récréations et divertissements que la religion permet, et il aimait qu'on en profitât.

Il commençait à exercer le saint ministère, lorsqu'une âme très favorisée de dons surnaturels lui annonça de la part de Notre-Seigneur qu'il était non seulement prédestiné en général, comme tous ses frères, à travailler au salut des âmes, mais à entretenir et à développer l'esprit de sainteté dans la Compagnie. Il en reçut bientôt une preuve plus manifeste dans sa double nomination, d'abord de Maître des novices, et ensuite d'Instructeur des Pères du troisième an. Au reste ses conseils n'exerçaient pas une influence moins efficace pour la sanctification des villes qui le possédèrent tour à tour ; grâce à lui, tous les confesseurs d'un collège s'étant mis d'accord pour faire disparaître, sous peine d'un refus inexorable d'absolution, les nudités indécentes des femmes qui provoquaient un nombre infini d'âmes au péché ; en peu de mois ce triste scandale fut entièrement déraciné.

Nommé dans sa vieillesse Père spirituel du Collège Romain, où vivait alors le P. Nicolas Zucchi, Octave Bonino se mit lui-même sous la conduite de ce grand serviteur de Dieu, avec tant de ferveur et d'humilité, qu'il le jetait dans la plus profonde admiration. Chaque semaine, il lui rendait compte de sa conscience, comme un novice ; il le priait de lire et de corriger d'avance ses exhortations spirituelles aux scolastiques ; car il n'y voulait rien mettre qui ne fût propre, d'après le jugement de ce grand homme, à leur inspirer un ardent amour de leur perfection. Vers les derniers jours de sa vie, comme il semblait faire ses préparatifs pour un prochain départ, un de nos Frères imagina de lui demander s'il n'aurait pas quelque nouvelle de sa mort : « J'en sais quelque

chose », lui répondit avec simplicité le P. Bonino, qui paraissait jouir encore d'une parfaite santé ; mais peu après, à l'heure précise qu'il avait désignée, il expira paisiblement. Il n'avait jamais perdu, assurent les hommes les mieux instruits des secrets de son âme, la grâce des enfants de Dieu.

Patrignani, *Menologio*, 5 *dicemb.*, *p.* 59. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 5ª *dec.*, *p.* 307. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 5ª *dec.*, *p.* 477. — *Alcune memorie de' sentimenti e virtù religiose del fu P. Ottavio Bonino, osservate da* Alessandro Sola, *suo novizio (Archiv. Prov. Taurin.)*

---

* Le cinquième jour de décembre de l'an 1772, mourut à Milan, au collège de Brera, le Frère Scolastique Jacques Grolli. La Province de Milan avait fondé de grandes espérances sur ce jeune religieux, en qui s'unissaient dans un degré peu commun les dons de la nature et de la grâce. A vingt-et-un ans, il avait terminé avec éclat son cours de philosophie ; il excellait dans la littérature et les mathématiques ; outre le latin et sa langue maternelle, il parlait couramment le français, l'espagnol et le grec. En même temps par sa fidélité à la règle, par sa délicatesse de conscience, sa dévotion au Sacré-Cœur et à la très sainte Vierge, par sa modestie, la grâce de ses manières et son joyeux entrain, il était le modèle et faisait le charme de la communauté.

Pendant son noviciat à Gênes, les Jésuites d'Espagne, chassés dans les États Pontificaux par les décrets de Charles III, abordèrent au port de cette ville. Beaucoup de ces généreux confesseurs,

accablés par les années, les infirmités, les maladies, n'avaient plus la force de continuer leur douloureux voyage ; on leur permit de s'arrêter à Gênes, et d'y prendre quelque repos. Le F. Grolli fut envoyé avec d'autres novices pour les assister. Le spectacle de leurs souffrances et de leur invincible fidélité l'anima d'un amour extraordinaire pour une vocation qui mérite et inspire de tels sacrifices. Dieu lui épargna l'épreuve bien autrement redoutable qui devait peser quelques années plus tard sur tous les enfants de la Compagnie. Consumé par une maladie de langueur qui pendant longtemps ne put enchaîner son ardeur pour l'étude et communiqua même un élan nouveau à son zèle de la perfection, le F. Grolli salua la mort avec joie ; et après avoir recommandé à ses frères une tendre dévotion à saint Louis de Gonzague, à la Reine des anges et au Sacré-Cœur de Jésus, il s'endormit doucement dans le baiser du Seigneur. Il n'était âgé que de vingt-et-un ans et en avait passé six dans la Compagnie.

Vita del F. Giacomo Grolli della Provincia di Milano. Ex ms. P. Guidi Ferrari (*Archiv. Rom.*).

VI DÉCEMBRE

—

Le sixième jour de décembre de l'an 1597, mourut saintement au collège de Palerme le P. Joseph Vernagalli, d'abord tristement fameux jusqu'à l'âge de trente ans par une licence qui avait déshonoré le nom de ses ancêtres ; puis converti par l'éloquence apostolique du P. Jérôme Otelli, et devenu subitement un modèle de pénitence, de mépris du monde et de perfection. Car, dès qu'il eut compris toute l'horreur de son libertinage, non content de l'expier par une sainte haine de lui-même, il résolut de ne rien épargner pour ramener à Dieu ceux qu'il avait scandalisés et perdus ; il allait jusqu'à se jeter à leurs genoux, et les suppliait de le suivre dans son retour à la vertu comme ils l'avaient suivi dans ses égarements.

Admis dans la Compagnie à la recommandation du P. Otelli, il ne perdit jamais de vue les désordres de sa jeunesse, et il s'animait par ce souvenir plein de honte et de regret, à se dépenser sans réserve au service des âmes dans les ministères les plus humbles et les plus laborieux, et à se tenir constamment par la pensée sous les pieds de tous ses frères. Il mourut à l'âge de soixante-six ans, dont il avait passé trente-six dans la Compagnie.

Litter. ann. Societ., *anno* 1597, *p.* 6. — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 368.

Le sixième jour de décembre de l'an 1616, mourut dans l'île de Ceylan, massacré par les Candiens, le P. LOUIS-MATHIEU PELINGOTTI, né dans les États de l'Église, au village de Sorbolongo, près de Fossombrone. Ses parents vivaient avec peine du fruit de leur travail, et il avait dû dès l'enfance travailler comme eux pour gagner son pain. Cependant il parvint à étudier ; il ouvrit une école dans son pays, et vers l'âge de vingt-trois ans, il fut chargé d'élever à Rome quelques enfants de noble famille. Mais au moment de s'engager dans une carrière plus brillante, il y renonça généreusement, et embrassa la vie religieuse. Deux ans après, il était jugé digne d'aller annoncer la bonne nouvelle aux tribus barbares de Ceylan. La Compagnie ne faisait alors que de s'établir dans cette grande île, grâce au zèle du gouverneur portugais, Jérôme d'Azevedo, frère du B. Ignace. Peu de temps après leur entrée dans la ville de Chilao, dans laquelle ils n'avaient pas trouvé plus de sept disciples de Jésus-Christ, les missionnaires en comptaient au moins cinq mille. Bientôt de nouvelles chrétientés se fondaient dans l'intérieur des terres. Le P. Pelingotti évangélisait les néophytes de Matégama, lorsque vers les derniers mois de 1616, une soudaine révolte des idolâtres, secrètement appelés aux armes par les prêtres de leurs faux dieux, éclata contre les Portugais, dans le but d'exterminer avec eux la foi des chrétiens. Surpris sans défense par cinquante indigènes qui feignaient de lui apporter un message de paix, l'intrépide missionnaire, pour prix de

onze années d'apostolat et de victoires sur le démon, eut la poitrine percée d'outre en outre d'un coup de lance; puis, comme il se traînait tout sanglant au pied d'une croix voisine élevée en face de son église, il fut achevé par les barbares, et sa tête fut plantée sur une lance devant les portes du lieu saint, pour intimider les adorateurs de Jésus-Christ et servir de trophée aux dieux et aux prêtres de Ceylan. Le P. Pelingotti était âgé de trente-huit ans; il en avait passé treize dans la Compagnie.

JUVENCIUS, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 21, §. 9, *p.* 684. — CORDARA, *Histor. Societ., part.* 6ª, *lib.* 1, *n.* 169, *p.* 61. — ALEGAMBE, *Mortes illustres, p.* 306. — PATRIGNANI, *Menol.*, 6 *dicemb., p.* 61. — NADASI, *Annus dier. memor.*, 6ª *decemb., p.* 309. — DREWS, *Fasti Soc. Jesu*, 6ª *dec., p.* 478.

---

* Le sixième jour de décembre, l'an 1744, le P. ANDRÉ ZUCHERI mourut à Padoue en grande réputation de science et de vertu. Après avoir enseigné la philosophie et la théologie au collège de Parme, il fut envoyé à Padoue et remplit auprès du Cardinal Cornaro, évêque de cette ville, et auprès de ses deux successeurs, les fonctions de théologien. C'est alors qu'il publia ses *Decisiones patavinæ*, qui pour leur clarté et la solidité de la doctrine sont encore aujourd'hui en grande estime.

Au mérite de la science, le P. Zucheri joignit celui des vertus religieuses. La ville de Padoue est redevable à son zèle de plusieurs institutions importantes; il releva les unes, développa les autres, en fonda de nouvelles; et parmi ces dernières, on peut

signaler une maison de refuge largement dotée pour les jeunes filles en danger. Mais c'est en faveur de ses frères qu'il déploya surtout les industries de sa sollicitude et de sa charité. Il fut Recteur à quatre reprises différentes du collège de Padoue, Provincial de Venise, député deux fois à la congrégation des Procureurs, et une fois à la congrégation générale ; son mérite l'eût peut-être même élevé à des charges encore plus hautes, si les évêques de Padoue n'avaient absolument exprimé le désir de le retenir auprès d'eux comme leur conseiller.

Au milieu de ses multiples occupations et de tous les événements, si fâcheux qu'ils fussent, le P. Zucheri gardait une constante égalité d'âme ; il voyait en toute chose l'aimable Providence de Dieu. Il devait ces vues de foi et cette possession de lui-même à l'habitude de la prière, à l'inviolable fidélité à tous les exercices de piété prescrits par nos règles. Dans sa vieillesse, quand il eut été déchargé du poids des affaires, il put donner un plus libre cours à l'attrait qui le portait vers Dieu ; chaque jour, il passait de longues heures en adoration devant le saint Sacrement. De pénibles infirmités généreusement supportées mirent le couronnement aux mérites de sa sainte vie : « En vérité, disait-il souvent, le visage rayonnant d'une douce joie, si précieux sont les biens que j'attends, que toutes mes souffrances se changent en délices ». Il garda sa connaissance jusqu'à la fin, ne cessant de s'entretenir dans de tendres colloques avec Notre-Seigneur, et expira pieusement dans la quatre-vingtième année de son âge, et la soixante-quatrième depuis son entrée dans la Compagnie.

Lettre circulaire du P. NICOLAS PERA *pour annoncer la mort du P. André Zucheri, « Padova,* 11 *decemb.* 1744 » *(Archiv. Rom.).*

VII DÉCEMBRE

—

Le septième jour de décembre de l'an 1549, mourut entre les bras de saint Ignace, après dix années seulement de vie religieuse, le P. Pierre Codacio, né à Lodi, le premier des Italiens reçu par notre Bienheureux Père dans la Compagnie. Il était déjà prêtre et possédait de riches bénéfices à la cour du Souverain Pontife Paul III, lorsqu'il fut attiré doucement à faire les Exercices ; il y puisa un amour si intime pour notre vocation, que dans la suite Ignace avait coutume de dire : « Il serait impossible, même à coups de bâton, de chasser Pierre Codacio de la Compagnie ; il l'aime trop ». Si pour éprouver sa vertu, le saint lui adressait quelque réprimande, et semblait ne rien trouver de bon dans ce qu'il faisait, le P. Codacio, profondément convaincu de la sagesse et de la charité surnaturelle de son supérieur, n'en continuait pas moins à l'appeler *Mon doux Père.*

Les services qu'il rendit à la Compagnie naissante sont célèbres dans nos annales. Ils lui méritèrent d'être surnommé le père nourricier d'Ignace et de ses premiers compagnons. Ceux-ci même ne furent longtemps connus à Rome par une grande partie du peuple que sous le nom de *religieux de Pierre Codacio*, tant le serviteur de Dieu mettait de zèle et de charité à mendier de quoi

les faire vivre. La première maison et la première église que posséda en propre la Compagnie dans la capitale du monde chrétien, furent le fruit de ses peines. Aussi notre saint fondateur, si jaloux d'éviter la plus légère ombre d'ingratitude, se crut obligé devant Dieu de témoigner solennellement sa reconnaissance au dévoué Procureur de la maison professe. Un jour de fête, après le dîner, il s'approcha de lui, tête découverte, en présence de toute la communauté, et lui offrit comme à un bienfaiteur un cierge allumé avec un grand nombre de messes et de prières. Contraint d'accepter par obéissance cette marque d'honneur, l'humble religieux rendit aussitôt le cierge à Ignace, parce que, disait-il, la seule faveur d'avoir été admis dans la Compagnie était si grande, que quelque chose qu'il fît, jamais il ne pourrait s'acquitter de la moindre partie de sa dette. Mais Ignace ne s'arrêta pas là. Une note, écrite de la main du P. Polanco, son secrétaire, montre ce qu'il se proposait de faire. « L'intention de notre Père Ignace, dit cette note, est que désormais Pierre Codacio prenne le pas sur tous les profès, tant anciens que nouveaux ; qu'on lui renouvelle chaque année l'offrande du cierge et de la messe pour les fondateurs, et qu'après sa mort, on fasse graver une inscription commémorative sur la pierre de son tombeau ». Au reste, ces sentiments du saint étaient partagés par tous ses enfants. Du fond même des Indes, le P. Alphonse Cyprian, missionnaire espagnol, écrivant à Rome, priait de saluer très particulièrement en son nom « le grand et saint P. Codacio, cette pierre choisie par Notre-Seigneur, disait-il, pour servir de fondement à la maison professe du Gesù » !

Orlandinus, Histor. Soc. Jesu, l. 2, *n.* 66, *p.* 56; *lib.* 9, *n.* 7 *seqq., p.* 262. — Bartoli, *Vita di S. Ignazio, Firenze* 1831, *lib.* 4, *n.* 8, *p.* 35. — Patrignani, *Menol.,* 7 *dicemb., p.* 63. — Id. *Menol.,* 31 *luglio, p.* 249. — Nadasi, *Ann. dier. memor.,* 7ª *dec., p.* 310. — Drews, *Fasti Soc.,* 7ª *dec., p.* 480.

VIII DÉCEMBRE

—

Le huitième jour de décembre à Naples, l'an 1605, mourut au dernier mois de son noviciat le F. Anello Apicella, religieux d'une pureté de vie et d'une ferveur angélique, âgé seulement de dix-huit ans. Plusieurs fois sa vertu avait été mise à dessein par son supérieur aux plus rudes épreuves ; mais ces épreuves ne servirent qu'à faire éclater aux yeux de tous ses frères son héroïque générosité. Un peu avant d'expirer, il confessa publiquement que les deux inépuisables sources de sa joie et de sa confiance avaient été la sainte communion et le plus filial amour pour la très sainte Vierge ; cette glorieuse Reine du ciel parut vouloir en récompenser le F. Apicella, en l'appelant près d'elle au jour de son Immaculée Conception.

Litter. ann. Societ., anno 1665, *p.* 48. — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 3, *p.* 186.

Le huitième jour de décembre, mourut très saintement à Modène, l'an 1620, le P. Bernardin Stefonio, l'une des plus brillantes gloires littéraires de l'Italie à la fin du seizième siècle, non

moins parfait religieux que poète illustre et maître éminent. Il était originaire de la Sabine et né dans la plus basse condition. Le cardinal Alexandre Farnèse, qui le comptait parmi ses vassaux, discerna de bonne heure en lui les premiers reflets d'un génie et d'une vertu bien au-dessus de son humble fortune, et le plaça au Séminaire Romain. Là, Stefonio parut en peu de mois sans rival entre tous ses condisciples ; saintement jaloux de consacrer à Dieu ses talents naturels, il brûlait déjà de l'envie de partager un jour la noble vocation de ses maîtres ; mais la pensée de son obscure naissance le retenait ; il n'osait s'ouvrir. A la fin cependant il laissa échapper quelque signe de son secret, et les enfants de saint Ignace, dit un de ses plus célèbres contemporains, le virent au milieu d'eux avec plus de bonheur que s'ils avaient reçu le fils d'un roi.

Près de trente ans professeur de poésie ou d'éloquence au Collège Romain, Stefonio sut inspirer à ses élèves, avec un ardent amour de toutes les beautés littéraires, l'élan des plus nobles vertus et des sentiments les plus élevés du cœur humain ; ses compositions de classe, ses discours publics, ses pièces de théâtre n'avaient pas d'autre but, suivant l'exemple qu'il en avait du reste reçu de nos premiers Pères. Rome tout entière en fut émue, d'après les historiens de ce temps ; car la renaissance de l'art dramatique, au témoignage de Vittorio Rossi, n'avait rien produit encore de si remarquable. Mais au milieu des plus flatteurs applaudissements, le P. Stefonio ne cherchait que la seule gloire de Dieu ; il se regardait lui-même comme le dernier des hommes et se flagellait tous les jours avec une rigueur inexorable. Nous avons encore un touchant écrit de sa main, où il compare les

plaies de son âme à celles du corps du saint homme Job, et il obtint de faire lire en public cette humiliante confession.

Appelé à Modène pour y élever les jeunes princes de la famille ducale, il obéit avec un empressement admirable, bien qu'il eût alors près de soixante ans ; on ne put jamais lui persuader de paraître à la cour en dehors des heures de ses leçons. Enfin sentant approcher la mort, le P. Stefonio fit prier le Père Général Mutius Vitelleschi de condamner au feu tous les écrits qu'il pourrait laisser : « Car, ajoutait-il, rien ne doit rester d'un homme qui n'a jamais rien fait de louable ». Mais Dieu et les hommes le jugeaient bien différemment. On a même tout lieu de croire que Notre-Seigneur lui révéla le jour de sa mort. Souvent, en effet, dans les dernières semaines de sa vie, on l'entendit rappeler avec bonheur les grâces qu'il avait reçues depuis son enfance aux principales fêtes de la très sainte Vierge ; et de même, disait-il avec transport, que le glorieux jour de l'Immaculée Conception a été, voilà soixante ans, celui de ma naissance sur la terre, il sera aussi cette année le jour de mon départ pour le paradis ».

Cordara, *Histor. Societ. Jesu*, *part.* 6ª, *l.* 5, *n.* 1, *p.* 226. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 117. — de Backer, *Biblioth.*, 1ère *édit.*, *t.* 2, *p.* 588. — Patrignani, *Menol.*, 8 *dicemb.*, *p.* 72. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 8ª *dec.*, *p.* 313. — Guinigi, *Allocutiones gymnasticæ*, *Allocut.* 10ª. — Alet, *Une tragédie latine à Rome, l'an* 1600. Cf. *Études de théologie, de philosophie et d'histoire, Paris* 1857, *t.* 2, *p.* 355-413. — *Biographie univers.*, *t.* 83, *p.* 27. — *Nouvelle Biographie génér.*, *t.* 44, *p.* 462.

Le huitième jour de décembre de l'an 1743, mourut à Rome en odeur de sainteté, après une longue et laborieuse carrière de qua-

tre-vingt-trois ans, le P. Georges-Benjamin d'Édesse, né en Syrie. Il avait quitté fort jeune sa patrie pour venir étudier au collège des Maronites. Se sentant appelé par Notre-Seigneur à la vie religieuse et apostolique de la Compagnie de Jésus, il n'épargna rien pour y être reçu; mais l'Orient le réclamait et ses vœux ne purent alors être exaucés. Il lui fallut donc retourner vers ses compatriotes. Après avoir évangélisé toutes les parties du Liban, il fut élevé sur le siège archiépiscopal d'Edesse et nommé visiteur des églises d'Antioche; il était vénéré comme un saint et montrait en sa personne une vivante image de ces anciens évêques des premiers siècles, les colonnes et la gloire du nom chrétien. Cependant les désirs de sa jeunesse étaient toujours aussi ardents dans son cœur.

Étant venu dans la suite prier au tombeau des saints Apôtres et se prosterner aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, il fit de nouvelles instances, et obtint du Pape Clément XI la grâce de renoncer enfin à tous ses honneurs, pour devenir un humble enfant de saint Ignace parmi les novices de Saint-André. Les dernières années du P. Benjamin s'écoulèrent très utilement pour l'Église, dans ce même collège des Maronites, où il avait puisé ses premiers désirs de vie religieuse. Il y remplit en effet, durant plus de vingt ans, les deux importantes fonctions de Préfet des études et de Père spirituel des jeunes Syriens, préparant ainsi jusqu'à sa mort des prêtres, des docteurs et des évêques pour le remplacer auprès du troupeau qui lui avait si longtemps été confié.

Summar. Vitæ (Archiv. Rom.).

IX DÉCEMBRE

—

Le neuvième jour de décembre de l'an 1694, mourut à Rome, dans la maison de Saint-André, le P. Paul Segneri, également célèbre par l'héroïsme de ses vertus, les merveilles de son apostolat, et les chefs-d'œuvre de son éloquence, qui l'ont fait surnommer le prince des orateurs sacrés de l'Italie. Né à Nettuno, sur les ruines de l'antique port d'Antium, il n'avait pas encore quatorze ans, lorsqu'après bien des larmes et des prières, il obtint de son père, en 1637, d'entrer au noviciat de Saint-André. Formé d'abord à la perfection religieuse par le P. Jean-Paul Oliva, Maître des novices, puis à l'art de parler et d'écrire par le P. Sforza Pallavicino, futur cardinal de la sainte Église Romaine, Paul Segneri fit d'étonnants progrès sous deux si habiles maîtres Bien loin de laisser refroidir sa première ferveur au milieu des études, il se montra chaque jour, écrit un témoin oculaire, plus dégagé de lui-même, et plus dévoué à tout ce que Dieu désirait de lui. Pour s'animer encore plus efficacement à garder toutes ses résolutions, il eut recours à l'une des industries les plus salutaires, conseillées aux jeunes religieux par saint Ignace, celle de se choisir parmi ses frères, avec l'approbation de ses supérieurs, comme un émule de travail et de ferveur, auquel il découvrait également ses défaites et ses victoires.

Ainsi préparé, Paul Segneri parut, après son troisième an, dans les chaires de plusieurs villes importantes ; il y acquit bientôt un merveilleux renom d'éloquence. Mais Dieu se préparait avant tout un apôtre. Pendant une retraite qu'il fit en 1660 à Pérouse, à l'âge de trente-six ans, les vérités éternelles se présentèrent à son esprit comme il ne les avait encore jamais comprises. Durant plusieurs nuits, il fut tenu en éveil, absorbé dans la méditation de l'insondable éternité ; puis tout à coup, et au milieu des plus vives appréhensions, Notre-Seigneur lui fit entendre ces douces paroles : « Je veux que nous nous aimions mutuellement » ! Dès qu'il sortit de ces exercices, le collège entier de Pérouse vit bien que l'Esprit-Saint venait de l'appeler à une perfection toute nouvelle. Il écrivit en grosses lettres dans sa chambre le mot latin *Prope*, mystérieux résumé de ce qu'il jugeait nécessaire à sa parfaite conversion, et dont les cinq lettres, tout en lui rappelant la présence de Dieu, devaient le faire ressouvenir des cinq choses qui allaient consommer le renouvellement de son âme, la pauvreté, le recueillement, l'oraison, la pénitence et les examens.

Ne pouvant ici montrer en détail à quel degré vraiment extraordinaire le P. Segneri porta la pratique de ces vertus, nous nous bornerons au seul récit de ses pénitences pendant plus de trente années de sa vie. Dans l'intervalle de ses travaux apostoliques, c'est-à-dire dans les quelques mois de repos qu'il passait en communauté, occupé à la composition de ses nombreux ouvrages, il se flagellait invariablement deux fois par jour, et vers les dernières années trois fois. La nuit, il dormait sur une planche ou sur un cilice ; le jour, il portait, repliée et serrée très étroitement autour de ses bras, de ses épaules, de sa poitrine et de ses

reins, une longue chaîne armée de pointes. A plusieurs reprises, comme saint François d'Assise et saint Benoît, il se roula dans la neige et sur les épines. Au plus fort de l'hiver, il était toujours jambes nues ; il parvenait à dissimuler cette pénitence, grâce à la longueur de sa soutane et à de grossières bottines qui lui montaient un peu au-dessus de la cheville ; mais dans ses missions il ne voyageait que pieds nus. Non content alors de ses disciplines publiques et secrètes, il se frappait la poitrine avec de larges écorces de liège armées de pointes aiguës, et se mettait tout en sang pour vaincre l'endurcissement des pécheurs. Toujours en quête de nouvelles souffrances, il se liait les bras par de petites cordes et se suspendait ainsi en l'air ; supplice presque intolérable qu'il prolongeait d'ordinaire pendant les sept psaumes de la pénitence ; d'autres fois, il répandait ou faisait répandre de la cire brûlante, sur son dos et sur sa poitrine sillonnés de plaies.

Il faudrait maintenant raconter les vingt-sept années de missions du P. Segneri, à travers les États de l'Église et la Toscane, avec son cher compagnon le P. Pierre Pinamonti ; mais ici encore le témoignage d'un historien qui lui est du reste assez peu favorable, nous suffira. « Depuis Savonarola, lisons-nous dans la Biographie universelle, l'Italie n'avait pas vu un homme qui eût exercé une plus grande influence sur la multitude. Partout où il se montrait, le peuple accourait en foule pour l'amener en triomphe jusqu'à sa cellule. . . Il rentrait rarement chez lui sans avoir eu quelque pan de son habit coupé. Les chambres qu'il habitait étaient emportées d'assaut après son départ, et les meubles dont il s'était servi tombaient en éclat pour contenter le pieux empressement de ceux qui venaient en recueillir les débris ».

Le P. Segneri mourut à l'âge de soixante-dix ans ; il en avait passé cinquante-six dans la Compagnie.

Massei, *Vita del Vener. Servo di Dio il P. Paolo Segneri,* Cf. Carayon, *Bibliogr. historiq.*, *n.* 2575-2581. — Patrignani, *Menol.*, 9 *dicemb.*, *p.* 79. — Mazzolari, *Commentarii et Ellogia*, *p.* 11-28. — de Backer, *Biblioth.*, 1ère *édit.*, *t.* 3, *p.* 688 *et suiv.* — *Biogr. univers.*, *t.* 41, *p.* 449. — *Nouvelle Biographie générale*, *t.* 43, *p.* 685. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 5, *p.* 462.

Le neuvième jour de décembre de l'an 1620, mourut à Florence le P. Jules Orsino, non moins distingué par ses rares vertus que par l'éclat de sa naissance. Il renonça aux espérances flatteuses que lui offrait la cour de Rome, pour embrasser la vie religieuse à l'âge de vingt-deux ans. On remarqua toujours en lui une modestie vraiment angélique ; il était si détaché de toutes les choses du monde, que la nature en lui paraissait non seulement mortifiée, mais entièrement morte. Nommé Recteur du collège de Florence, qui était fort pauvre, il en prit généreusement la direction ; car il comptait, disait-il, sur l'assistance et la protection d'une dame fort riche. Cette dame était la très sainte Mère de Dieu, que le nouveau Recteur, avec cette filiale confiance propre aux saints, constitua reine, mère et nourrice de la maison. Dès lors, quand il lui survenait quelque affaire difficile, il ne manquait jamais d'avoir recours à sa céleste patronne, et ses prières furent toujours exaucées.

C'est dans l'oraison que le P. Jules Orsino puisait cette inébranlable confiance. Des faveurs extraordinaires furent le fruit de cette intimité de rapports avec Dieu. Plusieurs personnes affirmèrent l'avoir vu une fois élevé de terre. Avant de mourir, il voulut par reconnaissance pour la sainte Vierge, à laquelle il avait eu depuis sa première enfance une dévotion très tendre, faire connaître à son confesseur une grâce précieuse qu'il en avait reçue. Marie lui avait apparu un jour, dit-il, et elle lui avait adressé ces paroles consolantes : « Sachez, mon fils, que c'est moi-même qui prends un soin particulier de votre innocence ». Le P. Jules Orsino mourut à l'âge de quarante-six ans, après en avoir passé vingt-quatre dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Soc. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 5, *n.* 2, *p.* 227. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 536. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 1, *p.* 1950. — Nadasi, *Ann. dier. memor.,* 9ª *dec., p.* 316. — Drews, *Fasti Soc. Jes.,* 9ª *dec., p.* 483. — Patrignani, *Menolog.,* 9 *dic., p.* 77. — Guidée, *Ménol.,* 9 *déc., p.* 391.

X DÉCEMBRE

—

Le dixième jour de décembre de l'an 1584, mourut dans la maison professe de Naples, à son retour du pèlerinage de Lorette, le P. Vincent Romena, né à Florence et reçu dans la Compagnie à l'âge de vingt-deux ans par saint Ignace en 1551. Notre Bienheureux Père l'avait envoyé deux ans après en Sicile, où le collège, la maison professe et la ville même de Palerme le vénérèrent près de trente ans comme un de leurs bienfaiteurs insignes et comme un saint. Il n'y remplissait guère cependant que les obscures fonctions de procureur et de confesseur ; mais dans la première, il rendit presque autant de services à la Province naissante de Sicile, que le P. Codacio à celle de Rome ; et dans la seconde, il attirait si doucement et si habilement les âmes à Dieu, qu'une grande partie de la noblesse de Palerme l'avait pris pour guide. Comme un de nos Frères sacristains se plaignait un jour devant lui que la sonnerie de notre église ne fût pas assez forte pour avertir au loin les fidèles : « Mon cher Frère, lui répondit en souriant l'homme de Dieu, la sonnerie la plus éclatante pour attirer le peuple dans nos églises, c'est la sainteté des enfants de la Compagnie. N'entendez-vous pas retentir à toute heure les cloches sonores de tant d'églises ! Là où les bons exemples n'appellent pas, voyez

quelle solitude » ! Le P. Romena mourut à l'âge de cinquante-cinq ans ; il en avait passé trente-trois dans la Compagnie.

ALBERTI, *Istor. della Provinc. di Sicil.*, *p.* 514. — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 252. — PATRIGNANI, *Menol.*, 10 *dicemb.*, *p.* 89.

Le dixième jour de décembre mourut à Trapani, l'an 1596, après deux mois seulement de noviciat, le F. MARIANO MONGIARDINO, riche et noble citoyen de cette ville, qui, après avoir donné tous ses biens à la Compagnie, la pria de le recevoir lui-même, en qualité d'humble serviteur, malgré sa vieillesse, et témoigna en expirant la plus douce joie de finir ses jours simple Coadjuteur temporel pour l'amour de Jésus-Christ.

Litteræ ann. Societ., *anno* 1595, *p.* 81 ; *ibid.*, *anno* 1596, *p.* 735. — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 343.

XI DÉCEMBRE

—

Le onzième jour de décembre de l'an 1613, mourut à Milan le jeune Frère Scolastique Louis Visconti, prévenu des bénédictions divines dès sa plus tendre enfance. Il n'avait pas encore, dit son biographe, l'âge d'offenser Dieu, et déjà il se livrait à la pénitence, pour mieux ressembler à Jésus souffrant. Au collège de Brera, et dans les congrégations de la sainte Vierge, sa ferveur ne fit que s'accroître. A quinze ans, dans toute la fleur de son innocence baptismale, il se sentit incliné vers la Compagnie de Jésus ; mais peu à peu il laissa ces pieux désirs s'endormir dans son âme et faire place à d'autres pensées : Dieu qui le voulait tout entier à son service les réveilla bientôt. Vers la fin de 1607, pendant la sainte nuit de Noël, il lui sembla entendre une voix qui le menaçait de l'enfer s'il demeurait infidèle à la voix divine. S'éveillant alors en sursaut, frappé de terreur, Louis Visconti fit aussitôt la promesse de se renouveler sans délai par une confession générale, et d'entrer dès qu'il le pourrait dans la Compagnie de Jésus. Après quelques jours de retraite, il fut admis au noviciat d'Arona. Sa joie fut si vive au moment de recevoir l'habit des novices, que se jetant aux pieds du Frère qui le lui apportait, il les baisa dans un transport de reconnaissance. Le démon, jaloux de cette allégresse,

l'assaillit dès la nuit suivante d'horribles tentations pour le faire tomber dans le péché et dans le désespoir ; le nouvel enfant de saint Ignace courut à l'instant même tout révéler à son Père Maître; et en témoignage de son irrévocable résolution d'appartenir au Sauveur et à sa sainte Mère, il obtint de faire sur l'heure le vœu de chasteté.

Une des choses qui le frappèrent plus vivement dans ses premières lectures du noviciat, fut cette déclaration de saint Ignace et des Souverains Pontifes consignée dans la formule de notre Institut : « *Requirit hoc Institutum homines vere humiles in Christo ;* Cet Institut réclame des hommes vraiment humbles en Jésus-Christ ». Il prit aussitôt la résolution d'accepter, d'aimer et de rechercher en toute rencontre les humiliations, selon le sens de la onzième règle du Sommaire ; et pour obtenir une grâce si précieuse, il eut recours au bienheureux Louis de Gonzague, à la très sainte Mère de Dieu et à son divin Fils, dont il ne recevait jamais le corps sans s'y être préparé la veille en jeûnant et se flagellant. Le rebut de ce qui avait servi aux autres et la dernière place parmi ses frères, faisaient sincèrement sa joie. Il n'épargna même aucune démarche pour passer au degré de nos Frères Coadjuteurs. Les rigueurs de l'hiver l'ayant réduit à ne pouvoir presque plus user de ses mains, il en profita pour supplier son Père Maître de lui faire donner la discipline ; il espérait unir ainsi la douleur et l'humiliation. La dernière maladie du F. Visconti fut longue et cruelle, mais ne lui arracha pas une plainte. Son unique regret, disait-il, était de ne pouvoir plus, dans l'épuisement total où il se trouvait, se dévouer avec assez de ferveur au service de Notre-Seigneur. Il semblait vouloir exhaler son âme dans les plaies de Jésus en croix, tant il

les baisait avec amour. Le matin du jour de sa mort, il entendit une voix intérieure, qui l'invitait au festin éternel de l'Agneau. Il était âgé de vingt ans et en avait passé près de cinq dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 11 *dicemb.*, *p.* 92. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 11ª *decemb.*, *p.* 317. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 11ª *dec.*, *p.* 486.

XII DÉCEMBRE

—

Le douzième jour de décembre de l'an 1598, mourut dans la petite ville de Patti, sur la côte septentrionale de la Sicile, le P. JACQUES LEVANTO, Génois. Déjà prêtre et profès des trois vœux, il avait eu la faiblesse, après vingt-deux ans de vie religieuse, de vouloir passer dans l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et le P. Claude Aquaviva ne lui en avait pas refusé l'autorisation. Mais douze ans plus tard, après de longues et pénibles démarches, il obtint de redevenir novice à Messine; et à l'âge d'environ cinquante ans, il se fit le plus docile et le plus humble des enfants de la Compagnie. Rien n'avait tant de force pour affermir ses compagnons de noviciat dans leur vocation, que l'exemple et les discours du P. Levanto. Il ne se lassait pas de redire, presque chaque jour, les larmes aux yeux, combien il avait senti, mais trop tard, le bonheur de l'obéissance, et la sécurité des enfants de saint Ignace, tant qu'ils vivent en fidèles compagnons de Jésus.

Appelé peu de temps après sa rentrée parmi nous, à évangéliser le diocèse de Patti, il parut avoir quelque connaissance de sa fin prochaine. Car parlant de la mort du roi Philippe II d'Espagne, arrivée peu de mois auparavant: « Qui d'entre nous, mes Frères,

s'était-il écrié, peut se promettre quinze jours de vie ? Et moi qui vous parle, les aurai-je » ? Il ne les eut pas en effet. Mais la paix et la confiance dont il jouit à ses derniers moments, firent croire plus fermement encore qu'il n'avait pas été surpris. Son seul regret était de mourir loin d'une maison de la Compagnie : « C'est une juste punition de Notre-Seigneur, disait-il ; en expiation des années que je n'ai pas voulu vivre parmi mes Frères, il me faut aujourd'hui mourir loin d'eux ». Puis s'adressant à son compagnon : « Je vous en supplie, mon Frère, faites que je ne cesse pas de vous voir, jusqu'à ce que la mort ait fermé mes yeux ; car en vous, c'est du moins un enfant de la Compagnie, ma mère, que je contemple, et sa seule vue me comble de joie ».

Litter. ann. Societ., anno 1598, *p.* 73. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 12ª *jan.*, *p.* 22. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 377.

Le douzième jour de décembre de l'an 1699, mourut à Foggia le P. Cataldo Pongelli, de la Province Romaine, Substitut d'Italie et ensuite Maître des novices à Rome et à Naples. Une parole d'un de ses surveillants au Séminaire des Nobles, à Rome, fut l'occasion dont Dieu se servit pour achever de le dégager du monde et l'acheminer vers la vie religieuse dans la Compagnie. « Quand donc, s'était un jour écrié le jeune homme en parlant de ses condisciples, quand nous sera-t-il donné de nous retrouver tous en paradis ? — Mon ami, avait répondu le Père, il est bien à craindre que nous n'ayons pas tous ce bonheur ». Trait salutai-

re, qui pénétra jusqu'au plus intime de son âme, et le remplit de la crainte de perdre Dieu et le ciel par le péché. Sur le conseil de son confesseur, il récita pendant plusieurs mois l'hymne *Veni Creator Spiritus*, pour connaître ce que l'Esprit-Saint désirait de lui ; et à l'âge de dix-huit ans, sans retourner même embrasser son père et sa mère, il entra dans la Compagnie.

A toutes les époques de sa vie religieuse, mais surtout quand il fut chargé de former les novices, le P. Cataldo Pongelli prit pour modèle Jésus doux et humble de cœur avec ses disciples ; il portait si loin cette humilité, qu'il mit longtemps à profit l'obéissance et la simplicité de quelques novices, pour se faire reprocher de prétendues fautes qui étaient souvent en réalité des actes de la plus excellente vertu. Le P. Thyrse Gonzalez l'avait prêté pour quelques années à la Province de Naples ; il fit à pied, avec deux Scolastiques, le voyage de Rome à Naples, et profita de son autorité, durant le trajet, pour être partout le moins bien traité. Quand ses hôtes ne pouvaient mettre trois lits à leur disposition, c'était lui qui, malgré toutes les prières, passait la nuit assis sur une chaise ou couché sur la terre nue. Vers la fin de sa vie, une mesure qu'il prit par simple obéissance, lui attira de pénibles désagréments, auxquels il plut à Notre-Seigneur d'ajouter encore de cruelles douleurs de tête, et une complète surdité. Mais à chacune de ces épreuves, le P. Pongelli se contentait de répéter à l'un de ses confidents : « C'est vraiment à cette heure que je reconnais l'amour de mon Dieu pour moi » !

Tutii, *Brevi raguagli della Vita di alcuni servi di Dio... Roma*, 1727, *p.* 187. — Patrignani, *Menologio,* 12 *dicemb.*, *p.* 104.

XIII DÉCEMBRE

—

Le treizième jour de décembre de l'an 1604, mourut saintement à Messine le P. VINCENT CASTAGNOLA, originaire de Chio, entré à cinquante-deux ans dans la Compagnie. Il avait longtemps porté les armes, et commandait une galère à la glorieuse journée de Lépante. Au milieu de la licence des camps, il n'avait jamais perdu la grâce de Dieu, et s'était également signalé par sa piété et sa bravoure. Enrôlé sous l'étendard de saint Ignace, il eut l'honneur d'introduire la Compagnie, au prix de bien des fatigues et des privations, dans l'île de Chio, et traduisit en grec vulgaire le catéchisme espagnol du P. Ledesma, pour l'instruction de ses compatriotes. Quand la vieillesse eut brisé ses forces, il fut rappelé à Messine. Mais toujours ami du travail, il demeurait une grande partie du jour dans son confessionnal, recevant les pécheurs ou les attendant avec une incomparable charité; et si quelqu'un lui représentait qu'il aurait moins à souffrir dans sa chambre, où l'on pourrait aller l'appeler : « Ne voyez-vous pas, répondait-il, les marchands rester tout le jour près de leur comptoir pour inviter les acheteurs, par leur présence, et ne laisser passer aucune occasion du plus léger gain ? Et pour gagner des âmes immortelles, voudrais-je ne pas en faire autant » ?

Dans sa dernière maladie, on l'entendait souvent répéter que parmi les plus grandes grâces dont il se reconnaissait redevable à la Providence, il mettait au premier rang sa vocation, son admission au noviciat, et sa mort dans la Compagnie, fondement très ferme, ajoutait-il, de l'inébranlable espérance de son salut. Un peu avant de rendre le dernier soupir, il éleva la main comme pour montrer le ciel, puis il expira. Le P. Castagnola était âgé de soixante-dix ans ; il en avait passé dix-huit en religion.

Litteræ ann. Societ., *anno* 1604, *p.* 12. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 30ª *mart.*, *p.* 175. — Aguilera, *Histor. Prov. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 334, 463. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 781. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 821. — Mongitore, *Biblioth. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 280.

Le treizième jour de décembre de l'an 1610, mourut à Naples le Frère Coadjuteur Jean Bitonto, religieux d'une humilité, d'un amour de Dieu et d'une charité à toute épreuve. La dernière place et les plus lourds fardeaux lui semblaient les seules choses dues à un misérable comme lui. Réprimandé sévèrement un jour et puni en public d'une faute qu'il n'avait pas commise, le F. Bitonto se garda bien de laisser échapper une si belle occasion de se mortifier ; et comme son supérieur affligé lui adressait ensuite quelque reproche de n'avoir rien dit pour se justifier : « Mon Père, répondit-il, je me sens coupable, hélas ! devant Dieu de tant de péchés, que cent nouvelles humiliations et pénitences plus fortes ne suffiraient pas pour en expier un seul ».

Le F. Bitonto mourut à l'âge de soixante ans; il en avait passé quarante-et-un dans la Compagnie.

SANTAGATA, *Istor. della Provinc. di Napoli, t. 3, p.* 383. — *Litteræ ann. Societ., anno* 1610, *p.* 30.

Le treizième jour de décembre de l'an 1655, mourut glorieusement sous les coups des barbares de Mindanao, le P. JEAN MONTIEL, né à Reggio en Calabre, et entré dans la Compagnie à l'âge de quinze ans. Il n'avait guère eu, pour se préparer à cette grâce du martyre, que le temps de son noviciat et de ses études ; mais tous les témoignages de ses compagnons sont unanimes à le représenter dès lors comme un homme plein de Dieu. L'un de ses professeurs, voulant résumer l'impression que lui avaient laissée la modestie, l'ardeur au travail, les conversations et la piété du P. Montiel : « En vérité, disait-il, toute sa personne exhalait la sainteté » ; et quand il partit pour Mindanao : « Je puis affirmer de lui, sous la foi du serment, ajoutait-il, ce que les livres sacrés affirment de saint Étienne : son visage m'apparut comme le visage d'un ange et avec des splendeurs de bienheureux » .

A Naples, Jean Montiel visitait assidûment la chapelle du grand apôtre des Indes, et lui demandait quelques étincelles de ce feu dont venait d'être embrasé naguère par son intercession le cœur de Marcel Mastrilli. Quand malgré sa jeunesse, avant la fin de ses études, il eut obtenu la mission des Philippines, son héroïque générosité lui inspira de faire, à l'imitation de François-

Xavier, le sacrifice de ses derniers adieux à sa mère. Il disait humblement dans la suite que ce sacrifice avait sauvé sa vocation d'apôtre, en le dérobant aux périls d'une trop redoutable entrevue, tellement avaient été vives et profondes les émotions dont il s'était senti bouleversé, rien qu'en recevant par écrit, lors de son passage à Séville, la déchirante expression des plaintes et de la douleur maternelles. La traversée lui offrit bientôt d'autres épreuves ; son courage ne s'y fit pas moins admirer. Le galion des Philippines sur lequel il s'était embarqué, donna contre la côte dans une tempête, et se brisa. Beaucoup de passagers se noyèrent ; les autres gagnèrent le rivage, mais à demi-nus, sans abri, presque sans nourriture ; durant plus de deux semaines, la violence de la tempête ne permit pas de les secourir. Dans une position si misérable, le P. Montiel ne donna pas un signe d'impatience ni d'ennui ; il soutenait au contraire ses compagnons de naufrage par son aimable résignation à la volonté de Dieu. Un tel exemple peut faire comprendre cette parole si courte mais si pleine de sens, dite par nos Pères et Frères de Manille à la louange de ce saint religieux : « Jamais on ne l'entendit se plaindre de rien ».

Élevé au sacerdoce à l'âge de vingt-quatre ans, peu de mois après son débarquement à Manille, le P. Jean Montiel, bien que le plus jeune des missionnaires, fut envoyé à sa grande joie dans la rude mission de Samboanga ; puis il reçut l'ordre d'accompagner le P. Alexandre Lopez et quelques Espagnols envoyés par le gouverneur des Philippines en ambassade auprès de Corralat, sultan de Mindanao. Ce prince était un sectateur fanatique de Mahomet ; il avait annoncé hautement le projet d'égorger tous les prédicateurs de la foi comme des animaux immondes. Surpris en trahi-

son loin des Espagnols, quatre jours seulement après son arrivée, le P. Montiel eut la tête fendue en deux par un Maure à coups de cimeterre; le roi de Buhayen, proche parent de Corralat, l'acheva en lui enfonçant dans le côté la lame de son criss ou poignard, au moment où le jeune martyr tout sanglant invoquait une dernière fois les noms de Jésus et de Marie.

Andrade, *Varones ilustres*, *nouvelle édit.*, *t.* 3, *p.* 274. — Alegambe, *Mortes illustres*, *p.* 705. — Patrignani, *Menol.*, 13 *dicemb.*, *p.* 111. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 13ª *dec.*, *p.* 322. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 13ª *dec.*, *p.* 490. — Velarde, *Historia de la Provincia de Philipinas . . .*, *p.* 247.

XIV DÉCEMBRE

—

Le quatorzième jour de décembre de l'an 1615, mourut dans la maison professe de Rome, le P. Pierre-Antoine Spinelli, fils du duc de Seminara, et l'un des serviteurs les plus dévoués de la très sainte Mère de Dieu. A sept ans, il lui avait consacré par vœu sa virginité ; à huit ans, il se levait toutes les nuits, même dans les plus extrêmes rigueurs de l'hiver, pour réciter le petit office ; à dix ans, il se donnait à elle pour fils, et la conjurait de remplacer auprès de lui sa pieuse mère que la mort venait de lui enlever. Il commença même, vers cette époque, à ne plus laisser passer une heure sans réciter à genoux l'*Ave Maria*. De son côté, la Reine des anges lui détachait doucement le cœur de toutes les choses créées. Reçu par le P. Salmeron dans la Compagnie à l'âge de dix-sept ans, il choisit la semaine sainte pour commencer à Nole son noviciat ; et depuis ce moment jusqu'à sa mort, il porta toujours suspendue au cou, une petite croix de bois, pour se rappeler sans cesse sa résolution de mener une vie crucifiée avec Jésus-Christ.

Quatre ans plus tard, il commençait à Naples sa théologie, et fondait en même temps, sous le titre de l'Immaculée-Conception, cette belle congrégation de Notre-Dame, qui comptait au bout de

trente-huit ans, c'est-à-dire à la mort du P. Spinelli, plus de cinq cents de ses membres dans les différents Ordres religieux. La vie du serviteur de Marie est pleine de traits où paraît avec éclat sa tendre dévotion envers celle qu'il avait choisie pour sa mère. Nous y voyons en particulier comment, depuis l'époque de son élévation au sacerdoce, le P. Antoine ne laissa plus passer un seul jour sans lire ou écrire quelques lignes à la louange de la Mère de Dieu. Ainsi prépara-t-il peu à peu son admirable livre intitulé *Maria Deipara Thronus Dei*. Dans sa prison de Ximabara, le bienheureux martyr Paul Navarro demandait à Notre-Seigneur et il l'obtint, que son supplice fût différé jusqu'à ce qu'il en eût traduit jusqu'à la dernière ligne en langue japonaise. Le Vén. P. Realino disait de son côté n'avoir trouvé nulle part un ouvrage mieux fait pour embraser les cœurs de l'amour de Marie ; enfin le P. Pavone, en faisant valoir auprès de Notre-Dame les mérites de celui qui avait si bien parlé d'elle, obtint de mieux comprendre l'excellence de sa maternité divine, grâce qu'il avait vainement sollicitée depuis longtemps.

Ce travail, écrit jour par jour, pour ainsi dire, aux pieds de la Reine du ciel, ne faisait qu'inspirer une activité toujours plus grande au P. Spinelli, loin de l'entraver ou de le distraire au milieu de ses graves et incessantes occupations. Recteur du collège de Naples, Préposé de la maison professe, Recteur du Collège Romain, Instructeur des Pères du troisième an, Provincial de Rome et de Naples, il semblait faire revivre saint Ignace dans tout ce qu'il entreprit pour la gloire de Dieu, la sanctification de ses inférieurs et le salut d'une multitude d'âmes. Les seuls débuts de l'œuvre des missions dans les grandes villes, que nul encore n'avait osé

tenter, et dont il vint si heureusement à bout, remplissent un volume entier. Le peuple des huit quartiers de Naples, les soldats, les maîtres d'école, les prisonniers en ressentirent les premiers fruits ; de Naples l'œuvre s'étendit à Rome d'abord, puis dans toutes les capitales de l'Italie. Enfin trois des plus belles dévotions catholiques, au très saint Sacrement, à la Reine du ciel et aux saints Anges, refleurirent en grande partie par ses soins.

Quand la Congrégation générale se réunit pour nommer un successeur au P. Claude Aquaviva, le P. Spinelli, qui était alors Provincial de Naples, dut venir à Rome en qualité d'électeur. Il y fut bientôt assailli par une fièvre maligne, et il expira plein de joie et d'espérance, pendant qu'on récitait auprès de lui les prières de la recommandation de l'âme. Peu de temps après, son corps fut transporté à Naples, sur les instances du cardinal Philippe Spinelli, son frère, qui voulait reposer dans le même tombeau. Le P. Spinelli était âgé de soixante ans ; il en avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

JUVENCIUS, *Histor. Soc. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 25, §. 21, *p.* 895. — PATRIGNANI, *Menol.*, 14 *dicemb.*, *p.* 120. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 14ª *dec.*, *p.* 325. — DREWS, *Fasti Soc.*, 14ª *dec.*, *p.* 491. — SCHINOSI, *Istor. della Prov. di Napoli*, *t.* 1, *p.* 271, 327, 386, 484 ; *t.* 2, *p.* 5, 146. — SANTAGATA, *Istor. della Prov. di Napoli*, *t.* 3, *p.* 32, 37, 97, 493, 566, 575. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 658. — DE BACKER. *Biblioth.*, 1ère *édit.*, *t.* 4, *p.* 679. — BARONE, *Vita del P. Pierantonio Spinelli*, *Napoli* 1707.

---

* Le quatorzième jour de décembre de l'an 1612, mourut glorieusement au Chili, massacré par les barbares en haine de la foi, le P. HORACE DE' VECCHI, de Sienne, avec le P. Martin de Aranda et

le Frère Coadjuteur Jacques de Montalvan, Espagnols. Dès son noviciat à Saint-André du Quirinal, Horace de' Vecchi avait reçu l'assurance, après une communion fervente, qu'il aurait un jour le bonheur de répandre son sang pour le nom de Jésus-Christ. Quelques années plus tard, il s'embarquait pour les Indes occidentales. Après avoir terminé ses études à notre collège de Lima, il fut envoyé au Chili, et fit le premier apprentissage de son zèle à Arauco et dans les campagnes environnantes ravagées par une maladie contagieuse. Dieu voulut qu'il échappât au fléau ; il le réservait à de plus grands dangers et à une mort encore plus glorieuse.

Grâce à l'intervention du P. Louis de Valdivia, la paix avait été conclue entre les Espagnols et différentes tribus indiennes. Pour en assurer le maintien, il fut décidé que des Pères iraient prêcher l'Évangile à ces peuples. Le P. de' Vecchi fut désigné avec le P. de Aranda et le F. de Montalvan pour cette mission périlleuse. Mais un des chefs indiens avait reçu une injure dont il avait résolu de se venger. Trois de ses femmes s'étaient enfuies auprès des Espagnols ; ceux-ci les avaient fait baptiser, et avaient refusé de les lui rendre ; on pouvait tout craindre du ressentiment du barbare, bien qu'il s'appliquât à le dissimuler. Aussi plusieurs étaient-ils d'avis de remettre à un autre temps cette expédition, et de ne pas exposer les missionnaires à une mort trop certaine ; mais ces raisons parurent trop humaines au Père Provincial, Diego de Torrès. Le P. de' Vecchi et ses compagnons étaient prêts et n'attendaient que le signal pour se mettre en route ; toutefois, afin de rendre leur entreprise plus agréable à Dieu et plus méritoire pour eux-mêmes, ils prièrent les supérieurs de la leur imposer au nom de la sainte obéissance.

Ils étaient accompagnés par plusieurs caciques qui avaient fait loyalement leur soumission. Les plus vives démonstrations de joie les accueillaient partout ; déjà ils condamnaient leurs craintes et croyaient pouvoir s'abandonner à la confiance, quand le redoutable chef indien offensé se montre tout à coup à la tête de deux cents cavaliers, disperse ou tue les gens de leur escorte, et réclame impérieusement la proie qui lui a été ravie. Les missionnaires répondent que ces femmes sont chrétiennes, qu'ils ne peuvent les livrer. Alors le barbare leur fait briser la tête à coups de massue, percer le corps avec des lances et infliger mille outrages. La tradition rapporte que les hérauts de Jésus-Christ, la poitrine déchirée, le cœur arraché, ne laissèrent pas de prêcher encore la loi de Dieu, pour lequel ils enduraient la mort. Trente années après, à la conclusion définitive de la paix, les bourreaux des martyrs furent les premiers à accueillir la prédication de l'Évangile.

« Outre les vertus communes aux apôtres, dit le P. Jouvancy, à savoir, la science, l'amour de l'oraison, la soif du salut des âmes, le P. de' Vecchi se distinguait par une merveilleuse innocence dont il emporta la fleur au ciel, une dévotion extraordinaire envers la Reine des vierges, et une prudence qui le désignait aux plus hautes charges, s'il avait vécu ». Il n'était âgé que de trente-cinq ans, et en avait passé quinze dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. Soc. Jes., part.* 5ª, *lib.* 23, §. 14, *p.* 746 *seqq.* — Alegambe, *Mortes illustres, anno* 1612, *p.* 270 *seqq.* — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 14ª *dec.*, *p.* 324. — Drews, *Fasti Soc. Jesu,* 14ª *dec.*, *p.* 491. — Nieremberg, *Varones ilustres, nouv. édit.*, *t.* 4, *p.* 589. — Patrignani, *Menol.*, 14 *dicemb.*, *p.* 117. — Rho, *variæ Virtut. Histor.*, *p.* 701.

* Le quatorzième jour de décembre de l'an 1642, mourut dans la maison professe de Naples le P. Évangéliste de' Gatti, vénéré comme un saint par les trois grands serviteurs de Dieu, Jules Mancinelli, Vincent Caraffa et Marcel Mastrilli. Cependant Évangéliste de' Gatti avait longtemps fermé l'oreille à la voix de Dieu, qui l'appelait à la vie parfaite. Il était un des avocats les plus applaudis du barreau de Naples, et ne pouvait se résoudre à renoncer à sa brillante fortune. Un jour, poursuivi par les pensées de sacrifice qui l'assiégeaient sans cesse, il ouvrit au hasard l'Évangile pour y chercher l'expression de la volonté divine ; ses yeux tombèrent sur ces paroles du Sauveur : « *Sequere me, et dimitte mortuos sepelire mortuos suos ;* suivez-moi, et laissez les morts ensevelir leurs morts » (Matth., VIII, 22). Si concluante que parût l'épreuve, de' Gatti n'eut pas encore le courage de rompre ses chaînes ; il crut faire assez de s'appliquer à une vie plus chrétienne, et de consacrer sa parole à la défense des pauvres et des orphelins. Mais la grâce ne se contenta pas de ce compromis ; elle ne lui laissa aucun repos. Enfin la très sainte Vierge vint elle-même lui porter le dernier coup, et entraîner sa volonté chancelante : « C'est l'ordre de Dieu, lui dit-elle, que vous le serviez dans une vie semblable à celle de mon Fils, chargée de douleurs et d'opprobres ». A cette parole souveraine, toutes les hésitations d'Évangéliste de' Gatti cessèrent ; il fit aussitôt le vœu d'entrer dans la Compagnie, et sollicita son admission. Avant de quitter pour jamais sa maison, il rassembla ses serviteurs, leur lava les pieds à l'imitation du divin Maître, leur demanda pardon de ses scandales, et à l'âge de trente-cinq ans, il alla s'enfermer au noviciat de Naples.

Comme s'il avait voulu racheter les longues années disputées à Dieu, il se livra sans réserve à l'action de la grâce. Pour mieux triompher du monde et de lui-même, il demanda et obtint d'aller mendier, la besace sur l'épaule, ou en conduisant un âne, dans ce même quartier de Naples où sa parole avait si souvent retenti ; les enfants le couvraient de leurs huées, pendant que les hommes autrefois ses admirateurs le regardaient avec pitié comme un fou. Non content de ces mépris du dehors, il s'ingéniait de mille manières à s'attirer aussi les railleries de ses frères ; en même temps, il s'abandonnait aux plus rigoureuses pénitences. Mais bientôt ses rares qualités de prudence et de doctrine lui firent confier des charges importantes. L'archevêque de Salerne, obligé de faire un voyage en Espagne, se reposa sur lui pendant son absence de l'administration spirituelle de son diocèse; et grâce à l'activité, au zèle et à la vigilance du P. de' Gatti, on vit refleurir dans les cloîtres et dans le clergé les vertus religieuses et sacerdotales. Malheureusement les forces du serviteur de Dieu ne tardèrent pas à fléchir sous le poids de la fatigue ; il contracta une infirmité qui ne lui donna plus de repos jusqu'au dernier jour de sa vie, et il fut rappelé à Naples.

Alors, par une permission de Dieu, les plus cruelles épreuves de l'âme vinrent s'ajouter aux souffrances du corps. La source des consolations célestes qui n'avaient cessé de l'inonder depuis son noviciat, fut entièrement tarie ; des ténèbres épaisses envahirent son intelligence ; toutes ses actions lui paraissaient des fautes énormes ; il voyait sans cesse l'enfer ouvert sous ses pieds. Vainement redoublait-il ses pénitences : nulle lumière, nulle consolation ne lui venaient d'en haut. Une année entière se passa dans ces an-

goisses ; puis tout à coup, le voile derrière lequel Notre-Seigneur cachait sa présence, se déchira, et le calme le plus complet succéda à la tempête. C'était une miséricordieuse attention de la Providence, qui voulait le préparer à supporter le redoublement de douleurs, ou comme l'appelle son biographe, la longue agonie dans laquelle sa vertu devait achever de s'épurer. En effet, pendant vingt années entières, le P. de' Gatti fut en proie au mal implacable qui le consumait et ne lui laissait de trêve ni jour ni nuit ; mais, comme l'apôtre, au milieu de sa tribulation, il surabondait de joie. Une assurance divine de son éternelle prédestination à la gloire mit le comble à toutes les faveurs du ciel ; averti de sa fin prochaine, il célébra une dernière fois le saint sacrifice deux jours avant de mourir, et il expira doucement à l'âge de soixante-quatorze ans, dont il avait passé trente-neuf dans la Compagnie.

Barone, *Vita del P. Evangelista de' Gatti...*; *Napoli* 1696. — Patrignani, *Menol.*, 14 *dic.*, *p.* 122. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 14ª *dec.*, *p.* 325. — *Menol. Romano*, 14 *dec.*, *p.* 165.

XV DÉCEMBRE

—

Le quinzième jour de décembre de l'an 1618, mourut à Palerme, après avoir prononcé les vœux de la Compagnie sur son lit de mort, François Raï, Président de la Cour suprême de justice, qu'il dirigeait depuis trente-six ans. C'était l'un des types les plus remarquables de ces vieux magistrats chrétiens, dont tous les arrêts étaient pesés dans la balance même de Dieu, sans mélange d'aucune considération humaine. On l'appelait le père des veuves et des orphelins ; et si parfois les exigences de la justice ne lui permettaient pas de leur donner gain de cause, il suppléait à leur détresse par d'abondantes aumônes. François Raï, si fidèle à Dieu sur son tribunal, ne l'était pas moins dans l'intérieur de sa famille et dans la pratique intime de toutes les vertus. Il faisait oraison, jeûnait et se flagellait comme un religieux. La Compagnie n'avait pas en Sicile de conseiller et d'ami plus dévoué. Quand parvenu à l'âge de près de soixante-quinze ans, il eut rendu les derniers devoirs à sa femme, il forma le projet de renoncer à tous ses honneurs ; et il écrivit à Rome pour demander à être reçu comme novice. Cette grâce lui fut accordée. Mais deux vice-rois de Sicile se plaignirent successivement à Madrid, disant que son éloignement de la Cour suprême serait un malheur pour le royaume. Il

ne put donc alors que mener en secret la vie religieuse, et fut contraint d'attendre, pour se lier publiquement par les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, jusqu'à la veille de sa bienheureuse mort ; il ne parut que dans son cercueil revêtu des insignes de la Compagnie.

AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 69.

---

* Dans le courant de l'année 1579, s'éteignit pieusement au collège de Naples le Frère Scolastique CLÉMENT RESSA, dont la vocation à la Compagnie et la mort précieuse sont également marquées au sceau de l'aimable Providence de Dieu. Il était né à Triggiano, près de Bari. Après avoir terminé ses études littéraires, il se sentit un immense désir de s'avancer dans les sciences supérieures. Apprenant que nos classes à Naples étaient librement ouvertes à tout le monde, il prend aussitôt le chemin de cette ville et va droit au collège. Il entre dans une petite cour intérieure et s'y promène, l'air grave, la tête remplie de mille projets. Dieu voulut qu'au même moment, le P. Salmeron, Provincial de Naples, se promenât aussi contre son habitude dans une galerie en face. A la vue de ce jeune homme, couvert d'un large manteau, de grandes bottes aux pieds, il est assez surpris ; il le fait venir, et après quelques questions sur son pays, ses études, ses projets, il lui demande brusquement sous quel habit, le sien ou celui de la Compagnie, il entendait suivre les cours. Clément Ressa répondit qu'il s'en remettait pleinement à sa décision, et quelque instance

qu'on lui fît, il ne sut dire autre chose sinon qu'il était prêt à exécuter de bon cœur et sans retard tout ce qu'on voudrait de lui. Sur cette réponse, le P. Salmeron l'admit et l'envoya au noviciat de Nole.

Une année après, le jeune religieux commença son cours de régence au collège de Naples. Parmi ses écoliers, il s'en trouvait un que ses vertus et ses talents ont plus tard rendu célèbre parmi nous, Vincent Maggio. Il ne tarda pas à le distinguer entre tous les autres, et résolut d'en faire la conquête. Obéissant à une inspiration intérieure, il le prend un jour en particulier, et lui dit sans préambule : « Faites-vous Jésuite » ; puis comme pour le préparer à cette vocation de choix, il lui enseigne la pratique de l'oraison mentale. Vincent Maggio se laissa persuader par son jeune maître ; et en attendant de le suivre, il se fit apôtre à son tour au milieu de ses condisciples ; un grand nombre d'entr'eux renoncèrent au monde, à son exemple, et entrèrent soit dans la Compagnie, soit dans d'autres Ordres religieux.

Cependant la santé de Clément Ressa s'était altérée et donnait des inquiétudes. Il fut envoyé à Capodimonte, maison de campagne du collège de Naples, et confié aux soins du F. Denis Vigneri, né en Lorraine, religieux d'une charité insigne et d'une telle vertu, qu'après sa mort, arrivée en 1604, il apparut rayonnant de gloire au Vén. P. Jules Mancinelli. La salubrité de l'air et la sollicitude dont il était l'objet semblaient redonner des forces au malade et le ramener à la vie, quand un jour il appela de grand matin son infirmier, et lui dit : « Frère, il faut me conduire au collège, pour y recevoir les derniers sacrements ; car je dois mourir ce soir ; c'est notre médecin qui me l'a dit tout à l'heure, après

m'avoir examiné avec beaucoup d'attention ». Or nul médecin n'était entré dans la maison et n'avait pu y entrer, toutes les portes étant closes. Le F. Vigneri crut à une imagination du malade ; cependant pour ne pas le contrister, il l'emmena au collège. Presque aussitôt après son arrivée, le F. Ressa fut pris d'une fièvre ardente ; le mal parut si grave, qu'on lui donna les derniers sacrements ; le soir du même jour, il remit doucement son âme entre les mains de Dieu. Tous demeurèrent persuadés au collège que le médecin dont il disait avoir reçu la visite, n'était autre que son ange gardien, et ils admirèrent la bonté de Dieu, qui le récompensait ainsi de l'innocence de sa vie et de son zèle à promouvoir parmi ses écoliers la fréquentation des sacrements. Le F. Ressa avait passé quatre ans dans la Compagnie.

Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 1, *p.* 302. — Le P. Patrignani, *Menol.*, 19 *dic.*, *p.* 151, a reproduit presque mot à mot le récit du P. Schinosi.

XVI DÉCEMBRE

—

Le seizième jour de décembre de l'an 1614, mourut en odeur de sainteté au collège de Palerme le P. Vincent Reggio, le plus jeune des trois frères du même nom qui firent tant d'honneur à la Sicile par leurs talents et leurs vertus. Après avoir enseigné la philosophie à Rome, Vincent Reggio fut envoyé en Autriche et chargé d'une des premières chaires de dogme au collège de Vienne. Mais le rude climat du nord ébranla rapidement sa santé, et on dut se hâter de le renvoyer en Sicile. Sa vertu s'était affermie au milieu des souffrances ; il y avait acquis en particulier cette délicatesse de cœur qui lui valut dans un si haut degré l'amour et la soumission de ses frères, lorsqu'il fut appelé à les gouverner, et lui fit donner plus tard par l'un d'eux, le P. Joseph La Matina, l'épithète de *suavissime fortis*. « Nous avons tous vécu sous son autorité, ajoute le même témoin, unis de cœur entre nous et avec lui par une délicieuse charité. Il ne demandait rien, en effet, dont il ne nous eût donné auparavant l'exemple. Aussi jamais cette famille ne fut plus régulière, plus joyeusement dévouée à tous les ministères de notre vocation, ni plus fervente. Et nous vîmes jusqu'à l'état temporel de la maison sensiblement béni par Notre-Seigneur, en considération de son intime ami Vincent Reggio ». A l'âge de près

de soixante-dix ans, ce saint religieux jeûnait encore non seulement pendant le carême, mais pendant l'avent et la veille de toutes les fêtes de la très sainte Vierge. L'ornement de sa chambre se bornait à une pauvre image de papier. Mais rien n'invitait plus aimablement à la sainteté que son angélique modestie ; un fait montre jusqu'où elle allait. Sa sœur, Benedetta Reggio, étant morte avec la réputation d'une sainte, on apporta peu de jours après son portrait au P. Vincent ; et comme on lui demandait s'il le trouvait ressemblant : « Vraiment, dit-il, je n'en sais rien, car jamais je n'ai regardé le visage de ma sœur ». Le P. Reggio mourut à l'âge de soixante-dix ans ; il en avait passé cinquante-six dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 16 *dicemb.*, *p.* 132. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 16ª *dec.*, *p.* 327. — Id., *Pretiosæ Occupat.*, *c.* 15, *n.* 5, *p.* 118. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 16ª *dec.*, *p.* 493. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 46. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 783. — de Backer, *Biblioth.*, 1ère *édit.*, *t.* 1, *p.* 617. — Mongitore, *Biblioth. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 294.

---

* Le seizième jour de décembre rappelle l'heureuse mort du P. François Sacchini, arrivée à Rome en 1625. Il était né à Paciano, au diocèse de Pérouse, dans une obscure condition. Entré à dix-huit ans dans la Compagnie, il se fit bientôt remarquer par une vertu et des qualités non communes. Il enseigna successivement les humanités et la rhétorique à Florence et au Collège Romain, avec une grande réputation, et s'offrit aux supérieurs, si c'était

leur bon plaisir, à passer toute sa vie dans ce laborieux ministère. Mais le P. Nicolas Orlandini étant venu à mourir, il fut choisi pour continuer à sa place l'Histoire de la Compagnie. Quatre volumes, dont trois ne furent publiés qu'après sa mort, sortirent de sa plume ; ils sont écrits avec une exactitude, un intérêt, et en même temps une pureté et une élégance de style, qui au jugement du P. Southwell, dans sa *Bibliothèque*, méritent à leur auteur le titre de père de notre histoire. Le P. Sacchini consacra dix-huit années à ce travail, retiré dans la maison du noviciat de Saint-André. Il fut alors nommé, par le Père Général Mutius Vitelleschi, secrétaire de la Compagnie, et resta dans cet emploi jusqu'à son dernier soupir.

Ses qualités d'historien et de littérateur, si brillantes qu'elles fussent, s'éclipsaient devant ses vertus religieuses. « Le P. Sacchini, disait le P. Vitelleschi, me paraît un modèle accompli de toutes les vertus ; mais c'est l'humilité et la modestie qui resplendissent en lui d'un éclat particulier ». Le P. Jean-Baptiste Carminata affirmait de son côté qu'entre tant de religieux éminents dont se glorifie la Compagnie, il ne croyait pas en avoir rencontré un seul qui lui parût mieux formé selon le modèle de nos Constitutions.

Le P. Sacchini donnait un jour sa leçon d'éloquence au Collège Romain. Son père, humble villageois, venu à Rome pour voir son fils, entre tout à coup dans la salle ; la présence de cet homme aux vêtements grossiers, à la démarche embarrassée, semble étonner l'auditoire ; on croit qu'il s'est mépris. Le professeur l'aperçoit, et interrompant son cours : « C'est mon père », dit-il ; il descend aussitôt de chaire, l'embrasse, l'invite à s'asseoir, et lui

fait ensuite visiter tout le Collège Romain. A Saint-André, le P. Sacchini prenait part, autant qu'il pouvait, aux exercices de pénitence et d'humilité des novices, et bien peu étaient plus diligents à s'accuser de leurs fautes et à demander d'en être repris. Sa modestie était telle qu'il connaissait à peine tant de monuments et de merveilles de l'art, fontaines, statues, obélisques, qui remplissent la Ville éternelle. Retenu un jour jusqu'à la nuit par le Père Général, il fut très surpris de voir en rentrant à la maison de grands feux dans les rues ; son compagnon lui ayant dit que c'était la réjouissance en usage pour célébrer la promotion des nouveaux cardinaux : « Eh bien, répondit-il, depuis trente ans que je suis à Rome, c'est la première fois que je vois cela ». Il faisait tous ses exercices de piété à genoux, tête découverte et sans appui ; pendant le saint Sacrifice, il paraissait embrasé d'amour, et consacrait ensuite d'ordinaire une demi-heure à l'action de grâces. On a lieu de croire qu'il reçut l'annonce de sa fin prochaine. Car un jour, après un entretien plus fervent encore que de coutume avec Notre-Seigneur, rencontrant le F. Hubert Fornari, qui était au service du Père Général : « Frère, lui dit-il, allez dire à notre Père que je vais à l'infirmerie pour y mourir ; car telle est la volonté de Dieu ». Et en effet, trois jours après, il rendit doucement le dernier soupir en prononçant le nom de Jésus. Il était âgé de cinquante-cinq ans, et en avait passé trente-sept dans la Compagnie.

Sacchinus, *Histor. Societ. Jesu*, *part.* 5ª, *Præfatio a* P. Petro Possino. — Cordara, *Histor. Soc. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 10, *n.* 1, *p.* 558. — So-

TUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 250. — DE BACKER, *Biblioth.*, 1ère *édit.*, *t.* 1, *p.* 668. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 16a *dec.*, *p.* 327. — DREWS, *Fasti Soc. Jesu*, 16a *dec.*, *p.* 494. — PATRIGNANI, *Menol.*, 16 *dic.*, *p.* 133. — FELLER, *Dictionn. histor.*, *t.* 5, *p.* 367.

XVII DÉCEMBRE

—

Le dix-septième jour de décembre de l'an 1675, mourut à Modène le P. André Garimberti, confesseur de plusieurs princes et princesses de la famille ducale et d'une grande partie de la cour, où son zèle parvint à faire régner dans bien des âmes les plus belles pratiques de la perfection. De ce ministère, le serviteur de Dieu ne voulait que la peine ; il n'en prenait aucune occasion de se soustraire soit aux rigueurs de la pauvreté, soit aux observances de la vie commune. Si les convenances ne lui permettaient pas de garder des vêtements trop usés, il s'en dédommageait par le dénuement le plus absolu de sa chambre ; jamais il ne souffrit rien à son usage qui ne fût digne d'un vrai pauvre de Jésus-Christ. Ne pouvant pas toujours être de retour au collège pour l'heure des repas, il se contentait bien souvent le soir d'un peu de pain et de vin, plutôt que de déranger quelqu'un de nos Frères. S'il devait veiller une partie de la nuit, il ne laissait pas de se lever le matin, comme les autres, au premier signal, bénissant Dieu de lui donner cette occasion de pratiquer la mortification par la vie commune.

« Assurément, disait-il à ses amis, les âmes des princes confiés à mes soins me sont très précieuses, et de bon cœur je me dévoue

pour elles ; mais la mienne aussi m'est chère, et je ne puis consentir à la perdre ». A ses derniers moments et en présence du saint Viatique, le P. Garimberti, scrutant avec rigueur toutes les années qu'il avait passées à la cour, n'y découvrit point de fautes plus graves que de ne s'être pas assez pressé le soir, une fois ou l'autre, pour arriver aux Litanies, lorsqu'il l'aurait pu absolument. Du reste, pas un grain de la poussière du monde ne s'était attaché à son cœur. Il protesta n'avoir jamais usé d'aucune influence pour entraver les désirs de ses supérieurs ; il s'était efforcé au contraire de les aider de toute manière ; jamais, ajouta-t-il, il n'avait blâmé ou révélé à la cour la plus légère imperfection d'aucun des enfants de la Compagnie. Le P. Garimberti mourut à l'âge de soixante-huit ans, dont il avait passé cinquante-deux dans la religion.

Patrignani, *Menol.*, 17 *dicemb.*, *p.* 143.

---

* Dans le courant de l'année 1583, mourut à Novellara le Frère Scolastique, Lelio Nichesolo, après avoir prononcé ses vœux de dévotion. Il n'avait encore que dix mois de noviciat ; mais déjà, par la pratique de l'humilité et de l'obéissance, et par une dévotion toute filiale envers la Reine des anges, il s'était élevé à une haute perfection. Sa mort remplit d'une très douce consolation tous ceux qui en furent témoins. Oubliant ses souffrances, le F. Nichesolo ne pensait qu'au bonheur d'aller voir Dieu ; il ne cessait de s'entretenir avec les anges, avec la très sainte Vierge et

Notre-Seigneur. Comme l'épouse des Cantiques, il répétait dans l'ardeur de son amour : « O Jésus, quand vous trouverai-je ? Où êtes-vous » ? Et il demandait à ceux qui l'assistaient : « Avez-vous vu mon Jésus ? Savez-vous où il est » ? Le Sauveur paraît s'être rendu à l'appel de son serviteur. Car un de ceux qui étaient là, assure avoir vu une multitude d'anges et de bienheureux, avec la sainte Vierge et Notre-Seigneur éclatant de gloire, entourer sa couche et se tenir auprès de lui jusqu'à ce qu'il eût expiré. Le F. Nichesolo était dans la vingt-et-unième année de son âge.

Sacchinus, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 3, *nn.* 54 *seqq.*, *p.* 120. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 17ª *aug.*, *p.* 110. — Drews, *Fasti Soc. Jesu,* 17ª *aug.*, *p.* 316. — Patrignani, *Menolog.*, 17 *agosto*, *p.* 153. — *Sommario (ms.) della Vita e Virtù di Lelio Nichesolo, fratello novizio della Compagnia di Giesù, cavato da una lettera del Padre* Valentino *Rettore della casa di probatione di Novellara al Padre Provinciale. (Archiv. Rom.).*

XVIII DÉCEMBRE

—

Le dix-huitième jour de décembre de l'an 1598, mourut dans la maison professe de Rome le P. Jean-Baptiste Peruschi. Il avait été formé dès ses plus tendres années à l'amour et à la pratique de la vertu par saint Philippe de Néri, qui le donna plus tard comme disciple à saint Ignace. Tout en gouvernant le collège de Florence, la Province de Milan et trois maisons professes, le P. Peruschi ne laissait pas de travailler encore directement au salut des âmes, par le conseil et par la plume. Ce fut ainsi que, à la prière de saint Charles Borromée, il publia son *Instruction pour les confesseurs et pour les prêtres*. Il y joignit une traduction italienne du beau livre de Jacques Stella *Le mépris des vanités du monde*, œuvre toute pleine de la doctrine et du suc même des Exercices ; et pour enflammer de plus en plus le zèle apostolique de ses frères, il recueillait et publiait, dans sa vieillesse, les relations des missionnaires sur le *Royaume et l'état du grand roi de Mogor*. Ne pouvant plus se traîner qu'avec peine, le P. Jean-Baptiste Peruschi suppliait encore ses supérieurs, à l'âge de soixante-douze ans, de lui laisser parcourir à pied les villages, pour entendre les confessions des pauvres paysans et leur faire le catéchisme. Ce qu'il avait à souffrir dans ces courses lui importait peu ; son unique désir était de travailler pour la gloire de Dieu

et le salut des âmes, jusqu'à son dernier souffle ; l'obéissance seule put l'engager enfin, durant les derniers mois qui précédèrent sa sainte mort, à s'accorder un peu de repos.

Litter. ann. Societ. Jesu, anno 1598, *p.* 9. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 415. — DE BACKER, *Biblioth.*, 1[ere] *édit.*, *t.* 1, *p.* 549.

---

* Le dix-huitième jour de décembre de l'an 1736, mourut au Collège Romain le P. JEAN LEMESIO, né en Corse, près de Bastia. Ses désirs l'emportaient vers la vie apostolique ; mais il en fit volontiers le sacrifice à l'obéissance ; à part douze années consacrées à l'enseignement de la grammaire et de la philosophie, il passa la plus grande partie de sa vie dans les emplois de compagnon de Maître des novices et surtout de Père spirituel, d'abord au Séminaire des nobles et ensuite pendant seize années consécutives jusqu'à sa mort, au Collège Romain. Il semblait fait pour cet office, écrit le témoin oculaire chargé de recueillir le souvenir des vertus de ce grand serviteur de Dieu : « Je puis affirmer, dit-il, qu'il mit en œuvre tous les moyens pour faire des scolastiques de la Compagnie autant d'apôtres, uniquement attentifs à procurer la plus grande gloire de Dieu ». Non content de les animer par son exemple, il ne cessait de prier pour eux ; il les exhortait à se recommander les uns les autres à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère, à faire des neuvaines pour obtenir que l'esprit de ferveur régnât au scolasticat. Suivant une belle expression de son biographe, il était *passionné* pour eux : à toute heure du jour, ils pouvaient frapper à sa porte ; quand ils se présentaient, il leur ouvrait ses bras, les attirait à lui, d'un air qui semblait dire, ain-

si qu'on le raconte de notre Bienheureux Père, qu'il aurait voulu les faire entrer dans son cœur.

La charité fraternelle était la vertu qu'il aimait surtout à leur inspirer ; pendant deux années entières, il n'eut point d'autre sujet d'exhortation ; il terminait chacun de ses entretiens par ces mots de l'apôtre de la dilection : *Preceptum Domini est ; et si hoc fiat, sufficit.* Il y joignait la dévotion à la très sainte Vierge ; cette dévotion lui avait toujours été chère ; régent de grammaire, surveillant, suivant l'usage, au Collège des Nobles pendant une de ses années de théologie, il n'avait cessé de la promouvoir auprès de ses élèves ; Père spirituel des Nôtres, il la recommanda avec plus d'insistance encore. Il aurait voulu faire instituer une fête en l'honneur de Marie sous ce titre *Notre-Dame de la Confiance.* Pour lui, il reconnaissait lui devoir sa vocation et tous les biens qui avaient accompagné et suivi cette grâce de choix.

Une maladie violente l'emporta en quelques jours. Au milieu des plus cruelles douleurs, il demeurait calme et souriant, et se contentait de répéter cette belle prière : « *Auge, Domine, dolorem ; sed adauge patientiam et amorem ;* augmentez mes souffrances, Seigneur ; mais augmentez encore plus ma patience et mon amour ». Il remit son âme à Dieu au moment même où le prêtre venait de faire descendre une dernière fois sur elle la grâce de l'absolution. Il était âgé de soixante-six ans, et en avait passé quarante-six dans la Compagnie.

Alcune notizie sopra le virtù del P. Giovanni Lemesio, d. C. d. G... raccolte da diverse persone che l'hanno conosciuto e trattato familiarmente (Archiv. Rom.).

XIX DÉCEMBRE

—

Le dix-neuvième jour de décembre de l'an 1656, mourut au collège de Palerme le P. François Scorso, également remarquable par ses vertus et par sa science. Encore assis sur les bancs des classes, il avait composé en vers latins, à l'âge de quinze ans, un essai dramatique sur les mystères de la crèche ; l'action en était si pieuse et si touchante, qu'il fallut en recommencer quatre fois de suite la représentation publique sur le théâtre du collège. Il n'était pas encore depuis deux ans dans la Compagnie, lorsque son ardeur à se vaincre et à se mortifier le réduisit à un état d'épuisement qui semblait devoir le rendre inutile ; l'avis unanime des consulteurs était de le rendre à sa famille. Seul entre tous, son Maître des novices, le P. Jérôme Tagliavia, insista pour le retenir et lui laisser prononcer ses vœux : « Car si la mort doit bientôt l'enlever, nous aurons au ciel, disait-il, un protecteur et un modèle de notre jeunesse ; et si Dieu nous le conserve, il n'est rien qu'on ne puisse attendre de ses talents et de sa vertu ».

François Scorso se rétablit bientôt, en effet, grâce à la charité du Père Provincial qui, voyant tous les remèdes inutiles, avait eu la pensée de lui faire tenter une excursion sur mer, et l'avait emmené avec lui de Palerme à Messine. Peu de semaines

après, François se remettait aux études, qui devaient faire désormais son occupation principale pendant plus de quarante ans. Il y acquit une profonde connaissance des trois langues qui recèlent les plus précieux trésors des antiquités sacrées et profanes. On peut voir dans son *Latium Christianum* comment il savait exprimer lui-même, et comment il enseignait aux Juvénistes de la Sicile l'art d'exprimer les idées chrétiennes, les moins propres en apparence à recevoir une forme littéraire. Quand la neuvième Congrégation générale, voulant relever parmi nous les études grecques, pour la défense et l'honneur de l'Église, en fit un nouveau titre à la profession des quatre vœux, le nom du P. François Scorso mérita d'être cité unanimement, avec les éloges les plus flatteurs, comme celui d'un helléniste que la Sicile pouvait opposer sans crainte aux plus habiles de ceux dont se glorifiait alors l'hérésie. Sa science en hébreu n'était pas moins renommée ; le savant P. Théophile Raynaud témoigne avec quelle impatience il attendait son travail sur les Psaumes ; malheureusement la mort l'empêcha d'y mettre la dernière main.

Mais la science des saints eut toujours la première place dans le cœur du P. Scorso. Il savait trouver de longues heures pour s'entretenir avec Dieu, et ne manquait jamais, selon le conseil de saint Ignace, de consigner par écrit toutes les lumières et inspirations qu'il recevait de Notre-Seigneur. Il dirigea pendant seize ans une congrégation de la sainte Vierge, que l'on compara plus d'une fois, pour la ferveur de ses membres, à un noviciat de religieux. Quand il fut près de mourir, le P. Scorso, repassant devant Dieu sa longue vie d'études, put se rendre le témoignage de ne s'être permis avec réflexion ni une action, ni une parole, ni

une pensée, ni un désir qui n'eût pour unique fin la gloire et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il était âgé de soixante-deux ans et en avait passé quarante-six dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 252. — de Backer, *Biblioth.*, 1ère *édit.*, *t.* 1, *p.* 734. — Mongitore, *Biblioth. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 239. — Patrignani, *Menol.*, 19 *dicemb.*, *p.* 153. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 747. — Th. Raynaud, *apud* Aguilera, *Op. cit.*, *p.* 749.

---

* Le dix-neuvième jour de décembre de l'an 1570, mourut au Collège Romain , le Frère Coadjuteur Jean-Thomas Lauretani, dont l'Histoire générale de la Compagnie a raconté la vocation merveilleuse. Il appartenait à une noble famille de Modène et portait dans le monde le nom d'Amurat Roberti. Dès sa première enfance, la dévotion à la sainte Vierge avait fait ses délices. A peine fut-il en état de disposer de lui-même, qu'il prit le chemin de Lorette, dans le dessein de s'y consacrer uniquement au service de la Mère de Dieu. Il espérait y trouver aussi, comme dans une autre Rome, un grand nombre d'Ordres religieux, parmi lesquels il pourrait choisir celui qui répondrait mieux à ses désirs de perfection ; mais la Compagnie de Jésus était seule établie auprès du sanctuaire de Notre-Dame, et Amurat Roberti nourrissait contre elle une secrète aversion. Grand fut son désappointement ; il pensait même à retourner sur-le-champ à Modène sans se confesser ni communier, et même sans entrer dans la *Santa Casa*, quand des pèlerins auxquels il s'ouvrit de ses peines, relevèrent son courage et le conduisirent à un Père du collège. Il en reçut un si bon accueil,

que changeant de résolution, il se décida à rester pour toujours à Lorette ; il obtint même du gouverneur de la ville la permission de se construire une cabane dans les environs et s'y enferma pour vivre en solitaire.

Il était depuis quelque temps dans son ermitage, tout occupé de la prière et de la pénitence, quand les désirs de vie religieuse se réveillèrent dans son cœur. Il s'offrit aussitôt à suivre l'appel de Dieu ; mais par une répugnance instinctive, il excluait de son acceptation la Compagnie de Jésus ; il craignait que l'obéissance ne l'obligeât un jour à s'éloigner de son cher sanctuaire. Amurat Roberti agitait ces pensées, lorsque le 29 décembre 1569, fête de saint Thomas de Cantorbéry, il crut entendre une voix qui lui disait : « Pauvre enfant, tu ne peux rien de toi-même ; regarde-moi et écoute ». Il lève les yeux et voit l'auguste Mère de Dieu, telle qu'elle est représentée à Rome dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure. Marie lui rappelle les faveurs dont elle l'a comblé, lui reproche de s'attacher à des murailles de pierre, aux dépens de sa perfection, et enfin lui commande d'entrer dans la Compagnie, et de s'y montrer fidèle à l'obéissance, fallût-il abandonner la sainte Maison : « Va donc, ajouta-t-elle ; c'est moi qui t'ai conduit ici ; je ne t'abandonnerai pas, et je te protégerai jusqu'à ta mort » . Amurat Roberti courut aussitôt au collège, et après les épreuves ordinaires, il fut admis au noviciat. C'est alors que pour consacrer le souvenir de la grâce qu'il avait reçue le 29 décembre, et pour témoigner son amour à Marie et à saint Jean, l'enfant privilégié et le gardien de Marie, il changea son nom en celui de Jean-Thomas Lauretani.

Le premier sacrifice demandé au nouveau disciple de saint

Ignace fut celui qu'il avait le plus redouté. Mais docile aux enseignements de la Mère de Dieu, il l'accomplit généreusement, et suivit à Rome le P. Vincent Bruni, nommé Recteur du Collège Romain. Son éducation et ses talents auraient pu lui permettre de prétendre un jour à l'honneur du sacerdoce ; par humilité, il sollicita la grâce de rester au rang des Frères Coadjuteurs. Jusqu'à la vieillesse, il s'occupa avec une ardeur et une perfection admirable aux plus bas offices de la maison. Il était si ami de la pauvreté et si oublieux de lui-même, qu'il n'avait pas même une chambre où reposer la nuit ; il se jetait dans un coin et y prenait un court sommeil, qu'il interrompait bientôt pour vaquer à l'oraison. Aussi la mort de ce fidèle serviteur de Marie fut précieuse devant le Seigneur, et sa mémoire est demeurée en bénédiction.

Sacchinus, *Histor. Societ.*, *part.* 3a, *lib.* 6, *n.* 13 *seqq.*, *p.* 272 *seqq.* — Patrignani, *Menol.*, 6 *genn.*, *p.* 62.

XX DÉCEMBRE

—

Le vingtième jour de décembre de l'an 1698, mourut à Rome le P. Thomas Magni, confesseur et Père spirituel des Juvénistes de Saint-André, puis de tout le Collège Romain, pendant les vingt-trois dernières années de sa vie. Le sacrifice qui lui avait coûté le plus jusqu'à son élévation au sacerdoce, était, disait-il, de n'avoir pu se livrer, selon toute la mesure de son attrait, à l'oraison, à la mortification et au zèle des âmes. Quand il eut fini ses études, les supérieurs lui accordèrent peu à peu une plus grande latitude ; il en profita libéralement. « Je ne crois pas, disait le P. Benoît Rogacci, qui le connut alors, je ne crois pas que le P. Magni cède jamais à aucune satisfaction naturelle ». Il semblait toujours en quête de quelque nouvelle industrie pour se tourmenter lui-même. A l'exemple de saint Pierre d'Alcantara, il entreprit une longue et douloureuse lutte contre le sommeil, et le réduisit à trois heures au plus passées sur une planche, ou sur un escabeau, les jambes étroitement liées. Son jeûne était celui de l'Église primitive ; il se bornait à un seul repas, souvent même à un seul morceau de pain et à un verre d'eau. Ainsi passait-il en particulier les trente jours du mois de juillet qui précèdent la fête de saint Ignace. Sous ses vêtements intérieurs, il portait toute

l'année une longue tunique de crins et une ceinture de fer à pointes aiguës, et ne les déposait que pour se flageller deux fois par jour ; pendant la licence des fêtes profanes, il multipliait ces pieuses rigueurs en esprit d'expiation.

Mais l'oraison rendait douces toutes ces souffrances au serviteur de Dieu. Après avoir donné aux Scolastiques et aux Frères Coadjuteurs du Collège Romain tout le temps dont ils avaient besoin pour les affaires de leur conscience, car c'était là sa mission, disait-il souvent, il consacrait à la prière tous les instants où il demeurait seul, et les quatre heures qu'il dérobait chaque jour à son repos. Aussi la lumière divine semblait-elle l'investir de toute part, ce qui le faisait appeler par le P. Piscicelli, un des plus habiles maîtres de la vie spirituelle que Rome possédât à la même époque, « l'homme de toutes les vertus ». Au jugement d'un autre, le P. Curzio Sesti, le P. Magni avait porté ces vertus si haut, qu'il ne semblait pas inférieur à plusieurs saints canonisés. Le P. Magni mourut dans la soixante-troisième année de son âge et la quarante-troisième depuis son entrée dans la Compagnie.

Tutii, *Brevi raguagli...*, *p.* 1-24. — Patrignani, *Menol.*, 20 *dicemb.*, *p.* 168.

---

* Le vingtième jour de décembre de l'an 1724, mourut à Venise le P. André Alcenago, l'apôtre de cette ville pendant trente-cinq ans. Il avait d'abord demandé et obtenu la mission des Indes ; mais en arrivant à Gênes, le vaisseau sur lequel il avait espéré

prendre passage, venait de mettre à la voile. Rappelé dans sa Province, il fut chargé de l'enseignement de la philosophie et de la théologie dans notre collège de Venise, et appliqué ensuite au ministère apostolique. Le serviteur de Dieu y consuma le reste de sa vie au milieu de travaux continuels. Il faisait deux parts de son année : l'une était consacrée aux missions de campagne. Il évangélisa tour à tour plus de cent villages. Le Père qui lui servait de compagnon, témoin de ses fatigues, de ses pénitences, des fruits de salut opérés dans les âmes, a résumé d'un mot son éloge : « J'ai la même estime pour les vertus du P. Alcenago que si j'apprenais qu'il eût ressuscité plusieurs morts ». La seconde partie de l'année se passait à Venise. « Les prédilections de l'homme de Dieu, écrit son supérieur, et en quelque sorte « sa passion dominante étaient pour les pauvres, pour les prisonniers, les forçats, les malades abandonnés » ; il avait pour tous ces malheureux des entrailles de miséricorde ; il leur prodiguait avec une infatigable sollicitude les secours spirituels et temporels ; aussi, quand il apparaissait au milieu d'eux, s'écriaient-ils pleins de joie : « Voici notre Père ». Si on venait l'avertir, pendant qu'il était à son confessionnal presque toujours entouré d'une foule brillante, que quelqu'un de ces pauvres gens le demandait, il partait aussitôt : « Les riches, disait-il, ont près d'eux leur confesseur qui les assiste les nuits entières et les prépare à bien mourir ; je veux que les pauvres en aient autant ». Son inépuisable charité se faisait solliciteuse pour ses protégés ; il se privait de toutes les douceurs pour les leur partager ; jusque dans les bras de la mort, il s'occupa de leur venir en aide.

Après avoir dépensé tout le jour au service du prochain, dans

les hôpitaux, les prisons, les galères, dans son confessional, au chevet des moribonds, le P. Alcenago passait une partie de la nuit en oraison ; c'est là qu'il avivait sans cesse la flamme de son zèle et faisait descendre la bénédiction du ciel sur ses travaux. A la prière, il unissait la mortification, le jeûne, le cilice, les disciplines sanglantes, et surtout la pratique fidèle des vertus religieuses, l'humilité, l'amour de la vie commune, et une admirable promptitude à se prêter à tous les désirs des supérieurs. Il donna de longues années les points de méditation aux Frères Coadjuteurs, « petite chose en apparence, observe avec raison le P. Patrignani, mais qui ne laisse pas d'être pénible à plusieurs égards », et grandement méritoire.

La vénération dont jouissait le P. Alcenago, parut avec éclat dans sa dernière maladie. Les plus illustres personnages, le patriarche, le nonce apostolique, l'ambassadeur d'Autriche, les sénateurs faisaient prendre chaque jour de ses nouvelles. Mais les pauvres surtout laissèrent déborder leur douleur ; leurs larmes furent son plus bel éloge. Quand il eut rendu le dernier soupir, une même exclamation s'échappa des lèvres de tous ceux qui l'avaient connu : « Un saint vient de mourir ». Le P. Alcenago était âgé de soixante-treize ans ; il en avait passé cinquante-quatre dans la Compagnie.

PATRIGNANI, *Menol.*, 20 *dic.*, *p.* 172. — *Lettre circulaire du* P. ODÉRIC ZUANERA *pour annoncer la mort du P. André Alcenago*, *Venezia*, 23 *decembre* 1724 *(Archiv. Rom.)*. — BELLATI, *Ragionamento delle Virtù del P. Andrea Alcenago* . . cf. CARAYON, *Bibliographie historique, n.* 1432-1433. — FLAMIN. CORNELIUS, *Ecclesiæ Venetæ. . illustratæ ac in decades distributæ*, *Venetiis*, 1749, *t.* 2.

XXI DÉCEMBRE

—

Le vingt-et-unième jour de décembre de l'an 1635, mourut saintement à Palerme le P. Jourdain Cascini, fidèle imitateur de notre Bienheureux Père dans le gouvernement de la Compagnie. Il avait le cœur et l'esprit également larges ; à une prudence surnaturelle, il joignait cette tendresse pour Dieu et les âmes, surtout pour les âmes de ses inférieurs, si magnifiquement appelée dans la neuvième partie des Constitutions *la splendeur de la charité.* Recteur de collège, Maître des novices, Instructeur des Pères du troisième an, Provincial de Sicile et de Venise, il regardait comme son premier devoir d'appartenir à ceux qui lui étaient confiés. Il était inouï, dit son biographe, qu'il se montrât jamais fatigué ou importuné quand on venait frapper à sa porte, fallût-il écouter longtemps le plus indiscret de ses religieux. Jamais non plus il n'écrivit ou ne dit un seul mot pour se débarrasser de qui que ce fût. Un père de famille, disait-il souvent, élève-t-il uniquement les enfants de son choix ; ne prend-il pas soin de tous ceux que la nature lui donne ? Ainsi un supérieur doit s'occuper de tous ceux qui sont remis à sa sollicitude. Il n'épargnait aucune peine pour les rendre dignes de servir utilement les âmes et la Compagnie. Bien des fois, pour toucher et corriger les coupables, il al-

la jusqu'à se mettre à genoux devant eux en les suppliant avec larmes de reconnaître leurs torts. « Si quelqu'un, dit l'Histoire de la Province de Sicile, était tenté de croire que le saint Recteur poussait la condescendance à l'excès, avant de blâmer sa manière d'agir, qu'il demande à Notre-Seigneur d'aimer comme lui ». Cette bonté d'ailleurs ne lui faisait obtenir que plus efficacement de généreux sacrifices. Le P. Aquaviva lui écrivit une fois pour savoir si les Juvénistes, qui lui étaient alors confiés, ne négligeaient pas leurs études, tant on avait loué devant lui l'ardeur de ces jeunes gens aux exercices de la mortification, de l'humiliation et de la prière. Il n'avait pas moins entièrement gagné le cœur de nos Frères Coadjuteurs. Pour leur procurer le délassement dont ils avaient besoin, il les autorisait, les jours de fête, à se rendre dans quelque église où la pompe des cérémonies religieuses attirait les fidèles, et joignant l'humilité à la charité, il remplissait alors lui-même les fonctions de portier.

L'hospitalité du P. Cascini envers tous les enfants de la Compagnie, son empressement à les accueillir et à les garder comme des frères, étaient également renommés dans toute la Province de Sicile ; plusieurs ne l'entendirent pas sans admiration rendre mille actions de grâces à Notre-Seigneur d'avoir retenu dans sa maison un Père étranger qui durant cette prolongation de séjour tomba malade, et lui causa bien des embarras et bien des frais. « Malheur à nous, disait-il, si l'exercice de la charité nous était à charge ! Ce serait un signe trop sûr que nous-mêmes sommes à charge à la Compagnie ». Le P. Cascini fut accueilli à sa mort par Notre-Seigneur, comme il avait lui-même si souvent accueilli les autres ; il se montra dès les jours suivants tout éclatant de

gloire à plusieurs de ses amis qui ne pouvaient se consoler de l'avoir perdu. Il avait passé quarante-huit ans dans la Compagnie ; il était âgé de soixante-dix ans.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 538, 643 ; *t.* 2, *p.* 305 *seqq.* — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 21ª *dec.*, *p.* 337. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 528. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 804. — Mongitore, *Biblioth. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 369.

Le vingt-et-unième jour de décembre de l'an 1649, mourut dans la maison professe de Palerme le P. François Sparacino, émule par l'innocence, le zèle apostolique et la sainteté, du grand thaumaturge de la Sicile, Louis La Nuza, son intime ami. L'amour filial de la très sainte Vierge devint pour lui la source de tous les biens. Il touchait à peine à l'adolescence, lorsqu'il fut un jour attiré, grâce à sa candeur, dans un piège infernal où toute fuite était impossible. Dès qu'il s'aperçut du péril, l'angélique enfant, bien résolu de souffrir la mort plutôt que de livrer le trésor de sa pureté, invoqua le secours de l'Immaculée Reine des vierges. A l'instant même, le tentateur, qui se croyait sûr de sa proie, fut frappé de paralysie, et tout tremblant se jeta à ses pieds en le suppliant de lui obtenir son pardon. Depuis cette merveilleuse délivrance jusqu'à sa mort, le P. Sparacino se voua sans réserve au culte de Marie. On remarqua que durant ses trente années d'apostolat dans toutes les parties de la Sicile, il ne montait pas une fois en chaire sans y rappeler quelqu'un des bienfaits ou des privilèges de Notre-Dame ; et il le faisait toujours avec transport et des fruits extraordinaires.

Mais les faveurs de sa divine protectrice ne le rendaient que plus humble et plus ennemi de son repos. Ses austérités rappelaient celles des anciens Pères du désert. L'usage du lit lui était inconnu, même dans les infirmités de la vieillesse, et il ne prenait un peu de sommeil qu'assis sur une chaise et tout habillé. Dieu permit souvent au démon de l'attaquer visiblement, de le souffleter, de le flageller, de le fouler aux pieds, de le traîner dans sa pauvre cellule et de le laisser gisant à terre, le visage livide et le corps en sang. Mais, comme saint Alphonse Rodriguez, il voyait alors apparaître Notre-Dame, qui le consolait et le guérissait. La maison professe de Palerme possédait une fameuse image de la Mère de Dieu, exposée tout au sommet du grand escalier. Ce fut elle qui, durant les tumultes populaires de l'année 1647, lorsque la multitude furieuse accourait au milieu d'une nuit terrible, agitant des torches ardentes pour brûler les portes de l'église et en piller les richesses, défendit à son serviteur de rien craindre. En effet, quand toute espérance humaine semblait perdue, la vue d'un simple congréganiste inconnu suffit pour apaiser, comme par enchantement, les flots de la populace en délire.

Le P. Sparacino mourut dans la soixante-cinquième année de son âge et la quarante-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth., p.* 255. — de Backer, *Biblioth.,* 1re *édit., t.* 3, *p.* 705. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 482, 536 *seqq.* — Mongitore, *Biblioth. Sicul., t.* 1, *p.* 241.

* Le vingt-et-unième jour de décembre de l'an 1769, mourut à Porto-Bello, près de l'isthme de Panama, le P. Étienne Pallozzi, chassé par les décrets du roi d'Espagne des missions du Paraguay. Il était parti de Rome pour le Nouveau-Monde dès la seconde année de son noviciat. Après avoir terminé ses études au collège de Cordoue du Tucuman, il avait été envoyé chez les Chiquitos. Il semblait que Dieu l'avait prédestiné à la sanctification de ces peuples. Vainement les supérieurs tentèrent plus d'une fois de le rappeler; des circonstances indépendantes de leur volonté les empêchèrent toujours de donner suite à leur projet. Simple missionnaire ou supérieur de toutes les réductions établies sur le territoire des Chiquitos, le P. Pallozzi, par sa charité, son dévouement, sa douceur, ravit le cœur des Indiens et s'en fit aimer comme leur père. Cette affection rejaillissait sur tous ses compagnons. Nulle part les ouvriers de la Compagnie n'étaient entourés de plus d'amour et de vénération.

L'humilité semblait la vertu dominante de l'homme de Dieu. Il était si empressé à se mettre au service de tout le monde, même quand il était supérieur ; il commandait avec tant de bonté et d'égards ; il apportait dans ses rapports avec ses frères tant de simplicité et de cordialité, que selon l'expression de l'un d'entre eux, le P. Joachim Camano, il fallait faire un acte de foi pour croire qu'il fût au-dessus des autres. « Au souvenir de sa condescendance, disait le même témoin, je ne puis retenir mes larmes; quiconque n'a pas vu de ses yeux les actes auxquels il s'abaissait pour nous, ne pourra jamais s'imaginer quel fut en cet homme l'esprit d'humilité ».

Quand parurent les odieux décrets d'exil contre les apôtres qui avaient gagné ces nations à la civilisation et à la foi de Jésus-Christ, le président du sénat de Chuquisaca, Martinez, demanda que le P. Pallozzi fût exempté de la loi commune et laissé au milieu des Indiens, parce que nul autre n'avait plus d'autorité sur leurs esprits, et n'aurait pu mieux les contenir, s'ils avaient tenté de se révolter. Mais l'impitoyable sentence ne souffrait aucune exception ; et à l'âge de soixante-dix ans, après un demi-siècle de travaux, le missionnaire, le cœur brisé prit, au milieu des larmes de ses Indiens, la route de l'exil. Pendant cette longue et douloureuse odyssée, du Paraguay au Pérou, et du Pérou à Panama et à Porto-Bello, il ne pensa qu'à soutenir le courage de ses frères et à soulager leurs fatigues. Sa charité lui fit donner le nom de saint. Mais comme les proscrits attendaient à Porto-Bello, station tristement fameuse par l'insalubrité de son climat, le départ du navire qui devait les emmener en Europe, il fut assailli par une fièvre maligne ; il y succomba bientôt dans la soixante-et-onzième année de son âge et la cinquante-deuxième depuis son entrée dans la Compagnie.

JOACHIM CAMANO, *Imola,* 25 *sett.* 1787. *Lettre au P. Termanini (Arch. Rom.).*

XXII DÉCEMBRE

—

Le vingt-deuxième jour de décembre de l'an 1707, mourut à Parme le P. Paul Casati, qui malgré sa vieillesse et la perte de la vue, publiait encore ses derniers ouvrages sur les sciences sacrées et profanes, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Nous emprunterons tous les traits et la plupart des expressions de son éloge aux rédacteurs du *Journal de Trévoux* qui ne crurent pas pouvoir à sa mort, lui refuser un pareil hommage, quand toute l'Europe, avait si hautement loué son mérite pendant sa vie.

La noblesse de son origine le distinguait encore moins que son esprit, son beau naturel, sa prudence et sa piété. Il enseignait la théologie à Rome, lorsque le P. Goswin Nickel le choisit pour aller en Suède, sous un déguisement qui pût tromper la vigilante haine des ennemis de l'Église, conférer à Stockholm avec la reine Christine ; le succès de ce voyage fut la conversion de cette princesse, conversion si parfaite et si généreuse, que Christine ne recula point devant la perte d'une couronne. A peine Casati fut-il de retour d'une si délicate ambassade, que malgré ses rares talents pour les sciences, il fut appliqué par le P. Nickel au gouvernement de ses frères, et y consuma plus de quarante ans.

Prudent, mais toujours droit sans aucun détour de finesse, modeste sans affectation, zélé sans violence et sans aigreur, le temps de sa supériorité parut toujours trop court à ceux qui avaient le bonheur d'être sous sa direction. Il inspirait la vertu par son exemple ; il la faisait aimer par ses manières ; plus soigneux de prévenir les fautes que de les punir, il se voyait rarement dans la nécessité d'être sévère. Quelque amour qu'il eût pour l'étude, à laquelle il consacra toujours et partout une grande partie de ses moments libres, il n'en était pas d'un accès plus difficile ; l'accueil qu'il faisait à tout le monde, ôtait jusqu'au soupçon qu'on l'importunât. Sa douceur retenait les plus vifs ; sa bonté calmait les plus aigris ; sa franchise ouvrait les cœurs des plus défiants et des plus dissimulés ; ses reproches même ne blessaient point, tant il était visible pour tous que l'amertume n'y avait aucune part, et qu'en le contraignant à châtier, comme un enfant coupable y contraint son père, on n'avait rien perdu de sa tendresse. Tous l'aimaient, parce que tous sentaient qu'ils en étaient véritablement aimés. C'est ce qu'éprouvèrent tour à tour sous son gouvernement le collège de Parme, la maison professe de Venise, et enfin la Province tout entière. Mais c'est ce qu'éprouva surtout presque jusqu'à la mort de ce grand homme, l'antique et florissante université de Parme, dont il occupa la première dignité pendant trente ans.

En digne fils de saint Ignace, le P. Casati ne s'appliquait pas moins, dans le saint exercice de l'oraison, dont il fit toujours ses délices, à orner son âme de connaissances et de vertus bien plus précieuses. Il y puisa en particulier cette égalité d'humeur et ce calme dans les événements les plus imprévus et les plus contrai-

res, cette fermeté à l'épreuve de toutes les tribulations d'une longue vie, que la philosophie humaine promet et ne donne point. Enfin sa tendre dévotion pour Jésus souffrant venait de la même source, et les larmes jaillissaient de ses yeux chaque fois qu'il parlait ou qu'il entendait parler des sacrés mystères de la Passion. Le P. Casati mourut à l'âge de quatre-vingt-onze ans, dont il avait passé soixante-treize dans la Compagnie.

Mémoires de Trévoux, août 1708, *p.* 1453 *et suiv.* — Sommervogel, *Biblioth., t.* 2, *p.* 799. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 647. — *Lettre circulaire du* P. Jules Beltume *pour annoncer la mort du P. Casati, Parma,* 23 *decemb.* 1707. *(Archiv. Rom.).* — *Elogio storico scientifico del. P. Paolo Casati Piacentino S. J. (Archiv. Rom.).*

---

* Le vingt-deuxième jour de décembre de l'an 1706, mourut à Padoue le P. Jean-Baptiste Romagnoli, que son supérieur appelait « un religieux vraiment saint, formé sur le modèle de nos Constitutions ». Il exerça pendant plus de quarante ans l'office de Procureur au collège de cette ville, également attentif, dit encore le même témoin, aux biens temporels qui lui étaient confiés, et au bien spirituel des âmes. Les préoccupations de son emploi ne l'empêchaient point de vivre dans une intime union de cœur avec Dieu et de vaquer fréquemment au saint exercice de l'oraison. Scrupuleux observateur de la pauvreté, il ne voulait rien dans sa chambre qui ne fût strictement nécessaire ; nul n'était plus exact à demander les moindres permissions. L'épreuve de la cécité pendant les deux dernières années de sa vie, acheva d'épurer sa ver-

tu. Le P. Romagnoli supporta cette pénible infirmité avec une patience admirable, sans faire entendre une seule parole de plainte, sans rien perdre de la sérénité de son visage. Prévoyant que l'appel de Dieu était proche, il pria son supérieur d'entendre sa confession générale ; et celui-ci affirme que le saint vieillard n'avait jamais perdu la grâce de son baptême. Le P. Romagnoli ne tarda pas à expirer doucement, après un jour seulement de maladie. Il était dans la quatre-vingt-unième année de son âge et la cinquante-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie.

Lettre circulaire du P. Livio Pogelli *pour annoncer la mort du P. Romagnoli, Padova,* 23 *decemb.* 1706 *(Archiv. Rom.).*

XXIII DÉCEMBRE

—

Le vingt-troisième jour de décembre mourut en 1700, Maître des novices de Messine, le P. Joseph d'Alessandro, modèle de charité envers les autres et de haine contre lui-même. Il avait puisé ces sentiments dès sa plus tendre enfance dans les leçons et les exemples de la maison paternelle. L'un des premiers livres que ses parents lui remirent entre les mains, et dont ils faisaient eux-mêmes la nourriture ordinaire de leur âme, fut le traité du P. Rodriguez sur la perfection. Dieu répandit si abondamment les richesses de ses bénédictions sur cette pieuse famille, que le père et le fils entrèrent ensemble dans la Compagnie, tandis que la mère se consacrait au service de Notre-Seigneur dans un monastère de l'Ordre de saint Benoît, à Vezzini.

Dès son élévation au sacerdoce, Joseph d'Alessandro passait dans toute la Sicile pour opérer par sa douceur des miracles de conversion, de pénitence et de sanctification. On peut voir en particulier, dans l'ouvrage du P. Aguilera, l'histoire d'une malheureuse pécheresse qui entassait depuis près de vingt ans sacrilège sur sacrilège, sans que ni l'éloquence des prédicateurs, ni les angoisses d'une maladie mortelle, ni l'apparition même de la très sainte Vierge eussent pu la décider à faire une confession entière de

ses fautes. Mais dès qu'elle eut vu et entendu le P. d'Alessandro, elle fut sauvée.

Nommé Recteur de Caltagirone, puis Instructeur du troisième an, Recteur de Palerme, Maître des novices, l'homme de Dieu avait trouvé, comme prémices de son gouvernement, une maison criblée de dettes, et condamnée à de nouvelles dépenses par la rigueur d'une année de famine, et par les fêtes, si magnifiques en Sicile, que réclamait la canonisation de saint François de Borgia. Néanmoins, au bout de trois ans, le collège ne devait plus rien. Quand on demandait au saint Recteur comment il s'était déchargé d'un pareil fardeau : « En donnant largement aux pauvres, répondait-il, et nous fiant aux promesses de Dieu, sans rien négliger pour nous rendre dignes, par la fidélité à toutes nos règles, d'être regardés et traités comme ses enfants ». — « Dieu n'est jamais avare, disait-il encore, avec les âmes libérales et généreuses » ; sainte maxime qui lui faisait demander à son Provincial que les Pères et Frères Coadjuteurs brisés par l'âge et les maladies lui fussent envoyés, pour qu'il prît soin d'eux avec ses novices. Il ne fournissait pas moins libéralement à l'entretien des Nôtres et des étrangers qui désiraient faire dans sa maison les Exercices de saint Ignace, sachant assez et proclamant bien haut que ce que l'on fait pour les âmes est payé au centuple dès cette vie. Mais s'il s'agissait de sa personne, le P. d'Alessandro suivait des maximes bien différentes : « *Domine, pati et contemni pro te,* répétait-il comme l'héroïque saint Jean de la Croix ; Seigneur, souffrir et être méprisé pour vous » ! Les instruments dont il se servait pour mettre sa chair en lambeaux, étaient une imitation de ceux que la rage des persécuteurs avait inventés contre les martyrs ; et nous

savons avec certitude que, pendant au moins dix-sept ans, deux simples paysans, auxquels il avait persuadé que c'était rendre un incomparable service à son âme, lui servirent tour à tour de bourreaux une ou deux fois par mois, et faisaient de son corps une vive image de Jésus déchiré dans la flagellation. Le P. d'Alessandro mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans ; il en avait passé soixante-trois dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 23 *dic.*, *p.* 197. — Mazzolari, *Comment. et Ellog.*, *p.* 140. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 598.

---

* Le vingt-troisième jour de décembre de l'an 1731, mourut au collège Saint-Ignace à Naples, le P. Louis de Mutiis. Au témoignage des Lettres annuelles de sa Province, ce n'avait pas été sans une inspiration particulière de la Providence, que les supérieurs, quarante années auparavant, l'avaient envoyé dans ce collège, pour en faire l'apôtre de la nombreuse et indigente population qui se pressait dans le quartier dit *del Mercato*. En effet, le P. de Mutiis se voua tout entier à l'évangélisation de ces pauvres gens, que la misère, l'ignorance et l'oisiveté entraînaient trop souvent au vice et à l'oubli de Dieu. Il faisait le catéchisme deux fois par semaine ; le vendredi, il allait sur la place publique, où les désœuvrés se trouvaient toujours en grand nombre, les réunissait autour de lui, et après une vive exhortation, les entraînait à l'église voisine du collège, où il complétait son œuvre, en les excitant au regret de leurs fautes et à la confession. Aux approches de Pâques, il redoublait de zèle ; il leur donnait pendant plusieurs jours

les Exercices de saint Ignace, et le dimanche des Rameaux, il les conduisait en procession solennelle à l'archevêché pour y faire la communion pascale. Une congrégation lui servit à étendre et à perpétuer les fruits de son apostolat. Il l'établit sous le titre de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; il en recruta les membres surtout parmi les savonniers, les fariniers et autres marchands qui allaient débiter les menus objets de leur commerce dans les rues de la ville et les bourgades environnantes. Cette congrégation devint bientôt florissante ; elle ramena la vie et la ferveur, en s'y associant, dans la congrégation de la Bonne Mort, que le P. de Mutiis dirigeait également, et dont il voyait, à son grand regret, les hommes presque entièrement éloignés.

Jusqu'à l'extrême vieillesse, le P. de Mutiis se dépensa avec la même ardeur dans ces œuvres diverses. Rien ne lui coûtait dès qu'il était question de ses pauvres. Il avait pris depuis longtemps pour devise ces paroles si dignes d'un apôtre . « *Omnia ex charitate*, tout par charité » . Il portait le même élan et la même générosité dans l'accomplissement des devoirs de la vie religieuse ; en toutes choses, il visait à la perfection par amour. Son biographe vante principalement sa modestie et sa régularité. Au reste, sa vertu n'était point chagrine ; nul n'était plus aimable et plus gai, et ne semait sa conversation de plus de traits joyeux. A l'âge de quatre-vingt-six ans, il avait encore la lucidité et la fraîcheur de la jeunesse. Il s'endormit doucement et presque sans agonie dans le Seigneur. Son visage parut alors s'embellir d'un éclat céleste ; ses membres demeurèrent flexibles. Pendant deux jours entiers, une foule nombreuse ne cessa de se presser autour de ses restes précieux ; ses congréganistes avaient peine à

le défendre contre l'indiscrétion de ceux qui voulaient de ses reliques. Quelqu'un l'ayant blessé au pied, il en jaillit aussitôt un sang frais et vermeil, qui coula jusqu'au moment de la sépulture et dans lequel on trempait des linges par dévotion. On assure même dans une relation adressée au Père Général François Retz, que ce sang mis dans une fiole s'y conserva liquide. Le P. Louis de Mutiis était dans la quatre-vingt-septième année de son âge et la soixante-huitième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litter. ann. Provinc. Neapolit., ab anno 1731 *usque ad ann.* 1736 *(Archiv. Rom.). — Notizie del P. Luigi de Mutiis, Coadjutore spirituale formato. . . al M° Revdo in Cto Pre, il Preposito Gen. della Compagnia di Gesù. Roma (Archiv. Rom.).*

---

* Le vingt-troisième jour de décembre rappelle le souvenir de la précieuse mort du P. Jean Scotti, de la Province de Venise, arrivée à Rome en 1755. Il était né à Plaisance et appartenait à une noble famille d'Écosse établie depuis longtemps en Italie. Les qualités de son esprit, sa fortune, l'illustration de sa naissance, l'amitié des ducs Farnèse, la possession d'une riche prélature domestique ouvraient le plus magnifique avenir devant lui, et pouvaient même lui promettre les honneurs de la pourpre romaine. Mais Jean Scotti ne regardait ces biens qu'avec indifférence et une sorte de répulsion ; et à dix-neuf ans, il aspirait à l'humilité et à la pauvreté de Jésus-Christ. Son amour de la solitude et de l'oraison l'inclinait vers la vie contemplative des Chartreux, quand

Dieu se servit du fait le plus indifférent en apparence pour modifier le cours de ses idées et l'attirer sous le drapeau de saint Ignace. Son professeur de philosophie, le P. Antoine-Marie Chiapponi, religieux d'une haute vertu, se disposait à partir pour Bologne, où il venait d'être nommé Maître des novices. Jean Scotti alla le voir par civilité. Or il fut si touché de ses paroles, de l'air de sainteté qui brillait dans ses traits et dans toute sa personne, qu'il résolut de le suivre, et peu de temps après, il alla se mettre sous sa direction au noviciat de Saint-Ignace à Bologne.

Il forma sur-le-champ le dessein de répondre pleinement aux exigences de sa vocation, qui veut des hommes de vertu et de science. En effet, il sut si bien faire valoir les dons de Dieu, qu'il se rendit éminent en toutes choses. Il fut tour à tour prédicateur, professeur de philosophie et de théologie et préfet des études à notre université de Bologne ; Recteur des collèges de Parme et de Plaisance, et Provincial de Venise. Le Souverain Pontife Benoît XIV, qui l'avait vu de près n'hésitait pas à le mettre au rang des hommes les plus remarquables dont la Compagnie pût alors se glorifier. A la mort du P. Michel-Ange Tamburini, le P. Scotti prit part à la Congrégation générale réunie pour donner un successeur au défunt. Le nouveau Général, François Retz, vivement frappé de ses grandes qualités, le nomma quelque temps après Secrétaire de la Compagnie. Le P. Scotti se dépensa douze années dans cet emploi, avec autant de sagesse et de prudence que de dévouement et d'abnégation; et le P. Retz étant venu à mourir, il fut élu par la Congrégation générale Assistant d'Italie; mais il eut à peine le temps d'entrer en charge : une maladie violente l'emporta brusquement quinze jours après son élection, à l'âge de soixante-quatorze ans.

Pendant cette longue et laborieuse carrière, le P. Jean Scotti était demeuré fidèle à l'attrait de sa jeunesse, le silence et l'oraison ; il fuyait autant qu'il était en lui tout ce qui sentait le bruit et l'éclat. Pressé plusieurs fois de livrer à l'impression ses leçons de théologie, il s'en défendit toujours avec humilité, et se contenta de publier un petit traité ascétique, *Dies sacra*, « véritable livre d'or », disait plus tard le grand archevêque de Malines, le cardinal Franckenberg, dont nous faisons notre lecture de chaque jour ; *libellum vere aureum... quotidie legimus* ».

Litter. ann. Provinc. Venet. (Archiv. Rom.). — DE BACKER, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 1, *p.* 735. — *Dies sacra... Libellus jussu Excellentissimi ...Joann.-Henr. Archiepiscopi Mechlin.... reimpressus, Lovanii*, 1765, *p.* 5.

XXIV DÉCEMBRE

—

Le vingt-quatrième jour de décembre de l'an 1620, mourut très saintement dans la réduction indienne de San-Miguel, près de Manille, le P. André Caro, né à Trapani en Sicile, parti en 1603 pour les Philippines, et apôtre des Tagales pendant dix-sept ans. Les Espagnols l'avaient surnommé par excellence le *Père spirituel*, tant il avait le don d'embraser les âmes, et paraissait lui-même consumé des flammes de l'amour divin. En se rendant d'Italie à Cadix, il traversa par terre une grande partie de l'Espagne ; il reçut de telles faveurs à Notre-Dame de Montserrat, que plus tard, en reconnaissance, il consacra sous ce titre un sanctuaire et un autel ornés d'une copie de l'image miraculeuse de Marie ; et cent cinquante ans après la mort du serviteur de Dieu, c'était encore un lieu de pèlerinage très vénéré des Espagnols de Manille et des Indiens. Pendant qu'il attendait, dans la Province d'Andalousie, le départ des vaisseaux, ses désirs d'aller donner sa vie et son sang pour le salut des âmes, se communiquèrent si rapidement autour de lui, que le Recteur de Grenade se crut obligé de les modérer, car tous les jeunes religieux de sa communauté n'aspiraient plus qu'à passer les mers. Mais l'esprit de dévouement qu'ils en conservèrent, ne fut pas perdu pour la gloire de Dieu.

Les deux missions Tagales de Santiago et de San-Miguel furent le théâtre le plus éclatant des travaux du P. Caro. C'est à son séjour dans la première que se rattache le fait suivant, raconté dans l'Histoire générale de la Compagnie. Une pauvre indienne était morte sans confession, avant que ses parents eussent songé à demander le missionnaire. A cette nouvelle, le P. Caro saisi de douleur accourut ; et se prosternant à terre auprès du cadavre déjà placé dans la bière : « Seigneur, s'écria-t-il en versant un torrent de larmes, comment le pasteur pourra-t-il vivre, si la brebis est perdue éternellement » ! Puis après avoir longtemps gémi et prié, il se releva, s'approcha de la morte, et donna l'ordre à un des Tagales présents de s'assurer si le pouls ne battait pas. — « Il bat » ; répondit le néophyte ; mais le corps continuait à demeurer immobile. Alors, le nouvel Élie se prosterna une seconde fois et invita tous les assistants à en faire autant, pour conjurer Dieu d'achever son œuvre, en rendant le mouvement et la parole à celle qu'il venait de rappeler à la vie. Soudain l'indienne parut se réveiller d'un profond sommeil ; elle fit avec le plein usage de sa connaissance l'aveu de ses fautes au P. Caro ; puis à peine eut-elle reçu le sacrement de la réconciliation, qu'à la vue des nombreux témoins de cette scène, elle se rendormit doucement dans la paix du Seigneur.

Parmi les plus touchantes et plus salutaires pratiques du P. Caro, on ne saurait passer sous silence sa dévotion au Saint-Esprit, non plus que sa tendresse pour le Cœur entr'ouvert et le sang de Jésus. Chaque année, dit son biographe, aux saintes fêtes de la Pentecôte, sa poitrine semblait un volcan d'où s'échappaient des torrents de flammes. En prenant à l'autel le sang du calice, il

s'imaginait appliquer ses lèvres sur la plaie du Cœur de Jésus. Il plongeait en esprit dans ce bain divin toutes les créatures qui le servaient ou le faisaient souffrir, et jusqu'à la nourriture de son corps. Durant la nuit qui précéda son départ pour le ciel, il entretenait encore ceux qui le veillaient, avec une paix et une joie toutes célestes, des faveurs ineffables dont le Sauveur avait, à sa connaissance, comblé mille fois, dans leur agonie, les âmes embrasées d'amour pour son précieux sang et pour les cinq plaies de son corps sacré. Le P. Caro était âgé de quarante-neuf ans, dont il avait passé trente-trois dans la Compagnie.

CORDARA, *Histor. Soc. Jesu*, *part.* 6ª, *lib.* 6, *n.* 196, *p.* 333. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 24ª *dec.*, *p.* 342. — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 125.

Le vingt-quatrième jour de décembre de l'an 1625, dans la maison professe de Palerme, mourut le P. JOSEPH LA MATTINA, d'une dévotion insigne au divin mystère de la crèche. Il passa la plus grande partie de sa vie au confessionnal ; il soutenait ou créait de là une multitude de bonnes œuvres, par l'esprit de zèle et de charité dont il animait les âmes qui s'étaient mises sous sa conduite. On avait coutume de dire à Palerme que c'était une même chose de se confesser au P. La Mattina et de vouloir devenir un saint. Dans les moments libres que lui laissait cet humble mais si fructueux apostolat, son amour pour la Compagnie lui faisait recueillir les plus beaux exemples de vertu et les saintes industries de

nos premiers Pères en Sicile ; précieux trésor de famille, et la plus riche source peut-être d'où fut tirée, un siècle plus tard, la belle Histoire du P. Aguilera.

Chargé de la procure dans un temps d'extrême détresse, le P. La Mattina vit un jour tous les Frères dont l'office était de pourvoir à la subsistance de la maison, se présenter à lui dès le matin, et déclarer qu'il ne restait plus aucune provision d'huile, de vin, de blé, ni d'aucun autre aliment, pour une durée de vingt-quatre heures. Le P. La Mattina priait en ce moment-là même saint Ignace de venir au secours de ses enfants. A une si pénible nouvelle, sentant au plus intime de son âme que le défaut de tout secours humain rendait plus assuré le secours de Dieu, il célèbre avec une confiance inébranlable le saint Sacrifice ; puis il va frapper à la porte, non des amis et des bienfaiteurs de la Compagnie, mais de personnes qui devaient être, ce semble, indifférentes et dont le nom lui était à peine connu. Il leur expose humblement ses besoins, reçoit de toutes l'accueil le plus bienveillant accompagné de généreuses promesses; et quand il rentre vers l'heure de midi, il trouve apportées déjà de différents côtés de larges aumônes en provisions de toute nature et même en argent.

Dans une autre circonstance, pour écarter des siens les fureurs d'un peuple en délire, le P. La Mattina, la tête couronnée d'épines, la corde au cou, les épaules déchirées par une cruelle flagellation, eut encore avant tout recours à Notre-Seigneur ; et sa prière ne fut pas moins complètement exaucée. Enfin, dans l'instant même où il rendait le dernier soupir, son âme fut vue toute éclatante de gloire et montant aux cieux, pour y célébrer parmi les anges la fête de Noël, qu'il avait coutume de célébrer sur la terre

avec un incomparable amour pour l'Enfant Jésus. Il était âgé de soixante-treize ans et en avait passé cinquante-quatre dans la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 404; *t.* 2, *p.* 198. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 739.

---

* Le vingt-quatrième jour de décembre de l'an 1658 mourut à Rome le P. Pierre Gravita, plus connu peut-être sous le nom de Caravita. Il appartenait à une famille aisée de Narni et était fils unique. Lorsqu'il entra dans la Compagnie, à l'âge de dix-sept ans, son père et sa mère accoururent à Rome, pour l'arracher coûte que coûte à sa vocation. Après un assaut inutile, comme ils priaient l'un et l'autre dans l'église du noviciat, au moment où les novices y entraient pour la récitation des litanies, la mère fut si touchée de la modestie et de la sérénité joyeuse qui rayonnait sur le visage de ces jeunes gens, qu'elle se trouva complètement changée, et demanda pardon à Dieu d'avoir voulu priver son fils d'un tel bonheur ; elle n'eut pas de peine à faire partager les mêmes sentiments à son mari, et tous deux vouèrent dès lors une affection et un dévouement sans bornes à la Compagnie ; leur maison à Narni devint l'hôtellerie où tous les enfants de saint Ignace qui passaient par cette ville, devaient s'arrêter; pour qu'on la reconnût plus facilement, ils firent graver en grandes lettres au-dessus de la porte d'entrée le nom de Jésus.

Après ses études et une régence de trois années, Pierre Gravita s'occupa du ministère apostolique. Deux œuvres principales, encore

subsistantes en partie, qui ont produit dans Rome un bien immense, celle de l'Oratoire de Saint-François-Xavier ou du Caravita, et celle de la Congrégation dite de la Communion générale, furent le fruit de son zèle. Les portes de l'Oratoire étaient ouvertes tous les jours, à la tombée de la nuit aux hommes qui désiraient prendre part aux exercices de piété et de pénitence qui s'y pratiquaient; des prêtres s'y tenaient prêts à entendre les confessions. Dieu sait combien de pécheurs ont retrouvé la grâce dans ce sanctuaire béni. Le dimanche et les jours de fête, la chapelle était réservée aux membres de la Congrégation de la Communion générale, composée surtout d'hommes du peuple, pères de famille, chrétiens fervents qui non contents de faire régner Dieu à leur foyer, travaillaient à lui gagner des âmes autour d'eux et se faisaient les dévoués auxiliaires du Père, dans l'œuvre propre de la Congrégation. La communion générale avait lieu le dernier dimanche du mois, tantôt dans une église de Rome et tantôt dans une autre; elle était précédée d'une sorte de mission, catéchisme, prédications, où les congréganistes avaient pour rôle d'attirer la foule; le jour de la fête, ils se rendaient processionnellement, au chant des cantiques, à l'église indiquée; et l'exemple de cette nombreuse phalange avait une puissance incroyable pour entraîner les timides et les irrésolus. Cette œuvre si belle devint rapidement populaire à Rome; bien vastes devaient être les églises, dit le P. Cordara, pour contenir la foule de ceux qui prenaient part au banquet eucharistique.

Ces deux institutions étaient loin d'épuiser le zèle du P. Gravita. Un de ses successeurs, le P. Caprini, dans une déposition qui se conserve encore aux archives de la Compagnie, l'appelle « l'homme

des bonnes œuvres ». En effet, toutes les nécessités spirituelles et temporelles du prochain étaient l'objet de sa sollicitude. Il établit encore deux autres congrégations, l'une dite des apôtres et composée de laïcs, l'autre formée des prêtres les plus fervents de Rome; il fonda une maison de refuge pour les jeunes filles en danger; il retira du désordre une multitude de femmes de mauvaise vie; il instruisit et convertit un grand nombre de juifs et de mahométans; il était toujours prêt à répondre à l'appel des moribonds, dont beaucoup considéraient son assistance comme un gage de salut ; il visitait assidûment les prisons, où il introduisit la pratique de la communion générale ; il préparait les condamnés à mort à paraître devant Dieu ; il secourait les pauvres avec un empressement et une libéralité que rien ne lassait ni n'épuisait.

Incalculables sont les aumônes, disent les témoignages contemporains, qu'il répandit pour venir en aide à leur détresse. Si on l'appelait « le père des bonnes œuvres », on le nommait encore plus souvent « le père des pauvres » ; il vénérait en eux la personne même de Notre-Seigneur ; il leur baisait la main quand il les rencontrait, comme il aurait fait à un prélat ou à un prince. Deux cents malheureux, Polonais pour la plupart et Ruthènes schismatiques, faits prisonniers par les Turcs et condamnés aux galères, étaient parvenus à s'échapper sur le vaisseau même qui leur servait de prison, et après mille souffrances, étaient arrivés à Rome, dans le dénuement le plus complet. Le P. Gravita, aidé de ses congréganistes, vint à leur secours ; il leur procura le vivre et le couvert, et non content de ces bons offices prodigués à leurs corps, il entreprit de sauver leurs âmes ; il eut le bonheur de ramener tous les dissidents à l'unité de l'Église Romaine ; il les renvoya ensuite dans

leur pays, où le roi Sigismond et la noblesse polonaise rendirent le plus magnifique hommage à sa charité.

Tant de zèle à faire le bien semblait l'avoir rendu nécessaire à Rome ; le cardinal Barberini alla même jusqu'à faire signer au Souverain Pontife un bref par lequel il était défendu au Père Général de le retirer de la ville, sans une permission expresse; mais le P. Gravita ne voulut jamais prendre connaissance de ce bref. En effet, au milieu de la vénération universelle, augmentée encore par le bruit des miracles, dont des témoins oculaires ont laissé une attestation écrite sous la foi du serment, il demeurait le plus humble et le plus obéissant des religieux. Dans les dernières années de sa vie, il eut à endurer de cruelles douleurs ; il les supporta avec une invincible patience ; arraché une première fois à la mort par ses chers congréganistes, qui avaient multiplié les prières au pied du saint Sacrement, et dont plusieurs s'étaient engagés à faire le pèlerinage de Notre-Dame de Lorette, il alla recevoir enfin la récompense de ses longs travaux et se reposer dans le sein de Dieu. Il était âgé de soixante-dix ans, et en avait passé cinquante-trois dans la Compagnie.

CORDARA, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 1, *n.* 11, *p.* 15 *seqq.*; *lib.* 7, *n.* 11, *p.* 347. — *Documents sur la vie, les travaux et les vertus du P. Pierre Gravita : témoignages des contemporains, entr'autres du Préfet de la Congrégation,* JEAN BARBERINO, *qui avait vécu trente-trois ans avec le serviteur de Dieu (Archiv. Rom.).*

* Le vingt-quatrième jour de décembre de l'an 1674, mourut le P. PLACIDE GIUNTA, appelé l'apôtre de Messine. Il y remplit tour à tour les fonctions de Préposé de la maison professe, de Maître des novices et d'ouvrier apostolique ; dans tous ces emplois, il se signala par de grandes vertus et surtout par une admirable charité. La maison professe était dans un état de pauvreté extrême quand il en fut nommé supérieur ; il prit aussitôt pour devise et règle de conduite cette parole de Notre-Seigneur : *Date et dabitur vobis*, et il vit se vérifier l'oracle divin de la manière la plus éclatante. Souvent, après avoir abandonné aux pauvres les quelques pièces de monnaie qui restaient dans sa bourse, il recevait le même jour des sommes considérables. En 1648, la famine et la peste s'abattirent à la fois sur la malheureuse ville ; le P. Giunta adopta les pauvres et les malades du quartier des Espagnols, et pendant plusieurs mois, il leur prodigua les secours de l'âme et du corps avec un dévouement et une libéralité que rien ne lassa jusqu'à la fin du fléau. Dans le temps où la guerre était allumée entre la France et l'Espagne, un navire français se brisa contre les rochers qui bordent la côte à l'entrée du détroit de Messine ; l'équipage fut fait prisonnier et jeté dans les cachots de la ville. Bientôt ces malheureux furent réduits à la plus horrible misère ; et pour ne pas mourir de faim, ils agitaient déjà les résolutions les plus désespérées. Le charitable religieux apprend leur détresse ; et par de larges aumônes continuées un hiver entier, il ranime en eux l'espérance et les rend à la vie.

« Les prisons, les galères, les hôpitaux, étaient, dit un historien, les lieux de délices de cet homme de Dieu ». Grâce à sa

charité, il convertit une multitude de pécheurs. C'est dans la prière que le P. Giunta puisait cet amour des âmes et cet oubli de lui-même ; il consacrait au moins deux heures par jour à ce saint exercice. La ville de Messine doit encore à son zèle la belle congrégation de la Pénitence ou des Mortifiés ; il l'avait d'abord établie pour les écoliers des hautes classes du collège, comme un préservatif et un secours contre les premiers assauts des passions mauvaises ; mais la pieuse institution franchit bientôt cette étroite enceinte, et compta jusqu'à quatre cents membres choisis parmi les plus nobles familles de la cité. Le P. Giunta mourut saintement dans la quatre-vingt-unième année de son âge et la soixante-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie.

CORDARA, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6a, *lib.* 13, *n.* 21, *p.* 180. — PATRIGNANI, *Menol.*, 24 *dic.*, *p.* 206.

XXV DÉCEMBRE

—

Le vingt-cinquième jour de décembre, l'an 1602, mourut à Pultusk, en Pologne, le P. Louis de' Roggieri, d'Arezzo en Toscane dont les vingt-quatre années de vie religieuse se partagèrent entre Rome, Naples et la Pologne, où il fut partout vénéré comme un saint. Le Vén. P. Lancicius nous a conservé, dans ses opuscules, le récit d'une faveur admirable de Notre-Seigneur, bien glorieuse pour la Compagnie tout entière, et en particulier pour le P. de' Roggieri. L'humble vierge napolitaine, Jeanne d'Alessandro, fille des ducs de Cavallina, priant un jour dans la chapelle du collège de Naples consacrée à Jésus en croix, la vit se remplir tout à coup d'une lumière éblouissante, au milieu de laquelle parut le Sauveur, assis sur l'autel dans un trône d'or. Tout près du trône se tenait la très sainte Vierge, dans tout l'éclat de la royauté. Alors notre Bienheureux Père Ignace se présenta devant le Seigneur ; et, après l'avoir adoré, lui offrit les enfants de la Compagnie, en commençant par le P. Claude Aquaviva. Le Sauveur les accueillait avec un visage plein de bonté, et montrait à chacun la plaie de son Cœur. Puis se tournant vers Jeanne d'Alessandro : « Sache, ma fille, lui dit-il, que ce que tu demandes maintenant m'est souverainement agréable ; car c'est là ma Compagnie, et je la porte

toujours dans mon Cœur. Aussi ne puis-je souffrir qu'il se trouve en elle aucun membre atteint de défauts notables. Quand il s'en rencontre quelqu'un, je veux qu'on le renvoie aussitôt de ma Compagnie. Je le permets ainsi pour le bien de ceux qui persévèrent. Sache encore ceci, ma fille : c'est ma volonté que cette Compagnie, qui est toute mienne, garde ce nom autant que vivra le monde ; je veux qu'elle suive mes exemples, et surtout que l'obéissance aveugle y soit en honneur ». Or, dans cette bienheureuse troupe, et parmi les plus tendrement accueillis par Notre-Seigneur, l'Histoire de la Province de Naples raconte que figurait en première ligne le P. Louis de' Roggieri.

Après avoir rempli plusieurs années avec un grand éclat l'office de prédicateur et celui de professeur de théologie, le P. de' Roggieri fut envoyé en Pologne prêter main-forte à nos Pères, qui luttaient contre l'hérésie. Il occupa trois ans la chaire de controverse à Posen, et se rendit bientôt redoutable aux novateurs. Il fut ensuite chargé d'organiser les études au collège de Pultusk. Il venait d'arriver dans cette ville, quand il fut brusquement atteint d'une maladie de poitrine. Sa joie éclata aussitôt de la manière la plus touchante : « O mort, quand viendras-tu » ? disait-il souvent ; et il ajoutait avec le Prophète : *Quando veniam, et apparebo ?* Il expira doucement dans le baiser du Seigneur, à l'âge de quarante-cinq ans ; il en avait passé vingt-quatre dans la Compagnie.

Litteræ ann. Soc., anno 1602, *p.* 728. — Schinosi, *Istoria della Provinc. di Napoli, t.* 2, *p.* 375, 377. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 573. — de Backer, *Biblioth.*, 1re *édit., t.* 5, *p.* 630. — Lancicius, *De Præstantia Instituti Soc. Jesu, opuscul.* xvii, *p.* 160.

Dans la nuit de Noël et à l'heure même de la naissance de Notre-Seigneur, mourut au collège de Ferrare en 1620, le P. Sylvio Brunori, vénérable vieillard de quatre-vingts ans, dont on peut dire que depuis bien longtemps le cœur et la conversation étaient dans le ciel. Il avait inventé à cet effet la pieuse industrie de l'Horloge ou du jour céleste, dont le P. Jean Nadasi expose en détail le plan et l'application dans *Les saintes occupations des agonisants de la Compagnie.* Les vingt-quatre heures de chaque journée ramenaient ainsi pour l'homme de Dieu le souvenir des principaux mystères que nous offre le cycle entier de l'année ; et celle où il rendit le dernier soupir était précisément consacrée par lui, toutes les nuits, au divin Enfant de la crèche. Aussi expira-t-il plein de joie, s'invitant lui-même par des hymnes et des cantiques à partir pour le ciel, où il allait voir face à face Jésus, vrai Fils incarné du Père Éternel et de Marie.

Nadasi, *Pretiosæ occupation. morient. in Societ. Jesu*, c. 14, *n.* 9.

XXVI DÉCEMBRE

—

* Le vingt-sixième jour de décembre de l'an 1690, mourut à Ferrare, sa patrie, le P. Marc-Antoine Vincentius, d'une humilité et d'une mortification également insignes. Il était doué de grands talents ; mais il fut heureux de les ensevelir au fond d'une métairie du collège de Ferrare, qu'il était chargé d'administrer. Il trouvait dans sa solitude une occasion précieuse de suivre son attrait pour la pénitence et l'oraison. Pendant plusieurs années, assure la courte notice consacrée à sa mémoire, il se contenta uniquement de pain et défendit à son compagnon de lui préparer aucun autre aliment. Pour se dédommager de ne pouvoir, le long du jour, s'entretenir librement avec Notre-Seigneur, absorbé qu'il était par le souci des affaires, il dérobait chaque nuit plusieurs heures à son sommeil, et les consacrait à la prière au pied du très saint Sacrement. Aussi la même notice ajoute-t-elle que le P. Vincentius passait pour avoir été favorisé de plusieurs grâces extraordinaires, telles que les apparitions de Notre-Seigneur et de la très sainte Vierge. Cet humble et laborieux serviteur de Dieu expira saintement dans la soixante-quatorzième année de son âge et la cinquante-sixième depuis son entrée dans la Compagnie.

Catalogus Patrum et Fratrum qui ex Provincia Veneta obdormierunt in Domino . . . (Necrol. Prov. Venet., Archiv. Rom.).

XXVII DÉCEMBRE

—

Le vingt-septième jour de décembre de l'an 1613, mourut dans la maison professe de Naples le P. Mariano Manieri, que son zèle et sa charité conduisirent treize fois au milieu des pirates barbaresques, pour s'y dévouer au soulagement des pauvres captifs et à la conversion des mahométans. Dans une de ces expéditions qui dura quatre années, il parcourut les côtes d'Afrique, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'aux bords du Nil, scrutant avec une sainte audace tous les nids de corsaires et les marchés d'esclaves où se trouvaient entassés des milliers de chrétiens appartenant à toutes les nations de l'Europe. La plupart de ces malheureux étaient sans ressources, et ne pouvaient faire savoir à leurs amis ou à leurs familles le lamentable état où ils se trouvaient. Un trop grand nombre, vaincus par l'excès des douleurs, avaient déjà renié Jésus-Christ ; les plus forts sentaient chanceler leur courage. Mais la présence du P. Manieri, apportant aux uns leur rançon, promettant aux autres de ne rien épargner pour la leur procurer bientôt, les animant tous par l'espérance du ciel, fit de ce long et rude pèlerinage comme une mission très riche en fruits de salut.

De retour à Naples, et en attendant un nouveau départ, ce vail-

lant apôtre ouvrit, avec la permission de ses supérieurs, pour les jeunes Scolastiques de la Compagnie, une académie de langues africaines, afin de se préparer ainsi des successeurs. En même temps, il obtint de larges aumônes des opulentes chapellenies de Saint-Jacques des Pisans, et de Saint-Georges des Génois, pour racheter les chrétiens captifs, sujets des Républiques de Pise et de Gênes. Enfin la confrérie du saint Sacrement lui offrit environ six mille écus pour fonder un collège ou du moins une mission permanente de la Compagnie dans quelqu'une des villes barbaresques ; mais avant que les obstacles de tout genre à une institution si importante fussent aplanis, après quarante années de vie religieuse, le P. Manieri alla recevoir la couronne de ses grands travaux, qui l'ont fait appeler par un des historiens de sa patrie, « l'homme particulièrement choisi de Dieu pour conserver et faire fleurir la foi de Jésus-Christ sur le littoral africain » .

Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 3, *p.* 504.

Le vingt-septième jour de décembre, l'an 1642, mourut très saintement au collège de Palerme le Frère Coadjuteur Noel Vita, né à Sciacca. Ses frères ne le connaissaient guère pour la plupart que comme un religieux irréprochable et très laborieux, dont on paraissait d'autant plus mériter la reconnaissance qu'on lui imposait de plus durs travaux. L'ardeur avec laquelle il se fatiguait à entretenir la propreté, selon son office, l'avait même fait surnommer par eux, en riant, l'*ennemi mortel des araignées*. Mais ils

apprirent après sa mort et par la bouche de ses supérieurs, que la Province comptait alors peu d'hommes d'une aussi haute vertu. Tous les mouvements de son corps, toutes les pensées de son âme, avaient uniquement l'amour de Dieu pour but et pour mobile. Son dépouillement de toute chose allait jusqu'à n'avoir pas même de chambre qui fût à lui. Le soir, il se retirait n'importe où, dans le premier coin venu d'un grenier, d'un dessous d'escalier, d'un lieu de passage ; et il prenait garde de ne pas revenir trop souvent de suite à la même place, de peur, disait-il en rendant compte de sa conscience, de finir par s'y affectionner. Il passait la plus grande partie de ses nuits et quelquefois la nuit entière, devant le saint Sacrement, et se permettait tout au plus de prendre quelques moments de sommeil et de repos.

Notre-Seigneur fit connaître en plusieurs rencontres combien la dévotion de cet humble Frère lui était chère. La grâce la plus extraordinaire dont il le favorisa, fut celle que raconta plus tard en ces termes le P. Joseph Landolina : « J'ai rempli sept années de suite, écrit-il, la charge de Ministre au collège de Palerme ; et chaque jour de fête, c'était moi qui donnais la sainte communion à nos Frères Coadjuteurs, parmi lesquels se trouvait Noël Vita. Or, chaque fois que venait son tour, le Sauveur n'attendait pas que je pusse approcher de sa langue la sainte hostie ; mais celle-ci s'échappait de mes mains, et d'elle-même volait vers ces saintes lèvres ouvertes pour la recevoir. Cela me parut d'abord l'effet du hasard, et je résolus de serrer désormais plus étroitement le pain des anges, mais je ne pus jamais y parvenir. Ce n'est pas une fois, c'est bien plutôt mille, que j'ai vu et senti s'échapper ainsi de mes mains le corps du Sauveur : merveille d'amour que je ne

puis ni raconter ni me rappeler sans en être encore ému jusqu'aux larmes ».

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 405 *seqq.*

---

* Le vingt-septième jour de décembre de l'an 1746, mourut à Plaisance le P. Ignace Folli, vénéré comme un saint par les Nôtres et par les étrangers. Il était depuis trente-quatre ans au collège de Plaisance, où il avait été envoyé à cause de sa santé. En lui interdisant les ministères qui entraînent de grandes fatigues, la faiblesse de sa complexion ne l'empêcha pas de travailler d'une manière très utile à la gloire de Dieu et au bien des âmes. Sa direction au tribunal de la pénitence était si ferme, que nul, disait-on, ne la suivait longtemps, sans passer d'une vie imparfaite à une vie sérieusement chrétienne ; nombre de prêtres l'avaient choisi pour le guide de leur conscience ; et enflammés par ses exhortations, se consacraient ensuite avec plus de zèle et de fruit aux ministères de leur vocation.

En dehors du temps qu'il donnait aux âmes, le P. Folli demeurait tout le jour dans sa chambre, occupé à lire ou à prier. Son union à Dieu était intime et continuelle ; il l'entretenait par l'habitude du recueillement et du silence, et une abnégation de tous les moments. Il semblait mort à toute satisfaction des sens, et ne pensait pas même à prendre les plus vulgaires précautions contre les chaleurs de l'été ou les froids de l'hiver. Toujours renfermé au collège, il n'hésitait pas cependant à sacrifier son amour de la

solitude aux exigences et aux délicatesses de la charité ; et son supérieur nous apprend que lorsque quelque Père étranger passait à Plaisance, le P. Folli s'empressait de s'offrir à lui pour lui servir de compagnon.

Sanctifié par l'exercice de ces vertus humbles et cachées, le serviteur de Dieu vit approcher avec une joie extraordinaire l'heure bienheureuse où il allait quitter ce monde : « Oh ! quelle est belle la mort » ! disait-il souvent ; et l'âme inondée de consolations, il s'endormit dans le baiser du Seigneur. Il était âgé de soixante-quatorze ans, et en avait passé cinquante-neuf dans la Compagnie.

Lettre circulaire du P. Pompée Sergiusti, *Piacenza,* 29 *decembre* 1749. *(Archiv. Rom.).*

XXVIII DÉCEMBRE

—

Le vingt-huitième jour de décembre de l'an 1607, mourut à l'âge de quarante-deux ans, au collège de Cosenza, le P. François-Louis Messina, annoncé à sa mère, avant même qu'elle l'eût mis au monde, comme un enfant de bénédiction. A peine connaissait-il tout le prix de son innocence, qu'il dut recourir à la fuite et plus d'une fois crier énergiquement au secours, pour la sauver. Il apprit aussi vers le même temps, dans la belle congrégation de l'Immaculée Conception, au collège de Naples, l'excellence de la prière; après avoir donné le jour à l'étude, il voulut consacrer dès lors une partie de ses nuits au saint exercice de l'oraison.

Telle était déjà sa ferveur, lorsqu'il se sentit appelé de Dieu à la vie apostolique de la Compagnie. Mais il y préludait depuis longtemps sans le soupçonner ; car il avait fait de tous les membres de sa famille une sorte de congrégation sur le modèle de celle où il avait puisé lui-même un si ardent amour de la sainteté. Par malheur, l'histoire de ses travaux après son élévation au sacerdoce, ne nous a pas été conservée en détail. Nous savons seulement qu'on le demandait à l'envi pour rétablir le règne de Dieu ; les fruits de son zèle étaient si abondants, que les supérieurs, malgré ses instances réitérées, se refusèrent constamment à lui ouvrir la rou-

te des Indes. Frustré dans ses espérances du martyre, le P. Messina s'en dédommageait par la rigueur de ses flagellations. Notre-Seigneur parut vouloir, à ses derniers moments, lui témoigner combien il avait eu ses désirs pour agréables. Car l'apôtre des Indes, le glorieux saint Thomas, vint lui-même, dans la nuit du 21 décembre, huit jours avant sa mort, lui apporter la nouvelle que la fête des SS. Innocents serait aussi celle de son départ pour le paradis, promesse qui s'accomplit à la lettre de la manière la plus admirable.

Schinosi, *Istoria della Provinc. di Napoli*, *t.* 2, *p.* 12. — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 3, *p.* 284. — Patrignani, *Menol.*, 22 *dic.*, *p.* 187. — Nadasi, *Pretiosæ occupat. morient. in Soc. Jesu*, *c.* 14, *n.* 9.

Le vingt-huitième jour de décembre, au collège de Marsala, mourut en 1666 le F. Antoine Scaglia, Scolastique, victime, à l'âge de dix-neuf ans, de son héroïque amour pour sa vocation. L'ardeur avec laquelle il s'était donné à Dieu pendant ses deux années de noviciat, était telle, qu'il semblait ne plus avoir d'autre pensée ni d'autre désir ; aussi quand l'obéissance le fit passer aux études du juvénat, il lui fallut d'incroyables efforts pour appliquer son esprit aux lettres humaines. Toutefois sa résolution d'obéir et de plaire uniquement à Notre-Seigneur, était trop ferme pour qu'il ne réagît pas contre les attraits d'une dévotion inopportune ; mais la faiblesse de son corps succomba dans cette lutte, et bientôt il fut pris de vomissements de sang. Loin de l'affliger, ces accidents parurent lui apporter au contraire la plus

douce joie ; il les accueillit comme une annonce de son prochain départ pour le ciel : « De plus, disait-il, il m'est permis maintenant de ne plus résister aux mouvements de la divine charité ».

Cependant, à la pressante sollicitation des médecins qui espéraient beaucoup de l'air natal, le F. Scaglia fut envoyé au collège de Marsala, sa patrie. On put croire d'abord qu'il reviendrait à la santé, tant il recouvra promptement ses forces. Une plus terrible épreuve l'assaillit alors. Les membres de sa famille lui livrèrent coup sur coup les plus rudes assauts pour l'arracher à la vie religieuse. L'intrépide jeune homme se défendit vaillamment ; il en vint à menacer ses importuns solliciteurs de ne plus même souffrir leur présence, et de ne plus voir en eux que des ennemis, s'ils osaient lui parler encore de se faire délier de ses vœux. Puis, sentant bien que toute nouvelle étude le briserait, il supplia humblement ses supérieurs de lui accorder le degré de nos Frères Coadjuteurs ; et sous les yeux mêmes de ses parents, durant le peu de mois qu'il vécut encore, le F. Scaglia remplit joyeusement l'office de portier au collège de Marsala : généreuse fidélité dans sa vocation très agréable à Notre-Seigneur et dont il fut récompensé à la mort par les plus douces consolations.

AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 849.

XXIX DÉCEMBRE

—

Le vingt-neuvième jour de décembre de l'an 1616, mourut au collège d'Aquila le P. Joseph Melchiorri, Milanais, entré dans la Province de Naples, au noviciat de Nole, à l'âge de quinze ans. Après avoir enseigné pendant huit ou dix ans aux jeunes Scolastiques de Naples la langue latine, l'éloquence et la poésie, il parcourut en apôtre les villes et les campagnes du royaume, et consacra les dernières années de sa vie à expliquer au clergé des Abruzzes les règles de la théologie morale, et à diriger en même temps la congrégation des pieux artisans d'Aquila. Dans ses courses apostoliques, cet homme de Dieu prenait pour modèles les compagnons de saint Ignace ; « il n'acceptait aucun de ces adoucissements que beaucoup de prédicateurs jugent aujourd'hui nécessaires », dit le P. Cordara. Quelles que fussent les rigueurs de l'hiver ou les ardeurs de l'été, il allait toujours à pied, sans viatique, n'ayant d'autre aliment et d'autre asile que ceux qu'il recevait de la charité publique. Dans les maisons de la Compagnie, le P. Melchiorri aimait à aider nos Frères Coadjuteurs à la cuisine ou à la sacristie. Il balayait l'église, disposait les bancs, lavait la vaisselle, allait chercher l'eau et le bois. On le voyait même souvent, pendant qu'il enseignait la théologie, sortir du collège

d'Aquila, une hache à la main, et menant une bête de somme, se rendre dans la forêt voisine pour y chercher le bois nécessaire aux besoins de la maison. Un de nos Pères de Naples, lui ayant écrit pour lui reprocher des occupations qu'il jugeait indignes du caractère sacerdotal, le serviteur de Dieu lui adressa une charmante réponse, où par les paroles et les exemples de Notre-Seigneur, de saint Paul et des Pères du désert, il se justifiait surabondamment de son amour pour le travail des mains. Il s'y livrait au reste les jours de congé, et son emploi n'en souffrait jamais.

Le P. Melchiorri avait vu de près l'œuvre des congrégations d'Aquila, fondées par le célèbre P. Sertorio Caputo. Il entreprit pour sa part d'initier à la perfection chrétienne de leur état les ouvriers du voisinage. Mais d'assez graves difficultés semblaient s'opposer à ses desseins ; car, dès le grand matin, la plupart de ces pauvres gens devaient être à leur travail. Voici donc le plan qu'il imagina et qui fut approuvé par ses supérieurs. La pieuse assemblée se réunissait trois fois par semaine avant le lever du jour. Le P. Melchiorri dormait tout habillé la nuit précédente ; puis dès son réveil, il courait lui-même à la porte, pour ne déranger personne, et y attendait ses chers congréganistes. En temps de pluie, de neige ou de glace, il avait soin de leur préparer un grand feu de sarments, pour les réchauffer ou les sécher. Il entrait ensuite avec eux dans la chapelle, et leur apprenait à sanctifier leur travail, à exercer le zèle et la charité, à faire régner Dieu dans leurs familles. « Maintenant encore, écrivait près d'un siècle après le P. Schinosi, cette œuvre admirable fleurit toujours, pour le salut du peuple d'Aquila ».

Après avoir célébré pour la dernière fois à l'autel la touchant

fête de Noël, ce saint homme, averti par Notre-Seigneur comme on a lieu de le croire, déclara au P. François Amico qu'il n'avait plus que quatre jours à vivre, et qu'après sa mort, s'il en obtenait de Dieu l'autorisation, il lui ferait savoir l'état de son âme. La quatrième nuit qui suivit celle de Noël fut en effet celle de son agonie ; on crut s'apercevoir à plusieurs reprises qu'il luttait vivement contre les démons, tant il invoquait avec ardeur le secours de la Reine des cieux et de son ange gardien ; il s'endormit ensuite paisiblement dans le Seigneur. Or le même jour, de grand matin, une pieuse dame d'Aquila, qui ne pouvait être instruite de sa mort, fit demander au P. Amico, s'il ne serait pas arrivé quelque chose d'étrange au P. Melchiorri. Car elle l'avait vu, disait-elle, pendant la nuit, ayant sous ses pieds deux démons confus et chargés de chaînes, guidé vers le ciel par son ange et par la très sainte Mère de Dieu.

Cordara, *Histor. Soc. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 1, *n.* 41, *p.* 24. — Schinosi, *Istoria della Provinc. di Napoli, t.* 2, *p.* 313 *et suiv.* — Santagata, *Istor. della Prov. di Napoli, t.* 4, *p.* 17. — Patrignani, *Menol.*, 29 *dic.*, *p.* 230. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 524.

---

* Le vingt-neuvième jour de décembre de l'an 1686, mourut à Mantoue le P. Octave Beccarini, bienfaiteur du collège de la Mirandole, sa patrie, auquel il abandonna tous ses biens. Entré dans la Compagnie à l'âge de quinze ans, il ne tarda pas à se signaler par les plus solides vertus; il s'attacha de préférence à l'humilité. Au

milieu des charges qu'il eut à remplir dans sa Province, il se tenait sincèrement pour le serviteur de tous ; il était sans cesse en quête des occasions de s'abaisser, de se renoncer. Il aimait à voir les gens de basse condition autour de son confessionnal. Des dames du grand monde lui firent exprimer le désir de se mettre aussi sous sa direction ; mais il leur répugnait, disaient-elles, de se mêler à la foule ; l'homme de Dieu leur répondit que les âmes des pauvres avaient été rachetées comme celles des riches par le sang de Jésus-Christ, et qu'il ne pouvait en délaisser aucune. Il allait souvent dans les hôpitaux instruire les malades, les consoler, les préparer au dernier passage ; il eut la joie d'associer à ce ministère de charité un grand nombre de seigneurs et de dames du plus haut rang. Les prisonniers et les condamnés à mort étaient encore l'objet de son zèle ; sous l'influence de sa parole et de la grâce du Saint-Esprit, ces malheureux étaient transformés en d'autres hommes ; on en vit un jour quatre à la fois marcher à l'échafaud avec une véritable allégresse.

Une multitude de mendiants encombraient les rues de la ville, livrés à l'ignorance et à tous les vices ; ils n'entraient dans les églises que pour y fatiguer les fidèles de leurs sollicitations. Le P. Beccarini entreprit de les instruire ; par l'appât d'une légère aumône, il les attira auprès de lui, et bientôt leur nombre devint si considérable, qu'il se vit obligé de les diviser en deux groupes. Il continua de longues années cet humble et laborieux ministère. Mais ses forces s'étant affaiblies avec le temps, les supérieurs lui donnèrent un successeur. Le saint vieillard, toujours avide de s'humilier et de se dépenser, tant qu'il lui resterait un souffle de vie, chercha alors d'autres détresses à secourir. Il avait

remarqué que les palefreniers se réunissaient en grand nombre les jours de dimanche et de fête dans les écuries du duc de Mantoue ; pour les soustraire autant que possible aux dangers du jeu et des mauvais discours, il demanda et obtint la permission d'aller leur parler de Dieu et de leurs devoirs, et ces gens grossiers l'écoutaient pour la plupart avec respect et attention.

Tout le temps qu'il ne donnait pas au prochain, le P. Beccarini le consacrait à l'oraison. Quand on entrait dans sa chambre, on le trouvait presque toujours à genoux ; sa vie était une prière continuelle, dit son biographe, et il ajoute : « Je n'ai jamais connu d'homme qui parlât mieux et plus souvent de Dieu ; il semblait alors parler sa langue propre. Ses discours au reste n'avaient rien d'importun, tellement il savait les amener à propos et y mettre de charme et d'intérêt ». Le P. Beccarini s'endormit doucement dans le Seigneur, entouré des témoignages de la vénération universelle, dans la soixante-quatorzième année de son âge et la cinquante-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

Elogium P. Octavii Beccarini (*Archiv. Rom. Necrolog. Provinc. Venet.* — Patrignani, *Menol.*, 29 *dic.*, *p.* 235.

XXX DÉCEMBRE

—

Le trentième jour de décembre de l'an 1629, mourut à Messine le saint Frère Coadjuteur Marcel Scaglione. Né au château de Calando, en Calabre, d'une riche et illustre famille, il se permit de bonne heure tous les plaisirs que les maximes du monde ne regardent pas comme dégradants. Les exercices d'une mission que le P. Joseph Biondi donnait à Cosenza, et dont les simples lois de la civilité ne le laissaient pas libre de se dispenser, puisque le missionnaire recevait l'hospitalité chez les siens, le touchèrent un instant; mais il ne tarda pas à se replonger dans ses premiers désordres. Un jour d'orage, comme il s'était enfui tout tremblant au fond d'une grotte, la foudre l'y suivit soudain, l'enveloppa des pieds à la tête, réduisit ses vêtements en cendres, et le laissa gisant à terre sans connaissance. Quand il revint à lui, sa résolution était désormais inébranlable de sauver son âme à tout prix. Peu de jours après, le nouveau converti s'éloignait sans retour de sa famille pour aller chercher en Sicile l'humble et laborieuse vie de nos Frères Coadjuteurs. Il était âgé de trente ans.

Reçu par le P. Ange Sibilla au nombre des novices de Messine, il fut au bout de quelques mois envoyé à Palerme, sans avoir en-

core l'habit religieux. A son air, l'équipage du bâtiment sur lequel il s'était embarqué, le prit pour quelqu'un de ces misérables dont on peut impunément se faire un jouet. Les plus vils traitements, paroles injurieuses, coups de poings et de pieds de la part des soldats et des matelots, rien ne lui fut épargné, et rien ne put vaincre sa patience. Toutefois le plus rude assaut que lui livra l'enfer dans ces premiers temps, fut une tentation d'indicible ennui. Tout dans sa solitude et son travail lui faisait horreur. Mais le F. Scaglione résolut de perdre la vie plutôt que de reculer. Notre-Seigneur le récompensa de sa générosité en lui rendant la joie, sans lui enlever pourtant une certaine crainte qui, durant près de cinquante-huit ans, lui fit choisir tous les jours un patron spécial de sa persévérance dans la Compagnie. Une de ses maximes les plus familières était de ne jamais rien faire à regret et comme malgré lui, mais de se porter à toute chose avec l'ardeur et l'élan d'une âme qui vit, souffre et agit pour Dieu. A l'âge de soixante-six ans, il reçut de ses supérieurs l'ordre de mettre par écrit plusieurs grâces extraordinaires dont il avait été favorisé durant une maladie ; et l'on sut ainsi qu'il avait été admis à contempler les délices des élus ; que le Sauveur s'était montré à lui dans sa divine beauté ; enfin, que la Reine des anges avait daigné aussi le visiter et lui faire entendre combien elle agréait ses hommages.

Les trois dernières années de ce saint homme offrirent aux novices de Messine un spectacle encore plus beau. Frappé de paralysie, couvert de plaies profondes, rongé vivant par la gangrène, il n'en avait pas moins le sourire d'un bienheureux. Plusieurs miracles s'opérèrent après sa mort, et accrurent encore l'idée que tou-

ville de Messine avait de son crédit auprès de Dieu ; il était âgé de quatre-vingt-huit ans, et en avait passé cinquante-huit dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6a, *lib.* 14, *n.* 15, *p.* 278. — Aguilera, *Histor. Prov. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 248. — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 4, *p.* 564. — Patrignani, *Menol.*, 31 *dic.*, *p.* 247. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 31a *dec.*, *p.* 352. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 31a *dec.*, *p.* 516. — *Menol. Romano*, 31 *dec.*, *p.* 169.

---

* Le trentième jour de décembre de l'an 1680, parmi les Juvénistes de Saint-André du Quirinal, mourut en prédestiné le jeune Frère Scolastique Luc Parrini, bienfaiteur insigne du collège de Sienne. A dix-huit ans, la mort de son père et de sa mère l'avait laissé seul à la tête d'une brillante fortune. Une mission du célèbre P. Antoine Tommasini à Orbetello sa patrie, le détacha pleinement des vanités du monde ; il abandonna sa riche succession au collège voisin de Sienne, et fut admis au noviciat de Saint-André. Dès lors, il n'eut plus d'autre ambition que de devenir un saint. Il avait apporté dans la religion une pureté d'âme admirable ; pour en augmenter de plus en plus l'éclat, il sollicita la faveur de se confesser tous les jours ; et comme cette demande ne provenait d'aucun scrupule ni trouble de conscience, le Père Maître voulut bien l'accueillir ; or les fautes dont il s'accusait avec une grande abondance de larmes, n'étaient le plus souvent, disait plus tard son

confesseur, que des vertus ou des marques de vertus, *virtutes aut argumenta virtutum.*

Après son noviciat, Luc Parrini fut appliqué à l'étude de la rhétorique. Il y déploya toute l'ardeur que lui inspirait le désir d'accomplir la sainte volonté de Dieu et de se rendre un instrument utile entre les mains de la Compagnie. Mais une maladie de langueur vint bientôt l'arrêter. Les médecins conseillèrent de l'envoyer à Sienne respirer l'air natal. Le saint jeune homme conjura les supérieurs de le laisser à Saint-André ; il craignait de s'exposer aux assauts de ses proches et de mettre sa vocation en péril ; il aimait mieux mourir. Quand vint l'heure suprême, il manifesta sa joie de la manière la plus touchante ; il demanda lui-même qu'on récitât auprès de sa couche les prières de la recommandation de l'âme. Lorsqu'elles furent terminées, il arrêta longtemps ses yeux sur le crucifix avec une indéfinissable expression de confiance et d'amour ; puis on l'entendit murmurer : « Je meurs, je vais au ciel ». Et il remit son âme innocente entre les mains de Dieu. Il n'avait pas encore vingt-et-un ans.

Selecta ad Litteras annuas ex Romana probationis Domo (Archiv. Rom. Necrol. Provinc. Roman.). — PATRIGNANI, *Menol.*, 30 *dic.*, *p.* 245.

---

* Le trentième jour de décembre 1741, mourut au collège de Salemi, en Sicile, le P. STANISLAS-MARIE SALINA, né à Rome, mais élevé dès sa plus tendre enfance à Palerme. Le charme de ses manières, la beauté aimable de ses traits l'exposèrent plus d'une fois

à de dangereuses tentations; grâce à l'assistance de la très sainte Vierge, à laquelle il s'était consacré dans la belle congrégation dite *de la Ferveur,* et à celle de saint Stanislas Kostka, il en sortit toujours victorieux, et garda l'innocence de son baptême. Mais quelle énergie n'eut-il pas à déployer pour sauver son trésor! Un malheureux jeune homme l'avait un jour surpris seul à la campagne ; la fuite et la résistance semblaient également impossibles. Stanislas Salina se recommanda d'abord à sa Mère, la Reine des anges ; puis apercevant à quelque distance un bourbier infect, il y courut résolument, et avec un courage héroïque il souilla tout son visage de cette corruption ; et se montrant à son ennemi, il le fit reculer d'horreur et de dégoût.

La vie religieuse dans la Compagnie fut le prix de cette victoire. Stanislas Salina y porta la même générosité d'âme et l'inébranlable résolution de se sanctifier par l'humilité, l'abnégation, le détachement de toutes les créatures. Après avoir longtemps sollicité les missions les plus abandonnées des Indes, parce qu'il se jugeait inutile en Europe, il fut envoyé sur les côtes barbaresques travailler au rachat des esclaves chrétiens. Il vint de là au collège de Salemi, et y consuma le reste de sa vie dans les différents ministères de notre vocation. Il avait toujours eu une tendre dévotion à saint Stanislas ; on assure que cet aimable protecteur descendit lui-même à son lit de mort l'inviter à monter avec lui dans la gloire. Ce qui est certain, dit l'auteur de son éloge, c'est que sa langue, enchaînée par la paralysie, redevenait libre dès qu'il s'agissait de prononcer les noms de Dieu Notre-Seigneur, de la très sainte Vierge et de son angélique patron. Les habitants de Salemi lui firent des funérailles magnifiques et portèrent à travers les

rues de leur cité sa précieuse dépouille, en l'acclamant comme un saint. Le P. Salina était âgé de cinquante-huit ans et en avait passé trente-neuf dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Provinc. Sicul. (Archiv. Rom.).

XXXI DÉCEMBRE

—

Le trente-et-unième jour de décembre de l'an 1689, le P. Vincent Buratti, né à Bologne, mourut au collège de Forli, à l'âge de quatre-vingt-six ans, dont il avait passé soixante-sept dans la Compagnie. De ces longues années, cinquante au moins s'écoulèrent dans cette même ville de Forli, qui sembla l'avoir reçu de Notre-Seigneur, comme apôtre pendant sa vie, et comme protecteur après sa mort. Il embrassait dans sa sollicitude les malades et les prisonniers, les âmes qui aspiraient à se sanctifier sans sortir du monde, les prêtres et les vierges de Jésus-Christ, mais surtout les mourants, près desquels il était toujours prêt à passer les jours et les nuits. Ardent et infatigable chasseur d'âmes, aucun acte de dévouement ne l'effrayait ; on le vit, pour se vaincre lui-même ou pour triompher d'un cœur obstiné, appliquer joyeusement ses lèvres sur des plaies infectes, comme le grand apôtre des Indes. Trouvant un jour d'hiver, couché sur la terre nue un misérable demi-mort de froid, il le prit dans ses bras et l'emporta pour en prendre soin, comme si c'eût été le Sauveur en personne. L'obstination des plus grands criminels ne résistait pas à sa tendresse; quand ces malheureux sortaient de leur cachot pour

marcher au supplice, accompagnés du P. Buratti, on disait dans Forli qu'ils semblaient se rendre à une fête.

Une belle congrégation, sous le titre de la *Persévérance*, complétait l'œuvre du P. Buratti. Elle se composait des personnages les plus influents, des prêtres les plus exemplaires et les plus zélés, qui tout en travaillant à la sanctification de leurs âmes, s'engageaient, chacun selon leur pouvoir et leur vocation, à déraciner les désordres secrets et publics, à empêcher les spectacles licencieux, à rétablir la paix dans les familles, en un mot à faire partout régner Jésus-Christ. Cette œuvre admirable qui devait longtemps porter des fruits, comme le témoignait encore quarante ans plus tard le P. Joseph Patrignani, ne s'établit pas sans bien des difficultés. Des esprits jaloux ou pervers ourdirent de savantes calomnies contre son fondateur ; et le Père Général, trompé un moment, envoya l'ordre au P. Buratti de partir pour Imola. Le saint religieux obéit à l'instant même, sans justification et sans excuse. Mais la ville de Forli tout entière fit connaître si hautement à Rome le zèle et la sainteté de son apôtre, qu'elle obtint bientôt son retour.

Au reste, depuis son entrée dans la Compagnie, le P. Buratti était mort à toute satisfaction naturelle. A l'âge de quatre-vingt-trois ans, il passait encore toutes les nuits couché sur le plancher de sa chambre, ou quand il se traitait plus mollement, sur un peu de paille ; un ordre seul de ses supérieurs put l'engager à dormir dans un lit pendant les trois dernières années de sa vie. Il continua jusqu'à la fin à porter une chaîne de fer, à se flageller chaque soir, à jeûner tous les samedis en l'honneur de la très sainte Vierge, et tout l'avent pour se préparer à la

fête de Noël ; enfin à se lever chaque nuit pour faire oraison, dès que la cloche d'un monastère voisin sonnait vers minuit l'heure des matines.

Comme il avait partout son rosaire à la main et qu'on lui en demandait la cause, il répondit ingénument qu'outre le chapelet de Notre-Dame, il en récitait un autre formé d'oraisons jaculatoires ; il l'appelait *le rosaire de l'amour divin*. Sa tendresse pour notre Bienheureux Père n'avait pas de bornes. La veille du 31 juillet, il ne prenait absolument aucune nourriture, et passait toute la nuit suivante en prières. Sur l'autel du saint, il fit placer une magnifique statue en argent, qu'une grande partie de la ville et la congrégation de la *Persévérance* accompagnaient en procession solennelle chaque année le jour de la fête. Quand le P. Buratti eut rendu le dernier soupir, la ville de Forli entière fit une irrésistible violence aux Pères du collège, pour rendre à son corps des honneurs extraordinaires. Elle voulut qu'il fût porté à découvert sur les épaules du clergé, et parcourût ainsi les rues et les places de la cité, comme pour les bénir une dernière fois. Ramenée à l'église de la Compagnie, la vénérée dépouille fut environnée d'une garde nombreuse jusqu'au moment de la sépulture ; mais il fut impossible de la mettre à l'abri de la pieuse avidité du peuple, qui se précipitait pour la toucher encore et emporter quelque objet consacré par son contact. Le bruit des miracles opérés par ces reliques se répandit jusqu'au-delà des monts, et beaucoup de pèlerins se rendant à la sainte maison de Lorette, ne repassaient les Alpes qu'après avoir été à Forli vénérer et baiser l'image du serviteur de Dieu, Vincent Buratti.

Patrignani, *Menol.*, 31 *dic.*, *p.* 248. — *Discorso domestico in commendazione della divozione eroica del P. Vincenzo Buratti S. J., defonto in Forli a' di* 31 *decembre* 1689, *composto da* Carlo Tomaso Morone, *della medesima Compagnia, e detto nel collegio di S. Lucia di Bologna, li* 13 *marzo* 1690 (*Arch. Roman.*).

---

* Le trente-et-unième jour de décembre de l'an 1698, mourut à Sora le P. Louis Bizzarri, né à Monte Santo, non loin de Lorette. A dix-huit ans, après une enfance sanctifiée par les pratiques de la mortification, il entra dans la Compagnie en qualité d'indifférent. Son désir eût été de passer sa vie tout entière dans les humbles emplois des Frères Coadjuteurs ; mais il reçut l'ordre de s'appliquer aux études ; il y fit de tels progrès qu'il fut chargé de soutenir le grand acte à la fin de sa théologie. Ses progrès dans la perfection n'avaient pas été moins rapides, et déjà il avait dans toute la Province la réputation d'un saint. L'humilité, le renoncement, l'oubli de soi étaient ses vertus de prédilection.

Ministre pendant un an au collège de Florence, il n'usa de son autorité que pour se traiter plus durement et se mettre au service de tout le monde. Il porta le même esprit d'abnégation à Sezze d'abord et ensuite à Sora, où il passa les vingt dernières années de sa vie. Sora était un pauvre petit collège de la Province Romaine, dont les classes avaient même été fermées, faute de ressources. Le P. Bizzarri y vécut longtemps avec un unique Frère pour compagnon. Il profita de cette solitude et de ce dénuement pour donner libre carrière à son amour de la croix. Pendant plusieurs années, il se contenta pour toute nourriture d'un morceau

de pain et de quelques légumes ; et quand son compagnon était absent, il ne prenait même pas la peine d'allumer le feu de la cuisine. En même temps, il accablait son corps des plus rigoureuses mortifications, et faisait dans la ville le travail de plusieurs ouvriers ; il prêchait, confessait, visitait les malades, et même enseignait la grammaire à quelques enfants.

Le P. Bizzarri était animé d'une dévotion toute filiale envers la très sainte Vierge ; il construisit en son honneur sur les bords de la rivière appelée le Liri, un magnifique sanctuaire où la Mère de Dieu ne tarda pas à signaler sa puissance par une multitude de grâces extraordinaires. C'était la voix commune, parmi la population de Sora, que l'homme de Dieu ne demandait rien à Marie sans l'obtenir ; aussi quand il eut rendu le dernier soupir, on entendait les gens de la campagne répéter avec tristesse : « A qui nous adresserons-nous maintenant, quand nous aurons besoin de soleil ou de pluie » ?

Pour lui, il se regardait comme l'opprobre de la Compagnie ; il attribuait à ses fautes et à ses ingratitudes envers Dieu les malheurs qui fondaient sur les hommes ; son confesseur ayant un jour paru étonné de l'entendre parler ainsi : « Eh quoi, reprit-il, vous connaissez les secrets de mon âme, et vous doutez de ce que je dis » ! Malgré la multiplicité de ses occupations, il savait trouver de longues heures pour les consacrer à la prière ; son cœur, dit son biographe, était au tabernacle, et se consumait d'amour en présence de son Sauveur. Il fut averti d'avance de sa fin prochaine. Quand il eut remis à Dieu sa sainte âme, le peuple de Sora et des campagnes environnantes accourut pour le vénérer, et pendant quatre jours entiers, il ne cessa de se presser autour des

restes de celui qu'il appelait hautement un saint. Le P. Bizzarri mourut à l'âge de soixante-neuf ans ; il en avait passé cinquante-et-un dans la Compagnie.

Tutii, *Brevi raguagli...*, *Roma*, 1727, *p.* 70 *et suiv.* — Patrignani, *Menol.*, 31 *dic.*, *p.* 251.

N. B. — Le P. Patrignani, *l. c.*, assigne l'année 1608 pour date de la mort du P. Bizzarri ; c'est un simple *lapsus,* corrigé dans la suite de la notice ; mais ce *lapsus* nous a fait commettre une erreur que nous tenons à signaler. Dans le Ménologe du P. Antoine-Georges Giannelli, mort à Sora le premier janvier 1712, nous avons dit, t. i, p. 7, que le P. Bizzarri l'avait précédé de *plus d'un siècle* dans la tombe ; c'était exact en supposant la date 1608 ; il faut lire *quatorze ans.*

---

* Le trente-et-unième jour de décembre de l'an 1718, mourut à Rome le Frère Coadjuteur Simon Damiani, compagnon pendant plus de quarante ans des Pères chargés de l'Oratoire de saint François-Xavier. Il était digne par ses vertus de cet office ; il le remplit jusqu'au dernier jour, au témoignage de ceux qui le virent de près, avec le même soin et la même ardeur joyeuse. Il se levait chaque jour deux heures avant la communauté, afin de s'entretenir plus longuement avec Dieu dans l'oraison. Il s'efforçait de toute manière d'exciter en lui cet esprit de dévotion tant recommandé par leurs règles à nos Frères Coadjuteurs. Il avait obtenu la permission de faire la sainte communion trois fois par semaine :

son bonheur était d'entendre ou de servir plusieurs messes chaque jour. Le dernier dimanche du mois, quand avait lieu la communion générale instituée par le P. Gravita, le F. Damiani ne prenait, on peut dire, aucun repos ; pendant cette longue et belle cérémonie, qui parfois ne durait pas moins de six à sept heures, il était sans cesse en mouvement, veillant et pourvoyant à tout.

Son amour pour Notre-Seigneur lui inspira deux œuvres admirables, celles du catéchisme et de la première communion des enfants pauvres et délaissés. A voir ces malheureux errer dans les rues ou sur les places publiques, sans instruction, sans frein d'aucune sorte, son cœur s'était rempli d'une immense compassion ; il les attira par l'appât de petits présents à l'Oratoire de saint François-Xavier, et leur enseigna la doctrine chrétienne. Bientôt l'affluence fut considérable ; il avait recours à toutes les industries pour les intéresser et les retenir : le chant, de petits dialogues composés à sa demande par les Scolastiques du Collège Romain ; puis le jour de l'Assomption, quand ils étaient suffisamment préparés, avait lieu dans la chapelle de l'Oratoire, avec une très grande solennité, la cérémonie de la première communion. Ces belles œuvres ne disparurent pas avec le zélé religieux. Si des centaines d'enfants, écrivait quelques années plus tard le P. Patrignani, sont instruits dans la doctrine chrétienne à l'Oratoire, c'est au F. Damiani qu'en revient le mérite ; l'historien ajoute avoir vu de ses yeux, avec une ineffable consolation de son âme, ces enfants nourris pour la première fois du pain des anges, se rendre processionnellement en longues files de l'Oratoire à la Madone de la Rotonde.

Des fatigues excessives endurées un jour de communion généra-

le, hâtèrent la fin de ce fidèle serviteur de Dieu. Sa gorge contractée se refusait à laisser passer tout aliment ; mais par une sorte de merveille dans laquelle on vit une récompense de son zèle à honorer et à faire honorer la sainte Eucharistie, il put recevoir son Sauveur : « Je meurs content », dit-il alors, et peu de temps après, il expira. Le F. Damiani était âgé de soixante-sept ans, et en avait passé quarante-sept dans la Compagnie.

PATRIGNANI, *Menol.*, 31 *dic.*, *p.* 257. — MAZZOLARI, *Comment. et Ellogia, p.* 147.

TABLE DES MATIÈRES (1)

ASSISTANCE D'ITALIE

(SECONDE PARTIE)

JUILLET

(1) Les notices marquées d'un astérisque ont été ajoutées par l'éditeur.

AOUT

SEPTEMBRE

OCTOBRE

NOVEMBRE.

DÉCEMBRE.



TABLE ALPHABÉTIQUE (1)

(1) Les dates en caractères italiques sont celles qui ont été adoptées dans le classement des notices, quand les dates véritables étaient incertaines ou inconnues.

Les notices marquées d'un astérisque ont été ajoutées par l'éditeur.

NOMS ET PRÉNOMS	LIEU ET DATE DE LA MORT				PAGES
* P. Amari *Joseph* . .	Palerme	30 octobre .	1748.	II	447
P. Amari *Nicolas* . .	Palerme	5 mars . . .	1605.	I	290
F. Amato *Jacques, C.* .	Palerme	22 juillet . .	1624.	II	81
F. Amato (d') *Jules, C.*	Naples	28 juillet . .	1621.	II	103
* P. Amico *François* . .	Gratz	31 janvier. .	1651.	I	163
* P. Amoretti *Paul-Aug.*	Cochinchine . . .	12 mai. . . .	1783.	I	557
P. Andrea *Félix* . . .	Messine	26 avril. . .	1652.	I	493
* P. Andria (d') *Ignace* .	Pérouse	19 janvier. .	1781.	I	99
P. Andria (d') *Mario* .	Naples	16 mars . .	1606.	I	331
* P. Androzio *Fulvius* .	Ferrare	27 août . . .	1575.	II	223
* P. Angelelli *Albert* . .	Bologne	10 novembre	1648.	II	490
F. Angelini *Gérard, C.*	Novellara	25 juillet . .	1656.	II	95
P. Angelis (de) *Bern.*	Naples	26 sept. . .	1623.	II	314
* P. Angelis (de) *François-Antoine* . . .	Colela	21 octobre .	1623.	II	422
B. P. Angelis (de) *Jérôme*	Yédo	4 déc. . . .	1623.	II	582
P. Angelis (de) *Théophile*	Iles Mariannes . .	24 juillet . .	1684.	II	88
P. Angiolini *Franç.* .	Polotsk	21 février . .	1788.	I	239
* P. Angiolini *Joseph.* .	Polotsk	28 mars . . .	1814.	I	379
* P. Angiolini *Louis* . .	Polotsk	27 mai . . .	1793.	I	614
P. Annecchina *Vinc.* .	Bovino	25 août . . .	1614.	II	213
F. Antonio *Marc, C.* .	Quito	11 juin . . .	1612.	I	661
F. Antonio *Pierre, C.*	Rome	24 février. .	1556.	I	251
F. Apicella *Anello, Sc.*	Naples	8 décembre	1605.	II	597
F. Apicella *Saint, C.* .	Naples	6 juillet . .	1695.	II	28
P. Aquaviva *Claude.* .	Rome	31 janvier . .	1615.	I	159
B. P. Aquaviva *Rod* .	Salsette	15 juillet . .	1583.	II	57
P. Aragona (di) *Alph.* .	Paraguay	10 juin . . .	1629.	I	659
F. Aragona *Vinc. Sc.*	Rome	10 avril . . .	1583.	I	420
* P. Araldo *Jean.-Franç.*	Naples	1 mai . . .	1599.	I	547
F. Archinto *Jean-Bapt.*	Rome.	17 sept. . . .	1574.	II	271
F. Arconati *Jér., Sc.* .	Milan	27 janvier. .	1702.	I	136

NOMS ET PRÉNOMS	LIEU ET DATE DE LA MORT				PAGES	
P. Ferretti *Christophe* .	Pérouse	19	mars . .	1651.	I	341
P. Ferricelli *Jérôme* .	Transylvanie . .	9	août . .	1608.	II	150
* P. Ferrigno *Jean-Ange.*	Lecce.	18	novembre	1642.	II	519
F. Ferrigno *Sébastien*, *C.*	Marsala	7	novembre	1645.	II	473
P. Ferro *Jean.* . . .	Patzquaro . . .	16	avril . .	1617.	I	442
* P. Ferrufino *Jean-Bapt.*	Buenos-Ayres . .	7	octobre .	1658.	II	376
* P. Fetia *Louis* . . .	Rome . . , . .	15	février .	1642.	I	224
F. Fiasco *Jean-Bapt. C.*	Messine	12	août . .	1584.	II	164
F. Ficcadenti *Joseph-François, Sc.* . . .	Ascoli.	15	avril. . .	1696.	I	439
F. Ficarra *Franç., Sc.*	Sciacca	15	août. . .	1637.	II	175
* P. Fideli *Antoine* . .	Paraguay . . .	1	mars . .	1702.	I	273
* P. Filingieri *Jérôme* .	Barletta	10	mai . . .	1607.	I	542
P. Filippazzi *Antonin* .	Bivona	27	avril. . .	1632.	I	495
P. Fimia *François* . .	Bivona	12	septembre	1671.	II	295
* P. Finocchio *Antonin* .	Montechiaro. . .	9	février . .	1745.	I	205
F. Florio *Michel, C.* .	Syracuse. . . .	4	novembre	1621.	II	463
* P. Fogliano *François* .	Rome	29	septembre	1609.	II	351
* P. Folli *Ignace* . . .	Plaisance. . . .	27	décembre	1746.	II	685
F. Fontana *Innocent, Sc.*	Rome	12	avril . .	1591.	I	425
P. Formenti *Vigilio.* .	Fabriano	28	février .	1729.	I	265
* P. Fortis *Louis.* . . .	Rome	27	janvier .	1829.	I	144
P. Franceschi *Hyacinthe*	Ethiopie	14	juin . .	1638.	I	671
P. Franceschino *Franç.*	Sezze	25	mai . .	1617.	I	604
P. Francesco *Paul* . .	Catane.	3	novembre	1642.	II	459
P. Francisci (de) *Jean-Baptiste*	Modica . . , .	13	juillet . .	1757.	II	51
* P. Franciscis *Ignace.* .	Viterbe	24	septembre	1777.	II	337
* P. Frilli *Jean.* . . .	Sezze	22	octobre .	1697.	II	426
* F. Frinio *Nicolas, C.*	Palerme	21	avril . .	1593.	I	468
F. Fuda *François, C.*	Palerme . , . .	27	juillet . .	1595.	II	101
P. Furlanetti *Joseph* .	Arima	30	avril . .	1593.	I	505
P. Gaetano *Alphonse* .	Palerme	7	janvier .	1647.	I	40

NOMS ET PRÉNOMS	LIEU ET DATE DE LA MORT			PAGES	
P. Mastrilli *Nicolas* .	Lima	14 février . .	1653.	I	222
F. Mattei *Ange, C.* .	Naples	13 mars . . .	1605.	I	321
* P. Mattei *Asdrubal* .	Rome.	19 avril . . .	1761.	I	458
* P. Matteis (de) *Pascal*	Rome.	20 février . .	1779.	I	236
P. Mattina (La) *Joseph*	Palerme	24 décembre	1625.	II	670
* P. Mauro *Sylvestre* .	Rome.	20 janvier . .	1687.	I	104
P. Mazzagalli *François-Marie* . . .	Rome.	30 mars . . .	1695.	I	385
F. Mazzarosa *Ange, Sc.*	Rome.	4 juin . . .	1682.	I	642
* P. Mazziotta *Bernard.*	Naples	14 juillet . .	1656.	II	55
* P. Mazzolari *Jean-Mar.*	Côme.	29 janvier . .	1778.	I	153
* P. Mazzolari *Jos.-Mar.*	Rome	14 septembre	1786.	II	307
P. Mazzulla *Jean-Bapt.*	Palerme	10 janvier . .	.	I	50
P. Melchiorri *Joseph* .	Aquila	29 décembre	1616.	II	690
P. Menochio *Etienne.*	Rome.	4 février . .	1655.	I	182
P. Messina *François-Louis*	Cosenza	28 décembre	1607.	II	687
F. Micciardi *Franç., C.*	Messine	5 mai . . .	1640.	I	525
P. Miconi *Pierre* . .	Busseto	14 janvier .	1754.	I	71
P. Migliarese *Claude* .	Cosenza	3 mai . . .	1601.	I	516
F. Mirandole (Pic de la) *Jean, Sc.*	Rome.	20 février .	1680.	I	235
* P. Miroldo *François* .	Bivona	26 août . . .	1611.	II	219
F. Mocchi *Jean-Baptiste, C.*	Plaisance	10 mars . .	1651.	I	312
P. Mojo *Pierre* . . .	Catanzaro	27 novembre	1626.	II	553
P. Molinelli *Dominique*	Santo-Domingo . .	27 septembre	1661.	II	346
P. Moncada (de) *Ant.*	Naples	15 avril . . .	1631.	I	437
F. Mongiardino *Mariano, C.* . . .	Trapani	10 décembre	1596.	II	607
P. Montalto *Michel* .	Noto	25 octobre .	1637.	II	432
P. Montefuscoli *Franç.*	En mer	21 mars . .	1650.	I	347
P. Monti *Jean-Baptiste*	Firando	7 septembre	1587.	II	270
P. Montiel *Jean.* . .	Mindanao	13 décembre	1655.	II	616

NOMS ET PRÉNOMS	LIEU ET DATE DE LA MORT			PAGES	
P. Romeo *Sébastien* . .	Rome	13 octobre .	1574.	II	399
F. Rosales *Jean-Mich., Sc.*	Milan	3 janvier .	1707.	I	14
P. Roselli *Antoine* . . .	Trapani. . . .	31 mars . . .	1668.	I	388
* P. Rosignoli *Ch.-Grégoire*	Milan	5 janvier .	1707.	I	30
* P. Rossignoli *Pier.-Franç.*	Macerata . . .	5 février . .	1775.	I	189
P. Rosignuoli *Bernardin.*	Turin	5 juin . . .	1613.	I	645
* P. Rostri *Barthélemy*. .	Rome	11 juillet . .	1684.	II	43
P. Rota *Luc*	Sienne	15 juin . . .	1702.	I	676
P. Rubino *Antoine*. . .	Nangazaqui . .	22 mars . .	1643.	I	360
P. Ruffi *Jean-Baptiste* .	Chuquisaca. . .	14 juin . . .	1615.	I	670
P. Ruggieri *Jean-Toscano*	Palerme. . . .	16 juillet . .	1592.	II	61
P. Ruggieri *Michel*. . .	Salerne	11 mai . . .	1607.	I	543
P. Rusca *Jean-Pierre* .	Milan	19 août. . .	1630.	II	194
* P. Rutati *Ferdinand* . .	Sezze.	21 janvier .	1717.	I	111
* P. Sabbatino *Horace* . .	Naples	*1 novembre*	1627.	II	454
* P. Sabbatino *Jean-Math.*	Bari	1 novembre	1627.	II	453
* P. Sabucco *Pierre*. . .	Malte.	14 octobre .	1687.	II	403
P. Saccano *Metello* . .	Japon	18 août . . .	1662.	II	188
F. Saccano *Vincent, Sc.*	Messine. . . .	*12* août . . .	1584.	II	164
P. Saccherio *Jérôme*. .	Milan	25 octobre .	1733.	II	433
* P. Sacchini *François* . .	Rome	16 décembre	1625.	II	632
P. Saeta *François-Xavier*	Mexique . . .	2 avril . .	1695.	I	396
* F. Sagramoso *Antoine, Sc.*	Bologne . . .	17 avril . . .	1763.	I	448
Card. Salerno *Jean-Bapt.*	Rome	30 janvier .	1729.	I	155
P. Salerno *Noël* . . .	Bengale. . . .	3 avril . . .	1605.	I	399
P. Salerno *Pierre* . . .	Palerme. . . .	*15* mai . . .	1666.	I	565
P. Saliceto *Jean* . . .	Lecce	2 novembre	1610.	II	456
* P. Salina *Stanislas-Marie*	Salemi	30 décembre	1741.	II	698
F. Salodiano *Faustin, C.*	Novellara . . .	13 mars . . .	1608.	I	322
* F. Salumbrino *Augustin, C.*	Lima	*4* août . . .	1642.	II	132
P. Saluzzo *Charles*. . .	Turin	5 janvier .	1681.	I	29
P. Salvaterra *Jean-Marie*	Guadalaxara . .	17 juillet . .	1717.	II	66
* F. Salvatori *Jean-Bapt., C.*	Novellara . . .	19 novembre	1748.	II	542

NOMS ET PRÉNOMS	LIEU ET DATE DE LA MORT		PAGES	
* P. Sergiusti *Pompée* . .	Plaisance . . .	20 novembre 1755.	II	526
P. Seripandi *Claude* . .	Naples	2 novembre 1622.	II	457
P. Sertolo *Antoine* . . .	Gênes	27 juin . . . 1657.	I	724
* P. Sfondrati *Paul* . . .	Bormio	25 avril . . . 1676.	I	487
P. Sibilla *Ange*	Messine. . . .	3 juin . . . 1575.	I	637
P. Sibilla *Ange*	Caltagirone . .	25 septembre 1611.	II	340
* P. Silvestri *Charles* . .	Busseto	6 janvier . 1753.	I	36
F. Silvestri *Joseph, C.* .	Palerme. . . .	14 juillet . . 1648.	II	54
P. Simi *Paul*	Rome	9 avril . . . 1681.	I	417
* F. Sindono *François, Sc.*	Palerme. . . .	24 mai . . . 1626.	I	601
P. Siracusa *Balthasar* .	Sciacca	15 novembre 1618.	II	511
* F. Siracusa *Gaétan, C.* .	Palerme. . . .	*12* juillet . . 1837.	II	46
* P. Sirti *Flaminio* . . .	Giugliano . . .	3 juin . . . 1779.	I	639
* F. Smeraldo *François, Sc.*	Parme	18 mai . . . 1630.	I	578
P. Solari *Jean-Baptiste* .	Parme	8 janvier . 1734.	I	45
* P. Soldano *Marc* . . .	Prague	23 novembre 1613.	II	536
* F. Sorbato *Prosper, C.* .	Barletta. . . .	22 novembre 1605.	II	533
* P. Soresina *Thomas* . .	Milan.	7 août . . . 1630.	II	145
* P. Sormani *Jean* . . .	Rome	26 juillet . . 1810.	II	99
* F. Sortino *Octave, Sc.* .	Palerme. . . .	10 août . . . 1754.	II	156
P. Sotuele *Jean* . . .	Bari	2 juin . . . 1626.	I	634
P. Sparacino *François* .	Palerme. . . .	21 décembre 1649.	II	652
P. Spatafora *François* .	Caltagirone . .	18 août . . . 1622.	II	193
* P. Speciali *Pierre* . . .	Mexico	2 décembre 1726.	II	572
P. Speranzini *Jean-Bapt.*	Fano	26 février . . 1823.	I	255
F. Sperlinga *Paul, C.* .	Messine. . . .	26 septembre 1640.	II	342
P. Spinelli *Antoine*. . .	Rome	14 décembre 1615.	II	619
* P. Spinelli *Barthélemy* .	Parme	18 janvier . 1724.	I	91
P. Spinelli *Louis-Joseph.*	Philippines. . .	4 avril . . . 1666.	I	399
P. Spinelli *Salvator* . .	Naples	23 mai . . . 1620.	I	596
P. Spinola *André* . . .	Naples	10 août . . . 1588.	II	153
* B. P. Spinola *Charles* .	Nangazaqui . .	10 septembre 1622.	II	284
P. Spinola *Jean-Antoine.*	Macerata . . .	22 janvier . . 1694.	I	115
* P. Spinola *Jules-Ambroise*	Gênes	18 août . . . 1671.	II	190

ERRATA

PREMIÈRE PARTIE

Page	*Ligne*	*Au lieu de*	*lire*
7	3	plus d'un siècle auparavant	quelques années . . . Cf. 2e part., p. 706, *note*.
427	15	1612	1640
427	16	P. Bruno	Vén. P. Bruno.

SECONDE PARTIE

28	3	Saint-Apicella	Saint Apicella
78	3	préparer	préparait
130	1		*
153	1	Charles	André
173	7	*Oficio*	*Officio*
332	3	1640	1630
352	8	tenter	tenté
423	3	des	ses
486	23	Giaconio	Giacomo
641	6	*preceptum*	*præceptum*

Typ. SCHNEIDER, 185, rue de Vanves — Paris.